This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

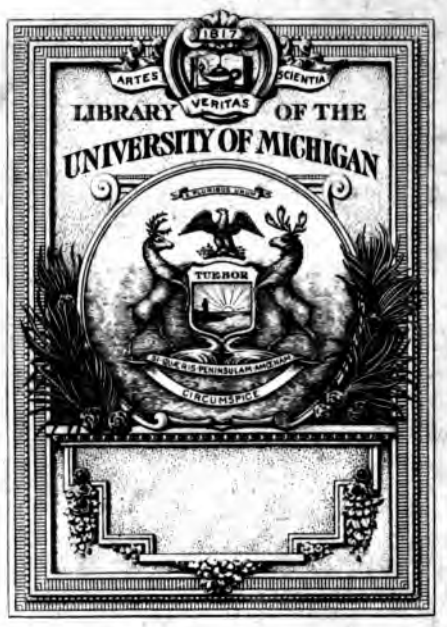
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

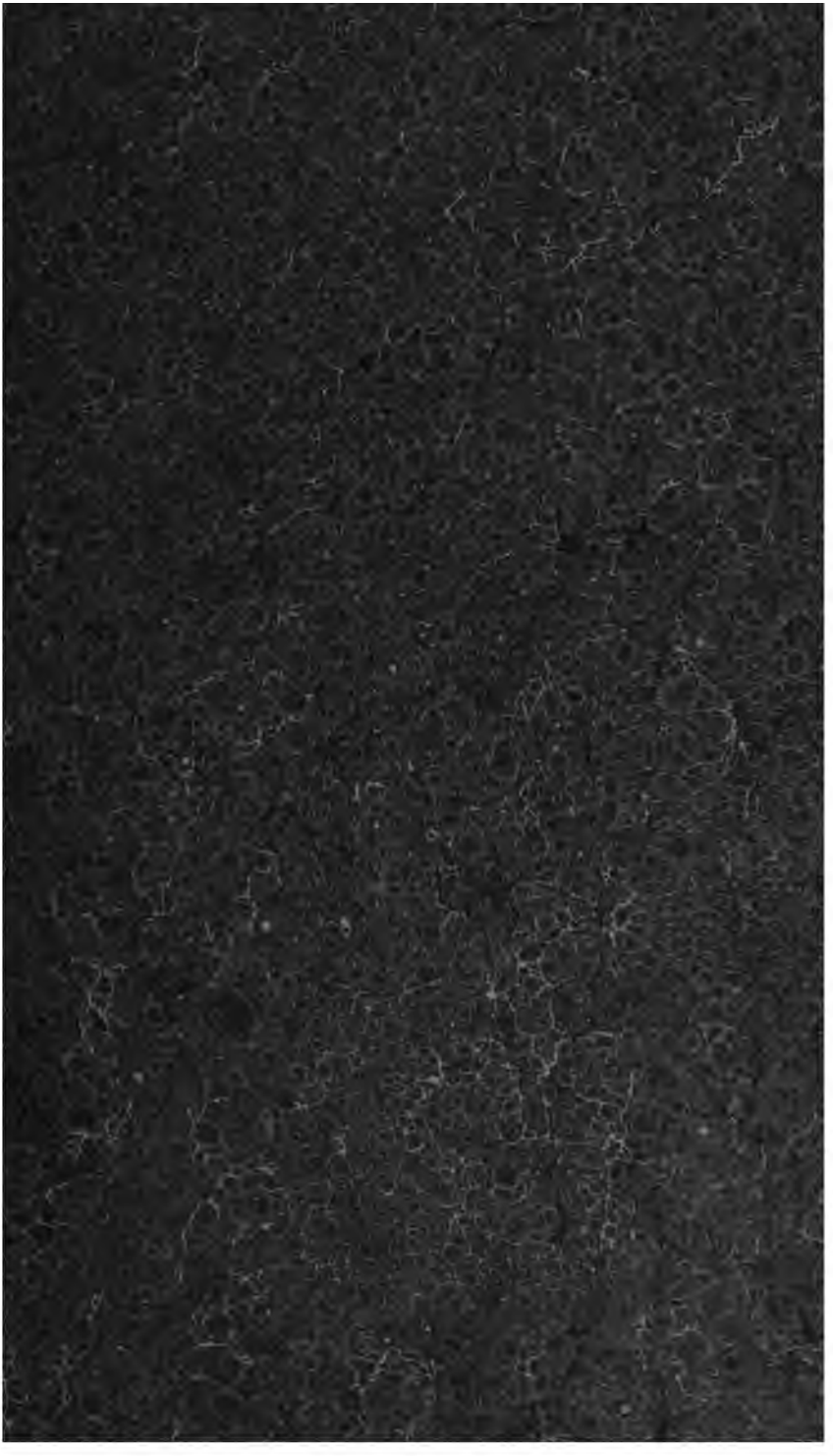
À propos du service Google Recherche de Livres

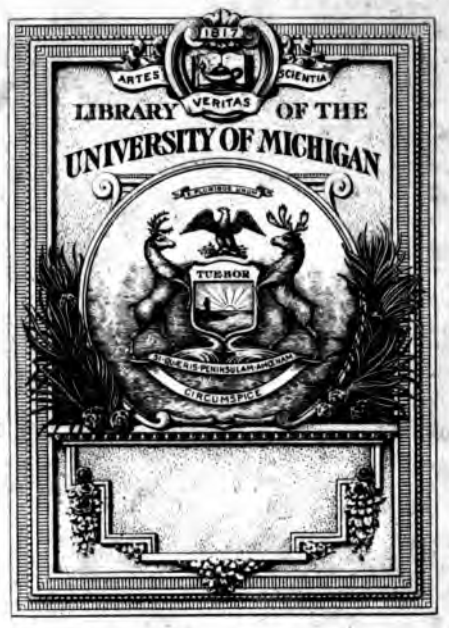
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A

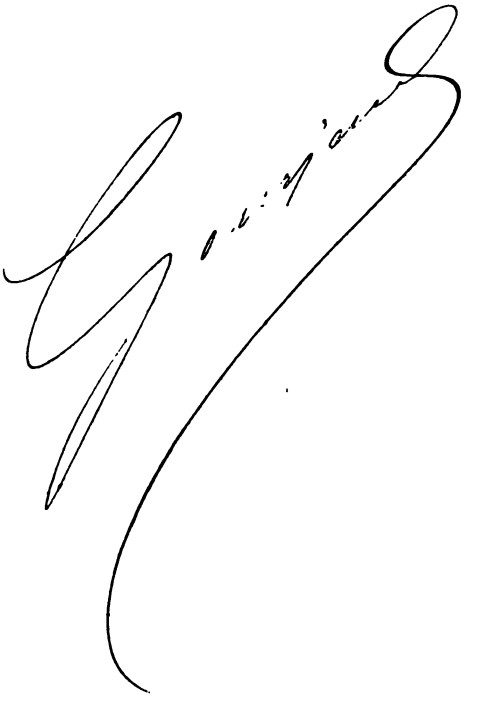


RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library





RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library



101
.S184

MEMOIRES

HISTORIQUES

SUR L'AUSTRALIE.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

A Angers	BARRASSÉ frères, imprimeurs-libraires.
Besançon	TUBERGUE, libraire.
Bordeaux	LAFARGUE, imprimeur-libraire.
Caen	CHENEL, libraire.
Clermont-Ferrand	THIBAUD-LANDRIOT, frères, imp.-édit.
Dijon	FABUREL, libraire.
Lyon	BAUCHU fils, libraire.
Marseille	CHAUFFARD, libraire.
Metz	PALLEZ et ROUSSEAU.
Nantes	MAZEAU, libraire.
Napoléonville	LE GALL, libraire.
Orléans	BLANCHARD, 11, rue d'Escuries.
Rennes	VANNIER, libraire.
Rouen	FLEURY aîné.
Toulouse	LEOPOLD-CLUZON.
Tours	H. CATTIER, libraire, rue de la Scellerie.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE M^me^ V^e^ BELIN.

MÉMOIRES

HISTORIQUES

SUR L'AUSTRALIE,

PAR

Mgr RUDESINDO SALVADO,

RELIGIEUX BÉNÉDICTIN, ÉVÊQUE DE PORT-VICTORIA;

TRADUITS DE L'ITALIEN EN FRANÇAIS

PAR

L'Abbé FALCIMAGNE.

AVEC DES NOTES

ET UNE

HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'OR,

RÉDIGÉES PAR LE TRADUCTEUR.

PARIS,

ALPHONSE PRINGUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE BONAPARTE, N° 25.

1854.

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE CARDINAL

JACQUES-PHILIPPE FRANSONI,

DU TITRE DE SAINTE MARIE D'ARACŒLI,

PRÉFET DE LA SAINTE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

HOMMAGE

DE RECONNAISSANCE ET DE VÉNÉRATION

OFFERT

PAR SON TRÈS-HUMBLE, TRÈS-DÉVOUÉ ET TRÈS-OBÉISSANT SERVITEUR

† RUDESINDO,
Evêque de Port-Victoria.

Rome, 15 août 1851.

Aus. hist.
Eccles.
Law Library
11-12-1931

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Les MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'AUSTRALIE ont été publiés à Rome et imprimés aux frais de la S. Congrégation de la Propagande, en août 1851. Le traducteur n'a que faire d'énumérer les obstacles de toutes sortes qui ont retardé jusqu'en 1854 l'édition française d'un livre aussi intéressant et d'une si haute portée. Il aimera mieux se féliciter de ces retards providentiels qui, en définitive, ne peuvent que tourner à l'avantage de la publication. Un livre vient toujours en son temps, lorsqu'il trouve suffisamment de lecteurs qui en font leur profit.

0.12.22.330 Pk

Bien que les événements qui préoccupent et agitent en ce moment le monde européen puissent sembler au premier abord une fâcheuse coïncidence pour le succès de ces Mémoires, nous oserons conclure au rebours de l'apparence. L'Eglise militante a ses *bulletins de grande armée*, qui ne se font jamais une concurrence jalouse. En même temps que la civilisation catholique voit s'ouvrir pour elle du côté de l'immobile Orient une ère de prospérité, quand même! il est bon de faire sonner bien haut que vers l'hémisphère austral des conquêtes glorieuses ont aussi été préparées à l'unité véritable, et sont déjà plus qu'une espérance.

Une des gloires de l'Eglise, gloire à laquelle participeront toujours, même dans l'ordre temporel, les nations qui lui demeureront fidèles, c'est de pouvoir sans épuisement atteindre à tous les confins du monde habitable. Le même esprit qui anime et fortifie le missionnaire au delà des montagnes rocheuses de l'Amérique, l'anime et le fortifie parmi les arides plaines du continent australien. Quel a été le but des RR. PP. Bénédictins dans leurs héroïques dévouements, et dans le récit qui en est comme l'*Odyssée?* Le lecteur le plus prévenu ne saurait élever le moindre doute, dès qu'il aura pris connaissance des faits. Il verra le gouvernement anglais lui-même se hâter de tendre les mains à une œuvre éminemment catholique, et permettre

que des moines romains aillent prendre le poste d'honneur en avant de tous les pionniers de la civilisation.

En même temps que les faits parleront assez éloquemment, on s'apercevra que la narration est précisément ce qu'elle devait être pour trouver accès partout. Ici rien n'est donné à l'exagération. Avec une richesse de faits imposante, le livre est, dans sa forme, d'une sobriété remarquable. Le R. P. Salvado possède au souverain degré une des qualités les plus essentielles de l'historien : le calme de l'impartialité. Peut-être que certains lecteurs, galvanisés, comme ils le sont si souvent de nos jours, par la littérature moderne, ne sentiront pas tout d'abord ce qu'il y a de puissance dans ce calme qui est celui de la vérité même. En revanche, les esprits justes sauront tirer les déductions qui ressortent de toutes les pages, de toutes les lignes du livre. On y lira en caractères saillants quelle Eglise est la véritable dépositaire du droit vraiment naturel et divin légué par l'Evangile à toutes les tribus de la race humaine. On comprendra où est la tradition vivante et effective du sens de ces paroles : « Allez, instruisez toutes les nations. Baptisez-les... » (*a*). « Un seul est mort pour tous » (*b*).

Contrairement à beaucoup d'exemples contemporains, le R. P. Salvado n'a voulu d'aucune manière admettre la politique dans son travail. C'était pour lui un devoir, en même temps qu'une nécessité de position. Il a su rendre au gouvernement anglais une justice que lui rendra aussi tout lecteur éclairé. La plus grande part du mal qui s'est fait en Australie, a été l'œuvre de causes privées et de circonstances qu'il n'est pas toujours donné aux hommes d'Etat de pouvoir écarter ou neutraliser.

En parcourant ces pages limpides et calmes, nous nous demandions quel en pourrait être l'effet auprès de certains littérateurs esclaves de la mode. Pour sûr quelques-uns seront tentés de s'écrier : « Oh! si j'avais eu de pareils matériaux... quel livre j'aurais pu faire!... » Certes, le R. P. Salvado avait toute autre chose à faire que de venir se poser devant l'Europe frivole comme un littérateur habile. Pourtant, s'il était permis de juger une œuvre aussi sérieuse sous le rapport de l'art, nous féliciterions l'auteur de n'avoir point recherché d'autre ornement, d'autre allure que la manière naïve et franche qui le caractérise.

(*a*) *S. Matthieu*, c. 28, 9.
(*b*) *S. Paul*, II Cor, c. 5, 14.

Les *Mémoires* seront, pour ainsi dire, les actes des apôtres de l'Australie. L'historien a comme emprunté aux évangélistes quelque chose de leur véracité courageuse. Il ne dissimule ni ne cherche à excuser les fautes et l'absence de prévision suffisante qu'on pourrait reprocher aux missionnaires de l'Australie occidentale. Qui ne voit que ces fautes furent comme nécessaires ou du moins favorables au déploiement du plus noble héroïsme ?

Le R. P. Salvado n'a nulle part oublié qu'il était avant tout historien : historien de l'humanité outragée et de la charité volant au secours des opprimés. On l'a dit : dénoncer l'oppression, c'est de nos jours lui ôter une bonne partie de sa force. Eh bien ! que le livre du R. P. Salvado soit regardé comme une dénonciation, nous n'avons rien à craindre pour le succès de son œuvre. On reconnaîtra tout d'abord que c'est la charité qui dénonce. Il y a là une bien autre puissance que dans les diatribes de la passion humaine.

Pour nous qui, à distance, ne voyons pas toutes les fatalités qui expliquent, sans les excuser, bien des désastres, nous eussions été tentés de prendre un ton plus véhément et plus passionné. Naturellement l'indignation s'exalte à la lecture des pages sanglantes qui commencent l'histoire de tous les mondes nouveaux. On ne saurait le dissimuler : il y a eu d'étranges oublis, des omissions inqualifiables, soit dans la fondation, soit dans l'administration des colonies australiennes. D'autre part nous devons être impartialement équitables : Les fautes primitives ont été en partie couvertes par des actes solennels de protection gouvernementale accordée aux indigènes, aussi bien que par la faveur marquée accordée aux entreprises des missions de tout genre. Toutefois, même de nos jours et tout récemment encore, certains actes déplorables se sont reproduits. Qui pourrait sans frémir parcourir les lignes suivantes extraites d'un journal anglais :

« Les feuilles de Sydney contiennent des renseignements pleins d'intérêt sur les contrées qui sont rapidement occupées chaque jour, au nord de Moreton-Bay. Les naturels paraissent néanmoins poursuivre le même système d'hostilités contre les colons, et sont accueillis par ces derniers de la même manière que dans les plus anciens établissements coloniaux, c'est-à-dire à coups de fusil. — M. Walker, le commandant du corps de police organisé pour surveiller les naturels, a passé par les armes plusieurs des *noirs* impliqués dans des vols de toisons de laine. » — «Tels sont les documents officiels

donnés avec *le sang-froid* du vieux temps (*Australian Gazette* du 25 mars 1854). »

Quoi qu'il en soit de ces affligeantes récidives, nous estimons que le livre du R. P. Salvado doit suffire comme énergique protestation contre tous ces crimes de lèse-humanité. La cause de la race australienne est assez éloquemment plaidée par les *Mémoires*.

A ce mérite fondamendal qui caractérise la principale intention de l'auteur, ce livre réunit bon nombre de mérites accessoires. Ceux qui ne recherchent qu'une récréation honnête dans leurs lectures pourront tout à la fois et se distraire et s'édifier. Ceux qui aiment les contrastes saisissants et les nouveautés paradoxales, en rencontreront presque à chaque page. Surtout on ne devra pas assimiler le livre du R. P. Salvado à ces relations de voyageurs français et anglais qui n'ont vu de l'Australie que les côtes, et des naturels australiens que les malheureuses victimes de la dépravation européenne. Le R. P. Salvado parle de ce qu'il a vu et observé. Il n'a pas eu besoin de recourir au fabuleux pour aviver l'intérêt. Les amateurs de la *faune* et de la *flore* australienne trouveront de quoi satisfaire leurs goûts, quoique le R. P. Salvado ait dû parler presque exclusivement de l'Australie occidentale.

Plus d'un savant chrétien puisera dans ce livre de solides réponses à de frivoles hypothèses. Il sera permis de rire, et le rire sera de bon goût, aux dépens des naturalistes qui, comme Blumenbach, frappés des anomalies et des bizarreries apparentes que présentent divers phénomènes de la nature en Australie, ne purent se persuader que la formation de cette terre dût remonter à la création du globe, et crurent nécessaire pour expliquer son existence de recourir à la supposition de quelque comète égarée qui serait venue se perdre dans les mers du sud. On s'étonnera de voir un homme aussi intelligent que l'ornithologiste anglais M. Gould chercher dans la géologie et dans la faune de l'Australie, de prétendues preuves à l'appui d'une sorte de création successive et du développement progressif des organisations animales et botaniques. Les vrais savants ne chercheront qu'à compléter le riche inventaire des merveilles de la nature, et à constater, ici comme partout, la variété dans l'unité.

Rien ne les forcera de regarder les animaux de l'Australie, comme placés à un degré plus bas dans l'échelle de la création. Ils pourront même soupçonner qu'il y a connivence entre ceux qui imaginent d'après leurs courtes vues des créations multiples, et ceux qui ne

reconnaissent pas aux malheureux indigènes les mêmes droits qu'à des Européens.

Terminons, de peur d'être diffus. Peut-être avons-nous dépassé déjà les bornes assignées à un traducteur dans une simple préface. Nous devrions avoir hâte de présenter quelque apologie en faveur d'une sorte d'usurpation qui nous a été conseillée.

Voici le fait : Nous avons renvoyé à la fin du volume, sous le titre d'APPENDICE, sept chapitres que l'auteur avait placés en tête de son livre. Nous avons supprimé une esquisse préliminaire sur l'Océanie en général ; nous n'en avons retenu que quelques détails géographiques, et nous les avons annexés au chapitre de l'appendice sur la géographie. Nous avons aussi supprimé dans le cours de l'ouvrage quelques courts paragraphes qui faisaient double emploi. Sauf ces légères modifications, nous nous sommes partout renfermés dans la fidélité rigoureuse de la traduction littérale. Nous croyons même pouvoir dire, sans amour-propre, que nous avons fait pour remplir le devoir de traducteur scrupuleux, des efforts dont les hommes du métier pourront nous tenir compte. Quant à l'*Histoire de la découverte de l'or*, qu'il nous a semblé indispensable d'ajouter au livre dans les circonstances présentes, nous avons droit à quelque indulgence ; aucune histoire de ce genre n'a encore été publiée dans la langue de notre pays, et nous avions à parler de choses qui ne nous sont connues que par des récits non encore suffisamment pesés au tribunal de la critique.

NOTA. Nous n'avons eu aucune nouvelle directe du R. P. Salvado depuis l'époque où en novembre 1852 il se disposait à repartir d'Europe pour l'Australie. Nous avons su depuis qu'il a été longtemps arrêté dans son voyage par diverses causes et surtout par les temps contraires, en sorte qu'après avoir séjourné à Cadix plusieurs mois, il n'a pu arriver dans la colonie de Swan-River qu'en octobre 1853. Nous avons su par les journaux de Perth qu'il y était arrivé avec plus de quarante prêtres ou religieux et novices. La mission de la Nouvelle-Nursie a donc été pendant près de deux ans dirigée seulement par un prêtre accompagné de cinq ou six frères bénédictins. La petite colonie n'a pas cessé de s'occuper d'agriculture et d'élève du bétail, au profit des sauvages. En sorte qu'avec le supplément de secours qu'a dû amener le R. P. Salvado, et grâce aussi aux allocations de l'œuvre de la Propagation de la foi, il y a tout lieu d'espérer que le monde austral possédera un nouveau Paraguay. La

sage et habile tolérance du gouvernement anglais semble promettre aux PP. bénédictins un sort plus heureux qu'aux immortels missionnaires dont ils sont aujourd'hui les émules.

Paris, 10 avril 1854.

Nous croyons utile de donner ici l'évaluation des mesures anglaises, ainsi que de leurs poids et leurs monnaies. L'auteur s'en est servi constamment dans les renseignements statistiques dont ce livre abonde :

MESURES ITINÉRAIRES.

Mille marin ou géographique (de 60 au degré, d'environ 2025 yards). .	1 kilom.	852	mètres.	
Yard.	0 —	914	millim.	
Foot (pied; 1/3 du yard). . . .	0 —	3	—	048 déc.
Lieue commune de France ou de 25 au degré.	4 kil.	445	—	

MESURES DE SUPERFICIE.

Acre de 4,840 yards carrés.	0,404,671 d'hectare.
Yard carré.	0,836,097 mètr.carr.

POIDS POUR LES MATIÈRES PRÉCIEUSES.

Livre troy, composée de 12 onces. . . .	373 grammes	238	millig.
Once, 12e de la livre troy.	31 —	103	—
Penny weight (20e d'once).	1 —	555	—

POIDS COMMUNS OU *AVOIRDUPOIS*.

Once (16e de la livre). . . .	0 kilog.	28 grammes	349 millig.
Livre, *avoirdupois*.	0 —	453 —	588 —
Quintal (112 livres).	50 —	80 —	
Ton (20 quintaux).	1016 —	4 —	

MONNAIES.

Or. . .	Livre sterling ou souverain. .	25 fr.
Argent. .	Schelling, ou 12 pence . . .	1 fr. 25 c.
Cuivre. .	Penny ou denier.	10 c. 42 mill.

MÉMOIRES

HISTORIQUES

SUR L'AUSTRALIE.

PREMIÈRE PARTIE.

LA COLONISATION DE L'AUSTRALIE.

Les colonies fondées jusqu'à ce jour dans l'Australie et indépendantes entre elles sont au nombre de trois (*a*).

A l'est se trouve la première, appelée par les Anglais NEW-SOUTH-WALES (c'est-à-dire : *Nouvelle-Galles du Sud*), capitale SYDNEY. De cette colonie dépendent les établissements tant de PORT-PHILLIP, ou AUSTRALIA-FELIX (*Australie heureuse*) (*b*) au sud, que celui d'ESSINGTON, ou *Port-Victoria* (*c*), au nord.

Au sud se trouve la colonie de SOUTH-AUSTRALIA (Australie méridionale), nommée aussi colonie d'ADÉLAÏDE.

(*a*) Aujourd'hui ces colonies sont au nomdre de quatre ; et cela depuis la séparation de la colonie de *Port-Phillip* d'avec celle de *New-South-Wales*.

(*b*) Dans le langage officiel la colonie de *Port-Phillip* porte aujourd'hui le nom de *Victoria*.

(*c*) L'établissement de *Port-Victoria* ayant été abandonné par le gouvernement anglais, il n'en restera plus que le souvenir.

(*Notes du traducteur.*)

A l'ouest est située la colonie de SWAN-RIVER (*Rivière des Cygnes*), dont la capitale est PERTH (*a*).

Toutes ces colonies appartiennent à l'Angleterre; et tout y est venu de la mère-patrie, langage, coutumes, lois, religion.

Je parlerai successivement de chacune de ces colonies, ainsi que des établissements qui en dépendent. Mais je crois utile de donner auparavant d'une manière succincte l'historique de la découverte du continent australien.

Avant que les Européens eussent connaissance de l'Océanie, les côtes septentrionales du continent australien étaient fréquentées par quelques-uns des peuples de l'Archipel indien, à savoir, par les Malais, par les habitants de Macassar et autres peuples. Or, ils y étaient attirés par la pêche, qui était et est encore très-abondante dans ces parages. C'est donc une question parmi les érudits qui étudient les antiquités géographiques de savoir à qui revient le mérite d'une découverte aussi intéressante. L'abbé Prévost et le président de Brosse l'attribuent à leur compatriote Paulmier de Gonneville; mais il n'est nullement hors de doute que ce capitaine ait droit à l'honneur de cette découverte; puisque sur son propre journal on peut constater qu'en l'année 1504, il aborda, non en *Australie*, mais à *Madagascar*.

Il semble plus probable que les Portugais à l'occasion de leurs colonies dans les Indes et dans les îles *aux Epices* (les Moluques), aient, dès le commencement du XVI^e^ siècle, possédé quelques notions des terres australiennes, puisque dans un plan hydrographique de Jean Rotz, au service du Portugal, plan dédié, en l'année 1542, au roi d'Angleterre,

(*a*) Dans le langage officiel et sur les cartes géographiques cette colonie est désignée sous le titre d'*Australie occidentale* (*Western-Australia*).

se trouve indiquée, sous le nom de Grand-Java, au sud des îles Moluques, une étendue considérable de terre qui n'était autre que le continent dont j'entreprends l'histoire.

C'est donc avec fondement qu'on peut attribuer aux Portugais le mérite de nous avoir fait connaître l'existence de cette immense contrée. Néanmoins l'Australie demeura inconnue, et comme une terre mystérieuse, jusque vers l'an 1606, que Louis Torrès, commandant en second une expédition espagnole, s'étant séparé dans l'océan Pacifique, d'avec son amiral, Ferdinand de Quirós, et s'étant dirigé vers l'Ouest, alla donner contre l'extrémité orientale de ce continent; il longea les cotes du sud au nord, l'espace de plus de 900 milles; et ensuite découvrit et traversa le détroit, qui prit son nom, et qui, dans une longueur de plus de 100 milles, sépare la Nouvelle-Guinée d'avec l'Australie.

La même année, le navire hollandais Duyfhen, expédié de Bantam pour aller explorer les côtes de la Nouvelle-Guinée, reconnut la partie septentrionale de Grand-Javà, à l'ouest du détroit de Torrès, et ces marins donnèrent au point de territoire où ils abordèrent, le nom de cap *Keer-Weer,* ou le cap *du Retour.*

L'amiral de Quirós atteignit aussi en 1608 les rivages de ce continent, et lui donna le nom d'Australie, parce qu'il se trouve dans l'hémisphère austral. Le récit que fit de ses voyages ce courageux navigateur, récit publié à Séville en 1610, et bientôt après traduit de l'espagnol en diverses langues, inspira, tant aux gouvernements qu'aux particuliers dans toute l'Europe, la plus louable émulation.

Huit années après de Quirós, le hollandais Théodore Dirck-Hartog, faisant voile vers les Indes orientales, aborda à l'une des îles situées vers la partie occidentale de l'embouchure de la baie, dite *des Chiens de mer,* ainsi

appelée à cause du grand nombre de cette espèce de poissons. Y ayant séjourné deux jours, il laissa un souvenir de sa présence par une inscription gravée sur une plaque d'étain, et il appela cette portion de la côte, du nom de son navire : *Terre d'Eeindracht.*

Le navire *Mauritius*, appartenant à la même nation, fit à son tour quelques découvertes dans le voisinage de la rivière de William ; et cette même année 1618, le nom de Van-Diémen fut donné à une partie des terres septentrionales.

En 1619, J. Edel donna son nom à la portion de la côte occidentale, qui s'étend au midi de la terre d'Eeindracht, depuis le 27° jusqu'au 34° de latitude méridionale. A cette époque furent découverts les écueils corallifères de Houtman's Abrolhos, sinon par Edel, du moins par un autre navigateur, son contemporain.

Le navire le Leeuwin doubla en 1622 le cap qui divise la partie occidentale d'avec la méridionale. Ce cap fut appelé, du nom de ce navire, *Leeuwin;* de même que le nom du vaisseau *Arnheim* sert à désigner la côte septentrionale, vers le 133e degré de longitude, où Jean Cartens, capitaine de ce vaisseau, fut massacré par les sauvages, en 1623.

Pierre Nuyts, en 1627, continua, dans une longueur de plus de mille milles, la découverte de la partie méridionale à laquelle il donna son nom ; de même que l'année suivante Witt donna le sien à la terre qui se trouve entre le 14° et le 21° de latitude méridionale.

Le long des roches appelées Houtman's-Abrolhos, François Pelsart fit naufrage en 1629. Ce navigateur, pour appaiser quelques mutineries, fut obligé de laisser quelques-uns des plus insubordonnés de son équipage sur le continent austral situé vers l'orient à l'opposite des Abrolhos, et l'on n'a jamais eu de renseignements sur ces malheureux.

Le capitaine Gerrit-Thomas Pool eut mission en 1636 de parcourir la côte septentrionale. Par malheur il fut massacré par les sauvages à l'endroit même où l'avait été Cartens, treize années avant. Néanmoins Piéterz Pietersen, de la même expédition, examina attentivement le golfe de Van-Diémen, situé sur cette même côte.

En 1642, Tasman découvrit la partie méridionale de l'île qu'il appela terre de Van-Diémen ; supposant que c'était la pointe la plus méridionale du continent austral, il lui imposa ce nom en l'honneur du gouverneur général de Batavia, quoique une portion considérable des côtes d'Australie vers le nord fût déjà connue sous ce nom. Dans un second voyage qu'il exécuta l'année suivante, il parcourut le golfe de Carpenterie, la terre de Arnheim et celle de Van-Diémen au nord ; il transmit ensuite un détail exact de ses opérations aux états généraux de Hollande, qui décrétèrent en 1665 que le nom de *Nouvelle-Hollande* serait imposé à ce continent connu jusque-là sous celui de *Grand-Javà*, de *Grande-Terre du Sud* et d'*Australie*. Les Anglais ont conservé ce dernier, qui lui fut donné par de Quirós, comme le plus convenable et le plus expressif.

Le capitaine anglais Dampier découvrit, en 1688 et 1689, une partie de la côte nord-ouest, et donna son nom à l'archipel qui se trouve sous le 21° de latitude méridionale.

William Ulaming, chargé de faire des découvertes le long de la côte occidentale de l'Australie, était déjà, vers la fin de décembre 1696, arrivé à l'île de Rottenest. Il prit terre sur le continent austral, donna le nom de Black-Swan au fleuve qui a son embouchure dans cette partie de la côte. Ce qui donna lieu au choix de cette dénomination, c'est qu'on avait vu là pour la première fois des cignes noirs, qui auparavant étaient inconnus aux Euro-

péens. Ulaming continua de parcourir les côtes vers le sud, et le 3 janvier 1697, il toucha l'île où, quatre-vingt-un ans avant lui, Hartog avait abordé. Il retrouva la plaque laissée par son compatriote, et avant de la fixer de nouveau sur un tronc d'arbre, il y ajouta une courte inscription en mémoire de sa descente sur ces rivages.

Ulaming parcourut sur une longueur de plus de 600 milles les côtes occidentales de l'Australie, et dans toutes les rades où il jeta l'ancre il laissa un souvenir, comme il résulte du nombre progressif qu'il traça au-dessous de l'inscription d'Hartog. Mais non moins heureux que ceux qui réussirent à laisser ou leur nom, ou celui de leur navire à quelque point du continent ou de la mer, il n'a pu empêcher la main des sauvages, ou l'inexorable rigueur du temps, d'effacer toute trace de ses périlleuses tentatives.

Les rapports de ces navigateurs sur l'Australie n'excitèrent ni la cupidité, ni la curiosité des Européens. Ceux-ci cessèrent de s'en occuper pendant bien des années. Et si Bougainville découvrit en 1760 quelques bans qui bordent les côtes orientales, il ne se hasarda point à visiter ces côtes qui étaient d'ailleurs presque totalement inconnues.

Au célèbre Cook était réservée cette gloire. En 1770 il aborda à la *Baie des Plantes* (*Botany-Bay*), ainsi appelée à cause de la grande variété et de l'immense quantité de plantes qu'il trouva sur ces rivages. Il en prit possession au nom du gouvernement anglais, en y arborant le drapeau national sur une pyramide de pierres dressée par lui à cet effet. En poursuivant son voyage vers le nord, peu s'en fallut que son navire ne coulât à fond, pour avoir heurté violemment contre les roches qui se trouvent vis-à-vis un cap, surnommé à cause de cet accident le cap *de Tribulation*. L'ayant allégé du poids des canons et des provisions les moins nécessaires, qu'il jeta à la mer, il par-

vint à le conduire jusqu'au port appelé par lui *Endeavour* (*a*), où il put le radouber complétement.

Nonobstant ce désastre et les difficultés qu'il eut encore à vaincre, l'intrépide et audacieux capitaine poursuivit son voyage et explora avec soin les côtes orientales depuis le cap Howe jusqu'au cap d'York, dans une étendue de plus de 2000 milles.

Si les navigateurs qui succédèrent à Cook n'ont pas à nous présenter des découvertes d'un grand intérêt, néanmoins en fixant exactement beaucoup de positions, en indiquant les rades les plus sûres pour le débarquement, en signalant soit les bancs de sable si funestes à ceux qui les ignorent, soit les écueils de corail et la direction des courants, ils ont rendu de véritables services à l'humanité et à la science. De ce nombre sont Bligh, Edwards, Pertlock (1789—98), lesquels nous ont transmis beaucoup de détails intéressants pour la navigation dans la partie septentrionale du détroit de Torrès; Vancouver, qui, dans la partie méridionale, découvrit en 1791 le Port du roi George (*King-George-Sound*), port il est vrai peu spacieux, mais des plus sûrs. En 1797, le chirurgien Bass trouva le détroit qui sépare l'Australie de l'île Van-Diémen, appelée par les Français Tasmanie, de Tasman qui en avait fait la découverte. Baudin toucha, en 1801, à la terre d'Eeindracht, et retrouva, presque perdue dans le sable, la plaque d'étain portant les inscriptions de Hartog et Ulaming, dont nous avons parlé un peu plus haut. La première de ces inscriptions disait : *Le 25 octobre 1616 arriva ici le navire Eeindracht, d'Amsterdam, capitaine Dirck Hartog, d'Amsterdam, etc.* Et la seconde : *Ici s'arrêta le navire Geevinck, d'Amsterdam, capitaine Willem Ula-*

(*a*) *Endeavour* signifie *effort*. C'était le nom du vaisseau du capitaine Cook.

ming d'Ulictandt, le 4 février 1697, etc. Le capitaine Baudin, voulant assurer la conservation de ce monument, ne crut pas pouvoir mieux faire que de le prendre et de le porter en Europe. Aujourd'hui il se conserve à Paris.

De 1812 à 1822, le capitaine King visita les côtes septentrionales avec tant de soin que son travail est un modèle de patience et de précision. Les observations du naturaliste Cunningham, qui faisait partie de l'expédition, nous enrichirent de la plus minutieuse connaissance de la Flore de ces contrées. Dans le même temps Freycinet parcourut à l'occident la baie *des Chiens de Mer,* et Dumont-d'Urville, en 1827, explorait au midi le Port du roi Georges, le port Western et la baie de Jervis.

Enfin en 1838 le capitaine Grey découvrit à l'occident, vers le 28° de latitude méridionale, le port qui prit son nom. Tyers, l'année suivante, explora au nord celui d'Essington, qui est un des meilleurs de l'Australie. Et G. Moore, en 1840, parcourut à l'ouest les écueils Houtman's Abrolhos et le port de Grey, qui depuis s'appela *Champion-Bay* (Baie du Champion), du nom du navire que montait Moore.

De toutes ces découvertes il résulte que les côtes de l'Australie sont aujourd'hui suffisamment connues. L'intérieur cependant, malgré les nombreuses explorations qu'on y a tentées, et dont je dirai un mot ailleurs, est encore pour la meilleure partie inconnue.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE ET PROGRÈS DE LA COLONISATION DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD (*New-South-Wales*).

1. A l'imitation des Portugais, qui, les premiers, fondèrent en Afrique leurs colonies pénitentiaires, les Anglais établirent les leurs dans le nord de l'Amérique septentrionale. Mais quand ils eurent perdu ces établissements avec toutes leurs autres possessions, par suite de la guerre de l'indépendance et de la formation des Etats-Unis, sir Joseph Banks, compagnon de voyages du capitaine Cook, proposa au gouvernement le continent austral, et particulièrement *Botany-Bay*, comme un lieu convenable par-dessus tout autre pour un semblable objet.

Effectivement le 13 mai 1787, on vit sortir des ports de la Grande-Bretagne, faisant voile vers l'Australie, une petite escadre de neuf vaisseaux, sous le commandement du commodore Phillip, auquel était aussi destiné le gouvernement de la future colonie. Cette flottille avait à bord 1017 personnes; le nombre des divers fonctionnaires et des soldats chargés de l'organisation et de la surveillance de la colonie, montait à 260 individus; celui des déportés (ou *convicts*, comme disent les Anglais), n'était que de 757, sur lesquels 595 hommes et 162 femmes. La frégate le *Sirius*, que montait le commodore, et le navire le *Sydney*, protégeaient la marche du convoi.

Ayant relâché à Ténériffe, à Rio-Janeiro et au cap de

Bonne-Espérance, le 20 janvier 1788, l'expédition, après avoir perdu seulement 32 personnes, entra dans la Baie des Plantes (*Botany-Bay*), sur la côte orientale de l'Australie, où tous les navires jetèrent l'ancre.

Le commodore Phillip s'étant aperçu que cette baie n'était pas propre à la colonisation, parce que les terres n'offraient ni sécurité, ni ressources pour les subsistances, se transporta avec toute son escadre à une distance de 12 milles plus au nord, c'est-à-dire au port *Jackson*, et fonda sur le rivage la ville de *Sydney*, qui dès le commencement donna le nom à la colonie.

Voici les principaux éléments dont elle était composée à sa naissance :

Population.	985
Espèce bovine.	95
Chevaux.	7
Brebis.	29
Chèvres.	19
Porcs.	74

A peine les déportés, ou *convicts*, se virent-ils libres, qu'ils reprirent leurs vieilles habitudes, non-seulement s'emparant de tout ce qui se trouvait sous leurs mains, mais encore se portant à des actes de sauvage barbarie et à des homicides. Quelques exemples sévères n'ayant pas été suffisants pour arrêter un si grand mal, une loi martiale fut proclamée, d'après laquelle un tribunal, composé de 12 juges, prononçait la peine capitale, à la majorité de sept voix contre cinq. Il fallait cependant ensuite que le gouverneur donnât l'ordre formel d'exécuter la sentence.

2. Au mois de février 1788, quelques-uns des *convicts* furent transportés à l'île inhabitée de *Norfolk*, découverte par Cook en 1774, et distante de Sydney, vers le nord-est, de plus de 1000 milles. Un petit établissement fut formé sur

cette île, et le blé de Turquie y fut cultivé avec un grand succès. Un des gouverneurs de Sydney en retira les soldats et les convicts; mais dans la suite des temps elle fut désignée par le gouvernement britannique pour servir d'établissement pénitentiaire réservé aux plus grands coupables.

Cependant à Sydney, dès le mois d'avril, de nombreuses baraques étaient déjà construites; quelques pièces de terre furent labourées et ensemencées, et sauf les ravages causés par le scorbut et les suites de la débauche, l'état sanitaire était satisfaisant.

La récolte du grain manqua en 1789, mais la frégate le *Sirius* pourvut à ce désastre, en apportant de la farine du cap de Bonne-Espérance. Il n'en fut pas de même l'année suivante; car la même frégate ayant heurté contre des écueils, autour de l'île Norfolk, et ayant sombré, il fallut se contenter de rations assez médiocres, jusqu'à l'arrivée du navire *Lady-Julian,* lequel, outre les provisions nécessaires, apporta 222 femmes, qui furent bientôt suivies de mille nouveaux convicts dans trois autres navires.

3. Le gouverneur Phillip, pour encourager les nouveaux colons à l'agriculture, accordait des terres à quiconque en demandait, à la seule condition de les cultiver et de résider dans la colonie. Aux célibataires, il assignait trente acres de terre (*a*); à ceux qui étaient mariés, il en assignait cinquante, et dix à chaque individu encore mineur. Ayant été autorisé à faire grâce de toute la peine, ou à la commuer, il adopta le système de grâcier ceux des convicts, qui prenant goût au travail, s'affectionnaient à leur nouvelle patrie. Ce système produisit d'excellents résultats, puisque en moins de deux ans, il y avait eu 700 acres de terre défrichée.

(*a*) Chaque acre de terre peut recevoir en semence 120 livres de grain, et présente en superficie 160 perches carrées ou 4840 yards.

Les indigènes furent traités par lui avec humanité, et il punit constamment avec une exemplaire sévérité tout mauvais traitement essuyé par eux de la part des colons. Bénilong, chef de la tribu de Sydney, non-seulement demeurait auprès du gouverneur, mais il était par lui admis à sa table. Grâce à de tels sentiments d'humanité, le gouverneur obtint en très-peu de temps une paix parfaite avec les indigènes.

Les colons et leur culture s'étendant toujours vers l'intérieur, une nouvelle ville, à laquelle fut imposé le nom de *Paramatta,* fut fondée à 18 milles à l'ouest de Sydney. En même temps, comme renfort agricole, arrivèrent à la nouvelle colonie 1700 autres convicts; et en avril 1791, James Ruse renonça le premier à la ration que les magasins publics distribuaient, assurant que le produit de son travail était suffisant pour sa subsistance. Jusqu'alors tous les convicts recevaient du gouverneur leur subsistance journalière; et à dater de cette époque plusieurs suivirent l'exemple de Ruse.

4. La nouvelle colonie, qui de jour en jour croissait en population et en importance, prit la dénomination de *New-South-Wales,* Nouvelle-Galles du Sud; et ses limites s'étendirent depuis le cap *York* jusqu'au promontoire de *Wilson,* c'est-à-dire du 11° jusqu'au 39° de latitude méridionale, et depuis la côte orientale jusque vers l'intérieur, où les confins ne sont pas encore bien déterminés. Le gouverneur ne vend des terres que dans une seule partie de ce territoire, qui est du reste aussi vaste que toute l'Italie; dans les autres parties du territoire il la donne à bail annuel pour les pâturages. En 1792 l'étendue des terres concédées aux cultivateurs montait à 3470 acres.

En dépit des châtiments quotidiens et rigoureux, les crimes se multipliaient d'une manière étrange. La force matérielle n'était pas suffisante pour arrêter le torrent; et la

morale bien autrement puissante n'était pas invoquée comme auxiliaire.

5. Le gouverneur Phillip, à la fin de cette même année, après avoir lutté avec une énergie et une fermeté non ordinaire contre les obstacles de tout genre, et après avoir amené la colonie à un haut degré de prospérité matérielle, s'en retourna en Europe, emmenant avec lui l'australien Bénilong.

Plus tard arrivèrent dans la Nouvelle-Galles du Sud des colons libres, auxquels le gouverneur donna des terres avec des convicts pour les cultiver, comme aussi des subsistances pour deux ans. La colonie était déjà en état de faire face à ses dépenses avec les grains récoltés dans le pays même. Par suite de la démission de Phillip, le chevalier Hunter fut élevé à la charge de gouverneur ; et il se rendit à sa destination, accompagné de Bénilong, en l'année 1795. La première année de son gouvernement fut mémorable, à cause d'une pluie extraordinaire de glaçons qui coucha et détruisit les moissons, dépouilla les arbres, désola les plantations de blé de Turquie ; et quoique la saison fût alors assez douce, la glace demeura deux jours entiers sur le sol ; en sorte qu'on trouva encore le second jour des glaçons coagulés qui avaient jusqu'à 8 pouces de long, sur deux de large.

La population de la colonie, selon le recensement du 1er septembre 1796, s'élevait à 4848 âmes ; 889 appartenaient à Norfolk ; et à l'exception de 321 individus, 4527 personnes recevaient leur subsistance du gouvernement.

6. Les villes de Sydney et de Paramatta commençaient alors à s'organiser régulièrement. Les habitations furent divisées par rues et numérotées. Il y eut des magistrats nommés, des commissaires et des gardes de police. Dans chacune des deux villes fut construite une prison en bois ;

on fonda des hôpitaux, des écoles et des temples protestants. Les missionnaires catholiques n'avaient pas encore mis le pied dans l'Australie. Le nombre des colons libres, jusque-là assez restreint, augmentait considérablement. Petit à petit ils pénétrèrent dans l'intérieur du pays, et avec l'aide des convicts que le gouvernement mettait à leur disposition, ils parvinrent à former des établissements considérables. Beaucoup d'officiers choisirent pour leur demeure les rives du canal de Sydney à Paramatta; et dans ces sites dont le terroir était des plus fertiles, on vit s'élever en peu de temps des villas délicieuses, pourvues de tout ce qui peut contribuer au confortable de la vie. Vers la fin de l'année mil sept cent quatre-vingt-dix-huit, 7865 acres de terre avaient été mises en état de plein rapport.

7. Dès lors beaucoup de convicts, échappant à la surveillance de leurs patrons, s'enfuirent dans les bois, où ils vivaient avec les sauvages; or, afin de pouvoir exister au milieu d'eux avec sécurité, ils leur firent accroire qu'ils étaient leurs ancêtres trépassés et revenus à la vie en changeant de couleur et prenant la couleur blanche.

Les indigènes, qui n'étaient pas encore corrompus par la malice européenne, les crurent et les admirent parmi eux, comme de véritables frères; mais ces transfuges ayant acquis une certaine influence sur les indigènes, en usaient et en abusaient selon leur fantaisie. Non contents d'avoir la meilleure part de la chasse, de la pêche et de toute autre chose, il n'y avait pas de femme qui pût résister à leur lubricité. Mais les sauvages, qui supportaient tout, excepté cet affront, en tuaient autant qu'ils en trouvaient en flagrant délit. Plusieurs furent tués à coups de lances en semblable occasion, et entre autres un certain Wilson, vers la fin de l'année 1800. Au mois de septembre de la même année,

lorsque Hunter quitta le gouvernement de la colonie, Sydney comptait de nombreux édifices publics. Deux petits navires étaient en construction ; une machine pour battre de la monnaie de cuivre avait été apportée d'Angleterre, et il fut fait défense d'importer ou exporter de cette monnaie pour plus de cinq livres sterling (environ 125 francs). La population au mois de juin 1801 était de 6508 âmes.

Au gouverneur Hunter succéda le capitaine Gidley-King, et sous son gouvernement la population prit des accroissements extraordinaires, non-seulement par l'arrivée des déportés, mais aussi par la libre émigration d'ouvriers de tout métier, qui de la Grande-Bretagne allèrent chercher fortune dans les terres de l'Australie. Vers ce temps-là un bélier avec deux brebis de pure laine mérinos, furent, par les soins d'un certain M. Arthur, transportés du cap de Bonne-Espérance à la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud ; et plus tard trois béliers et deux brebis mérinos donnés par le roi Georges III y furent apportés d'Angleterre. Telle fut la modeste origine de ces laines qui dans le principe se vendirent à Londres trois francs la livre, et dont la colonie fait aujourd'hui un si grand commerce.

8. En juin 1803, une petite colonie composée d'un détachement de soldats, de quelques officiers retraités et d'un petit nombre de convicts, mit à la voile pour l'île de Van-Diémen. On sait que ce pays fut découvert par Tasman le 24 novembre 1642, et le détroit qui le sépare du continent par le chirurgien Bass, en 1797. Les nouveaux colons ayant jeté l'ancre au sud de l'île sur la plage d'une excellente baie, fondèrent une ville, qui, en l'honneur du secrétaire des colonies, reçut le nom de *Hobart-Town* (*Ville-d'Hobart*). Le progrès extraordinaire de ce nouvel établissement commença l'année suivante, 1804, lorsque le lieutenant-colonel Collins en prit le commandement. Les

gouverneurs de Van-Diémen demeurèrent soumis à celui de Sidney, jusqu'à ce qu'en 1825 ils se devinrent indépendants; et alors furent établis deux conseils, l'un législatif, l'autre exécutif. Les déportés y furent envoyés en grand nombre d'Angleterre, et avec leur aide on construisit de beaux édifices; on ouvrit des routes dans toute l'île et on défricha de grandes étendues de terre. Les troupeaux de diverses espèces s'y multiplièrent à tel point qu'au bout de peu d'années d'existence de la colonie, l'île entière en était couverte; et sa superficie, quoique de 24,000 milles carrés, ne pouvait pas en nourrir davantage. Mais ce qui était un bien pour les nouveaux habitants devint un désastre pour les pauvres sauvages. Ceux-ci au commencement vécurent en bonne harmonie avec les colons ; mais comme leurs moyens d'existence devenaient de plus en plus restreints, à cause de l'extension de la culture et de la multiplication des animaux importés, ils volaient des brebis aux propriétaires pour ne pas mourir de faim. Les colons, irrités de toute atteinte portée à leurs intérêts matériels, tuaient autant de sauvages qu'ils en surprenaient en flagrant délit de vol, et de plus leur donnaient la chasse dans les bois comme à des renards et à des bêtes féroces. Un fait certain, c'est que le journal de cette colonie, portant le titre de *Times-Colonial,* dit, à la date du 6 juillet 1827 : « La semaine dernière les colons établis de l'autre côté de la seconde ligne à l'ouest, ont tué un grand nombre de sauvages. Ils les avaient épiés pendant qu'ils étaient assis autour de leurs feux allumés, et, postés en lieux sûrs, ils les tuaient par derrière à coups de fusils. » De tant de milliers de sauvages qui habitaient cette île, aujourd'hui il n'en reste pas un seul, attendu que le petit nombre de ceux qui ne furent pas massacrés furent pris et chassés de l'île.

La population de toute l'île se montait, en 1844, à 46,000 Européens.

9. Maintenant reprenons le fil de notre récit touchant la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud. En 1806, le gouverneur King fit place au capitaine Bligh, connu par la célèbre révolte de l'équipage du navire *Bounty*.

L'administration de Bligh devint bientôt odieuse à tous les colons, et il finit par se rendre si insupportable, vu l'extrême dureté de son caractère, qu'ils le mirent en état d'arrestation et le traduisirent devant une cour martiale. Le gouvernement métropolitain n'ayant pas le courage de maintenir au pouvoir sa créature, fut obligé de se contenter d'une punition infligée aux principaux agents de la destitution de Bligh.

Par suite de ce petit coup d'Etat, la colonie demeura sans gouverneur, jusqu'à ce qu'en décembre 1809 y arriva l'homme qui devait la conduire au plus haut point de splendeur et de richesse. Ce fut le colonel Lachlan-Macquarie. Le nouveau gouverneur prit terre à Sydney, conduisant avec lui le 73e régiment de ligne pour renfort de la garnison. A cette époque la colonie comptait déjà 15,000 habitants, sur lesquels 4,277 seulement étaient encore pour leur subsistance à la charge du gouvernement; 21,000 acres de terre étaient en culture, et 74,000 acres servaient de pâturages aux troupeaux dont le nombre total se composait des chiffres suivants :

Chevaux.	1,117
Espèce bovine.	11,326
Brebis.	33,818
Chèvres.	1,732
Porcs.	8,992

La récolte était à peu près suffisante à la consommation générale.

Sydney, confuse et mal ordonnée jusque-là, devint une cité régulière et belle. Cinq autres villes furent fondées, savoir : *Windsor*, *Richmond*, *Wilberforce*, *Pitt* et *Castlereagh*. Les nombreux troupeaux et les magasins remplis de grains assuraient la subsistance ordinaire de la colonie. Des communications commodes et plus directes furent ouvertes entre les divers territoires habités, comme aussi on découvrit de nouvelles contrées à l'ouest des montagnes *Bleues*.

Ce dernier événement est dû à la grande sécheresse qui affligea la colonie en 1813. L'extrême chaleur avait brûlé les herbages des prairies, desséché les torrents et les sources. Les hommes et les troupeaux languissaient sous un ciel de feu ; alors trois colons pleins de courage, et dont la reconnaissance des contemporains nous a conservé les noms, savoir : Blaxland, Wentworth et Lawsond, après des efforts réitérés, parvinrent à franchir les montagnes Bleues, regardées jusque-là comme inaccessibles, et à descendre par le versant opposé. L'ingénieur Evans, suivant les traces indiquées par ces explorateurs, descendit lui aussi à l'ouest de ces montagnes et découvrit bientôt les campagnes fertiles, auxquelles il donna le nom de *Bathurst*, entrecoupées de deux grandes rivières, qui depuis ont reçu les noms de *Macquarie* et de *Lachlan* en l'honneur du gouverneur de la colonie.

L'année suivante, un chemin fut pratiqué au travers des montagnes ; et dès lors cette population, qui avait été resserrée entre les montagnes et la mer, put s'étendre dans un espace immense de campagnes fertiles et inconnues. Cette découverte a totalement changé la condition de la Nouvelle-Galles du Sud. En 1827 Oxley et Cunningham croyant que le Lachlan était un tributaire de l'autre fleuve, en suivirent le cours, l'espace de 400 milles, et furent contraints par

les terrains marécageux et impraticables qu'ils rencontrèrent de mettre fin à leurs explorations. L'année suivante Oxley ayant descendu le Macquarie, dans une étendue de plus de 150 milles, par-delà la montagne *Harris*, et ayant vu que ce fleuve se terminait en formant une espèce de Méditerranée, rebroussa chemin vers l'orient, et découvrit les plaines riches et pittoresques de *Liverpool*, vers le nord de la capitale.

Par suite de toutes ces précieuses découvertes, les colons étendirent leurs bergeries vers le sud, où ils trouvèrent un troisième fleuve que les sauvages appelaient *Morrumbidgee*. Son cours était dirigé vers le centre du continent ; et les excursions effectuées le long de ces rives n'ont pas peu ajouté à la connaissance de la partie méridionale.

10. Ces améliorations et ces progrès matériels, secondés par le gouverneur, ne lui firent ni oublier, ni négliger l'état social de la colonie. Il s'attacha d'abord à mettre en harmonie les divers éléments qui la constituaient.

Dans le principe, la population de Sydney se composait de fonctionnaires et de déportés, qui en devenant libres formèrent une classe d'individus appelés *émancipés*. Ceux-ci, bien qu'après l'expiation de leurs fautes ils dussent reprendre tous leurs droits antérieurs, demeurèrent pourtant, par rapport aux fonctionnaires, dans un état d'infériorité relative, comme l'étaient les affranchis en regard des hommes libres dans l'ancienne civilisation romaine. Les colons libres, qui étaient le plus grand nombre, formaient une autre catégorie. C'est précisément à cette distinction de classes qu'il faut attribuer la cause des discordes qui agitaient la colonie et que Macquarie s'étudiait à combattre et à faire disparaître. La dernière classe, celle des *émancipés*, prospérait de jour en jour, tant en richesses qu'en importance. Ceux qui la composaient, devenus

les propriétaires les plus considérables de la colonie, avaient tout à la fois de bonnes manières et une conduite irrépréhensible ; mais nonobstant cela, étant l'objet du mépris des fonctionnaires et des colons libres, ils se voyaient constamment exclus de toutes les réunions publiques, et sinon de droit, au moins de fait, exclus également de tout emploi civil.

Peu nombreux, inférieurs en force, ils supportèrent les affronts que leur prodiguaient leurs antagonistes, jusqu'au temps où quelques membres de la classe libre prirent en main la cause des émancipés et la défendirent avec chaleur et éloquence. Les ressentiments et les doléances eurent dès lors un libre cours.

Macquarie cependant cherchait à établir la paix et la concorde dans cette colonie ou nouvel Etat, en donnant lui-même l'exemple de la conciliation. Il invita à sa table les émancipés les plus honorables ; il admit dans les rangs de la magistrature quelques individus de cette classe, qui, par leur mérite, s'en étaient montrés dignes ; et en même temps il interdit aux militaires de se mêler de commerce. Mais ces exemples ne produisirent d'autre fruit que d'indisposer contre le gouverneur les autres classes de privilégiés, dont quelques-uns allèrent jusqu'à dénoncer Macquarie à l'autorité de la métropole, en l'accusant de spéculations criminelles et d'intentions répréhensibles. Le gouvernement de Londres prêta l'oreille à la calomnie et envoya une commission d'enquête. Cette commission arriva en 1819 à la Nouvelle-Galles du Sud, et après les plus actives recherches, après les investigations les plus exactes, et même les plus minutieuses, Macquarie sortit avec honneur de cette affaire. Néanmoins, douloureusement affecté de la partialité de quelques-uns des commissaires, il donna sa démission, et le 4 décembre 1821 il abandonna ces plages, accompagné

des vœux, des regrets et des éloges de tout ce qu'il y avait de mieux dans la colonie. Voici quel en était le développement à cette époque :

Ames.	29,783
Chevaux.	4,014
Espèce bovine.	68,149
Brebis.	200,000
Acres de terre cultivée.	32,271
Sur quoi il faut attribuer à la culture en grains.	9,000

11. Au général Macquarie succéda le général Brisbane, homme affable et pacifique, froid de caractère et timide. Ses connaissances astronomiques lui méritèrent l'estime des savants; mais diverses mesures administratives éclipsèrent ses autres belles qualités.

Ce fut pendant la durée de son gouvernement que le parlement, par l'acte du 19 juillet 1823, mit des bornes à l'autorité absolue que les gouverneurs avaient exercée jusque-là. Cet acte, qui devait avoir force de loi dans la colonie jusqu'au 1er juillet 1827, instituait un conseil législatif composé de cinq à sept membres nommés par le gouverneur. Ce dernier devait proposer les lois à l'examen du conseil, et elles devaient être ensuite soumises à l'approbation du grand juge. Si le conseil rejetait la loi proposée, le gouverneur avait la faculté d'en présenter une autre, et puis encore une autre, en attendant que l'intention du roi fût connue; en sorte que l'influence réelle du conseil se réduisait à bien peu de chose. L'institution la plus utile fut la création d'une cour suprême, composée d'un grand-juge, assisté de deux autres juges subalternes, et réunissant les mêmes attributions que les divers tribunaux du royaume; et une cour inférieure, ou justice de paix, connue sous le nom de *general-quarter-sessions-of-peace*, comme qui dirait : *justice de paix du quartier général.*

Cette dernière cour était chargée de procéder contre tous les crimes et délits qui n'emportaient pas la peine de mort. De cette manière, l'autorité civile prit la place de l'autorité militaire.

La question entre la classe privilégiée et la classe des émancipés prit sous le gouvernement de Brisbane un caractère plus âpre et plus embarrassant; mais le gouverneur maintint à peu près la neutralité entre les deux partis, quoiqu'il inclinât plutôt en faveur des premiers.

12. Cependant, de nouveaux explorateurs, partis de la capitale, s'avançaient dans l'intérieur du pays. En 1823, un officier de marine remonta le fleuve Morrumbidgee jusqu'à sa source, au travers d'immenses et délicieuses prairies naturelles, qu'il appela *Brisbane Downs* (*herbages de Brisbane*). L'année suivante, Howel et Hume s'étant avancés au travers de terres inconnues, depuis le lac George jusqu'au port Phillip, dans le détroit de Bass, explorèrent à leur retour de nombreuses et fertiles campagnes entrecoupées de diverses rivières qu'ils appelèrent *Hume, Oven* et *Goulburn*. Ces découvertes furent de grands encouragements à la colonisation tant dans les villes coloniales que dans la mère-patrie.

En 1825, Brisbane se retira, et le général Darling lui succéda dans la charge de gouverneur.

Le conseil se composait alors des autorités supérieures, auxquelles s'adjoignaient deux grands propriétaires et un négociant. Mais les opérations de ce conseil ne répondant pas à l'attente des colons, ceux-ci demandaient, par l'organe d'une feuille périodique, le *Monitor*, qui était le journal de l'opposition, la création d'une assemblée représentative, la magistrature du jury et la liberté de la presse. Le ministère anglais temporisait avec des promesses.

13. A dater de cette année le progrès de la population

fut excessivement rapide, grâce au grand nombre d'émigrants volontaires, qui par suite des intéressantes découvertes faites dans la colonie, y transportèrent leur résidence avec d'immenses capitaux. Les explorations cependant se portaient toujours vers l'intérieur. En 1827, Cunningham, chargé officiellement d'explorer le pays situé entre le fleuve Hunter et la baie de Moreton, aperçut une campagne de 1800 milles d'étendue; il découvrit la rivière *Peel*, le torrent *Dumerang*, dont il constata l'élévation de 900 pieds au-dessus de la mer, et ensuite les belles et fertiles vallées qu'il appela *Darling-Downs* et *Peel-Plains*, comme aussi le fleuve considérable qu'il nomma *Gwydir*, et quelques autres qu'il est superflu d'énumérer. L'année suivante, il reprit ses excursions entre *Moreton-Bay* et *Darling-Downs*, dans le but d'ouvrir, comme il y réussit, une communication facile entre ces deux points. Ce fut alors que remontant la rivière Brisbane, il la suivit jusqu'au point où il en trouva les eaux contenues dans quelques petits étangs interrompus et détachés les uns des autres.

A cette même époque aussi le capitaine Sturt opérait des explorations vers *Moreton-Bay*. Il supposa que la grande masse d'eau trouvée par Oxley, en 1818, aurait été absorbée après les trois horribles sécheresses que la colonie avait souffertes. Et effectivement, du haut des sommets du mont Harris, il observa (20 décembre 1827) que ces grands dépôts d'eau stagnante n'existaient plus; en leur place il vit un terrain égal, uniforme et couvert de verdure. C'est dans cette excursion qu'il découvrit, par 30 degrés de latitude et 150 de longitude, le fleuve auquel il donna le nom de *Darling*. Mais sa surprise et celle de ses compagnons fut extrême, quand il s'aperçurent que les eaux du Darling étaient salées. Après en avoir suivi le cours, un

long espace de temps, Sturt fut obligé de rétrograder à défaut de provisions et surtout d'eau potable.

En 1829, Sturt continua ses voyages, et suivant la rive droite du fleuve Morumbidgee, il arriva à un endroit où il était navigable. Là, ayant déposé une partie de son équipage, il lança dans le fleuve la petite barque qu'il avait portée de Sydney, et il poursuivit son voyage par eau. Peu après, à la distance de 12 milles du lieu où il avait déposé ses bagages, il trouva le lit du Lachlan, qui vient se jeter dans le Morrumbidgee, et au bout de 90 milles de navigation, il vit, le 7 janvier 1830, que le Morrumbidgee lui-même versait ses eaux dans un autre fleuve plus considérable qu'il appela Murray, large de plus de quatre cents pieds, et d'une rapidité de deux milles et demi à l'heure. Ayant suivi le cours du Murray l'espace de neuf jours et demi, il rencontra à la distance de 100 milles, vers l'ouest du Lachlan, l'embouchure d'un autre fleuve, qu'il crut être le Darling, et dont cependant les eaux étaient douces et les rives plus fertiles que celles du Murray.

Après cette rencontre, et environ 600 milles plus loin vers l'ouest, il arriva vers un troisième affluent, qu'il nomma le *Lindsay*, quoiqu'on pense que c'est le *Goulburn* de Hume et de Howel. Enfin, le 3 février, il entra dans le grand lac salé, qu'il appela *Alexandrina*. Ce lac a 50 milles de longueur et 35 de largeur, et est peuplé d'une prodigieuse quantité de phoques. Ses eaux communiquent par un canal étroit avec celles de la baie d'*Encounter*; et sa profondeur au milieu ne dépasse pas 40 pieds. Sturt ayant vu la mer à peu de distance au midi, se rembarqua pour remonter les cours d'eau jusqu'à l'endroit où il avait laissé ses bagages, et de là retourner à Sydney. Ce capitaine et ses compagnons, parmi lesquels se trouvait le capitaine Nicols, ont la gloire d'avoir les premiers traversé l'intérieur

de l'Australie, quoique dans une de ses moindres largeurs.

Les détails circonstanciés donnés par un certain Georges Clarke, déporté fugitif et arrêté de nouveau par les agents de la force publique, touchant l'existence d'un grand fleuve qu'il appelait *Kindur*, déterminèrent le gouverneur sir Patritz Lindsay, successeur de Darling, à ordonner une exploration vers cette partie de la contrée indiquée par Clarke. Le major Mitchell, qui occupait le poste d'Oxley, fut choisi pour conduire l'expédition composée de quinze hommes, et se mit en route le 24 novembre 1831. Après une marche de 30 milles, il arriva dans des régions non encore explorées, où il trouva le fleuve *Muluerindie*, qui se jetait dans le Peel, les plaines de *Mulluba*, la chaîne des montagnes de *Nundawar*, et une autre dont les principales cimes furent appelées monts *Riddel* vers le nord; le mont *Forbes* vers le sud, et le sommet central, le plus élevé de tous, le mont *Lindsay*, le fleuve *Karaula*, le *Nammoy*, le *Maule*, le *Gwydir*, lequel se jetait dans un autre fleuve qui pour sa largeur avait quelque ressemblance avec la Tamise : et ce fut là le dernier fleuve qu'ils découvrirent pour lors. Du reste le *Kindur* de Clarke ne put se trouver, et il fut prouvé que l'historiette de ses voyages n'avait été qu'un pur tissu de mensonges imaginés pour avoir la vie sauve, en quoi il réussit. Cette exploration fut néanmoins très-avantageuse à la colonie, à cause de la contrée qu'elle fit découvrir et qui se trouva très-propice pour l'établissement de bergeries. Effectivement de nombreux troupeaux de brebis couvrirent bientôt les plaines de *Mulluba* et beaucoup d'autres.

CHAPITRE II.

SUITE DES PROGRÈS DE LA NOUVELLE-GALLE DU SUD.

1. Le général Bourke, qui succéda au gouverneur Lindsay, voulant faciliter le commerce entre les colons établis au delà des montagnes Bleues et ceux de la capitale, ou autres villes situées sur la côte, fit tracer de nouvelles routes plus commodes. En 1832 on perça un passage sur la montagne *Victoria*, et une nouvelle route mit à même d'éviter celle qui de la plaine de l'*Emou*, conduisait à la colline de *Lapstone*. Jusque-là il ne fallait pas moins d'un jour entier à une paire de bœufs pour gravir cette pente.

2. En mars 1835, le major Mitchell partit de Sydney pour aller explorer le fleuve Darling, et il constata que ce fleuve recueillait les eaux du Macquarie, du Bogan, du Namnoy, et généralement de tout le versant occidental des montagnes Bleues, entre le 33e et le 29e degré de latitude australe; et qu'après avoir reçu tous ces affluents, son cours déclinait vers le sud-ouest, et enfin vers le fleuve Murray, dans lequel il se perdait. L'objet de son expédition, composée de vingt-cinq personnes, y compris Mitchell lui-même et le botaniste Alan Cunningham, était justement de descendre le Darling jusqu'à l'endroit où il se jetait dans le Murray, et d'explorer les contrées adjacentes. Après une marche de 300 milles, au milieu des bois, des souches d'arbres et des précipices, ils arrivèrent à un site où ils déchargèrent de dessus leur voiture les deux bateaux de toile qu'ils avaient apportés et les lancèrent à l'eau; mais ils leur furent de peu d'usage à cause des roches, des arbres et des bancs de sable qui interceptaient

le passage. Le principal résultat de cette expédition, sans mentionner les différentes chaînes de montagnes, les nombreuses vallées, les torrents, etc., etc., fut la découverte vers le sud d'une belle contrée qui, pour sa puissante végétation, la fertilité de son sol, et l'abondance de ses eaux, fut appelée par Mitchell *Australia-Félix*. C'est là que peu après fut fondé un établissement dont la capitale est MELBOURNE, sur le port *Phillip*.

De tous les désastres que l'expédition eut à subir, le plus grand fut la perte du savant Cunningham, qui, quoique vigoureux et habile dans les explorations, eut le malheur de s'égarer dans ses courses pour la recherche des plantes, et on n'en a jamais eu depuis aucune nouvelle.

3. En même temps que s'effectuaient dans l'intérieur du pays de si importantes découvertes, la colonie s'enrichissait outre mesure par les produits des mers qui l'entourent. En 1834, quarante vaisseaux pêcheurs sortirent du port de Sydney avec 1179 hommes d'équipage. En 1836, le produit de l'huile et des peaux de veaux-marins fut de 126,085 livres sterling.

L'accroissement de richesse agricole et commerciale, que les colons avaient obtenu en peu d'années, était un appas qui stimulait la cupidité des Européens; et ces derniers, à dater de cette époque, ne cessèrent d'accourir vers ces contrées lointaines pour y chercher fortune, en y transportant leurs capitaux et leurs connaissances. En 1836, la population était composée de 77,096 âmes, réparties, selon les proportions suivantes, entre les divers cultes :

Catholiques.	21,898
Protestants.	54,621
Juifs.	477
Idolâtres (Chinois et autres).	100
Total.	77,096

Les sauvages n'y sont pas compris ; leur nombre était déjà considérablement diminué et ils disparaissaient de jour en jour.

La manie de posséder des terres dans la colonie, et particulièrement dans la capitale, fut la cause de beaucoup de faillites et de ruines. Dans les premiers temps de la fondation de la colonie on donnait des terres à qui en demandait, sous la seule condition de les cultiver; et à cette époque c'était là une nécessité avantageuse. En 1839, l'état des choses était tout autre : un quart d'acre de terre qui, vingt ans auparavant, s'achetait pour trente livres de rhum, fut vendu, en 1839, au prix énorme de 2,000 livres sterling.

4. Le nombre des convicts ou déportés, qui, en 1836, était de 27,831, en 1839 dépassait de beaucoup 30,000. Quelques-uns parmi eux avaient mérité qu'on leur délivrât un congé (*ticket of leave*) qui leur donnait droit à une liberté temporaire, et cette mise en liberté pouvait ensuite être prorogée ou devenir définitive, selon leur conduite postérieure.

Dans le principe, les gouverneurs de la colonie avaient la faculté d'accorder ces congés à qui bon leur semblait, en ne consultant que leur prudence; mais dans la suite de sévères restrictions furent apportées à ce droit de grâce. Ainsi, d'après ces réglements, aucun déporté ne put être gracié sans avoir subi une partie notable de sa peine, c'est-à-dire quatre ans de travaux s'il avait été condamné à sept, six quand la condamnation avait été de quatorze ans, et huit années s'il avait été déporté à vie. De plus, ceux qui étaient nantis de ces congés ne pouvaient ni posséder des propriétés, ni citer qui que ce fût devant les tribunaux. Ils demeuraient pour toujours sous une sorte de tutelle publique.

Le plus grand nombre des convicts étaient confiés par le

gouvernement local aux particuliers qui les demandaient pour leur service, et qui avaient soin de les pourvoir de vêtements et de nourriture selon les règlements. Les vêtements consistaient en deux jacquettes (*jackets*), trois paires de souliers de bon cuir, trois chemises, deux paires de pantalons, un chapeau et une casquette. Pour la nourriture de la semaine on leur fournissait douze livres et demie de blé de Turquie et neuf de blé commun, sept livres de bœuf ou de mouton, ou bien quatre livres et demie de porc salé, deux livres de sel et autant de savon. D'après ce compte il est clair qu'un domestique coûtait à son maître environ 50 écus par an, mais la plupart des colons leur accordaient en outre du thé, du sucre, du tabac, et quelquefois même du rhum, selon qu'ils étaient satisfaits de leur conduite.

Le reste des *convicts* était occupé aux frais du gouvernement à des travaux publics. Dans les villes, des casernes étaient destinées à les recevoir; dans les campagnes on se contentait de les abriter dans des cabanes construites en bois, ou même avec des écorces d'arbres.

Les insubordonnés encouraient la peine du fouet, suivie quelquefois de grands travaux sur les routes avec les fers aux pieds; mais pour les délits plus graves, qui pourtant ne méritaient pas la peine de mort, on les reléguait dans les établissements pénitentiaires qui existaient dans l'île de Norfolk ou à *Moreton-Bay*, établissement situé à environ cinq cents milles au nord de Sydney. Ils y étaient traités avec tant de rigueur que beaucoup d'entre eux préféraient la mort à cette déportation. Ils se dérobaient, s'ils pouvaient, à la vigilance de la police et se réfugiaient dans les bois; et là, forts de leur nombre, ils se rendirent tristement fameux par les horreurs qu'ils commirent. Non contents de s'être soustraits à la dure condition de la servitude, et de posséder cette liberté solitaire qui s'allie à la

vie sauvage, ils se faisaient à la triste existence des indigènes, allaient nus comme eux, se coloraient la peau en noir, se tailladaient et se tatouaient, servis et accompagnés habituellement de deux ou plusieurs femmes sauvages. Rendus ainsi méconnaissables ils pouvaient approcher des habitations des colons, leur dérobaient du bétail et tout ce qui leur tombait sous la main, avec moins de risque d'être faits prisonniers. A la fin, quelques-uns d'entre eux ayant été arrêtés par la force publique, on put parvenir à découvrir la fraude. Mais le grand nombre de ceux qui demeurèrent libres devinrent la terreur de tous les colons, particulièrement des voyageurs et de tous ceux qui s'étaient établis dans l'intérieur des terres. Ceux-ci n'avaient plus aucune sécurité, ni pour leurs biens, ni même pour leur vie; ils étaient, pour ainsi dire, à la merci de ces *Bush-Rangers* (rodeurs des bois ou brigands) qui ont donné de nombreux et bien tristes exemples de leur cruauté. Quelques-uns mêmes des nouveaux transfuges qui allaient grossir le nombre de leurs anciens camarades furent pris par eux pour des espions envoyés par le gouvernement, et au lieu de la vie libre et vagabonde qu'ils cherchaient, ils trouvèrent en échange une mort inattendue et barbare. Le gouvernement fit des promesses à quiconque les découvrirait et augmenta considérablement la force armée à cheval pour leur donner la chasse. Grâce à ces divers moyens, peu à peu on mit la main sur les principales bandes de transfuges. On fut d'ailleurs redevable du succès à l'énergie et au courage du capitaine Forbes, que les indigènes secondèrent volontiers dans l'arrestation de ces scélérats. En réalité ceux-ci n'étaient pour eux que des oppresseurs et des instigateurs à toute espèce de méfaits. Enfin, les colons, las de souffrir la présence des déportés dans la Nouvelle-Galles du Sud, demandèrent au gouvernement de la

métropole que cette colonie cessât d'être un établissement pénitentiaire, ce qui, dans la suite du temps, leur fut accordé.

5. En 1843, sous le gouvernement de Georges Gipps, on accorda aux colons une assemblée représentative, ou conseil composé de trente-six membres; douze desquels furent choisis parmi les fonctionnaires du gouvernement, et vingt-quatre parmi le peuple. Après cette concession, les premières mesures qu'on prit furent des réductions dans les dépenses administratives et un abaissement considérable dans la solde des nombreux fonctionnaires. Le conseil fait les lois pour le gouvernement intérieur de la colonie, lesquelles sont pourtant soumises à la sanction du gouverneur d'abord, et ensuite à celle du ministre de la mère-patrie. Le gouverneur n'assiste pas aux délibérations du conseil, mais cependant il a la faculté d'en suspendre et d'en ouvrir les sessions; et en cela on suit le système du parlement anglais, dont le conseil est une imitation.

6. Sir Georges Gipps, attendu le grand commerce que faisait la colonie avec l'Inde, et les excessives difficultés de la navigation, particulièrement le long des côtes de l'Australie et du détroit de Torrès, encouragea, par de séduisantes promesses, ceux qui feraient des explorations dans l'intérieur et dans la direction du Nord, afin d'arriver à découvrir un fleuve qui faciliterait les communications de la partie orientale avec la partie septentrionale, et dispenserait ainsi du cabotage, toujours si difficile et si périlleux dans le pourtour de l'Australie et dans le détroit susnommé. Le premier qui s'enhardit à former cette audacieuse entreprise, fut le prussien Leichardt, qui partant de Sydney le 13 août 1844, pénétra au travers de régions inconnues, jusqu'à la colonie de *Victoria*, ou *port Essington*, sur la côte septentrionale. Il y arriva le 17

décembre de l'année suivante, avec un seul taureau qui lui était resté de toutes ses provisions. Décrire seulement comme au vol toutes les vallées, les montagnes, les animaux, les plantes nouvelles et les torrents que cet audacieux explorateur découvrit dans le cours de son expédition, ce serait chose trop difficile et trop longue. Je n'admettrai pourtant pas que dans le voisinage des plages septentrionales il ait observé des traces fréquentes de buffles, animaux tout à fait ignorés dans les autres parties connues de l'Australie, quoiqu'il raconte comme quoi il est parvenu à en tuer un lui-même. Il échoua d'ailleurs dans le principal but de son exploration, puisqu'il ne découvrit aucun fleuve tant soit peu remarquable, qui coulant de la partie orientale ou du sud, portât ses eaux dans le golfe de Carpenterie, ou ailleurs, dans la mer septentrionale. De retour à Sydney, il apprit qu'on l'avait cru mort depuis longtemps, et qu'on avait même célébré son service funèbre. Peu de semaines avant son arrivée dans cette ville, le major Mitchell en était sorti (15 décembre 1845) pour explorer la partie septentrionale dans le même but, et son expédition n'eut pas un meilleur résultat que celle de Leichardt. Un fleuve dont les eaux étaient abondantes, et auquel Mitchell donna le nom de Victoria, fit naître de grandes espérances dans la colonie; mais le rapport fait depuis par Kennedy, qui en suivit le cours, jusqu'à l'endroit où il se perd dans des terrains qui l'absorbent, a jusqu'à présent ôté tout espoir de communications intérieures entre les villes de Sydney et de Victoria.

Leichardt, après son retour par mer à Sydney, encouragé par le présent que lui firent tant le gouverneur que les colons, savoir 2000 livres sterling, entreprit une seconde expédition, mais bien plus difficile que la première. Il partit de Sydney au mois d'octobre 1846, avec l'intention

de traverser d'orient en occident le continent Australien en entier. Il emmena avec lui huit personnes, parmi lesquelles deux indigènes et un équipage de 14 chevaux, 16 mulets, 270 chèvres, 90 brebis, et 40 bœufs ou vaches. D'après son plan, il aurait dû aboutir à la partie occidentale de l'Australie, précisément à la colonie de Swan-River, où du reste jusqu'au 8 janvier 1849, c'est-à-dire plus de 26 mois après son départ de Sydney, on n'avait eu encore de lui aucune nouvelle. A mon retour en Europe (1849), arrivant de la colonie de Swan-River, j'entendis parler en France de sa mort. Je veux croire que c'est là un bruit dénué de fondement.

8. En conséquence d'une dépêche de lord Stanley, secrétaire des colonies, dans laquelle il recommandait chaudement au gouverneur de Sydney, sir Georges Gipps, l'amélioration de la condition des indigènes, une commission fut formée (1845) dans le but de soumettre au gouvernement un plan relatif à ces philanthropiques intentions. On interrogea quelques personnes; on entreprit quelques courses d'exploration, mais le tout sans résultat apparent. Pauvres Australiens! Traqués par la population blanche, privés de la liberté, dont ils jouissaient jadis, d'errer à plaisir à travers les forêts vierges, ils sont maintenant forcés de chercher un abri parmi les plus épais fourrés et sur les plus inaccessibles précipices, qui leur offrent un asile momentané, mais rarement la subsistance, parce que leur principale ressource, le kanguroo et les autres animaux ont été délogés ou détruits. Or, où est la juste compensation pour la possession de leurs terres usurpées? On les représente généralement comme des bêtes brutes, incapables d'éducation religieuse et civile; et à mesure que les Européens pénètrent dans leur pays, cette race infortunée décroît en nombre et disparait. Effectivement, d'après le

rapport de la commission d'enquête, daté de Sydney, octobre 1845, de toute cette population d'indigènes, qui dans le principe se trouvaient dans le territoire de Sydney, il ne restait plus en 1845, que quatre individus seulement! Mais j'aurai à revenir là-dessus dans un autre endroit.

9. Comme les progrès de la colonie se développent rapidement d'année en année, j'ai jugé à propos de mettre sous les yeux du lecteur le tableau comparatif des résultats obtenus en cinquante-huit années d'existence, c'est-à-dire depuis la fondation en 1788 jusqu'à 1846.

	1788	1846
Population.	985	196,704
Espèce bovine.	92	1,147,287
Chevaux.	7	76,625
Brebis.	29	4,899,819
Porcs.	74	39,445
Valeur en livres sterling des produits manufacturés. . .		1,201,433

Il ne fut jamais donné à la théorie de prévoir qu'un établissement fondé sur des bases aussi insuffisantes pût arriver, en un peu plus d'un demi-siècle, à l'état de prospérité colossale où il se trouve aujourd'hui. Un aussi rapide accroissement est en vérité l'un de ces phénomènes qu'enregistrera l'histoire de notre siècle sans trop pouvoir les expliquer.

10. La ville de Sydney, située sous le 34e degré de latitude méridionale et le 150°,45 de longitude, peut être regardée comme l'entrepôt du commerce de l'Australie, et, dans peu, de l'Océanie entière : c'est déjà Londres en miniature. Bâtie sur la partie la plus élevée d'une colline, elle offre les points de vue les plus beaux et les plus romantiques. Dans l'intérieur ses rues sont larges, toujours à angle droit, et toutes éclairées au gaz. La principale rue appelée *George-Street*, divise la ville en deux par une ligne droite

d'environ trois milles. Les autres rues portent le nom des gouverneurs précédents, ou de quelque fonctionnaire distingué. Les habitations, le long de la principale rue, coûtent fort cher, parce que dans cette rue sont concentrés les principaux édifices publics, ainsi que tout le mouvement commercial tant extérieur que territorial de la colonie. Il ne paraîtra donc pas surprenant qu'une acre de terre sur cette rue ait coûté jusqu'à 20,000 livres sterling. Des habitations élégantes en pierre ou en brique ont remplacé celles de bois, dont l'usage est tombé en désuétude. Les édifices publics sont d'une rare somptuosité. Parmi ceux-ci on doit mentionner particulièrement la cathédrale catholique, dont l'intérieur tout entier, revêtu de cèdre reluisant et odorant, produit un singulier effet; le palais où réside le gouverneur, la spacieuse place sur laquelle se tient le marché de tous les produits de la colonie, lesquels ne le cèdent ni en variété ni en qualité à tout ce qu'il y a de mieux en Europe; la banque, le trésor, la direction de la police, les tribunaux, l'hôpital public, et les prisons qui sont d'une grandeur extraordinaire. Cette ville compte encore parmi les établissements d'ornement public, un jardin botanique, riche en plantes exotiques et indigènes. L'olivier de Syrie, la canne à sucre, le câprier, l'oranger, le pommier d'Angleterre, le poirier de France, le genêt, le mûrier, le marronnier d'Inde, le citronnier, le figuier de Grèce, le pêcher de Perse, le cérisier du Pont, le prunier de Sidon, l'abricot d'Amérique, et une foule d'autres arbres fruitiers qui font les délices des jardins d'Europe, se retrouvent non-seulement dans le jardin botanique de Sydney, mais dans beaucoup de jardins particuliers, dans lesquels on remarque encore le chou-fleur de Chypre, l'artichaut de Sicile, la laitue de Cos, les vignes de France, envoyées en présent à Georges IV, roi d'Angleterre, par Louis-Philippe,

et dont le roi d'Angleterre à son tour fit cadeau à la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, où l'on en obtient un vin exquis; enfin de riches plantations de rosiers et autres charmantes fleurs qui, avec toute sorte d'herbes odorantes, embaument l'air dans tous les quartiers de cette capitale et en font un séjour délicieux.

11. En été, la température moyenne à Sydney est de 20° Réaumur; en hiver, elle est de 10°. La plus grande chaleur en été est de 30°, et en hiver de 2° au-dessus de zéro. En été à certaines heures du jour soufflent du nord-ouest certains vents très-chauds, qui brûlent partout les herbes et les plantes tendres. La raison de ce phénomène est jusqu'ici inconnue, et il a lieu deux ou trois fois chaque été. Le climat est parfaitement salubre, et ce qui le prouve d'ailleurs c'est la mortalité presque nulle parmi la garnison. En effet, dans certains postes militaires, il s'est passé jusqu'à sept années sans qu'on ait eu à constater la perte d'un seul homme. Ceux qui font excès dans l'usage des spiritueux et de la viande, contractent facilement la maladie appelée par les anglais *influenza*, laquelle attaque plus facilement les personnes âgées, mais sans conséquences funestes. L'ophtalmie produite par la réflexion des rayons cuisants du soleil d'été sur le sable, se guérit avec facilité; comme aussi la dyssenterie causée par les grandes chaleurs, surtout quand on est réduit à boire des eaux croupissantes et réchauffées par le soleil.

12. Toutes les nations du globe sont représentées à Sydney. Les sujets de la Grande-Bretagne, les Américains, les Allemands, les Espagnols, les Italiens, les Français, les Chinois, les Malais, chacun avec leurs costumes, variés et bizarres, y forment un agréable contraste qui donne je ne sais quel caractère de splendeur et de mobilité à l'aspect général de la ville. En conséquence de ce mélange de

toutes les nations et de toutes les races, toutes les croyances y sont aussi représentées : les catholiques, dont le nombre surpasse présentement celui de tous les autres, les juifs, les idolâtres, les protestants, avec leurs nombreuses divisions et sous-divisions, anglicans, luthériens, calvinistes, presbytériens, anabaptistes, quakers, indépendants, méthodistes, et cent autres sectes multipliées à tel point, qu'il semble en naître une par jour, indice très-certain de l'erreur où le protestantisme se trouve plongé. Seul le catholique est content et tranquille dans sa religion : la paix intérieure dont il jouit est chose inconnue de tous ceux qui ont le malheur de ne pas appartenir à cette croyance.

En 1848, la population de cette ville montait à 50,000 âmes; et dans cette même année eut lieu la malheureuse mort du gouverneur Gipps, auquel succéda sir Charles Fitz-Roy. A cette époque aussi arrivèrent quelques religieuses bénédictines, auxquelles Mgr l'archevêque de Sydney confia le soin de l'éducation des jeunes filles européennes ; comme aussi il chargea les frères des écoles chrétiennes de l'instruction des jeunes garçons appartenant aux classes inférieures du peuple.

13. Cette capitale est aussi la résidence d'un évêque anglican, dont la principale église n'est pas encore terminée. On a établi dans la ville des écoles de philosophie et de commerce; des entreprises de transport par les vapeurs, qui sont toujours nombreux dans ces parages; des sociétés d'agriculture, d'horticulture, de chasse et de commerce. On y trouve de nombreux journaux, des cabinets de lecture, des instituts pour le règlement des courses de chevaux et l'amélioration des races, des maîtres de danse, des marchandes de modes et de nouveautés, etc., en nombre excessif.

14. Le port de cette ville, connu sous le nom de *Port*

Jakson, lequel par ses vastes dimensions est capable de contenir toutes les flottes du monde, et n'a pas son pareil sur le globe pour la sécurité, est le point où l'activité des colons se montre dans toute son énergie. Là se reproduisent à proportion le trafic de Liverpool et la foule pressée du *Pont de Londres*.

Le commerce de Sydney ne se borne pas seulement aux îles voisines, mais il s'étend jusqu'à l'Inde, à l'Amérique, à l'Angleterre et aux points les plus reculés de l'Europe.

En somme Sydney, maintenant capitale d'une colonie, deviendra peut-être un jour, comme la mère-patrie, non-seulement la dominatrice des mers de l'hémisphère austral, mais encore la souveraine de puissants Etats et de grandes nations.

15. Beaucoup d'autres villes, outre la capitale, ont été fondées sur divers points de la colonie, savoir : *Paramatta, New-Castle, Maitland, Liverpool, Bathurst, Windsor, Richmond, Brisbane, Melbourne* et autres.

Paramatta s'élève sur les rives du fleuve, qui se décharge dans le bras de mer de Sydney, dont elle est éloignée de 18 milles, vers l'ouest. Elle possède un magnifique observatoire astronomique, et un vaste édifice connu sous le nom anglais de *Factory*, où sont reléguées les femmes congédiées du service pour leur mauvaise conduite.

New-Castle, située à l'embouchure du fleuve Hunter, au nord, à 50 milles environ de Sydney, est la résidence d'un autre évêque protestant.

Maitland, seconde ville de la colonie, fut, en 1847, érigée en siége épiscopal catholique, dont le digne titulaire est le Bénédictin anglais Mgr Davis, coadjuteur de l'archevêque métropolitain. Elle est éloignée de Sydney de 60 milles, vers le nord ; elle est située sur les rives du fleuve Hunter, à la distance de 20 milles, à l'ouest de New-Castle.

Brisbane, bâtie sur les rives du fleuve de ce nom, qui a son embouchure dans la baie de Moreton, fut pendant longtemps le lieu où l'on déportait les plus coupables d'entre les convicts. Elle est au nord dans la partie la plus lointaine de la colonie, éloignée de la capitale d'environ 500 milles.

CHAPITRE III.

AUSTRALIA-FELIX, OU ÉTABLISSEMENT DE PORT-PHILLIP.

1. L'établissement de l'*Australia-Felix* étend ses frontières de l'est à l'ouest, depuis le 141° jusqu'au 150°,25 de longitude ; et vers le nord il a pour limite, vers le 34° de latitude méridionale, le cours des fleuves Murray et Hume, ainsi qu'une ligne imaginaire tirée du mont Koschiusko au cap Howe. Au midi, il est entouré par la mer. Il a une étendue de plus de 100 milles carrés, c'est-à-dire une étendue égale à celle de la Grande-Bretagne et de l'Irlande réunies ensemble.

2. En 1802, le lieutenant Murray découvrit le port appelé par lui *Port-Phillip;* c'est là qu'après une exploration faite par le célèbre Flinders, avec le navire l'*Investigator*, fut dirigée par le gouverneur anglais une expédition avec l'idée d'y fonder un établissement pénal. Mais le commandant de cette expédition n'ayant pas trouvé sur cette plage, aussitôt après son arrivée, de l'eau potable, il s'en éloigna en se dirigeant vers les rives du fleuve *Derwent*, dans l'île de Van-Diémen, où il s'établit.

Hume et Howel parcoururent tout ce pays en 1827; mais

Nouvelle-Galles du Sud par six membres, dont l'un est choisi par la ville de Melbourne, et les cinq autres par le reste des districts. Un surintendant, qui est à la nomination et sous la dépendance du gouverneur de Sydney, administre la justice, avec un traitement annuel de 1500 livres sterling. Actuellement il se nomme *M. La Trobe*.

7. Melbourne, ville de 14,000 âmes, est située entre deux montagnes, voisines l'une de l'autre, sur la rive septentrionale du fleuve *Yarra-Yarra*. Elle est éloignée de huit lieues du port, où a été bâtie une autre ville appelée *William*.

Les vaisseaux de la charge de cent tonneaux remontent sans difficulté le fleuve jusqu'à Melbourne; et si l'on parvient à faire disparaître du milieu de son embouchure un bas-fond qui en gêne notablement l'approche, les plus grands navires eux-mêmes pourront aller et venir jusqu'à la capitale.

Les rues, parallèles entre elles, traversent la ville à angle droit. Beaucoup d'habitations sont encore en bois, comme cela se voit dans les villes de création récente. On y trouve cependant de nombreuses files d'édifices construits en pierre ou en brique, lesquels, par leur beauté comme par leur grandeur, égalent, s'ils ne les surpassent pas, ceux de beaucoup de villes de province en Europe. Les plus remarquables sont la douane, le trésor, les tribunaux, les prisons, la banque, la surintendance, un beau pont sur le fleuve et un vaste établissement pour l'instruction des classes industrielles, non encore terminé.

8. Outre le surintendant, qui représente les intérêts gouvernementaux, Melbourne a une corporation ou conseil municipal, auquel est confiée l'administration intérieure de la ville et de son district, ainsi que le droit d'imposer les contributions pour les besoins locaux. La ville doit à cette institution des améliorations en tout genre.

En 1847, d'après la proposition de Mgr l'évêque de Sydney, cette ville fut érigée en siége épiscopal, et confiée la même année à Mgr Goold. Il s'y trouve aussi un évêque protestant.

Les moyens d'instruction publique sont nombreux. Il y a aussi abondance de publications périodiques et de tout ce qui peut servir à satisfaire aux besoins et aux commodités de la vie.

Il y a également en grand nombre des hôtelleries décentes, où les voyageurs de toute qualité peuvent trouver le confortable.

La grande quantité de chevaux et l'exemption de toute taxe en facilite l'usage à tout le monde tant à Melbourne que dans les autres villes. Aussi n'y a-t-il aucun particulier médiocrement à l'aise qui, comme à Sydney, ne possède et voitures et chevaux de selle.

9. L'établissement d'Australia-Felix se divise en trois grands districts, savoir : *Bourak*, dont la capitale est Melbourne, *Grant* et *Normanby*.

La ville la plus importante du district de Grant est *Geelong*, située sur un port, dans la baie de Port-Phillip, à 50 milles de la capitale. Celle du district de Normanby est *Portland*, sur les côtes de la baie du même nom. La population du district de Bourak est de 20,799 âmes; celle de Grant est de 5980; celle de Normanby est de 8116.

Melbourne est éloigné de Sydney de 610 milles par terre. Un service de poste fonctionne entre les deux villes, deux fois par semaine.

CHAPITRE IV.

ÉTABLISSEMENT DE PORT-VICTORIA, OU ESSINGTON.

1. Les difficultés de la navigation, parmi les innombrables îles et les dangereux écueils de corail qui se trouvent en avant et au sein du détroit de Torrès, ayant fait essuyer des sinistres à de nombreux vaisseaux marchands qui, de la colonie de la Nouvelle-Galles du sud, commerçaient avec les îles de l'Océanie et le continent des Indes, le gouvernement britannique jugea nécessaire la fondation d'un établissement sur les côtes septentrionales de l'Australie. Cet établissement devait être tout à la fois et un entrepôt pour les manufactures coloniales et anglaises, et un port de refuge pour les malheureux naufragés; sans cela ceux-ci n'avaient d'autre sort à attendre que d'être sans pitié massacrés par les sauvages. Or, pour mettre à exécution des vues aussi sages, sir Gordon Bremer fut chargé d'une expédition destinée à fonder le nouvel établissement. En conséquence, le courageux et énergique capitaine débarqua, en 1824, à l'île de Melville; et là, sur la plage occidentale, il traça le plan d'une colonie qui eut nom *Dundas*.

2. L'excessive ardeur du soleil, la sécheresse qui en était la suite, et l'insalubrité même du climat ayant causé des maladies nombreuses et mortelles, les colons furent obligés d'abandonner Melville en 1826, et de chercher ailleurs un séjour moins funeste. Le lieu où ils s'arrêtèrent fut la baie de *Raffles*, à 125 milles vers l'orient de Dundas, sur le continent austral; là de plus grandes et de plus du-

res épreuves les attendaient. Et quoique le courage de l'infortuné capitaine Barker, qui commandait alors dans la baie de Raffles, dût inspirer la juste confiance qu'il saurait à l'avenir comme par le passé triompher de toutes les difficultés et de tous les obstacles, néanmoins le gouvernement britannique ordonna la dissolution de cet établissement. Effectivement, en 1829, il fut totalement abandonné. Mais le naufrage du vaisseau *Charles Eaton,* qui eut lieu sur ce littoral, et dont tous les passagers avec l'équipage furent massacrés, fit comprendre au gouvernement anglais qu'il était indispensable d'y entretenir à tout prix un lieu de sûreté et de refuge.

3. De nouveau le gouverneur Bremer fut choisi pour commander une seconde expédition dirigée vers ces parages. Il y arriva en 1837; et ayant jeté l'ancre au port Essington, sur la côte occidentale, par 132° 20 de longitude et 11° 25 de latitude, il posa les fondements d'un établissement et d'une ville, qu'en l'honneur de sa souveraine il nomma Victoria.

On ne saurait contester les avantages que pourrait offrir la ville de Victoria, tant aux îles voisines qu'à l'Angleterre, si le climat était salubre et le pays propre pour l'agriculture et les pâturages; mais malheureusement c'est tout le contraire.

Nous connaissons sur cet établissement nombre de relations qui se contredisent, tant sur la nature du sol que sur celle du climat. Le docteur Wilson, capitaine anglais, dit que le sol est impropre, soit à l'agriculture, soit aux pâturages (*a*). Au contraire, sir Bremer, fondateur de l'établissement, dans son rapport daté de Victoria le 4 avril, le décrit comme extraordinairement riche. Le capitaine Arthur, après avoir affirmé (*b*) qu'en raison de la tempé-

(*a*) *Voyage around of the World,* publié en 1835.
(*b*) Rapport du 22 juin 1842.

rature de ce climat l'ouvrier européen ne pourra jamais y être employé avec succès, ajoute que par suite il fut obligé de créer un hôpital à *Spear-Point*. Sir Bremer assure que le climat est tout aussi bon que celui de tout autre point entre les tropiques. Et néanmoins dans son rapport du 30 juillet 1839, c'est-à-dire deux ans après la fondation de l'établissement, étant obligé de donner le chiffre des morts, il dit que le trop long séjour dans les régions tropicales peut être une cause de décès multipliés, et il demande à son gouvernement un renfort de population.

Mais laissons chacun affirmer ce que bon lui semble, et venons-en à l'exposé des faits.

4. Les terres vendues dans l'établissement de l'Australia-Felix, dans les trois premières années depuis sa fondation (1837—1840), produisirent la somme de 316,315 livres sterling. A Victoria, après cinq années (1837—1842), on n'avait pas vendu une seule acre de terre. Dans la ville d'Adélaïde (dont j'aurai à parler plus tard), en moins de trois années, à dater de sa fondation, une acre de terre valait l'énorme somme de 2000 livres sterling; à Victoria, les terres ne trouvent pas d'acheteurs. La colonie d'Adélaïde contenait en 1847 une population de 32,000 âmes; celle d'Australia-Felix, 34,895. Victoria, selon les nouvelles les plus récentes, malgré l'importance de son port et de sa position commerciale, va demeurer déserte. Il est facile de conjecturer quelle est la cause de ces résultats.

Les règlements publiés à Sydney en 1839, pour la vente des terres de Victoria, peuvent au premier coup d'œil sembler un des motifs qui empêchent le développement de cet établissement. Mais si nous lisons le rapport de l'office central de Londres, de juin 1842, nous trouverons que si ces règlements n'ont pas été modifiés, c'est que personne

ne s'est intéressé à Victoria. Peut-être avec le temps découvrira-t-on plus avant dans l'intérieur de ce pays un meilleur sol et un meilleur climat; mais pour le moment tous les renseignements véridiques et impartiaux que nous avons sur son compte, nous le représentent sous l'aspect le plus défavorable.

5. L'administration de Victoria était totalement dépendante de Sydney. Le premier qui y commanda en qualité de surintendant fut sir Gordon Bremer (1837), et dans ce difficile emploi il sut se rendre digne de tout éloge. Il eut pour successeur l'infatigable capitaine Arthur, dont le nom sera vénéré de la postérité pour l'énergie et la constance de ses efforts en faveur de l'établissement.

La ville de Victoria était habitée en 1840 par 300 personnes, c'est-à-dire par la garnison de terre et de mer qui y a sa résidence. A cette époque ses édifices étaient en petit nombre et construits en bois, en forme de cabanes plus ou moins grandes et commodes. Néanmoins il s'y trouvait un temple protestant, et en outre un hôpital, un petit fort avec quelques autres édifices publics.

6. Dans les jardins on a fait l'essai de la culture des patates avec quelque succès; mais le blé commun et le blé de Turquie n'y ont pas réussi, parce qu'ils ne peuvent résister aux vents de sud-est. Fasse le ciel que du moins les pins, les bananiers et autres plantes dont on y a tenté la culture puissent prendre racine et se multiplier sur le sol ingrat de Victoria, dont les habitants (si à l'heure qu'il est il s'y en trouve encore) sont obligés de faire venir toute espèce de provisions de Sydney, qui en est éloignée de plus de 2,600 milles.

7. Les saisons sont très-irrégulières dans ces régions tropicales; souvent elles s'y succèdent toutes les quatre dans la même journée. Le passage violent d'une tempéra-

ture chaude et suffocante à une température très-froide donne naissance à beaucoup de maladies graves, aussi est-il impossible de séjourner longtemps dans ce pays sans en ressentir les fâcheux effets. Les maladies auxquelles les Européens sont sujets à Victoria, sont : les fièvres intermittentes, les fièvres tierces, les bronchites ou maladies de la gorge, le scorbut, la dyssenterie, la dyspepsie ou maladie de l'organe digestif, et l'ophtalmie; ces deux dernières sont les plus fréquentes et les plus opiniâtres. Les indigènes éprouvent généralement de forts catharres, des ophtalmies et des inflammations de poitrine. Entre les animaux, l'espèce bovine seule semble résister à ce climat, dont la température en décembre et janvier s'élève jusqu'à 30° et 32° Réaumur, tandis qu'en juin elle est de 24° à 22°. En 1841, deux bœufs venus de Sydney, quoiqu'ils travaillassent chaque jour, se conservèrent en bonne santé; mais l'unique vache qu'il y avait perdit son veau pour avoir mangé de quelqu'une des herbes vénéneuses qui se trouvent en abondance dans le pays. Les buffles et les chèvres périssent généralement par la dyssenterie, et les brebis, qu'on a coutume de faire paître dans les bois, si elles viennent à se nourrir de quelque herbe vénéneuse, enflent immédiatement et meurent.

8. Or, là ne se bornent pas les calamités de ce pays. En novembre 1839, un terrible ouragan passant sur Victoria en renversa presque tous les édifices. Le docteur Leichhardt, dans le récit de son voyage de Sydney à Victoria, en 1845, raconte qu'il trouva, près des côtes septentrionales, beaucoup d'arbres arrachés avec leurs racines et dispersés sur le sol, ce qu'il suppose être des traces des dévastations de l'ouragan. Le dernier jour de juin 1840, vers onze heures avant midi, un tremblement de terre qui dura quatre-vingt-dix secondes, par son mouvement ondu-

latoire renversa ou endommagea notablement toutes les constructions. En mai 1841, une autre secousse produisit aussi de grands dommages.

9. Enfin, d'après les nouvelles les plus récentes, le gouvernement anglais n'ayant pas obtenu de l'établissement de Victoria les avantages qu'il en attendait, en décréta la suppression à la date du 10 juin 1849.

10. Le bruit se répandit, tant en Angleterre qu'en Australie, que l'établissement de Victoria avait été transféré au cap *York,* 600 milles à l'est de Victoria, précisément dans l'île d'*Albany;* mais les dépêches du comte Grey, à la date ci-dessus indiquée, font connaître que telle n'est pas l'intention du gouvernement. Ainsi les côtes septentrionales de l'Australie sont, pour le présent, totalement abandonnées par les Européens.

CHAPITRE V.

COLONIE D'ADÉLAÏDE OU SOUTH-AUSTRALIA (*Australie Méridionale*).

1. Les premiers renseignements dignes d'attention touchant les côtes méridionales de l'Australie sont dus au capitaine Flinders, lequel, en 1802, les examina avec un soin particulier. Immédiatement après lui, les courageux et entreprenants capitaines Baudin et Freycinet, en compagnie du savant naturaliste Péron, visitèrent aussi dans leur expédition toutes ces côtes, dont le même Péron a fait une description si attrayante dans la relation de son

voyage. Le capitaine Sutherland, dans un de ses voyages d'Angleterre en Australie (1819), s'arrêta quelque temps dans ces contrées, et, sans aucun doute, les rapports qu'il en fit furent d'un grand poids, vu qu'il n'était pas moins habile agriculteur que marin expérimenté. En 1827 et 1828, le capitaine Goold se transporta deux fois de Sydney aux côtes méridionales pour la pêche du veau marin, et les renseignements qu'il communiqua touchant ces côtes furent particulièrement goûtés, parce que le séjour qu'il avait fait en Australie le mettait à même de pouvoir comparer les deux territoires. Mais néanmoins on avait peu de notions sur l'intérieur de ce pays, jusqu'à ce qu'il eut été exploré en 1830 par l'énergique et actif Stuart. Celui-ci, parti du territoire de La Nouvelle-Galles du Sud, traversant des terres inconnues et se dirigeant par le cours du fleuve Murray, arriva au lac auquel il donna le nom d'*Alexandrina*, tout près de la baie d'*Encounter*.

2. D'après le rapport de cet infatigable explorateur, quelques hommes entreprenants sollicitèrent et obtinrent, en 1834, un décret du parlement, qui nommait des commissaires autorisés à chercher des fonds pour l'établissement de la nouvelle colonie. Dès l'année suivante on eut réuni la somme de 35,000 livres sterling, et en août 1834, avec un chargement de toutes les choses nécessaires, le brigantin appelé le *Rapid*, ayant à bord le colonel *Licht*, ingénieur général, un personnel convenable pour la mesure des terres, et un grand nombre d'émigrants, fit voile vers l'Australie du Sud. Ce bâtiment fut suivi de près par le navire appelé le *Buffalo*, monté par le capitaine Hindmarsh, futur gouverneur de la nouvelle colonie, avec les fonctionnaires qui devaient être attachés à l'établissement. Au mois de décembre de la même année, Hindmarsh prit terre sur la plage de la baie d'*Holdfast*, et le 28 il pro-

clama ce territoire colonie anglaise, en en prenant solennellement possession au nom de la couronne.

3. Au mois de mars 1837, les travaux topographiques, dans l'espace de terrain destiné à la capitale, étant terminés, on en commença la vente. Comme au gouverneur avait été adjoint un des commissaires de l'Australie, M. J.-H. Fischer, avec d'amples pouvoirs, il en résulta de sérieux démêlés entre les fonctionnaires, et particulièrement entre ces deux agents supérieurs concernant les affaires coloniales, et cela au grand détriment de la nouvelle colonie. Dans les premières années de cet établissement d'immenses fortunes furent perdues et de graves difficultés se présentèrent, par suite surtout du système de colonisation qu'on avait adopté; car, quoique en théorie il semblât que ce fût le mieux approprié au prompt agrandissement de la colonie, les faits néanmoins établirent le contraire. L'esprit de rivalité, l'ambition de posséder dans l'enceinte de la ville de magnifiques et somptueux édifices y fit renchérir la valeur des terres, au point qu'une seule acre dut être payée 2,000 livres sterling; et ainsi le capital que les colons auraient dû employer en bergeries et en terrains de culture, fut absorbé par l'achat ruineux d'objets de luxe et de représentation à l'usage des villes, ou en absurdes provocations pour avoir un pouce de terrain sur une rue plus ou moins centrale. De leur côté les fonctionnaires du gouvernement perdaient le temps en débats scandaleux touchant des questions de compétence. De tout cela il advint que les habitants d'Adélaïde avaient déjà une élégante ville ornée de grands et beaux palais, mais sans moyens de subsistance, vu que personne ne songeait à cultiver les terres ni à les peupler de troupeaux.

4. Cet état de choses se termina par le rappel du commissaire et du gouverneur, en juin 1838, et par la mission

d'un personnage revêtu des deux pouvoirs à la fois. Ce fut le colonel Gawler, nommé le 12 octobre 1838. Le nouveau gouverneur, à son arrivée, trouva que les dépenses annuelles de la colonie montaient à 33,000 livres sterling, et au lieu de les réduire, il fit si bien qu'en 1840, il les avait élevées à 60,155. En présence de pareils résultats, les commissaires de Londres, ne pouvant plus faire face à des dépenses aussi exorbitantes, refusèrent le payement des mandats ultérieurs : et ainsi le gouvernement d'Adélaïde se trouva en état de faillite, faisant perdre au public l'énorme somme de 300,000 livres sterling, c'est-à-dire environ 6,500,000 francs.

5. Si cet événement mit le comble aux désastres, il amena d'une part une réaction des plus heureuses contre le système de concentration suivi jusqu'à cette époque. La population déserta la ville, et se dispersant dans les campagnes, elle pourvut à son existence par la culture et par l'industrie agricole. C'est de cette période que peut dater l'origine de la vraie prospérité de la colonie. Par suite de tous ces désordres, le gouverneur Gawler fut rappelé par le parlement (1841); les dettes contractées sous sa gestion furent acquittées, et le corps des commissaires dissous, comme inutile; puisque l'expérience avait démontré combien leur système de concentration était pernicieux.

6. Le capitaine Grey, homme distingué par son savoir et par son intégrité administrative, nommé gouverneur en mai 1841, trouva la colonie d'Adélaïde, dans un tel état de misère, qu'il se vit dans la nécessité de demander à sir Georges Gipps, gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, la somme de 3000 livres sterling, pour aviser aux besoins les plus urgents de son gouvernement. Afin de diminuer les dépenses excessives, il supprima les nombreux emplois dont la nécessité ne fut pas jugée indispensable; mesure,

qui adoptée dans des temps difficiles, le rendit très-impopulaire. Mais aussi par cette opération, l'énergique gouverneur conduisit en très-peu de temps la colonie à un véritable état de prospérité. Il encouragea l'agriculture; le port fut déclaré franc de douanes, ouvert au commerce du monde entier; et les dépenses de l'administration se retrouvèrent réduites à 30,000 livres sterling par année.

Quand le capitaine Grey arriva dans cette colonie (1841), la quatrième année de sa fondation, il trouva seulement 6000 acres de terre mise en culture; un an après on en cultivait 28,000, dont le produit dépassait les besoins de la population composée de 14,000 âmes : dès lors le grain, ainsi que les autres genres de production, devinrent l'objet d'un commerce avantageux avec les colonies voisines. En septembre 1844, on découvrit la plus abondante mine de cuivre de la colonie, et ce fut bientôt la plus grande richesse du pays : cette circonstance n'ajoute pas peu d'honneur et de gloire à la gestion du capitaine Grey.

Le gouvernement britannique ayant reconnu le grand mérite de ce gouverneur, le promut avec le même titre au gouvernement de la Nouvelle-Zélande. En quittant Adélaïde, il eut la satisfaction de reconnaître tout ce qu'il avait conquis de popularité; il en eut la preuve dans les témoignages de sincère gratitude que lui offrit la colonie tout entière au moment de son départ. Il fut remplacé par le major Robe, et celui-ci par sir Young, en 1848. Ce dernier quittait le gouvernement du district Est du cap de Bonne-Espérance.

7. Les limites de la colonie furent fixées, par acte du parlement, depuis le 132° jusqu'au 141° de longitude, et depuis les côtes jusqu'au 26° de latitude méridionale. Du côté du nord elle est bordée par d'incommensurables déserts : au midi elle a la mer avec de beaux ports, savoir

celui de Spencer et de Saint-Vincent. La colonie occupe 300,000 milles carrés de terrain, équivalents à 192 millions d'acres; ce qui répond à une étendue double de l'Angleterre et de l'Irlande réunies ensemble. Son climat est des plus salubres; le ciel est serein et l'air élastique, excepté peut-être trois semaines en hiver et autant en été; la température est douce et uniforme. Des vents extraordinairement chauds se font néanmoins sentir dans les plaines; mais outre que ces vents-là n'altèrent pas la santé de l'homme, ils n'ont que quelques heures de durée. Ils soufflent de vers l'intérieur, c'est-à-dire du nord; et quelquefois avant de faire place aux vents frais du midi, ils causent des dommages considérables aux plantes et aux fleurs les plus tendres. Le thermomètre de Réaumur s'élève souvent à 31° et 32°; mais il est bon d'observer que lorsque la chaleur arrive à son maximum, 32° ou même 40° centigrade, elle n'est nullement étouffante, ni mortelle, comme il arrive dans les Indes orientales, même à la température de 22°.

La colonie de la Nouvelle-Galles du Sud est exposée à de grandes sécheresses, et beaucoup d'animaux périssent presque tous les ans par disette d'eau. Dans la colonie de l'Australie Méridionale on n'a jamais éprouvé de pareils désastres; d'ailleurs les maladies particulières à la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, savoir l'ophtalmie, la dyssenterie et l'*influenza* sont bien moins fréquentes dans le territoire d'Adélaïde.

Le sol de cette colonie, dans la vaste étendue sur laquelle on a opéré jusqu'à présent, diffère en fertilité d'un endroit à l'autre. Les terrains autour de la capitale sont excellents; et quoique dans l'intérieur on rencontre, d'espaces en espaces, des landes infertiles, aussi bien que dans les autres portions de l'Australie, on peut dire néanmoins

que c'est chose insignifiante, si l'on fait attention aux riches et incommensurables prairies naturelles, dans lesquelles des millions de troupeaux peuvent trouver leur subsistance.

8. Voici un tableau qui fait connaître l'accroissement du bétail comme aussi le nombre d'acres de terre mise en culture dans le seul espace de neuf années :

	1838	1847
Chevaux.	480	2,600
Espèce bovine.	7,500	58,000
Brebis.	28,000	1,000,000
Porcs et chèvres.	780	12,000
Acres de terre cultivée. . .		42,000

Les produits du sol sont d'excellente qualité : les grains qui en proviennent ont atteint le prix le plus élevé sur les marchés de l'Angleterre ; l'orge, l'avoine, le blé de Turquie, les patates, toutes les espèces de céréales et de fruits s'y récoltent de qualité excellente et en abondance. En 1841, cette colonie (grâce au système tant vanté de concentration dans la capitale), était obligée de recevoir du dehors une quantité de grains du prix de 70,000 livres sterling ; en 1847 elle avait un excédent de grain suffisant pour en envoyer dans les ports d'Angleterre, au cap de Bonne-Espérance, à l'île Maurice, à la colonie de Swan-River et ailleurs. Il était arrivé assez souvent que certains colons, n'ayant pas les moyens de payer le haut prix exigé par les travailleurs pour scier les blés, avaient préféré les abandonner en pâture à leurs bestiaux. Cette nécessité extrême inspira à sir Ridley l'idée d'une nouvelle machine, laquelle tout à la fois moissonne, bat comme dans l'aire et vanne le grain ; elle est mise en mouvement par deux ou quatre chevaux, ou par des bœufs. A l'économie de la main-d'œuvre se joint celle du temps, puisque avec

l'aide seulement de deux personnes, la machine prépare, en la manière indiquée, quinze boisseaux de grain à l'heure (*a*).

9. La ville capitale, Adélaïde, est située par 35° de latitude et 139° de longitude. Elle est bâtie sur les rives du fleuve Torrens, et se trouve divisée en deux parties, méridionale et septentrionale. Elle est à sept milles de son port, et cet espace est une vaste plaine, en sorte que de la ville on a une vue magnifique sur le port Saint-Vincent. Les plus grands vaisseaux peuvent remonter le cours du Torrens jusqu'à la ville. Les rues sont larges et coupées à angle droit. Les principales portent les noms de *Hindley*, *Rondel* et *King-William*. La ville est embellie de six places grandioses; ses édifices les plus remarquables sont l'église cathédrale catholique, le palais du gouverneur, la banque de l'Australie méridionale, la commune, les deux temples protestants, et un beau pont de pierre sur le Torrens. Sa population était de 10,000 âmes en 1845; depuis lors elle s'est extraordinairement accrue.

10. Elle est la résidence du gouverneur, qui a auprès de lui le conseil législatif et le conseil exécutif. Les fonctionnaires de la couronne composent exclusivement le conseil exécutif : ils ont aussi le droit de prendre place dans le conseil législatif conjointement avec les notables colons. Les membres des deux conseils sont nommés par le parlement : et le gouverneur, en qualité de président de l'un et de l'autre conseil, peut suspendre leurs opérations ou même les dissoudre avec l'approbation du secrétaire colonial. Les lois émanées du conseil sont soumises à la sanction du parlement anglais.

Adélaïde a été érigée en siége épiscopal catholique en 1845. Le premier évêque fut Mgr Murphy, proposé par

(*a*) La mesure du boisseau équivaut à 60 livres anglaises de grains.

Mgr l'archevêque de Sydney, en 1842. Aujourd'hui, Mgr Murphy, outre son vicaire général, a beaucoup d'autres prêtres et quelques cathéchistes pour desservir quatre nouvelles églises. Il y a un évêque protestant avec beaucoup de méthodistes wesleyens dissidents, non-seulement dans la ville, mais épars çà et là dans le territoire. En outre, les presbytériens, les anabaptistes, les indépendants, ainsi que beaucoup d'autres sectes, ont leurs représentants et leurs sectateurs dans la colonie. Puisse le Seigneur dissiper leur cécité intellectuelle, et leur faire comprendre enfin le malheureux état de leurs âmes! Les francs-maçons ont aussi pénétré jusque dans l'Australie; et dans Adélaïde même ils ont établi trois loges; on y trouve aussi des adeptes de la société appelée par les anglais *Odd-Fellows,* lesquels n'y ont pas moins de neuf loges.

11. Chaque quinze jours, il y a un service de poste par terre, entre Adélaïde et Melbourne, en passant par le chemin du mont *Gambier,* près du fleuve *Glenelg;* par ce moyen, Adélaïde communique en toute sécurité avec Melbourne et Sydney.

12. La colonie compte beaucoup d'associations. Je citerai celles de l'éclairage au gaz, d'agriculture, de tempérance, de construction, de secours mutuel et de mécanique; elle possède aussi diverses banques d'escompte et six publications périodiques.

13. Le commerce du cuivre est aujourd'hui la principale source de la richesse colossale de cette colonie. La plus importante mine, appelée *Burra-Burra,* fut découverte, par hasard, en 1845, à 95 milles au nord-est de la capitale; et elle est non-seulement la plus riche, mais aussi la plus étendue et la plus féconde du monde entier. Les derniers renseignements attestent qu'à la seule ouverture de la mine, on en retira 7000 tonnes; et que la moyenne de son produit

est de 2600 tonnes par mois. Le minerai de Burra-Burra est de si belle qualité, qu'à la fusion il rend 98 pour cent net.

Les actions de cette mine sont montées de 5 livres sterling à 180, c'est-à-dire de 185 francs, à 4500 francs ; et un colon qui y employa un capital de 2000 livres sterling, en retire maintenant un revenu annuel de 16,000.

La mine dite de la *Princesse-Royale*, située dans le voisinage de la précédente, ne produit pas, il est vrai, une aussi grande quantité de cuivre; mais pourtant elle dédommage largement des frais qu'elle demande. Une autre mine, nommée *Kapunda*, sur les rives du Licht, aussi bien que celle qu'on appelle *Mont-Acute*, est inférieure aux précédentes. La mine de Victoria, qui fut ouverte comme mine de cuivre, se trouva recéler dans son sein une veine d'or très-abondante.

On trouve encore dans cette contrée quatre mines de plomb, savoir : celle de *Glen-Osmond*, de *Wheat-Ganles*, de *Wheat-Watkins*, et de *Jatta-Golinga*. La première de ces mines rend 80 pour cent de plomb, et l'argent s'y trouve dans la proportion de 12 pour cent.

Les sociétés des mines établies en 1845 étaient au nombre de cinq : elles s'élevèrent au nombre de sept l'année suivante : et on doit croire que leur nombre augmentera en raison de l'importance des produits.

Voici le dernier développement de la colonie en 1847 :

Population.	32,000
Têtes de bétail.	1,042,600
Acres de terre cultivée.	42,000
Mines.	51
Mines en exploitation.	16
Valeur des métaux en livres sterling.	203,737
Valeur des produits ou des manufactures de la colonie.	275,115
Arrivage des vaisseaux.	150

CHAPITRE VI.

WESTERN-AUSTRALIA OU COLONIE DE SWAN-RIVER (*Australie occidentale*).

1. Dans le cours de l'année 1696, le navigateur hollandais Guillaume Ulaming, après avoir découvert l'île de *Rotte-Nest*, vint le premier visiter les côtes occidentales de l'Australie, à l'endroit même où est aujourd'hui la colonie dont nous parlons. Après lui, en 1792, l'amiral d'Entrecausteaux les explora, peut-être avec l'intention d'en assurer la possession à la France. Mais celle-ci, alors en proie aux désastres de ses divisions intestines, ne put qu'oublier de faire valoir ses droits sur ces terres; tant qu'enfin les Anglais profitant de cette négligence y expédièrent, en 1828, le capitaine Jacques Sterling : celui-ci, en conséquence du rapport qu'il présenta, sur le résultat de sa mission, n'eut pas de peine à obtenir de son gouvernement les moyens nécessaires pour y fonder une colonie. Ce qui s'effectua dans le lieu appelé *Swan-River*, le 1^er^ juin de l'année suivante, 1829.

2. Mais comme les colons débarquèrent sur cette plage au cœur de l'hiver, l'intensité du froid, jointe aux privations qui accompagnent toujours l'origine de ces sortes d'établissements, fit perdre courage à un grand nombre : ils se prétendirent trompés, quoiqu'ils eussent été seulement dupes de leur imagination qui n'avait rêvé que plaisirs et trésors cueillis à profusion et sans aucune peine. Aussi

tournèrent-ils le dos à la colonie naissante, et la décriant comme insalubre, stérile et sans utilité, ils allèrent se réfugier les uns à Sydney, les autres dans la terre de Van-Diémen, ou au cap de Bonne-Espérance. On accueillit très-bien les transfuges dans ces diverses colonies, qui naturellement voyaient de mauvais œil la fondation d'une colonie rivale dans une position aussi avantageuse; et on fit toute sorte d'efforts pour propager et grossir démesurément les rumeurs malignes qui couraient sur son compte. Nonobstant ces contre-temps fâcheux, l'énergique gouverneur Sterling, ferme dans sa résolution, et secondé par les hommes courageux restés avec lui, se mit en mesure de construire les cabanes nécessaires, de préparer le terrain, et d'en recueillir les premières récoltes. Comme néanmoins ils attendaient avec anxiété l'arrivée de nouveaux colons, lui et ses gens s'aperçurent bientôt que non-seulement le public, mais le gouvernement lui-même les avait oubliés, par suite des nouvelles défavorables répandues à dessein de tous côtés par les colons fugitifs.

3. L'année 1832 touchait à sa fin, quand Sterling, à la prière des colons, repartit pour l'Europe, dans le but de représenter de vive voix l'état déplorable de l'établissement à l'office colonial de Londres : là, par ses réclamations, il obtint qu'on donnât des ordres opportuns pour l'avenir. Après avoir traité avec des commerçants pour l'envoi régulier des objets nécessaires à la colonie, Jacques Sterling (1834) franchissait de nouveau les mers et arrivait, à Swan-River, où il était si ardemment désiré, si impatiemment attendu. La nouvelle ardeur qu'il sut faire passer dans le cœur des colons par sa présence, suffit pour obtenir les plus grands résultats, et compenser par l'énergie de la volonté l'insuffisance des bras et des ressources.

4. En 1838, Jacques Sterling céda le commandement

de la colonie à M. Jean Hutt, dont l'un des premiers actes administratifs fut l'offre d'un prix de 2560 acres de terrain, à celui qui découvrirait dans le territoire une mine de charbon de terre. Après plusieurs années de recherches, MM. Grégory parvinrent à en découvrir quelques-unes très-abondantes, ce qui fut un indicible avantage pour la colonie.

A M. Hutt, succéda en 1846 le colonel Clarke, qui mourut au bout d'une année d'administration; Clarke fut provisoirement remplacé par le lieutenant-colonel Irwin, dont le commandement intérimaire cessa en août 1848, par l'arrivée du nouveau gouverneur, le capitaine Fitz-Gérald. Les manifestations de joie sincère qui accueillirent ce gouverneur à son arrivée dans la colonie, et les espérances que fit naître dans le cœur des colons sa réputation d'homme énergique et impartial, nous donnent à espérer que l'attente publique sera satisfaite.

5. La colonie de Swan-River, ainsi qu'elle fut limitée par une commission britannique, comprend cette grande portion de l'Australie située entre les 114° et 129° de longitude, et les 14° et 35° de latitude méridionale. Ainsi elle a du nord au sud 1280 milles; et 800 du couchant au levant. Il n'appartient à personne de préciser la nature et la qualité d'une si vaste superficie de terres, jusqu'à ce que le pays soit bien exploré dans toute son étendue.

6. Les terres situées entre les villes de Perth et d'Albany, sur la côte méridionale, ont été examinées avec un soin particulier de 1829 à 1836, par les hommes les plus capables et les plus expérimentés : Wilson, Dale, Bannister, Preston, Collie, Sterling, Roe, Hillman, Bunbury et depuis encore par plusieurs autres. Les principaux résultats de leurs excursions furent les découvertes suivantes, savoir : celle du fleuve *Kalgan,* qui est le plus considérable de la

côte méridionale, et débouche dans le canal de King-George; du *Black-Wood,* qui verse ses eaux dans le port d'Augusta, dans le voisinage du cap Leuwin; du *Kent,* qui comme le précédent se décharge vers le sud; du *Murray,* qui coule à l'est de la ville de Pinjarra et a son embouchure dans la partie occidentale; du *Canning* et de l'*Hèléna,* tributaires du *Swan;* et de plusieurs ramifications de l'*Avon,* nom qui fut donné au fleuve *Swan,* à environ 70 milles de son embouchure. Ils découvrirent également les lacs de *Barnes, Don, Mathilde, Cataline, Helena, Boorokup,* au nord d'Albany, dont quelques-uns sont d'eau salée, les autres d'eau douce. La continuation de la chaîne des montagnes appelées *Darling,* qui se prolonge jusqu'à la côte méridionale; celle de *Sterling,* située beaucoup plus loin vers l'est, que celle de Darling, et voisine de la côte méridionale; les monts *William* et *Keat,* qui étant les plus hauts de tous, s'élèvent de 3600 pieds au-dessus de la superficie de la mer. La belle et riche vallée de *Kalgan,* sur les bords du fleuve de même nom; la vallée de *Green* et autres, qui, si elles ne sont pas d'une vaste étendue, sont du moins très-fertiles; enfin de riches pâturages, et des terres bonnes pour la culture de toute sorte de céréales. Ensuite les contrées à l'est et au nord de Perth furent parcourues par MM. Dale, Collie, Moore, Brown, Roe, Grey, Grégory et autres.

Dale, sorti le premier de Perth, en 1830, s'étant dirigé vers l'est, découvrit à une distance de 60 milles de la capitale, une rivière qui venait se confondre avec le Swan et qu'il appela *Avon,* et une grotte dont la voûte ressemblait à une antique ruine. Sur les parois, il aperçut grotesquement tracée la figure du soleil : elle était traversée au centre par diverses lignes qui se croisaient à peu près à angles droits; et de son côté gauche sortaient des rayons. Le

diamètre était de 10 pouces; et auprès on voyait aussi tracée l'image d'un bras et de quelques mains. L'époque et l'auteur de cette figure sont inconnus. Le rapport favorable que fit Dale sur la fertilité de cette contrée, y attira de nombreux colons, et encouragea le gouvernement à y fonder deux villes, *York* et *Northam*. C'est actuellement le district le plus peuplé de toute la colonie, à l'exception pourtant de celui de la capitale.

Deux années après, Collie parcourut le pays au nord-est de Perth, qui maintenant s'appelle district de Victoria, où fut fondée, au centre d'une vaste et riche campagne, la ville de Toodyoy, à 60 milles de la capitale. En 1836, G. Moore poussa encore plus avant ses explorations : à la distance d'environ 40 milles, nord-nord-ouest de Toodyoy, il trouva le torrent *Fletcher*, dont les eaux se jetaient dans le fleuve appelé par les sauvages *Maura*, et qui depuis s'appela *Moore*, du nom de celui qui l'a découvert. Moore en suivit le cours, l'espace de plus de 40 milles, vers l'occident; mais en ayant perdu la trace près du lac de *Gargan*, il revint à la ville.

Au mois d'octobre de la même année, l'ingénieur Roe entreprit d'explorer les régions orientales et septentrionales de la colonie. Il parvint à compléter une ligne d'environ 500 milles; et le résultat de ses travaux fut la découverte de nombreux torrents, de pittoresque vallées, de vastes étendues de terrains fertiles, de divers lacs, particulièrement de celui auquel il donna le nom de *Brown*, et de diverses montagnes de formation primitive et secondaire.

Une mention spéciale est due aux excursions du capitaine Grey (1839), au travers des contrées qui se trouvent entre les 24° et 32° de latitude méridionale. Dans ses voyages il ne découvrit pas moins de dix fleuves de plus ou moins grande importance, auxquels il donna les noms de

Gascoyne, Murchison, Hutt, Irwin, Arrow-Smith, etc. Il fit aussi la découverte de deux chaînes de montagnes : à la première, qui se détache de l'extrémité septentionale de celle de Darling, il donna le nom de *Victoria,* et à l'autre, qui est d'une étendue d'environ 40 milles du nord au sud, il imposa le nom de *Guirdner.* Il découvrit en outre de vastes et belles contrées, qu'il désigna aussi sous le nom de *Victoria,* et qui selon lui seraient les plus riches de toute l'Australie. Situé près du fleuve de *Gascoyne,* dont les eaux se déchargent dans la baie du Champion (*Champion-Bay*), le district de *Babbage,* outre qu'il est un des meilleurs, occupe les positions les plus importantes de toute la côte occidentale, et il est par conséquent le plus convenable pour la formation d'une colonie. Le nombre des sauvages aperçus par ce voyageur dans ses différentes courses, dépasse de beaucoup celui de toute autre contrée de l'Australie jusqu'à présent parcourue. Le capitaine Grey est actuellement gouverneur de la Nouvelle-Zélande.

En dernier lieu l'énergique Grégory, explorant en 1844 la même contrée que Grey, découvrit vers l'intérieur, et pas très-loin de la baie du Champion, de grands gisements de charbon fossile; et dans un second voyage, par le 28° de latitude, sur les rives du fleuve *Murchison*, à 200 milles environ de Perth, il trouva de grosses masses et d'abondantes veines de plomb, contenant une riche portion d'argent. On a présentement ouvert au même endroit une mine de ce métal, à laquelle a été donné le nom de *Géraldine,* en l'honneur du gouverneur actuel.

7. L'aspect général des plages occidentales est sablonneux comme les autres côtes de l'Australie; mais l'intérieur, à peu de milles de distance, possède tous les genres de terrain. On y manque pourtant de sources d'eau permanentes, indispensables pour les troupeaux, n'y ayant

pas dans les environs de fleuves suffisants pour arroser de vastes plaines. De sorte que si l'on ne trouve pas de réservoirs naturels, il est nécessaire de préparer en hiver des récipients d'eau pour abreuver les troupeaux en été; mais c'est là un inconvénient qu'on éprouve aussi dans les autres colonies australiennes. Une chose digne d'observation, c'est que le sable, si aride et si improductif en Afrique, produit à Perth tout ce qu'il y a de plus beau et de plus ravissant dans les jardins de l'Europe. Le vin qu'on obtient de ces terrains sablonneux est d'une qualité supérieure; le figuier produit son fruit trois fois de suite par année; les patates viennent en deux saisons; et les vignes mêmes, après que les premières grappes ont été cueillies, en portent de secondes qui viennent à maturité. Le blé et les autres céréales y réussissent d'une manière prodigieuse, et tous les arbres fruitiers, ainsi que les plantes, soit tropicales, soit exotiques, y prospèrent merveilleusement.

8. Le climat de Swan-River, non-seulement surpasse en salubrité celui de toutes les autres colonies de l'Australie, mais on peut dire que c'est un des meilleurs du monde entier. La chaleur en été, quoiqu'elle s'élève quelquefois jusqu'à 34° Réaumur, n'est nullement suffocante, et on peut continuer les travaux à découvert et au grand soleil sans avoir à redouter aucun inconvénient. Les vents brûlants auxquels on est exposé dans les autres colonies sont inconnus dans celle-ci, et au contraire les brises de la mer y soufflent périodiquement, c'est-à-dire de onze heures avant midi jusqu'au coucher du soleil. Dans les mois d'hiver, après le lever du soleil, l'atmosphère est très-tempérée et délicieuse, mais à trois ou quatre heures du matin, le thermomètre descend jusqu'à quatre degrés au-dessous de zéro. Quoiqu'il n'y tombe jamais de neige, les gelées, par compensation, sont fréquentes. L'été est raffraîchi par d'abon-

dantes rosées nocturnes ; et quelquefois au mois de janvier par des pluies, qui, dans cette saison d'été, sont pour la colonie un grand bienfait. Dormir la nuit à la belle étoile, au milieu des bois, tant en été qu'au printemps, n'est ni dangereux ni insalubre, surtout lorsqu'on peut se placer à son aise autour d'un bon feu. Les maladies auxquelles sont sujets les habitants ne sont pas mortelles ; les plus répandues en général semblent être la dyssenterie et l'ophtalmie. On a rarement la dyssenterie, et elle se guérit avec facilité ; l'ophtalmie, fréquente en été, ne dure pas longtemps, et ne laisse aucune infirmité de l'organe visuel.

Les vastes prairies naturelles de la colonie suffisent pour alimenter non-seulement des millions de brebis, mais encore de nombreux bestiaux de tout genre, surtout vers le nord, où ils ont des pâturages plus abondants et plus nourrissants ; le climat d'ailleurs leur est favorable, et les races primitives s'y sont notablement améliorées, en particulier celles des brebis mérinos, dont la laine n'est inférieure en qualité à celle d'aucune autre variété de brebis. L'accroissement des troupeaux de brebis y est rapide, à tel point qu'on l'évalue à 33 sur cent par année.

10. La population, en 1848, était mélangée dans les proportions suivantes :

Catholiques.	337
Anglicans.	3,063
Wesleyens ou méthodistes.	276
Indépendants.	187
Chinois et autres individus de religion non spécifiée.	759
Total.	4,622

Le nombre d'acres de terre mise en culture n'était que de 7069 3/4. Le tableau suivant fera connaître plus clairement le développement de la colonie.

	1838	1843	1848
Population. . .	1,928	3,853	4,622
Chevaux. . . .	280	302	2,095
Espèce bovine. .	991	4,861	10,919
Brebis.	10,815	76,191	141,123
Porcs.	777	1,951	2,287
Chèvres. . . .	1,744	3,733	1,431

11. Quiconque observera l'accroissement de population de 1838 à 1843, savoir 1925, et voudra le rapprocher de la période de 1843 à 1848, savoir 769, trouvera dans ce dernier chiffre une diminution notable. La raison en est évidente.

Cette colonie se composa dès son origine d'une classe de colons bien supérieure au personnel des autres colonies, dont un des éléments fut pris parmi les *convicts* ou condamnés à la déportation. Les familles de Swan-River non-seulement sont riches, mais encore ont reçu une éducation libérale, vu qu'elles sont sorties pour la plupart des rangs des officiers de l'armée ou de la marine. D'autre part, les travailleurs étant en petit nombre, veulent mettre la main-d'œuvre à un haut prix; et comme le rendement des terres ne suffirait pas à couvrir les dépenses nécessaires pour leur culture, la plupart des grands propriétaires préfèrent les laisser incultes; et en définitive le résultat de cette fâcheuse position est que les agriculteurs abandonnent ce pays pour aller partout où la chance leur sera plus favorable : voilà pourquoi la colonie de Swan-River demeure mal peuplée. De fait, en octobre 1848, il n'y avait en tout que 261, tant laboureurs que bergers, et on ne comptait que 3316 3/4 d'acres de terre consacrée à la culture en blé, tandis que cette colonie, après vingt ans d'existence (1829—49), ne produit pas encore assez de grain pour sa consommation. Mais il est à espérer que dans

l'intervalle depuis mon départ de ces contrées, le sage gouverneur Fitz-Gérald aura su mettre un terme à un si grand mal.

12. Vers la fin de l'année 1849, cette colonie, à la demande de ses habitants, fut déclarée par le gouvernement britannique établissement pénitentiaire; et en juillet 1850, y arrivèrent les premiers *convicts* ou déportés. Avec ce renfort je ne doute pas que la contrée ne progresse sous le rapport de l'agriculture.

13. Perth est la capitale de la colonie, située sur les rives septentrionales du fleuve Swan, à 9 milles de la mer, par 32° de latitude et 115° 48 de longitude. Il est inutile de dire que dans l'ensemble la ville n'égale pas en luxe les capitales de l'Europe. Les rues pourtant sont larges et parallèles, et elles sont coupées par d'autres rues à angle droit. Les principales, savoir : la rue *George* et la rue *Hay*, sont bordées de beaux édifices en pierre et en brique. Les habitations en bois ne sont plus en usage. Elle a une place spacieuse, embellie au centre par le temple protestant, mais défigurée par quelques maisons mesquines et irrégulières. Les édifices publics qui ont le plus d'apparence sont : l'église catholique annexée au monastère des religieuses de la Mercy, le temple protestant, celui des méthodistes, et un troisième qui est celui des indépendants; l'office colonial, le beau palais du gouverneur, le tribunal, le magasin public.

14. Le gouvernement de la colonie est administré par un représentant de la couronne britannique, avec deux conseils, dont l'organisation et les pouvoirs sont ce que j'ai dit en parlant d'Adélaïde. C'est le siége de la banque d'Australie occidentale, avec un comptoir de celle d'Australasie. Il y a aussi une compagnie d'assurance sur la vie, et la compagnie de la mine Géraldine. On y compte de plus beau-

coup de sociétés d'industrie et d'encouragement, comme, par exemple, celles d'agriculture, d'horticulture, de secours mutuel et de tempérance. Perth a aussi ses publications périodiques, savoir : l'*Indépendant*, l'*Inquirer* et la *Gazette du gouvernement*.

15. Perth fut érigé en siége épiscopal en 1845, et Mgr Brady, qui en est le titulaire, a pour coadjuteur et administrateur temporel Mgr Serra. Il n'y a pas d'évêque protestant, mais celui qui réside à Adélaïde y vient quelquefois. Du reste, dans toute la colonie, on ne compte pas moins de neuf ministres protestants.

16. Si l'on excepte l'abus des spiritueux, la colonie ne présente pas d'exemple d'immoralité; les délits y sont rares et de peu de gravité. En 1847 on exécuta, chose assez rare, une sentence de condamnation à mort : le coupable, arrivé récemment dans la colonie, avoua qu'il avait été perverti par le mauvais exemple des convicts des autres localités.

17. *Fremantle* est la seconde ville de la colonie; elle est vers l'ouest, à une distance de neuf milles de la capitale. Bâtie sur la plage, à l'embouchure du Swan, elle présente une rade (*Gage-Roade*) assez sûre dans les mois d'été; mais en hiver les vaisseaux, pour se mettre à couvert des vents du nord-ouest, sont obligés de se réfugier à l'est de l'île de *Garden*, éloignée de quelques milles de la rade, vers le sud. Quoique récemment fondée, cette ville ne manque pas d'élégance. On y trouve un petit couvent de religieuses de la Mercy, deux temples protestants et une belle prison; or, comme les pierres calcaires y sont communes et faciles à travailler, elles ont servi à construire presque tous les édifices. A la distance d'environ 20 milles à l'ouest de cette ville se trouve l'île appelée de *Rotte-Nest*, où le gouvernement relègue temporairement

ou à vie les sauvages qui ont commis quelque délit. On y trouve du sel en grande quantité et beaucoup de lapins qu'on croit communément y avoir été laissés par les Européens. C'est une tradition chez les sauvages que cette île étant autrefois réunie au continent, en a été séparée par une éruption volcanique.

18. Dans la partie méridionale, antérieurement à la fondation de la colonie Swan-River, c'est-à-dire en 1826, par 118° de longitude et 35° de latitude, à la distance d'environ 300 milles de Perth, fut fondé l'établissement de *King-George's-Sound*, sous la dépendance de La Nouvelle-Galles du Sud, dans le but d'y reléguer les délinquants. Après l'érection de Swan-River, cet établissement obtint d'être réuni à cette colonie et d'être débarrassé du dépôt des malfaiteurs. Sa capitale s'appelle *Albany*, où le manque de ressources pécunières n'a pas permis à Mgr l'évêque de Perth d'entretenir un seul prêtre; et pourtant il s'y trouve un ministre protestant. Du reste le chiffre de sa population est assez restreint, et les familles catholiques n'y sont pas au nombre de six. Son port, s'il n'a pas de vastes dimensions, est du moins l'un des plus sûrs de toute l'Australie : c'est particulièrement le rendez-vous des bâtiments armés pour la pêche de la Baleine.

19. Il y a encore sur la côte du sud la ville d'*Augusta*, immédiatement avant de doubler le cap *Leeuwin*, vers l'ouest. Sur la côte occidentale, en tournant vers le nord, se trouve *Vasse*, *Bronbury*, *Pinjarra*, et ensuite *Fremantle*, dont j'ai déjà parlé. Prenant ensuite la voie de terre, d'Albany à Perth, on trouve à mi-chemin *Kojonup*, et puis *William's-Bourg*.

Vers le nord-est de Perth, à la distance d'environ huit milles, on rencontre *Guildfort*, dans une belle et fertile campagne, entre le Swan et son tributaire l'Héléna.

A 60 milles de Guildfort, vers l'est, se présente *York*. Au milieu de la ville passe l'Avon, qui, poursuivant son cours vers le nord, traverse également Northam et Toodyoy, éloignés l'une de l'autre peut-être de 15 milles. Les districts d'York et de Victoria, sur le territoire desquels sont bâties ces trois dernières villes, passent pour les plus riches de toute la colonie en pâturages, en terrains fertiles et en eau. Il est bon d'observer pourtant que l'Avon en été ne coule pas, mais forme de grands réservoirs naturels suffisants pour abreuver de nombreux troupeaux. Il faut dire aussi que toutes ces localités n'ont présentement de ville que le nom, vu que les colons fixant leurs demeures sur divers points éloignés les uns des autres, ont laissé les emplacements tracés pour devenir des villes dans l'état naturel où ils les avaient trouvés. En vérité, un européen a peine à tenir le rire quand il s'entend indiquer avec la pompeuse dénomination de ville, deux ou trois habitations à l'usage des colons. Mais les plus grandes choses ont eu d'humbles origines.

20. Enfin, plus au nord encore de Toodyoy, par 116° 30 de longitude et 30° 50 de latitude, se trouve la mission des Bénédictins, pour la conversion des sauvages, appelée *Nouvelle-Nursie*, en l'honneur de la patrie de notre saint patriarche Benoît. C'est de cette mission que je vais entreprendre l'histoire depuis sa première origine jusqu'en janvier 1850.

DEUXIÈME PARTIE.

ORIGINE ET PROGRÈS DE LA MISSION DES BÉNÉDICTINS AUPRÈS DES SAUVAGES DE L'AUSTRALIE OCCIDENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

1. Dix-huit ans après que Cook, au nom de la Grande-Bretagne, avait pris possession de la côte orientale de l'Australie (1770), le commodore Phillip y fonda la première colonie et la première ville, qui est aujourd'hui SYDNEY, dont j'ai suffisamment parlé dans la première partie de cet écrit. La colonie et la ville arrivèrent en peu de temps au plus haut point de prospérité commerciale et agricole, grâce tant à l'activité de ses gouverneurs qu'au caractère entreprenant des Européens qui s'y étaient fixés. Mais à mesure que la population croissait, que les intérêts matériels prospéraient, cette société, composée presque totalement d'individus dont un grand nombre avaient été frappés par la justice de leur pays natal, se précipitait de jour en jour dans la plus honteuse immoralité. Les délits se multipliaient; et pour y opposer une digue, ce n'était plus assez ni des châtiments les plus sévères, ni des peines les plus atroces La religion n'était invoquée ni comme consolation, ni comme frein imposé aux passions de l'homme; il semblait que le Tout-Puissant permît la prolongation d'un semblable état de choses pendant bien des années, pour montrer évidem-

ment et faire toucher au doigt l'inutilité et l'inefficacité absolue des moyens humains dans l'œuvre de la réforme intérieure de l'homme, si ces moyens ne s'inspirent pas et n'émanent pas de la religion.

Les pasteurs anglicans, les méthodistes, les presbytériens et consorts n'eurent ni l'énergie, ni la philanthropie suffisantes pour opposer une digue à un pareil débordement de maux : au sacerdoce catholique était réservée cette périlleuse entreprise. Et de fait, ce fut lui qui, lorsque le mal semblait plus incurable, le vice plus obstiné, se porta à l'encontre, plein de foi et de constance, prêchant dans les rues, dans les demeures des habitants, sur les degrés des églises, et proclamant la charité envers Dieu et envers le prochain.

2. La céleste Providence en effet permit ou plutôt prépara, en 1805, la condamnation de deux prêtres catholiques, qui furent envoyés en exil dans la colonie de Sydney, par sentence des tribunaux anglais. Animés de ce zèle religieux qui les avait fait bannir du sol de la patrie, de ce zèle et de cette charité que notre divin Maître laissa en héritage à ses humbles serviteurs, ils se mirent courageusement à l'œuvre, qui était l'œuvre du Seigneur lui-même. Ces prêtres ayant été rappelés de l'exil trois ans après, les pauvres catholiques de Sydney et de la colonie demeurèrent dans l'état de celui qui passe de l'éblouissante splendeur de l'éclair à la profonde obscurité des nuits. Telle était effectivement leur triste situation, lorsque, en 1817, se transporta dans ces contrées le digne prêtre irlandais Flynn; mais celui-ci fut contraint par l'intolérance protestante de repartir peu après, sous le prétexte qu'il n'avait pas obtenu du gouvernement l'autorisation de s'y fixer. Ainsi donc, avant d'abandonner cette plage et ses frères bien-aimés, Flynn célébra la sainte messe dans la maison d'un catholique où les fidèles avaient coutume de se réunir;

et pour leur consolation, il leur laissa la sainte Eucharistie. Par suite de l'éloignement de ce bon prêtre, le gouvernement anglais reçut de vives réclamations de la part des catholiques de la Nouvelle-Galles du Sud, et pour y faire droit détermina à y envoyer, à ses propres frais, deux respectables prêtres, MM. Connelly et Thierry (1820). Je n'aurai pas à expliquer par quelle merveille, arrivés en Australie, ils trouvèrent non-seulement intactes, mais intégralement conservées les saintes espèces laissées par Flynn deux années auparavant. Le catholique Davis, propriétaire de la maison, la céda aux fidèles, pour y bâtir à la place une église sous l'invocation de Saint-Patrice.

3. Les protestants voyaient de mauvais œil, comme il est naturel de penser, l'accroissement journalier du nombre des catholiques; aussi obtinrent-ils que le gouvernement colonial portât certains règlements qui devaient susciter de graves obstacles à la propagation du catholicisme. D'après ces règlements les prêtres catholiques ne pouvaient célébrer le saint sacrifice que les dimanches, le jour de Noël et le vendredi saint, et cela dans un lieu déterminé, avec obligation d'en donner connaissance au magistrat trois jours à l'avance. L'office divin devait coïncider pour l'heure avec le service des ministres protestants, et il était fait défense de recevoir ou d'instruire aucun protestant dans l'église catholique. Vains efforts! les catholiques croissaient en nombre et en ferveur.

Le prêtre Connelly partit pour l'île de Van-Diémen, et Thierry demeura seul pendant quelques années, jusqu'à ce qu'il reçut pour renfort les missionnaires Dowling et Eneroc.

4. Mais le Très-Haut, qui, dans les secrets impénétrables de sa sagesse et de sa bonté, avait décrété que ce seraient les fils du grand patriarche saint Benoît qui cultiveraient sa nouvelle vigne, disposa les choses pour qu'en 1832, fût

envoyé dans ces contrées, en qualité de Vicaire-général, l'infatigable Bénédictin le R. P. Guillaume, Bernard Ullathorne. Et en vérité, dans les circonstances où se trouvait alors la colonie, il ne pouvait y avoir rien de plus opportun que l'arrivée de ce zélé missionnaire. Sous sa prudente direction les esprits se calmèrent : le clergé sentit se ranimer son zèle, et on obtint de la population les plus heureux résultats, grâce à son infatigable activité; en sorte que peu d'années après son arrivée à la colonie, il y avait déjà trois églises en construction, dix écoles bien dirigées, et la voie était ouverte à une plus vaste extension de secours religieux au milieu d'un peuple qui les sollicitait avec ardeur. Jusqu'à la postérité la plus reculée le nom du missionnaire Ullathorne sera en vénération auprès des catholiques de la Nouvelle-Galles du Sud.

5. Au milieu de tous ces succès, le Vicaire-général, aussi bien que les trois prêtres ses collaborateurs, sentaient l'extrême besoin d'un Vicaire Apostolique dans ces contrées lointaines, lequel pourrait mieux, avec la plénitude de ses pouvoirs spirituels, seconder l'élan de leur zèle, conduire à sa perfection l'œuvre commencée, et rendre de plus grands services à notre sainte religion en même temps qu'à leurs compatriotes. Ce fut donc soixante-quatre ans après l'arrivée de Cook dans ce pays, et quarante-six ans après la fondation de la colonie, que le gouvernement spirituel de la vaste Australie fut confié par le saint pontife Grégoire XVI, au docte Bénédictin anglais Jean, Bède Polding, qui fut, en 1834, sacré évêque d'Hiéro-Césarée et vicaire apostolique du continent de la cinquième partie du monde; tout comme en d'autres temps et en des circonstances analogues, Alexandre VI envoya avec une égale dignité le Bénédictin espagnol Buil en Amérique. Il n'y a certes rien d'étonnant que

le soin de civiliser des mondes nouveaux soit confié aux Bénédictins, à eux qui ont été les éducateurs du vieux monde, dès ses premiers pas dans la civilisation. Cet hommage, au dire d'un écrivain moderne, était bien dû à la famille de saint Benoît et de saint Grégoire le Grand, de saint Augustin, apôtre d'Angleterre; du bienheureux Nicolas, apôtre de la Norwége; du martyr saint Chilian, apôtre de la Franconie; de saint Evald, apôtre de la Westphalie et martyr; de saint Lambert, évêque, apôtre du Brabant et martyr; de saint Boniface, évêque, apôtre de presque toute la Germanie, de la Frise, et martyr; enfin à cette innombrable famille de Bénédictins (*a*), dont le zèle ardent pour la gloire de Dieu, la charité envers le prochain, et la parole inspirée ont changé la face de l'Europe dans les jours les plus lugubres de son histoire.

6. Dès que Mgr Polding fut sacré, il partit pour l'Australie où il arriva en 1835, et fixa son séjour à Sidney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud. Ce ne fut pas un médiocre avantage pour la religion qu'à cette époque la colonie eût

(*a*) Saint Etienne, évêque, apôtre de la Suède et de l'Elsingie, martyr; saint Wibert, apôtre de la Souabe et des Frisons, martyr; saint Abbon, abbé, apôtre de la Gascogne, martyr; saint Adalbert, évêque, apôtre de la Bohême, de la Hongrie et de la Pologne, martyr; saint Benoit, évêque, apôtre de la Pologne, martyr; saint Boniface, évêque, apôtre des Huns, des Slaves et des Russes, martyr; saint Gérard, évêque, apôtre des Hongrois, martyr; saint Adalbert, évêque, apôtre des Russes; saint Brunon, apôtre des Prussiens et des Lithuaniens, martyr; saint Chilian, évêque, apôtre de l'Artois; saint Vittibrord, évêque, apôtre lui aussi de la Frise; saint Amand, évêque, apôtre du Brabant, de la Flandre, des Slaves et des Gascons; saint Wilfrid, évêque, apôtre de Hollande; saint Ludger, évêque, apôtre des Saxons et des Frisons orientaux; saint Swibert, évêque, apôtre des Frisons, des Hollandais et des Saxons; saint Ascaire, évêque, célèbre apôtre des Suédois, des Goths, des Danois, et des régions du nord; saint Othon, évêque, apôtre de la Poméranie; saint Vicelin, apôtre des Vandales et des Slaves; saint Liduin, évêque de l'Over-Yssel; saint Wimon, évêque, apôtre des Goths septentrionaux, etc.

pour gouverneur un Irlandais également impartial et humain, sir Richard Bourke: c'était un esprit supérieur et complétement dégagé des préventions, qui trop souvent sont cause que même les protestants éclairés voient avec défiance le bien opéré par l'enseignement catholique; il était d'ailleurs plein de commisération pour l'état de dépravation morale où se trouvait la colonie. Aussi reçut-il l'Évêque avec les plus respectueux égards, et en outre il se montra disposé à coopérer avec lui à l'amélioration des mœurs générales. Ce gouverneur avait remarqué que le clergé protestant retenait à titre de concession un septième des terres de toute la colonie; et que de plus, préoccupé uniquement de ses propres intérêts, il avait perçu, dans les sept dernières années, l'énorme somme de 110,549 livres sterling, sans donner la moindre attention à la réforme des mœurs, au sein de cette population dépravée; il s'appliqua dès lors, avec une infatigable énergie, à trouver un remède à de telles dilapidations. Enfin il obtint du secrétaire d'Etat britannique l'annullation de la concession sus-mentionnée, et l'égalité de subvention pour chacune des communions chrétiennes. Par suite, le conseil colonial eut à déterminer par un acte les subventions destinées au clergé catholique, au clergé anglican et au clergé presbytérien.

Par cet acte il fut réglé :

1° Que toutes des fois que, par les cotisations privées, on aura réuni la somme de 300 livres sterling et plus, applicables à la construction d'une église, le gouvernement pourra, sur le trésor colonial, donner une égale somme, qui, dans aucun cas, ne devra excéder un total de mille livres.

2° Que toutes les fois qu'on pourra prouver qu'à une raisonnable distance de l'église réside une population de deux cents habitants, l'ecclésiastique qui en aura soin, re-

cevra un traitement annuel de 150 livres ; que si la population est de 500 personnes, l'allocation annuelle s'élèvera à 200 livres. Ceci est le maximum des allocations qu'un ecclésiastique puisse recevoir.

3° L'acte porte que le nombre des fabriciens (*trustees*) ne sera ni moindre de trois, ni supérieur à cinq, et qu'à eux sera confiée l'église.

Les avantages que l'Eglise catholique recueillit de cet acte sont incalculables. Cette mesure mit fin à l'espèce d'intolérance privilégiée que les protestants exerçaient depuis longtemps.

7. Un des premiers soins de Mgr Polding, à peine arrivé, fut d'aviser aux moyens d'arrêter le torrent d'une dépravation obstinée. Il était seulement affligé du petit nombre de ses prêtres et de la grande étendue du territoire sur lequel étaient çà et là répandus la plupart de ceux auxquels il devait ses soins. Nonobstant cette difficulté, la charité et le zèle suppléant au nombre, il divisa la colonie en cinq grands districts, dans chacun desquels il envoya un prêtre.

La simplicité des premiers siècles de l'Eglise parut renaître, vu la promptitude avec laquelle tous les fidèles obéissaient aux admonitions de ces ministres de Jésus-Christ; et ceux-ci eurent l'indicible satisfaction d'être les témoins oculaires d'un visible changement dans la conduite et dans les mœurs de leur troupeau. Or, non-seulement les prêtres, mais les fonctionnaires publics, reconnurent une amélioration réelle, en ce que la tranquillité publique cessa d'être troublée dans la colonie et qu'il y eut diminution notable dans le chiffre des délits. Il est de fait qu'un changement moral dans un tiers de la population coloniale (*tel était alors le nombre des catholiques*), ne pouvait s'effectuer sans réagir aussi salutairement sur le reste de la population.

Les attentats punis de mort et les autres crimes ou délits diminuèrent graduellement chaque année, en sorte que si en 1835, vingt-deux crimes méritèrent le dernier supplice, le chiffre fut de douze l'année suivante, de sept en 1837, et ainsi progressivement.

8. Comme je l'ai dit ailleurs, la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud étant le lieu de déportation choisi par le gouvernement anglais, chaque vaisseau dirigé sur Sidney pour ces sortes de transport amenait chaque fois deux ou trois cents *convicts*, en sorte que de 1835 à 1841, ils atteignaient le chiffre élevé de 18,000. Et pourtant, en présence de tels hôtes, Mgr l'Evêque et ses prêtres ne perdirent pas courage.

Voyant néanmoins que la moisson était considérable et les ouvriers rares, il envoya en Europe son digne Vicaire-général le P. Ullathorne, pour en obtenir un plus grand nombre.

En ce temps-là vinrent s'adjoindre à l'administration spirituelle de la colonie, les deux prêtres Goold et Brady, et six mois après le P. Murphy avec cinq autres prêtres et deux étudiants. Sur la fin de 1839, le Vicaire général fut de retour avec de nouveaux prêtres et des étudiants, et peu après arrivèrent les religieuses de la Mercy.

9. La joie du bon Evêque fut à son comble quand il vit ainsi comblés les vœux de son cœur par ce renfort de coopérateurs pleins de zèle. Il divisa donc son diocèse en dix districts, dans chacun desquels il envoya un nombre de prêtres proportionné à l'importance de la population, et les religieuses de la Mercy furent établies près de la ville de Paramatta, afin de desservir le vaste établissement où avaient été reléguées plus de 1200 femmes.

La religion catholique, grâce aux soins infatigables de prêtres si zélés, refleurit et se propagea d'une manière tout à fait consolante; et l'état moral de cette société s'achemina

vers un changement admirable. Le gouverneur sir Bourke, en se démettant du commandement, ne manqua pas de rendre officiellement témoignage aux efforts persévérants du clergé catholique, pour ramener vers les bonnes mœurs une population dépravée, et de constater ainsi les avantages qui en résultaient pour la société en général.

En 1840, Mgr l'Evêque avait déjà dix-neuf prêtres, neuf églises terminées et six en construction, beaucoup de chapelles ou oratoires, un seminaire dirigé par six prêtres, renfermant vingt pensionnaires et beaucoup d'externes; trente-une écoles et le couvent des religieuses de la Mercy. Il y eut 23,000 communions et 3,130 confirmations.

10. L'accroissement du nombre des catholiques, l'excessive distance entre les divers points du diocèse, la fondation de nouvelles colonies, rendaient difficile, sinon impossible à Mgr Polding, l'administration d'un aussi vaste diocèse; en conséquence, vers la fin de l'année 1840, il s'embarqua pour Rome afin d'exposer au Saint-Siége les besoins de son Vicariat Apostolique. Le Souverain Pontife se prêta aux désirs du bon prélat, et pour le plus grand bien de la religion divisa la juridiction du Vicariat Apostolique en plusieurs siéges épiscopaux; il érigea le siége de Sydney en métropole, et créa ainsi Mgr Polding Archevêque.

Pendant que ceci se passait en Europe, les catholiques de Swan-River, qui depuis la fondation de cette colonie (1829) étaient privés d'église, d'autel et de prêtre, s'adressèrent à l'évêque de Sydney, qu'ils supposaient par erreur être Mgr Ullathorne, demandant un ministre de Dieu pour leur conférer les sacrements, célébrer les divins mystères, les sanctifier à leur entrée dans le monde, et recueillir au nom du Rédempteur leur dernier soupir. C'est dans ce but qu'un bon catholique lui adressa la lettre suivante, que je donne traduite de l'anglais.

« Australie occidentale.

» Perth, 12 décembre 1841.

» Très-Révérend Père,

» Je supplie votre Grandeur de fixer votre attention sur les faits suivants. Dans notre ville et dans les villes voisines se trouvent des ministres protestants qui étalent à plaisir leur dignité et aussi leur arrogance; à Perth il y en a deux, à Fremantle et à Guildford, un. Ainsi chaque ville peut se flatter de la présence d'un ou deux de ces messieurs qui se donnent quelque peine pour convertir les sauvages, et un peu plus pour faire apostasier les catholiques. Il est difficile ici à un bon catholique de conserver sa foi, et quelques-uns déjà sont tombés dans les piéges tendus par les protestants; mais ils rentreront, j'en suis sûr, dans le sein de l'Eglise, si une occasion favorable se présente à eux... Pour nous tous catholiques, notre plus grande, ou plutôt notre unique joie, sera de pouvoir bâtir une église et entretenir convenablement un ministre de la vraie religion.

» En attendant, très-Révérend Père, que vous preniez en considération la situation de nos contrées, et que vous ayez la bonté de pourvoir au salut de nos âmes,

» Je suis, etc.

» ROBERT D'ACRY,

» au très-révérend évêque Ullathorne, Sydney. »

11. Mgr l'archevêque Polding ayant terminé en Europe les affaires qui l'y avaient amené, repartit pour l'Australie en novembre 1842. Il y arriva l'année suivante, et à peine eut-il connaissance de la lettre ci-dessus, que mû par sa charité et son zèle ordinaire, il s'occupa des moyens de satisfaire aux vœux de cette population. Il choisit en con-

séquence trois missionnaires, savoir : le prêtre J. Brady, qu'il appela du district de Windsor et qu'il éleva le 1er septembre 1843 à la dignité de Vicaire général, le prêtre hollandais J. Joostens et un étudiant irlandais, P. O'Reilly, et il les envoya dans ce même mois de septembre à la colonie de Swan-River. Telle fut la première origine de la mission dont je vais faire l'histoire.

12. Ils arrivèrent dans la baie de Fremantle (sur la côte occidentale), le 24 novembre de la même année. Les paroles ne sauraient exprimer la joie que leur présence causa aux catholiques. Et, en effet, c'est par quatorze années de privation absolue des consolations religieuses qu'ils avaient été préparés à recevoir les missionnaires comme des anges envoyés de Dieu.

De Fremantle où ils avaient pris terre, M. Brady et ses deux compagnons se rendirent à Perth. Là, le Vicaire général s'étant présenté devant le gouverneur de la colonie, le chevalier Hutt, il le pria de lui accorder un peu de terrain pour la construction d'une église, et le gouverneur non-seulement le lui accorda dans l'enceinte de la capitale, mais encore dans quelques autres villes de la colonie, lui faisant de plus la promesse de contribuer à cette construction par des subventions pécuniaires dès que la situation des fonds publics le lui permettrait.

13. Pendant la construction de l'église, M. Brady partit de la capitale vers l'Est de la colonie, dans le but de visiter ainsi les catholiques, de mieux s'assurer de leur nombre et de réveiller leur ferveur pour les devoirs religieux. Dans le mois de janvier de l'année suivante, 1844, il parcourut dans le même but les localités situées au sud de la capitale. Après ces saintes visites le zélé missionnaire crut nécessaire de se transporter en Europe, pour faire connaître au Saint-Siége les grands besoins de cette population catho-

lique, laquelle, éloignée de Sydney de plus de 3000 milles, et n'ayant ainsi que de bien difficiles communications avec cette métropole, ne pouvait pas être secourue en proportion de ses besoins spirituels. Ainsi, au bout de quatre-vingt-quatre jours de résidence dans la colonie il y laissa ses deux collaborateurs, et le 14 février 1844, il partit pour Batavia, de là pour Rome, où il arriva en novembre cette même année.

CHAPITRE II.

1. Dès avant cette époque, le Bénédictin D. Joseph Serra et moi-même, rédacteur de ces mémoires, nous étions tous deux venus d'Espagne au couvent *della Cava*, éloigné de Naples de 25 milles, et nous avions l'un et l'autre l'intention de nous consacrer entièrement aux missions près des sauvages. Mais les innombrables bienfaits reçus de cette communauté nous liaient à elle par les doux liens de l'affection et de la gratitude; aussi, n'ayant pas le courage de la quitter, notre pauvre cœur était en proie à une lutte cruelle entre la grâce et les sentiments de la reconnaissance. Par la divine bonté pourtant la grâce l'emporta, et en suivant son impulsion, il nous sembla que toute autre voix se taisait devant celle de Dieu, qui se faisait si fortement entendre au fond de notre cœur.

C'était le 11 juillet 1844, après notre promenade ordinaire dans les bois voisins du couvent, nous causions, comme nous avions fait bien des fois, sur les missions étrangères, et en particulier sur les missions près des peu-

ples sauvages, lorsque mon jeune compagnon, aussi grand par l'élévation des sentiments qu'il était petit de corps, me dit : « Ces missions ont pour moi je ne sais quoi de si sublime, que plus d'une fois je me suis senti intérieurement pressé de coopérer à cette œuvre de charité, qui me paraît la plus grande de toutes... Mais..... » Je ne le laissai pas continuer, et, craignant que les difficultés de l'entreprise et les fatigues qui sont attachées à la vie apostolique ne fussent capables de l'intimider, je me hâtai de lui demander si en ma compagnie il se déciderait à partir. « Si vous avez assez de courage pour cela, reprit-il aussitôt, je suis tout déterminé, pourvu que nous ne nous séparions pas. » Je n'attendais pas moins de lui, et, plein de consolation, je lui ouvris mon cœur, lui faisant connaître en outre les démarches que j'avais déjà faites dans ce but.

Après une longue conversation, nous nous proposâmes de nous recommander l'un et l'autre à Dieu avec ferveur, afin qu'il nous éclairât dans une si importante détermination. La nuit venue le sommeil s'éloigna de nos paupières; toutes nos pensées étaient aux missions près des sauvages, à leurs périls et aux consolations qui les suivent.

Le soir du lendemain nous nous communiquâmes de nouveau nos résolutions, et, les ayant retrouvées non-seulement fixées pour l'affirmative, mais encore plus fortes et plus déterminées qu'elles ne l'avaient été le jour précédent, il fut arrêté entre nous que nous nous consacrerions, à la vie et à la mort, aux missions près des sauvages.

2. Dans l'intention de n'ouvrir nos pensées qu'à la sacrée congrégation *de propagandâ fide*, nous demandâmes une permission d'un mois pour aller visiter la capitale du monde chrétien. Cette permission nous ayant été accordée, nous fixâmes notre départ pour le 26 décembre. Ce jour-là, dès avant l'aube, mon compagnon et moi nous

allumâmes deux cierges devant une belle et dévote image de NOTRE-DAME DU SECOURS, que j'avais apportée avec moi d'Espagne ; et là, tous deux agenouillés, nous nous recommandâmes avec ardeur à la miséricordieuse mère, épouse et fille du Tout-Puissant, pour qu'elle daignât nous prêter aide et conseil. Notre prière finie, nous sortîmes presque tremblants de notre cellule. Enfin, ayant laissé les cierges brûler devant l'image de notre très-sainte mère, dès le grand matin nous étions sur le chemin de Nocéra, et le jour suivant nous arrivâmes par mer à Cività-Vecchia.

3. Deux jours après nous arrivâmes à Rome, et inquiets, autant qu'on puisse l'être, de savoir avec certitude si nous pouvions être admis dans les missions, nous nous présentâmes à Mgr Brunelli, alors secrétaire de la sainte congrégation de la Propagande, lequel, après nous avoir accueillis avec une excessive bonté, nous interrogea sur le genre de missions auquel nous aimerions à nous consacrer. Nous lui répondîmes que notre vocation était la conversion des peuples sauvages, pour quelque partie du globe que nous fussions destinés. Il nous fit espérer que nous pourrions être envoyés dans la partie orientale de l'Australie, où il y avait une mission de Bénédictins et de nombreux sauvages. Nous, qui, dans une matière si grave, ne voulions pas avoir de volonté propre, nous regardâmes ses paroles comme un oracle, et dès ce moment nous nous considérâmes comme des missionnaires d'Australie. Ce fut à cette occasion que nous fûmes adressés par Mgr Brunelli à M. Brady, et il faut dire qu'il témoigna la plus vive satisfaction en apprenant que nous étions destinés pour les missions de l'Australie.

Des renseignements que recevrait sur notre compte la sainte congrégation de la Propagande dépendait absolu-

ment le résultat de notre entreprise, et nous attendions dans une anxiété continuelle cette dernière épreuve. Mais, grâce à Dieu, nous retrouvâmes le calme, le 14 janvier 1845, lorsque Mgr Brunelli nous fit connaître que la sainte congrégation, ayant reçu des renseignements favorables et satisfaisants, avait fixé notre destination pour la mission de Sydney. Ce jour-là il nous sembla que toute difficulté avait disparu ; aussi écrivîmes-nous immédiatement à notre supérieur du couvent della Cava, lui donnant connaissance de la résolution prise, et le suppliant de joindre sa permission et sa bénédiction à l'accomplissement si longtemps désiré de tous les vœux de notre cœur. Pendant que nous attendions une réponse favorable, nous allâmes visiter le couvent *del sacro speco*, sanctifié par les œuvres merveilleuses de notre glorieux patriarche saint Benoît. Nous y arrivâmes le 21, et il ne nous serait pas possible d'exprimer par le langage quels furent les pensées, les souvenirs qu'éveilla dans nos cœurs la vue du glorieux monument des vertus de ce grand saint. Dans cette caverne, berceau d'un ordre qui a été le bienfaiteur et le restaurateur de la civilisation de l'Europe et du monde entier, nous deux, quoique les derniers entre tous ses fils, après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, nous mîmes notre cause aux pieds du grand patriarche, du saint guide de tous les moines, du glorieux Benoît ! Nous lui demandâmes sa protection pour que notre entreprise tournât au profit de cette même foi à laquelle il avait consacré sa vie tout entière.

Retournés à Rome, nous fîmes connaissance du vertueux D. Angelo Confaloniéri, élève de la Propagande, dont j'aurai à parler plus tard, aussi bien que du jeune romain Nicolas Caporelli, qui, quoique laïque, s'était, comme Confaloniéri, consacré à la même mission que nous.

4. Enfin la réponse de notre supérieur, le Père Abbé Candida, fut négative, et là-dessus, abandonnant toute idée de mission, nous faisions tous nos préparatifs de voyage pour Naples. Mais avant de partir, après nous être recommandés à Dieu, à la sainte Vierge et à notre glorieux patriarche, nous fîmes part de cette décourageante nouvelle à Mgr Brunelli, qui nous redonna du courage en nous prescrivant de demeurer à Rome, et en nous assurant qu'il faisait son affaire d'obtenir cette permission.

Effectivement, peu de jours s'étaient écoulés, lorsque nous reçûmes de notre R. P. Abbé, une lettre qui nous remplit de consolation et de joie. Il y disait que, dans la crainte que nous n'eussions pas une vocation véritable, il s'était ouvertement opposé à notre demande; mais qu'ensuite, réfléchissant sur notre constance qui dénotait plus qu'une simple résolution, il était demeuré finalement convaincu que Dieu lui-même ici faisait entendre sa voix; qu'en conséquence ne voulant pas s'opposer à la volonté divine, il nous accordait non-seulement toute permission, mais encore toutes les bénédictions du ciel, et il terminait en adressant ses prières à Dieu pour la prospérité et l'heureux succès de notre sainte entreprise.

Par suite de cette lettre toutes les difficultés furent levées, et nous demeurâmes de plus en plus déterminés à partir pour l'Australie.

5. En même temps M. Brady exposait à la sainte congrégation de la Propagande la nécessité de détacher de Sydney la partie occidentale de l'Australie, alléguant la grande distance qui sépare les deux capitales, Sydney et Perth, et la quasi-impossibilité de communications entre elles. Dans le mémoire qu'il présenta pour cet objet à la sainte congrégation, il indiquait en outre comme le sujet

le plus digne d'être promu à l'évêché de Perth le P. Ullathorne. Celui-ci, qui avait déjà par deux fois renoncé à l'évêché en Australie, pour raison de santé, refusa encore pour la troisième fois, et ce fut alors que le choix tomba sur M. Brady lui-même. Ce dernier s'étant mis en retraite pour quelques jours dans un couvent, fut sacré évêque de Perth le dimanche 18 mai 1845, jour auquel tombait cette année-là la fête de la très-sainte Trinité.

En conséquence de la création du nouvel évêché, la sainte Congrégation décida que nous deux, le P. Serra et moi, nous ne serions pas dirigés sur Sydney, comme il avait été arrêté dans le principe, mais sur la colonie de Perth avec Mgr Brady.

6. Le 5 juin, en la compagnie de Mgr Brady, de Confaloniéri et de Caporelli, nous fûmes présentés à l'audience du saint Père pour recevoir sa dernière bénédiction. Après une courte allocution, Sa Sainteté fit présent à Mgr d'un petit crucifix et à chacun de nous d'une médaille en argent, avec son portrait d'un côté, et de l'autre Notre-Seigneur envoyant les apôtres prêcher l'Evangile dans le monde entier. Agenouillés à ses pieds, nous reçûmes sa bénédiction, et je me rappelle non sans émotion que nous, les deux bénédictins, nous étant trouvés les derniers prosternés devant lui, il nous mit la main sur la tête en nous disant :

« Souvenez-vous que vous êtes les fils de saint Benoît, votre grand patriarche.

» Souvenez-vous de tant de saints apôtres, vos frères, qui ont non-seulement converti à la foi, mais encore formé à la vie civile des peuples et des nations entières.

» Souvenez-vous que vous allez entrer dans la voie où ils ont laissé la trace de leurs pas.

» Faites honneur à l'habit que vous portez.

» Allez, allez, et le ciel bénira vos saints désirs..... »

Cela dit, il nous bénit de nouveau et à part. Cette scène nous impressionna tous très-vivement, et Sa Sainteté elle-même parut profondément émue.

Remerciant le Très-Haut de ces grâces privilégiées, et comblés de joie et de consolations spirituelles, nous sortîmes du Vatican.

Enfin, ayant pris congé du P. abbé Théodoli et des moines de Saint-Callixte, qui nous avaient prodigué tant de bontés et d'amabilités, en compagnie de Mgr Brady, du prêtre D. Angelo Confaloniéri et de Nicolas Caporelli, catéchiste, nous partîmes de Rome, le soir du 8 juin 1845.

7. Au bout de sept jours nous étions arrivés à Lyon, où nous reçûmes des pères Maristes une hospitalité digne de leurs nobles cœurs. Comme Mgr avait beaucoup d'affaires à conclure dans cette ville, parce que c'est le siége de l'un des deux conseils de l'œuvre de la propagation de la foi, nous pûmes à notre aise visiter tous les édifices publics, aussi bien que payer un tribut de gratitude et de vénération à la pieuse dame Jéricot, fondatrice de cette excellente œuvre. Cette institution charitable fut effectivement fondée à Lyon en 1822, et aujourd'hui elle se trouve répandue dans toute la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la Prusse, le Portugal, la Grande-Bretagne, l'Irlande, dans toutes les colonies anglaises, en un mot d'un pôle à l'autre, et du levant au couchant. Deux conditions seulement sont attachées à cette bonne œuvre, et elles sont des plus simples et des plus faciles à remplir, savoir : un sou par semaine et la récitation d'un *Pater* chaque jour, en y ajoutant cette invocation : « Saint François-Xavier, priez pour nous. » Les indulgences accordées aux associés sont nombreuses et très-étendues, entre autres une indulgence plénière, le 3 décembre, et une autre un jour par chacun des mois de

l'année. Joignez à cela cent jours d'indulgence chaque fois qu'on répète la prière ci-dessus indiquée, ou à chaque don qu'on fait en faveur de l'œuvre.

Qui le croirait? cette association qui semble de si peu d'importance est la principale ressource qui soutient les missions de la Chine, du Tonking, de Macao, de Corée, de Cochinchine, de Siam, de Tartarie, de Madras, de Calcutta, d'Agra, de Maduré, de Perse, de Syrie, d'Arabie, d'Egypte, d'Abyssinie, de Mésopotamie, de Smyrne, du Pérou, d'Ava, de Madagascar, de Teyas, du Canada, de Terre-Neuve, du Nord de l'Europe, de Moldavie, de Bulgarie, de Macédoine, d'Albanie, de Grèce, d'Asie mineure, des deux Amériques, enfin de beaucoup d'autres, et de ce nombre sont celles d'AUSTRALIE!

Que serions-nous aujourd'hui, catholiques européens, sans l'œuvre des missionnaires? Peut-être serions-nous encore en grande partie idolâtres et barbares comme le furent nos ancêtres! Des nations entières, dont le chiffre n'est pas évalué à moins de *cinq cent millions* d'âmes, implorent notre secours; notre cœur sera-t-il assez endurci pour les laisser périr sous le joug de notre ennemi commun, plutôt que de coopérer à leur salut par la modique offrande d'un sou par semaine? Lorsque les missionnaires tombant de fatigue le long des chemins, épuisés de jeûnes, avec leurs habits usés et en lambeaux, solliciteront la commisération de vos cœurs catholiques les fermerez-vous peut-être à leurs gémissements? Il n'est pas possible de vous supposer cruels à ce point. Eh bien! c'est à quoi justement sont réduits un grand nombre d'entre eux, loin de vos regards, il est vrai, parmi les forêts de l'Amérique ou de l'Australie, ou dans les populeuses cités de l'empire chinois. Vous n'avez qu'à lire les Annales de la propagation de la foi, et vous en demeurerez convaincus.

Quelle est la personne si pauvre, qui ne puisse, en le voulant bien, mettre de côté un sou par semaine, réciter chaque jour un *Pater?*

On a vu un bon paysan donner au profit de cette œuvre le produit d'un figuier, un pieux soldat s'abstenir de fumer deux cigares par semaine, un jeune étudiant se priver de dessert chaque lundi et chaque jeudi. On a vu jusqu'à un pauvre aveugle donner le premier sou qu'il lui arrivait de recevoir en aumône chaque vendredi de l'année. Eh! qui donc pourra refuser ou s'excuser de coopérer ainsi au salut de ses frères?

Prêtres du Très-Haut, élevez la voix. Propagez, parmi les peuples au milieu desquels vous vivez, la connaissance de cette œuvre; elle est plus que toute autre une œuvre de charité.

Tous ceux qui, par leurs aumônes, y concourent partagent avec le missionnaire le mérite d'avoir arboré l'étendard sacré de la croix au sein des nations barbares : c'est l'apostolat, moins ses périls et ses dangers.

8. Nous arrivâmes à Paris, le 24 juin. Mgr y passa 22 jours pour ses nombreuses affaires. Les merveilles que la capitale de la France présente à l'admiration des étrangers sont en si grand nombre et si ravissantes que la durée entière de notre halte en cette ville, ne nous sembla qu'un seul jour. Ayant appris, le Père Serra et moi qu'il y avait à Paris des moines Bénédictins, nous allâmes les visiter : et nous fûmes accueillis par le savant Prosper Guéranger, restaurateur de l'ordre en France, aussi bien que par tous ses autres religieux, avec une affection toute fraternelle. Nous nous revîmes fréquemment durant notre séjour, et le 11 juillet, Mgr Brady fut invité, par le Père Abbé à officier pontificalement, le jour de la translation de notre saint patriarche, qui est fêtée chez eux en grande solennité. Plu-

sieurs de ces bons religieux désiraient faire partie de l'expédition, mais le père abbé ne jugea convenable d'en accorder la permission qu'à un seul d'entre eux, savoir, au novice Léandre *Fonteinne*.

Partis le 16 juillet, pour Amiens; nous allâmes loger chez les Pères du Cœur de Marie, dont le supérieur s'entendit avec Mgr Brady pour augmenter de cinq membres d'entre ses religieux le personnel de notre mission; et ainsi nous partîmes pour Boulogne et de là pour Londres, où nous débarquâmes le 21 juillet.

9. Ignorant la langue et les usages, n'ayant de relations d'aucune sorte, nous nous trouvâmes comme perdus au milieu de la confusion et du tumulte de cette active population. Nous visitâmes néanmoins tout ce qui méritait d'être l'objet d'une attention particulière : le *Tunnel,* ou rue souterraine, qui passe sous la Tamise, et n'a, ce semble, d'autre utilité que de témoigner du pouvoir et de la hardiesse de l'homme; le temple protestant, qui fut autrefois l'église dédiée à saint Paul, chef-d'œuvre de l'art, mais qui aux yeux d'un catholique n'est plus qu'un beau corps privé de l'esprit de vie; la magnifique église des Bénédictins, beau spécimen de l'architecture saxonne; et qui, convertie aujourd'hui en collégiale protestante, s'appelle encore l'abbaye de *Westminster.* A notre grande surprise, nous y trouvâmes encore debout une petite statue de notre père saint Benoît, qui, en demeurant là, jusqu'à nos jours, semble vouloir revendiquer ses droits sur ces murs sacrés; et peut-être le jour de la justice n'est-il pas éloigné. Nous visitâmes aussi le somptueux et extraordinaire édifice, où le parlement tient ses séances; enfin nous vîmes beaucoup d'autres choses curieuses dont il n'est pas de mon objet de parler ici.

Après 8 journées de séjour à Londres, Mgr, en compa-

gnie de Confaloniéri et de Caporelli, fit une excursion jusqu'à la capitale de l'Irlande, et nous, les trois Bénédictins, nous nous retirâmes au couvent de Downside, à 112 milles de Londres, vers l'ouest.

Cette communauté offrit à Mgr Brady, lorsque après 33 jours d'absence il fut de retour de Dublin, un de ses religieux, le sous-diacre Denis Tutell, pour nous accompagner dans la mission, et il fut accepté.

Le premier septembre, nous nous trouvâmes de nouveau à Londres, où vinrent nous rejoindre, arrivant de Dublin, non-seulement les deux italiens déjà nommés, mais de plus neuf autres missionnaires, savoir : un prêtre et huit étudiants, et peu après, trois prêtres et deux laïques français de la congrégation du Cœur de Marie d'Amiens; enfin, de Dublin encore six religieuses de la Mercy, avec une novice.

10. Peu de jours avant notre départ eut lieu un incident dont le récit pourra ne pas déplaire à nos lecteurs. Les propriétaires de l'hôtel où nous logions étaient catholiques, la chambrière était protestante. Un jour un homme ayant été trouvé mort dans un des faubourgs de la ville, nous lui demandâmes qui était ce malheureux. Avec un air de profond mépris, elle nous répondit : « Qui pourrait-ce donc être qu'un papiste? Seuls les catholiques romains peuvent mourir ainsi en désespérés! » Cette absurde réponse nous fit voir clairement quelle triste idée elle avait des catholiques romains. Il est opportun de noter ici que les Anglais eux aussi prétendent à la dénomination de catholiques; et cependant si on leur demande une église catholique, ils vous dirigent vers une de nos églises, jamais vers les leurs. Du reste, pour nous distinguer d'avec eux, ils nous appellent papistes ou romains, noms que le schisme et l'hérésie ont prétendu changer en termes de mépris populaire. Un

peu étonnés de la réponse de cette domestique, nous demandâmes à une autre personne de la maison, pourquoi cette jeune personne haïssait ainsi les catholiques. Il nous fut répondu que toute l'éducation que les ministres protestants donnent à la jeunesse dans ce pays, consiste dans le précepte d'une éternelle aversion contre les catholiques. Et comme cette jeune personne se trouvait pour la première fois au milieu de catholiques, c'était pour elle un objet d'épouvante et d'horreur, à peu près comme si elle se fût trouvée au milieu de serpents, ou d'esprits infernaux : aussi avait-elle déjà demandé son congé. Sachant cela, nous évitâmes de plus lui adresser une seule parole ou de lui demander le moindre service ; mais MARTHE (*c'était le nom de la chambrière*), s'en étant aperçue, vint nous supplier de lui donner librement nos ordres, disant que sans cela nous lui ferions de la peine. Ce changement inespéré amena de fréquentes conversations sur les matières religieuses. La domestique était suffisamment instruite pour répondre à nos arguments avec franchise et intelligence. Or, pour obvier à l'embarras que nous causait notre peu de connaissance de la langue anglaise, elle imagina de coucher par écrit sur le papier ses objections contre les catholiques, nous invitant à y opposer nos raisons, et elle ajoutait : « Si vous pouvez convaincre de fausseté mes assertions, je renoncerai à la mauvaise opinion que jusqu'ici je me suis faite des catholiques et de leur croyance. » Ce ne fut pas la difficulté de la matière, mais celle de langage, qui demanda au Père Serra bien des heures de travail pour répondre aux premières, aux secondes, et jusqu'aux troisièmes objections que Marthe nous faisait par écrit. Mais enfin, après des conférences répétées, cette ennemie des catholiques, celle qui en fuyait jusqu'à la présence, non-seulement cessa de les haïr, mais devint catholique elle-

même. Combien sont incompréhensibles les jugements de Dieu! Marthe exprima le désir d'être instruite des mystères de notre sainte religion, et de recevoir le baptême selon le rite catholique.

Ce furent là les prémices qu'il plut à la grâce divine d'accorder à notre mission.

Le moment de notre départ arrivant, nous confiâmes Marthe aux soins du curé catholique du lieu, pour qu'il perfectionnât l'œuvre de sa conversion.

11. Le matin du 15 septembre, Mgr donna l'ordre que chaque missionnaire se trouvât après l'heure de midi à bord de la frégate l'*Isabelle*. Chacun obéit, et le P. Serra, Confaloniéri et moi, conjointement avec Mgr et les religieuses, nous partîmes le lendemain sur un vapeur pour Gravesend, où nous attendait la frégate. Un peu avant que le navire mit à la voile, Mgr nous réunit tous ensemble, et par une brièvе et énergique exhortation il nous prépara tous à souffrir avec résignation et fermeté les incommodités et les périls du voyage que nous entreprenions.

Voici, y compris Mgr, les noms des 28 missionnaires qui partirent d'Angleterre pour l'Australie, le 17 décembre 1845 :

Mgr. l'évêque Jean BRADY, Irlandais.

Sept Prêtres.	D. Joseph SERRA,	Bénédictins, Espagnols.
	D. Rudesindo SALVADO,	
	D. Angelo CONFALONIÉRI,	Bénédictin, Tyrolien.
	M. . . . . THÉBEAUX,	du Cœur de Marie, Français.
	M. . . . . TIERSÉ,	
	M. Maurice BOUCHER,	
	M. Pierre POWEL, ...	Irlandais.
Un sous-diacre. .	Denis TUTELL, ...	Bénédictin, Anglais.
Un novice.	Léandre FONTEINNE, . . .	novice Bénédictin, Français.
Un laïque.	Nicolas CAPORELLI, ...	» » Romain.

Huit cathéchistes étudiants.	Jean O'Reilly, Nicolas Hogan, Jean Gorman, Timothée Donavan, Jean Fagan, Guillaume Fowlere, Martin Butler. Térence Farelly,	Irlandais.
Deux laïques.	Théodore Odon, Vincent . . . .,	de la maison du Cœur de Marie, Française.
Six religieuses.	Maria Frayne, avec cinq autres religieuses et une novice, toutes de l'ordre de la *Mercy*,	Irlandaises.

CHAPITRE III.

1. Ce fut une belle matinée s'il en fut jamais, que celle du 17 septembre, alors que les marins parmi leurs chants joyeux exécutaient les manœuvres pour sortir de la rade. L'*Isabelle*, gonflant majestueusement ses voiles, fendait les paisibles eaux de la Tamise, comme fière d'avoir été choisie pour aller porter la parole de vie aux peuples qui ne la connaissaient pas encore. Néanmoins tant de majesté et de calme ne furent pas de longue durée; car, à peine la frégate était-elle entrée dans le détroit qui sépare la France d'avec l'Angleterre, que les flots de l'océan, tantôt se soulevant comme des montagnes d'écume, tantôt s'entrouvrant en profonds abîmes, semblaient nous menacer de la mort à tout instant. A la vue de ce danger, l'habile capitaine fit jeter l'ancre; et après Dieu c'est à cette précaution que par trois fois nous dûmes la conservation de notre vie.

Effectivement ce ne fut qu'après trois tentatives que l'ancre put prendre de manière que notre bâtiment, soit par la violence des vagues, soit par la furie des vents, ne fût pas poussé et brisé du contre les rochers d'Angleterre, ou contre les sables de la côte opposée. Mais la divine Providence, qui veillait sur ses missionnaires, ne permit ni aux puissances infernales, ni à l'inconstant élément, de suspendre ou de traverser plus longtemps ses desseins. Aussi, dans la nuit du 20 au 21, nous sortîmes du Pas-de-Calais, voguant, avec vents en poupe, vers l'ouest.

Les personnes qui ne connaissent pas la mer ne sauraient se figurer tout ce que nous eûmes à souffrir dans les premiers débuts de notre traversée. Qu'il suffise de dire que m'étant hasardé à sortir de ma cabine, pour jeter un coup d'œil sur les horreurs de la tempête qui nous ballotait, je tombai le visage en avant dans la chambre commune; en roulant je parvins à saisir un des pieds de la table fixée au plancher; et puis marchant à quatre pattes, je rentrai, quoique à grand' peine, dans ma cabine, où je restai immobile dans mon lit, brisé de tous mes membres, tourmenté de cruelles douleurs de tête et du mal de mer pendant une journée entière. Le P. Serra couché près de moi et tous les autres, qui plus, qui moins, me faisaient tristement écho. Mais, grâces à Dieu, ces lugubres heures ne se renouvelèrent plus, et quoique la frégate courût neuf milles à l'heure et quelquefois dix, son mouvement était si égal et si doux, que nous pouvions vaquer à tous nos exercices ordinaires, comme lire, écrire et le reste.

2. Le 3 octobre, nous nous trouvâmes en présence des côtes de l'île de Madère. Nous la laissâmes à droite, continuellement chassés par un vent régulier du nord, et deux jours après nous dépassâmes l'Ile de Fer. Comme Mgr avait un autel portatif, nous célébrions chaque matin le saint

sacrifice de la messe, et nombre de fois il y eut jusqu'à huit messes le dimanche. Je célébrai la première le 5 octobre, jour de grande dévotion pour moi, parce que c'est la fête du premier martyr Bénédictin, saint Placide. Le jour suivant commencèrent à souffler les vents périodiques, connus sous le nom de vents *alizés*. Le capitaine donna l'ordre d'amener les voiles neuves et de hisser les vieilles, précaution qui nous annonçait que nous n'avions plus à redouter les sinistres fureurs de la tempête. Nous courions 7 milles à l'heure, dans la direction sud, par 19° de longitude ouest de *Greenwich*, lorsque le 7 nous entrâmes sous le tropique du Cancer : le thermomètre indiquait 23° Réaumur. Dès avant ce jour nous avions observé le phénomène des belles et étranges lueurs phosphorescentes qui se voient sur l'eau. Un jour, le capitaine prit de là occasion de nous faire une agréable surprise. J'étais seul sur le pont, me promenant et offrant à Dieu la prière du soir, lorsque j'aperçus, non sans étonnement, une longue traînée luisante qui suivait le sillage du navire. Le capitaine s'approcha de moi et me dit : « Que faites-vous? vous contemplez peut-être et vous adorez le Dieu créateur de ces vastes et immenses abîmes?..... » Parlant ainsi, il se mit à contempler lui-même le phénomène lumineux, et après quelques instants de réflexions, il commanda une manœuvre qui fut à l'instant exécutée par les marins. En même temps, m'ayant recommandé le silence sur ce qu'il allait faire, il cria aux passagers : « Venez, venez voir un énorme serpent de mer que les marins ont pris, et traînent à l'arrière du vaisseau. » A cette étrange nouvelle tous les passagers accoururent sur le pont. Convaincus, à la vue de ce corps lumineux, que ce ne pouvait être autre chose qu'un poisson, ou un serpent, de grandeur extraordinaire, et curieux de l'observer de près, ils se précipitèrent en masse vers le côté où

les marins manœuvraient pour l'amener à bord. Mais quelle ne fut pas leur confusion au milieu des rires universels, quand ils reconnurent que ce monstre n'était autre chose qu'un cordage!.... C'était bien en effet un cordage d'environ cent pieds de long, lequel, pour avoir été mal enroulé par les marins, était tombé à la mer, sans que personne s'en fût aperçu. Et lorsqu'il eut été remis en son lieu, il conserva encore pendant plus d'une heure cette lumière phosphorique.

On a dit que la cause principale de cette lumière était les excréments et la putréfaction des poissons; mais si une telle assertion était quelque peu fondée, quelle quantité de matière ne faudrait-il pas pour en remplir le vaste océan?

Par 10° de latitude septentrionale et 22° de longitude, nous vîmes le vaisseau anglais le *Bamboo*, qui venait des Indes orientales, et justement de Calcutta. Deux jours après, notre frégate salua la frégate *Marie-Isabelle*, qui allait à Valparaiso, et était sortie du port de Londres sept jours avant nous : les deux bâtiments se renseignèrent mutuellement par les signaux maritimes usités, c'est-à-dire par le moyen de pavillons de diverses couleurs.

3. Nous avions coutume chaque dimanche, outre les messes basses, d'en chanter une à onze heures, ainsi que les vêpres après dîner. Comme ces offices n'étaient pas du goût d'un certain protestant, il lui prit fantaisie de nous troubler dans nos saintes fonctions, croyant peut-être selon ses idées faire en cela une œuvre méritoire. Il ne cessait donc tout le temps ou de siffler, ou de prendre entre ses mains un instrument dont il s'évertuait à jouer le plus mal possible; ou bien il accompagnait de sa voix nos chants, s'étudiant à en estropier les paroles et l'harmonie, de manière à faire perdre patience. Il fut prié par Mgr de vouloir bien prendre cette récréation excentrique avant ou

après notre office : ce jeune homme mal élevé lui répondit grossièrement, et presque de manière à faire croire que s'il n'eût été retenu par la présence de quelques-uns d'entre nous, il en serait venu à des voies de fait. Nous fûmes assez longtemps troublés par ce pénible incident, jusqu'à ce qu'enfin le capitaine en eut connaissance et contraignit ce jeune homme à s'excuser auprès de Mgr.

Du 19 au 22, le vent nous fut contraire et la saison pluvieuse; nous dûmes dériver lentement du côté de l'est. Le 28 nous passâmes la ligne, par 19° de longitude, avec une chaleur de 21 degrés Réaumur, le soleil étant déjà 13 degrés par delà la ligne.

On a cru quelquefois que le passage de la ligne était insalubre, et tout à fait pernicieux par l'effet de l'extrême chaleur qui y tombe à plomb : c'est une erreur; en beaucoup d'endroits et même à Paris, au mois de juin 1849, j'ai plus souffert de la chaleur, que je n'ai jamais fait, toutes les fois que j'ai passé sous la ligne, à tel point que ma grosse chemise de laine ne m'a jamais incommodé.

4. Il existe parmi les marins anglais une étrange coutume : c'est de célébrer le passage sous la ligne par une bizarre cérémonie pratiquée sur ceux qui passent par là pour la première fois, et qu'on appelle *baptême*. On notifie cette coutume aux passagers de première et de seconde classe, afin qu'à cette occasion ils fassent un don à l'équipage. Il est résulté parfois de cet usage de si funestes accidents, que pour y remédier le parlement a dû le prohiber par une loi, et imposer une forte amende aux capitaines qui en toléreraient la violation. Néanmoins cet usage s'observe encore entre marins, et voici comment. Quand ils ont choisi le *patient* (c'est bien le nom qui convient) entre les novices de l'équipage, ils le font asseoir sur le banc le plus bas et le plus humide; ils lui enduisent de graisse le visage

et tout le corps; puis ils versent dessus les eaux de cuisine tièdes et mêlées de goudron. Alors un autre marin tenant en main le couteau de cuisine le plus ébrêché, s'apprête à le raser et à lui rajuster la chevelure avec un peigne de bois fait pour cet usage. Le goudron s'étant un peu refroidi, demeure inhérent et aggloméré avec les cheveux et les poils de la barbe. On peut en conséquence imaginer facilement quelle est la douleur que doit souffrir ce pauvre diable, qui à chaque coup de rasoir du *barbier-bourreau*, se sent arracher des touffes de poils, et avec la barbe la peau elle-même; pourtant il se garde bien de laisser échapper la moindre plainte, de peur de pis encore; mais la cérémonie terminée, il remercie l'exécuteur et les assistants, parce que, à partir de ce jour, il est réputé leur légitime camarade et leur égal.

Le passage des navires sous l'équateur, soit qu'ils voyagent de l'hémisphère septentrional, à l'hémisphère austral, ou *vice versâ*, ayant lieu exclusivement entre les 19° et 32°, il résulte de là que dans ces eaux se rencontrent généralement beaucoup de navires dont la direction est vers des points du globe tout à fait différents et opposés. Nous en rencontrâmes qui appartenaient à la France, à l'Espagne, à l'Amérique, à la Hollande.

Le 2 novembre, ce fut pour nous une consolation de nous rappeler que nos frères unissaient leurs prières aux nôtres en faveur des âmes des fidèles trépassés. Nous chantâmes solennellement ce jour-là les vêpres et la messe des morts. Le mouvement que fit bientôt après la frégate n'était pas ordinaire; le vent devint très-fort et la mer très-agitée. Une vague vint se briser contre la frégate avec une telle impétuosité, que les eaux allèrent mouiller la moitié de la seconde voile, c'est-à-dire qu'elles s'élevèrent à plus de 30 pieds au-dessus de la mer : mais bientôt le vent se calma

et la mer revint à l'état de bonace. Le neuf du mois nous étions au delà du tropique du Capricorne; et depuis lors jusqu'à la baie du cap, notre voyage fut des plus heureux; car nous courions presque continuellement avec une vitesse de 9 milles à l'heure.

5. Le 22, nous aperçûmes, visible à l'œil nu, au moment où le soleil était dans toute sa splendeur, une étoile très-brillante; et le 23 à la distance de 52 milles, nous observâmes *la Table,* montagne qui domine la baie du cap de Bonne-Espérance, où nous entrâmes le 24, dans la matinée. A peine Mgr Griffts, évêque de cette ville, eut-il connaissance de notre arrivée, qu'il vint nous visiter à bord; et nous tous, les religieuses exceptées, nous nous empressâmes de la lui rendre le jour suivant.

6. Le cap de Bonne-Espérance fut découvert en 1487, par Barthélemi Diaz, Portugais, qui lui donna le nom de *cap des Tempêtes* : nom qui fut ensuite changé par Jean, roi de Portugal, en cet autre nom plus flatteur qu'il conserve encore aujourd'hui. En 1652, le Hollandais Van-Riebeck y fonda la ville qu'on y voit, et qui fut peuplée de tous les mauvais sujets bannis de Hollande, de soldats et de marins congédiés. Les Anglais s'en emparèrent au bout de quelque temps, mais plus tard, en vertu d'un traité, ils la restituèrent aux Hollandais. Enfin ils s'en emparèrent de nouveau et la tiennent en leur pouvoir avec une attention jalouse comme un point de haute importance pour leur commerce avec les Indes. Sa population est de 25,000 âmes. Le plus grand nombre d'ailleurs se compose de Hollandais, qui ayant bien de la peine à se soumettre aux lois anglaises, n'en portent le joug que par pure contrainte. Les rues sont larges, spacieuses, coupées par d'autres à angle droit, et ornées d'élégantes maisons qui, par leur blancheur et leur propreté, semblent toutes de récente

construction. Les principaux édifices sont : la cathédrale catholique d'un beau style gothique, dans le genre flamboyant; le temple des anglicans, la caserne, ou plutôt le palais des soldats; les tribunaux et la bibliothèque. On y voit des places spacieuses, de beaux jardins, particulièrement celui de la compagnie des Indes, de délicieuses promenades publiques, bordées d'un double rang de pins et autres arbres, qui mettent cette ville au rang des plus belles villes de province en Europe. C'est la résidence d'un évêque protestant, et de nombreuses sectes y ont de leurs adeptes. Beaucoup de familles protestantes qui, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, émigrèrent de France, s'établirent en cette ville, où existent encore leurs descendants sous les noms de *Hugon*, *Lombard*, *Faure*, *du Buisson*, et autres. Ce que j'observai de plus singulier en ce lieu ce furent deux chars tirés chacun par quatorze bœufs et la longueur du fouet de leur conducteur, lequel avait bien 18 à 20 pieds de long. Les colons du district de *Constancia*, à la distance de quelques milles de la ville du cap, font un grand commerce de vins exquis, connus sous le nom même de ce district. Des épreuves réitérées ont été faites pour étendre la culture de ces vignes à d'autres districts, mais le résultat n'a pas répondu aux espérances.

7. La baie est protégée du côté du sud par la grande montagne de la *Table*, qui met aussi la ville à l'abri des vents violents de l'est. Les navires qui sont à l'ancre dans la partie nord de cette baie, ont quelquefois besoin de jeter deux ancres, comme il nous arriva à nous-mêmes, pour n'être pas rejetés en pleine mer, ou contre les périlleux écueils qui se trouvent non loin de là. Il n'est pas rare qu'on soit obligé de rester quinze jours dans la baie, sans pouvoir débarquer à cause de la grosse mer; mais, grâces

au ciel, nous fûmes favorisés, car nous eûmes constamment un calme complet. Dans les mois d'hiver, c'est-à-dire d'avril en septembre, les navires abandonnent *Table-Bay*, et se mettent à l'abri des vents d'ouest, dans la baie dite *False-Bay*.

Un soir que la mer était tranquille, et présentait une surface argentine sous un beau clair de lune, j'observai un rare phénomène de lumière phosphorique. Une grande multitude de poissons à la profondeur de 20 à 25 pieds, se donnaient la chasse entre eux, et quoiqu'il y en eût de fort petits, on les distinguait parfaitement, parce que leur volume apparent était grandi en raison de la rapidité de leur course et de leurs frétillements en tous sens. Ceci avait lieu une heure avant minuit. Le jour suivant, quoique la mer fût calme et la lune d'un éclat aussi pur que la nuit précédente, le phénomène ne se reproduisit point.

Tout le temps de notre séjour dans la baie, nous eûmes constamment une chaleur de 16 degrés Réaumur, et dans la ville jusqu'à 20°.

8. Le premier jour de décembre, comme déjà on était entrain d'appareiller, pour sortir de la baie et continuer notre voyage, la frégate heurta si violemment contre un navire, qu'au fracas de l'épouvantable choc et au craquement de tous les agrès et des mâts qui semblaient s'éclater, nous nous crûmes tous arrivés à notre dernière heure. Il n'en résulta pourtant que quelques dommages extérieurs, et trois jours de retard suffirent pour tout réparer. Partis vers dix heures, dans la matinée du 4, sur le soir du même jour, un funeste accident nous remplit tous de tristesse et de désolation. Le pauvre P. Bouchet commença dès lors à donner des symptômes d'aliénation mentale. Nous cherchâmes à lui donner tous les secours que purent permettre et notre inexpérience absolue dans l'art de la médecine,

et l'absence de ressources à laquelle nous réduisait notre position; mais tout fut inutile. La maladie, en dépit de nos soins, augmenta rapidement, et au bout de quelques jours il fut indispensable de le veiller la nuit, et enfin de recourir à la dure nécessité d'une camisole de force. Après avoir été affaibli par la réitération des bains et des saignées, il devint plus traitable. Il paraîtrait que notre malheureux compagnon dut en partie son mal aux effets des scrupules dont sa conscience était tourmentée, pour avoir publié autrefois un petit opuscule sur la vie de saint Joseph, opuscule qui d'ailleurs était loin d'être sans mérite; peut-être aussi que l'effroi causé par les premiers dangers de la mer dans le Pas-de-Calais, le choc des deux navires dans la baie du cap, et tout autre incident du voyage, avaient donné la dernière secousse à sa raison affaiblie. Mais durant l'état d'aliénation mentale, il ne parlait que de cet écrit. La triste position de notre confrère troubla la satisfaction que devait nous donner une traversée passablement heureuse.

9. Au bout de 18 jours de navigation depuis notre départ du cap, nous passâmes à la hauteur des îles désertes de Saint-Paul et d'Amsterdam, que nous laissâmes sur la droite, par 38° de longitude et 38° de latitude méridionale : alors notre thermomètre marquait 12° Réaumur. Quelques milles plus loin, vers l'est de ces îles, nous eûmes à supporter la bonace; et à cette occasion ce nous fut un agréable passe-temps d'assister à la chasse des albatros (*diomedea exulans*). Cet oiseau aquatique, qui est d'une grandeur énorme, a le plumage de couleur blanche avec les ailes de 12 à 14 pieds (anglais) d'envergure. Son cou, long et gros, est surmonté d'une tête proportionnée, laquelle est armée d'un bec assez fort pour déchirer la cuirasse des grands cétacés qu'il rencontre souvent à l'état de cadavres flottants sur la surface de la mer. Sa chair est un

peu trop huileuse. On les rencontre quelquefois réunis par grandes troupes, et suivant le navire dans sa course. Ils saisissent avec une admirable prestesse les morceaux de viande ou de pain qu'on jette à la mer ; aussi est-il facile de les prendre à l'hameçon, dans les temps de calme ; quelques passagers en prirent jusqu'à huit en quelques heures durant la bonace.

C'était le dernier jour de l'année 1845 ; et pendant que nous faisions retentir les airs du chant d'un *Te Deum*, en actions de grâces des bienfaits reçus du ciel dans le cours de l'année, notre frégate eut deux voiles déchirées par la furie du même vent qui depuis longtemps nous faisait courir onze milles et demi à l'heure. Nous commençâmes l'année 1846 par une messe chantée, un sermon et l'office de vêpres célébré à l'heure canonique, suppliant le Seigneur de bénir et de protéger notre avenir.

10. Enfin dans l'après-midi du 7 janvier, la sentinelle qui était sur le grand mât cria tout d'un coup, contre notre attente : « Terre, terre! » A ce signal quel fut notre enthousiasme, quels furent nos battements de cœur ? c'est ce qui ne saurait se rendre! Chacun courait sur le pont et s'empressait de chercher des yeux cette terre promise, cette terre tant désirée. Enfin nous découvrons de loin l'Australie !

Avec le triste ressouvenir que nous conservions des côtes d'Afrique, de leurs sables et de leur aspect désolé, il est facile de concevoir qu'à la vue des côtes occidentales de l'Australie si riantes de verdure, nos cœurs durent s'ouvrir aux émotions d'une sainte joie, et nos transports ne firent que redoubler à mesure que nous approchions.

Deux heures avant la nuit étant passés au nord de l'île de Rotte-Nest, nous arrivâmes dans la baie de Fremantle (*Gage-Road*), et ayant jeté l'ancre, parce que nous ne

devions pas débarquer ce jour-là à cause de l'heure avancée, chacun de nous, se renfermant dans le secret de son cœur, élevait vers le ciel d'humbles et dévotes actions de grâces pour le grand et signalé bienfait d'une protection constante et de notre conservation pendant les 113 jours d'une si longue et périlleuse traversée.

CHAPITRE IV.

1. Dès l'aube du jour suivant, 8 janvier, chacun des missionnaires était préparé pour le débarquement; et nous passions dans deux grandes barques destinées à nous transporter sur le rivage. A peine étions-nous séparés de la frégate, que l'équipage entier cria unanimement par trois fois : *Hip, hip, hurra!* Nous répondîmes sur le même ton et par les mêmes mots. Ce « *hip* » des Anglais a en pareille circonstance plus d'énergie, comme cri de joie et de bonne augure, que le « *viva* » des Italiens. Après la cessation des cris, nous entonâmes dévotement les litanies de Lorette, jusqu'au point de débarquement.

Agenouillés à l'endroit même où nos premiers pas s'imprimèrent, nous chantâmes l'hymne Ambrosien comme réitération d'actions de grâces, en présence de la foule accourue sur la plage, et qui, comme nous, fut touchée jusqu'aux larmes. Ensuite nous fîmes halte dans un hôtel tenu par un catholique pour prendre quelques raffraîchissements.

2. Nous rencontrions partout des sauvages dans les rues de la ville, et comme notre plus grand désir était de faire

connaissance avec quelqu'un d'entre eux, nous adressâmes la parole aux deux premiers qui s'offrirent à nous. Mais qui les comprenait? Le premier mot que nous entendîmes fut le mot *maragna,* répété ensuite bien des fois. Réfléchissant là-dessus en moi-même, je me disais : « *Maragna* dans le dialecte de mon pays, la province de Galice, signifie *tromperie*. Ces pauvres malheureux soupçonneraient-ils quelque trahison de notre part? » Je me tournai vers le maître de l'hôtel, lui demandant ce que voulaient dire ces sauvages avec le mot *maragna?* « *De la nourriture,* » me répondit-il. Alors ayant pris un grand morceau de pain, je le partageai entre les deux sauvages ; et en même temps ayant tiré mon portefeuille, je notai le mot interprêté; et cela d'après la méthode que je prétendais suivre. Nous nous mîmes ensuite à examiner la ville : vers la partie nord de la ville, nous traversâmes une rue souterraine ou tunnel qui nous conduisit à un laboratoire où se faisait l'extraction de l'huile de graisse de baleine, dont la pêche produit à la colonie d'immenses richesses. Un bel édifice était en construction au sommet de la colline que nous avions traversée au moyen du tunnel ; et nous trouvâmes que c'était une prison dans laquelle étaient détenus un petit nombre de délinquants, confiés à la garde du seul geôlier. Dans la partie opposée de la ville était le temple anglican, et non loin de là une chapelle de moindre importance appartenant aux méthodistes. Beaucoup de débris de navires épars çà et là sur la plage venaient ajouter de nouveaux motifs à notre reconnaissance envers le Tout-Puissant. Entre les écueils de formation calcaire, vivaient beaucoup de coquillages très-recherchés des amateurs; et les éponges se présentaient à chaque pas sous les plus bizarres formes d'arbustes, de cornets et cent autres. Les promenades par la ville aux heures de l'après-midi devenaient

fatigantes et nuisibles à la vue, par suite de la réverbération du soleil sur les sables brûlants, et plus encore sur les murailles des maisons : la chaleur du reste ne montait pas au-delà de 25° Réaumur. Le reste de cette journée, comme aussi la matinée du jour suivant, fut consacré à des tentatives du genre des premières auprès des sauvages.

3° Dans l'après-midi du 9 nous partîmes en bateau de Fremantle pour Perth, en remontant le fleuve Swan, et chantant de temps à autre les litanies de la Vierge ou quelque pieux cantique. La présence de majestueux eucalyptes, d'arbrisseaux touffus et verts, d'arbustes à moitié carbonisés, et l'aspect de rives couvertes de verdure tantôt naturelle, tantôt artificielle, formaient un contraste si varié et si brillant, que le cours tortueux du Swan nous offrait à chaque instant quelque nouvelle scène, quelque nouvelle occasion de louer le Seigneur.

Dans quelques terrains sablonneux qui se projetaient parfois jusqu'au milieu du fleuve, nous observâmes d'innombrables oiseaux aquatiques, principalement de pélicans, lesquels à notre approche demeuraient immobiles, sans paraître du tout s'inquiéter de notre présence. Quant au cygne noir que nous étions surtout curieux de trouver sur les rives d'un fleuve auquel il a donné son nom, il ne nous fut pas donné d'en apercevoir un seul; ses instincts solitaires l'avaient fait émigrer ailleurs.

Après trois heures et demie de navigation délicieuse, nous nous trouvâmes dans les eaux de Perth, où une foule compacte nous attendait sur la jetée et nous accueillit avec d'extraordinaires acclamations de joie. Sans dessein prémédité, mais par hasard nous fûmes les premiers, le P. Serra et moi, qui touchâmes le sol de Perth; après nous vinrent tous les autres, avec lesquels chantant le *Te Deum*, que j'eus l'honneur d'entonner, nous nous avançâmes pro-

cessionnellement vers l'église. Celle-ci consistait en quatre petits murs, absolument nus, surmontés d'une toiture en bois, sans autel, sans portes ni fenêtres. Là s'arrêta la procession et se terminèrent les chants avec les prières d'usage et la triple bénédiction qui nous fut donnée par Monseigneur.

Pendant qu'on préparait les portes et les fenêtres pour l'église, ce fut notre affaire d'orner l'intérieur avec de saintes images; mais avant tout nous dressâmes un autel au-dessus duquel la première place fut réservée pour l'image de la sainte mère de Dieu, comme notre avocate et notre protectrice.

Les nombreux sauvages qui, à toute heure, circulaient par la ville, nous présentaient de favorables occasions de nous familiariser avec eux et d'obtenir des notions sur leurs mœurs; mais l'ignorance absolue de leur langage était pour nous une insurmontable difficulté. Néanmoins nous observâmes en eux une excessive défiance vis-à-vis des Européens, dont ils avaient appris à imiter les vices et non les vertus.

L'ensemble de la ville offrait à notre curiosité peu de choses dignes de remarque. On peut dire qu'une bonne partie de son enceinte appartient encore aux forêts natives; car on trouve passablement d'arbres au milieu des rues, des places, et auprès des édifices; bien des maisons sont protégées contre les ardeurs du soleil par le feuillage épais d'eucalyptes séculaires.

Nous y trouvâmes des nuées de moucherons très-importuns; et les grenouilles coassaient avec tant de force dans les eaux stagnantes qui existent dans l'intérieur même de la ville, que parfois il fallait crier en parlant, comme pour se faire entendre à des sourds. Plus d'une fois le matin je fus éveillé par la musique inattendue de quelques-uns de

ces amphibies qui, grimpant sur la plus haute cime de quelque arbre dont l'habitation était ombragée, étaient descendus de là par la cheminée jusque dans ma chambre à coucher. La première fois que j'en fus témoin, j'en demeurai tout ébahi.

Cependant notre infortuné compagnon le P. Bouchet, après avoir longtemps souffert et sans avoir recouvré la raison, rendit son âme à Dieu. Ce vertueux jeune homme, qui de la congrégation de Saint-Sulpice, où il avait été élevé, passa dans la congrégation du Cœur-de-Marie, avait d'abord été envoyé dans les missions d'Amérique; mais il en était revenu et comme il se trouvait à Amiens lors de notre passage, le Seigneur nous l'adjoignit pour collègue, le destinant ainsi à devenir la première victime de la charité qu'aurait à lui offrir notre mission d'Australie. Nous lui rendîmes les honneurs funèbres avec le plus de décence et le plus de solennité qu'il fut possible. Et comme les catholiques n'avaient pas encore de cimetière particulier, le P. Bouchet fut enterré près de notre église dans un terrain qui en dépendait et qui fut béni à cette intention.

4. Quelques jours après ce douloureux événement, Mgr voulant être fixé sur le système de mission qu'il convenait d'adopter pour la conversion et la civilisation des sauvages de cette contrée, assembla ses prêtres en conseil, et ayant demandé à chacun de nous son avis, la conclusion fut que l'unique méthode était de les suivre dans leurs courses. Alors Mgr forma trois divisions de missionnaires qui furent appelés par lui : mission du nord, mission du sud, mission centrale, et nous fûmes répartis ainsi qu'il suit :

Mission du Nord.

D. Angelo Confalonieri, supérieur.
Jacques Fagan.
Nicolas Procon.

Mission du Sud.

P. Tébeaux, supérieur.
P. Tiersé.
Vincent N. . . . .
Théodore Odon

Mission du Centre.

P. D. Joseph Serra, supérieur et vicaire général.
P. D. Rudesinde Salvado.
D. Denis Tutell.
Léandre Fonteinne.
Jean Gorman.

Mgr ayant ainsi déterminé les missions et choisi les sujets dont elles devaient être composées, demanda au gouverneur de la colonie des terrains pour les établir. Celui-ci lui accorda vingt acres de terre pour chaque mission, à l'exception de celle du nord qui se trouvait hors des limites de la colonie de Swan-River.

Le dernier dimanche de janvier (25), jour où se célébrait la fête de la conversion de saint Paul, après la messe chantée solennellement, Mgr nous adressa de son siége une paternelle et chaleureuse allocution pour nous fortifier et nous encourager à entreprendre les travaux apostoliques auxquels nous étions appelés. Il nous donna ensuite sa sainte bénédiction et nous congédia avec le baiser de paix. Il serait difficile de dire quelle fut en cette circonstance notre émotion et celle de tous les catholiques et protestants dont nous étions entourés.

Il plut au Seigneur de se servir de cette touchante et sublime cérémonie, pour procurer à sa sainte Eglise, comme prémices et gages de l'heureux succès des travaux de ses serviteurs, la miraculeuse conversion de trois protestants, qui n'étaient venus là que par un simple motif de curiosité, et qui demeurèrent comme enchantés et stupéfaits à la vue du courage et de l'abnégation que la religion catholique sait inspirer à ses envoyés.

Confiants en Dieu, arbitre et distributeur des grâces, nous nous mîmes à disposer les choses nécessaires, afin de nous trouver prêts au premier signal de départ.

5. La mission du sud fut la première à se mettre en marche pour sa destination, qui était, la ville d'Albany, dans le port de King-George's-Sound. Les missionnaires étant sortis de Perth le 6 février, et cheminant par terre et à pied, n'arrivèrent à Albany que sur la fin de mars. Faisant de cette ville le point central de leur mission, ils s'avançaient de là dans les bois, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, à la recherche des sauvages, supportant dans ces expéditions toute espèce de privations et de fatigues. Les provisions de bouche furent bientôt consommées, et ils n'eurent pas moyen de les renouveler. Alors pendant de longs jours ils se trouvèrent heureux d'avoir pour tous mets des patates, et l'eau où ils les faisaient cuire leur tint lieu du meilleur café.

La pénurie à laquelle étaient réduits les missionnaires, fut connue des protestants ainsi que des marins qui étaient à l'ancre dans le port, et on leur apporta du biscuit et diverses autres sortes d'aliments. Mais ces secours n'étaient que précaires et passagers, et ils se virent l'un après l'autre réduits à abandonner la mission d'Albany et à se retirer dans l'île Maurice, où les missions, dirigées par Mgr Collier, Bénédictin anglais, sont d'un genre bien différent.

6. Le premier de mars, l'occasion s'étant présentée d'un bâtiment, qui de la baie de Fremantle partait pour Sydney, les trois missionnaires du nord s'y embarquèrent; et puis de Sydney sur un autre bâtiment ils firent voile pour Port-Essington. Malheureusement le navire, arrivé au détroit de Torrès, et précisément dans le lieu appelé *Endeavour-Strait,* fit naufrage. Seuls, le capitaine Mackenzie et le

missionnaire D. Angélo Confaloniéri, échappèrent comme par miracle. Les deux catéchistes Irlandais, James Fagan et Nicolas Hogan, périrent avec tout l'équipage et tous les passagers. Un autre vaisseau qui peu après vint à passer sur le théâtre du naufrage, prêta secours au capitaine et au missionnaire, lesquels s'étaient réfugiés sur des écueils, ou bien, selon un autre récit, s'étaient saisis de quelques planches flottantes, et épuisés de fatigues et d'angoisses, n'attendaient que de Dieu seul les moyens de salut. D. Angélo, conduit à Victoria presque nu, dut à l'humanité du gouverneur, quoique protestant, d'être pourvu de tout ce dont il avait besoin. Il m'est doux de pouvoir consigner ici les expressions de vive gratitude que le bon missionnaire reproduisit maintefois dans ses lettres, pour nous dépeindre toute sa reconnaissance envers son bienfaiteur. Ayant reçu bientôt après d'abondantes aumônes, tant d'Irlande que de la Propagation de la Foi, il se consacra avec un zèle tout apostolique à porter la parole divine aux sauvages, parmi les bois, sans négliger les mécréants qui se trouvaient dans la ville; jusqu'à ce que, le 9 juin 1848, épuisé par les fatigues et par la fâcheuse influence du climat, il alla recevoir au ciel la couronne de ses travaux. Le prêtre, Don Angélo Confaloniéri, élève de la propagande, était originaire du Tyrol. Jeune homme de beaucoup de talents, et de saintes mœurs, sa mort fut pleurée de tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître.

7. Mgr Brady établit le 10 avril une autre mission dépendante de celle de Perth, à Guildford, pays éloigné de huit ou neuf lieues de la capitale, et il y envoya dans ce but le prêtre Powel, accompagné du catéchiste Butler. Mais les privations excessives et les rudes épreuves auxquelles est exposée la vie du missionnaire les forcèrent à se réfugier de nouveau dans la capitale. Quelque temps après le

prêtre Powel abandonna même la mission de Perth, et s'étant embarqué pour les Indes, se rendit à la mission de Calcutta.

J'ai voulu parler tout de suite des deux dernières missions, en intervertissant l'ordre chronologique, afin de n'avoir plus à parler que de la mission centrale.

8. Mgr Brady n'ignorait pas que si un Européen s'aventurait dans les bois et n'avait plus de communications avec les villes ou avec les colons établis à quelque distance dans la campagne, il ne pourrait échapper à une mort certaine. Il ne savait donc où fixer son choix quant à la direction qu'il indiquerait à la mission centrale. Il envisageait toute la difficulté qu'il y aurait à faire parvenir les provisions au milieu des bois, et aussi la probabilité que les conducteurs s'égareraient et perdraient la trace du sentier suivi par les missionnaires. Sur ces entrefaites arriva à la ville, venant de l'intérieur des terres, le capitaine et magistrat Jean Scully, catholique, fixé dans la colonie depuis nombre d'années. M. Scully, dans une visite qu'il fit à Mgr, apprenant dans quelle perplexité il était, lui dit que non loin de ses possessions se trouvaient de nombreux sauvages et des terrains fertiles, où l'on pourrait fonder une mission avec espoir de succès. Sur cet avis, Mgr renonça aussitôt à toute autre idée, et adopta définitivement celle que lui soumettait le capitaine ; celui-ci s'offrit d'ailleurs à transporter gratuitement les choses les plus nécessaires.

Arriva enfin la matinée du 16 février, jour que Mgr avait fixé pour notre départ. De cinq réduits à quatre, vu que le sous-diacre Tutell était malade, le signal du départ nous remplit néanmoins de consolations. Chacun de nous ayant fait tous ses préparatifs, le crucifix sur la poitrine, le bréviaire sous le bras et le bourdon à la main, nous nous dirigeâmes, au déclin du jour, vers l'église, où Mgr nous

attendait. Difficilement nous pûmes pénétrer jusqu'aux degrés de l'autel à cause du concours de catholiques et de protestants venus pour assister à un adieu qu'ils croyaient le dernier. Là, agenouillés devant l'image de la mère de Dieu, exposée avec une pompe solennelle, nous entonnâmes les litanies de Lorette, le *Salve Regina* et la commémoraison de notre glorieux patriarche saint Benoît.

Ensuite Mgr nous ayant fait une éloquente exhortation, qui nous impressionna vivement, aussi bien que toute l'assistance, il nous donna de nouveau sa bénédiction et le baiser de paix. Au sortir de l'église nous trouvâmes qu'un beau clair de lune nous tenait lieu de la lumière du jour. Mgr et une foule nombreuse nous accompagnèrent assez loin, et ensuite nous continuâmes notre voyage en compagnie des conducteurs des deux chars.

9. Le terrain était tellement mobile, que nos pas s'enfonçaient quelquefois dans le sable de plus d'un demi-pied, en sorte que vers les deux heures après minuit nos jambes ne nous soutenaient plus, et notre corps était dans un état de fatigue extrême. Alors le P. Serra, notre supérieur, invita les conducteurs des chars à s'arrêter un peu pour prendre quelques instants de repos, ceux-ci répondirent que nous pouvions faire halte pendant qu'ils poursuivraient leur marche jusqu'à l'habitation de Samuel Moore, encore à quatre milles de là, où ils nous attendraient. C'est ce qu'ils firent, et nous nous couchâmes sous un de ces arbres appelés *Eucalyptus robusta,* lequel par sa grosseur pouvait nous faire croire à son existence non-seulement séculaire, mais antédiluvienne. Nous étant recommandés à Dieu, nous dormîmes délicieusement jusqu'aux premières lueurs du jour : et alors ayant récité les prières accoutumées, nous reprîmes notre route. Après nous être plaisantés l'un l'autre sur nos visages, que la poussière de la

nuit précédente et l'abondante sueur avait défigurés de manière à les faire ressembler absolument à ceux des sauvages, nous arrivâmes à un embranchement de chemins. Là nous choisîmes au hasard le chemin de droite, et suivant ce chemin, nous nous trouvâmes en face d'un sauvage tout armé, portant du feu dans sa main gauche. Par signes (car comment faire autrement?), nous cherchâmes à lui faire comprendre notre besoin. Le bon sauvage, plein de patience, nous voyait faire et nous regardait, mais ne nous comprenait pas. Enfin nous songeâmes à prononcer le nom du maître de l'habitation où nous devions nous rendre, en lui disant : « Moore. » Il nous répondit : « Moore guggial, » nous montrant en même temps deux doigts de la main. Nous qui heureusement savions que *guggial* signifiait dans leur langage *deux*, et qu'effectivement deux familles *Moore* se trouvaient dans le voisinage, nous lui répondîmes par signe affirmativement; il nous conduisit alors à travers les bois et au milieu d'innombrables Loranthées, Banksias, Xanthorrhéas, Zamias et Eucalyptes résineux, jusqu'à l'habitation tant désirée. Là, ayant rejoint nos chars, qu'on était en train de réparer, nous mangeâmes un peu de galette, dont nous donnâmes une bonne part à notre guide; et après avoir récité une partie de l'office, nous nous couchâmes sur un petit tas d'herbes sèches, pour nous préparer à repartir le soir. Pour lors un domestique de M. Moore vint nous éveiller en nous disant que son maître nous attendait. Accueillis par lui avec toute sorte de politesse et de cordialité, nous fûmes admis à sa table, et nous ne pûmes qu'admirer cette courtoisie dans un homme qui, tout presbytérien qu'il était, donnait si généreusement l'hospitalité à de pauvres inconnus, qu'il savait seulement être des missionnaires catholiques.

Les réparations nécessaires à nos chariots n'ayant pu

être terminées ce jour-là, nous célébrâmes le saint sacrifice le lendemain, et nous en appliquâmes l'intention aux besoins spirituels de cette famille et à la guérison corporelle de l'épouse de M. Moore, qui était gravement malade, et qui, comme nous l'apprîmes peu de jours après, recouvra la santé.

10. Le soir nous continuâmes notre route jusque vers un lieu appelé par les Anglais : *Spring*, c'est-à-dire *source;* nous nous y arrêtâmes après avoir traversé la haute et difficile montagne qui est une continuation de la chaîne appelée *Darling*.

Pendant notre halte, nous remarquâmes qu'on attachait les bœufs à un arbre, pour éviter de leur laisser manger certaines herbes vénéneuses qui croissent dans ce territoire. Les animaux ruminants, comme bœufs, brebis et autres, meurent en peu d'heures après les avoir goûtées; les chevaux et autres animaux souffrent seulement de grandes douleurs d'entrailles. Si l'on fait bouillir ces herbes et qu'on en donne l'eau à boire aux brebis, la mort est aussi prompte et le gonflement du corps est le même que si elles avaient brouté les herbes vénéneuses.

Après quatre heures de repos, nous nous remîmes en marche l'espace de 12 milles, jusqu'à une hôtellerie où pour la première fois nous mangeâmes du kanguroo, animal que nous n'avions pas encore vu vivant. Le jour suivant, après avoir parcouru 30 milles sur la chaîne du Darling, nous descendîmes par le versant de l'est, et après avoir traversé le lit de l'Avon, qui était complétement à sec, nous fûmes généreusement conviés à dîner par M. Drummond, botaniste de la colonie; et dans la nuit du 21 février, nous arrivâmes à l'habitation du capitaine Scully, la dernière de la colonie, à 60 milles nord-est de la capitale.

Là nous demeurâmes trois jours, parce que les bœufs étaient excédés de fatigue. Ensuite ayant placé tout notre bagage sur un seul char, en compagnie de deux domestiques du capitaine et de deux sauvages, nous nous remîmes en route au milieu des bois, nous dirigeant vers un point, du côté du nord, appelé par les sauvages *Baggi-baggi*. La contrée s'offrit d'abord à nos yeux inégale, mais pleine de vie végétative. Ensuite elle se changea en une plaine uniforme et sablonneuse, et au lieu des nombreuses espèces d'Acacias et des riches pâturages, on y apercevait quelques Eucalyptes, la *Nuytsia florida* et nombre de plantes vénéneuses. La nature du sol au reste variait à des distances très-rapprochées, et dans le voisinage de Baggi-Baggi elle s'améliorait tout d'un coup sous tous les rapports.

11. C'était le dernier jour de février, jour de grande chaleur, et dans toute la route nous n'avions pas trouvé une goutte d'eau. Aussi, à moitié morts de chaleur et de soif, à peine fûmes-nous arrivés à Baggi-Baggi, que nous nous dirigeâmes vers la source qu'on nous avait assuré se trouver tout auprès. Mais nos désirs et nos besoins furent également frustrés. Les quatre bœufs non moins altérés que nous coururent à la source même, et il nous fallut disputer avec eux la possession d'une espèce de mare, laquelle, au lieu d'étancher notre soif, l'irritait encore davantage; car cette eau était si bourbeuse qu'elle incrustait les parois du gosier d'une sorte de sable insupportable au goût, et qui à chaque instant soulevait le cœur. Pourtant force nous fut de puiser et de boire cette boue liquide, pour humecter au moins nos lèvres brûlantes. Nous tentâmes une dernière épreuve, en creusant auprès de la source un trou profond, mais inutilement. Cette nuit, en vérité, Dieu sait comme elle se passa! La soif nous tour-

mentait plus que le sommeil. Les deux domestiques du capitaine qui nous accompagnaient pensaient à s'en retourner; nous insistâmes, parce que les sauvages s'étaient offerts à nous conduire de grand matin à une autre source peu éloignée. Effectivement, à la première lueur de l'aube du jour, nous étions en marche à la recherche de l'eau, un sauvage, Fonteinne, un des domestiques, et moi. Nous avions peut-être marché l'espace de cinq milles, lorsque nous trouvâmes la source désignée sous le nom de *Mori-Mori;* mais elle était desséchée comme la première. Le sauvage, plein de dépit, frappa la terre du pied, témoignant lui aussi son étonnement. Il nous encouragea néanmoins, nous faisant connaître qu'il existait une troisième source encore plus éloignée. Le domestique et Fonteinne perdant tout espoir, rebroussèrent chemin. Je suivis le persévérant sauvage, et au bout de plus d'un mille de marche, avec une indicible joie, nous trouvâmes un grand réservoir d'eau. Après nous être délicieusement désaltérés, nous remplîmes nos deux vases, et nous nous hâtâmes de rejoindre nos compagnons, les avertissant de l'heureux succès de nos recherches, par de grands « *cui,* » à la manière des sauvages. — Il faut savoir que ces *cui* sont le cri par lequel les sauvages appellent de loin quelqu'un. —Vers la chute du jour, nous nous trouvâmes réunis ensemble avec notre petite caravane, autour du réservoir, et ce soir se passa joyeusement à rendre gloire à Dieu.

12. Le lendemain matin, qui était le premier dimanche de carême et le premier de mars, les deux domestiques déclarèrent qu'ils ne voulaient pas pénétrer plus avant dans les bois; et déchargeant notre bagage de dessus le char, ils se disposaient à retourner à Bulgart, demeure du capitaine Scully. Cependant ayant ouvert une caisse et pris les ornements et les vases sacrés, nous préparâmes un

autel sur l'arrière du char ; et certes pour le moment il eût été difficile de trouver un autel plus convenable. Après la sainte messe, célébrée par le P. Serra et ensuite par moi, les deux domestiques ayant pris avec nous une tasse de thé, exécutèrent leur projet de nous abandonner, nous laissant tous quatre seuls, au milieu d'épaisses forêts, parmi des sauvages innombrables et inconnus. Néanmoins notre cœur ne fut accessible à aucune espèce de crainte. Nous avions confié notre sort à la miséricorde de celui dont nous venions annoncer le nom trois fois saint, de celui que nous avions prié de bénir et de sanctifier les terres inhospitalières et les forêts vierges, où pour la première fois lui avait été offert par nous l'agneau sans tache, l'hostie de propitiation, le divin sacrifice.

CHAPITRE V.

1. Au point du jour, nous mettions la main à l'œuvre. Après avoir récité nos prières accoutumées, nous nous mîmes à couper des arbres, à creuser des fossés, à improviser en un mot une cabane suffisante non-seulement pour nous abriter nous et nos bagages avec nos vivres, mais encore un petit autel, afin d'y célébrer la sainte messe. Sur le soir, nous vîmes paraître quelques sauvages, qui de loin nous regardaient d'un air non intimidé, mais soupçonneux ; ils s'approchèrent du réservoir, éloigné de nous peut-être de 40 pas, allumèrent un grand feu, et quelque temps après s'étendirent par terre pour dormir. Nos travaux ne furent en aucune manière interrompus à leur ap-

parition; au contraire, quoique le cœur nous battît bien fort, nous continuâmes de travailler gaiement, pour faire voir que nous n'avions pas à les craindre. Lorsque la nuit se fit, au point de ne plus nous permettre de continuer nos travaux, nous nous mîmes à chanter, du ton solennel et posé, dont on a coutume de chanter dans les couvents, au jour des plus grandes fêtes. Ensuite, nous mettant à genoux, nous récitâmes le saint rosaire; puis nous soupâmes avec un peu de riz bouilli dans l'eau, et avec des galettes préparées de nos propres mains, et enfin nous nous couchâmes sur un lit de feuilles d'arbres.

Cependant, à la pensée que nos hôtes voisins étaient anthropophages, le sommeil ne visita point nos paupières de toute la nuit. Au matin nous disposâmes de notre mieux la pierre sacrée et les autres objets nécessaires pour le sacrifice; un massif formé de pieux fichés en terre et recouvert de mottes de gazon fut l'autel sur lequel nous célébrâmes la sainte messe; ensuite nous continuâmes notre travail. Deux heures après le lever du soleil, les sauvages disparurent sans approcher de nous. Vers le soir, nous les vîmes reparaître beaucoup plus nombreux et armés de toute pièce. Ils passèrent plus près de nous que le jour précédent, et ils allumèrent leurs feux, pas plus loin qu'à trente pas de notre cabane. Comme le soir précédent, nous chantâmes et nous récitâmes nos prières, et nous nous couchâmes, attendant avec anxiété le moment où nous allions être attaqués, massacrés et ensuite rôtis, pour leur servir de pâture. Mais nous ne fûmes pas trouvés dignes d'une telle grâce. La lumière du jour vint nous tirer de cet état de trépidation. Nous célébrâmes le divin sacrifice, et nous récitâmes le bréviaire, et peu après le lever du soleil les sauvages disparurent de nouveau. Leur départ nous tranquillisa, comme s'il n'y avait plus aucun

danger. Avant midi le squelette de notre cabane était terminé ; il n'y manquait plus que la toiture.

Le 3 mars, troisième jour de notre résidence dans les bois, nous prenions à midi notre repas accoutumé, consistant en 8 onces de pain, cuit sous la cendre, et un peu de riz bouilli dans l'eau, puis une tasse de thé, lorsque, contre la coutume, nous vîmes approcher une troupe de sauvages, ayant dans les mains six, ou même plus, de ces lances ou javelots qu'ils appellent *Ghici*. Nous les fixâmes d'un visage joyeux, et pourtant Dieu sait quelle était l'agitation de nos cœurs en cet instant. Ensuite nous leur offrîmes par signe du thé et du pain. Les sauvages, sans faire attention à nous, allèrent s'asseoir autour du réservoir d'eau, et là ils parlèrent entre eux d'un air très-affairé. Nous délibérâmes alors sur la manière de nous approcher d'eux amicalement. Il fut décidé que nous préparerions des galettes et du thé en abondance, et qu'avec quelques plats chargés de sucre nous nous approcherions d'eux en mangeant et en leur offrant de ce que nous mangions. Nous étant agenouillés et ayant prié le Très-Haut de nous bénir, nous nous avançâmes tous ensemble vers les sauvages avec les mains chargées de pain, de thé et de sucre. En nous voyant approcher, les hommes prirent résolument les armes ; les femmes et les enfants se mirent à hurler et à prendre la fuite. Mais nous, tout en mangeant des morceaux de pain et de sucre nous leur faisions signe de déposer les armes qu'ils avaient saisies prêts à les lancer contre nous, et nous les invitions à vouloir bien accepter de nos mets. Quelques-uns alors inclinèrent leurs armes vers la terre, et en ce moment le P. Serra et moi, nous nous approchâmes en leur donnant du sucre et du pain, ayant soin particulièrement d'en offrir à leurs enfants, qui, se serrant contre les jambes de leurs pères, pleuraient et

paraissaient avoir grand peur de nous. Au premier essai qu'ils firent du sucre, les sauvages le rejetèrent de la bouche d'un air soupçonneux; mais voyant que nous en mangions nous-mêmes sans façon, ils le mirent dans la bouche, et commençant à le trouver de leur goût, ils témoignaient leur approbation par des inclinations de tête, et invitaient les autres à en manger. En peu de minutes, tous nos présents étaient consommés, et ils s'en disputaient les moindres fragments, comme qui aurait dit autant de perles précieuses. Voici donc que par la grâce de Dieu et de sa sainte mère, après une rencontre aussi périlleuse, la victoire était à nous, pauvres missionnaires sans défense, et nous l'avions obtenue sans effusion de sang, ni fracas des armes.

Les travaux furent suspendus pour cette demi-journée; nous étions tout entiers à la satisfaction et à la joie de notre réussite dans cette difficile entreprise. Lorsque nous nous retirâmes ensuite dans notre cabane, quelques-uns des sauvages nous accompagnèrent. Nous leur montrâmes nos instruments d'agriculture, qui leur causèrent beaucoup d'étonnement. Ce soir-là nous rendîmes de particulières actions de grâces à la miséricorde divine et aux saints nos protecteurs; ensuite nous nous endormîmes paisiblement. Le lendemain matin, après nos prières accoutumées, beaucoup de sauvages s'approchèrent, mûs par la curiosité de nous voir travailler; et nous, saisissant l'occasion favorable, nous les invitâmes à nous aider à la construction de la cabane. Ils s'y prêtèrent assez volontiers; et en vérité nous aurions perdu beaucoup de temps dans ce qui nous restait de travail, s'ils ne nous eussent indiqué les meilleurs matériaux pour couvrir la cabane, et les endroits où ils se trouvaient en plus grande abondance.

L'heure du repas étant arrivée, nous les fîmes asseoir

avec nous, et nous leur donnâmes la meilleure part de notre petite provision de vivres. Avec le travail de ce jour et du jour suivant, grâce à l'aide que nous prêtèrent les sauvages, notre cabane se trouva parfaitement couverte de joncs et autres plantes.

Oh! quel eût été le progrès de notre mission, si en ce moment nous eussions possédé des provisions abondantes! Des centaines de sauvages qui s'offraient à demeurer avec nous et à nous aider dans nos travaux, s'en retournaient dans les bois, parce que nous n'avions pas un morceau de pain à leur offrir.

2. Nous étant prémunis par la construction de notre petite cabane contre les intempéries de la saison, nous commençâmes nos courses dans les bois, en compagnie des sauvages. Avec eux nous mangions, nous dormions, nous nous mettions en marche, et nous nous offrions à supporter la part de fatigue qui pouvait leur être plus incommode. Plus d'une fois nous portâmes à califourchon sur nos épaules leurs enfants, lesquels finirent par s'affectionner tellement à nous, qu'ils préféraient notre compagnie à celle de leurs parents, et ceux-ci ne le voyaient nullement de mauvais œil. Les racines, les lézards, les vermisseaux et autres semblables aliments qu'ils allaient quêtant dans les bois, ils les partageaient fraternellement avec nous, après que nos provisions de farine et de riz avaient été consommées en commun.

Chemin faisant, selon que l'opportunité se présentait, et du mieux que nous pouvions, nous amenions l'entretien sur le Dieu de notre religion, mais l'ignorance de la langue sauvage ne fut pas un mince obstacle au succès de nos efforts. Contraints par la nécessité d'écrire sur notre portefeuille chaque mot avec sa signification en regard, notre science avançait lentement.

3. Au milieu de ces travaux je fus pris d'une ophthalmie causée peut-être par les fatigues endurées en plein soleil, et je me trouvai incapable de tout travail pour huit jours, avec démangeaison et larmoiement continuels. Cette incommodité passa sans l'emploi d'aucun remède, et sans aucun affaiblissement de l'organe visuel. Ensuite quelques-uns des nôtres et quelques sauvages essuyèrent la même maladie; seul le P. Serra en fut exempt, mais il fut pris de fortes douleurs d'entrailles. Toutes nos médecines consistaient en un peu de magnésie, de sel d'Epsom (*sulfate de magnésie*) et d'huile d'olive, parce que nous n'avions ni ne connaissions d'autre moyen de traitement. Croyant néanmoins qu'un peu de bouillon de viande lui ferait du bien, vu que nous en étions privés depuis longtemps, je me mis en quête de gibier, espérant rapporter soit quelque kangurooorat, soit quelque opossum. Le hasard voulut que m'étant trouvé au milieu d'une compagnie de perroquets blancs, il me vint en idée de lancer mon bâton au milieu d'un groupe. Je fus assez heureux pour rompre la tête à l'un de ces oiseaux, et l'aile à un autre. Je les ramassai tous deux, et comme le blessé criait en désespéré, tous les autres voletant autour de moi semblaient vouloir le délivrer d'entre mes mains. En ce moment, quoique je ne me sente pas d'un caractère peureux, je craignis pour ma vie. Et certes, si cette nuée de cinq ou six mille oiseaux en fureur, étaient venus m'assaillir avec leurs fortes serres et leurs robustes becs, c'en était fait de moi. Cependant je me hâtai d'assommer le blessé, et fuyant d'arbre en arbre j'échappai aux effets d'une redoutable vengeance. Je revins tout joyeux de ma double proie, et j'en tirai un bouillon de très-bon goût; mais je n'en obtins pas pour mon malade l'effet que j'en avais attendu. Le P. Serra continua de souffrir les mêmes douleurs, jusqu'à ce que des soupes au vin, préparées

avec le vin même que nous réservions pour le saint sacrifice, se trouvèrent être le remède qui devait en peu de jours lui rendre la santé.

4. La pénurie d'eau dans tout le voisinage était telle que les quadrupèdes, les volatiles, et les animaux de tout genre, venaient tous se désaltérer à notre réservoir. La multitude des oiseaux nous assourdissaient par leurs cris, au point que, célébrant la messe de grand matin, nous étions obligés de crier à tue-tête pour nous faire entendre de celui qui la servait. Je ne crains pas d'affirmer que souvent le matin leur nombre dépassait cinquante mille, et les perroquets de toute sorte en formaient la meilleure partie.

L'eau à la fin allait manquer jusque dans notre réservoir, en sorte que nous nous vîmes obligés de creuser un puits. Mais ne trouvant pas non plus par ce moyen le liquide dont nous avions besoin, nous fîmes un triduo en l'honneur de notre glorieux patriarche, le priant de vouloir bien intercéder pour nous dans cette pénible extrémité; et au bout des trois jours, je me mis en marche, à travers bois, en compagnie de deux sauvages, pour essayer de trouver de l'eau quelque autre part.

J'arrivai du côté du nord-est, dans une contrée que les sauvages appellent *Bibino*, ou *Pipino*, car les sauvages emploient indistinctement le B ou le P. J'arrivai donc en ce lieu éloigné peut-être de vingt milles de notre cabane; et tout auprès je trouvai un torrent assez large, mais dont les eaux, résidu des pluies, étaient couvertes d'une croûte de sel très-blanc, de deux ou trois pouces d'épaisseur. Une si belle trouvaille, de grande utilité en toute autre circonstance, ne nous était d'aucun secours dans notre besoin présent. Je poursuivis mes recherches, et au bout de quelques milles, je trouvai une source minérale,

dont l'eau blanchâtre n'était pas de très-bon goût; mais les nombreux sauvages qui se trouvaient à proximité, m'assurèrent qu'elle était salubre. Parmi ces bons Australiens, il en était un qui nous avait aidé dans nos travaux pour la construction de la cabane; aussi à peine me vit-il qu'il me reconnut. En souvenir de la manière dont nous l'avions traité, il me présenta à tous ses parents et amis, leur racontant les bienfaits qu'il avait reçus de notre générosité. J'éveillai en eux tous un sentiment de curiosité très-grande. Ils me présentaient, qui des racines, qui des pièces de gibier, produit de la chasse pour laquelle ils étaient réunis en cet endroit. Satisfait des marques d'amitié qu'ils venaient de me donner et plus encore de la découverte de cette source, je repris, avec mes deux sauvages, la route de la cabane; mais le soir même de mon arrivée le ciel éclata en pluies si abondantes, que désormais il nous fut facile de trouver de l'eau partout.

5. Le 11 avril, qui était le samedi saint, après que nous eûmes célébré l'office avec la plus grande solennité possible, le catéchiste Fonteinne, voulant nous faire passer les fêtes de Pâques avec un peu plus de joie, sortit pour se mettre en quête de gibier. A quelques pas de la cabane il dénicha un kanguroo-rat, qu'il poursuivit longtemps; mais l'ayant perdu de vue, et se sentant fatigué, il jugea plus sûr de rebrousser chemin. Le soir venu, ne voyant pas notre chasseur de retour, nous eûmes l'appréhension qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de funeste; dans cette crainte nous allumâmes un grand feu, et plus tard nous nous enfonçâmes dans les bois voisins, jetant de grands cris pour nous faire entendre de lui. Mais tout fut inutile, parce que, trompé par certaine ressemblance de localités, il avait pris justement une direction opposée à la cabane. Plus tard encore nous montâmes sur les plus hauts som-

mets, où nous allumâmes des feux dont la clarté pût le guider; enfin, fatigués et enroués à force de crier, surtout abattus par la triste pensée d'avoir perdu un missionnaire, vers deux heures de la nuit nous rentrâmes à la cabane. Nous eûmes recours à la prière comme à l'unique ressource, qui nous restait, et nous ne cessâmes de prier durant le reste de la nuit et une partie de la matinée. Vers les onze heures du matin, après avoir chanté la messe, nous vîmes arriver quatre sauvages, que depuis trois jours nous n'avions pas vus. Ce furent à nos yeux quatre anges que la Providence divine envoyait à notre secours. Nous fîmes comprendre aux sauvages la perte que nous avions faite de notre pauvre collègue, et leur ayant préparé un peu de nourriture et promis un copieux repas, s'il se retrouvait, nous partîmes avec trois d'entre eux, en trois directions différentes. Mais après plusieurs heures de recherches, nous revînmes de nouveau à la cabane, sans conserver même le moindre espoir de le revoir jamais. Affligés à l'extrême et en proie à la plus profonde amertume, nous recourûmes à la mère des missionnaires, à Marie. Pendant que nous récitions le rosaire, arriva le quatrième sauvage, qui le matin avait refusé de nous suivre, et me touchant les épaules, il vint me dire : « *On Lean, n-agna ciena, ièi coli;* » ce qui signifiait littéralement : *Don Léandre, je l'ai vu; il vient.* Chacun peut se faire une idée de notre contentement; nous volâmes à sa rencontre, nous l'embrassâmes, nous le fêtâmes comme s'il fût ressuscité.

6. Il s'était écoulé un peu plus de deux mois depuis que, quittant la capitale, nous nous étions avancés dans les bois. Or, nonobstant la frugalité de notre nourriture, nos provisions étaient sur le point de s'épuiser, d'autant que nous n'avions plus seulement quatre personnes à nour-

rir, mais cinq, vu que le missionnaire Tutell était venu nous rejoindre. Il fut donc jugé nécessaire que je me rendisse à Perth pour faire connaître à Mgr Brady nos besoins. Effectivement le 28 avril, en compagnie d'un sauvage, je me mis en route vers la ville. Chemin faisant, nous nous nourrissions des vermisseaux et des reptiles qui nous tombaient sous la main; et je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que le sauvage me laissait toujours la meilleure part. Les opossum et les kanguroo-rats étaient réservés pour nos repas du soir. Il ne sera pas difficile de se figurer combien mon estomac se soulevait quand il s'agissait d'avaler tous vivants ces vermisseaux, et pourtant à la fin il s'y résigna. Je préférais d'ordinaire avoir à souper un lézard, lequel rôti au feu, devenait un morceau friand, du moins pour la circonstance; ou bien deux petites cuisses d'opossum cuites sous les charbons. Ensuite, ayant récité mes prières, je m'étendais sur un petit tas d'herbes, avec une paix et une satisfaction à faire envie au plus heureux mortel. Plus d'une fois il arriva que j'étais profondément endormi, lorsque le bon sauvage, ayant trouvé quelque pièce de gibier à son goût, venait me réveiller en me disant : « *Guaba, guaba, nunda nalgo;* » c'est-à-dire : « Bon, bon, mangez-en; » et se tirant de la bouche les morceaux à demi mâchés, il me faisait l'amitié de me les offrir. Or, comme il ne se contentait pas d'une acceptation verbale, il me fallait me résigner et manger.

Arrivés à l'habitation du capitaine Scully, mon compagnon m'abandonna, par la crainte que les autres sauvages ne lui enlevassent sa femme qui était restée à la mission; ou peut-être plutôt parce qu'il ne voulait pas me suivre à Perth, craignant d'être tué par des sauvages inconnus, comme il arrive plus d'une fois à ceux d'entre eux qui s'éloignent trop.

Le généreux Scully me pourvut des choses nécessaires pour arriver à la ville ; et quoique la charge me fût assez incommode, néanmoins elle avait aussi son agrément pour moi, et chaque jour elle devenait plus légère.

7. Enfin arrivé à Perth, je fis connaître à Mgr les besoins extrêmes de la mission, et la perspective où se voyaient les missionnaires de mourir de faim s'ils n'étaient immédiatement secourus. Mgr, à cette nouvelle, s'attrista ; et ce qui l'affligeait encore plus, c'est qu'il se voyait sans ressources, même pour me procurer des chaussures, car déjà je marchais à peu près nu-pieds. Je ne saurais redire quelle fut alors mon affliction, surtout à la pensée du besoin extrême où allaient se trouver mes compagnons demeurés dans les bois. Mgr jugeait qu'il était opportun pour nous de nous retirer auprès de lui ; là du moins nous n'aurions pas manqué d'un morceau de pain. Je lui répondis avec la modération et la soumission convenable, que nous étions disposés à le faire, si la chose nous était commandée dans les termes de la simple et stricte obéissance ; mais en attendant, je le priai de nous secourir du mieux qu'il lui serait possible, vu que nous étions déterminés à souffrir avec l'aide de Dieu toute sorte de privations, plutôt que d'abandonner les pauvres sauvages. Alors Mgr se détermina à prêcher le dimanche suivant en faveur de la mission, et moi à faire la quête à la porte de l'église ; ce que je répétai plusieurs fois. De cette manière j'obtins quelque argent ; mais ce secours charitable n'était pas suffisant pour notre extrême besoin. Les catholiques étaient en petit nombre, et leurs ressources étaient bornées. Là-dessus, et c'était le conseil que me donnait Mgr, je voulais aller de maison en maison, chez les plus riches protestants, pour quêter auprès d'eux ; car du moment qu'il s'agissait de sauver la mission, rien au monde ne m'aurait fait rougir.

J'étais donc en train de préparer une liste de leurs noms, quand il me vint à l'idée d'offrir au public une soirée musicale. Cette pensée communiquée à Mgr eut son approbation et sembla bénie de Dieu, parce que tous les habitants de Perth se prêtèrent comme à l'envi pour la mettre à exécution. Le gouverneur Clarke m'accorda gracieusement la grande salle du tribunal pour cette réunion. L'imprimeur, quoique protestant, s'offrit à imprimer gratuitement les billets d'annonce et le programme. Le ministre anglican m'envoya les flambeaux de son église, sans que je l'en eusse prié, et son sacristain lui-même s'offrit volontiers pour avoir soin de l'éclairage de la salle.

Ensuite un M. Samson, quoique israëlite, se chargea de la distribution des billets d'entrée, ainsi que de l'invitation des principales familles. Divers protestants m'offrirent leurs piano-forte; mais je les remerciai et je demandai le leur aux dames religieuses de la Mercy, qui se firent un plaisir de me l'accorder.

Je ne m'étendrai pas sur le détail des dispositions d'intérieur pour la salle, et sur quelques incidents de moindre intérêt qui pourraient sembler oiseux au lecteur. Enfin le soir du 21 mai, je me présentai devant un honorable et nombreux auditoire, dans mon costume ordinaire de moine bénédictin. Mais Dieu sait comme j'étais harnaché! La tunique m'allait aux genoux et tombait en franges et en lambeaux; les culottes noires étaient rapiécetées avec du fil et des morceaux de diverses couleurs; les bas, grâce à mes soins, faisaient un peu meilleure figure; mais les souliers, jadis bons et neufs en Italie, avaient oublié leurs semelles parmi les forêts australiennes, de sorte que j'avais les doigts des pieds qui allaient baisant la terre. Ajoutez à cela une barbe de plus de trois mois et passablement inculte; la peau du visage et des mains d'un teint cuivré,

assez semblable à celle d'un sauvage. Somme toute, mon extérieur devait provoquer le rire et la compassion en même temps. Je fus accueilli par des applaudissements qui se répétaient par intervalles. Mais ces cris ne passaient pas plus loin que le tympan de mon oreille : mon cœur ne pouvait prendre part à toutes ces manifestations de joie et de félicitation ; je me rappelais mes quatre confrères qui mouraient de faim au milieu des bois. Après trois heures entières de musique et de démonstrations, dont j'étais confus, je pris congé de l'auditoire.

Oh Dieu ! pensais-je en moi-même, eussé-je rêvé jamais que je me donnerais à voir au public dans une soirée musicale ? Ce qui me tranquillisait pourtant, c'était le but pour lequel j'en étais venu là.

Avec le produit de cette soirée, j'achetai des provisions de toute sorte ; et pour me transporter le plus tôt possible à la mission, je me mis à parcourir la colonie dans l'intention d'acheter une paire de bœufs, que je ne pus réussir à me procurer avant le 19 juin. Retourné à Perth, je trouvai toutes choses prêtes, attendu que le char, unique moyen de transport qui me manquait, me fut offert par un bon protestant.

8. Cependant le P. Serra ne me voyant pas revenir à la mission, et craignant qu'il ne me fût arrivé quelque malheur en chemin, se mit en route pour Perth, en compagnie du missionnaire Tutell, de nouveau tombé malade, et il y arriva au moment où je me disposais à partir. Je n'ai pas besoin de dire combien il se réjouit avec moi de tout ce que j'avais fait et obtenu des habitants de Perth. Deux bons catholiques français, qui voyaient que nous n'avions pas l'habitude de guider des bœufs, s'offrirent non-seulement à nous assister dans notre long voyage, mais à s'associer pour quelque temps aux travaux champêtres de la

mission. Nous acceptâmes bien volontiers leur offre généreuse, et le soir du 28 juin, le P. Serra partait avec eux pour Baggi-Baggi. Je demeurai à Perth deux autres jours, pour recevoir quelques objets qui m'avaient été promis.

Le matin du jour suivant, le P. Serra se trouvant à 9 milles de Perth, rencontra un domestique du capitaine Scully qui lui remit deux lettres. Mais, ô ciel! quelle nouvelle! La mort du catéchiste Gorman! Le P. Serra, comme chacun peut l'imaginer, sentit tout son sang se glacer à la nouvelle d'une si épouvantable catastrophe; résolu pourtant de surmonter tous les obstacles que les furies infernales pourraient susciter pour nous détourner de l'œuvre sainte de la mission, il fit parvenir la funeste nouvelle à Mgr et à moi, et il poursuivit son voyage. Rien ne put me retenir à Perth à cette désolante nouvelle. Immédiatement je me mis en route, et sans m'arrêter ni jour ni nuit, je forçai la marche pour rejoindre mon bien-aimé compagnon. Alors il fut décidé que je demeurerais avec le char, et qu'il nous précéderait à la mission pour donner la sépulture au malheureux catéchiste.

Dès que le bon M. Scully eut connaissance du fatal événement, il fit porter à la mission, par l'un de ses domestiques, un cercueil en bois de *Mogan*(*a*), avec ordre d'y renfermer le cadavre. Alors Fonteinne, qui avait recueilli les derniers soupirs de Gorman, ne pouvant résister à la douleur que lui causait la présence du cadavre de son confrère, ayant, avec l'aide du domestique, fermé l'entrée de la cabane avec des barres de bois solidement clouées, se réfugia auprès d'un berger du capitaine, et le domestique s'en retourna.

(*a*) C'est ainsi que l'auteur désigne un espèce d'eucalypte, appelé par les botanistes, *eucalyptus robusta*. Voy. le chapitre qui traite de la botanique dans l'*appendice* qui fait suite aux mémoires.

9. Le 3 juillet, à la chute du jour, le P. Serra, en compagnie des deux sauvages, arriva devant la solitaire et triste demeure. L'heure lugubre de la nuit, le silence qui régnait tout autour ; la mémoire d'un frère perdu, et auquel il allait rendre les derniers devoirs, c'était assez pour briser le courage de tout homme qui aurait moins de force et de vertu que le P. Serra. Le lendemain Fonteinne étant revenu avec d'autres Australiens, et le service funèbre étant terminé, quatre sauvages nus prirent sur leurs épaules le cercueil ; derrière suivait le P. Serra revêtu de son surplis et de son étole, et le catéchiste portant en main un crucifix et un bénitier. Le triste cortége s'avançait vers le lieu destiné à la sépulture, lorsque nous pûmes l'apercevoir du haut d'une colline qui dominait la mission. A cet émouvant spectacle, les deux bons Français qui étaient en ma compagnie coururent aider les pauvres missionnaires dans leur douloureux devoir, et moi, pleurant et priant, je m'acheminai avec le char vers la cabane. Là je retrouvai dans la désolation le pauvre Fonteinne qui, cédant à l'excès de sa douleur, n'avait pu continuer d'assister à la funèbre cérémonie, et s'était retiré, laissant seul le P. Serra avec les sauvages. Peu après, nous nous réunîmes tous ensemble et nous récitâmes l'office des morts.

CHAPITRE VI.

Lorsque nous fondâmes la mission dans cette partie de la forêt, ce ne fut nullement par un libre choix de notre volonté, ainsi que chacun aura pu le remarquer, mais par l'impossibilité de pousser plus avant, à défaut de moyens

de transport pour voiturer nos bagages et nos vivres, et aussi parce que nous avions là de l'eau à portée. Mais après la malheureuse mort de l'infortuné Gorman, nous fûmes pris d'une indicible tristesse et d'un tel serrement de cœur, que nous résolûmes de quitter ce site de trop funeste mémoire. Nous étions encore fortifiés dans cette détermination par le peu de fertilité du terrain et la facilité de trouver de l'eau ailleurs. En conséquence nous transportâmes notre demeure sur un terrain plus fertile; et là en peu de temps, ayant construit une seconde cabane, nous défrichâmes un coin de terre et nous le mîmes en culture, à proportion de nos besoins.

2. Au bout de quelques jours d'un travail assidu et fatigant, un des deux Français qui étaient venus de Perth pour nous aider dans nos travaux champêtres, voulut y retourner. Je m'offris à l'accompagner, dans le but d'aller chercher et de transporter à la mission les provisions que j'avais laissées à la ville. Ayant attelé les bœufs au char nous nous mîmes en route. Chaque fois que voyageant avec des bœufs on est arrivé au terme de la journée, l'usage général est de leur suspendre au cou une petite clochette, et après leur avoir ôté le joug, de les laisser paître en liberté; parce que rarement il arrive qu'ils s'éloignent assez, pour qu'on ne puisse les retrouver le matin, en se guidant par le son de la clochette C'est ce que nous fîmes à notre halte du soir de la première journée. Mais les bœufs s'éloignèrent tellement que nous ne pûmes les rejoindre qu'au bout de trois jours, et cela encore par les soins de deux sauvages.

3. Après neuf jours de marche, nous arrivâmes à Perth, où je pris les provisions. J'achetai deux chèvres, avec beaucoup de plantes et de semences; et emmenant un chien dont on me fit don et qui était très-renommé pour la

chasse du kanguroo, je me mis seul en chemin pour la mission guidant mon char à la garde de Dieu.

Comme le mois de juillet, en Australie, répond au mois de janvier en Europe, et que cette année-là fut très-pluvieuse, je n'eus de beau temps que le premier jour de mon voyage, et tous les autres jours furent humides et pluvieux à l'excès. Sur la route il n'y avait aucun endroit où il me fût possible de m'abriter : le mouvement seul de la marche pouvait me conserver la chaleur naturelle. La nuit les difficultés redoublaient. D'ordinaire la furie du vent avec la violence de la pluie éteignaient mon feu. La crainte que les bœufs ne s'éloignassent par trop me tenait en continuelle alerte ; de sorte qu'à chaque demi-heure il me fallait aller les reprendre ; et comme c'était en pleine nuit, je marchais bien souvent ayant de l'eau jusqu'au genou. Je passais le reste du temps tantôt droit sur mes jambes, tantôt à genoux, selon que je me fatiguais de l'une ou l'autre position ; parce que m'étendre ou m'asseoir par terre, là où je ne trouvais même pas un demi-pied de terrain sec, c'eût été évidemment vouloir se donner la mort. Après m'être ainsi reposé la nuit, je reprenais ma route au matin ; et en voyageant de la sorte j'eus en cinq jours parcouru 60 milles, et je me trouvai arrivé à l'habitation du capitaine Scully. Là je repris mes forces, grâces aux soins que me prodigua ce bon catholique ; j'eus pourtant le chagrin de voir périr une des chèvres et un de ses deux chevreaux, par suite des rigueurs du mauvais temps.

Grâce à la générosité de la domestique du capitaine Scully, laquelle avait nom Hélène, ma nouvelle ménagerie s'augmenta d'un coq, d'une poule et d'un chat. Ce dernier animal était de nécessité première, vu que nos provisions dans la cabane étaient continuellement dévastées par les souris. Il n'est pas possible de raconter au prix de combien

de fatigues, je parvins à continuer mon voyage, au milieu de courants d'eau que la pluie avait extraordinairement grossis, par un terrain fangeux et avec des bœufs excessivement affaiblis. Mon unique guide au milieu des bois était l'ancienne ornière tracée par le char; mais bientôt je le perdis de vue dans les plaines, où l'eau s'élevant à la hauteur de plus d'un pied, me la rendait complétement invisible. Alors je jugeai prudent de me fier à l'instinct naturel des bœufs, les laissant libres de suivre tel sentier qu'il leur ferait plaisir.

4. Le second jour de mon voyage, après mon départ de l'habitation du capitaine, arrivé sur le sommet d'une petite colline, dont l'aspect me sembla nouveau, les bœufs s'arrêtèrent tout à coup, et celui de gauche, du côté duquel je me trouvais, tourna la tête vers moi, comme pour me demander une direction. A cette invitation je reconnus que lui aussi avait perdu la trace; et comme si j'eusse parlé à un être doué de raison, je lui dis : « Si tu ne le sais pas, ni moi non plus. » Et en même temps de la voix et du fouet je l'excitai à marcher en avant : à peine cependant eûmes-nous avancé de dix ou douze pas, qu'ils s'arrêtèrent tout de nouveau; et le même bœuf me fixant plus longtemps que la première fois, se mit à souffler avec force et à secouer la tête rapidement comme par un signe négatif. « J'ai compris, dis-je alors, nous nous sommes égarés, et nous sommes perdus ! » Quel terrible moment! L'idée affreuse de me trouver égaré au milieu des bois obscurcit un instant ma raison, en sorte que je ne savais plus à quel parti m'arrêter. Les grandes afflictions ne se peuvent rendre, parce que plus on les sent, plus il est difficile de trouver des paroles pour les exprimer. M'étant néanmoins jeté à genoux, je levai les yeux et les mains vers le ciel, et je priai le Seigneur d'avoir pitié de ma triste situation. Ma prière

certes ne fut pas longue ; mais le cœur priait de toutes ses forces. Ensuite m'étant relevé, je tournai résolument mes bœufs du côté opposé et je suivis de nouveau mes propres traces. Les yeux fixés vers la terre, le corps penché en avant, je cheminai l'espace de plus de cinq milles ; tant qu'enfin par la grâce de Dieu, je pus distinguer sous l'eau dont le sol était couvert, la vieille ornière des roues. Le soleil était déjà couché quand je me remis ainsi sur la voie ; et en conséquence je me décidai à terminer là ma journée. A grand peine je parvins à pouvoir allumer un peu de feu, parce que les morceaux de bois étaient excessivement humides ; ensuite m'étant dépouillé de tous mes vêtements, je fis sécher de mon mieux mes pauvres haillons ; mais à chaque averse de pluie, le feu s'éteignait, et je me trouvais de nouveau trempé de la tête aux pieds. Et ainsi se passèrent les heures de la nuit, tour à tour m'essuyant et recevant de nouveau les ondées sur le corps.

5. A peine les premières lueurs du matin commençaient-elles à paraître dans un ciel nuageux, que je poursuivis mon voyage, traversant de temps en temps les torrents qui dans tous les sens entrecoupaient la campagne. Ils étaient souvent si profonds et si rapides qu'il me fallait quitter mes hauts-de-chausse à tout instant, et relever mes vêtements jusqu'à l'aisselle. Assuré que Dieu seul était témoin de mon piteux état, et prenant un des bœufs par les cornes, je les guidais tous les deux à la rive opposée. Il arrivait alors que la violence du courant nous entraînait et nous courions les plus grands dangers. Plus d'une fois je me vis dans la nécessité de m'accrocher aux arbres, la violence de l'eau ayant entraîné bœufs et char, et avec eux mes vêtements que je quittais et que je plaçais sur le char pour mieux nager dans les passages dangereux. Arrivé à sept milles

de la mission, je me trouvai engagé dans un bourbier bien autrement terrible que les précédents. Les bœufs s'y fourrèrent jusqu'à mi-ventre; le char s'embourba jusqu'au moyeu, et pour comble de mésaventure, la pluie tombait à torrents; les vents en furie abattaient de toute part de grosses branches d'arbres; les éclairs et le tonnerre se succédaient sans discontinuer. En un mot tous les éléments ensemble semblaient conjurés contre moi et contre mes pauvres bêtes. Dans cette extrêmité, j'allégeai le char le plus qu'il me fut possible; ensuite, avec des cris qui montaient jusqu'au ciel, j'animais les bœufs à faire tous leurs efforts; mais peine inutile; car à chaque mouvement, et bœufs et char enfonçaient toujours de plus en plus. Je les dételai; je leur ôtai le joug; j'allumai autour d'eux un grand feu pour leur rendre un peu de chaleur; j'essayai aussi de les faire sortir à coups de fouet; je n'avançais pas plus d'une manière que de l'autre; ils étaient comme enterrés et leurs forces étaient par trop affaiblies. Je craignis alors pour la vie de ces pauvres animaux, et après un instant de réflexion, je me déterminai à essayer d'une dernière et suprême épreuve. J'allumai de nouveau du feu et j'approchai sans pitié les tisons de leurs parties postérieures. En se sentant brûler vifs, les deux infortunés animaux, avec des efforts incroyables et d'épouvantables mugissements, parvinrent à se dégager, et ils le firent avec tant de furie, qu'ils auraient fondu sur moi, si je ne me fusse réfugié derrière un arbre, prêt à grimper dessus, si besoin était. Mais après une course de quelques instants, excédées qu'elles étaient, les pauvres bêtes s'arrêtèrent et se mirent à lêcher l'endroit de leur brûlure qui était tout saignant. Aux besoins extrêmes il faut des mesures extrêmes; j'aurais perdu mes bœufs dans cette désespérante situation, si je n'avais eu recours à cet expédient.

Pendant la nuit le ciel était redevenu serein, et au matin la belle et riante lumière du soleil versait dans mon cœur un nouveau courage. Les pauvres bœufs refusèrent de se laisser atteler au char, qui demeurait encore presque enseveli. Alors je chargeai sur leur dos et sur le joug tout ce que je pus de provisions ; j'en pris du reste ma part, c'est-à-dire un sac où était enfermé le chat, et la cage aux poulets, et je conduisais en laisse le chien avec la chèvre et l'unique chevreau resté en vie, l'autre s'étant noyé au passage d'un torrent. Avec pas mal d'encombre, je m'acheminai ainsi vers la mission, laissant le char et le reste des provisions, dans ce bourbier même, où il demeura environ cinq mois. Ayant parcouru quatre milles, je m'étais couché pour reposer un peu, pendant que mes bœufs reprenaient des forces en pacageant, lorsque soudainement j'entendis un de ces « *Cui,* » dont j'ai déjà parlé. Je levai la tête et je vis un sauvage, dont le nom était *Biglia-Goro,* lequel s'approcha de moi avec une lettre en main. Cette lettre était du P. Serra, qui à la vue de ce mauvais temps, et me croyant encore beaucoup plus éloigné, me demandait si j'avais besoin de secours. Je servis à Biglia-Goro du pain et de la viande que j'avais dans mon sac, et le voyant manger de si bon appétit, il me prit quelque envie de l'imiter ; il y avait deux jours que mon estomac ne pouvait supporter d'aliments d'aucune sorte. Ensuite, nous partageant la charge, nous nous dirigeâmes vers la mission, qui n'était plus qu'à trois milles. Là je trouvai les deux missionnaires avec le Français, occupés à travailler en compagnie de beaucoup de sauvages. Ils furent surpris de me voir revenir sitôt, et plus encore avec les bœufs sans le char ; mais comme je leur eus raconté l'accident, nous nous déterminâmes à tailler un arbre bifurqué, et à le disposer en manière de char sans roues, et

sur ce traîneau nous commençâmes le lendemain à effectuer le transport des provisions à la cabane. Ce transport nous occupa six jours entiers.

6. Peu de temps après, c'est-à-dire le 10 août 1846, nous fûmes obligés de laisser partir pour la ville l'autre Français qui était demeuré avec nous, et le catéchiste Fonteinne à qui la mort du malheureux Gorman avait causé une telle affliction que ses facultés mentales en avaient souffert. Nous voici donc, le P. Serra et moi, demeurés seuls avec les sauvages, au milieu des bois. Sans perdre courage, nous continuâmes nos travaux champêtres, et quoique la saison fût assez avancée pour semer le blé, nous nous mîmes à défricher une autre pièce de terre et nous lui donnâmes un labour. Mais ce travail nous devint très-pénible, par la raison que nous n'avions pas de souliers. Le P. Serra guidait les bœufs, et moi je conduisais la charrue pour creuser les sillons. Nous avions besoin de ne pas ménager nos pieds, que le tranchant des cailloux et les piquants des racines épineuses déchiraient piteusement. Ainsi nous devions arroser cette terre aussi bien de notre sang que de nos sueurs. Après cela nous préparâmes une autre pièce de terre pour différentes semences, pour les vignes et pour les arbres fruitiers. Tout alla de sorte que vers le commencement de septembre nous vîmes avec une bien douce satisfaction verdoyer, à la surface de notre champ, le blé en herbe qui nous promettait une abondante récolte; nous vîmes bourgeonner neuf cents pieds de vignes, quelques figuiers et quelques citronniers, un verger de six cents pieds d'arbres alignés, abricotiers, pêchers et autres arbres à fruits, beaucoup de nouveaux plants d'oliviers, dont nous avions semé trois milles noyaux; enfin différentes semences de patates, de carottes, de radis, de tomates, de panais, de concombres, etc.

Outre nos travaux champêtres, qui n'étaient pour nous qu'un objet secondaire, nous nous occupions sans relâche à étudier la langue, les lois, les mœurs et les croyances des sauvages, afin de pouvoir peu à peu les instruire de notre sainte religion, les assister dans leurs maladies, et les apaiser dans leurs querelles.

7. En conséquence de quelques mêlées qui eurent lieu entre les sauvages dans le voisinage de notre cabane, nous crûmes nécessaire d'exiger que chacun d'eux déposât ses *ghici* (lances) et autres armes dans notre cabane, tout le temps qu'ils demeureraient dans les dépendances de notre mission ; ce qui fut exécuté par eux tous, sans aucune difficulté, ni résistance. Cependant lorsque, à notre insu, s'élevait parmi eux quelque dispute qui devait se décider par les armes, alors ils nous les demandaient, en nous donnant pour raison qu'ils s'en allaient ailleurs ; mais à la distance de quelques milles le combat s'engageait. Ordinairement parlant, les femmes, dès que la bataille était engagée, accouraient vers nous pour nous prier d'aller empêcher l'effusiou du sang. Sans perdre un instant, nous volions sur le théâtre du combat, et quelquefois notre seule présence mettait fin à la mêlée. D'autres fois nous les trouvions si exaspérés et si forcenés, qu'en dépit de nos efforts pour les apaiser, ils continuaient à se battre cruellement. Dans ces cas-là, forts du crucifix que nous tenions dans nos mains, nous nous placions hardiment au milieu des deux partis contendants, et quoique leurs *ghici* vinssent passer tout auprès de nous, nous parvenions par notre sérénité et nos bonnes manières à les pacifier et à nous faire remettre toutes les armes. Beaucoup d'entre eux n'y consentaient que de très-mauvaise grâce, et quand nous leur prenions les armes des mains, leur mécontentement s'exhalait par des bonds répétés et en tous sens, des

trépignements et de grandes clameurs vers le ciel. Cependant aucun ne résista jamais ni ne prit la fuite pour n'être pas désarmé. Grandeur et miséricorde de Dieu ! Ces hommes, qui se montrent intrépides en présence des armes européennes et d'un nombre supérieur d'ennemis civilisés, laissaient tomber leurs armes d'entre leurs mains, étouffaient en leur cœur leurs accès de rage, à la prière de deux pauvres missionnaires désarmés et à peine connus d'eux ! O divine puissance de notre sainte religion ! que ne peux-tu pas conquérir ?

Après avoir terminé ces sanglantes querelles, nous conduisions à la cabane les blessés, dont nous avions le plus grand soin. La divine Providence daigna conduire à bonne fin les nombreuses cures de blessures et de maladies que nous entreprîmes, quoique nous fussions absolument étrangers aux procédés de l'art médical. Je serais obligé de multiplier sans fin les épisodes si je voulais raconter toutes les guérisons que nous obtînmes. Mais je n'ai pas cru devoir passer sous silence les suivantes.

8. Un matin nous étions à réciter notre bréviaire, lorsqu'une femme plongée dans une profonde douleur et la plus désolante affliction, nous interrompit en nous disant que son petit garçon avait été traversé d'un *ghici* dans le bas-ventre et était à demi mort couché au milieu des bois. Nous accourûmes pour lui donner tous les soins possibles : mais à peu de distance de la cabane, nous trouvâmes un vieux sauvage qui nous l'apportait. La gravité de la blessure nous fit croire que nous ne pouvions faire autre chose que lui procurer le salut éternel. Arrivés à la cabane pendant que le P. Serra, avec un peu d'huile d'olive, oignait la plaie du côté droit, je cousais avec un fil de soie l'orifice que la pointe de la lance avait ouvert du côté gauche et d'où sortait un lambeau de tissu adipeux. Après

avoir oint semblablement cette autre plaie, nous étendîmes l'enfant sur une petite couche, ayant eu soin de lui faire prendre un purgatif et une tasse de thé. La mère de l'enfant et quelques autres femmes avec elle le pleuraient nuit et jour comme mort ; et comme tout cela se passait dans notre cabane, elles ne nous troublaient pas peu durant la messe et l'office divin. Trois fois le jour, nous lui donnions du thé, et à midi encore un peu de potage au riz. Sans autre soin ni remède, au bout de dix jours le petit garçon était complétement guéri et s'en retourna dans les bois. C'est l'un des deux élèves que j'amenai avec moi en Europe ; et aujourd'hui il étudie en qualité de novice avec un autre jeune Australien au couvent de la très-sainte Trinité *della cava*, dans le royaume de Naples. En général l'huile d'olive était le remède que nous avions coutume d'employer pour les blessures faites par les *ghici*, les *calé*, et autres armes des sauvages, et sa vertu balsamique opérait merveilleusement. Pour les douleurs d'entrailles, les rhumes, et autres maladies, le sel d'epsom, le thé, l'eau de riz, furent les seules potions que nous administrâmes, et elles ne produisirent pas de moins bons effets à l'intérieur, que l'huile appliquée au dehors. Par exemple, entre autres malades, le sauvage Duergan, que sa femme apporta auprès de nous à califourchon sur ses épaules, était presque à la dernière extrêmité, par suite d'une inflammation de poitrine. Après 30 jours de soins donnés en la manière indiquée, il redevint, à son grand étonnement et au nôtre, plus sain et plus robuste qu'il n'avait jamais été. Ce fut aussi à la grande admiration de sa femme et de ses fils, qui l'avaient cru mort. Le P. Serra connaissait de médecine autant que moi, c'est-à-dire point du tout ; et nos remèdes étaient en bien petit nombre et bien simples. Et pourtant, par un effet de la miséricorde divine, jamais sauvage ne vint à nous pour être guéri,

sans recouvrer une parfaite santé. Il n'est pas besoin de dire combien cela contribua au progrès de notre mission. Les sauvages mettaient en nous toute confiance ; disposition qui est en faveur des missionnaires le point le plus nécessaire et le plus décisif ; chaque jour, ils nous approchaient avec un respect et un amour toujours croissants. Notre bonne renommée pénétra jusque chez les sauvages des pays les plus éloignés, qui venaient visiter notre cabane, pour faire connaissance avec nous, et nous portaient souvent leurs malades. Ayant recouvré la santé, ils cherchaient en toute manière à nous témoigner leur gratitude, et ne sachant comment nous récompenser des services que nous leur avions rendus, ils nous tenaient dans leur naïve simplicité des discours comme ceux-ci : « Vous nous avez guéris ; eh bien ! nous sommes tout à vous ; nos femmes sont vos femmes ; nos filles, sont vos filles ; nos fils sont vos fils ; tout ce que nous avons est vôtre. » De là il advint que nous pouvions parcourir les bois sans aucun danger ; et que n'importe ce que nous commandions aux sauvages, tout était exécuté à l'instant et avec plaisir.

9. Profitant de ces favorables circonstances, nous nous évertuâmes autant qu'il nous fut possible, à radoucir ces cœurs féroces, et à les préparer à recevoir quelques notions des mystères de notre religion sainte. Ils nous écoutaient avec un plaisir extrême, et en nous entendant discourir sur le paradis et sur l'enfer, ils concevaient un grand respect et une grande vénération pour cet homme-Dieu, qui, mourant pour nous tous, nous avait délivrés de la damnation éternelle, et avait ouvert les portes du ciel au genre humain. Un soir qu'assis autour du feu, entourés de nombreux sauvages, nous leur parlions de sujets religieux, survinrent deux autres sauvages. Ils nous racontèrent que, deux jours avant, ils avaient aperçu deux étran-

gers à cheval, lesquels s'étant perdus dans les bois s'en étaient retournés à Perth, après avoir heureusement retrouvé la trace de notre char. Nous leur fîmes beaucoup de questions afin de parvenir à connaître quels étaient ces Européens, mais ce fut inutilement. Quelque temps après cependant nous sûmes que Mgr Brady, ayant eu connaissance des progrès de notre mission, s'était mis en route avec un catéchiste dans l'intention de nous visiter et de s'assurer par ses propres yeux de tout ce qu'on lui avait rapporté sur notre compte ; mais que s'étant égaré au milieu des bois, pour avoir été abandonné par le sauvage qui devait le conduire chez nous, il s'en était retourné à la ville. Ce fut pour nous un bien pénible contretemps. Il est vrai que, dépourvus de pain comme nous l'étions, nous ne nous serions guère vus à même de lui faire une réception convenable. Mais Mgr l'évêque, qui était vieux missionnaire, nous aurait excusés ; il se serait accommodé à notre position telle qu'elle, et il aurait accepté de bon cœur sa petite part du gibier que, grâce au ciel, les sauvages nous apportaient fréquemment. Nous prendrons ici occasion de faire observer que souvent les Européens voyageant au travers des bois n'aperçoivent pas un seul sauvage, tandis qu'il y en a un grand nombre qui épient jusqu'à leurs moindres mouvements, cachés qu'ils sont derrière les arbres. Jamais les sauvages ne viennent en aide à un Européen, parce qu'il n'entre pas dans l'esprit d'un Australien que nous qui sommes instruits et savants en tant de choses, nous ne sachions pas aussi errer à plaisir parmi les bois.

CHAPITRE VII.

Vers la fin du mois d'octobre, après avoir été vingt-neuf jours sans pain, nous reçûmes quatorze livres de farine dues à la générosité toute chrétienne de l'Irlandaise Hélène, domestique du capitaine Scully. Les sauvages connaissant notre besoin lui en avaient donné avis, et ce furent eux qui nous firent l'agréable surprise de nous apporter la farine jusqu'à notre cabane. Nous rendîmes grâces à Dieu, qui avait voulu nous secourir ainsi dans notre extrême indigence. Peu de temps après nous reçûmes quarante autres livres de farine qui nous furent envoyées de Perth. Mais comme elle renfermait beaucoup de son, nous avions beaucoup de peine à en faire du pain. Aussi prîmes-nous le parti de l'employer bouillie et d'en faire une espèce de colle semblable, quoique peut-être moins bonne, à celle qu'emploient les cordonniers, mais qui, dans les circonstances où nous nous trouvions, valait pour nous de l'ambroisie. Nous n'étions pas seulement mal partagés pour le vivre, mais aussi pour le vestiaire. Nos habits monastiques n'étaient plus reconnaissables et tombaient de toute part en lambeaux. Nous avions rapetassé nos hauts-de-chausse avec des peaux de kanguroos abandonnées par les sauvages comme inutiles, et, à défaut de boutons, nous les fixions autour du corps avec des boyaux de ces mêmes animaux, ou bien avec quelques bouts de corde. Ayant beaucoup souffert et ne pouvant plus marcher sans souliers, parce que

plusieurs fois nos pieds s'étaient entamés jusqu'au vif, nous nous fabricâmes des souliers en bois avec l'empeigne de peau de kanguroo. Nos chapeaux à trois cornes avaient complétement perdu la forme que leur donna le fabricant. Somme toute, et ceci soit dit pour rendre hommage à la vérité, notre extérieur n'avait en ces jours-là rien de très-avantageux. Quant au vêtement de dessous, je me souviens avoir passé une fois trois mois, et une autre fois six, avec la même chemise; et pour sûr, si elle n'eût pas été de laine, elle n'aurait pu résister ni à la sueur, ni à l'eau.

Cependant, malgré toutes ces privations, notre santé ne s'altéra nullement; au contraire, par la divine miséricorde, elle ne fit que s'améliorer et se fortifier.

2. Quoique dès ce temps-là les sauvages eussent mis en nous la plus grande confiance, néanmoins pour ce qui touche à leurs croyances mystérieuses, ils gardaient le secret le plus profond. Effectivement lorsque sur ces matières nous nous adressions aux jeunes gens, tous, eussent-ils plus de trente ans, nous disaient qu'ils étaient trop jeunes pour satisfaire à de semblables demandes, et nous renvoyaient aux vieillards. Ceux-ci ou ne nous répondaient que par des bouffonneries, ou même faisaient semblant de ne pas nous comprendre. Aussi pour arriver à notre but dûmes-nous employer des détours, et voici en quelle manière. Lorsque les sauvages dans leurs courses sont attentifs à leur chasse, ils observent un profond silence, parce que leur intelligence est alors tout entière absorbée par une seule pensée : chercher les moyens de se procurer leur nourriture. Or, prétendre en pareil cas ouvrir avec eux une conversation sur quelque objet que ce soit, c'est vouloir perdre son temps et ses paroles. Mais lorsque, au retour de la chasse, ils sont assis autour de leur feu, c'est le véritable moment pour le missionnaire; parce que dans

ces instants déposant toute autre pensée, ils s'occupent uniquement à préparer leurs mets, à mettre leurs armes en état et à réciter, comme font les Arabes, leurs petites historiettes et leurs contes. Si le missionnaire sait tirer parti des circonstances, il obtiendra plus de notions utiles et importantes dans une seule de ces rencontres, que dans de longs mois d'excursions à travers les forêts. Voulions-nous donc arriver à la connaissance de quelques-unes de leurs croyances et de leurs coutumes? nous faisions en sorte de nous trouver comme par hasard au milieu de ces innocentes réunions, tantôt feignant de vouloir apprendre à fabriquer leurs armes, tantôt n'ayant l'air que de jouer avec les petits marmots, ce qui plaisait beaucoup à leurs parents. Eux cependant, sans soupçonner le motif qui nous avait amenés là, ils continuaient le récit de leurs exploits ou de ceux de leurs parents défunts. Quand l'opportunité s'en offrait, nous interpellions le narrateur, ou même nous le contredisions pour entendre sa réponse; et lui, soutenant avec chaleur ce qu'il avait avancé, il continuait son récit.

D'autres fois nous mettions en doute quelque particularité de son récit, ou bien nous lui faisions observer qu'il contredisait ce que nous avions appris d'autres sauvages. C'est de cette façon et en revenant souvent à la charge, que nous parvînmes, non sans peine, à la connaissance de beaucoup de leurs secrets, dont je parlerai ailleurs.

3. Ainsi l'étude pratique du langage, des lois, des coutumes et des mœurs des sauvages, nous procura, entre autres avantages, celui de reconnaître enfin que le système des courses employé par nous dans le principe, non-seulement était trop précaire, mais encore demandait des précautions nombreuses et continuelles, et même le sacrifice de la vie de beaucoup d'individus, avec peu de résultat au bout. Au

lieu que le système de la stabilité, c'est-à-dire d'une mission fondée pour y donner asile à tous les sauvages qui voudraient s'y fixer et s'instruire, soit sur la religion, soit dans quelque métier utile, produirait d'incalculables avantages, sans exposer d'ailleurs aux nombreux inconvénients de la vie nomade. Prêcher à un sauvage, n'est pas chose difficile, mais bien peu fructueuse. Au beau milieu de la prédication, le sauvage se retourne vers le missionnaire, et lui dit : « Tout ce que tu me racontes peut être vrai, très-vrai ; mais j'ai grand faim : veux-tu me donner un peu de pain, oui, ou non ? » Si on ne lui en donne pas, il vous tourne le dos, et s'en va dans les bois pour assouvir sa faim. Mais supposons qu'on lui donne à manger, et que le sauvage veuille s'établir et se faire chrétien, qui le vêtira ? qui l'entretiendra ? Si nous avons des ressources pour un, pour vingt, il faudra refuser à cinquante, à cent autres, qui viendront vous dire : « Nous voulons demeurer avec vous, nous voulons croire en Jésus-Christ. » De là l'évidente nécessité du travail ; et de là, avant le travail, la nécessité de fixer dans la vie commune, en un lieu donné, ces hommes à la vie errante et paresseuse. De là enfin la nécessité d'un établissement dirigé par des religieux, ou en d'autres termes par des missionnaires, qui, comme on en voit parmi les catholiques, sans s'inquiéter de leurs intérêts, s'occupent exclusivement de l'éducation, tant morale que civile, de ces familles adoptives, et pour la seule gloire de Dieu. Convaincus de cette vérité, nous commençâmes à mettre la main à l'œuvre, quoique dans de minimes proportions ; et à notre satisfaction, nous pûmes en constater les heureux résultats. Les sauvages accouraient nombreux à notre pauvre cabane, nous demandant de travailler avec nous, moyennant, pour tout salaire, quelques haillons à mettre sur le dos et un morceau de pain. Un aussi favorable résultat re-

doublait nos forces; mais la modicité des ressources nécessaires au progrès d'une si grande œuvre, nous humiliait et nous affligeait au-delà de toute idée : l'avenir se présentait à nous plein de vie, mais le présent nous navrait de douleur. Nous nous déterminâmes donc vers les derniers jours de novembre à retourner tous les deux à Perth, afin d'exposer de vive voix à Mgr notre cruel embarras, et les grands avantages que l'on retirerait de la mission, si l'on nous fournissait les moyens nécessaires. Nous écrivîmes en conséquence au capitaine Scully, en le priant de nous accorder pour quelques jours un de ses domestiques, auquel nous pourrions confier la garde de notre cabane et de nos terres; et le domestique étant arrivé, nous partîmes pour la capitale avec nos bœufs et notre char.

4. A peine fûmes-nous arrivés à Perth, que Mgr ordonna à l'un de ses domestiques de se transporter à la mission, pour en prendre soin en place du domestique étranger; et il nous fit revêtir quelques-uns de ses propres vêtements, vu que les nôtres étaient dans un pitoyable état. Nous lui représentâmes ensuite que la méthode de suivre les sauvages dans leurs courses nous avait été dans le principe de quelque utilité; mais que l'expérience nous avait enseigné qu'il valait beaucoup mieux fonder un établissement, ou mission, pour y donner asile aux sauvages qui désireraient s'y fixer et s'instruire. Monseigneur n'eut pas de peine à comprendre quels seraient les heureux résultats d'un pareil système. Ainsi, pour obvier au dénûment de moyens pécuniaires, nous lui proposâmes d'envoyer en Europe le P. Serra, chargé de trouver dans la charité des fidèles ce qui nous manquait pour réaliser notre plan. Mais Mgr n'avait pas non plus de quoi payer le naulage pour le P. Serra.

Alors j'eus de nouveau recours à la musique; je fis publier dans la ville qu'une école de musique serait ouverte dans l'intéret des sauvages, et à la condition que les élèves devraient anticiper le payement d'une année. L'exigence fut en vérité trop hardie; mais, ce nonobstant, j'eus en peu de jours un nombre considérable de personnes qui se présentèrent pour assister à mes leçons, prêtes à avancer la somme demandée, laquelle en totalité dépassait le chiffre nécessaire pour le voyage du P. Serra. Sur ces entrefaites néanmoins la divine Providence (qu'elle en soit à jamais bénie!) rendit inutile le projet conçu, en nous favorisant de quelques secours envoyés à Mgr par l'œuvre charitable de la Propagation de la foi. Notre part fut bonne, cinq mille francs, et la promesse d'une somme égale sous peu. Avec ces ressources nous fîmes provision de vivres et des outils les plus nécessaires et les plus convenables pour l'agriculture, et aussi pour bâtir un monastère.

5. Le 20 décembre, nous étions de retour à notre cabane, mais quelle désolation! Ces champs arrosés de nos sueurs et de notre propre sang, avaient été complétement dévastés! Plantations de toutes sortes, arbres et légumes, tout était piétiné, arraché; les matériaux de notre cabane étaient brisés et dispersés; tout était abandonné et dans l'état le plus lamentable de ruine totale. Le domestique envoyé de Perth ne s'était nullement inquiété des intérêts confiés à sa garde, et un troupeau de chevaux avait fait tout ce ravage (*a*).

Cette perte, quoique bien grande pour nous, fut moin-

(*a*) Malcolm, tel était le nom de ce domestique, en retournant ensuite à Perth, tua un pauvre vieillard pour lui enlever quelques pièces de monnaie. Convaincu du crime, il fut enfin condamné à la potence, et subit sa peine dans le lieu même où il avait commis cet horrible assassinat. Justes jugements de Dieu! Peut-être le Seigneur lui retira-t-il son bras pour avoir négligé les intérêts de la mission.

dre que celle que nous eûmes à essuyer, lorsque de la part d'un magistrat, nous fut notifié l'ordre d'abandonner ce territoire, parce qu'il était loué à des bergers. Après tant et tant de sueurs versées pour défricher et mettre en culture ces champs, nous eûmes le déplaisir non seulement de n'en pas récolter les fruits, mais encore d'être contraints à les abandonner.

6. Nous ne perdîmes pourtant pas courage; ces fruits de la terre n'étaient pas, après tout, ceux pour lesquels nous étions venus en ce lieu, et primitivement en Australie. Aussi, pleins de confiance dans la très-sainte Trinité, nous nous mîmes à chercher un site convenable, et nous le trouvâmes deux jours après l'ordre notifié. Notre choix se fixa sur la rive septentrionale du fleuve, ou plutôt torrent, appelé par les Anglais *Moore,* et par les sauvages *Maura*: là près d'un grand réservoir d'eau pluviale, nous trouvâmes une localité qui, pour le site et pour le terroir, était bien préférable aux deux premières.

Après que nous eûmes dressé le plan topographique des vingt acres de terre que le gouverneur nous avait autorisés à occuper, le P. Serra se rendit pédestrement à la ville, pour faire approuver par le gouvernement la prise de possession au profit de la mission, et il y réussit. Dans l'intervalle, c'est-à-dire le 2 janvier 1847, je m'occupai de la construction d'une cabane dans le nouveau site; et quoique seul, pourtant, au retour du P. Serra, Dieu aidant, j'avais tout préparé au milieu des bois de Maura.

Immédiatement nous nous mîmes à défricher le terrain: il nous fallut arracher des eucalyptes séculaires, de nombreux acacias, et beaucoup d'autres espèces de végétaux dont était couvert le sol de Maura; et en peu de jours, avec l'aide, il est vrai, des sauvages, trente-quatre acres de terre étaient préparées à recevoir la charrue.

Comme la saison d'automne approchait, et elle commence là au mois de mars, il fallait nous pourvoir le plus tôt possible de différents objets, pour compléter le matériel nécessaire aux travaux champêtres. Nous achetâmes donc le char et la charrue qui l'année précédente nous avaient été prêtés, une herse, du grain pour les semailles, aussi bien que pour notre consommation, un moulin en fer pour moudre le grain, d'autres bœufs, et en même temps quelques vaches, un taureau, et enfin beaucoup d'autres choses utiles pour le progrès de la mission. L'acquisition de ces objets et de ces animaux fut faite par nous avec de grandes difficultés et de grandes fatigues, parce que pour les obtenir, il nous fallut faire des voyages de cinquante, de cent milles et plus, avec des privations et des peines impossibles à décrire. Tous ces travaux et toutes ces incommodités eussent été au-dessus de nos forces, sans l'assistance continuelle et visible de la providence divine.

7. Lorsqu'au mois de décembre nous nous trouvions à Perth, beaucoup d'habitants de la ville, connaissant tout ce que nous avions eu à souffrir par suite du mauvais temps en hiver, et apprenant que notre intention était de bâtir un couvent au milieu des bois, nous offrirent de venir y travailler en notre compagnie et pour la seule gloire de Dieu. Nous leur fîmes observer que leur nourriture comme la nôtre ne consisterait qu'en un peu de pain cuit sous la cendre, un potage au ris, ou même à défaut de ris, de la bouillie de farine, et une tasse de thé; enfin que dans notre misère ne pouvant leur offrir que notre petite cabane, plusieurs d'entre nous auraient à dormir à la belle étoile et privés des commodités, ce semble, les plus indispensables. Nos avertissements ne purent néanmoins les dissuader d'accomplir leur sainte résolution. Quoiqu'ils visent combien il serait difficile de résister à un rude la-

beur de plusieurs semaines, parmi tant de privations, néanmoins leur ardente charité et leur zèle pour la gloire de Dieu, leur inspira de plus en plus le courage et le désir de coopérer en quelque manière au bonheur des malheureux sauvages et à la propagation de notre religion sainte. Pour conclusion ils ne furent pas contents qu'ils n'eussent obtenu de moi la promesse que je serais de retour parmi eux dans le courant de février, afin de les conduire à la mission. En conséquence au commencement du mois indiqué, le P. Serra et moi nous nous mîmes à construire une seconde cabane plus spacieuse que la première, pour y loger ceux qui devaient venir nous aider dans nos travaux. Ayant laissé au P. Serra et aux sauvages le soin de la couvrir, je partis avec le char pour la ville de Perth, accompagné d'un sauvage nommé *Mori-Mori,* lequel fut le premier que je pus déterminer à me suivre jusque dans l'intérieur de cette ville.

8. Le droit de propriété qu'ont les sauvages sur le gibier et les autres comestibles qui se trouvent dans des circonscriptions de territoire déterminées, droit dont ils sont excessivement jaloux, est, à mon avis, une des principales causes pour lesquelles un sauvage court risque de la vie, lorsqu'il sort du périmètre des bois parmi lesquels la naissance ou même l'amitié lui assure la sécurité. Bien des fois nous avions fait notre possible pour persuader aux sauvages de notre mission de nous accompagner à Perth, leur assurant qu'il ne leur arriverait rien de fâcheux en notre compagnie, mais toujours sans succès; une crainte panique d'être tués par les autres sauvages les poussait à rebrousser chemin au bout de 50 milles et plus de marche. A la fin pourtant je parvins à gagner Mori-Mori, lequel étant jeune et résolu, et ayant grande confiance en moi, se détermina en cette circonstance à m'accompagner jusques à la capitale. Arrivé là, je lui fis cadeau d'une chemise neuve

et d'un vêtement de campagnard; et lui se voyant si élégamment habillé, se crut déjà de beaucoup supérieur à ses pareils! Il redoutait à l'extrême les sauvages de Perth, dont il ne comprenait pas d'abord le langage; mais leur ayant fait présent de morceaux de pain et de quelques pièces de monnaie dont je l'avais pourvu à cette intention, il gagna leur amitié au point qu'ils lui offrirent même une jeune personne en mariage. Il la refusa, mais il prit part aux fêtes dansantes qui se célébrèrent à son occasion. Ce qui fit surtout un grand plaisir à notre Mori-Mori, ce fut la rencontre d'une femme de son pays, qui bien des années auparavant avait été enlevée à cause de sa beauté.

9. Dès que mon arrivée à Perth fut connue de ceux qui s'étaient volontairement offerts pour m'aider dans la construction d'un couvent, ils me portèrent chacun leurs outils, qui devaient être transportés au moyen du char; et le 21 du même mois je partis pour la mission, conduisant une caravane d'ouvriers irlandais et français, et parmi eux un protestant, dont Dieu, le maître de tous les cœurs, avait touché le cœur de telle sorte, que lui aussi voulut venir en aide aux pauvres missionnaires catholiques. Le 28 février nous arrivâmes heureusement à Maura; et il n'est pas besoin de dire de quelle façon et en quels termes Mori-Mori raconta et amplifia auprès de ses parents et amis les politesses et les honnêtetés que lui avaient faites les sauvages de Perth. Il réussit à piquer leur curiosité au point que, dans la suite, toutes les fois que l'un de nous devait se transporter quelque part, ils se disputaient à qui devrait nous accompagner. Un semblable résultat fut pour eux et pour nous des plus avantageux, parce que nous nous servions d'eux pour expédier des lettres à Perth et ailleurs, et nous étions sûrs d'avoir la réponse. Par suite, la haine qui existait entre les sauvages vivant à de grandes distan-

ces les uns des autres, disparut complétement. Il faut observer que lorsque un sauvage rencontrait un inconnu, il lui montrait, comme passeport, la lettre dont il était porteur, en lui disant : *N-agna priest maja jun-ar*, » ou bien : « J'appartiens à l'habitation des prêtres ; » et alors il pouvait passer librement.

CHAPITRE VIII.

1. Nous ne pouvions pas mieux célébrer le jour anniversaire de notre arrivée au milieu des bois, que par la fondation d'un couvent. Au bout d'un an, jour pour jour, c'est-à-dire le premier de mars, fête de saint Rudesindo (*a*), jour auquel, pour la première fois, dans les forêts de l'Australie, avait été par nous célébré le saint sacrifice, nous étions là, traçant l'emplacement des murs d'un couvent de Bénédictins, au profit des malheureux indigènes de ce vaste continent. Après la bénédiction de la première pierre, sous laquelle nous plaçâmes une médaille de notre glorieux patriarche, chacun de nous se mit à travailler selon ses forces et son habileté. Qui portait et taillait les pierres, qui bâtissait les murs, qui gâchait le mortier, qui le transportait, faisant office de manœuvre. Quelques-uns sciaient les arbres, d'autres les façonnaient pour servir aux portes et aux fenêtres ; enfin il y en avait un qui prenait soin de la cuisine, et en vérité elle n'était pas difficile à faire.

2. Le chien qu'on m'avait donné à Perth, comme excellent pour la chasse du kanguroo, n'en avait pas, qu'il

(*a*) Voyez à la fin du volume une notice sur saint Rudesindo.

m'en souvienne, attrapé un seul. Mais à peine ces braves gens furent-ils tous arrivés pour nous aider, que notre chien, conduit par un sauvage, nous pourvoyait chaque deux jours d'un kanguroo gras, du poids de 50 livres et plus; en sorte que sur 17 hommes que nous étions, la viande ne nous manqua pas un seul jour. Qui ne verrait en ceci une attention de la divine providence? *Pompée,* ainsi s'appelait le chien, nous pourvut abondamment de viande, tant que nous eûmes en notre compagnie ceux qui vinrent nous aider à la construction du couvent, et à mesure que le nombre de ceux-ci diminuait, il avait soin aussi de diminuer les provisions; enfin lorsque nous n'eûmes plus besoin de son aide, parce que nous eûmes un troupeau de brebis, alors il perdit un œil et devint tout à fait impropre à la chasse. Ce ne fut pas tout : comme nous n'égorgions pas de brebis pour notre consommation, Pompée de temps en temps, et malgré nous, en tuait une qu'il nous apportait intacte à la porte du couvent, et que nous trouvions là au point du jour, quand nous sortions pour les travaux des champs.

3. Après 50 jours de continuels travaux, nous eûmes terminé la construction des murailles, qui avaient 42 pieds anglais de long, 14 de hauteur, 10 de largeur. En sorte que les maçons s'en retournèrent à Perth, et peu après furent suivis de tous les autres ouvriers. Le 28 avril, le P. Serra et moi, nous dormîmes pour la première fois dans le nouvel édifice. Quoique les bâtiments ne fussent qu'à moitié couverts, il nous semblait déjà nous trouver au milieu d'un dortoir, en compagnie de nombreux confrères. La toiture terminée, nous nous occupâmes à disposer l'intérieur. Nous travaillâmes d'abord à la chapelle, et nous l'ornâmes de notre mieux; or, comme c'était la première qui s'élevait au milieu des forêts d'Australie, nous nous fai-

sions une véritable joie de la dédier à la très-sainte Trinité. Nous invoquâmes l'immaculée conception de Marie toute sainte, comme notre spéciale protectrice; et pour honorer notre glorieux patriarche saint Benoît, nous appelâmes ce lieu *Nouvelle-Nursie*, en mémoire du pays qui donna le jour à ce grand saint.

4. Cependant les sauvages devenaient chaque jour plus nombreux. Alors voyant que le produit de vingt acres de terre n'était pas suffisant pour les sustenter, nous dressâmes la carte topographique d'un second terrain de trente acres, contigu au premier, et nous en fîmes la demande au gouvernement. Le P. Serra se transporta tout exprès dans la capitale, et comme la saison était pluvieuse, il fut obligé bien des fois d'ôter tous ses vêtements, et les portant empaquetés sur sa tête, de guéer au travers des torrents, qui excessivement grossis lui barraient le chemin. Le gouverneur par *interim*, M. *Irwin*, non moins généreux que son prédécesseur, nous octroya la concession demandée, et cela gratuitement et à perpétuité. Il nous accorda en outre la jouissance de mille acres de terre, afin que nous eussions suffisamment de pâturages pour nourrir le bétail. Ainsi, grâce aux secours pécuniaires reçus de Mgr, grâce à la générosité du gouverneur, et surtout grâce à la protection du ciel, la nouvelle mission progressait merveilleusement.

5. Le 6 juillet, nous avions labouré et ensemencé 34 acres de terre; mais les semailles ayant absorbé la provision de blé qui nous était nécessaire pour notre propre subsistance, je fus obligé d'entreprendre un nouveau voyage. Après une marche de 50 milles, je me trouvai en présence d'un débordement de l'Avon, ou Swan, si énorme, qu'il n'y avait ni homme, ni cheval qui pût passer; je m'adressai donc à quelques colons; j'obtins en

prêt le blé nécessaire, et je retournai à la mission sans m'aventurer davantage. Les dangers que j'avais courus l'année précédente en juillet se représentèrent encore cette fois-ci. Arrivé au fleuve Moore, qui passe au sud de la mission, les bœufs, quoique suffisamment chargés, mais sans le char, guéèrent au travers avec peu de difficulté. J'espérai pouvoir passer sans me mouiller; je pris donc un vieux cheval que le P. Serra avait acheté quelques semaines auparavant, et me mettant à genoux sur son dos, je le dirigeai vers la rive opposée. Mais à peine l'animal ayant perdu pied s'était-il mis à nager, qu'un gros arbre vint heurter contre lui avec violence; de sorte que perdant l'équilibre je tombai, et par la rapidité du courant je fus poussé au fond de l'eau. Le P. Serra, qui était accouru pour me secourir me crut noyé; mais par la miséricorde de Dieu je pus revenir à fleur d'eau, saisir d'abord les branches d'un arbre et ensuite regagner à la nage la rive qui était du côté de la mission.

6. Les sauvages, quand ils nous avaient vus nous fatiguer à labourer et à semer, n'avaient pu s'empêcher de rire de nous, comme de gens qui faisaient une chose absurde; mais ensuite quand ils virent ces belles moissons, produit inattendu de nos sueurs et de ce blé qu'ils croyaient jeté en pure perte, alors ils venaient tous s'offrir à nous aider. Or, la saison était trop avancée pour de semblables travaux; mais nous ne laissions pas de les accueillir de la meilleure grâce, et nous les occupions tantôt à une chose, tantôt à une autre, les retenant avec nous, tant que nos provisions le permettaient; car dès que les provisions manquaient, les sauvages qui connaissent peu la vertu d'abstinence, nous laissaient là pour s'en retourner dans les bois, sauf à reparaître quand ils avaient senti, comme au flair, que nos provisions étaient augmentées : ce qu'ils firent dès que je fus arrivé avec le blé.

7. Jusque-là il ne nous avait pas été possible de nous assurer de leurs croyances touchant l'âme. Désirant donc savoir avec précision s'ils croyaient posséder un esprit immortel, j'imaginai un jour de présenter la question en cette manière : « Je ne suis pas, leur dis-je, ce seul homme que vous voyez ; mais je suis deux en un. » A ces paroles il leur prit un rire fou. Je poursuivis avec tout mon sérieux : « Riez, tant que vous voudrez ; je vous dis que je suis deux en un ; ce corps, grand comme vous le voyez, fait un, et puis dans ma poitrine il y en a un autre plus petit que vous ne voyez pas. Ce corps qui est grand, meurt, et on l'enterre ; mais l'autre plus petit, s'enfuit, quand vient la mort... » « Caia, caia, » — oui, oui, me répondirent quelques-uns ; nous aussi nous sommes deux ; nous aussi nous avons *le petit* dans la poitrine. » Je leur demandai comment il s'appelait. Ils me répondirent : « *Cacin.* » Je leur demandai en outre où allait *le petit*, après la mort du corps ? Dans les bois, me dirent les uns ; dans la mer, me dirent les autres ; et d'autres enfin répondirent qu'ils ne le savaient pas.

Pour cette fois, je ne poussai pas plus loin mes questions, sachant combien les sauvages sont jaloux du secret de leurs croyances. J'appris par la suite, et surtout de mes deux confidents, la légende de ce *Cacin*, qui est telle que voici. Après qu'un sauvage a rendu le dernier soupir, l'âme reste sur les arbres, chantant d'un ton lamentable comme un oiseau, jusqu'à ce qu'elle soit recueillie par quelqu'un. Quand on a connaissance qu'une âme s'en va d'arbre en arbre, un ou plusieurs sauvages s'approchent d'elle, courbés et à la file, frappant deux petits bâtons l'un contre l'autre, et faisant entendre de la voix, sans discontinuation : « Ps... Ps... Ps... » Bien souvent l'âme demeure sur les arbres, ou bien elle descend ; et alors elle

entre dans la bouche du premier, demeurant en lui, s'il est seul; mais quand ils sont plusieurs, elle sort du corps du premier par la partie postérieure, jusqu'au dernier en qui elle s'arrête. Je n'ai pas voulu omettre ce récit, quelque singulier et bizarre qu'il soit, pour montrer quelle est la croyance des sauvages, touchant l'existence immortelle de l'âme et sa transmigration dans d'autres corps.

8. Vers les premiers jours du mois d'août, je fus invité par Mgr à me rendre à Perth, pour la solennité de l'Assomption; et en compagnie de mon confident Biglia-Goro, frère du sauvage Mori-Mori, j'y arrivai à l'époque indiquée.

Mgr Brady, qui désirait vivement de visiter pour la première fois la mission et de s'assurer par ses propres yeux de tout ce qu'on lui avait dit de ses progrès extraordinaires, résolut de m'honorer de sa compagnie, lorsque j'y retournerais. Effectivement, après la fête, Mgr l'évêque, un catéchiste, Biglia-Goro et moi, tous à cheval, nous partîmes pour la Nouvelle-Nursie. Le temps fut beau et les torrents assez praticables; les eaux de l'Avon pourtant étaient rapides et enflées. Or, quoiqu'il nous fallût le traverser en un gué, où il avait plus de 150 pieds de large, et que les chevaux dussent nager en certains endroits, Mgr ne perdit pas courage et passa hardiment le premier. A peine arrivés à la vue de la mission, Mgr demeura grandement surpris et émerveillé de tous ces progrès de la civilisation, au milieu d'épaisses et interminables forêts. « Ce qui était parvenu à ma connaissance touchant la Nouvelle-Nursie, dit-il alors, n'est que l'ombre de ce que j'y vois... Un tel progrès, ajouta-t-il, ne semble pas être le résultat de huit mois de travail, mais de plusieurs années de continuelles fatigues... » Au reste ce qui plus que tout autre chose donna une grande consolation à Mgr l'évêque, ce fut l'amélioration morale

et civile de nos sauvages. Bref, il jugea facilement d'après les faits eux-mêmes que le système de mission adopté par nous promettait dans peu les plus avantageux résultats en faveur de notre sainte religion et du bien-être de nos malheureux frères, les Australiens. Mgr nous honora de sa présence deux jours durant, et ayant pris pour guide le bon Biglia-Goro, il repartit pour la capitale accompagné du catéchiste Butler.

9. Le 14 septembre, je repris le chemin de Perth avec le char et six bœufs pour y acheter notre provision de blé, portant avec moi une orpheline de six à sept ans, afin qu'elle fût élevée au couvent des religieuses de la Mercy. Cette pauvre enfant, abandonnée de tous et réduite à se nourrir de quelques racines insipides, s'était réfugiée à la mission. Après un jour de marche, je fus pris par une pluie battante et telle qu'il semblait que les cataractes du ciel se fussent ouvertes. M'étant recommandé au Seigneur, je continuai le voyage avec un temps pareil, l'espace de plus de 40 milles. Il me fallait à chaque instant traverser des torrents assez profonds, mais sans grand danger. Au gué de l'Avon, mon char flottant sur l'eau, fut renversé sens dessus dessous, par la violence du courant, et entraîné avec les bœufs. Dans une si triste passe, je songeai à me sauver avec l'enfant sur la rive opposée. Je voyais pourtant avec peine que les pauvres bêtes s'enchevêtrant avec leurs chaînes dans les arbres, étaient sur le point de se noyer ; et en effet quelques-uns des bœufs, las de lutter contre la mort, demeuraient assez longtemps sous l'eau. Je me déterminai donc à les secourir comme je pourrais ; et, nonobstant la profondeur de l'eau, qui avait peut-être là plus de 16 pieds, je réussis à les débarrasser de leurs chaînes et à les décharger des jougs qui avec le char allèrent au fond. Les bœufs ayant regagné la rive opposée,

et moi me voyant demeuré seul et sans char, je continuai pendant deux autres journées ma route vers la capitale, portant sur mes épaules ma pauvre orpheline. Dans les dix-huit années d'existence que comptait la colonie de Swan-River, les colons ne se souvenaient pas d'avoir vu un printemps aussi pluvieux. Plusieurs colons perdirent la vie cette année-là, en traversant des torrents, quoique quelques-uns d'entre eux fussent montés sur un cheval. Quant à nous, par la grâce de Dieu, tant dans ce voyage que dans beaucoup d'autres, nous n'eûmes à souffrir que la perte de choses pour ainsi dire insignifiantes. Que Dieu en soit béni! Le jour même que j'arrivai dans la capitale, je confiai la jeune *Cuchinâ*, c'était le nom de l'orpheline, à Mgr l'évêque, et ensuite aux zélées religieuses de la Mercy, qui l'accueillirent avec les démonstrations les plus affectueuses, d'autant plus que c'était la première Australienne qui leur était confiée. Peu de temps après Mgr la baptisa avec la plus grande solennité, en présence d'un peuple nombreux accouru pour assister à la cérémonie. L'orpheline *Cuchina* fut la première sauvage qui eut le bonheur d'être régénérée par l'eau du baptême, et on lui donna les noms de *Maria-Christiana*, en lui laissant le nom australien de *Cuchina*, pour nom de famille.

Au bout de quelque temps je retournai prendre et le char et les bœufs, que j'avais recommandés aux soins d'un colon, et ensuite je partis de Perth pour la mission, où j'arrivai avec les provisions, mais non sans fatigues et sans pénibles efforts.

Je deviendrais par trop ennuyeux, si je voulais raconter en détail tous les voyages que nous fîmes, tous les périls que nous eûmes à courir. Je me bornerai à dire que non-seulement il nous devenait difficile et périlleux de traverser avec des chars à bœufs des torrents et des vallons, qui nous

opposaient à chaque instant tous les capricieux obstacles d'une nature inculte; mais il n'était pas moins difficile de franchir des montagnes, en apparence inaccessibles à tout être humain, parsemées de tout côté de troncs d'arbres, de rochers et de pierres énormes. Bien souvent à la montée il nous fallait nous mettre à cheval du timon, pour augmenter le poids vers la partie antérieure, et à la descente attacher avec des chaînes derrière le char des arbres façonnés tout exprès, lesquels, traînant par terre, empêchaient le char de tomber sur les bœufs et de les écraser. Si de telles opérations ont leurs difficultés même pour des hommes habitués à la vie rustique, il n'est pas besoin de dire combien elles l'étaient pour deux pauvres moines, qui certes n'étaient guère rompus à ce métier. Mais avec la grâce de Dieu, et un peu de persévérance, tous les obstacles furent surmontés.

10. Le 1er novembre je me trouvai de nouveau à Perth, où l'Evêque m'attendait pour la solennité de ce jour, et pour l'office funèbre du lendemain. Après les fêtes, autorisé par Monseigneur à acheter des brebis pour la mission, je parcourus dans ce but diverses localités de la colonie très-éloignées les unes des autres, et le 21, jour consacré à la bienheureuse Vierge Marie, je retournai à la mission avec un troupeau de 710 têtes. La migration de ce nombreux bétail fut si heureuse, que dans une marche d'environ 60 milles, et par certains territoires assez fertiles en plantes vénéneuses, je ne perdis pas une seule brebis. C'est là vraiment une chose étrange, si l'on fait attention aux pertes considérables qu'ont eu à souffrir beaucoup de colons en pareil cas. Grand fut ensuite l'étonnement des sauvages, à la vue de tant d'animaux réunis ensemble; tous s'offraient à les mener aux pâturages; mais la profession de berger demandant une grande

connaissance des remèdes et des précautions nécessaires dans les maladies auxquelles sont sujettes les brebis, il nous fallut prendre à notre service un berger européen expérimenté, pour initier les sauvages eux-mêmes dans l'art de soigner les bergeries.

Tandis que je faisais le tour de la colonie pour traiter de l'achat des brebis, le P. Serra eut la consolation de conférer le saint baptême à un sauvage blessé à mort dans une rixe, à quelques milles de la mission, lequel une fois baptisé rendit l'âme. Un jour qu'il gardait le gros bétail il se retira dans la chapelle pour réciter avec plus de recueillement le saint rosaire. Au retour il ne trouva plus de bétail : il se donna toute sorte de peine pour le retrouver; mais il n'y parvint qu'au bout de quatre jours, et à la distance de cinquante milles. Très-certainement il n'y serait jamais parvenu sans l'assistance du bon Bigliagoro, qui avait à cœur les affaires de la mission comme les siennes propres. Rentré ensuite à la mission, où il avait enfermé les chiens, afin que personne n'osât y entrer, il trouva qu'ils avaient dévoré non-seulement un kanguroo entier, mais encore des livres et entre autres un volume de notre bréviaire. Du reste, quoique la mission ne fût alors gardée par aucun de nous deux, pourtant les sauvages la respectèrent, et il ne nous manqua rien; au contraire ils veillèrent admirablement sur les blés et sur les outils. Vers la fin de novembre, nos blés étant parfaitement mûrs, nous nous mîmes en devoir de les moissonner. Cette opération, qui veut tout à la fois de la célérité et du soin, fut par nous accomplie en très-peu de temps, parce que nous fûmes aidés de nombreux sauvages, auxquels nous avions enseigné la manière de manier la faux. Ils arrivèrent à une telle perfection dans ce métier, que leur adresse surpassa la nôtre et celle de tel Européen que ce fût.

11. Dans cette circonstance, profitant de la saison d'été et du grand nombre de sauvages nos auxiliaires dans les travaux des champs, je résolus d'ouvrir pour aller à Perth un nouveau chemin, qui fût plus praticable et plus court que celui qu'on avait suivi jusque-là. Avec l'aide de quatorze sauvages, et après avoir fait provision de farine, de thé, de sucre et des outils nécessaires, je me mis à l'œuvre. Je disposai mes collaborateurs de la manière suivante : deux d'entre eux avaient le soin d'aller à la chasse du kanguroo, pour nous procurer les vivres nécessaires; quatre allaient devant pour abattre ou marquer les arbres, et huit reposaient sur le char que je guidais. Quand les quatre premiers étaient las, ils venaient se reposer sur le char, et quatre autres leur succédaient et ainsi de suite. En trois jours, nous eûmes terminé l'ouvrage; c'est-à-dire, tracé un chemin de plus de 40 milles de long. Or, non-seulement ce chemin est aujourd'hui fréquenté et parfaitement praticable pour les voitures; mais d'après l'examen qu'en fit un ingénieur, par ordre du gouvernement, il fut constaté que c'était en même temps la voie la plus courte et la plus commode qu'il eût été possible de frayer. Il faut observer que ce nouveau chemin s'étendait depuis la mission jusqu'à l'habitation d'un colon, dans un territoire appelé par les sauvages *Bindun,* et que depuis cette habitation jusqu'à Perth existait un chemin précédemment tracé.

De cette manière nous réduisîmes le voyage de la Nouvelle-Nursie jusqu'à la capitale à trois ou quatre jours de marche seulement, tandis qu'auparavant il nous fallait six ou sept jours, et la distance ne fut dès lors que de 84 milles.

Durant ces travaux eurent lieu quelques incidents que je crois devoir rapporter pour leur singularité. Le premier soir de notre expédition il nous fallut faire halte en un endroit de la forêt où il n'y avait pas d'eau. Les sauvages

pourtant, n'en éprouvant pas moins le besoin que moi-même, se mirent à en chercher dans toutes les directions. Au bout d'une heure, et lorsque je les attendais le moins, les voici venir portant tous les vases remplis d'eau pluviale qu'ils avaient recueillie dans le tronc creux de plusieurs arbres, et nous en eûmes assez pour préparer le thé ce soir-là et le lendemain matin. Ces réservoirs sont une vraie providence au milieu des forêts; mais un européen mourrait de soif avant de les avoir trouvés. Le matin du second jour nous rencontrâmes sur la voie un grand nombre de sauvages qui m'étaient inconnus, aussi bien qu'à ceux qui étaient avec moi, hormis à un seul, lequel était originaire de ces quartiers, et qui m'avait merveilleusement aidé pour le tracé du chemin. Celui-ci s'avança le premier et expliqua à ses compatriotes qui nous étions, et la raison de notre passage en ces lieux. Le plus vieux de ces sauvages vint alors à notre rencontre et embrassa d'abord le plus vieux des nôtres, ensuite tous les autres un à un, et chaque étreinte durait plus de huit minutes par personne. Tous en firent autant, et dans cette longue cérémonie régnait le plus profond silence. Les embrassements terminés, on se fit des présents réciproques d'armes et de gibier; ensuite le plus vieux des sauvages étrangers dit au plus vieux des nôtres, d'un air tout à fait solennel : « *Nichia n-agna cala, ièi nunda cala : n-agna nichia nànap; nunda uòto, colin, bura uòto, mila colin, nanap; ièi n-alla babin cumbar.* » C'est-à-dire : « Ici est mon feu; maintenant est ici également le tien (*a*) : moi je reste ici; toi vas, viens, puis recommence à t'en aller et à venir, et arrête-toi aussi; maintenant nous sommes grands amis. » Moi, qui assis

(*a*) Les sauvages disent *feu*, dans le même sens que nous disons *foyer*, pour désigner notre *pays* originaire, ou plutôt la *maison* dans laquelle nous avons vu le jour et nous avons été élevés.

sur mon char observais tous ces compliments, je demeurai tout ébahi à la vue de démonstrations qui tenaient plus de l'homme civilisé que du sauvage.

Dans un autre endroit, un de mes sauvages ayant trouvé la veuve d'un de ses amis, la prit pour femme, quoiqu'il m'eût paru en avoir quatre autres. Comme je lui en demandai le motif, il me répondit que le défunt ayant été grand ami avec lui, il ne pouvait souffrir qu'elle demeurât sans protection. Il me dit ensuite : « Je n'ai que deux femmes; mais mon frère étant absent, les deux siennes sont demeurées sous ma garde. » La chose était très-vraie. Les sauvages avec lesquels j'ai eu des rapports, généralement n'ont que deux femmes, ou même une seule. Que s'il arrive qu'ils en entretiennent six ou sept, ceci a lieu dans le cas où quelque parent vient à mourir; parce qu'alors les enfants avec le mobilier passent à l'héritier qui est son frère; ou bien quand l'ami du défunt est aussi généreux que celui dont j'ai conté l'aventure.

12. De retour à la mission, je trouvai que le P. Serra et les sauvages étaient encore occupés à la moisson, à laquelle je me hâtai de mettre la main avec mes quatorze travailleurs. Comme aux heures d'excessive chaleur, suspendant les travaux, nous faisions un peu d'instruction religieuse à nos sauvages, il arriva un jour qu'une sauvagesse, que son mari poursuivait pour la tuer, chercha un refuge au milieu de nous. Bientôt son mari, courant comme un forcené, survint lui-même avec le ghici en main, prêt à le lui lancer. Ce n'était assez pour le retenir, ni de quelques-uns de ses amis, ni de nous-mêmes qui nous étions interposés; de sorte que, voulant prévenir un crime, nous fîmes entrer cette pauvre femme dans le couvent, et l'ayant enfermée à clef, nous continuâmes l'instruction interrompue. Le sauvage rendu encore plus

furieux par les obstacles qu'on mettait à ses desseins homicides, criant horriblement vers le ciel, piétinant avec furie, partit seul, gesticulant en désespéré. Le jour suivant, à la même heure, nous nous aperçûmes qu'un incendie épouvantable, dévorant les bois voisins, approchait de nos moissons, dont plus de la moitié était sciée. Sans perdre un instant nous courûmes avec tous les sauvages pour circonscrire, autant que possible, les ravages de l'élément destructeur. Mais comment faire face à une colonne qui enveloppait de ses tourbillons de flamme et de fumée les arbres les plus hauts, dans une étendue d'environ un mille? Affrontant le danger, nous nous étions mis à battre avec des rameaux verts, comme font les sauvages, les herbes sèches, hautes de plus de trois pieds, qui commençaient à prendre feu, et occupaient tout l'intervalle entre nos champs et les bois incendiés; mais la flamme dévorante, poussée vers nous par la force du vent, nous rôtissait la peau du visage et des mains, et nous brûlait les cheveux, la barbe et jusqu'aux vêtements; en sorte que nous perdîmes toute espérance de pouvoir dominer et éteindre l'incendie par des moyens humains. Dans cette douloureuse extrémité, voyant qu'infailliblement nous allions perdre tout notre avoir, le fruit de tant de fatigues et de sueurs, nous eûmes recours à la miséricorde divine, par l'intercession de la très-sainte Vierge, comme notre spéciale protectrice. Nous allâmes donc prendre une belle et dévote image de la bienheureuse Marie, qui occupait la première place au-dessus de notre pauvre autel, et nous la transportâmes à l'angle du champ le plus voisin des flammes. Là nous l'appuyâmes contre le blé même, qui dans quelques minutes devait prendre feu, la suppliant avec une foi vive de tourner un regard de pitié vers nous et vers les malheureux

sauvages. Grand Dieu! Quel prodige inattendu! quelle grâce signalée! A peine l'image sainte fut-elle placée en face de l'incendie, que le vent changea tout à coup de direction, et, poussant la flamme vers la partie opposée, où toutes choses avaient été réduites en cendres, il mit fin à notre danger. Les sauvages qui étaient là en grand nombre demeurèrent tout étonnés à la vue d'un si merveilleux événement. Regardant avec respect et vénération l'image miraculeuse, quelques-uns disaient avec autant de simplicité que de vérité : « *Jaco Uilar tenga cumbar! Baal panin, caia baal mekan; n'-alla tonga but.* » C'est-à-dire : « Cette femme blanche sait beaucoup! Elle l'a fait; oui elle-même l'a fait; nous, nous ne savons pas faire de telles choses. » Pour actions de grâces de la faveur céleste que nous avions reçue, nous célébrâmes le lendemain une messe votive solennelle, en l'honneur de la mère de Dieu, à laquelle assistèrent aussi de nombreux sauvages. Après cet éclatant prodige tout sauvage étranger qui venait à notre mission était instruit par les nôtres de tous les détails de l'événement, et ensuite ils le conduisaient à la chapelle pour lui faire voir *cette femme blanche, qui avait tant de savoir et de puissance.* C'était là une chose qui ne pouvait que nous faire grand plaisir, vu qu'elle nous offrait l'opportunité de les instruire des mystères de notre sainte religion. Quels avantages il résulta de tout ceci, c'est ce qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire.

Il nous fut dit dans le principe par quelques sauvages que la cause de ce désastre avait été la chasse donnée à un kanguroo-rat, lequel s'étant réfugié dans le creux d'un gros arbre, ils y avaient mis le feu, selon leur coutume en pareil cas, pour contraindre la pauvre bête d'en sortir. Mais au bout de quelque temps, j'appris d'autres sauvages (et c'était la vérité) que la cause réelle de l'incendie avait

été la rancune et la vengeance du sauvage qui nous avait vus soustraire sa femme aux coups de sa fureur. En effet, celui-ci étant demeuré dans les bois, m'envoya ensuite quelques personnes de sa famille pour savoir de moi si j'étais, oui ou non, son ami. Instruit de ma disposition à l'indulgence, il vint en personne me demander pardon, se montrant sincèrement repentant de sa criminelle conduite. Que pouvait-on attendre de plus d'un sauvage? Pour moi, je me montrai satisfait de cette confession si spontanée à la fois et si humble, et *Munanga,* c'était le nom du coupable, me fut par la suite d'une grande utilité dans la mission.

CHAPITRE IX.

1. Le 8 décembre 1847 sera pour les Australiens un jour d'heureuse mémoire, parce que en ce jour consacré à l'immaculée conception de la mère du Verbe éternel, fut ouvert et placé sous son patronage spécial le collége de la Nouvelle-Nursie, en faveur des jeunes Australiens. Comme prémices de la bénédiction céleste, ce jour-là même furent admis trois enfants, lesquels quittèrent volontairement leurs pères, et avec leur permission demeurèrent à dater de ce jour avec nous; d'autres dans la suite imitèrent leur exemple. Quelle consolation n'était-ce pas pour nous de nous voir assistés au saint sacrifice par ceux-là mêmes qui, peu auparavant, fuyaient la présence d'un Européen comme d'une bête féroce! De telles consolations font oublier à un missionnaire tous les travaux et les périls de

son apostolat, ou, pour mieux dire, il croit alors avoir acheté à trop peu de frais des grâces si éclatantes, si privilégiées.

Afin que le souvenir de ce jour solennel se conservât mieux dans la mémoire des sauvages, nous leur fîmes deux distributions de soupe ou potage, l'une immédiatement après la réception solennelle des trois jeunes élèves dans la matinée, et l'autre après vêpres; coutume que nous suivîmes à dater de ce jour, grâce à l'abondante récolte que nous avions obtenue.

Bien rapidement se répandit la nouvelle de notre abondante récolte et de la soupe dont nous faisions la distribution chaque jour; aussi voyait-on accourir au couvent des sauvages de tous les cantons pour avoir un peu de *nalgo*, ou de *maragna*, c'est-à-dire de nourriture. Pour nous, mettant à profit leur visite, nous les instruisions, et nous les faisions, mais discrètement, travailler avec nous.

2. Les sauvages en temps d'hiver, pour se prémunir contre le froid, se couvrent à peine les épaules avec une peau de kanguroo; mais en été, ils ne se couvrent pas du tout; car, dans l'état de dégradation où ils sont réduits, leur entière nudité ne produit en eux aucune sensation impure. Ainsi tant hommes que femmes, ils se présentaient souvent nus devant nous, sans même supposer qu'ils fissent en cela une chose inconvenante ou capable de donner scandale. Pour commencer l'œuvre de leur civilisation et les retirer de cet état misérable, nous jugeâmes à propos de leur imposer la loi, que quiconque viendrait au couvent, pour manger la soupe, ou pour toute autre chose, devrait être couvert du manteau de peau de kanguroo. Mais la raison de cette loi ne fut communiquée à aucun d'eux, pour ne pas leur donner de la malice; car il

faut savoir que quoique ce peuple malheureux n'ait aucune idée de pudeur (*a*), néanmoins dans les milliers de circonstances où j'ai passé la nuit au milieu d'eux, où j'ai voyagé en leur compagnie, jamais je ne me suis aperçu d'aucune action déshonnête ou indécente.

C'est toute autre chose, il faut bien le dire, parmi les sauvages qui fréquentent les villes et les territoires occupés par les Européens !

3. Vers ce temps-là il nous survint une nouvelle tribulation, plus grande encore et plus amère que toutes les autres.

Des bergers, attirés par la fertilité du territoire, dans les alentours de notre mission, vinrent s'y fixer avec leurs troupeaux. En peu de temps nous nous aperçûmes d'un relâchement extrême dans les mœurs des sauvages, et nous remarquâmes qu'ils paraissaient moins fréquemment et séjournaient moins longtemps dans notre mission. Nous sûmes que quelques-uns de ces bergers tournaient en ridicule nos plus saintes fonctions et que deux d'entre eux se faisaient passer pour sorciers.

Ce n'était pas tout : à peine ces méchants bergers voyaient-ils un pauvre sauvage en notre compagnie qu'ils l'appelaient à eux du plus loin par un coup de sifflet; et le malheureux australien intimidé probablement par la crainte des coups, nous abandonnait et s'en allait auprès

(*a*) L'auteur ne contredit nullement la tradition révélée qui nous montre le sentiment de la pudeur éveillé dans l'homme aussitôt après la chute primitive. Seulement il constate un fait qui peut aider à comprendre comment certaines habitudes invétérées, voisines de l'abrutissement, peuvent jusqu'à certain point émousser, éteindre, ou plutôt assoupir le sens moral. Surtout il a voulu constater avec quelles précautions délicates le vrai moraliste sait ramener à plus de décence des peuples grossiers. C'est le bon Samaritain qui excelle dans l'art de traiter avec circonspection le blessé à demi mort confié à ses soins.

d'eux. Chacun peut imaginer nos angoisses en un cas aussi déplorable, pour lequel il n'y avait pas de remède humain. L'aversion que nous avaient vouée ces hommes alla jusqu'à persuader aux sauvages que toutes leurs maladies venaient de la nourriture que nous leur servions à manger; aussi vîmes-nous beaucoup de ces simples et crédules créatures refuser jusqu'aux aliments que nous leur offrions.

De pareilles mésaventures nous convainquirent que les missions devaient être isolées, afin de soustraire les sauvages aux séductions et aux impostures de gens aussi dangereux.

4. Notre évêque ayant eu connaissance de toutes ces traverses, aussi bien que des nombreux besoins de notre mission, résolut de tenir un synode, pour remédier selon son pouvoir à ces fâcheux contretemps, déterminer ce qui pourrait mieux assurer le succès de la mission, et régler en même temps beaucoup de choses dans son diocèse. Pour le célébrer, il choisit notre couvent; ainsi le lendemain du jour de l'Épiphanie, comme je me trouvais à Perth, nous nous mîmes en route pour la Nouvelle-Nursie, ayant avec nous le prêtre Joostens et deux catéchistes. A peine le P. Serra eut-il connaissance que Mgr approchait, qu'il vint au devant de lui avec trois d'entre les six jeunes élèves récemment baptisés. Quelle ne fut pas la consolation et la joie de notre digne prélat, lorsqu'il vit ces petits garçons si tranquilles et si doux, et qu'il fut témoin du contentement de leurs parents et de beaucoup d'autres sauvages! Il leur donna des marques réitérées de la plus sincère bienveillance et il rendit grâce à la Providence divine, pour les célestes bénédictions qu'elle daignait répandre si abondamment sur les travaux de ses pauvres missionnaires.

Le 13 janvier 1848, le synode fut ouvert avec les rits accoutumés, et il dura trois jours consécutifs. Il se composa uniquement de Mgr l'évêque, du prêtre Joostens et de nous deux. C'était là tout le clergé de Perth et de la Nouvelle-Nursie. Dans les deux premiers actes furent réglées les affaires du diocèse; dans les trois suivants celles de la mission ; c'est-à-dire que dans ces actes fut approuvé notre plan de mission parmi les sauvages, et que la règle de notre grand patriarche et législateur S. Benoît fut reconnue comme parfaitement appropriée aux besoins de ces peuples et de ces contrées, puisque, comme il est dit dans ces actes, la manière de vivre des Bénédictins qui unissent à la prédication et à la prière les travaux de la campagne, était l'unique, d'après l'expérience, qui pût faire espérer d'obtenir la conversion et la civilisation durable des sauvages. Les PP. Bénédictins furent donc autorisés à acheter des terres afin de pouvoir librement mettre leur plan à exécution, et le P. Serra fut désigné pour se transporter en Europe, dans le but d'obtenir de la piété des fidèles les ressources pécuniaires et de recruter des sujets convenables. Dans les derniers actes du synode on demandait à Sa Sainteté quelques faveurs presque indispensables dans cette sauvage contrée, et on proposait à la S. Congrégation de la Propagande quelques doutes touchant les sauvages, pour en avoir la décision.

Le synode terminé, Mgr l'évêque, accompagné du prêtre Joostens et d'un catéchiste, repartit pour la capitale, et le catéchiste Donovan demeura avec nous.

5. En conséquence des résolutions synodales, le P. Serra se disposa à partir pour l'Europe, par le premier navire qui se présenterait, et je m'occupai de l'acquisition des terres qui confinaient à celles de la mission. Lorsque je fis pour cela le voyage de Perth, des sauvages vinrent me

prier d'emmener avec moi une petite enfant, leur nièce, âgée d'environ six ans, déjà baptisée sous le nom de *Maria-Rosa*, pour qu'elle fût placée et élevée comme *Maria-Christiana*, dans le couvent des religieuses de la Mercy. Bien volontiers je me rendis à leur pieux désir; mais afin que cela tournât à leur plus grand avantage, je préférai qu'ils vinssent eux-mêmes la présenter à l'évêque. C'est ce qui se fit, et Mgr fut on ne peut plus satisfait d'avoir une occasion de leur témoigner combien de telles concessions lui étaient agréables. Si les pauvres petites enfants furent contentes de leur nouvelle position et reconnaissantes envers leurs bienfaiteurs, on pourra le voir d'après ce que je vais raconter. J'étais un dimanche matin assis à la sacristie, me préparant à la messe que je devais chanter, quand à l'improviste la petite Maria-Christiana, venant par derrière, me sauta au cou, et silencieuse elle ne cessait de me baigner de ses larmes. Après qu'elle fut demeurée plus de cinq minutes dans cette attitude, sans prononcer un mot, je lui demandai si elle était contente de se trouver parmi ces bonnes religieuses? Elle me dit que oui. Je lui fis diverses autres questions, et à toutes elle répondit en me faisant connaître combien elle était heureuse dans sa nouvelle position. « Que désirez-vous donc que je fasse pour vous? » — « Rien autre chose, répondit-elle, si ce n'est que vous me permettiez de vous témoigner mon respect, et de jouir de votre compagnie quelques instants. » — Tous ceux qui furent témoins de cette entrevue et qui entendirent ce langage affectueux, en furent émus jusqu'aux larmes; et moi je me trouvai suffisamment payé des deux journées de fatigue que j'eus à essuyer, lorsque je la portai sur mes épaules jusques à Perth.

6. Vers la mi-février, Mgr ayant appris qu'un vaisseau à l'ancre dans la baie de Fremantle se préparait à partir

pour l'Europe, me chargea aussitôt d'écrire au P. Serra, pour qu'il se rendît à Perth. Le jeune Benoît Upuméra, qui avait été le premier baptisé dans la mission, entendant parler du prochain départ du P. Serra, me pria d'intercéder auprès de Mgr notre évêque, pour qu'il lui fût accordé de l'accompagner dans son voyage au vieux monde. Cette demande ayant été appuyée de celle du père même de Benoît, lequel se trouvait aussi à Perth, Mgr l'évêque y accéda avec bonté, ayant confiance que la providence divine destinait ce jeune homme à de hauts desseins. Le dimanche 20 février, fixé pour le départ, était déjà proche, lorsqu'une circonstance inattendue m'obligea de partir de Perth, dans la soirée du 17, et de me transporter à plus de 50 milles de la capitale. Je pressai mon cheval pour me trouver à Perth avant le départ du P. Serra et d'Upuméra; mais néanmoins lorsque j'arrivai à la capitale, après avoir trotté toute la nuit, ils étaient déjà en route pour la baie de Fremantle. Je pris immédiatement un cheval, et je le mis au galop sur la route de Fremantle : ce fut inutilement; car, arrivé à deux milles du port, je vis le navire *la Mérope*, qui depuis dix minutes avait mis à la voile et fendait majestueusement les eaux dans la direction d'Europe. Il est assez facile de comprendre combien me fut amer le départ d'un compagnon que j'aimais tant, et d'un jeune élève qui m'était si cher, sans qu'il m'eût été donné de pouvoir les serrer tous les deux contre mon cœur. Je ne m'en consolai que par la pensée de retourner avec plus d'ardeur que jamais aux travaux de la mission.

Outre le catéchiste Donovan, Mgr nous avait donné pour aide dans les travaux de la mission un nommé Fowler; j'allai donc promptement les rejoindre à la Nouvelle-Nursie, aussitôt après le départ du P. Serra. Le soin des malades, les travaux des champs et l'instruction des sau-

vages nous prenaient la meilleure partie de notre temps ; la prière et l'étude avaient lieu principalement de grand matin et aux heures du soir.

7. A peine quinze jours s'étaient-ils écoulés depuis mon retour à la mission, que je fus rappelé à Perth par Mgr l'évêque, pour acheter au profit de notre mission 2560 acres de terre, dont la vente allait avoir lieu. Après beaucoup de débats qu'il serait inopportun de raconter ici, je pus enfin le 23 mars conclure l'achat à raison d'une demi-livre sterling par acre, c'est-à-dire la moitié du prix auquel sont vendues les terres par le gouvernement, supposé encore qu'il n'y ait pas concurrence. Il fut aussi convenu que la somme totale serait payée à Londres, à trois échéances différentes, les 7e, 11e et 15e mois à dater du contrat, et cela afin que le P. Serra, auquel je donnai immédiatement avis de l'achat, eût le temps de réunir les fonds et de les faire passer à Londres. Quoique cette étendue de terre fût bien supérieure à nos besoins, Mgr se décida à l'acheter non-seulement en considération des grands avantages qui en résulteraient pour toute la mission, mais aussi par impossibilité de pouvoir acquérir une portion moindre, qui confinât avec celle que déjà nous avions obtenue du gouvernement.

8. A mon retour à la Nouvelle-Nursie, la saison étant propice, nous nous mîmes à labourer et ensemencer. Ce fut alors que pour la première fois j'assignai différentes portions de terrain ensemencé à ceux des sauvages qui nous avaient aidés à guider les bœufs, à sarcler le terrain, et à toute autre occupation dont ils avaient fait l'apprentissage. C'était plaisir de voir le soin que chacun d'eux avait de la portion qui lui était échue ; il ne laissait pas même un seul oiseau, si petit qu'il fût, se poser sur son champ. Et c'étaient pourtant ces mêmes sauvages qui précédemment se riaient de

nos travaux champêtres, qui nous traitaient de fous en nous voyant ensemencer nos terres.

Quand je vis que non-seulement ils prenaient goût à l'idée de propriété, mais qu'encore ils travaillaient en raison de la récompense, comme c'est le propre de tous les hommes, je résolus pour les encourager davantage, de donner à chacun d'eux quelques sous à proportion du travail qu'ils auraient fait. Voyant néanmoins que le peu que je leur donnais ne leur profitait nullement, parce que, où ils en faisaient cadeau à ceux qui n'avaient pas travaillé, ou bien ils le perdaient, je songeai à y porter remède. Ainsi je parvins, à force d'explications et de calculs, à leur faire comprendre, que si ces quelques sous étaient mis à part et réunis ensemble, ils pouvaient au bout de quelque temps suffire pour l'achat d'une poule, d'une brebis, d'un porc, et même d'une vache ou d'un cheval. Ma proposition fut adoptée avec plaisir : ainsi à la fin de chaque semaine, après que chacun d'eux avait été payé du travail des six jours, il laissait en mes mains le montant de la somme, afin que j'en fusse le dépositaire. Je fis pour cela une petite caisse avec autant de compartiments qu'il y avait de sauvages auxquels appartenait l'argent, et sur chacune des divisions j'écrivis le nom du propriétaire : le tout était ensuite fermé avec une clef qui demeurait entre mes mains.

Le contentement que chacun montrait le samedi soir, comptant à plusieurs reprises l'argent qui lui appartenait, le tournant et retournant en ses mains, pour le bien contempler, le comparant avec celui de son compagnon, se vantant beaucoup s'il en avait gagné davantage, donnant carrière à son imagination sur le nombre d'animaux qu'il achèterait avec cet argent, tout cela le rendait l'homme le plus joyeux et le plus heureux du monde. Après que pen-

dant quelques minutes il avait savouré le plaisir de contempler son argent et de constater l'augmentation, il le déposait volontairement, jusqu'à ce que la somme pût suffire à l'acquisition de l'animal ou autre objet d'utilité qu'il désirait.

Cet enthousiasme produisit encore un autre bon effet : ce fut, lorsqu'un sauvage se lassait du travail, chose d'ailleurs assez fréquente, de pouvoir lui dire : « Vous êtes libre de ne pas travailler maintenant; mais samedi votre argent n'augmentera ni peu, ni prou. » Cela seul était plus que suffisant pour les faire se lever et se remettre à l'œuvre. Lorsque ensuite quelqu'un d'entre eux avait réuni la somme suffisante pour acheter une chemise, des hauts-de-chausse, ou autre chose semblable, il attendait que j'eusse quelque lettre à envoyer à Perth, et alors je donnais au porteur un billet pour quelque marchand qui leur remettait les objets demandés. Cette récompense, qui excitait l'envie des autres, nous valut, comme je l'ai déjà fait observer, de ne jamais manquer d'un service de poste également sûr et accéléré, toutes les fois que nous en avions besoin. D'autres en peu de temps se virent à même d'acheter quelques têtes de bétail, et mon confident Bigliagoro fut le premier à posséder une génisse qu'il appela de son propre nom.

9. Je suis amené naturellement à parler de l'espèce de vénération qu'ont les sauvages pour les livres et les papiers écrits qu'il appellent : « *papiers parlants.* » Ils leur attribuent un pouvoir comme magique, pour révéler les choses cachées, et ils en sont si persuadés, que lorsqu'ils veulent se justifier d'une chose qui leur est imputée, ils disent : « *Voyez le livre ou le papier qui parle, et alors vous saurez qui a raison.* » Il vint un jour à la mission deux sauvages arrivés de points éloignés vers le nord, et dont le langage n'était pas parfaitement intelligible. Ils me di-

rent, par l'intermédiaire d'un des sauvages de la mission, que du côté du nord, non loin de la côte, à quatre journées de marche de Nursie, se trouvaient d'autres hommes blancs, lesquels, après beaucoup d'investigations, je supposai pouvoir être des descendants de ceux que le capitaine Pelsart, après le naufrage qu'il fit sur les roches de *Houtman-Abrolhos,* avait laissés à terre, en punition de leur insubordination. Il était pourtant assez difficile que cela fût ainsi, sans que j'en eusse jusque-là entendu parler le moins du monde. De plus m'étant abouché avec un capitaine qui était allé par mer reconnaître ces côtes, il m'assura qu'il n'y avait trouvé aucun vestige d'Européens. Si je fusse demeuré plus longtemps à la mission, je n'aurais pas manqué de vérifier ce fait intéressant. Mais revenons aux *papiers parlants*. Le berger qui gardait les brebis à quelques milles de la mission, ayant trouvé une nichée de bandicoot, animaux quelque peu semblables aux rats mais sans queue, me les envoya par l'intermédiaire d'un sauvage qui, conjointement avec les deux étrangers dont je viens de parler, lui avait apporté des provisions, et il accompagna le présent d'un billet dans lequel il me marquait le nombre de ces petites bêtes. Les sauvages en revenant à la mission laissèrent chemin faisant échapper un des petits, et ne purent le reprendre. Arrivés au couvent ils me remirent le cadeau et la lettre, sans me dire mot de leur accident. A la demande que je leur fis : « Et le quatrième bandicoot, où est-il ? » les deux étrangers ouvrirent de grands yeux, et s'entreregardant tout effrayés, ils ne trouvaient pas de paroles pour me répondre. Assuré qu'ils ne l'avaient pas mangé, mais supposant qu'ils l'avaient laissé échapper par maladresse, j'ajoutai d'un ton affirmatif : *Comment l'avez-vous laissé échapper?* » Ceci acheva de les consterner ; car ils ne savaient comment s'expliquer que par le

moyen du *papier parlant* j'eusse pu connaître ce qui s'était passé au milieu des forêts, loin de moi, et sans qu'âme vivante eût pu le voir.

10. Vint la saison de la délivrance des brebis; et en vérité les soins qu'exigent alors les agneaux, non-seulement demanda tout notre temps, mais encore nous fit désirer d'avoir des aides. Du nombre de 700 brebis, nous arrivâmes à en avoir 1200. La portion de terrain que le gouvernement nous avait accordée gratuitement pour la seconde année n'étant pas suffisante pour faire paître notre troupeau, augmenté presque du double, je fus obligé d'en prendre à bail une plus grande étendue. J'allai donc cherchant dans l'intérieur des bois, sous l'escorte de deux Australiens, un terrain bon pour pâturage. Au prix des plus pénibles recherches j'en trouvai un qui était excellent, et pas éloigné de la mission, en un endroit connu des sauvages sous le nom de *Canànagago*. Comme nous retournions à la mission, la nuit nous surprit en un endroit où il n'y avait de l'eau d'aucune sorte. Après d'infructueuses investigations, l'un de mes sauvages appelé *Medèmera* me dit : « *N-agna iulap cumbar ;* » c'est-à-dire : « J'ai grand faim.... si vous me donnez de la farine, je vous promets de faire du pain et nous mangerons tous trois. — Mais comment le feras-tu sans eau? — J'y pense, dit-il. — Mais feras-tu aussi du thé?— Non, seulement du pain. » Las d'examiner comment cela pourrait se faire, et ne pouvant deviner la méthode qu'il pourrait employer, je lui donnai la farine. Avant de se mettre à l'œuvre, le même sauvage me fit promettre que moi aussi j'en mangerais; et je le lui promis, car je n'étais pas moins affamé que lui. A peine eus-je promis qu'il se remplit la bouche de farine, et l'ayant bien mâchée il en rejeta plein une bouchée sur une peau de kanguroo; ensuite, aidé de son

autre compagnon, il en forma autant qu'il en fallut pour en faire trois bonnes galettes. « Malheureux que je suis, disais-je en moi-même, le beau régal qui m'attend! » Et pourtant pour tenir la parole donnée (car le sauvage, scrupuleux observateur d'une promesse, devient un irréconciliable ennemi lorsqu'on lui manque de parole), je m'efforçai de manger deux ou trois bouchées de cette pâte que l'action du feu avait convertie en galette. Quoi qu'on puisse dire de la méthode, il n'en est pas moins vrai que j'appris de ce sauvage à faire du pain sans eau.

Dans la ferme assurance que le P. Serra amènerait d'Europe d'autres missionnaires, je mis à profit la saison d'hiver pour construire une habitation voisine du couvent, afin que tous eussent leur logement à leur arrivée. En peu de semaines le nouveau bâtiment était construit et couvert; il ne fallait plus que quelques travaux pour terminer l'intérieur. Comme j'étais occupé à cet ouvrage arriva le père de Benoît Upuméra avec d'autres sauvages, pour me demander s'il était vrai qu'Upuméra fût mort sur le navire et eût été jeté à la mer, comme quelques colons le lui avaient dit. « Rien de tout cela n'est vrai, lui répondis-je; du moins je n'en ai aucune connaissance. — Voyez ce qu'en dit le *livre parlant*, ajouta-t-il. » Mais sur ma réponse que le livre ni les papiers parlants n'en disaient mot, il se mit l'esprit en paix, disant en même temps, tout en s'étendant par terre : « Faut-il s'en étonner? De même qu'il pouvait mourir ici, il pouvait bien aussi mourir sur le navire; il est sûr que *le P. Serra était son grand ami. Chiara bal babin cumbar.* » Certains individus assurément peu philanthropes et encore moins charitables envers les sauvages, ne laissaient échapper aucune occasion de les indisposer contre nous. Mais la Providence qui veillait sur son ouvrage, faisait toujours avorter leurs mauvais desseins.

11. Le 26 mai, pendant que je m'occupais avec plus de vingt sauvages, à certains travaux dans le lit du torrent de *Moore,* ou *Maura,* comme l'appellent les sauvages, on me remit une lettre adressée au P. Serra, à la date du 3 avril, arrivant de Sydney, c'est-à-dire d'environ 3000 milles. Par cette lettre, le P. Gourbeillon, bénédictin français, appartenant à cette mission, écrivait de la part de Mgr l'Archevêque Polding au P. Serra et à moi, de nous transporter tout de suite à Sydney, parce que des affaires de la plus grande importance exigeaient la présence en particulier du P. Serra. A une nouvelle aussi inattendue, je me rendis à Perth, auprès de Mgr notre Evêque, pour recevoir de lui de plus amples renseignements. Mais je ne sus rien autre chose, si ce n'est que Mgr Polding avait envoyé une somme d'argent suffisante pour acquitter les frais de notre voyage de Perth à Sydney. Ayant remercié Mgr l'Archevêque de son aimable invitation, dont le P. Serra ne pouvait même pas profiter, puisqu'il voyageait en Europe, je retournai à la Nouvelle-Nursie. Et certes comment aurais-je pu abandonner de ma volonté propre une mission qui m'était alors confiée, et qui, après tant de sueurs et de travaux prospérait d'une manière si extraordinaire? J'aurais été le premier à m'accuser moi-même d'infidélité aux engagements contractés. J'aurais pourtant obéi aveuglément et je me serais mis en voyage du moment que j'aurais reçu un ordre. Mais ce n'était là pour moi qu'une simple invitation.

A mon arrivée à la mission, je trouvai que les bergers, dont j'ai déjà parlé plus haut, étaient de retour et que l'influence de leur voisinage se manifestait de la même manière que la première fois. Du reste, cette conduite causait aussi beaucoup de déplaisir aux deux maîtres de ces bergers, qui se nommaient l'un Mac-Intosh, et l'autre,

Mac-Pherson, et desquels nous avions eu à nous louer en plus d'une circonstance. Un jour vinrent à la mission des femmes de sauvages pour être guéries d'un mal que l'incontinence européenne leur avait communiqué. Que pouvait faire un pauvre moine qui ignorait absolument le caractère de ces maladies et les moyens de les guérir ? Je fis pour cela un voyage à la capitale, où j'appris d'un de mes amis, qui exerçait la médecine, le traitement qui convenait en pareil cas.

L'application du remède indiqué eut un plein succès. Et le mal s'étant communiqué même à de malheureuses nourrices, toutes, après la cure complète des femmes dont je viens de parler, accouraient à la mission pour obtenir d'être guéries. Nous profitions de cette circonstance malheureuse, pour joindre à la guérison du corps la guérison de l'âme. Parmi les hommes, il s'en trouva un qui me fit craindre particulièrement pour sa vie. Il avait été longtemps malade, souffrant d'atroces douleurs, par suite de ses nombreux ulcères, que ce malheureux cherchait à guérir en les aspergeant de cendre ou de terre pulvérisée. Dans ce misérable état, il vint porté à bras par ses quatre femmes, jusqu'à la mission, pour être traité d'après la même méthode qui avait été employée pour tous les autres. Le mal était invétéré; il avait jeté de trop profondes racines; et il se montra rebelle. Je fus donc obligé d'écrire à mon ami à Perth, afin qu'il m'envoyât les remèdes convenables. Au bout de trois jours Bigliagoro fut de retour m'apportant le remède spécifique; moyennant lequel, en moins de quinze jours, la maladie disparut comme par enchantement. Et ce malheureux qui, par la joie d'avoir recouvré la santé, était comme hors de lui-même, courait d'un endroit à l'autre, dansait, sautait, simulait des combats, comme si la santé lui avait fait perdre la raison. Ensuite

ne sachant comment me témoigner autrement sa reconnaissance, il s'écria tout à coup : « Quand vous mourrez, moi, par la douleur que j'en aurai, je ne me contenterai pas de tuer un seul sauvage, mais j'en tuerai six, afin que chacun connaisse à quel point je vous voulais du bien. » Je lui tins le langage qui me parut plus capable de préparer sa conversion ; et de son plein gré je le mis au travail avec les autres. Il s'en présenta à moi un autre du nom de *Cauin,* lequel étant devenu sourd me demandait de le guérir. J'observai que ses oreilles étaient remplies et complétement bouchées par la suppuration de plaies provenant de je ne sais quelle maladie. Néanmoins l'ayant fait étendre par terre, je priai une femme de vouloir bien faire tomber dans le trou de ses oreilles quelques gouttes de son lait. Ce traitement répété pendant quelques jours, quoique d'abord le sauvage ne fît que rire de la nouveauté du remède, amena une guérison complète. Oh ! quel bien pourrait opérer parmi ces malheureux un missionnaire qui connaîtrait la médecine ! J'étais fortifié par l'espérance que le P. Serra m'en amènerait un d'Europe avec lui.

12. Cependant les affaires matérielles de la mission prospéraient à merveille. Notre champ et ceux des sauvages promettaient la plus abondante récolte. Les vaches, les brebis, les porcs, les poules et les oies, multipliaient prodigieusement. Les sauvages d'ailleurs devenaient tous les jours mieux instruits des mystères de notre sainte religion, de manière que se dégoûtant de la vie nomade, ils s'affectionnaient davantage à moi, prenaient goût au travail et devenaient plus humains et plus sensibles. Beaucoup d'entre eux voulaient que je construisisse une cabane pour chacun d'eux, afin de s'y établir avec leur famille, et c'était justement ce que je désirais par-dessus tout. Mais je les engageais à patienter par l'espérance du retour du P. Serra,

lequel conduirait avec lui des maçons, des charpentiers, et des forgerons; des hommes en un mot qui non-seulement construiraient des maisons, mais leur enseigneraient la pratique des arts mécaniques, pour s'en servir dans leur intérêt et dans l'intérêt de la société. D'autres se montraient mécontents et me demandaient souvent la raison pourquoi ayant admis dans la maison de la mission, quelques jeunes élèves, je n'y admettais pas aussi leurs enfants; il me fallait m'évertuer à leur persuader que le local était restreint, et qu'il n'y avait pas place pour tous. C'est en cela principalement qu'éclatait la bénédiction de Dieu sur notre mission. Car ces mêmes sauvages, qui précédemment n'auraient confié leurs enfants à qui que ce fût, ni pour tout l'or du monde, maintenant non-seulement les offraient, mais se désolaient parce que l'étroitesse du local ne nous permettait pas de les avoir en notre compagnie. En faisant progresser une œuvre de laquelle j'espérais avec raison de grands résultats dans l'intérêt des sauvages et de notre sainte religion, je me réjouissais au delà de toute idée à la pensée de la gloire de Dieu; et quelque fatigue, privation, ou souffrance que j'eusse à supporter à cette occasion, je m'estimais en cela particulièrement heureux et fortuné, tout indigne que je me trouvais de ces faveurs divines. Parmi les occupations multipliées de la mission, les semaines et les mois s'écoulaient insensiblement; car tout le temps que je passais avec ces frères malheureux ne me semblait qu'une seconde.

13. Vers le commencement du mois d'août, je fus appelé à Perth par Mgr Brady; et j'y arrivai avec mon ami Bigliagoro, quelques jours avant la solennité de l'Assomption. Je me trouvai heureusement dans la capitale à l'arrivée du nouveau gouverneur Fitz-Gérald dans la colonie, savoir le 11 du mois : ainsi j'eus le plaisir d'accompagner Mgr l'ar-

chevêque dans une petite barque lorsqu'il alla au devant du gouverneur, en descendant le fleuve. L'empressement et la joie des colons en cette circonstance montrèrent clairement au nouvel administrateur quels étaient les nobles sentiments du peuple qu'il venait gouverner. La haute renommée d'impartialité et d'énergie qui l'avait devancé dans cette capitale, remplit tous les cœurs d'espérance : quant à moi ses sentiments d'humanité me donnaient la confiance qu'il ne protégerait pas moins nos sauvages, que ne l'avaient fait ses prédécesseurs. Il serait ici à propos de rappeler tous les témoignages de bienveillance que je reçus en faveur de la mission bénédictine, soit de la part des colons, soit du gouvernement : je dirai seulement que beaucoup de colons, et quelques fonctionnaires nous invitèrent, le P. Serra et moi, à nous faire naturaliser Anglais. Le P. Serra ne jugea pas à propos de demander cette faveur, et remercia ; moi, au contraire, croyant faire en cela une chose utile et avantageuse à mes Australiens, je me déterminai à me faire Anglais avec les Anglais, et j'en présentai la demande. Mais au cas que la réponse eût été négative, j'étais résolu à faire une autre pétition, pour être reconnu au moins comme sauvage de cette contrée, et afin de pouvoir ainsi, devenu faible avec les faibles, les mieux gagner à Dieu, et mieux défendre leurs droits. Du reste, l'offre nous avait été faite avec sincérité ; car, quoique je n'eusse pas habité la colonie le nombre d'années exigé par la loi, néanmoins, d'après les renseignements donnés sur mon compte par le gouverneur de Perth au secrétaire des colonies à Londres, je fus par celui-ci sans aucun retard naturalisé Anglais. C'est ce qui me fut communiqué par l'excellent secrétaire de la colonie, le chevalier R. R. Madden, sous la date du 24 août 1848. Je reçus cette faveur avec les sentiments de la plus vive gratitude envers le gouvernement

colonial, parce que peu de mois auparavant un autre étranger, fixé depuis longtemps à Perth, l'avait inutilement sollicitée.

A cette même époque quelques sauvages prisonniers ayant été mis en jugement, je crus opportun de profiter de ma présence en ville pour servir d'avocat à quelques-uns d'entre eux, lesquels appartenaient au district de ma mission et que je savais innocents. J'assistai au jugement, et mon plaidoyer ne fut pas en pure perte, vu que j'obtins la liberté de l'un d'entre eux. Celui-ci ayant été présent à la discussion, lorsqu'il fut de retour dans la colonie, raconta aux autres sauvages comment j'avais parlé pour lui, et, afin de donner plus d'énergie à son récit, il imitait chacun de mes gestes; et c'est là un art dans lequel l'Australien ne saurait être surpassé. Ce fait, peu remarquable en lui-même, fut pour eux une nouvelle raison de me respecter bien davantage, comme leur bienfaiteur et leur protecteur. Je crois à propos d'observer que ces sauvages avaient été mis en prison comme coupables d'avoir dérobé en une seule fois 17 brebis à des bergers dans le voisinage de notre mission. Or, quoique dans plusieurs circonstances ces sauvages eussent mené paître notre troupeau, jamais il ne nous manqua une seule tête. Il arriva même quelquefois que des agneaux s'étant égarés, ils nous furent rapportés par d'autres sauvages qui les avaient retrouvés par hasard : acte vraiment héroïque dans la personne d'un sauvage affamé!

14. Pour accéder aux désirs de Mgr Brady, je demeurai à Perth jusqu'au deuxième jour après le départ de M. Joostens, qui passa de la colonie de Swan-River à Batavia, le 26 du même mois. Ce vieux prêtre hollandais, demeuré seul jusqu'alors à Perth avec Mgr Brady, était son vicaire général; après lui, non pour mes mérites personnels, mais

par nécessité, je fus honoré de ce titre. Mgr Brady demeurant alors dans la capitale, complétement seul, c'est-à-dire sans prêtre, lorsque lui ou moi nous avions besoin de nous réconcilier par le ministère de la confession, il me fallait faire un voyage de 168 milles; car il n'y avait pas une moindre distance, en comptant l'aller et le retour.

CHAPITRE X.

1. Lors de mon arrivée à la Nouvelle-Nursie, je trouvai l'habitation terminée. Je pensai ensuite à préparer les matériaux nécessaires pour la construction d'une petite église dans laquelle, avec les missionnaires si ardemment désirés, je pourrais célébrer avec plus de décence et de pompe les saints mystères. Mais au beau milieu de cette autre construction, arriva la saison du lavage et de la tonte des brebis. Le lavage s'exécute dans un endroit où il y ait au moins une hauteur d'eau de cinq empans, et il faut rester dans l'eau tout le temps nécessaire pour laver et frotter les brebis avec soin une à une : opération longue et pénible, mais indispensable pour obtenir que la laine soit propre et ait du prix. Après deux jours de ce travail commence la tonte, et les toisons, roulées le dedans en dehors, sont mises dans des sacs pour être envoyées à une destination quelconque. C'est ce que nous eûmes à faire, et nous passâmes à cette besogne plus d'un mois et demi; en sorte qu'après ce travail vint celui de la moisson.

La providence divine nous avait envoyé une récolte qui fut la meilleure de toute la colonie. Je me rappelle que

quelquefois me trouvant au milieu des blés, les épis me dépassaient la tête. J'ai compté sur une seule touffe trente-neuf chalumeaux, dont chacun portait un épi long de cinq pouces au moins. Bénédiction du ciel! Une aussi abondante récolte nous assurait humainement parlant du pain, et il y avait à espérer que les inconvénients soufferts par nous dans le principe n'auraient pas à se reproduire; je veux dire que nous ne serions pas réduits à quitter le travail par épuisement de forces; que nous n'aurions pas à nous nourrir de racines et de gomme, unique fruit, pour ainsi parler, des arbres d'Australie, ou bien de manger des lézards, des vermisseaux et autres mets nauséabondes. Nos travaux assidus que Dieu avait daigné bénir, rendaient notre situation présente bien autrement confortable que par le passé. Cette fois l'opération du sciage des blés s'effectua plus rapidement que l'année précédente, à raison du grand nombre et de l'habileté des sauvages accourus pour nous aider. Ensuite chaque sauvage qui possédait une portion de terrain ensemencé, se mit en mesure de moissonner son champ; et le produit en ayant été porté, dans le char de la mission, sur l'esplanade du couvent, je leur parlai en ces termes : « Maintenant chacun de vous a son blé; il faut qu'il en soit fait deux parts : la première servira à votre nourriture et aux semences de l'année prochaine; et l'autre, étant destinée à être vendue, vous la porterez dans notre char à Perth; vous mettrez de côté l'argent que vous en retirerez pour acheter des vêtements, des brebis, des porcs, et autres animaux qui seront tout à fait à vous; mais sans pouvoir les tuer, ni vendre pour le moment, à moins que vous n'ayez auparavant mon autorisation; et cela afin de les multiplier en peu de temps, et aussi afin que vous ne soyez pas trompés dans les conventions. Etes-vous contents? »

Ils me répondirent tous d'une voix et avec des signes d'approbation : « *Caia, Caia; guaba; nunda tonga cumbar.* » C'est-à-dire : « Oui, oui; c'est bien; tu comprends beaucoup. » Ils se trouvèrent très-satisfaits d'apprendre que leurs travaux allaient leur procurer tant d'avantages. Leur imagination ardente y ajoutait la possibilité de construire bientôt des habitations sur leurs propriétés, et de former ainsi un petit village autour du couvent : or c'était justement là enfin le but auquel nous tendions par tant d'efforts.

Pour mettre à exécution une si grande entreprise, je voyais parfaitement combien insuffisants étaient mes propres efforts, et ceux des deux catéchistes mes coopérateurs, Fowler et Butler, dont le dernier avait pris la place de Donovan, dans le courant du mois d'août. Aussi ne pourrais-je rendre l'anxiété avec laquelle j'attendais le P. Serra et ceux qui devaient l'accompagner comme missionnaires à son retour en Australie. Mais, hélas ! quelle malheureuse nouvelle ! Quelle perte inattendue pour l'établissement de la Nouvelle-Nursie ! Dans un voyage à la capitale, j'appris de Mgr Brady la nouvelle que le P. Serra, sur la proposition de Mgr Polding, avait été élu évêque de Port-Victoria, le 9 juillet 1847 ! A cette nouvelle, je sentis mon sang se glacer. J'avoue ma faiblesse; pendant quelques jours je fus en proie à la plus affreuse hypocondrie, et je demeurai comme un insensé. Je voyais comme une conséquence nécessaire que Mgr Serra se rendant à Port-Victoria, éloignée de Nursie de plus de 2000 par mer, puisqu'il n'y a pas de communication par terre, toutes mes belles espérances et nos communs projets étaient complétement évanouis. « Et comment, disais-je, pourrons-nous payer la dette contractée par l'achat des terres acquises au profit de la mission de Nursie, lorsque Mgr Serra aura tous ses

soins à donner à sa nouvelle mission de Port-Victoria et non plus à celle de Perth? » Le cas était extrême; et non-seulement je me crus frustré de toutes mes espérances, mais Mgr Brady lui-même ne fut pas peu embarrassé pour le moment, et, afin d'y remédier, il résolut de partir pour l'Europe par le premier navire qui se présenterait. Cependant m'étant, pour ainsi dire, éveillé de cette profonde mélancolie qui, pendant quatre jours, pesa sur moi, je m'aperçus que mon abattement ne provenait que de la trop grande confiance dans les efforts humains, alors que l'œuvre était toute de Dieu. Et en effet j'attendais des hommes ce que je n'aurais dû attendre que de la divine providence, de cette providence qui tant et tant de fois m'avait sauvé parmi de graves et imminents périls, et qui veillait sur la mission de la Nouvelle-Nursie, plus que moi, créature chétive, je ne pouvais même l'imaginer. M'étant donc repenti et humilié devant le Seigneur, et plein d'une sainte confiance en lui, je retournai à la mission; et là, au nom de la très-sainte Trinité, je me remis courageusement à mes travaux accoutumés, et je repris la construction de la petite église déjà commencée.

2. Un soir, pendant que je disais mon bréviaire, j'entendis un bruit au dehors comme de coups répétés et de cris de femmes; ce qui me fit soupçonner tout d'abord quelque accident sinistre. Je courus aussitôt, et je vis autour d'un feu huit femmes de sauvages qui se battaient sans pitié à grands coups de leurs *uanes*, ou grands bâtons. Je me jetai au milieu d'elles pour les séparer; mais mes paroles étaient emportées par le vent; ce n'étaient plus des femmes, mais, pour mieux dire, des bêtes féroces. Alors, je pris un petit bâton, et en le faisant retomber à coups redoublés sur les épaules des plus furieuses, je mis fin à une rixe, dans laquelle il y avait eu des têtes brisées, des

épaules fracassées, et du sang versé à flots : pas une des combattantes dont la peau noire ne fût rougie de sang de la tête aux pieds. Voyant que leurs maris, assis d'un air indifférent autour du feu, ne faisaient qu'en rire, je les gourmandai vivement. « Comment, vos femmes s'entretuent les unes les autres, et vous vous tenez tranquilles, sans vous soucier de les séparer? » — « Qui donc voudrait, me répondirent-ils, se mêler des querelles des femmes? » — « Mais vous, qui êtes leurs maris! » — « Nous! cela nous importe très-peu! » — « Comment, cela ne vous fait rien? Mais si l'une d'elles vient à mourir, alors cela vous fera quelque chose? » — « Rien du tout : s'il en meurt une, il nous en reste mille. »

M'apercevant que je n'avais rien à gagner auprès de pareils êtres, dignes d'ailleurs de toute piété, je ne pus faire rien de mieux que de donner mes soins aux blessées, et de les réconcilier les unes avec les autres. Pauvre femme! pensais-je en moi-même, si dans la société humaine tu es quelque chose, tu le dois à l'Evangile de Jésus-Christ! Parmi les sauvages tu es réduite au dernier degré d'abjection. Ta vie, à ta naissance, est au pouvoir d'une mère dénaturée, si en venant au monde tu lui apportes un trop grand surcroît de peine, ou si, pour comble d'infortune, tu es sa troisième fille. Dans les années de ton enfance, en cas d'extrême famine, tes membres servent de pâture à ta famille, qui n'écoute que sa faim!... Et quand tu es adulte, ta vie n'est comptée pour rien par ton mari lui-même! O femmes d'Europe, vous qui jouissez des inestimables priviléges dont la religion vous a dotées, souvenez-vous au moins quelquefois de vos innombrables sœurs. Secourez-les dans cet excès de misère, afin qu'avec vos largesses les missionnaires puissent éclairer des vérités de notre divine religion leurs féroces maris et les civiliser.

Ces malheureuses alors sortiront de l'abîme de misère et de dégradation où elles gisent abandonnées.

3. J'ai dit que dans le cas de famine extrême les Australiens se nourrissent de chair humaine. Voici le récit que m'en fit mon fidèle Bigliagoro : « C'était par un temps d'hiver, me dit-il, lorsque après une pluie abondante qui dura six jours de suite, et par un froid extrême, nous ne trouvâmes aucune espèce de gibier pour manger. Nous étions quatre familles que la faim réduisait au désespoir. Dans cette douloureuse extrémité, un homme de la compagnie prit son *dauak* (*morceau de bois devenu très-dur par l'action du feu*), et il en frappa traîtreusement ma jeune sœur à la tête, en sorte qu'elle tomba par terre à demi-morte. Ils la prirent ensuite, et à demi-vivante, sans la dépecer, ils la placèrent sur un grand feu, et avant qu'elle fût entièrement rôtie ils se partagèrent ses membres. Comme j'avais faim autant que les autres, j'en eus ma part. Or, quoique le sang qui me dégouttait sur le menton et sur les mains fût le sang de ma propre sœur, hélas! orpheline, pourtant la faim extrême qui me tourmentait en ce moment me fit tout oublier. Il est vrai qu'alors j'étais trop jeune et que je comprenais peu ce que je faisais; si c'était aujourd'hui, elle n'aurait pas été tuée, parce que j'aurais été en état de prendre les armes contre celui qui aurait attenté à sa vie. Mais en pareil cas, le malheureux sort serait tombé sur quelque autre jeune fille, sans doute sur la plus grasse et la moins protégée, parce que la faim était désespérée et qu'à tout prix il fallait manger. » Quelle horreur! Quelle inhumanité! Quand bien même nos travaux et nos souffrances n'auraient procuré à ces misérables d'autre bienfait que la suppression d'usages aussi barbares, nous nous en croirions bien suffisamment récompensés, et nous nous estimerions sin-

gulièrement heureux. Mais ce ne fut pas l'unique résultat de nos soins.

4. Quand nous pénétrâmes dans ces bois, en février 1846, nous ne trouvâmes que des créatures qui tenaient bien moins de l'homme que de la bête; des sauvages qui se tuaient, comme on vient de le voir, pour se dévorer les uns les autres; qui déterraient leurs morts même après trois jours de sépulture pour s'en nourrir dans les cas extrêmes; des maris qui pour un rien tuaient leurs femmes; des mères qui donnaient la mort à leur troisième fille, alléguant pour raison unique le grand nombre de femmes; des sauvages qui, pour ne pas trouver une mort certaine, étaient obligés de se renfermer dans une circonscription de territoire où, soit le droit de naissance, soit l'amitié, leur garantissaient la vie sauve; des hommes enfin qui fuyaient les Européens comme des bêtes féroces, qui ne connaissaient nullement le travail, qui n'avaient aucun culte religieux, et qui en conséquence, quoiqu'ils eussent l'idée d'un esprit malfaisant, n'adoraient aucune divinité, ni vraie, ni fausse.

Tel était l'état misérable de ces infortunés à notre arrivée dans les bois solitaires où nous fondâmes notre mission. Et maintenant, en décembre 1848, ces sauvages, autrefois presque réduits à l'état de brutes, étaient devenus des hommes plus ou moins civilisés.

On n'entendit plus dire que parmi eux quelqu'un eût été tué pour servir de nourriture aux autres, et encore moins qu'aucun mort fût déterré dans ce but. On ne vit plus des maris tuer leurs femmes, ni les mères donner la mort à leur troisième ni à leur quatrième fille. L'antipathie traditionnelle entre sauvages, même natifs de pays éloignés, avait complétement disparu, en sorte qu'ils pouvaient porter fidèlement des lettres à des distances quelquefois de plus

de 100 milles. Ils ne fuyaient plus à l'approche des Européens, mais la plus grande harmonie régnait entre les uns et les autres, et au besoin ils s'offraient à servir de guides parmi les bois ; ils en vinrent même jusqu'à nous demander de pouvoir construire des habitations pour s'établir avec leurs familles auprès de nous. Ils travaillaient à la terre en notre compagnie, et il y en avait parmi eux qui, avec grande attention et diligence, donnaient leurs soins à leur propre champ de blé, premier fruit de leurs sueurs. Ces hommes qui antérieurement n'auraient permis à qui que ce fût de toucher à leurs enfants, nous les confiaient à nous, de leur plein gré, ou même nous les portaient eux-mêmes, et nous contraignaient, pour ainsi dire, de les garder en notre compagnie. Dénués qu'ils étaient de toute culture intellectuelle, ils ne pouvaient se persuader d'abord comment par le moyen d'une lettre, nous pouvions connaître les pensées d'une autre personne éloignée de nous ; et puis, voyant que leurs enfants aussi commençaient à comprendre les lettres et les *livres-parlants*, ils nous priaient de vouloir bien les instruire de plus en plus, et même les baptiser, comme nous fîmes pour plusieurs; et non-seulement les parents, mais les enfants eux-mêmes en montraient grand plaisir et satisfaction. Telle était la confiance qu'ils avaient mise en nous, qu'à la nouvelle du départ de quelque missionnaire pour l'Europe, les enfants se disputaient entre eux à qui serait préféré pour l'accompagner dans cette longue traversée; et les parents se montraient de leur côté très-satisfaits, lorsque leurs enfants avaient été préférés. Que s'il en eût été autrement, nous n'aurions pas pu, comme nous l'avons fait, conduire en Europe cinq jeunes élèves. Bref, ces hommes d'abord semblables aux brutes, puisqu'ils ne rendaient de culte religieux à aucune sorte de divinité, devenus ensuite plus ou moins instruits

des mystères de notre divine religion, pliaient volontiers le genou devant l'HOMME-DIEU qui, pour eux, non moins que pour tous les autres hommes, avait pris une chair, avait souffert et était mort. Et en vérité ce nous était une bien grande consolation de les voir assister avec beaucoup de recueillement et de respect à nos cérémonies et au divin sacrifice de la messe, que dans le principe ils disaient être notre *Jalaru*, ou *fête de danse*

5. Si d'ailleurs nous nous sommes évertués à augmenter et faire prospérer les biens matériels de notre mission, nous n'eûmes en cela d'autre but que la plus grande amélioration morale et civile de ces malheureux. Et en effet les missionnaires en se consacrant à la conversion et à la civilisation des peuples sauvages et nomades, doivent pourvoir en même temps à leurs besoins, soit spirituels, soit temporels. En conséquence une mission fondée dans ce but, doit se pourvoir d'autant de biens temporels que possible, non pas pour s'enrichir, mais pour subvenir à tous les besoins de chaque famille sauvage, qui, renonçant à une vie de paresse, voudra bien adopter un domicile fixe.

D'autre part recevoir et garder dans la mission les sauvages pour les instruire et les élever, pendant un certain temps, c'est sans doute un commencement indispensable pour l'amélioration de leur sort; mais les avoir toujours et en tout temps dépendants de la mission même, en les faisant travailler, non pour leur propre bénéfice, mais pour celui de la mission, c'est à mon avis, s'entendre mal à faire le bien. En effet, ne se voyant pas suffisamment récompensés de leurs fatigues, ils tombent dans un déplorable état de paresse, dont ils ne se corrigent jamais, assurés qu'ils sont que, soit qu'ils travaillent, soit qu'ils ne travaillent pas, leurs intérêts sont toujours les mêmes, et qu'on ne leur refuse pas la

nourriture de chaque jour. Il ne faut pas dire que le sauvage ne sait pas apprécier la valeur de la monnaie, ni le prix de la propriété. Il en acquiert en peu de temps une juste idée; et alors il s'ingénie avec le plus grand zèle à augmenter son avoir, dans le but d'améliorer son sort par ce moyen. Mais si on lui fait sentir les charges de la civilisation et non ses avantages; et si la modicité et l'insuffisance de la compensation le dégoûtent de travailler au profit d'autrui, il préfère l'indépendance de la vie sauvage aux inconvénients de la civilisation, et il s'en retourne aux bois. En outre, l'histoire nous montre par mille et mille exemples que les missions ne furent pas toujours, ni par tous, respectées autant qu'elles le méritent; et les biens temporels à elles appartenant passant des mains des missionnaires en celles de particuliers avides, les pauvres sauvages se virent dans la dure nécessité de renoncer malgré eux, à la vie civile et de se retirer dans leurs forêts natives, plutôt que de mourir de faim, ou de devenir les esclaves de ces nouveaux possesseurs. Si chaque famille de sauvages avait été trouvée établie indépendamment de la mission, si la terre qu'ils labouraient eût été leur propriété, aussi bien que le bétail et le mobilier, en eût-il été ainsi? Non, cela n'est pas à croire. Encore que missions et missionnaires eussent été supprimés, les familles établies sur des terres leur appartenant en propre, auraient été respectées; et elles-mêmes auraient pu faire valoir leurs droits contre les envahisseurs, et avec leurs droits conserver la religion dans laquelle elles avaient été élevées.

Ainsi donc notre intention, en faisant progresser avec tant de sollicitude la mission qui nous avait été confiée, n'était autre que de pourvoir le plus tôt possible du nécessaire pour leur établissement chaque famille de sauvages, en fournissant à chacune ce qui est indispensable pour la vie

agricole. Nous entretenions ainsi l'espoir de pouvoir arriver à notre but favori, savoir de fonder un village de sauvages propriétaires, devenus déjà agriculteurs et artisans, non moins que vrais chrétiens. Mais comme ce devait être là l'œuvre de beaucoup d'années, nous étions fortifiés par la pensée que d'autres conduiraient à bonne fin ce qui par nous ne pouvait avoir que d'humbles commencements.

6. C'était à l'entrée du mois de décembre, et la construction de notre petite église touchait à son terme. Mais à peine la toiture était-elle achevée, qu'il nous fallut nous mettre à battre le blé. Cette opération nous réussit facilement, parce que la mission était pourvue de quelques chevaux. Pendant qu'on battait le blé sur l'aire du couvent, il me fallut pourvoir pour l'avenir à la pâture des brebis qui dans peu allaient atteindre le chiffre de 1800. Avec la connaissance qu'avait Bigliagoro de toutes ses forêts, il ne tarda pas à découvrir d'excellents pâturages, qui suffisaient à nos besoins. La chaleur était extrême en cette saison, et il devenait très-difficile de trouver de l'eau dans les bois; de sorte que le premier soir de notre voyage à notre retour vers la mission, quoique nous eussions du thé en feuille et du sucre, il n'y avait pas moyen de préparer notre breuvage ordinaire. En d'autres occasions nous avions pu en mangeant du pain avec du sucre nous passer assez longtemps de boisson, mais dans cette circonstance, outre que le pain nous manquait, nous étions cruellement tourmentés de la soif. Ayant fait un grand feu avec le précieux bois de sandal qui se trouvait en abondance dans ces parages, chacun de nous se mit à la recherche de l'eau, en diverses directions; mais après d'inutiles fatigues, je revins à l'endroit du feu, où à ma grande satisfaction je trouvai que Bigliagoro était tout occupé à pétrir un peu de farine, après avoir mis sur le feu avec de l'eau le vase à préparer le thé.

« Brave Bigliagoro, lui dis-je, comment as-tu pu trouver de l'eau? » Il ne me répondit rien, et ayant mis cuire la pâte sous les cendres, il fit infuser le thé dans l'eau qui déjà était bouillante. Après le souper, avant de nous livrer au sommeil, je recommandai à mon fidèle sauvage de nous pourvoir d'autre eau, pour être plutôt prêts à partir le lendemain. — « Il n'en reste plus une seule goutte, me répondit-il; j'en avais trouvé sur une grande pierre tout juste autant qu'il nous en fallait pour le besoin présent; et il m'était si malaisé de la recueillir, que ne pouvant y parvenir d'autre manière, je m'y suis pris à plusieurs fois et j'en retirais chaque fois avec la bouche plein une gorgée. — Avec la bouche? — Oui : et comment faire autrement? — Tu aurais dû au moins m'en avertir! — C'est vrai; mais je pensais qu'alors vous n'auriez pas voulu prendre le thé, ni manger de la galette! »

7. Chaque fois que de retour à la mission, je voyais l'activité de ces bonnes gens qui vaquaient à tant de travaux divers, je sentais s'élever dans mon cœur les sentiments les plus vifs de haute gratitude envers cette divine providence, qui nous comblait de tant de grâces. Les femmes sauvages non moins que les hommes avaient toujours quelque chose à faire; et à peine cette fois fus-je arrivé au couvent que plusieurs d'entre elles se présentèrent, me demandant une chemise pour chacune, parce que le manteau de peau, ou *boca*, comme elles l'appellent, ne leur permettait pas de travailler à l'aise. Je n'avais pas certes assez de toile pour les contenter toutes; mais ayant trouvé sous ma main une assez grande pièce de toile de coton, je m'ingéniai à les satisfaire de mon mieux. Je taillai moi-même des chemises : Dieu sait comme! Et après que je leur eus donné l'exemple, chaque femme se mit à coudre la sienne. En les voyant chaque jour affairées à de pareils

ouvrages, j'en demeurai tout consolé. Mais à vrai dire, c'était chose risible que de voir ces coutures faites par des mains novices; tantôt saillantes, tantôt applaties, tantôt assez droites et tantôt tortueuses, traçant le long des bords comme autant de méandres rouges : car il faut dire que je n'eus pas d'autre fil que du fil de couleur, pour former la main des dames australiennes aux premiers essais des arts domestiques.

Somme toute, l'ensemble de chaque chemise formait un vrai chef-d'œuvre en son genre. Que pouvait-on espérer de plus de telles mains, et d'un tel directeur? Quel que fût pourtant le mérite de ces ouvrages, il est certain que les femmes prenaient beaucoup de plaisir à s'en occuper, et elles désiraient ardemment de s'en couvrir. C'était tout ce que j'avais à cœur.

CHAPITRE XI.

1. Le 12 décembre, je reçus de Mgr l'Evêque une lettre par laquelle il me recommandait de lui envoyer la laine à Perth. Quoique je fusse décidé à ne pas faire cette fois le voyage de la capitale, néanmoins le catéchiste Butler étant tombé malade, il me fallut accompagner Fowler et conduire un des deux chars. La nouvelle de ce voyage s'étant répandue parmi les sauvages, beaucoup d'entre eux vinrent me prier de les conduire dans cette ville, où ils n'étaient jamais allés. Mais sur un grand nombre de jeunes garçons, deux seulement qui les premiers m'avaient fait cette demande m'accompagnèrent, avec quelques autres plus

âgés. Comme ces deux enfants n'étaient que depuis deux mois à la mission, en arrivant à Perth, tout était pour eux le sujet d'un grand étonnement : mais ce qui les étonna le plus ce fut une petite barque qu'ils prirent pour un grand poisson, ou quelque autre animal qui cheminait sur l'eau. Ils ne pouvaient d'ailleurs se figurer comment cette bête se laissait diriger par la partie postérieure, vu que les chevaux, comme ils le disaient, portent la bride en bouche et non à la queue ; ils avaient pris les amarres du gouvernail pour la bride. Ensuite, lorsqu'ils virent les grands navires, ils les crurent les pères des petites barques ; et ils me demandaient si celles-ci deviendraient aussi grandes que leurs pères les grands navires. Pauvres enfants ! tout était nouveau pour eux.

2. Après quelques jours de repos, M. Fowler repartit pour Nursie ; et moi, selon les désirs de Mgr, je restai à Perth pour la solennité de Noël. Après la fête je me disposais moi aussi à repartir pour la mission, lorsque de Sydney arriva sans être attendu un navire qui faisait voile vers l'Europe. Et Mgr ayant subitement changé de dessein, au lieu de partir pour l'Europe, m'ordonna, le 28 décembre, de partir à sa place. Je n'épargnai pas les raisons pour le convaincre de mon insuffisance en fait d'une mission semblable ; mais tous mes raisonnements furent inutiles ; il me fallut me rendre à un ordre formel. N'y ayant pas dans le diocèse d'autre prêtre que moi, Mgr ordonna le catéchiste Donovan, lequel en peu de jours reçut tous les ordres, depuis les ordres moindres, jusqu'au sacerdoce ; comme je devais me trouver à cette ordination, je n'eus même pas le temps de retourner à ma chère Nouvelle-Nursie ! Les deux jeunes garçons ayant appris mon prochain départ, firent des instances pour que je priasse Mgr de leur permettre de m'accompagner en Europe. Bien volontiers Mgr condescendit à

de *Bonne-Espérance*, ou *des Tempêtes*, comme le nomma celui qui en fit la découverte.

Immédiatement je pris terre avec les deux jeunes Australiens. Grande fut leur surprise, lorsque, pour la première fois, ils entendirent la musique d'un régiment. Plusieurs jours après ils ne cessaient de contrefaire les mouvements des musiciens, et de chercher à rendre par la voix le son des instruments. Mgr Griffith, vicaire apostolique de la ville du Cap, nous invita un jour cordialement à dîner, et j'appris de lui le premier que le P. Serra avait été sacré évêque de Port-Victoria, le 15 août 1848.

5. Le 24, qui fut le samedi, veille du premier dimanche de carême, nous mîmes de nouveau à la voile pour l'île Sainte-Hélène, que nous aperçûmes à 10 milles devant nous, après douze jours de navigation heureuse.

Avec beaucoup d'autres voyageurs, je descendis pour visiter cette terre rendue si célèbre par l'histoire des dernières années de Napoléon. La maison qu'il habita primitivement se trouve auprès d'une délicieuse cascade, peu éloignée du rivage, et dominant une petite ville de 5,000 âmes, appelée par les Anglais : *James-Town*. L'autre maison où il demeura depuis, et où il mourut, est à 6 milles de distance, plus vers l'intérieur de l'île, dans l'état le plus complet de délaissement et de dégradation : on a fait une écurie aux chevaux de la pièce même qui fut la chambre à coucher, où ce grand guerrier rendit son âme à Dieu. La tombe vide où son corps fut déposé, était encore couverte d'un peu de paille pourrie, sans aucun signe de respect. On voit cependant encore debout la balustrade en fer, qu'entoure à une petite distance une autre balustrade en bois, un seul cyprès et trois saules pleureurs. Ainsi finissent les gloires humaines. Cet homme qui fut un jour l'arbitre de l'Europe entière; qui fut vainqueur dans cent

batailles; qui disposa de tant de royaumes, termina ses jours, exilé sur une plage étrangère!

L'île de Sainte-Hélène fut découverte le 21 mai 1502, par le Portugais Joào-de-Nova-Castella. Son premier habitant fut un déserteur portugais, du nom de Fernand Lopèz, laissé dans cette île par Albukerque, en 1513, conjointement avec quelques nègres. Abandonnée par les Portugais en 1645, les Hollandais s'en emparèrent; abandonnée encore par ceux-ci, la compagnie anglaise, dite *des Indes-Orientales*, s'en empara six ans après, et se l'appropria. Les Hollandais la reprirent en 1672; mais dès l'année suivante et depuis elle se trouva de nouveau au pouvoir de la compagnie des Indes. Le territoire de Sainte-Hélène est arrosé de plusieurs cours d'eau; elle a de longueur 10 milles et demi, de largeur 7, et de circuit 30. Sa superficie est de 30,300 acres, sur lesquelles 18,000 sont mises en culture, et appartiennent tant à des particuliers qu'à la compagnie des Indes. La plus haute montagne (*Diane*) ne dépasse pas 2700 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. La ville de James-Town, la seule dans l'île, s'élève au-dessus de la plage de la mer, dans une gorge ou vallon, fermé par deux montagnes volcaniques dont la pente est escarpée. Il y a deux temples protestants dans l'île, mais il n'y a pas d'église catholique; et sur ma demande s'il y avait là quelque prêtre catholique, il me fut répondu qu'il n'y en avait aucun. L'aspect général de Sainte-Hélène n'est rien moins que séduisant; la nature semble s'être jouée dans sa formation, en la jetant ainsi au milieu de l'océan Atlantique; et la main de l'homme, en ajoutant les travaux de l'art aux fortifications naturelles, en a fait quelque chose d'aussi formidable que Gibraltar.

6. Le 9 mars nous mettions à la voile, laissant le lendemain sur notre droite l'île de l'*Ascension*, qui fut à peine

visible au moyen de la lunette ; et le 20 du même mois, à huit heures du soir, nous passâmes la ligne par 20° de longitude, sous une pluie torrentielle, qui ne cessa entièrement qu'au bout de quelques jours. Le 21, la chaleur n'était qu'à 30° Réaumur. Avant et après avoir passé la Ligne, nous vîmes plusieurs baleines, et l'une s'approcha tellement, que du navire en hors on aurait pu lui lancer le harpon et la tuer. Nous pûmes ainsi l'observer tout à notre aise pendant plus de dix minutes. Souvent de nombreux poissons volants tombaient sur le vaisseau, et quelques-uns avaient bien de longueur un demi-pied anglais. Ces poissons ont quatre ailes ou nageoires, deux près de la tête, et deux beaucoup plus petites vers la moitié du corps, au moyen desquelles ils se soutiennent en l'air, quelquefois à la hauteur de vingt pieds et vont assez loin. Ils volent quand ils sont poursuivis par les dauphins ou autres grands poissons. Deux épouvantables trombes marines firent craindre quelque sinistre, le 22 ; mais leur direction étant opposée à la nôtre, et à une distance d'environ 20 milles, nous fûmes bientôt rassurés.

Le 5 avril, vers la chute du jour, nous reçûmes tout à coup une pluie de Sèches et de Calmars. Ce fut la première et dernière fois que je vis de semblables poissons voler. Ceux-ci se balancent en l'air par la seule force de la queue, laquelle étant déployée prend la forme d'une lance et précède la tête durant le vol. Le jour suivant on en fit un plat copieux pour le déjeuner de tous les passagers, lesquels me dirent qu'il était excellent : comme c'était le jeudi saint, je n'en mangeai pas.

Le 9 et le 10, nous observâmes en mer un grand nombre de zoophytes, *acalèphes*, appelés aussi *orties de mer*, et connus des marins sous le nom de *vaisseaux de guerre portugais*. Ce sont de jolis petits êtres vivants qui voguen

comme de petits navires à la surface de la mer. Les marins en pêchèrent un; mais l'un de ces marins en le touchant se sentit pris d'une telle irritation à la peau du bras que la douleur le mettait hors de lui-même : une friction de rhum fit disparaître cette douleur comme par enchantement.

Le 12 nous étions déjà à la hauteur de Lisbonne, et le 13 nous perdîmes de vue les Açores au milieu desquelles nous avions passé. Le lendemain nous fûmes accueillis par un vent si violent, qu'une des voiles d'avant fut déchirée en mille pièces, et que l'un de mes jeunes Australiens tomba par l'effet d'un mouvement irrégulier du vaisseau heurtant du derrière de la tête contre le plancher, et resta plusieurs minutes comme à demi mort. Ce mauvais temps dura près de quatre jours; mais enfin le 27 avril, après une heureuse traversée, nous arrivâmes au port de Swansea en Angleterre.

7. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle amabilité et quelle charité le respectable M. Charles Kavanagh nous donna l'hospitalité et des soins assidus pendant tout le temps que nous demeurâmes en cette ville. Il nous fournit même d'argent, et nous en avions grand besoin. Mon premier soin fut de faire vacciner mes deux Australiens, dans le pays desquels la petite vérole est inconnue. C'est à quoi se prêta avec bonté le docteur Long, médecin à Swansea.

Ayant obtenu le passage gratuit par les soins diligents de la vertueuse Miss Mary Nicholl et de sa sœur, nous partîmes le 2 mai suivant de cette ville pour Liverpool, nous dirigeant vers Dublin, où nous arrivâmes le 5. Là, M. Jean Smith, correspondant de Mgr Brady, m'instruisit de l'état des choses concernant les affaires de la mission. Je sus que le premier payement pour l'acquisition des terres avait déjà été soldé par le P. Serra, ce qui fut pour moi une grande

consolation. Restaient pourtant à payer les autres échéances, et en conséquence je me déterminai à partir pour Paris et pour Lyon, afin d'exposer aux deux conseils de la Propagation de la foi l'état de la mission de Perth.

Le 11 mai nous partîmes de Dublin, et en moins de 24 heures nous étions déjà dans les rues de Londres. Si les bateaux à vapeur avaient causé une grande surprise à mes jeunes Australiens, il n'est pas besoin de dire quel effet produisit sur eux l'idée de se voir transportés d'un lieu à un autre avec la rapidité de l'éclair, par le moyen de la locomotive. « Pourquoi, me disaient-ils, ne portez-vous pas en Australie cette sorte de feu? Sans bœufs ni chevaux, nous irions ainsi bien plus vite de la mission à Perth, et de Perth à la mission.

8. J'eus le bonheur de retrouver dans la capitale le docte secrétaire de la colonie de Swan-River, le chevalier R.-R. Madden, qui avait mérité toute ma gratitude non-seulement par tous les bons offices dont je lui étais personnellement redevable, mais aussi par tout ce qu'il avait fait, durant son peu de séjour en Australie, en faveur des catholiques, des sauvages et de la mission de la Nouvelle-Nursie. Nous avions fait la traversée d'Australie en Europe sur le même vaisseau avec lui, sa femme et son fils, et nous étant retrouvés à Londres, ce fut avec une extrême bonté qu'il m'introduisit auprès des premières autorités de la métropole. Je fus aussi un soir invité par lui à une réunion dans laquelle des hommes instruits et philanthropes discutaient sur le sort des sauvages de l'Australie. J'y allai avec mes deux petits Australiens, et on y fit la lecture d'une lettre provenant de la Nouvelle-Galles du Sud, laquelle était tout à fait déforable aux pauvres Australiens. Je fus aussi après les autres invité à dire mon opinion, et quoiqu'elle fut contraire à celle de l'auteur de la lettre et de quelques assis-

tants, j'eus pourtant la satisfaction d'amener à mon sentiment la majorité de l'assemblée. Quelques-uns soutenaient que les Australiens étaient incapables de culture intellectuelle, de comprendre le bienfait de la civilisation, les avantages de la propriété, et autres absurdités de ce genre qu'il serait trop ennuyeux de relater ici. Pour toute réponse je traçai en abrégé l'histoire de la mission de la Nouvelle-Nursie, que mes lecteurs connaissent maintenant, et les raisonnements spécieux tombèrent devant la réalité des faits.

Le 27 nous partîmes de Londres pour Paris, où nous serions arrivés le soir du même jour si nous ne nous fussions arrêtés auprès des Bénédictins anglais du collége de Douai. Deux jours après nous étions dans la belle capitale de la France, qui à cette époque était si épouvantablement ravagée par la guerre civile et par le choléra.

9. Nous y fûmes témoins du 13 juin, dernier effort des hommes que la révolution de février avait soulevés de la fange sociale. Pendant que sous nos yeux de nombreux bataillons traversaient les rues au pas de charge, et que le piaffement des chevaux, le fracas des trains d'artilleries faisaient trembler les maisons d'alentour, un de mes petits Australiens m'en demanda la raison. Je leur répondis que, comme ceux qui venaient de passer en jetant de grandes vociférations étaient des méchants, les soldats allaient tirer sur eux des coups de fusils s'ils ne se tenaient tranquilles. « Mais je vois, reprit l'Australien, que les autres aussi ont des fusils, et alors qui sera vainqueur? — Les méchants sont en petit nombre, fis-je alors, et les soldats l'emporteront. » Il demeura silencieux pendant quelques minutes; puis il reprit : « Pourquoi n'allez-vous pas entre les soldats et les méchants, ne leur ôtez-vous pas les armes, et ne les renfermez-vous pas dans cette maison, afin qu'ils ne se bat-

tent pas, et nous vous aiderions. — Parce que ce n'est pas mon pays et que je n'y connais personne, repris-je alors. — Cela ne fait rien; vous n'êtes pas non plus de mon pays, et vous ne connaissiez pas les sauvages, et pourtant quand ceux-ci se préparaient à combattre, ou même déjà combattaient, vous alliez vous jeter au milieu d'eux, vous leur ôtiez leurs *ghici*, vous les enfermiez dans la maison de la mission, et tout était fini : pourquoi donc ne faites-vous pas ici la même chose? » Un raisonnement aussi juste et aussi inattendu de la part d'un enfant qui huit mois auparavant errait dans les bois tout aussi sauvage, tout aussi brute que puisse l'être sauvage au monde, me laissa sans réponse satisfaisante. Je ne voulus pas lui dire qu'en pareil cas, il est beaucoup plus facile d'obtenir un bon résultat parmi les sauvages que parmi ceux qui se vantent d'être arrivés au suprême degré de civilisation !

Un jour ces deux petits garçons se divertissaient devant moi sur une des promenades publiques de la capitale, comme faisaient aussi beaucoup d'enfants de bonne famille, lorsqu'une dame s'approcha d'eux, et avec un air de bonté leur adressa la parole. Ils suspendirent leur amusement et l'écoutaient avec attention; mais ne la comprenant pas, l'un d'eux courut vers moi, me disant : « Il y a une femme qui veut nous dire quelque chose, mais la pauvre femme ne sait pas parler; venez vous-même, et voyez si vous pouvez l'entendre. » La dame voyant cela s'approcha, et après m'avoir fait diverses questions sur les usages des Australiens, elle m'offrit de s'employer pour eux. Je la priai alors de m'indiquer où je pourrais à meilleur marché trouver d'autres vêtements pour ces petits garçons. Elle me donna une adresse; mais à peine avais-je écrit sur mon portefeuille « La Belle-Jardinière : » — « Vous n'avez pas besoin d'écrire, me dit-elle; faites-moi le plaisir de venir

avec moi. » Je la suivis ; je pris tout ce dont avaient besoin mes deux Australiens, et comme je voulais acquitter la note, je trouvai que la femme de chambre avait déjà payé le tout. Je priai la dame de vouloir me donner son nom ; mais sa réponse toute chrétienne fut : « Priez pour moi ! »

10. Après avoir exposé dans un mémoire succinct, au conseil central de Paris, les motifs de mon arrivée en Europe et les besoins du diocèse de Perth, je partis le 15 pour Lyon, afin de donner aussi des renseignements au conseil de cette ville, parce que rien n'est décidé par l'un des deux conseils sans l'approbation de l'autre. Je trouvai que ces MM. avaient déjà reçu avis de ceux de Paris ; ainsi je n'eus pas à attendre au delà du 23 pour obtenir ce que je désirais.

11. Un de mes petits voyageurs étant tombé malade depuis quelques jours, je dus, par le conseil des médecins, le transporter au plutôt en Italie. Ainsi le jour même je partis pour Marseille où j'arrivai le jour suivant ; et de cette dernière ville, je partis le 27 pour le royaume des Deux-Siciles. Ayant eu le bonheur de me trouver sur le vaisseau même dont le commandant reçut à Civita-Vecchia les dépêches pour le saint Père avec la consolante nouvelle de l'occupation de Rome par l'armée française, laquelle s'était effectuée le 2 juillet, nous abordâmes à Gaëte, dans la nuit du 3, pour remettre les dépêches à Sa Sainteté, et le 4 nous entrâmes dans la rade de Naples.

Pendant ce dernier voyage l'état du jeune Diriméra s'était aggravé, en sorte que si le voyage se fût prolongé, je l'aurais peut-être perdu dans la traversée. Il se remit pourtant un peu durant les sept jours que nous dûmes passer au Lazaret, à l'occasion du choléra de France. Le 14, après les avoir présentés tous les deux à son E. Mgr Fransoni, préfet de la Propagande, je partis avec eux pour

le couvent de la T.-S. Trinité *della Cava*, où, par les soins assidus et intelligents de mes bons confrères, Diriméra recouvra en peu de temps sa santé et sa vigueur premières.

CHAPITRE XII.

1. De retour à Naples, où je fus accueilli avec une bonté et une cordialité vraiment touchantes, par MM. Léopold Galluzzo et Antoine Paino, j'appris que son Em. le C. Fransoni avait reçu une lettre de Mgr Brady, dans laquelle non-seulement il lui donnait un minutieux détail de l'état de son diocèse, mais encore il lui demandait un coadjuteur. La S. Congrégation de la Propagande, prenant en considération l'état de ce diocèse et la demande de l'évêque, et en même temps connaissant les qualités de Mgr Serra et les ressources considérables qu'il avait su obtenir de la piété des fidèles, tant en Italie qu'en Espagne, jugea convenable de proposer à Sa Sainteté sa translation de l'évêché de Port-Victoria à celui de Daulia *in partibus infidelium*, et de le nommer coadjuteur avec future succession et administrateur temporel auprès de Mgr Brady. Or, comme le départ de Mgr Serra, pour son diocèse de Port-Victoria, avait été fixé au 8 septembre, l'Eminentissime Préfet fit toute sorte de diligence pour que la proposition de la S. Congrégation fût approuvée du saint Père. En effet, le 25 juillet, Son Em. le C. Fransoni daigna m'informer que l'approbation avait été donnée. Cette détermination fut à mes yeux un trait de miséricorde de la divine Providence.

Les paroles ne suffisent pas pour exprimer quelle fut ma joie et mon contentement, en voyant que la mission de la Nouvelle-Nursie était sauvée. La très-sainte Trinité veillait sans doute sur cette mission fondée uniquement pour la plus grande gloire de son nom, et la Vierge immaculée ne pouvait pas permettre le délaissement de ce petit patrimoine des sauvages placé sous sa protection spéciale.

Ce jour-là même j'informai par lettre le P. Serra de tout ce qui m'avait été communiqué, et comme fortifié d'un nouveau courage et d'un nouveau zèle, je donnai toutes mes pensées aux préparatifs de mon départ pour Cadix et de là pour le couvent de la très-sainte Trinité de la Nouvelle-Nursie.

2. Le deux jeunes élèves, que j'avais confiés aux soins des religieux du couvent *della Cava,* n'avaient pas encore pris l'habit monastique, parce que je désirais vivement que le saint Père les honorât de la vêture. Dans ce but je partis avec eux pour Gaëte, et j'y arrivai le 29. Grâce à l'empressement de l'infant D. Sébastien, je pus dans la matinée du jour même me présenter avec mes Australiens au baisement de pieds. Agenouillé devant l'auguste personne du saint Père, j'exprimai ma profonde gratitude pour le grand bienfait qu'il venait d'accorder à la mission de Perth. Le saint Père m'assura qu'il avait fort à cœur cette mission, et se retournant vers mes Australiens, il me demanda : « Que portent là ces deux petits garçons ?» « Très-saint Père, répliquai-je alors, chacun de ces linges blancs renferme un habit monastique ; et comme ces deux enfants deviendront les premiers bénédictins de l'Australie, ou plutôt de la cinquième partie du monde, je supplie humblement Sa Sainteté de vouloir leur accorder l'honneur insigne de recevoir de ses mains l'habit de saint Benoît. » « Je le veux bien, ajouta le saint Père ; et, prenant l'habit

du plus âgé, il l'en revêtit et lui donna sa bénédiction. Ensuite il me demanda son nom : « Jean-Baptiste. » — Eh bien, dorénavant, il aura nom Jean-Marie. » — Au second il conserva le nom de François-Xavier, en disant : « L'Australie a besoin d'un autre François-Xavier. Puisse cet enfant le devenir avec la bénédiction du Seigneur. » Leur ayant ensuite fait présent d'un petit crucifix en argent, comme aussi à moi d'un beau chapelet, il nous donna sa sainte bénédiction.

3. A peine de retour au domicile de M. Dabunno, qui nous donnait une aimable hospitalité, j'eus communication du désir qu'avait Sa Majesté le roi des Deux-Siciles que les deux Australiens lui fussent présentés. Le pieux et magnanime prince nous accueillit avec la bonté qui lui est naturelle ; il me questionna sur beaucoup de choses relatives à la mission, sur notre première entrevue avec les sauvages et autres détails. Pendant notre entretien, l'un de mes deux jeunes Australiens ayant remarqué de nombreux militaires, tant dans l'escalier que dans les appartements du roi, me demanda s'il était le père de tous ces guerriers. Je lui répondis que oui. « Oh ! reprit-il, ce doit être donc un homme bien vaillant et bien bon, du moins à ce qu'il semble. » — « C'est ce qui vous semble et c'est aussi ce qui est, » repris-je alors. Sa Majesté ayant désiré savoir ce que l'enfant m'avait dit en sa langue, je le lui expliquai. Le roi ne put s'empêcher de sourire à une louange si ingénue et si bien méritée. En même temps l'autre, voyant que sa Majesté la reine agitait son éventail, piqué de curiosité, il le prit de bonne grâce d'entre ses mains, et il s'essayait à faire usage de l'éventail, tantôt vers lui-même, tantôt vers la reine. Celle-ci voyant l'innocence de l'enfant, non-seulement lui pardonna sa hardiesse, mais fit à tous les deux cadeau d'un éventail,

cadeau qui ne leur fut pas peu agréable. Sa Majesté le roi, pour qui je demande à Dieu prospérité et longue vie, fit présent à chacun de nous d'une médaille en or, à l'effigie de la très-sainte Vierge, et de plus il voulut pourvoir généreusement de ses deniers à l'ameublement des deux cellules de nos deux jeunes novices au couvent *della Cava*, comme aussi subvenir à tout ce qui d'ailleurs leur serait nécessaire; et il nous invita avec bonté à revenir chaque soir le reste du temps que nous passerions à Gaëte.

Mes courts instants se partageaient entre les intérêts de la mission et l'établissement des deux novices. Le 5 août ils entrèrent tous les deux au noviciat du couvent *della Cava*, et ces religieux, auxquels en grande partie est due l'existence de la mission bénédictine, dans l'Australie occidentale, non-seulement se prêtèrent avec une bonté extrême à l'éducation des deux novices, mais encore se montrèrent disposés à les pourvoir de tout ce dont ils auraient besoin. Cela fait, je donnai tous mes soins à obtenir les passe-ports des divers sujets qui étaient disposés à passer avec nous dans les missions de l'Australie; car le vapeur, qui était un bâtiment de guerre espagnol, et sur lequel Son Exc. Mgr Martinèz de La Rosa, ambassadeur d'Espagne auprès de la cour pontificale, nous avait accordé le passage gratuit, devait partir le 18 de Naples pour Barcelone.

4. Pendant que je m'occupais à Salerne de tous ces préparatifs, je fus en toute hâte appelé à Naples par son E. le C. Fransoni, lequel me donna communication du choix qu'avait fait de moi Sa Sainteté pour l'évêché de Port-Victoria. Je priai son Em. de s'interposer auprès de Sa Sainteté pour qu'elle daignât me dispenser de prendre une charge au-dessus de mes forces, et je repartis immédiatement de la capitale pour différentes villes, afin d'obtenir les passe-

ports en question. Je ne les avais pas encore tous obtenus, lorsqu'à la date du 9, je fus tout de nouveau, et pour le même objet, rappelé à Naples. J'y arrivai le 12, et le lendemain, m'étant présenté à son Em. Mgr le Préfet, je n'épargnai certainement ni raisons, ni prières, pour échapper à une dignité dont je me reconnaissais si incapable et si indigne. Je proposai des sujets de mérite; mais tout fut inutile. Sa Sainteté avait déjà, sous la date même du 9, authentiqué la bulle par laquelle j'étais élevé à une charge si éminente et si lourde; et il semblait que la Providence disposât les choses à l'encontre de mes désirs. En conséquence, le 15, fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, me prêtant comme machinalement à la cérémonie, moi qui écris ces lignes, je fus, tout indigne que j'en étais, sacré évêque de Port-Victoria, par son Em. même Mgr Fransoni, assisté de Mgr Monteforte, évêque de Sidonia, et de Mgr Vighi, évêque de Listres. C'était juste un an après, et le même jour, qu'avait été sacré pour le même siége le P. Serra, avec lequel j'avais partagé vingt années de travaux, tant en Espagne, qu'en Italie, et en Australie.

Dans les deux jours qui me restaient avant de partir pour l'Espagne, je vins enfin à bout de terminer tous les préparatifs; et ensuite, désirant prendre congé de mes deux chers Australiens, je me rendis au couvent *della Cava*. Je leur demandai s'ils étaient contents et s'ils se portaient bien; ils me répondirent qu'ils se trouvaient mieux là qu'à la mission, et j'en étais bien convaincu. — « Je pars demain, leur dis-je; voulez-vous revenir avec moi? » — « Non » — « Et pourquoi? » — « Parce que nous n'avons pas encore étudié : arrivés en Australie, nos parents et amis nous demanderont si nous comprenons les papiers qui parlent (*les livres et les lettres*), si nous savons les faire (*écrire*), si nous savons faire des chevaux et des

arbres (*dessiner*), et beaucoup d'autres choses ; et lorsque nous répondrons que nous ne savons pas, ils nous diront que nous sommes, comme eux, *jun-ar* (*hommes des bois*). Ainsi il vaut mieux que vous partiez maintenant. En attendant nous étudierons beaucoup, et quand nous comprendrons tous les papiers qui parlent, que nous saurons chanter, jouer avec les doigts (*jouer des instruments*), et aussi dire la messe, ce qui nous plaît beaucoup, alors nous ferons un papier qui parle (hélas! ils ne savaient pas que je devais aller à environ 2000 milles de la Nouvelle-Nursie), et alors vous viendrez nous trouver à la grande eau (*au port de Fremantle*) en nous amenant deux chevaux. De là laissant la maison qui marche (*le vaisseau*), nous irons par les bois, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, et les petits garçons que nous pourrons trouver nous les conduirons à l'école de la mission. Maintenant nous ne savons rien et nous ne pouvons pas faire l'école aux autres; mais dans peu nous saurons beaucoup, et vous verrez. »

Un pareil langage, supérieur véritablement et à leur condition et à leur âge, me remplit de la consolation la plus douce. Quel bien ne pourront pas faire ces deux jeunes Australiens à leurs compatriotes, avec lesquels ils ont la communauté du sang et du langage, dont ils connaissent les croyances et les mœurs? Que Dieu les bénisse pour sa plus grande gloire et à l'avantage des âmes des pauvres Australiens.

5. Lorsque le 17, au soir, je me trouvai de retour à Naples, la mère de l'un de nos missionnaires se présenta devant moi toute en pleurs, disant que jamais elle ne permettrait à son fils de passer dans les missions d'Australie, « parce que, ajoutait-elle, j'ai la certitude qu'il mourra dans un aussi long voyage par mer. » — Rien ne put triompher de son obstination; elle demeura dans la maison où je

logeais, jusqu'au moment où arrivèrent les missionnaires et son fils avec eux, et en leur compagnie elle se présenta de nouveau devant moi. M'apercevant qu'il y avait un missionnaire de moins, j'en demandai la raison. « Le jeune homme manque, me fut-il répondu, parce que n'ayant pu obtenir la permission de ses père et mère, il mourut hier comme subitement! Nous l'avons trouvé mort ce matin, quand nous nous sommes rendus chez ses infortunés parents, qui sont maintenant au désespoir de s'être opposés à sa sainte vocation. » Un si triste récit fit la plus grande impression sur l'esprit de nous tous et particulièrement sur la mère de l'autre missionnaire, qui était là présente. Si bien qu'elle aussi, craignant un pareil sort pour son propre fils, elle ne dit plus un seul mot, et le laissant en paix, s'en alla à la grâce de Dieu.

6. Le 18 août au matin je partis de Naples sur le vapeur *Velasco-Garay*, conduisant avec moi sept missionnaires napolitains, et le soir même nous touchâmes au port de Gaëte. Dans cette ville je reçus du Souverain Pontife nombre de pouvoirs spéciaux dont plusieurs sont indispensables à un évêque isolé dans les régions australes. Ensuite la nuit suivante nous partîmes de Gaëte sur le vapeur *le Lépante* pour Barcelone, où nous arrivâmes le 23.

7. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle satisfaction je remis le pied sur le sol de ma patrie, d'où j'étais parti il y avait onze ans. J'étais surtout ravi d'observer que les désastres d'une guerre civile également longue et acharnée avaient bien pu affaiblir, mais non éteindre les sentiments de piété vive qui firent sa principale gloire dans les siècles passés. J'en eus des preuves éclatantes à Madrid, à Tarragone, à Valence, à Saint-Jacques de Compostelle, à Séville, à Cadix, à Jèrez, et tout particulièremet à Barcelone. Je regrette que les limites de cet écrit ne me permet-

tent pas de publier les noms de tous ceux qui, dans ces villes et autres, furent pour nous prodigues de secours, d'encouragements et de protection. Qu'ils reçoivent tous ici les plus vives actions de grâces, et qu'ils soient assurés que dans les prières des nouveaux chrétiens d'Australie, leur nom aura une place toute spéciale, afin que le Très-Haut dans sa divine miséricorde daigne les récompenser et en cette vie et en l'autre.

A Barcelone donc, je trouvai réunis le plus grand nombre de ceux qui, avec Mgr Serra et moi, devaient passer dans les missions d'Australie. Or, comme tous ces missionnaires, aussi bien que ceux qui étaient arrivés de Naples, désiraient ardemment embrasser la sainte règle du grand patriarche des religieux d'occident et en revêtir le saint habit, dans la matinée du 28 août, jour fixé pour notre départ, je fis cette vêture avec grande solennité en l'Eglise de *Sainte-Marie de la Mer,* confiée aux soins d'un homme tout apostolique, D. Pedro Naudò. J'étais le premier moine qui, après quatorze années de déplorables tourmentes politiques, me faisais voir en ville avec l'habit de bénédictin. Aussi cela éveilla-t-il parmi le peuple un grand et religieux enthousiasme, en sorte que l'église où devait avoir lieu la cérémonie de la vêture se trouva tellement encombrée de monde, que l'accès en devint difficile, bien qu'il fût six heures du matin.

Au pied de l'autel de la bienheureuse Vierge, sous le vocable de l'*Amor hermoso,* assisté du révérend P. Blanch, ex-président des religieux bénédictins, en Espagne, et de plusieurs autres religieux et prêtres, revêtu de mes ornements pontificaux, je bénis les habits et donnai la vêture à 28 missionnaires, remerciant le Seigneur d'avoir pu accomplir dans Barcelone une cérémonie dont il n'y avait pas eu d'exemple dans toute l'Espagne depuis 15 ans.

Ensuite ayant reçu et béni une belle banière, qui me fut offerte par les confrères de *la Cour de Marie,* je célébrai la sainte messe, durant laquelle une musique simple, mais vraiment religieuse, résumait à merveille toutes les émotions de la pieuse assistance. Avant que les missionnaires reçussent de ma main la sainte Eucharistie, le savant et pieux vicaire-capitulaire, M. Philippe Bertran-y-Ros, leur adressa un discours plein d'onction et d'à-propos. La messe terminée, nous entonâmes les litanies des saints, et à ces paroles : *sancta Maria,* nous partîmes en procession pour le lieu de l'embarquement. La foule était si compacte qu'il nous fallut près d'une demi-heure pour sortir de l'église.

La procession était disposée dans l'ordre suivant : quelques soldats de cavalerie ouvraient la marche au milieu de la multitude, et devant marchait la bannière portée par un religieux, prêtre, en habit monastique. Ensuite sur deux lignes suivaient, en grand nombre, bourgeois et prêtres, les membres de la confrérie de l'*Amor hermoso,* sous le patronage de laquelle s'était placée notre mission; puis les missionnaires selon leur rang, et moi revêtu de l'habit monastique, avec la croix épiscopale pour tout insigne, je fermais la procession. Nous étions suivis d'une multitude immense et recueillie; et tel était l'accueil qui nous fut fait partout, que les soldats ne suffisaient pas pour contenir ceux qui dans des sentiments de religieuse affection voulaient nous baiser les mains et l'habit. Chacun pleurait de tendresse, et lorsque, agenouillés près du vapeur sur lequel nous devions nous embarquer, nous entonâmes le chant du *Salve Regina,* la multitude, désireuse de baiser encore une fois notre habit, vint se presser si compacte autour de nous, qu'on me conseilla de monter immédiatement sur le vapeur. De dessus le pont en planches qui joignait le

bâtiment au rivage, me tournant vers la foule, j'entonnai le *Sit nomen Domini benedictum,* auquel le peuple entier, après un moment de merveilleux silence, répondit comme un seul homme. Enfin par la triple bénédiction j'appelai les grâces du ciel sur ce bon peuple de Barcelone, qui nous avait accompagnés avec tant de marques d'un religieux respect.

8. Après huit jours de navigation sur le vapeur *le Baléare,* nous arrivâmes heureusement à Cadix. J'y trouvai Mgr Serra, que j'embrassai après 17 mois de séparation. Il m'assura qu'il n'avait rien su de tout ce que Sa Sainteté avait disposé touchant les diocèses de Perth et de Port-Victoria, jusqu'à son passage par Lyon, en France, où il reçut une lettre de moi, datée de Barcelone et par laquelle je lui en faisais part. De son côté il me donna avis qu'il avait appris à Londres que le gouvernement britannique avait ordonné la suppression de Port-Victoria, en considération de l'insalubrité de cette contrée et de la nullité complète des avantages commerciaux ou agricoles; de sorte qu'à mon arrivée dans ce port je n'y aurais plus trouvé un seul Européen. Cette nouvelle fut accablante pour moi, parce que je prévoyais l'embarras où j'allais me trouver, étant là isolé avec mes missionnaires, et sans savoir de qui me réclamer dans un cas de nécessité extrême. Effectivement, de Port-Victoria ou Essington à Sydney ou à Perth, il n'y a aucune espèce de moyen de communication à l'intérieur, et par mer on serait obligé de noliser un bâtiment tout exprès. Or, la distance la plus courte étant d'environ 2000 milles, il m'aurait fallu payer pour un seul bâtiment la somme qui devait fournir à notre subsistance pour l'année entière. Comment encore trouver ce bâtiment après que la colonie avait été abandonnée? Ma position était vraiment terrible,

et je ne savais quel parti prendre ; car si je partais et que le résultat devînt sinistre, je serais facilement taxé d'imprudence ; et si au contraire je demeurais, on pourrait aussi me trouver répréhensible. Enfin je me déterminai à partir pour me conformer aux ordres du Saint Père, abandonnant le reste à la divine Providence. Ma résolution arrêtée, j'envoyai tout ce qui appartenait à ma mission, à bord de la corvette de guerre *la Ferrolana*, sur laquelle Sa Majesté Catholique avait généreusement accordé à Mgr Serra et à ses missionnaires le passage franc jusqu'en Australie. Je m'empressai ensuite d'écrire à la Congrégation de la Propagande, pour lui faire part de ce qui avait été statué touchant Port-Victoria et la mettre à même de prendre les mesures convenables. Je savais d'ailleurs que la réponse ne me parviendrait qu'après mon arrivée dans mon diocèse, puisque le peu de temps que j'avais à passer dans Cadix ne me permettait pas d'attendre cette réponse dans cette ville.

9. M'étant ainsi mis la conscience en repos, j'attendais tranquillement le jour du départ, lorsque le 27 septembre je me rendis auprès de M. Quesada, commandant de la corvette, pour connaître avec précision le jour de l'embarquement. Celui-ci me répondit que pour lui il était tout prêt, ajoutant néanmoins que d'après une communication qu'il avait reçue du gouvernement, il ne devait pas aborder successivement à Perth et à Port-Victoria, mais à celui de ces deux ports qui serait convenu entre Mgr Serra et moi. Résolu, comme je l'étais de quitter l'Europe, je sentis mon sang se glacer dans mes veines à cette fâcheuse nouvelle. Je compris aussitôt que c'était à moi de rester, puisque c'était Mgr Serra qui avait obtenu la faveur du transport gratuit. L'unique espérance qui me restait était la réponse du ministre de la marine, auquel Mgr Serra venait d'écrire à ce

sujet. Mais comme il était arrêté dans les décrets de la divine Providence que je ne devais pas pour lors quitter l'Europe, la réponse de M. le ministre fut négative, quoique des motifs assez puissants eussent dû le déterminer en sens contraire.

Satisfait d'avoir mis en œuvre tous les moyens possibles afin d'effectuer mon départ, je regardai la réponse défavorable de ce ministre comme une disposition supérieure aux volontés humaines. Aussi, sans plus éprouver aucune peine, je pris la résolution de repartir pour l'Italie, d'exposer au Saint Père ce qui avait été décrété par le gouvernement anglais touchant Port-Victoria, et d'attendre de nouveaux ordres sur ma destination.

Cependant Mgr Serra, le 6 octobre au matin, partit du port de Cadix, faisant route vers l'Australie et emmenant trente-neuf bénédictins missionnaires, tant professeurs que novices, prêtres et ouvriers.

10. Grâce à la divine Providence et au courage ainsi qu'à la capacité nautique plus qu'ordinaire de M. Quesada, après une des plus heureuses traversées, qui ne fut que de quatre-vingt-cinq jours, la *Ferrolana* arriva en Australie le samedi 29 décembre 1849, et jeta l'ancre dans la baie de Fremantle, où Mgr Serra prit terre le jour même, avec tous les missionnaires.

11. Le jour suivant, 30 décembre, Mgr Brady se transporta de Perth à Fremantle, où il reçut son coadjuteur et administrateur temporel, aussi bien que tous les missionnaires, avec les marques de la plus cordiale bienveillance. Il fut si satisfait des dispositions prises par le saint Père que le 6 janvier 1850, non content de remercier par écrit la S. Congrégation de la Propagande et Sa Sainteté, il fit célébrer pontificalement Mgr Serra, dans l'église de Perth, et chanter avec solennité le *Te Deum*. En cette circonstance, Mgr

Brady prononça un beau discours, dans lequel il rendit d'éclatantes actions de grâce à la divine Providence, pour une telle faveur, et il encouragea puissamment les nouveaux missionnaires à faire de plus en plus progresser l'œuvre combinée de la conversion et de la civilisation des Australiens.

Les nombreuses affaires que Mgr Serra eut à terminer en ville, retardèrent le départ des missionnaires pour la Nouvelle-Nursie, jusqu'au 17 du mois. Mgr Serra partit après eux à pied, dans la nuit du 19, accompagné du seul P. Garrido. Il les rejoignit bientôt, et alors tous ensemble ils continuèrent leur marche, accompagnés de quelques sauvages, et suivant ce même chemin que j'avais tracé en décembre 1847, avec l'aide de mes quatorze Australiens.

12. Après des fatigues et des efforts sans nombre, dans lamatinée du 26 janvier, les missionnaires arrivèrent à la Nouvelle-Nursie. Un peu avant leur arrivée de nombreux sauvages, portant des rameaux verts en leurs mains, vinrent au-devant d'eux, et surtout de *Chiara* (c'est ainsi qu'ils prononcent le nom de *Mgr Serra*) (*a*), auquel ils baisaient les mains et donnaient d'autres marques d'un respect affectueux, en même temps qu'ils l'accompagnaient en triomphe à la chapelle de la mission. Là, en actions de grâce de tant de bienfaits reçus du Très-Haut, on chanta quelques prières. Le lendemain, qui était le dimanche de la septuagésime, les missionnaires, brûlant du plus beau zèle, passèrent la journée en effusions de grâces et en humbles et ferventes prières, pour obtenir du Ciel bénédiction, aide et secours dans la grande œuvre qu'ils allaient entreprendre. Enfin le 28 janvier, les voilà tous courageusement à l'action, s'occupant comme à l'envi, qui d'une

(*a*) Les Australiens n'ont pas la lettre *s* dans leur langue ; voilà pourquoi au lieu de dire *Serra*, ils disent *Chiara*.

chose, qui d'une autre, selon ce que leur avait confié leur sage et habile directeur Mgr Serra.

Qu'il me serait doux de me retrouver là au milieu de mes confrères, et de partager avec eux peines, sueurs et consolations! Mais non : cette divine Providence qui prévoit tout et dispose doucement toutes choses selon ses hautes vues, veut que je sois en Europe, et que dans la ville éternelle, renonçant à ma volonté propre, je me tienne prêt à exécuter les ordres, qui, donnés sur la terre par le vicaire de Jésus-Christ, me manifesteront évidemment la volonté de Dieu dans le ciel (*a*).

Terminant ici l'histoire de l'établissement des missions de la Nouvelle-Nursie, je vais parler dans la troisième et dernière partie de ce livre, des usages et des mœurs de ceux d'entre les sauvages qui, se tenant dans le voisinage de la mission, m'ont donné toute facilité de les connaître et de les étudier.

(*a*) Les épreuves de Mgr Salvado ont eu un terme. Mgr Brady s'étant démis de l'évêché de Perth, Mgr Serra en est devenu titulaire; et il a pour coadjuteur Mgr Salvado, qui s'est embarqué à Londres pour l'Australie, le 15 novembre 1852. (*Note du traducteur.*)

TROISIÈME PARTIE.

LES AUSTRALIENS.

CHAPITRE PREMIER.

1. C'est la foi de tout catholique romain, c'est l'enseignement de l'éternelle vérité dans les saintes Ecritures, que le genre humain tout entier se rapporte à une espèce unique, et a pris commencement lorsque au sixième jour de la création Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance (Genèse, 1, 24).

D'après ce principe fondamental, il faut reconnaître que c'est seulement, ou par la couleur extérieure, ou par quelques différences de formes peu importantes, que certains hommes, ou races d'hommes, ne ressemblent pas parfaitement aux autres ; mais les principales différences qu'ils présentent, se transmettant sans interruption de génération en génération, ont fait admettre dans cette espèce unique plusieurs races ou variétés, lesquelles, d'après les recherches les plus récentes et les plus exactes, se réduisent aux cinq suivantes :

1. La Caucasienne.
2. La Mongole, ou Jaune.
3. La Malaise.
4. L'Américaine.
5. La Noire, ou race des Papouas.

La première variété, la *Caucasienne*, se distingue par

la couleur de la peau plus ou moins blanche ou brune, par les joues colorées de rose, par les cheveux longs, soit blonds, soit noirs. Elle a la tête quasi-sphéroïdale, la face ovale et un peu pointue, les traits doucement accusés, le nez légèrement arqué, la bouche petite, le menton plein et rond, la barbe plus ou moins épaisse. Elle occupe la partie centrale de l'ancien monde, c'est-à-dire l'occident de l'Asie, l'orient et le septentrion de l'Afrique, l'Indostan et l'Europe. Mais on croit qu'elle a eu son origine sur la chaîne du Caucase, située entre la mer Caspienne et la mer Noire, et c'est pour cela qu'elle est appelée Caucasienne.

La *Mongole,* que l'on met au second rang, est une race dans laquelle la couleur jaune domine : on la distingue au teint olivâtre de la peau, aux cheveux noirs, droits, grossiers, et assez rares, à la tête presque carrée, à la face large et plate. Les traits sont peu marqués; le nez petit et bas, l'os zygomatique (*a*) proéminent, le menton pointu, les yeux petits, étroits et obliques; le front bas, oblique, et carré, la barbe clairsemée et grêle. Cette variété est répandue dans toute l'Asie orientale, au delà du Gange; elle comprend les Kalmucks et autres tribus Mongoles, presque tous les peuples de la Sibérie, savoir les Lapons en Europe, et les Esquimaux en Amérique; mais son groupe le plus remarquable est celui des Chinois.

La *Malaise,* troisième variété, a le teint brun, cheveux noirs, mous, épais et crépus; le front fuyant en arrière; le nez gros, large et épaté; la machoire supérieure développée en avant, la bouche large. Une partie de cette race, qui est la moins nombreuse de toutes, émigra au XII^e^ siècle de Sumatra, sur les côtes de Malacca, en dépossèda les Indiens, et les força de se réfugier dans les montagnes. On

(*a*) Os qui joint l'os de la pommette des joues au temporal.

comprend dans cette race les nombreux insulaires de l'océan Pacifique.

La quatrième variété est l'*Américaine*. Elle a une ressemblance notable avec la Mongole, particulièrement par la couleur, la qualité des cheveux, la proéminence des joues, la largeur de la face, et la rareté du poil de la barbe. Mais les populations appartenant à cette variété diffèrent notablement entre elles, les unes ayant la couleur cuivrée, d'autres ayant le nez comme le nôtre, les yeux grands et creux.

La dernière variété, savoir celle des *Papouas* (*a*), ou race Ethiopienne, se distingue à sa couleur noire, ses cheveux noirs et laineux, la tête déprimée, le front convexe et retréci, les yeux proéminents, les joues élevées, le nez large et excessivement épaté, les lèvres très-grosses, les jambes mal faites. Cette race habite une grande partie de l'Afrique, et s'étend jusqu'aux grandes îles de l'océan Pacifique.

2. Il semblera superflu à tels de mes lecteurs que je me sois arrêté ici à leur faire une leçon d'histoire naturelle de l'homme. Et pourtant il y aura quelque intérêt à savoir quelle est celle de ces cinq variétés à laquelle appartiennent les Australiens, ou bien s'ils en forment une sixième. Le comte Strzelecki, prussien (*b*), paraît se ranger à cette dernière opinion. « Nonobstant, dit-il, une infériorité partielle dans les parties relatives, l'indigène de la Nouvelle-Galles du Sud possède une figure proportionnée dans son ensemble. Ses membres, moins charnus et moins pesants que ceux d'un Africain, présentent toute la symé-

(*a*) Le mot *papoua* est une altération de *poua-poua, brun-brun;* c'est ainsi que les Malais appellent cette race, en altérant la première syllabe.

(*b*) *Strzelecki, on the physical character of New-South Wales, page* 344.

trie, le développement musculaire limité, avec les articulations exactes et la rondeur qui distinguent le nègre bien conformé; aussi, comparé avec celui-ci, il est plus prompt dans ses mouvements, plus agréable dans son port. Sa dextérité, son agilité, sa flexibilité, soit qu'il coure, ou qu'il grimpe, ou qu'il chasse, sont pleinement développées. Quand il a pris position pour se battre ou lancer son *ghici*, il ne laisse rien à désirer en fait de beauté mâle. Néanmoins dans l'apparence physique il ne présente aucun trait par lequel sa race puisse être classée ou confondue avec quelqu'une des races généralement connues dans l'espèce humaine. » Le comte Strzelecki est si loin de vouloir classer les Australiens dans aucune des cinq races décrites ci-dessus, qu'il en fait positivement une sixième et nouvelle race. Mais s'il prétend par là dire que leurs traits ne présentent pas des caractères suffisants d'origine commune avec le reste du genre humain, en cela il contredira ouvertement la divine Ecriture, puisque nous apprenons d'elle que « Dieu fit sortir d'un seul homme tous ceux qui habitent la surface entière de la terre (*Act apost.*, XVII, *v.* 26). »

Le savant Rienzi (*a*) trouve dans les habitants de la côte septentrionale de l'Australie le type de la race *Endamène*. Il faut noter que ces *Endamènes* furent les premiers habitants de la Mélanésie; mais qui se trouvant mêlés aux Papouas dans leurs plus grandes îles, ont donné occasion aux voyageurs de les confondre indistinctement. « Selon le même auteur les Endamènes, ainsi appelés par les *Papouas*, sont de couleur moins foncée que ceux-ci, et décrire les *Endamènes*, c'est avoir décrit les *Australiens*. » Cette sage distinction que Rienzi a faite entre les *Endamènes*, ou *Australiens*, et les *Papouas*, est appuyée sur l'évidence

(*a*) Dans l'univers pittoresque, Océanie, tome I, page 20.

même, puisque l'indigène d'Australie a non-seulement le teint moins foncé que le Papoua; mais il a les cheveux longs, lisses, noirs ou blonds, les yeux assez creux, les lèvres peu charnues, la barbe épaisse, les jambes assez droites; et, ce qui est plus considérable, son crâne, examiné par des hommes instruits, a été reconnu comme ayant une grande analogie avec celui des *blancs;* plus d'une fois même il s'est trouvé que l'angle facial des blancs était plus aigu que celui des Australiens (*a*) : ce qui démontre que la race australienne n'a rien d'identique avec la race des Papouas. Néanmoins beaucoup d'auteurs ont fait cette confusion, et entre autres le docteur Prichard (*b*) qui de plus n'hésite pas à dire que la race des Papouas, répandue dans les différentes parties du vaste continent austral, conserve *partout sa couleur* NOIR FONCÉ *et les cheveux* CRÉPUS *comme ceux des Maures*. Je ferai observer que les indigènes australiens n'ont nulle part le teint *noir foncé*, et beaucoup moins encore les cheveux *crépus* ou *laineux*. Dans la partie occidentale je n'ai pas trouvé un seul sauvage de la couleur qu'on leur attribue si gratuitement, et le docteur Lang (*c*) affirme que les sauvages de Portland-Bay, de Melbourne, des bords du Murray, de la côte méridionale, et de King-George's-Sound, près du cap Leeuwin, sont plutôt de couleur cuivrée que d'un noir vif : « Je suis contraint, dit-il, par le témoignage évident de mes propres yeux, de conclure que la couleur noirâtre, avec laquelle naissent les Australiens, peut-être depuis des milliers d'années, n'est pas la couleur originaire de la race des Papouas. » Sir Mitchel (*d*) écrit en outre : « Il y avait deux

(*a*) Lang : *Cook'land*, page 349.

(*b*) D. Prichard's *inaugural disputation on the varieties of the human species.*

(*c*) *Cook'sland in North-Eastern Australia*, page 380.

(*d*) *Three expeditions in to the interior of eastern Australia*, t. II, p. 93.

filles dont la mère avait été tuée;.... la plus jeune était la plus belle femme que j'aie jamais vue parmi les Australiens. Elle était si peu noire que la couleur vermeille était assez visible sur ces joues. » Il est indubitable néanmoins que le climat de l'Australie avec ses diverses températures n'a pas peu d'influence quant à la couleur de la peau; mais il ne détermine que des différences semblables à celles qui s'observent en pareil cas dans la couleur des Européens eux-mêmes, et en général de la race caucasienne. Quant aux cheveux des Australiens, j'ai remarqué dans la partie occidentale qu'ils ne sont pas laineux, mais lisses, et bien souvent blonds à faire envie même à un Européen du nord; j'en vis un, originaire de la partie orientale, qui les avait également lisses et blonds; si quelques individus les ont bouclés, c'est de la même manière que beaucoup d'Européens. Comme d'ailleurs les indigènes ont toujours la chevelure hérissée et enduite de graisse ou de terre colorante, il ne faut pas être surpris que quelques voyageurs, ne la voyant peut-être que de loin, se la soient figurée crépue et laineuse. Pourtant s'ils la leur avaient lavée et peignée, je ne dis pas autant de fois que je le fis de mes propres mains, pour la gloire de Dieu, mais une fois seulement, ils auraient tenu un tout autre langage. Mais pour arriver plus rationnellement à décider quelle est la race à laquelle appartiennent les Australiens, il ne nous sera pas inutile de rechercher d'où étaient sortis ceux qui peuplèrent ce continent.

3. Il est hors de doute qu'après la confusion des langues, au pied de la tour de Babel, les descendants de Cham émigrèrent en partie vers l'Orient, et qu'ils se répandirent jusqu'à la Chine et au Tangut (*a*), où de temps immémorial les arts et les sciences ont été cultivés. Les guerres acharnées qu'ils se faisaient entre eux, oc-

(*a*) Tartarie chinoise.

casionnèrent pendant de longs siècles des migrations continuelles; et les émigrants s'étant établis dans les îles voisines du continent, se répandirent de là dans les innombrables îles de l'Océanie, l'Australie comprise. Cette hypothèse est d'autant plus probable, que de l'Asie, ou de la péninsule de Malacca, jusqu'à l'île de Sumatra, il n'y a qu'une distance de 40 milles à peu près; de Sumatra à Java, il y a encore moins de distance, et ainsi jusqu'à la Nouvelle-Guinée, d'où l'on passe dans l'Australie en traversant un détroit qui est semé de nombreux écueils. Mais combien de siècles se sont-ils écoulés depuis que les descendants de Cham (*a*) se trouvent en Australie, c'est une question excessivement difficile à résoudre. Sir Thomas Mitchell (*b*) opine que l'Australie est habitée depuis trois ou quatre mille ans, et en vérité il n'y aurait rien d'étonnant que les mœurs aussi bien que le langage des Australiens se fussent détériorés dans une période de temps aussi longue. Or l'opinion la plus commune entre les érudits, touchant l'origine des peuples, est que les Australiens proviennent de la Nouvelle-Guinée, ou *terre des Papous,* ainsi appelée de la race qui l'habite. Le célèbre Dumont-d'Urville exprime ainsi son opinion dans son *Voyage autour du monde* (*c*) : « S'il est possible, dit-il, de hasarder à ce sujet une hypothèse plausible, on ne peut guère douter que ce vaste continent (l'Australie) n'ait reçu ses populations de la terre de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Torrès. Ces sauvages, d'écueil en écueil, d'île en île, sont probablement parvenus jusqu'aux plages ingrates de l'Australie, et là, privés des végétaux nourris-

(*a*) Est-il démontré que les Australiens descendent de Cham? (*Note du traducteur.*)

(*b*) Ouvrage déjà cité, V, 2.

(*c*) Vol. II, page 316.

sants de leur patrie primitive, réduits à une vie nomade, ils ont dégradé leur race, jusqu'au dernier degré de l'échelle des êtres. Si ce système de migration est admis, on pourra demander encore comment ces hommes ont perdu l'usage de l'arc et des flèches, de la fabrication des étoffes, de certaines notions industrielles et agricoles qu'ils eurent autrefois. Cette objection néanmoins ne demeurera pas sans réponse : et en effet, la nouvelle terre n'offrant plus aux émigrés certaines ressources qu'ils avaient dans les contrées d'où ils étaient partis, ne trouvant plus ni le même bois pour fabriquer leurs armes, ni les mêmes matières pour tisser leurs étoffes, toutes ces causes durent amener infailliblement une décadence et un abrutissement général. Il ne faut pas d'ailleurs supposer que ces émigrations aient été spontanées ou volontaires. Les tribus qui abordèrent sur les plages de l'Australie avaient été probablement par les suites de la guerre chassées des terres fertiles de l'équateur. »

Le docteur Lang, lui aussi, établit à sa manière la même hypothèse que Dumont-d'Urville, et il assure que très-probablement les Australiens proviennent de la Nouvelle-Guinée. « Quelques infortunés, dit-il, surpris par la tempête dans leurs courts voyages d'une île habitée à une autre de cet archipel, poussés par les flots d'une mer connue à une mer inexplorée, auront été obligés, après des souffrances et des privations de toute sorte, d'aborder aux rivages d'une terre inconnue. Telle fut, et j'ai toute raison de le croire, telle fut la manière dont les côtes de la Nouvelle-Hollande furent découvertes et pour la première fois foulées par le pied de l'homme. » Et ailleurs le même auteur ajoute : « Si le côté, par lequel le Christophe-Colomb au teint noir et sa suite trouvèrent le chemin du continent inconnu, fut la partie orientale de la Nouvelle-Guinée, le

lieu du débarquement, selon toute probabilité, dut être entre le cap York et l'ouest du golfe de Carpentarie. »

Or, admettant que les Australiens proviennent de la Nouvelle-Guinée, et que, conformément à l'opinion de Rienzi (*a*), les premiers habitants de cette île aient été les Endamènes, « lesquels, dit-il, vaincus par les Papouas et dépossédés de leur pays natif, auront traversé le détroit de Torrès et se seront établis en Australie ; » il est raisonnable de conclure que les Australiens font partie de la race Endamène.

D'autre part, au jugement des voyageurs les plus instruits, il est infiniment probable que les quatre races observées parmi les habitants de l'Océanie, doivent se réduire à deux seulement (*b*), à la Malaise et à celle des Papouas.

Mais, comme j'ai fait observer que les formes extérieures et la couleur des Australiens ne concordent nullement avec les formes extérieures et la couleur des Papouas, la conclusion devra être que la race australienne, ou endamène, doit être comprise dans la malaise.

4. Pour ce qui est maintenant du nombre des sauvages qui peuplent l'Australie, l'incertitude n'est pas moindre que sur leur origine. Beaucoup d'écrivains se sont appliqués à faire des calculs approximatifs pour chaque mille carré. Mais ils diffèrent de telle sorte entre eux, que l'on ne peut retirer que très-peu d'utilité de pareilles études. Comment d'ailleurs parvenir à déterminer le chiffre de la population d'un pays inconnu pour la plus grande partie, lorsque ses habitants sont dispersés d'une manière fort inégale, et errants dans d'immenses territoires? Le capitaine Grey (*c*),

(*a*) Océanie, tome I, page 21.

(*b*) Forster, *Observations made during a voyage round the World*, page 228 - 243.

(*c*) *Travels in Nord-West and Western Australia*, tome II, page 246.

après avoir apporté tous ses soins pour arriver par le moyen des données statistiques à un résultat approximatif, a trouvé que le nombre des habitants, par mille carrés, varie tellement d'un point à un autre du territoire, d'une saison à l'autre, et qu'il dépend tellement de circonstances locales, qu'on doit regarder comme impossible d'arriver à aucune évaluation qui approche de la vérité. Si un homme d'aussi grand mérite que le capitaine Grey ne se crut pas à même de donner le tableau approximatif de la population australienne, quel autre que lui pourra y réussir? Il est vrai que les auteurs de la Géographie moderne (*a*) assignent à chaque espace de trois milles carrés un Australien; ainsi comme on évalue la surface de l'Australie à 3,000,000 de milles carrés, il en résulterait une population de 1,000,000 d'âmes. D'autres auteurs, peut-être plus exacts, pensent que le nombre des habitants est inférieur à ce chiffre; ce qu'il y a de certain, c'est que pour un continent de 3,000,000 de milles carrés, et 8,000 de milles de circuit, tel qu'est l'Australie, le chiffre même de population assigné par les auteurs de la Géographie moderne, n'est pas en rapport avec une pareille étendue. Néanmoins, il faut dire pour l'honneur de la vérité, que si des données obtenues en plusieurs endroits de l'Australie, on voulait déduire la population en général, il faudrait en conclure que le nombre des Australiens ne va pas au delà de 300,000, tandis que l'île de Java, qui n'a que 50,000 milles carrés, en compte six millions! Pour comble de malheur les Australiens diminuent en nombre de jour en jour, à mesure que les Européens pénètrent dans ces contrées. En sorte que la tribu de Sydney, qui précédemment comptait quatre cents âmes, était réduite à quatre personnes

(*a*) *A treatise on modern geography*, p. 288.

seulement, un homme et trois femmes (*a*); et dans l'*Australia-Felix*, des tribus entières de trois ou quatre cents membres disparurent dans une seule période de dix ans (*b*).

CHAPITRE II.

1. Le caractère physique et moral de l'indigène australien a été si faussement représenté, que plusieurs le considèrent comme l'être le plus dégradé de tout le genre humain. On le croit chétif, contrefait et peu dissemblable des bêtes brutes; et il en est qui vont jusqu'à affirmer qu'il n'y a nulle différence entre l'Australien et l'ourang-outang. Ce n'est pas un seul, mais plusieurs qui refusent au pauvre Australien la possession d'une âme douée de raison.

Je ne puis mieux faire pour défendre ces malheureux contre leurs calomniateurs, que de citer en propres termes les opinions des divers auteurs, déclarant qu'elles sont de tout point conformes à ce que j'ai vu et observé de mes propres yeux.

« Les Australiens, dans leur état naturel et non encore souillés ou irrités par le contact avec les Européens, sont hospitaliers et ne sont pas destitués de sentiments généreux et bienveillants. C'est une belle race d'hommes, et leurs corps pris individuellement, comme aussi par groupes, offriraient quelque chose d'agréable à l'œil de l'artiste. » Ainsi parle le célèbre Leichardt (*c*). « Est-ce peut-

(*a*) Report, *from the select committee on the condition of the aborigines, Sydney*, 1845, pages 1 et 2.

(*b*) Byrne, *Emigrants guide*, page 70.

(*c*) Voyez Lang: *Cook'sland.* — *Lettre de Leichardt à M. Lynd*, page 375.

être là une fantaisie de mon imagination? Non, continue le même écrivain; je suis beaucoup plus satisfait, et je trouve plus de plaisir à voir le corps nu d'un Australien, que celui d'un Européen. La couleur blanche de celui-ci, ou je ne sais quoi encore, me plaît moins à l'œil. Lorsque j'étais à Paris, j'allai souvent aux bains publics de la Seine, et certes j'y ai vu très-peu d'hommes bien faits. L'Australien n'est pas gras, il est vrai; mais ses muscles sont exactement développés; le jeu en est régulier dans chaque partie du corps, particulièrement dans les épaules, lorsqu'il porte quelque chose sur la tête. » La description donnée ainsi par ce hardi et entreprenant voyageur, est bien différente de l'idée qui prévaut généralement dans les colonies australiennes et en certains pays d'Europe! Le témoignage de Leichardt doit pourtant être de grande autorité sur ce point, vu qu'il avait habité et exploré en grande partie le continent australien, ainsi que je l'ai rapporté dans la première partie de cet écrit.

Un autre voyageur, en même temps magistrat, résidant à Moorunde, dans la partie orientale, M. Eyre, dans son voyage intitulé « Australie centrale, » affirme que le corps de l'Australien est bien fait et musculeux. Sa taille est entre cinq et six pieds anglais, avec les extrêmités tant inférieures que supérieures bien proportionnées. Les parties antérieures du cerveau, continue-t-il, sont assez développées, en sorte qu'elles donnent un angle facial, qui est loin d'être le moins aigu parmi les races noires : les yeux sont creux, le nez épaté et la bouche large; les lèvres grosses et les dents généralement assez parfaites et belles. Le cou est court et quelquefois gros; les talons ressemblent à ceux des Européens; les clavicules et les articulations des mains sont généralement petites, comme aussi les mains et les pieds petits et bien faits; mais les jambes n'ont pas de mol-

lets, quoique certains indigènes des districts supérieurs du fleuve Murray n'en soient pas dépourvus. Les hommes ont la poitrine belle, large et profonde, ce qui est l'indice d'une grande force, et ils sont remarquablement droits, avec un port plein de grâce et de dignité. L'œil est généralement large, noir et expressif. Dans ses forêts natives l'Australien se présente à l'Européen avec intrépidité, et sa manière ingénue d'observer, aussi bien que sa démarche décente, lui donne un air particulier de véritable premier possesseur. »

Le docteur Lang (*a*) nous assure que les sauvages de Moreton-Bay, outre qu'ils sont hauts de taille, robustes, et bien conformés, ont les jambes aussi bien pourvues de mollets que ceux des bords du Murray, cités par Eyre ; mais ceux qui fréquentent la ville de Perth et les alentours de la Nouvelle-Nursie en manquent absolument. Et ceci provient, suivant mon opinion, non d'un défaut naturel, mais de l'insuffisance de nourriture. Souvent moi-même j'ai trouvé des sauvages, qui, par la beauté des formes, le maintien digne, les manières d'un froid et attentif observateur, aussi bien que par la grande ressemblance des traits de la physionomie avec les Européens, me rappelaient à la mémoire beaucoup d'honorables personnes que j'avais autrefois connues. Parmi les enfants en particulier, quelques-uns de l'âge de six à sept ans, avaient des membres dont la beauté et l'élégance l'auraient emporté sur les plus célèbres chefs-d'œuvre du ciseau grec.

2. Les femmes, surtout dans l'âge nubile, sont aussi elles-mêmes très-bien faites ; et à ce sujet M. Uniake (*b*) dit, en parlant des sauvages des environs de la rivière de *Pumice-*

(*a*) Ouvrage cité, page 388.

(*b*) *Uniake's, Narrative of M. Oxley expedition to the Northward*, in 1823, page 59.

Stone : « Ces tribus se distinguent entre elles au moyen des différentes couleurs avec lesquelles elles ont coutume de se peindre le corps. Tant hommes que femmes, ils vont complétement nus, sans rougir de paraître ainsi même devant un étranger. Le chef d'une de ces tribus semblait posséder sur eux une autorité illimitée. C'était un homme de moyen âge, haut de taille, avec une physionomie très-expressive et intelligente. Les femmes que j'ai vues étaient supérieures en beauté aux hommes, et même à tous les sauvages que j'ai pu voir dans cette contrée. Beaucoup d'entre elles avaient la taille haute et droite ; enfin j'en vis deux dont la figure et les traits pouvaient faire envie à des femmes européennes. »

M. Eyre, qui s'est étendu davantage sur la description des traits de la femme australienne, ajoute : « Leur taille ordinaire est de cinq pieds anglais ; la partie antérieure du cerveau est moins développée que chez les hommes ; le point angulaire de la tête est porté plus en arrière ; l'angle facial est plus aigu, et leurs extrêmités sont plus chétives. J'ai vu des femmes dans la fleur de la jeunesse, dont les membres bien pris et la figure symétrique auraient fourni un modèle parfait à un artiste. Et en vérité, si à la beauté des membres, si à la vivacité de leur œil noir, elles joignaient une chevelure longue et soignée, elles ne différeraient des européennes que par la couleur. L'absence d'une belle chevelure ne doit pas être attribuée à un défaut naturel, mais aux habitudes. Elles ont par le fait une abondante chevelure, de couleur blonde, et quelquefois noire, qui, lorsqu'elle est lavée et peignée, peut égaler le lustre et la souplesse de la plus belle soie (*a*). » Une de leur coutume ne permet pas qu'elle touche aux épaules, et voilà pourquoi elles la tiennent coupée un peu au-dessus.

(*a*) Eyre, cité par Lang, page 390.

Il est donc évident que le caractère physique des Australiens a été calomnié et faussement représenté : parmi ces calomniateurs quelques-uns voulaient justifier les traitements indignes qu'ils avaient fait souffrir à ces infortunés (*a*); d'autres, avaient pris comme véritable type des Australiens, non ceux qui se trouvent au milieu des forêts, mais bien ceux qui fréquentant les villes et les établissements européens, ont dégénéré et ne peuvent plus donner une juste idée du type primitif.

3. « Il est pénible, dit M. Dawson, de voir d'anciens colons de la Nouvelle-Galles du Sud médire du caractère et des dispositions naturelles des Australiens, les jugeant d'après quelques familles qui vivent d'aumônes dans les établissements de la colonie, et qui, au contact des Européens, sont passées de leur simplicité naturelle aux déréglements et à tous les vices des peuples civilisés. Ce ne sont point là les vrais Australiens ; pour les connaître et les apprécier, il faut pénétrer dans l'intérieur du pays, loin des établissements britanniques. »

» Je crains, ajoute un ministre protestant, d'accord avec M. Snell-Chauney, que l'influence de nos établissements dans le pays n'ait fait empirer la condition des indigènes. Leur contact avec nous leur a fait perdre peu à peu les bonnes qualités qu'ils avaient d'abord et leur a communiqué nos vices. En conséquence rien n'est plus hideux à voir, pour les voyageurs nouvellement arrivés, que ces misérables sauvages réduits à un état voisin de la brute, par l'abus des liqueurs fortes, abus auquel, bien loin de les en détourner, la sordide cupidité des Européens les encourage sans cesse. »

Enfin Bigge, dans son rapport officiel, fait un triste tableau de l'influence que l'exemple des Européens a exercée

(*a*) Lang, *Cook'sland*, page 359.

parmi les Australiens, et reproche aux premiers d'abrutir ceux-ci par l'exemple qu'ils leur donnent de l'ivrognerie, du libertinage et des violences.

4. Quant à leurs facultés intellectuelles, il y a toute probabilité, qu'étant cultivées avec soin, elles se prêteront à tout, en fait d'éducation, tant dans les arts, que dans les sciences.

A cette assertion on opposera peut-être, que des Australiens ont été conduits en Europe, d'autres admis dans les écoles des colonies, plusieurs reçus dans les maisons des colons, ou même recueillis par les missionnaires protestants dans leurs missions, pour tâcher de les civiliser, et que tout a été inutile. Ces faits particuliers, que les ennemis de la civilisation australienne ne manquent pas de mettre en avant, comme un argument de grand poids, méritent d'être examinés.

Quand le gouverneur Phillip, fondateur de la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, repartit pour l'Europe, en 1792, il emmena avec lui l'Australien par lui appelé *Bénilong*, lequel, retourné en 1795 en Australie, jeta loin de lui les habits européens, et alla rejoindre ses compatriotes dans les bois; et là ayant été retrouvé par le chapelain protestant, M. Marsden, il lui assura qu'il était content et satisfait d'avoir recouvré la liberté.

Un autre nommé par les Anglais *Daniel*, originaire de Paramatta, qui fut également conduit à Londres par le naturaliste Cowley, étant retourné en Australie, alla aussi rejoindre tout de nouveau sa famille.

On parle comme d'un grand bienfait d'avoir conduit *Bénilong* et *Daniel* à Londres, et de les avoir introduits auprès des plus illustres familles; mais dans quel but? Peut-être pour améliorer leur malheureux sort? Point du tout! On les promena de toute part, pour les montrer

comme des objets rares, ou même comme deux bêtes habillées en homme. Dans quel institut furent-ils admis? Retournés dans leur pays, de combien d'acres de terre leur fit-on la concession? Combien leur donna-t-on de bœufs, de vaches, de brebis et autres animaux? Où sont les outils d'agriculture, les semences et autres choses nécessaires aux travaux champêtres qu'on leur fournit? Sans tout cela Benilong et Daniel étaient plus malheureux que leurs nationaux, parce que leurs besoins s'étaient accrus, et que les moyens de les satisfaire étaient diminués pour eux. Et l'éducation morale? Peu après qu'il fut retourné dans les bois, Daniel fit violence à une jeune personne de couleur blanche, et fut pour cela condamné à mort. Tel fut le fruit de l'impression que fit sur ce sauvage l'exemple des blancs. On ne peut nier que dans chaque colonie on n'ait ouvert des écoles pour les Australiens; comme aussi il est indubitable que les sauvages apprirent à lire, à écrire, et même à faire quelques opérations d'arithmétique avec une promptitude inattendue. Mais après que de petites filles ou de petits garçons ont été élevés à l'école, quelles mesures ou quelles précautions a-t-on prises pour les occuper et les sustenter selon la manière de vivre et la condition des peuples civilisés? Dès lors qu'on n'y avait pas pensé, force était au sauvage de renoncer à une existence stable pour reprendre la vie nomade, puisque savoir lire et écrire ne lui ôtait pas la faim. Ceci prouve évidemment que si l'éducation intellectuelle est un des éléments qui constituent la civilisation, pourtant quand il s'agit des sauvages, on ne doit la considérer que comme une chose secondaire et qui ne les intéresse que peu tant qu'elle est isolée. Il faut d'abord fournir à l'Australien les moyens d'existence en lui offrant dans l'agriculture et les métiers les plus indispensables la facilité d'y pourvoir immédiatement par lui-même,

importance, révèlent une perspicacité peu ordinaire et une élévation de sentiments bien rares dans un peuple totalement inculte. En essayant d'inculquer à quelques petits garçons les premiers éléments de la religion et des lettres, je trouvai qu'ils apprenaient avec beaucoup de facilité et de promptitude. L'un d'eux, dès le premier jour, apprit en dix minutes 40 lettres divisées en majuscules et minuscules, de divers caractères anglais, savoir huit lettres dans chacun des cinq alphabets. Qu'on fasse la même expérience dans le plus nombreux institut d'Europe, avec cinq alphabets inconnus, ou cinq différents caractères, et on verra si en dix minutes un enfant de 9 ans, comme était celui-là, pourra retenir de mémoire et distinguer 40 caractères et en répéter les noms par tous les bouts.

Un autre, après quelques leçons, redisait par cœur, de gauche à droite et *vice versâ*, toute espèce de nombre composé depuis deux jusqu'à neuf chiffres, les augmentant successivement et point par ordre progressif; or il le faisait avec une telle promptitude, qu'on l'eût pris pour un vieux calculateur.

Un troisième, et à peu près de même âge que le premier, apprit en quelques semaines plusieurs opérations d'arithmétique, quoique la numération connue chez eux ne dépasse pas le trois.

J'en ai vu un qui, au bout de cinq minutes d'observation, eut appris à tricoter des bas, en regardant faire seulement une femme qui était occupée à cette sorte d'ouvrage.

Un autre ayant vu un capitaine de vaisseau prendre le méridien avec le sextant, répéta l'expérience avec succès. Ce même capitaine m'assura que quatre jeunes gens, ses élèves, avaient mis trois mois pour apprendre à reproduire cette opération, qu'un jeune Australien de moins de dix ans venait de saisir avec tant de précision dès la première

fois. On la lui fit ensuite répéter plusieurs fois en présence de diverses personnes, pour s'assurer que ce n'avait pas été l'effet du hasard.

Leur perspicacité est telle qu'à tout instant ils règlent leurs réponses sur les désirs de celui qui les interroge, et ils savent lire dans le visage les pensées les plus secrètes. Quand on demande à l'un d'eux, par exemple, si demain il pleuvra ou s'il fera beau, il ne répond pas d'après ce qu'il pense ou d'après ce que l'expérience lui fait supposer devoir être, mais selon qu'il se figure le désir de celui qui le questionne, et il est fort rare qu'il ne parvienne à le pénétrer. En outre, combien de sauvages qui aujourd'hui se trouvent errants dans les villes coloniales et dans leurs alentours, et qui savent lire et écrire comme le paysan d'Europe le mieux instruit? Combien d'autres sont devenus habiles chasseurs, adroits à scier les blés et à tous les autres travaux agricoles, pleins de dextérité pour la pêche de la baleine, diligents messagers, agents d'une sagacité remarquable dans l'exercice de la police, et se sont acquittés de beaucoup d'autres emplois avec activité, fidélité et intelligence? Mais voyons ce qu'ont dit d'eux des hommes instruits et observateurs expérimentés.

Sir James Sterling, qui fut gouverneur de Swan-River, s'accorde avec plusieurs autres à dire : « Que beaucoup d'entre les Australiens sont très-intelligents et d'une grande perspicacité (*a*). » Le chevalier G. Moore nous dit que « les Australiens ne sont pas une race aussi méprisable qu'on l'avait dit dans le principe ;... ils sont, continue-t-il, actifs, hardis, rusés, doués de sagacité, et capables, au delà de ce qu'on aurait pu croire, de réfléchir sur la différence qui existe entre leurs manières et les nôtres, entre

(*a*) Ogle, *the colony of Western Australia*, page 50.

nos mœurs et les leurs (*a*). » Enfin, sir Thomas Mitchell, dans beaucoup d'endroits de son précieux ouvrage (*b*), s'exprime dans les termes suivants : « L'expérience, dit-il, me met à même de pouvoir parler des Australiens dans les termes les plus favorables. Leur état de dégradation, au milieu des populations blanches, ne donne pas une juste idée de leurs bonnes qualités... Ceux que nous rencontrâmes au milieu des forêts étaient des hommes de belle apparence, qui vivaient contents et heureux dans l'enceinte de leurs bois... Le premier d'entre eux, qui se trouva sur nos pas, était un beau modèle d'homme, de très-haute taille, d'un caractère indépendant; ses manières étaient graves; il avait le regard subtil et pénétrant;... il y avait deux vieillards à barbe grise, qui restaient assis en silence; l'un d'eux avait une physionomie tout à fait diplomatique, et semblait attentif à maintenir le *decorum;* il fit taire un petit garçon qui avait élevé la voix pendant que je m'efforçais de leur rappeler le souvenir d'une compagnie d'exploration passée par là avant nous... Mon guide était de petite taille et d'une complexion peu robuste; mais c'était un homme plein de résolution et de bravoure, et sa perspicacité, ainsi que son bon sens, me le rendaient si nécessaire, que je le gardais toujours à côté de moi, soit à pied, soit à cheval. Il connaissait le caractère de tous les Européens de ma suite; rien n'échappait à son regard pénétrant. Ses pensées, exprimées sous forme de sentence, étaient toujours pleines de sagesse, et je me suis toujours bien trouvé de l'avoir consulté... Les Australiens, bien loin d'être stupides, se distinguent au contraire par beaucoup d'intelligence et d'urbanité, bien au delà de tous les paysans que j'ai jamais vus parmi la race blanche. Qu'ils soient

(*a*) Moore, *Extract from the letters,* etc. page 31 et 49.

(*b*) Mitchell, *three expeditions into the interior of easstern Autralia.*

susceptibles de civilisation et d'instruction, c'est ce qui a été récemment expérimenté à Sydney, en la personne de quelques prisonniers, qui, dans le court espace de cinq mois, avaient appris assez bien à lire et récitaient en anglais le *Pater noster* et les dix commandements. L'expérience que j'ai faite avec la petite *Ballandella* sera profitable ; je m'occuperai dorénavant du développement intellectuel des Australiens, puisque d'après les dernières nouvelles que j'ai reçues de Sydney, j'apprends que Ballandella lit tout aussi bien que toute autre européenne de son âge. »

7. Je saisirai ici l'occasion, et je crois que mes lecteurs ne m'en sauront pas mauvais gré, de reproduire deux lettres qui me furent écrites par les deux jeunes Australiens d'à peu près onze ans, que j'amenai avec moi de la Nouvelle-Nursie en Europe, et qui se trouvent depuis le 5 août 1849 au couvent bénédictin *della Cava*. Ces lettres ayant été non-seulement écrites, mais composées par les deux petits garçons eux-mêmes, comme j'en ai eu l'assurance de leur maître D. Bernard Gaëtani, seront une preuve de plus en faveur de la thèse que je soutiens. Les voici fidèlement transcrites (*a*) :

« Très-cher Rudesindo,

» Beaucoup nous plaît ta lettre, et beaucoup nous plaît que tu te portes bien. Nous, *prier* beaucoup Dieu pour les Australiens et pour toi. Pourquoi toi, *n'être* pas venu au couvent à la lune nouvelle? Toi *venir* bientôt ; bientôt *faire* à nous grand plaisir. Nous *être* très-bien et très-contents. Moi François *étudier* bien ; Jean comme ça ; mais

(*a*) On a tâché dans la traduction française de rendre autant que possible le style enfantin de l'original.

toujours *se porter* mieux. Toi *baiser* pied du Pape, pour François, Jean, Père *Maëstro*, tous trois. Toi *prier* pour François et Jean à la messe. Nous *vouloir* une image aussi. Père *Maëstro* et tous mes camarades, *baiser mains* à toi.

» Nous *baisé* ta lettre, *baisé* mains à toi, et donne bénédiction.

» FRANÇOIS CONACI.
» JEAN DIRIMÉRA. »

Cava, 24 juin 1850.

Le caractère particulier de cette lettre présente comme une sorte de contraste entre l'état sauvage et l'état civilisé. Par la suivante, le lecteur pourra observer d'un coup d'œil le progrès de l'un de ces jeunes gens, après un peu moins de deux ans d'instruction.

« Monseigneur,

» C'est avec un extrême plaisir que nous reçûmes de vos nouvelles, sous la date du 1 juillet, et que par cette lettre nous apprîmes que vous étiez en bonne santé; nous pouvons vous en dire autant de nous. Nous espérons que vos occupations vous laisseront libre au moins quelques jours, afin que nous puissions avoir la consolation de vous revoir et de vous baiser les mains.

» Pour vous donner une preuve de mon application à l'étude, je vous envoie un *décret* que j'obtins dans les examens publics, ensemble la médaille d'argent avec la note de *très-bien*, que garde en réserve le P. Maëstro. Nous vous remercions des images de saints que vous nous avez envoyées, et nous vous prions de nous apporter un petit livre de prières où il y ait la préparation à la sainte communion. Nous vous baisons affectueusement les mains, et ainsi font tous mes camarades, et particulièrement

D. Silvano. Et en vous demandant la sainte bénédiction, je signe

» Votre très-affectueux fils en Jésus-Christ.

» FRANÇOIS-XAVIER CONACI (*a*). »

Cava, 18 juillet 1851.

Je crois avoir dit et montré suffisamment quel est le caractère physique et moral des Australiens.

CHAPITRE III.

1. Quant aux croyances religieuses des sauvages, il est difficile d'en porter un jugement exact. Néanmoins quelques voyageurs en ont parlé tout à leur aise, comme de chose non secrète et connue de tout le monde. Ignorant leur langue, ne les ayant vus que pendant quelques jours et même quelques heures, ils n'ont pas hésité à se donner comme très-versés dans la connaissance des mœurs, des idées et même de la religion des Australiens; mais ceux-ci ou par malice, ou par l'effet d'une réserve traditionnelle chez eux, cachent soigneusement aux étrangers leurs habitudes et leurs croyances particulières. Je suis sûr que tel d'entre ces voyageurs aura demandé à un sauvage s'il croyait posséder une âme raisonnable; et le sauvage lui aura répondu par un mouvement de tête de gauche à droite, disant en lui-même : « Je ne te comprends pas. » Pourtant le voyageur, fier de la découverte, écrit dans ses mémoires que les sauvages ne croient pas avoir une âme raison-

(*a*) Si nous sommes bien informés, *Conaci*, est mort au couvent *della cava*. La chaleur d'Europe paraît funeste aux jeunes australiens.

(*Note du Traducteur.*)

nable. Il est vrai que de telles gens ne méritent pas le nom de voyageurs ; et néanmoins il est incontestable que leurs relations, parce qu'elles sont succinctes et vendues à bon marché, passent dans toutes les mains et sont lues par plus de personnes que les ouvrages volumineux d'hommes instruits et dignes de foi.

Il m'est arrivé à moi-même, dans les premiers temps de la mission, d'être souvent trompé par les sauvages sur le véritable nom des choses : comme, par exemple, la première fois que je demandai comment ils appelaient l'*eau*, l'un d'entre eux me répondit malicieusement : « *Cona ;* » mais peu après je m'aperçus que ce mot signifiait *excrément*. Supposé que le sauvage soit sincère dans sa réponse, chose bien rare, quand il ne parle pas à une personne qui ait sa confiance, le tour figuratif de son langage n'est pas une petite difficulté. Demandez-lui comment s'appelle son *manteau*, il vous répondra *mapo*, ce qui signifie la *peau* dont il est formé ; tandis que le mot propre, pour signifier *manteau*, est *boca*. Si donc il y a tant de difficulté pour arriver à connaître seulement les noms de choses matérielles et visibles, quelles ne seront pas les difficultés pour arriver à connaître les choses abstraites et cachées ? De fait le comte Strzlecki examinant si les sauvages de la partie orientale ont ou n'ont pas connaissance d'un être suprême, nous assure qu'ils ont cette connaissance (*a*), tandis que le missionnaire protestant Schmidt affirme le contraire (*b*). M. Uniake, parlant de ceux qui vivent dans le voisinage du fleuve *Pumice-Stone*, nous dit : « Je ne puis certifier si ce peuple a quelque idée de religion ; il n'a ni respect, ni crainte pour aucun esprit bon ou mauvais ; et les naufragés anglais que nous trouvâmes là, n'ont jamais aperçu aucun

(*a*) Strzlecki, page 338.

(*b*) Lang, ouvrage cité, page 456.

D. Silvano. Et en vous demandant la sainte bénédiction, je signe

» Votre très-affectueux fils en Jésus-Christ.

» FRANÇOIS-XAVIER CONACI (*a*). »

Cava, 18 juillet 1851.

Je crois avoir dit et montré suffisamment quel est le caractère physique et moral des Australiens.

CHAPITRE III.

1. Quant aux croyances religieuses des sauvages, il est difficile d'en porter un jugement exact. Néanmoins quelques voyageurs en ont parlé tout à leur aise, comme de chose non secrète et connue de tout le monde. Ignorant leur langue, ne les ayant vus que pendant quelques jours et même quelques heures, ils n'ont pas hésité à se donner comme très-versés dans la connaissance des mœurs, des idées et même de la religion des Australiens; mais ceux-ci ou par malice, ou par l'effet d'une réserve traditionnelle chez eux, cachent soigneusement aux étrangers leurs habitudes et leurs croyances particulières. Je suis sûr que tel d'entre ces voyageurs aura demandé à un sauvage s'il croyait posséder une âme raisonnable; et le sauvage lui aura répondu par un mouvement de tête de gauche à droite, disant en lui-même : « Je ne te comprends pas. » Pourtant le voyageur, fier de la découverte, écrit dans ses mémoires que les sauvages ne croient pas avoir une âme raison-

(*a*) Si nous sommes bien informés, *Conaci*, est mort au couvent *della cava*. Le climat d'Europe paraît funeste aux jeunes australiens.

(*Note du Traducteur.*)

nable. Il est vrai que de telles gens ne méritent pas le nom de voyageurs ; et néanmoins il est incontestable que leurs relations, parce qu'elles sont succinctes et vendues à bon marché, passent dans toutes les mains et sont lues par plus de personnes que les ouvrages volumineux d'hommes instruits et dignes de foi.

Il m'est arrivé à moi-même, dans les premiers temps de la mission, d'être souvent trompé par les sauvages sur le véritable nom des choses : comme, par exemple, la première fois que je demandai comment ils appelaient l'*eau*, l'un d'entre eux me répondit malicieusement : « *Cona ;* » mais peu après je m'aperçus que ce mot signifiait *excrément*. Supposé que le sauvage soit sincère dans sa réponse, chose bien rare, quand il ne parle pas à une personne qui ait sa confiance, le tour figuratif de son langage n'est pas une petite difficulté. Demandez-lui comment s'appelle son *manteau*, il vous répondra *mapo*, ce qui signifie la *peau* dont il est formé ; tandis que le mot propre, pour signifier *manteau*, est *boca*. Si donc il y a tant de difficulté pour arriver à connaître seulement les noms de choses matérielles et visibles, quelles ne seront pas les difficultés pour arriver à connaître les choses abstraites et cachées ? De fait le comte Strzlecki examinant si les sauvages de la partie orientale ont ou n'ont pas connaissance d'un être suprême, nous assure qu'ils ont cette connaissance (*a*), tandis que le missionnaire protestant Schmidt affirme le contraire (*b*). M. Uniake, parlant de ceux qui vivent dans le voisinage du fleuve *Pumice-Stone*, nous dit : « Je ne puis certifier si ce peuple a quelque idée de religion ; il n'a ni respect, ni crainte pour aucun esprit bon ou mauvais ; et les naufragés anglais que nous trouvâmes là, n'ont jamais aperçu aucun

(*a*) Strzlecki, page 338.

(*b*) Lang, ouvrage cité, page 456.

acte qui ressemblât à une cérémonie religieuse (*a*). »

Trois années de soins continuels et d'étude pour s'instruire soi-même et enseigner aux autres, comme il convient à un missionnaire catholique, me mettent à même d'apporter quelque lumière sur un point aussi intéressant.

Les sauvages des environs de la Nouvelle-Nursie n'adorent aucune divinité, ni vraie, ni fausse. Ils ont pourtant l'idée d'un être tout-puissant, créateur des cieux et de la terre, qu'ils appellent *Motogon*. Ce Motogon, qu'ils croient être un homme très-fort, haut de taille, sage, de la même couleur et du même pays que les Australiens, lorsqu'il créa, disent-ils, le kanguroo, le soleil, les arbres, etc., employa ces paroles : « Terre, parais dehors ; » et il souffla, et la terre fut créée. « Eau, parais dehors ; » et il souffla, et l'eau fut créée.... » et ainsi du reste. C'est là un récit en vérité qui a la plus grande analogie avec les paroles de la sainte Ecriture : « Que la lumière soit, et la lumière fut. » En y ajoutant l'expression « il souffla, » ils nous donnent évidemment à entendre qu'il y a eu parmi eux tradition de la formule de la Genèse employée exclusivement pour la création de l'homme.

Ils ont en outre l'idée d'un esprit malin et supérieur à l'homme, qu'ils redoutent souverainement et qu'ils appellent *Cienga*. C'est cet esprit, selon eux, qui déchaîne les tourbillons et les pluies torrentielles. Invisiblement il fait mourir leurs enfants et dessèche leurs membres. Il a pour demeure le centre de la terre. De là on peut conclure que les Australiens admettent deux principes, savoir : le *Motogon*, auteur du bien, et le *Cienga*, auteur du mal. Motogon pourtant, selon eux, n'existe plus, étant mort depuis longtemps et dans un âge de décrépitude. On ne doit donc pas, en un sens, s'étonner qu'ils ne lui rendent aucun culte.

(*a*) *Uniake's narrative*, etc. page 60.

Mais ce qui est tout à fait étrange, c'est que se croyant affligés par Cienga de calamités continuelles, ils ne fassent rien pour se le rendre propice. De fait, jamais je ne les ai aperçus pratiquant par aucun acte de religion un culte extérieur (*a*), et nul indice ne put me faire soupçonner qu'ils eussent un culte intérieur.

Quand ils sont surpris par un ouragan accompagné de grande pluie, de tonnerres et d'éclairs, ils crient horriblement, ils frappent du pied la terre, ils crachent vers le ciel, souhaitant mort et malheur à *Cienga*, qu'ils croient auteur de ce mal, et courent s'abriter sous les arbres voisins. Me souvenant des accidents funestes arrivés en pareil cas, je demeurais exposé aux averses plutôt que de me mettre à couvert, au risque d'être foudroyé; mais les sauvages me firent comprendre que la foudre ne se dirigeait point vers les arbres tortueux sous lesquels ils se réfugiaient. Effectivement je ne trouvai jamais qu'aucun de ces arbres eût été frappé de la foudre.

Ils croient que l'esprit malin va rodant de nuit dans les bois, et comme tous les sauvages, ils se frappent l'imagination de l'idée qu'ils l'ont vu très-souvent; aussi n'est-ce qu'à grand peine que la nuit ils s'écartent de leurs feux. Un jour après le coucher du soleil, je trouvai une jeune personne très-effrayée et immobile, parce qu'elle prétendait qu'à quelques pas de là était *Cienga*, sur un arbre qu'elle regardait fixément. Je supposai que c'était un oiseau, je lançai quelques pierres contre l'arbre; mais après cela elle ne persista pas moins à dire que Cienga, dont elle ne prononçait le nom qu'à voix basse, était tou-

(*a*) On a vu ci-dessus, page 200, que les sauvages voyant les P. Bénédictins dire la messe appelait cela leur *Jalaru*. D'où l'on pourrait conclure, ce semble, que le *Jalaru*, ou danse solennelle, fut à l'origine un exercice de leur culte. (*Note du traducteur.*)

qui pourrait sortir de la bouche de l'Européen le plus éhonté.

4. Outre le *Cienga* et le *Boglia*, il y a encore la *Lune*, qui selon eux est du sexe masculin, et est un être malfaisant. Sa compagne est le *Soleil* (*a*) : elle est *amie* des sauvages autant que la lune en est l'*ennemi*. Ce dernier astre se promène dans le ciel accompagné de beaucoup de chiens qu'il envoie sur la terre pour aller en quête de sa proie quand il se sent affamé. Lorsqu'il se donne la peine de descendre lui-même, il dérobe souvent les enfants des sauvages, que le soleil, son épouse, le force ensuite de leur rendre, attendu que ces deux astres ont d'ailleurs de la famille de reste. Aussi adressent-ils à la lune autant d'invectives qu'il leur en vient à la bouche.

Ils croient aussi que les étoiles sont mariées entre elles et qu'elles ont des enfants. Ils ne nomment qu'à voix basse les étoiles de première grandeur, croyant qu'elles s'offensent lorsqu'elles s'entendent nommer. Ils appellent *Tonder* l'étoile du matin. Ce n'est que très-rarement, et encore à voix basse, qu'ils prononcent le nom de leurs trépassés.

S'ils ont besoin de pluie, ils s'arrachent des poils sous les aisselles, ou le long des cuisses ; ensuite ils les soufflent vers le point du ciel d'où ils veulent que vienne la pluie ; mais lorsqu'ils veulent la détourner, ils allument un morceau de bois de sandal, et, de ce tison, ils frappent fortement la terre.

5. Si les sauvages, à cause du *Cienga*, craignent de marcher la nuit, ils craignent encore plus de s'approcher des grands réservoirs d'eau, où selon eux se cache un grand serpent appelé *Uòcol*, lequel leur donne la mort s'ils osent y boire ou y prendre de l'eau pendant la nuit.

De nombreux sauvages vinrent un soir me demander de

(*a*) Etre du sexe féminin.

l'eau. Les premiers ayant pris et bu tout ce que j'en avais, les autres, au nombre de quinze environ, me prièrent d'en aller puiser pour eux au réservoir prochain. « Voici le vase, leur dis-je, allez-y vous-mêmes. » Tous demeurèrent muets, et aucun n'osa prendre le vase indiqué, ni me dire un mot de sa frayeur. Enfin au bout d'une heure environ, l'un d'eux, d'un ton tout à fait convenable, se mit à me dire : *N-alla cape uòto, chet, chet quàragn; nunda uòto quaragn iudad;* c'est-à-dire : « Si nous allons, nous, prendre l'eau, à l'instant, à l'instant même nous serons tués ; si vous y allez, vous, vous ne risquez pas d'être tué. » Je compris aussitôt qu'il y avait là pour eux une superstition ; je m'offris donc à les y accompagner, pour les tirer en même temps de leur erreur. En nous dirigeant vers la rivière ou le réservoir, ils me firent passer devant eux, et me suivirent tous à la file, en observant un grand silence. Pendant qu'ils se désaltéraient, me voyant faire quelques pas, ils se mirent tous à la fois à me crier : *Nànap, nànap,* c'est-à-dire : « Arrêtez, arrêtez, » craignant que je ne les laissasse seuls. Lorsque nous retournâmes à la cabane, ils se mirent à courir, pour me précéder tous, rangés en file, en sorte qu'alors je demeurai le dernier. Ensuite, comme je leur reprochai leur absurde croyance, il me répliquèrent avec mépris : *Nunda tonga but;* c'est-à-dire : « Vous n'y comprenez rien. »

Quoique les sauvages, tant hommes que femmes, aient coutume de se baigner en été, en agitant leurs membres à peu près comme font les quadrupèdes et en particulier les chiens, ils ne le font pourtant pas dans les amas d'eau dont la couleur noire annonce une grande profondeur, parce qu'ils assurent que là se trouve le grand serpent *Uòcol,* qu'ils craignent même pendant le jour.

6. Leichardt, dans la relation qu'il a donnée de son

voyage d'exploration depuis Moreton-Bay jusqu'à port Essington (*a*) nous assure que les sauvages qui habitent entre le fleuve Robinson et le Macarthur, par 16° 5' 26" de latitude, et 136° 10' de longitude, pratiquent la circoncision, ainsi que tous ceux du golfe de Carpentarie. D'autres voyageurs affirment la même chose de ceux qui habitent les côtes opposées, c'est-à-dire les côtes méridionales de l'Australie; il s'en trouve même qui assurent que cette cérémonie est connue parmi les sauvages au nord de Perth. Pour moi, quoique j'aie pris des informations à cet égard, je n'ai trouvé rien de positif, et ne puis assurer qu'un semblable usage existe parmi les sauvages des environs de la Nouvelle-Nursie.

CHAPITRE IV.

1. Beaucoup d'Européens ont prétendu appliquer le mot tribu à des réunions de six sauvages ou même de moins, qui pouvaient se rencontrer dans les forêts de l'Australie. Je ne pense pas que cette dénomination soit parfaitement exacte; car, pour ce qui est à ma connaissance, chaque famille est indépendante et gouvernée par son chef. Jamais je ne me suis aperçu qu'en aucun cas aucun chef de famille s'arrogeât le droit de commander aux autres chefs, ni à leurs sujets. Si un individu reçoit une insulte, il n'a recours à qui que ce soit pour en avoir justice, mais lui-même en tire vengeance; et s'il se trouve plus faible que son adversaire, il demande secours à ses parents

(*a*) *Report of the expedition from Moreton-Bay to port Essington.*

et amis. Ainsi les Australiens, au lieu de se gouverner par tribus, paraissent se gouverner à la manière patriarcale : chaque famille, qui généralement ne compte pas plus de six à neuf individus, forme comme une petite société, sous la seule dépendance de son propre chef.

2. Ils ont pourtant des lois générales, conservées par tradition de père en fils, dont chaque père de famille a le droit de punir sévèrement les infractions, quoique le coupable puisse être étranger. Par exemple, si un jeune homme de moins de trente ans, conduit avec lui une femme et avoue qu'elle est son épouse, le premier vieillard qui l'entend peut le tuer sans pitié, d'après la loi commune à tous les sauvages, que nul sous peine de mort, ne doit contracter mariage avant le sixième lustre accompli. Ici sans doute le lecteur pensera qu'il est facile de cacher le nombre des années, ou même d'ignorer soi-même l'époque de sa naissance ; mais qu'il sache qu'à défaut de registres et de témoignages, et quoique absolument étrangers à l'art de fixer les pensées par des signes conventionnels sur le bois, ou autres matières, ou de quelque manière que ce soit, les Australiens savent à merveille, d'après la force du corps, discerner l'âge où le mariage est permis d'après leurs traditions. Je parlerai des autres lois, à mesure que l'occasion s'en présentera.

3. Tout individu a des territoires en propre, sur lesquels il peut chasser, cueillir les gommes et les racines : et le droit que la naissance lui donne sur ces territoires est respecté comme sacré. Bien des fois j'ai entendu même des amis se dire entre eux dans leurs querelles : *Nichia n-agna cala, nunda cala Cànturbi : ièi nunda uòto ;* c'est-à-dire : « Ici est mon pays, le tien est *Cànturbi* (*a*), partez tous d'ici à l'instant. » En conséquence, chaque famille

(*a*) Nom d'un territoire voisin de la Nouvelle-Nursie.

s'approprie une espèce de district, dont cependant les familles voisines jouissent en commun si l'on vit en bonne harmonie. Qu'ensuite un ennemi ou un étranger vienne à y être surpris, il est puni de mort par le propriétaire.

4. Les notions que possèdent les sauvages, touchant les astres, sont en très-petit nombre. Ils distinguent pourtant l'approche des saisons par l'apparition de certaines étoiles ou constellations; comme, par exemple, lorsque les Pleïades apparaissent sur l'horizon, c'est pour eux le signe qu'approche la saison de la *cielba*, ou de l'*herbe*.

5. Il semble que quelques sauvages divisent l'année en six différentes saisons; beaucoup d'autres pourtant la divisent en quatre parties appelées par eux : *cielba, mocor, ponar, piroc;* c'est-à-dire : *automne, hiver, printemps, été* (*a*). Les mois sont distingués par les lunes, sans pourtant leur donner de dénominations particulières, ni les diviser par semaines; et les jours ne sont pas autrement distingués entre eux que par la plus ou moins grande élévation de la lune.

6. Leur arithmétique ne dépasse pas le trois. Ils appellent le *un, chegn;* le *deux, guggial;* le *trois, mau;* et tout nombre au-dessus *bulla*, c'est-à-dire *beaucoup*. En quelques localités le besoin a suggéré l'art d'accoupler les trois nombres radicaux ou simples, et d'en former des composés, comme par exemple, pour signifier *trois*, ils disent : *guggial car chegn*, (deux et un); pour le quatre : *guggial pacanan guggial* (deux joint à deux); pour le cinq :

(*a*) Les Arabes, comme l'atteste Tomlins (*a universal history of the nations of antiquity*, 1843) divisaient l'année en six saisons, la première desquelles était appelée la saison des *fleurs* ou de l'*herbe*. C'est une chose digne d'être remarquée que les Australiens appellent aussi saison de l'herbe celle où naissent les nouvelles herbes et s'ouvrent les fleurs, laquelle tombe dans nos mois d'avril et de mai, c'est-à-dire dans leur automne.

guggial pacanan guggial car chegn (deux joint à deux et un) et ainsi de suite. Dans d'autres contrées ils ont coutume de dire *guggial-guggial,* pour quatre ; *mau-mau,* pour neuf ; mais pour ce dernier je croirais qu'ils l'on appris dans leurs rapports avec les Européens. Ils n'ont pas de mesures pour les solides, ni pour les liquides ; les distances sont pourtant mesurées par l'indication des montagnes ou éminences qui se trouvent placées entre chaque localité. Ils disent, par exemple, du lieu *B*, au lieu *C*, il faut passer quatre montagnes, six, huit, ou enfin le nombre qu'il peut y en avoir.

7. Il paraît certain que tous les dialectes australiens dérivent d'une souche commune, comme aussi leurs races sont sorties d'un seul peuple. Les études auxquelles s'est livré *Thelkeld*, dans les environs de *Hunter's-River* et du lac *Macquarie*, permettent de comparer l'idiome des sauvages de cette portion de l'Australie, avec ceux des autres régions, et le résultat confirme ma proposition. *M. Bunce* assure aussi que les indigènes de l'intérieur vers Moreton-Bay emploient des termes identiques avec ceux de sauvages qui sont à mille milles de distance. Sir Mitchell a fait les mêmes comparaisons avec les mêmes résultats entre ceux de Port-Phillip et ceux des points les plus éloignés vers le nord de cette colonie.

Entre les sauvages de Perth et ceux de King-George-Sound, quoiqu'il y ait une distance d'environ 300 milles, le langage est presque le même ; seulement les premiers allongent d'une syllabe ou d'une voyelle la fin de chaque mot ; mais un grand nombre de mots usités parmi les indigènes d'Adélaïde ont la même consonnance que ceux des sauvages de Perth, et on peut en dire autant de presque toutes les contrées.

Par exemple, la main et l'œil, se disent, dans la mission

de la Nouvelle-Nursie : *mara* et *miel;* à Perth : *mara* et *miel;* à King-George-Sound : *mur* et *mil;* à Adelaïde : *mara* et *mena;* à Sydney : *mura* et *miel;* à Moreton-Bay : *mara* et *mill;* ce qui prouve assez que le langage parlé dans les contrées les plus éloignées les unes des autres, fut originairement le même. Néanmoins de longues périodes de siècles, les variétés de températures et de climats, et les besoins mêmes des indigènes, par suite de la variété des produits de chaque localité, ont sans aucun doute amené les nombreuses modifications ou dialectes qui forment les sous-divisions de la langue australienne, en sorte qu'il est difficile aux sauvages eux-mêmes de se comprendre lorsque leurs pays sont éloignés entre eux d'une centaine de milles, ou même de moins.

En me conformant à la nature de ce travail, je donnerai un essai des dialectes ou patois employés par les sauvages qui vivent soit à l'est, soit au nord de la Nouvelle-Nursie, où l'on parle l'un et l'autre dialecte. Mais pour ne pas trop distraire et ennuyer le lecteur, j'en renvoie le tableau à la fin de cette dernière partie.

Le langage australien n'a rien d'âpre, ni de guttural, comme on le remarque assez généralement pour les langues orientales, ni même de sifflant et de désagréable, comme beaucoup de dialectes de l'Océanie. Au contraire il est doué de sons graves et sonores semblables aux plus harmonieux de la langue espagnole, flexibles et doux comme les meilleurs de la langue italienne. Il est aussi riche qu'il le faut pour exprimer les besoins si limités de ceux qui l'emploient; en sorte que les Australiens avec peu de mots prononcés par manière de sentence, rendent leurs idées avec non moins d'énergie et de douceur que nous avec les richesses de notre langage.

8. Leur langue poétique, comme celle de tout autre peu-

ple sauvage, est un ensemble d'un petit nombre d'idées exprimées en peu de mots. Leurs chansons ne sont que quelques mots liés ensemble, desquels par une emphase toujours croissante, ils font ressortir l'harmonie. Ils les répètent pendant une heure ou deux, et trouvent toujours un nouveau plaisir à les répéter encore; et ce qui causerait aux Européens un ennui insupportable, cause à l'Australien des transports indescriptibles. Quelques-unes de leurs poésies sont improvisées à l'occasion d'événements ou heureux ou lugubres; d'autres se transmettent avec une sorte de vénération traditionnelle; plusieurs enfin sont venues de contrées lointaines; et plus d'une fois il arrive que les paroles primitives de la chanson, ou par laps de temps, ou à raison de la distance des lieux d'où elles ont été apportées, sont tout à fait inconnues, ou altérées, et remplacées par d'autres; en sorte que, de la chanson, il ne reste que le motif musical. Quand un sauvage s'est transporté dans des régions lointaines (en compagnie d'un ami), de retour de sa visite, il rapporte avec lui, entre autres nouveautés, quelque chanson apprise auprès de ses hôtes. Si cette chanson est de son goût, il la chante avec toute l'expression dont il est capable et l'apprend même à d'autres; mais si elle est mal faite et qu'elle ne lui plaise pas, il en estropie parfaitement les paroles et l'air, et il le fait avec un tel comique dans le geste et dans la voix, que c'est à faire rire l'homme le plus sérieux et le plus grave. C'est là un des moments les plus heureux de la vie d'un sauvage; et moi-même dans les nombreuses rencontres, où assis comme eux autour d'un feu, la nuit, j'assistai à l'une de ces scènes, je n'y pris pas moins de plaisir qu'un Australien.

9. Le genre de la musique australienne a de la grâce et de la beauté autant que celle de Phénicie, de la gravité et

du sérieux autant que celle des Doriens. Un hymne de guerre, qui certes pour nous ne mériterait pas ce nom, les excite par sa véhémence, les fait devenir frénétiques, et comme hors d'eux-mêmes, les précipite furieux au combat; les chants plaintifs au contraire les émeuvent de manière à donner à leurs physionomies, surtout à celles des femmes, une expression capable de faire verser des larmes. Quand au contraire le thème musical invite à la chasse et à la danse, alors vous les voyez pirouetter, contents, gais, pleins de feu et de vivacité. Que de fois il m'est arrivé de me servir de leurs chansons de danses pour les encourager et les animer aux travaux champêtres! Non pas une fois, mais mille, étendus de tout leur long par lassitude, et par ennui de travail, dès qu'ils m'entendaient chanter le *Machielò-Machielè*, qui est une de leurs plus usuelles et favorites chansons de danse, cédant comme à une force irrésistible, non-seulement ils se levaient et m'accompagnaient de la voix, mais ils se mettaient à danser gais et contents, surtout en me voyant, comme un autre sauvage, chanter et danser au milieu d'eux. J'y trouvais cet avantage de pouvoir après quelques minutes de divertissement, leur crier d'un ton joyeux : *mingo! mingo!* mot qui en même temps qu'il signifie *poitrine*, s'emploie aussi pour notre mot, *courage!* et insensiblement ils se remettaient au travail. Or, ils y revenaient de si bon cœur et avec tant d'animation, qu'il semblait que la danse du *Machielò* leur eût communiqué un nouveau courage et une vigueur nouvelle.

10. Les instruments à vent et à corde sont parfaitement inconnus aux indigènes de la Nouvelle-Nursie, aussi bien que toute espèce de tambour. Ils ont cependant coutume d'accompagner leurs chants de joie avec deux de leurs armes, les frappant l'une contre l'autre. Les armes généra-

lement employées à cet usage sont le *miro* et le *calè* dont je parlerai ailleurs. Ils prennent le *calè* par le milieu, et en en frappant les extrêmités contre le *miro*, ils savent en tirer une série de coups fréquemment répétés, avec lesquels ils accompagnent assez agréablement leurs chants et règlent le pas des danses.

11: L'Australien aime la danse à l'égal de la musique, et il est bien rare qu'en chantant une chanson il ne la termine pas par la danse, surtout lorsqu'ils se trouvent plusieurs ensemble. A certaines époques ils annoncent à jour fixe, et en un lieu désigné, une grande danse à laquelle se rendent les sauvages des forêts les plus éloignées. Une fois réunis au lieu indiqué, en certains cas au nombre de trois ou quatre cents, la fête commence par une bruyante chasse au kanguroo: après cette chasse, lorsqu'ils ont fait un repas en commun avec la chair du kanguroo et autres gibiers, ils se décorent la peau de diverses couleurs, ils ornent leur tête avec des plumes de perroquets de différentes espèces, des plumes d'émou, des queues de dingo et autres ornements de ce genre. Le lieu de la fête, qui est choisi par le directeur ou chorégraphe, doit être un terrain égal, non pierreux: et toute herbe, toute racine qui s'y trouve, est soigneusement arrachée et jetée au loin. On allume des feux tout autour, parce que la danse a lieu de nuit. Lorsque tout est prêt, le directeur avec tous les danseurs, se dirige vers le lieu indiqué, et là il donne connaissance des opérations ou figures à exécuter. Rangés sur une seule ligne, le directeur en tête, alors que celui-ci commence ses mouvements avec différents gestes des bras, des jambes et diverses contorsions de corps, tous les autres décrivant un cercle ou autre figure, imitent exactement le chorégraphe. Ils marquent la mesure, en frappant la terre du pied, et à chaque second coup de pied, qu'ils battent plus for-

tement, ils font entendre avec la voix des sons entrecoupés et fortement accentués, comme *a, a, a, a, i, i, i, i, e, e, e, e*, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la danse soit terminée par un *o* bas et prolongé, suivi d'un *i* très-aigu. Après quelque repos ils se rangent de nouveau dans le même ordre pour la seconde, la troisième, la quatrième figure, etc., et ces figures consistent dans les diverses positions du corps, car ils dansent quelquefois le corps droit, d'autres fois courbés, d'autres fois agenouillés. Les mouvements des bras sont assez variés, et tous à point nommé exécutent identiquement les mêmes. Souvent ils portent en main des rameaux verts, les agitant et décrivant en l'air diverses figures; ou bien tenant une de leurs armes, particulièrement le *ghici*, et imitant les mouvements de la chasse ou de la guerre, tantôt se prenant par la main et formant des cercles, tantôt se rencontrant pour s'entrefrapper dans la paume de la main.

Les femmes n'ont jamais aucune part à la danse; elles y assistent seulement comme spectatrices et prennent soin des feux. Néanmoins à environ 60 milles, vers l'est de la mission, ils ont coutume de placer au milieu du cercle de danse de jeunes filles, qui tantôt se tiennent embrassées les unes les autres, tantôt se tiennent à genoux et courbées vers la terre.

La danse terminée chacun se retire à son feu, et louant ou blâmant le succès du spectacle, ils prolongent leurs entretiens jusqu'à ce que le sommeil les prenne. Ainsi, chassant le jour, dansant la nuit, ils passent six et même huit jours. Mais il est très-rare que dans ces circonstances il ne s'élève pas parmi eux quelque contestation et quelque rixe : aussi presque toujours ces fêtes se terminent-elles par un dénoûment lugubre. Dans une de ces fêtes fut tué en trahison un pauvre sauvage, qui, fuyant toutes les occasions

de se rencontrer avec son adversaire, ne put résister à la tentation d'assister à la danse et y perdit la vie. Il me fut dit depuis que l'adversaire avait convoqué cette fête dans le but de réaliser son projet homicide, n'ayant pu y parvenir d'aucune autre manière.

Une autre espèce de danse peut se comparer à la pantomime des Européens; et en cela les sauvages ne sauraient assurément être surpassés. Ils imitent de préférence la chasse au kanguroo et à l'émou : chaque sauvage à son tour représente tous les mouvements et toutes les précautions que l'on prend dans une véritable chasse, de manière à rendre la scène très-divertissante pour le spectateur. En même temps d'autres chantent quelques faits historiques qui se rapportent à la chasse mimée sous leurs yeux, et ils s'accompagnent des battements mesurés de leur *calè* et de leur *miro*. Ils imitent aussi les mouvements de l'animal qui broute, les collisions et autres événements de leur vie errante. Ce genre de danse est sans contredit le plus gracieux et le plus intéressant de tous les passe-temps auxquels ils se livrent. Les femmes ne dansent que dans les funérailles de quelque parent ou ami; je parlerai de ces dernières danses en temps et lieu.

CHAPITRE V.

1. Avant de pousser plus loin la description des mœurs des sauvages, j'ai jugé convenable d'entrer ici dans le détail de leur vie domestique, en commençant par les circonstances qui accompagnent leur naissance.

Quand une femme sent approcher le temps de sa délivrance, elle a soin de ne pas s'éloigner beaucoup dans les courses journalières, afin de se trouver au besoin près d'une source ou d'un réservoir d'eau; et cela dans le double but d'avoir de l'eau à portée, et de conférer à son enfant le droit de naissance sur le territoire où se trouve cette eau. L'heure arrivée, la femme va loin de tous s'asseoir devant quelques restes de tisons enflammés; et là elle ne jette point de hauts cris, ni de plaintes douloureuses, elle gémit seulement. L'enfant venu au monde, la mère elle-même lui donne les premiers soins, et ensuite elle saupoudre le nouveau-né de cendre ou de terre pulvérisée, pour le nettoyer, l'enveloppant ensuite dans des peaux d'opossum et de kanguroo. La couleur de la petite créature est rougeâtre dans les premiers jours, et brunit ensuite de manière à prendre la teinte de sa mère avant qu'il se soit écoulé un mois.

2. A peine les hommes entendent-ils le vagissement qu'ils demandent à la mère quel est le sexe; si elle répond *c'est une fille,* ils ne bougent pas d'auprès de leur feu; mais si c'est un garçon chacun donne des signes d'allégresse; les hommes faits se mettent à chanter, et les enfants courent porter au nouveau-né des racines de choix et tout ce qu'ils ont sous la main de meilleur à manger. Au bout peut-être de deux ou trois heures l'accouchée se lève et porte le fils à son père, qui lui donne un nom emprunté à quelque événement récent. Par exemple, au moment de la naissance d'un enfant passa tout auprès un perroquet noir appelé *mànaci;* le nom donné à l'enfant fut *Conaci;* en changeant une syllabe.

3. On ne trouve chez les sauvages ni homme, ni femme, qui soient estropiés ou difformes; j'ai entendu dire que

l'enfant qui présente quelque défectuosité est mis à mort aussitôt après sa naissance, comme c'était autrefois l'usage chez les Spartiates. Quant aux aliénés, s'ils ne sont pas tués au moment de leur naissance, c'est par l'impossibilité de les reconnaître à cette époque, mais ils le seront plus tard, parce que leurs extravagances ne pourraient être souffertes de ceux qui ne comprennent pas cette infirmité.

La terrible destinée de la troisième fille est de périr de la main de sa propre mère, et ils en donnent pour raison qu'il ne convient pas de laisser se multiplier les femmes. La seconde fille elle-même est mise à mort, si l'enfantement a été laborieux, ou si l'enfant donne trop de mal à apaiser. Les mères consomment ces actes de barbarie ou en compagnie, ou seules, et, souvent après qu'elles ont tué une seconde fille, elles disent qu'elle a été tuée par un *Boglia* et lui donnent tranquillement la sépulture. Lorsqu'elles manifestent l'intention de la tuer en présence de plusieurs autres femmes, il arrive plus d'une fois que quelqu'une de celles-ci, plutôt que de laisser commettre l'infanticide, adopte l'enfant. J'ai connu plus d'une de ces femmes au cœur plein de bonté et de philanthropie, et aussi plusieurs petites filles sauvées par elles d'une mort certaine. La mère d'*Upuméra* est du nombre des premières, et *Cùchina*, dont j'ai eu occasion de parler dans la deuxième partie, est du nombre des secondes.

4. Elles aiment d'ailleurs éperdûment leurs fils et aussi celles de leurs filles qui ont échappé à la mort. S'il arrive que quelqu'un de leurs enfants s'éveille en sursaut ou se fasse du mal, ses gémissements sont couverts par ceux de la mère, qui ne se donne aucun repos jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le moyen de guérison, quelque fatigue qu'il doive lui en coûter. Elles nourrissent avec soin leurs petits enfants et les veulent toujours propres et bien

tenus, autant que le permet leur position. Elles les allaitent pendant plus de quatre ans; aussi n'est-il pas rare de voir de petits garçons jouer et faire des armes avec leurs petits *ghicis*, et puis courir se restaurer au sein de leur mère, qui souvent allaite ainsi deux enfants à la fois. J'ai vu des enfants de six ans prendre encore le sein, et les mères non-seulement s'y prêter, mais les caresser et se priver des meilleurs morceaux pour les leur donner. De là vient que les enfants, tant de l'un que de l'autre sexe, sont bien nourris, forts, robustes et bien conformés de tous leurs membres.

5. On ne peut s'empêcher de déclarer blâmable la déférence des pères pour les enfants. Quelque faute que les enfants commettent, ils ne les châtient jamais, déclarant qu'ils ne comprennent pas pour quelle raison il conviendrait de les châtier à cet âge. Si un petit garçon veut obtenir quelque chose du père ou de la mère, il se met à pleurer, à les mordre, à les battre, jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il veut. Toute la punition que les pères infligent à leurs enfants désobéissants, c'est une fâcherie plus ou moins remarquée par eux, et cela encore après leur avoir accordé tout ce qu'ils demandent. Ne semble-t-il pas que ce soit absolument la même éducation que donnent les pères à leurs enfants dans certaines sociétés qui se glorifient de leur haute civilisation? J'en fais juge le lecteur.

D'ailleurs c'est le père qui prépare pour son fils des armes proportionnées à son âge; il se plaît à lui en apprendre le maniement; il le baise avec tendresse, mais au rebours des Européens, c'est-à-dire en exsufflant au lieu d'aspirer l'air. Pour tout l'or du monde un sauvage ne donnerait pas son fils n'importe à qui que ce soit.

Quelques-uns font un reproche aux Australiens de ce qu'ils ne confient pas leurs enfants aux colons, pour être

élevés par eux. Faudrait-il aussi blâmer un Européen, parce qu'il ne confie pas son fils à un autre européen qu'il ne connaît pas et qui n'a pas sa confiance? Or, tel est à peu près le cas des Australiens : ils confieraient, et ils confient effectivement leurs enfants à ceux qui ont su gagner leur affection; mais, dans le cas contraire, ils aiment mieux les garder sans éducation, et en leur compagnie, que d'en être privés et se voir exposés à les perdre pour toujours. On accuse aussi les enfants de ne vouloir pas abandonner leurs père et mère! Je voudrais bien voir si le fils de la plus misérable européenne demeurerait volontiers en la compagnie de la plus puissante reine de la terre, à lui inconnue, dès qu'il se verrait abandonné de sa mère! Voudrait-on par hasard obtenir des sauvages ce qu'on ne saurait obtenir des Européens? Néanmoins je puis assurer à mes lecteurs que beaucoup de sauvages nous ont apporté à la mission leurs enfants afin qu'ils fussent élevés auprès de nous, et beaucoup d'enfants refusèrent de suivre leurs parents dans les bois, et voulurent demeurer à la mission. Il n'est pas difficile d'expliquer le pourquoi.

6. Reprenant la suite de mon récit, je dirai que les fils adultes payent de retour l'affection de leurs parents. S'ils sont vieux, ils réservent pour eux les meilleures pièces de gibier, ou de tout autre mets, et se chargent de venger leurs offenses. Enfin ils leur témoignent leur amour au delà de la tombe, en tuant un ou deux sauvages quand leur père vient à mourir. Les jeunes Australiens ont coutume d'appeler *mama* ou *maman* (c'est-à-dire *père*) tous les vieillards, comme aussi *N-angan* (ou *mère*) les femmes avancées en âge.

7. Il est défendu à un Australien, comme je l'ai déjà dit, de se marier avant au moins 28 à 30 ans, et la mort est le châtiment de tout infracteur de la loi; cette loi est cause

que les jeunes gens témoignent une indifférence remarquable pour les femmes.

Arrivés à l'âge fixé par la loi traditionnelle, il leur est pareillement défendu d'épouser une femme de leur propre famille. L'usage ordinaire est d'avoir deux femmes; beaucoup de sauvages n'en ont qu'une seule, et je n'en ai connu aucun qui en eût plus de deux, à moins peut-être que par générosité un homme ne prenne sous sa protection la femme de son ami ou parent absent; ou bien que par voie d'hérédité il n'adopte les veuves de son frère mort sans enfants (*a*), ou même ayant laissé des enfants. Le sauvage demande la jeune personne qu'il veut épouser au père de celle-ci, et si celui-ci ne l'a promise à aucun autre, et n'y voit pas d'empêchement, il la lui accorde. Dès ce moment la jeune personne appartient au sauvage qui l'a demandée, quoiqu'elle reste en compagnie de sa famille, jusqu'à l'âge de la puberté. Cet engagement est inviolable, et si jamais un père y manquait, ce serait la cause de beaucoup de sang répandu. Le sauvage pourtant quand il demande une jeune personne en mariage, s'il ne se fie pas à la parole du père, l'emmène avec lui, et lui tient lieu de frère, jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'âge convenable. Dans aucun cas on ne demande à la jeune personne son consentement. Néanmoins j'ai entendu dire à des fiancés : « Je l'aime et elle m'aime aussi. »

L'autre manière de prendre femme est de la ravir à son père, ou à son mari, soit à cause de sa rare beauté, soit parce

(*a*) Ainsi l'ordonnait la loi de Moïse, *Deutéronome*, ch. xxv, v. 5. « Lorsque deux frères demeureront ensemble et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du défunt n'en épousera point d'autre que le frère de son mari, qui la prendra pour femme et suscitera des enfants à son frère. Et il donnera le nom de son frère à l'aîné des fils qu'il aura d'elle, afin que le nom de son frère ne se perde point en Israël. »

que son mari la maltraite. Mais ensuite si celui-ci la trouve, il la tue sans pitié ; aussi le ravisseur l'emmène-t-il au loin, et tâche de se soustraire à tout jamais à la présence de l'offensé.

8. La beauté est pour la jeune Australienne une source de mésaventures et pour son pays natal une vraie calamité. Après avoir peut-être passé ses premières années en compagnie d'un homme âgé, elle risque d'être furtivement enlevée par un jeune homme qui ne manque pas de la tuer, s'il la trouve récalcitrante; ou bien à peine se sont écoulés quelques mois depuis son enlèvement, qu'un second ravisseur la transporte encore plus loin parmi des peuplades inconnues et à des centaines de milles de ses parents. De là il résulte que celui qui a une belle femme ne lui permet jamais de s'éloigner d'un pas. Dans les réunions nocturnes il ne souffre pas qu'un autre lui adresse la parole ; en somme il est sur ses gardes autant que le peut être un mari vieux et jaloux, et la méthode qu'il emploie pour la corriger est si barbare, qu'il arrive bien souvent que, pour un seul regard indiscret, il lui traverse une jambe de son *ghici*, qu'il lui casse la tête de son *dauac* et lui prodigue mainte autre tendresse de ce genre.

Souvent de grands désastres et des pertes considérables dans les combats occasionnés par l'enlèvement de ces Hélènes sauvages, retombent sur le pays d'où elles viennent; il faut dire néanmoins, pour l'honneur de la vérité, que le plus souvent elles n'en sont que les causes innocentes, et pour elles la beauté n'est qu'un don fatal. L'état d'esclavage dans lequel toutes sont retenues est vraiment déplorable. La seule présence de leurs maris les fait trembler, et la mauvaise humeur de ceux-ci se décharge souvent sur elles par des coups et des blessures. Je me suis trouvé souvent dans l'obligation de m'interposer pour

sauver la vie à quelqu'une de ces infortunées. Si la femme d'un sauvage a été offensée par une autre femme, l'affaire se débrouille entre elles sans l'intervention des hommes. Si l'offense est venue de la part du sauvage (mais non en matière de mœurs), alors bien souvent la femme de l'offenseur, toute innocente qu'elle est, paye pour son mari. Comme aussi fort souvent la mère ou la sœur d'un Australien expient chèrement l'offense que celui-ci a faite à la mère ou à la sœur d'un autre. En pareil cas le ressentiment est exercé par le père, par le mari, ou par qui que ce soit de la famille de l'offensée.

9. Le sauvage ne pardonne jamais l'insulte faite à la pudeur des femmes qui lui appartiennent; c'est un outrage qui se paye cher et le plus souvent par la mort : les premiers Européens qui se rendirent coupables de tels méfaits en ont su quelque chose. Nos voyageurs ne trouveront certainement pas dans le voisinage des établissements européens des mœurs aussi sévères, parce que réduits à la misère et subjugués par la force, les pauvres sauvages sont contraints par le désir de leur propre conservation de prendre en patience l'opprobre, de peur de pire; c'est tout autre chose pourtant parmi ceux qui loin du contact européen vivent au milieu des forêts. Dans les trois années de mon séjour, je n'ai jamais observé autour de nous un seul acte tant soit peu indécent ou déshonnête parmi eux : au contraire je trouvai des mœurs louables au plus haut point. Lorsqu'une famille se dispose à dormir, les garçons qui ont passé l'âge de sept ans dorment seuls autour du feu commun, les plus petits avec le père, et les enfants à la mamelle, aussi bien que les filles, quel que soit leur âge, avec la mère. Les femmes jouissent du droit d'ancienneté, la première dort plus près du mari et ainsi de suite.

CHAPITRE VI.

1. On peut compter neuf sortes d'ornements et de parures en usage chez les Australiens de la partie occidentale ; en voici le détail : façonner leur chevelure, et aussi leur barbe, se peindre le corps, se perforer le cartilage du nez, porter une ceinture et des bracelets, se frotter avec de la graisse, se tatouer, et enfin se couvrir d'un manteau de fourrure.

J'ai dit ailleurs que leur chevelure serait très-belle, si elle était soignée convenablement. Mais cet ornement que la nature leur a donné si beau, est par eux déformé d'une étrange manière. Au moyen d'un os effilé de kanguroo ils divisent et sous-divisent les cheveux avec un soin particulier : cette opération terminée, il les oignent avec de la graisse d'émou, de kanguroo, de serpent, ou d'opossum, et ils les saupoudrent d'une terre rouge, comme l'ocre. Cela fait, les hommes les replient vers le haut de la tête, et se ceignent la tête au-dessus des oreilles avec un petit cordon fait de laine d'opossum, qu'ils ramènent autour de la tête assez de fois pour former une bandelette large de trois pouces. Ensuite, en guise de pommade odorante, il les graissent de nouveau, et à l'occasion d'une danse, ou d'une visite, pour avoir meilleur air, ils se plantent verticalement sur le front des plumes de perroquet ou d'émou, en y joignant une queue de dingo desséchée qu'ils enroulent parallèlement au front. Se parer, ou pour mieux dire se salir la tête n'est pas une opération que les hommes répètent

nez et d'y porter, inséré en travers, un os ou un petit morceau de bois. J'ai remarqué que beaucoup de sauvages n'en portaient pas : ainsi il est à croire que cet ornement est tout à fait arbitraire. J'ai observé aussi que quelques-uns commençaient à pratiquer cette coutume à l'âge de dix-huit à vingt ans, et voici de quelle manière : le cartilage en question est perforé avec un morceau de bois aiguisé et durci au feu, dont on fixe la pointe sur le cartilage du patient. Celui-ci affronte intrépidement la douleur pendant que l'opérateur fait tourner rapidement le bois en le roulant entre ses mains. En quelques secondes, sans qu'il en sorte du sang, est pratiqué un trou qui n'a pas moins d'un pouce de circonférence. Ensuite, afin que le cartilage ne se soude pas de nouveau, après avoir retiré le morceau de bois qui a servi à faire le trou, on met à la place un os, qu'on retire lorsque, au bout de peu de jours, la blessure est parfaitement cicatrisée. L'os qu'ils ont coutume de porter est un os retiré de l'aile d'une oie ou d'un aigle, parce qu'étant très-léger il n'est pas incommode ; il a un empan de longueur ; quelquefois ils emploient une baguette de bois de la longueur de plus de deux empans. Ils s'en ornent exclusivement dans les danses ; mais si par hasard l'un d'entre eux vient à trouver un os propre pour cet usage, il se met aussitôt à danser, quoique seul. Les femmes n'en font pas usage (*a*).

5. Les bracelets ou brassards sont faits avec les cordons de laine d'opossum dont j'ai parlé. Cet ornement, enroulé autour du bras entre le coude et l'épaule, est accompagné quelquefois d'une ou deux touffes de belles

(*a*) M. Uniake assure que tous les sauvages, dans le voisinage du fleuve *Pumice-Stone*, se soumettent à cette pratique après l'âge de six ans, et que l'opérateur a cette charge par droit d'hérédité. Je n'ai pas observé ce fait parmi les indigènes de la Nouvelle-Nursie.

plumes d'émou. Quelques-uns en portent un seulement, d'autres deux; un grand nombre point du tout.

6. La ceinture compose pour ainsi dire à elle seule le nécessaire de toilette d'un sauvage. Dans cette ceinture comme dans une gibecière, ils mettent quelques petites pierres pour leurs *ghicis*, de la graisse pour oindre la peau, quelque peu de terre pour se peindre le corps; ils y suspendent le *calè*, le *dauac*, et le long de l'épine dorsale le *coccio*, qui est un outil tenant à la fois du marteau et de la hache. Cette ceinture est formée de cordonnets de laine d'opossum, et elle peut atteindre la grosseur de sept pouces. Avec cette ceinture, qu'on peut comparer à un écheveau, ils se serrent les reins à proportion de l'appétit qu'ils sentent; de sorte que lorsqu'ils ont grand faim ils la serrent excessivement, assurant que par là ils rendent le besoin moins sensible. Les sauvages se plaisent à faire parade de cet ornement; aussi donnent-ils volontiers, pour quelque peu de cordon de laine d'opossum, le meilleur de leurs *ghicis* : et c'est à peu près en quoi consiste tout leur commerce. Un assez grand nombre d'entre eux n'en portent pas, et ce n'est pas la coutume des femmes d'en avoir.

7. Au lieu de se laver le visage et le corps avec de l'eau, les sauvages se frottent avec de la graisse. Aussi toutes les fois qu'ils tuent quelque animal, ils en mangent les intestins tout crus et encore palpitants, puis avec la graisse ils se frottent soigneusement tous les membres, gardant ce qui en reste avec grand soin pour s'en servir à l'occasion. Tandis qu'à nos yeux la politesse voudrait que l'Australien ne fût pas ainsi tout graisseux, lui d'autre part se croirait sans cela dans l'état de la plus grande saleté; en sorte que pour se nettoyer il graisse toute la superficie de son corps, et plus il a la peau luisante, plus il se figure être beau à

voir. Je ne doute pas que de cette coutume ne vienne la grande légèreté et la grande souplesse de leurs membres (*a*); et en vérité il ne serait guère possible à un Européen de monter comme eux à la cime d'un arbre, dont trois hommes ensemble auraient bien de la peine à embrasser le tronc, et de se mettre à l'aise comme ils font habituellement, accroupis, avec les jambes croisées, les talons sous eux et les genoux en avant, touchant la terre, position plus gênante encore, ce semble, que celle de nos ouvriers tailleurs.

8. Une autre manière de se parer est le tatouage. L'instrument dont ils se servent pour se tatouer est une pierre cristalline, blanche et tranchante, connue d'eux sous le nom de *coglio*, et que nous nommons *quartz*. Ils ouvrent des incisions verticales sur les bras, les jambes, et principalement sur la poitrine et les épaules, où ils pratiquent des lignes horizontales et parallèles. Quelquefois la profondeur des incisions et leur nombre oblige le patient à demeurer quelque temps dans un état de langueur au milieu des douleurs les plus aiguës, et c'est pour cela qu'ils pratiquent ces incisions à diverses reprises et non la même année. Les protubérances qui en résultent, et qui souvent forment sur la poitrine des bourrelets d'un pouce de hauteur et de cinq ou six de long, sont pour eux un ornement d'exquise galanterie; et plus ils sont épais et difformes, plus ils se croient charmants et tout à fait beaux.

Les femmes pratiquent le tatouage aussi bien que les hommes, et il en est parmi elles qui se font des incisions bien plus profondes. Les enfants mêmes de l'un et de l'autre sexe ont déjà de ces incisions, quoique parfois ils n'aient pas plus de quatre ans; il n'est pas rare de les

(*a*) On doit voir aussi, ce nous semble, dans cette coutume, une précaution rationnelle contre l'excès du froid et du chaud. (*Note du traducteur.*)

voir souffrir avec sérénité les plus cruelles douleurs (*a*).

9. Enfin c'est en hiver seulement que les sauvages se couvrent avec une espèce de manteau fait de peau de kanguroo ; les femmes le portent presque toujours quand elles marchent, mais en le jetant sur les épaules.

C'est là leur unique habillement, et il est préparé par les femmes en la manière que voici. Elles étendent par terre, en la fixant avec des coins de bois, une peau de kanguroo femelle, parce qu'elles trouvent excessivement grande celle du mâle ; puis la grattent avec des cailloux tranchants, en la frottant de graisse afin de la rendre flexible. Mais avant de l'oindre, elles lui donnent telle forme qui leur fait plaisir, et, selon l'ampleur du manteau, elles cousent ensemble trois ou quatre peaux, avec des nerfs de la queue du kanguroo divisés de manière à ressembler à des fils de soie de trois ou quatre empans de longueur, et, en guise d'aiguilles, elles font les trous avec la pointe d'un os. Or, pour que le manteau puisse tenir sur les épaules, elles attachent d'un côté un lacet de nerf, de l'autre une petite chevillette de bois comme on en voit aux manteaux des Frères mineurs de l'Observance, ou bien elles l'arrêtent avec une longue épingle d'os comme ferait une dame européenne. Les hommes le portent avec assez de désinvolture pendant sur l'épaule gauche, afin de laisser libre le bras droit ; et les femmes, comme j'ai dit, le portent sur le dos, de manière à ce qu'il leur couvre les épaules et à peine le devant du corps. Quand il fait beau, le côté laineux de la

(*a*) Les sauvages de Sydney pratiquent aussi le tatouage ; mais ils se servent pour cela de coquillages tranchants. En outre les femmes coupent les deux phalanges du petit doigt de la main droite, et les jeunes gens quand ils approchent de la puberté se font extraire une dent incisive de la mâchoire supérieure ; ils ont recours pour cela à des hommes chargés de cette opération. Ni l'un ni l'autre usage n'existe parmi les sauvages de la Nouvelle-Nursie.

tenus, autant que le permet leur position. Elles les allaitent pendant plus de quatre ans; aussi n'est-il pas rare de voir de petits garçons jouer et faire des armes avec leurs petits *ghicis*, et puis courir se restaurer au sein de leur mère, qui souvent allaite ainsi deux enfants à la fois. J'ai vu des enfants de six ans prendre encore le sein, et les mères non-seulement s'y prêter, mais les caresser et se priver des meilleurs morceaux pour les leur donner. De là vient que les enfants, tant de l'un que de l'autre sexe, sont bien nourris, forts, robustes et bien conformés de tous leurs membres.

5. On ne peut s'empêcher de déclarer blâmable la déférence des pères pour les enfants. Quelque faute que les enfants commettent, ils ne les châtient jamais, déclarant qu'ils ne comprennent pas pour quelle raison il conviendrait de les châtier à cet âge. Si un petit garçon veut obtenir quelque chose du père ou de la mère, il se met à pleurer, à les mordre, à les battre, jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il veut. Toute la punition que les pères infligent à leurs enfants désobéissants, c'est une fâcherie plus ou moins remarquée par eux, et cela encore après leur avoir accordé tout ce qu'ils demandent. Ne semble-t-il pas que ce soit absolument la même éducation que donnent les pères à leurs enfants dans certaines sociétés qui se glorifient de leur haute civilisation? J'en fais juge le lecteur.

D'ailleurs c'est le père qui prépare pour son fils des armes proportionnées à son âge; il se plaît à lui en apprendre le maniement; il le baise avec tendresse, mais au rebours des Européens, c'est-à-dire en exsufflant au lieu d'aspirer l'air. Pour tout l'or du monde un sauvage ne donnerait pas son fils n'importe à qui que ce soit.

Quelques-uns font un reproche aux Australiens de ce qu'ils ne confient pas leurs enfants aux colons, pour être

élevés par eux. Faudrait-il aussi blâmer un Européen, parce qu'il ne confie pas son fils à un autre européen qu'il ne connaît pas et qui n'a pas sa confiance? Or, tel est à peu près le cas des Australiens : ils confieraient, et ils confient effectivement leurs enfants à ceux qui ont su gagner leur affection; mais, dans le cas contraire, ils aiment mieux les garder sans éducation, et en leur compagnie, que d'en être privés et se voir exposés à les perdre pour toujours. On accuse aussi les enfants de ne vouloir pas abandonner leurs père et mère! Je voudrais bien voir si le fils de la plus misérable européenne demeurerait volontiers en la compagnie de la plus puissante reine de la terre, à lui inconnue, dès qu'il se verrait abandonné de sa mère! Voudrait-on par hasard obtenir des sauvages ce qu'on ne saurait obtenir des Européens? Néanmoins je puis assurer à mes lecteurs que beaucoup de sauvages nous ont apporté à la mission leurs enfants afin qu'ils fussent élevés auprès de nous, et beaucoup d'enfants refusèrent de suivre leurs parents dans les bois, et voulurent demeurer à la mission. Il n'est pas difficile d'expliquer le pourquoi.

6. Reprenant la suite de mon récit, je dirai que les fils adultes payent de retour l'affection de leurs parents. S'ils sont vieux, ils réservent pour eux les meilleures pièces de gibier, ou de tout autre mets, et se chargent de venger leurs offenses. Enfin ils leur témoignent leur amour au delà de la tombe, en tuant un ou deux sauvages quand leur père vient à mourir. Les jeunes Australiens ont coutume d'appeler *mama* ou *maman* (c'est-à-dire *père*) tous les vieillards, comme aussi *N-angan* (ou *mère*) les femmes avancées en âge.

7. Il est défendu à un Australien, comme je l'ai déjà dit, de se marier avant au moins 28 à 30 ans, et la mort est le châtiment de tout infracteur de la loi; cette loi est cause

que les jeunes gens témoignent une indifférence remarquable pour les femmes.

Arrivés à l'âge fixé par la loi traditionnelle, il leur est pareillement défendu d'épouser une femme de leur propre famille. L'usage ordinaire est d'avoir deux femmes; beaucoup de sauvages n'en ont qu'une seule, et je n'en ai connu aucun qui en eût plus de deux, à moins peut-être que par générosité un homme ne prenne sous sa protection la femme de son ami ou parent absent; ou bien que par voie d'hérédité il n'adopte les veuves de son frère mort sans enfants (*a*), ou même ayant laissé des enfants. Le sauvage demande la jeune personne qu'il veut épouser au père de celle-ci, et si celui-ci ne l'a promise à aucun autre, et n'y voit pas d'empêchement, il la lui accorde. Dès ce moment la jeune personne appartient au sauvage qui l'a demandée, quoiqu'elle reste en compagnie de sa famille, jusqu'à l'âge de la puberté. Cet engagement est inviolable, et si jamais un père y manquait, ce serait la cause de beaucoup de sang répandu. Le sauvage pourtant quand il demande une jeune personne en mariage, s'il ne se fie pas à la parole du père, l'emmène avec lui, et lui tient lieu de frère, jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'âge convenable. Dans aucun cas on ne demande à la jeune personne son consentement. Néanmoins j'ai entendu dire à des fiancés : « Je l'aime et elle m'aime aussi. »

L'autre manière de prendre femme est de la ravir à son père, ou à son mari, soit à cause de sa rare beauté, soit parce

(*a*) Ainsi l'ordonnait la loi de Moïse, *Deutéronome*, ch. xxv, v. 5. « Lorsque deux frères demeureront ensemble et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du défunt n'en épousera point d'autre que le frère de son mari, qui la prendra pour femme et suscitera des enfants à son frère. Et il donnera le nom de son frère à l'aîné des fils qu'il aura d'elle, afin que le nom de son frère ne se perde point en Israël. »

que son mari la maltraite. Mais ensuite si celui-ci la trouve, il la tue sans pitié ; aussi le ravisseur l'emmène-t-il au loin, et tâche de se soustraire à tout jamais à la présence de l'offensé.

8. La beauté est pour la jeune Australienne une source de mésaventures et pour son pays natal une vraie calamité. Après avoir peut-être passé ses premières années en compagnie d'un homme âgé, elle risque d'être furtivement enlevée par un jeune homme qui ne manque pas de la tuer, s'il la trouve récalcitrante; ou bien à peine se sont écoulés quelques mois depuis son enlèvement, qu'un second ravisseur la transporte encore plus loin parmi des peuplades inconnues et à des centaines de milles de ses parents. De là il résulte que celui qui a une belle femme ne lui permet jamais de s'éloigner d'un pas. Dans les réunions nocturnes il ne souffre pas qu'un autre lui adresse la parole ; en somme il est sur ses gardes autant que le peut être un mari vieux et jaloux, et la méthode qu'il emploie pour la corriger est si barbare, qu'il arrive bien souvent que, pour un seul regard indiscret, il lui traverse une jambe de son *ghici,* qu'il lui casse la tête de son *dauac* et lui prodigue mainte autre tendresse de ce genre.

Souvent de grands désastres et des pertes considérables dans les combats occasionnés par l'enlèvement de ces Hélènes sauvages, retombent sur le pays d'où elles viennent; il faut dire néanmoins, pour l'honneur de la vérité, que le plus souvent elles n'en sont que les causes innocentes, et pour elles la beauté n'est qu'un don fatal. L'état d'esclavage dans lequel toutes sont retenues est vraiment déplorable. La seule présence de leurs maris les fait trembler, et la mauvaise humeur de ceux-ci se décharge souvent sur elles par des coups et des blessures. Je me suis trouvé souvent dans l'obligation de m'interposer pour

plus qu'un tiers de pouce : à l'endroit le plus épais, ou au milieu, ils pratiquent une ouverture, qui sert pour le manier. La surface extérieure, d'une extrémité à l'autre, est ornée de lignes parallèles faites de dents de kanguroo et dont l'une est peinte en blanc, les autres en rouge. Le bois employé pour cette arme défensive est d'une grande légèreté et très-rare dans toute la contrée. L'arbre dont j'ignore le nom est petit; ses feuilles ressemblent quelque peu à celle du pin, et conservent toujours une couleur d'un vert aussi vif que quelque arbre que ce soit, au moins dans cette portion du territoire occidental.

5. On appelle *dauac* un morceau de bois cylindrique long de deux pieds, sur quatre pouces de circonférence, de forme ovale à l'extrémité; très-dur et très-pesant. Un coup médiocre de *dauac* à la tête étend par terre l'homme le plus fort. Quelques Australiens n'en font que trop usage, surtout envers leurs femmes. Ils le lancent contre leurs ennemis quand ils se battent, contre les petits animaux qui fuient, comme le kanguroo-rat, ou au milieu des compagnies d'oiseaux.

6. La forme du *coccio*, ou marteau, rappelle à certains égards la hache et le maillet emmanchés ensemble au bout d'une même tige, excepté que la matière est différente. Au bout d'un petit bâton ayant un peu moins d'un pied et de la grosseur du petit doigt, ils unissent par le moyen de la gomme de xanthorrhea, qui est une résine des plus tenaces, deux pierres, dont l'une applatie sert comme de maillet, et l'autre tranchante fait office de hache. Avec cet outil ils ouvrent les arbres creux où se cache le gibier, ils font des entailles pour poser le pied en montant aux arbres les plus hauts, ils fabriquent leurs armes, ils brisent les os des kanguroos et autres animaux, pour en retirer la moelle et la manger ou s'en frotter le corps; enfin ils s'en

servent pour mille autres usages. Les pierres qui composent cet outil sont d'un granit très-dur et de couleur grise, qui ne se trouve que le long des côtes. Quand le morceau de gomme, de la grosseur d'un citron médiocre, a été réduit en pâte par l'action du feu, ils y enfoncent jusqu'à mi-épaisseur la pointe embrâsée du manche en bois, et, de chaque côté de ce manche, ils engagent dans la gomme les deux pierres qu'ils ont aussi fortement chauffées. La dureté et la ténacité de ce mastic rend le *coccio* tout aussi utile que le marteau européen. La manière de porter le *coccio* est la même pour tous les sauvages : ils le placent toujours entre le dos et la ceinture, de manière que le manche vient s'y loger naturellement, sans causer aucune gêne.

7. Le *mangart,* ou *tabba,* des sauvages, répond à notre couteau. Il est composé d'un petit morceau de bois mince, long d'un peu plus d'un demi-pied; rendu tranchant par une série de petits cailloux, formant comme une scie, ainsi que je l'ai dit en parlant de la troisième espèce de ghici. Avec cet outil tranchant l'Australien écorche les animaux, coupe en morceaux la viande et s'en sert à mille autres usages.

8. La *uàna* est l'unique arme offensive et défensive des femmes. Elles savent la manier supérieurement, lorsqu'elles amassent dispute entre elles; tandis que dans ces cas-là les hommes se contentent de les regarder faire, et rien de plus. C'est un énorme bâton, long de neuf à dix pieds et d'environ six pouces de grosseur. Du côté le plus gros, il a une pointe durcie par l'action du feu; avec laquelle les femmes creusent la terre pour découvrir les terriers de certains animaux, ou des racines bonnes à manger. Avec leur *uàna* encore elles détachent l'écorce des arbres pour la construction des cabanes; elles font des

peau est tourné en dedans; c'est le contraire quand il pleut. Quand on est assis, le manteau sert de coussin; et quand on dort, de matelas ou de couverture. Dans les nombreuses occasions où, dormant au milieu des bois, nous étions surpris par une pluie torrentielle, les sauvages creusaient immédiatement des trous, d'environ un empan de profondeur, où ils se couchaient à l'aise deux à deux, se couvrant de leurs manteaux, et ils étaient ainsi parfaitement à l'abri des averses, tandis que moi, quoique enveloppé de ma capuce, je subissais toutes les injures du mauvais temps.

Au témoignage de tous les voyageurs, l'usage du manteau est commun à tous les Australiens dans la forme que j'ai décrite, hormis à ceux qui habitent entre les tropiques, et qui n'en font nullement usage.

Les manteaux des sauvages qui habitent près des établissements européens sont d'ordinaire mesquins et petits; de sorte qu'ils ne vont pas à mi-cuisse, et ont moins l'air de manteaux que de lambeaux de peau, tandis que ceux qui sont portés par les habitants de l'intérieur vont presque à mi-jambe, amples et bien drapés, de manière à n'avoir rien à envier à nos redingottes.

CHAPITRE VII.

1. Les Australiens occidentaux possèdent plusieurs outils et plusieurs armes, savoir : le *ghici*, le *miro*, le *calè*, l'*unda*, le *dauac*, le *coccio*, le *mangart* ou *tabba*, et la *uana*.

Le *ghici* ou lance, est une pique longue de neuf à dix pieds anglais, ayant un peu plus d'un pouce de grosseur, et pointue par le bout le plus gros. Ils en ont de trois sortes et chacune a son nom propre : l'une pointue seulement, l'autre avec un croc pour saisir, et la troisième garnie de tout petits cailloux fixés dans le bois avec de la gomme, de manière à former comme une scie, mais non avec un croc comme dans le cas précédent. Les premiers *ghicis* servent dans les escarmouches légères, et un sauvage regarde toujours comme une blessure de peu d'importance un coup de ce ghici, qui aura seulement percé la cuisse jusqu'à l'os, ou bien d'outre en outre. Les seconds *ghicis* se distinguent par une petite cheville de bois, mince, large d'un demi-pouce, ajoutée à l'extrémité pointue. Cette cheville, qui n'a pas plus de deux pouces de long, est placée justement en sens inverse de la pointe du *ghici,* liée fortement avec des nerfs de queue de kanguroo, et à moitié recouverte de gomme de xanthorrhéa. Ces ghicis servent pour le combat, pour la chasse, pour prendre les animaux qui se trouvent dans les arbres creux, comme aussi pour cueillir la gomme sur les plus hautes branches, atteindre les nids des oiseaux et certaines fleurs qui contiennent un suc agréable au goût. Quant aux autres *ghicis,* après en avoir aiguisé la pointe comme aux premiers, l'avoir durcie au feu comme aux seconds, ils y appliquent une couche de gomme dans une longueur de trois ou quatre fois la main, et ils y fixent, en une seule rangée, des cailloux tranchants (ou même des fragments de verre, comme font ceux des environs des établissements européens), sur une longueur quelquefois de plus d'un empan. L'usage de ces *ghicis* est toujours homicide, et quand ils les tiennent en main ou qu'ils en fabriquent, c'est une preuve qu'ils craignent d'être attaqués ou qu'ils veulent attaquer quelqu'un. La hampe du

ghici, vers son extrémité la plus mince et opposée à l'extrémité pointue, est percée d'un trou qui sert pour fixer l'arme sur le *miro* et la lancer au loin.

2. Le *miro* est une pièce de bois de figure ovale, longue de plus de deux pieds, large d'un demi-pied, ou même de moins, terminée en pointe obtuse vers les deux extrémités. On le fabrique comme tous les outils, avec la hachette de pierre; et quoique cette hachette soit un instrument très-imparfait, les sauvages s'en servent avec une merveilleuse adresse. A l'une de ses extrémités le *miro* est armé d'une petite cheville cylindrique, formant crochet, liée avec des nerfs de kanguroo et consolidée avec de la gomme; on introduit cette cheville dans le trou du ghici quand on veut le lancer. A l'autre extrémité du *miro* se trouve une espèce de poignée en gomme, que la main embrasse avec le ghici avant et au moment même de le lancer; sans jamais lâcher le *miro*, qui reste toujours en main pour lancer de nouveaux ghicis. Dans cette gomme est fixée une dent de kanguroo, ou un caillou tranchant, qui sert à aiguiser la pointe du ghici. Les sauvages avec cette planchette donnent au ghici une grande force et peuvent ainsi frapper au loin et à coup sûr: ils ne s'en servent qu'avec la main droite. J'ai vu des sauvages atteindre à la distance de 50 pas, le cou d'une bouteille placée comme but: et à cette distance le trait a encore la force de percer d'outre en outre la poitrine d'un homme.

3. Le *calè* est un morceau de bois façonné en demi-cercle à ceintre surbaissé, de deux pieds environ de contour, d'une largeur de deux pouces et d'une grosseur d'un pouce. Durant la mêlée ils le lancent au milieu des ennemis, et ils sont assurés que n'importe où il frappe il blesse gravement. Ils l'emploient particulièrement à la chasse des oiseaux, lesquels, pour échapper à un si étrange ennemi,

font mille tours et détours avec une rapidité extrême. Mais il est rare que le *calè* manque d'en abattre quelques-uns quand ils vont par troupes. Les sauvages le lancent aussi par passe-temps ou de jour ou de nuit : en pareil cas ils choisissent une plaine sans arbre, et s'y exercent à le lancer avec beaucoup de force et d'aisance, n'employant pour cela que trois doigts seulement. Au sortir de la main de l'Australien on dirait qu'il touche terre; ensuite tournoyant sur lui-même et décrivant de larges cercles, il s'élève à une grande hauteur, et retombe au point même d'où il est parti; en sorte que le sauvage qui le lance est souvent obligé de quitter le poste, s'il ne veut pas être dangereusement blessé. La nuit ils mettent le feu à l'une de ses extrémités, et alors il fait beau le voir comme un point lumineux roulant sur lui-même, former des milliers de petits cercles et de jets d'étincelles. Le bois employé pour la fabrication du *calè* est presque exclusivement celui des acacias, lesquels ne prospèrent pas dans les terrains sablonneux; et voilà pourquoi les sauvages de Perth, comme tous ceux des côtes de la mer, en font peu usage. Mon Bigliagoro et les autres sauvages de la Nouvelle-Nursie, toutes les fois qu'ils faisaient le voyage de la capitale y portaient un bon nombre de *calè*, et recevaient en échange de la terre rouge dont ils font grand cas pour se peindre le corps, et qu'ils appellent *uilghi*. Bigliagoro ne s'en servait pas pour lui-même, mais il en faisait cadeau à ses amis.

4. Ils ont une espèce de bouclier, connu sous le nom de *unda*, qu'il emploient non pour se couvrir en le tenant immobile, mais pour détourner le ghici ennemi; ce qu'ils font adroitement de la main gauche. C'est un engin qui forme une légère courbure, long de trois ou quatre pieds, large de trois pouces, de l'épaisseur de trois autres pouces au centre, diminuant d'épaisseur vers l'extrémité, où il n'a

trous en terre, afin d'y planter les pieux nécessaires pour cette construction ou autres usages.

9. Finalement la vie domestique de l'Australien exige un bien petit mobilier, en sorte que lorsqu'il abandonne avec sa famille, le lieu où il a passé la nuit pour se transporter ailleurs, le *cuttu,* ou sac de peau de kanguroo (objet de première nécessité pour une femme) porté à dos et lié au cou de l'épouse, suffit pour contenir tout son avoir. Le lecteur me permettra de passer en revue une à une toutes les pièces du mobilier ordinaire d'un sauvage australien. Ce sont : une provision de gomme de xanthorrhéa (mastic indispensable à mille usages), des pierres pour les marteaux, pour les *ghicis,* pour les couteaux, pour pétrir les écorces d'arbres, celles-ci du poids chacune de quatre livres au moins ; en outre quelques autres pierres que les *boglias* leur persuadent avoir extraites du corps des malades ; une suffisante quantité de *menna,* ou gomme d'acacia dont ils sont avides, des nerfs de kanguroo pour divers usages, de la craie ou du gypse de diverses couleurs pour se peindre le corps, quelques morceaux de bois concave en guise de tasses pour boire, de la laine d'opossum, de petits cordons, des plumes de divers oiseaux, des peaux de kanguroo non encore apprêtées ; de plus un sac de réserve, de la graisse pour s'en frotter, une provision de racines et d'écorces d'arbres dont ils se nourrissent, des dents de kanguroo pour le miro, un ou deux os pour ornement de nez ; joignez à cela que la femme porte en outre d'ordinaire un petit enfant dans un autre sac, aussi sur son dos et suspendu à son cou. Or, l'enfant allongeant la tête sur l'épaule gauche, tête le sein du même côté ; tandis qu'un autre plus âgé, c'est-à-dire de deux ou trois ans et que la mère porte à califourchon, tête de l'autre côté s'inclinant un peu sur

l'épaule droite. Pendant que la femme chemine avec toute cette charge, l'homme marche devant sa famille, portant seulement ses armes de la main gauche, marchant d'un air altier et arrogant, attentif à examiner tout objet qu'il rencontre pour se procurer de la nourriture : il concentre vers ce but l'usage de tous ses sens ; et l'homme, dans l'état sauvage, en jouit à un degré dont il nous est presque impossible de nous faire une idée. Effectivement l'Australien aperçoit distinctement un oiseau sur la cime des arbres les plus hauts et les plus touffus ; un kanguroo qui se cache parmi les xanthorrhéas, ou parmi des broussailles, à un mille et plus de distance, l'empreinte imperceptible des griffes du plus petit quadrupède ; et beaucoup d'Européens perdus au milieu des forêts auraient péri infailliblement, si leurs traces n'avaient été retrouvées, grâce à l'extrême finesse de l'organe visuel des sauvages.

10. L'occasion s'offre à propos ici de raconter un trait de ce genre qui eut lieu dans notre mission. Un jeune Européen d'environ douze ans, qui était avec nous, fut chargé un matin de garder les bœufs qui paissaient à environ deux cents pas du couvent. En suivant le bétail, il s'éloigna et s'égara de telle sorte, qu'il ne sut pas retourner à la mission à l'heure fixée pour le déjeuner. Inutilement nous nous lassâmes à le chercher pendant toute la journée. Le lendemain matin, accompagné de deux sauvages dont les noms étaient *Medémera* et *Munanga*, ayant pris les provisions suffisantes, je m'avançai à travers les bois bien résolu de ne pas revenir à la mission sans lui. Le point de départ des deux Australiens fut celui où la veille nous avions retrouvé les dernières traces du jeune garçon ; en sorte que les ayant tout de nouveau retrouvées, ils se mirent à les suivre à la course, mais si rapidement que si je n'eusse été à cheval,

je n'aurais pu leur tenir pied. De temps en temps ils s'arrêtaient; montant sur les arbres, ils exploraient chaque détail selon leur coutume, ou bien, courbés vers la terre, d'après l'inspection des traces ou même de la fiente du bétail, ils reconnaissaient à merveille et m'indiquaient l'heure à laquelle le petit garçon et les bœufs étaient passés dans ces bois, et même à quelle distance de nous ils étaient encore. Jusqu'au coucher du soleil mes bons sauvages avaient cheminé sur ces traces imperceptibles, comme sur une route battue, mais alors nous arrivâmes à un sol pierreux où toute idée de trace disparut; en sorte que l'obscurité venant, il nous fallut faire halte. Nous passâmes la nuit à pousser des cris qui allaient jusqu'aux nues, et particulièrement les *cùi* des sauvages, qui bien certainement, dans le calme de la nuit, devaient s'entendre à la distance de trois milles; mais nous fûmes constamment déçus de l'espoir d'entendre une réponse de l'enfant. A peine l'aube du jour avait paru que nous voilà de nouveau à la recherche de la trace perdue. Au bout de quelques heures d'investigation, mes sauvages trouvèrent une petite pierre dérangée de sa place. Ce fut là pour eux un indice suffisant de la direction que nous devions prendre; et de ce côté aussitôt ils se mirent à courir sans recherches ultérieures. Ayant fait trotter ma monture pendant environ trois heures, sans apercevoir le moindre indice certain de la direction à prendre, je leur demandai s'ils retrouvaient la trace sur les pierres. Ils me répondirent que oui. Comme néanmoins j'en doutais fortement, je m'arrêtai, et voulus en avoir la preuve. — Voici, me dirent-ils; observez ce sable fraîchement remué. — Je descendis de cheval, j'observai attentivement le sable en question, mais il me fut impossible de distinguer si même il avait été remué. — Marchez un peu plus, reprirent-ils, et nous

vous ferons observer une autre trace plus facile à remarquer. — En effet, au bout d'un autre mille, sur une grosse pierre, j'aperçus parfaitement marqués sur un peu de sable, trois clous seulement dont les souliers de l'enfant étaient armés. Nous sortîmes enfin de ce terrain difficile, pour entrer dans un meilleur, où les Australiens s'efforçaient de me faire observer que des feuilles de xanthorrhéas avaient été déchirées par la main de l'enfant et non par les bœufs qui en sont avides. Quant à moi je confessai mon impéritie ; je n'y connaissais aucune différence, et eux ne pouvaient se persuader que je fusse à ce point inexpérimenté sur de pareilles choses. A peine eûmes-nous découvert l'endroit où les bœufs avaient reposé la seconde nuit, et tout à côté le lit d'herbes que s'était fait l'enfant, que les sauvages, quittant la direction suivie jusqu'alors, se mirent à crier : « Le voici, le voici, mort et dévoré par les chiens ! » Mon sang se glaça à ce cri, et peu s'en fallut que, m'évanouissant, je ne tombasse de dessus mon cheval. Mais nous étant approchés de plus près, nous vîmes que ce n'était qu'un amas d'os d'un grand kanguroo dévoré par les chiens sauvages. Ayant repris cœur, nous suivîmes notre première direction. Vers midi de notre seconde journée, troisième depuis que l'enfant s'était égaré, après que nous avions parcouru plus de 40 milles, mes deux Australiens, comme extasiés, s'arrêtèrent tout à coup, et j'en fis autant, mais sans connaître leur motif. Après cinq minutes d'immobilité ils poussèrent l'un après l'autre un *cùi* si fort, que c'était à se faire entendre de l'homme le plus sourd de la terre ; après quoi ils continuèrent à demeurer immobiles dans le même lieu et comme dans l'attente d'une réponse. Pour moi je n'entendis que le chant d'innombrables perroquets et autres oiseaux ; mais eux se prirent à courir dans la même direction, en me disant

qu'ils avaient entendu la voix de l'enfant. Je le crus, et je mis mon cheval au galop. Les paroles ne sauraient exprimer ma consolation, alors que je vis de loin le pauvre *Jeffres*. Je descendis de cheval, et la voix me manquant par l'excès de ma joie, je l'embrassai, lui baignant le visage de mes larmes, après l'avoir déjà pleuré comme mort. Comme je lui demandai quelle était la direction de sa marche, il me répondit : la mission ! Et tout au contraire il s'en éloignait à chaque instant davantage, comme il arrive d'ordinaire à ceux qui s'égarent. Ce qu'il y a de plus sage à faire quand on a perdu son chemin au milieu des bois, c'est de revenir sur ses propres traces, et de ne pas s'aventurer plus outre. Que si la nuit survient, il faut construire une cabane, et au lever du jour se mettre à la recherche du sentier perdu, avec la précaution pourtant de marquer la trace de ses pas par de fortes empreintes sur le sol, ou de tout autre manière facile à remarquer, afin que si l'on ne retrouve pas son chemin, on soit du moins assuré de l'endroit où on l'a perdu, et qu'on laisse à ceux qui iront à la recherche un moyen plus facile de venir au secours. Il est encore bon de faire entendre de temps en temps des cris forts et prolongés, et souvent répétés. Mon petit garçon me dit qu'il s'était recommandé à la B. Vierge en récitant le saint rosaire chaque soir, comme il avait coutume de faire avec nous à la mission, et de plus de temps en temps dans la journée. « Ce matin, ajouta-t-il, en reprenant ma route, je me sentais si faible que je ne pouvais plus me tenir sur mes pieds (notez que c'était le troisième jour de complète abstinence). Je pris mon rosaire, et je n'en avais pas encore récité la moitié, lorsqu'un gros oiseau poursuivi par un aigle vint se réfugier auprès de moi ; en sorte que je le pris déjà à demi mort, et je l'aurais mangé quoique cru pour prolonger ma vie. A cette pre-

mière grâce de la bonne Vierge, reprit l'enfant, est venue se joindre cette autre. Après avoir une autre fois récité le rosaire, j'allais m'étendre par terre (et ce pouvait être pour la dernière fois) lorsque j'ai entendu les cris des sauvages, et je vous ai aperçu sans vous reconnaître à raison de mon extrême faiblesse. Louée et remerciée à jamais soit la puissante mère de Dieu, puisqu'à son intercession, sans aucun doute, je dois mon existence. » En même temps mes Australiens, satisfaits du succès de leurs pénibles courses, ne cessaient de répéter : *Nunda chiena : n-alla cienan-an, nunda tonga but,* c'est-à-dire : « Vous avez vu ; nous l'avons retrouvé ; vous ne savez pas le faire. » Et en vérité ma vue, quoique bonne, demeure bien au-dessous de l'exquise finesse de la leur.

Ils n'ont pas l'ouïe moins subtile que la vue. Un Australien entend le pas d'un cheval à un mille de distance ; aussi est-il difficile de le surprendre ; il distingue le bruissement d'une feuille d'avec le passage de l'oiseau le plus léger. Il a aussi l'oreille parfaitement juste et organisée pour la musique, et, de sa voix claire et argentine, il peut exécuter et soutenir longtemps à l'unisson les chants européens, quoique pour lui les motifs de notre musique soient bien inférieurs aux siens. Il ne nous est pas inférieur pour l'odorat et la délicatesse du goût, quoiqu'il y ait chez nous plus de recherche. Mais les Australiens l'emportent de beaucoup sur nous par le tact. Souvent lorsque de nuit je voyageais en compagnie de l'un d'eux, celui-ci se guidant par la trace du char, souvent très-incertaine et qu'il ne distinguait qu'avec le pied, me conduisait aussi sûrement qu'en plein jour.

CHAPITRE VIII.

1. La vie du superbe seigneur des bois australiens est une chasse continuelle, pour satisfaire ou à son besoin, ou à sa gloutonnerie. La chasse varie selon le gibier et selon les saisons ; voilà pourquoi je traiterai de chacune à part.

Chasse au kanguroo (*a*). Lorsque le soleil est au-dessus de l'horizon depuis plus d'une heure, le sauvage s'enfonce dans les bois portant dans sa main gauche trois ou quatre *ghicis*, le *miro* dans la main droite, le *calè* et le *dauac* fichés entre le corps et la ceinture sur le flanc gauche, le *coccio* par derrière en la manière déjà décrite. Toute sa famille le suit : la femme avec le nourrisson dans le sac, quelquefois avec un autre à califourchon, la *uana* dans la main droite et ordinairement un tison allumé dans la main gauche. L'homme précède la femme de 80 ou 100 pas, et s'il y a plusieurs femmes, ou si la famille est nombreuse, on marche à la file. Il n'est rien qui échappe à la perspicacité de l'Australien. La terre et le ciel, les arbres les plus hauts, les plus humbles buissons, les plaines, l'eau, les montagnes, il embrasse tout de son regard perçant. A peine entend-il un bruit inattendu qu'il s'arrête comme extatique, et toute son âme passe dans ses yeux et dans ses oreilles. Alors ceux qui le suivent se jettent à terre, osant à peine lever la tête et observer le mouvement du chasseur. Celui-ci, supposé qu'il ait avisé un kanguroo, s'accroupit et, rasant presque la terre, il va se mettre

(*a*) Voyez Appendice, Chapitre II, Mammifères.

sous le vent; puis, d'arbre en arbre, il s'approche de l'animal qui paît tranquillement, tant qu'enfin il se plante de front devant lui. Si le kanguroo entend le plus léger bruit, il se dresse sur les deux jambes de derrière et sur la queue, il jette un regard soupçonneux de côté et d'autre, et ne craint pas l'homme qui est là devant lui, parce qu'il le prend peut-être pour un tronc d'arbre carbonisé, ou pour tout autre objet inanimé. Le sauvage en ce cas demeure immobile, mais de telle manière que ni les paroles ne suffisent pour en donner une idée, ni jamais Européen n'a vu homme au monde imprimer par la force de sa volonté une telle immobilité à ses membres : on dirait plutôt une pierre informe qu'une statue inanimée ; aussi le kanguroo n'apercevant rien qui puisse le troubler continue de paître. Alors l'Australien, s'il se trouve encore loin de l'animal, s'élance le corps et le bras gauche tendu, le bras droit en mesure de lancer le *ghici*, et n'ayant que les jambes seules en mouvement, et il continue ainsi jusqu'à ce qu'il lâche le coup et perce d'outre en outre la bête. Quelquefois le kanguroo fait mine de vouloir se défendre, et alors le sauvage lui lance d'autres *ghicis*, et les femmes elles-mêmes courent l'achever à coups de *uana*. J'ai assisté souvent à cette chasse et je puis affirmer que la dextérité et la constance du sauvage méritent tout éloge.

Il arrive souvent qu'un jeune Australien ne retourne pas à ses feux de trois ou quatre jours, c'est-à-dire tant qu'il n'a pas tué un kanguroo qui était parvenu à lui échapper, vu qu'une telle mésaventure lui ferait perdre le renom de brave. Que si le kanguroo est trop pesant, ou l'endroit dans lequel il l'a abattu trop éloigné, il le suspend à un arbre, le couvre de branches, et retourne en donner avis à sa famille. C'est chose merveilleuse à voir que la sagacité avec laquelle un autre sauvage, avec très-peu de signes et

adhérente ou non ; car dans le premier cas, c'est signe que l'animal est passé par là depuis un certain temps ; dans le second, c'est signe qu'il n'est monté que depuis peu. Les traces des griffes dirigées en haut, ou en bas, conjointement avec l'épreuve dont je viens de parler, indiquent au sauvage si l'opossum reste caché dans l'arbre. Dans ce cas il fait une entaille dans l'écorce avec son *coccio* (sa hachette), à la hauteur où peut atteindre le pied gauche (environ cinq empans) ; ensuite il en fait un autre plus haut pour placer le pied droit, et ainsi il a une échelle pour monter jusqu'à la naissance des branches. Supposé que l'arbre où est l'opossum soit de trop difficile accès, et que tout auprès il y en ait un autre plus facile à escalader, il monte sur ce dernier, et là où les branches se rapprochent il place, en guise de pont, un bâton et passe dessus avec beaucoup d'agilité. Mouillant ensuite avec un peu de salive l'extrémité percée de son *ghici*, il s'assure si un opossum est réellement caché dans le creux de l'arbre, et il ne doute nullement de sa présence s'il rapporte au bout de son *ghici* quelque brin de laine ; alors il retourne son arme du côté de la pointe, perce et tire à lui l'animal et quelquefois toute une nichée d'*opossums*, les uns après les autres. Si le sauvage s'aperçoit que l'arbre est creux jusqu'à terre, il tâte avec son *coccio*, en frappant, pour connaître à quelle hauteur se trouve l'animal, et il est à cet égard praticien si expérimenté que du même outil il perce un trou à l'endroit même où se trouve l'animal, en sorte qu'il le prend avec la main, et le tue immédiatement, en le frappant deux ou trois fois contre l'arbre même. Si le sauvage n'a pas faim il suspend son gibier par la tête entre sa ceinture et le flanc gauche, et continue ses excursions. Pour cette chasse ils choisissent les temps pluvieux, parce qu'alors les traces de l'opossum sont plus faciles à constater sur l'écorce ; ils choisissent encore les

nuits où il fait clair de lune. L'opossum sort la nuit de son gîte, et s'en va paissant d'arbre en arbre ; alors le sauvage avec le ghici et le dauac dans la main droite, et un tison allumé dans la main gauche, explore les arbres un à un. Le mouvement que fait l'animal en passant d'une branche à l'autre, et qui pour l'Européen serait imperceptible, avertit de sa présence le chasseur australien, et celui-ci aussitôt, déposant le feu, et fixant à sa ceinture le ghici et le dauac, monte à l'arbre jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'opossum, lequel, après de vains efforts et des ascensions réitérées jusque sur les plus hautes branches, finit par être atteint de l'une des deux armes, et ensuite précipité contre terre, où le chasseur achève de le tuer. Cette chasse est très-estimée chez eux, et ils s'y portent quelquefois en chantant, et toujours avec grande joie, comme s'ils allaient à une fête. L'opossum une fois pris, on lui arrache les intestins et la laine, et après avoir enfermé cette laine dans le thorax vide de l'animal, ils s'en servent ensuite pour fabriquer de petits cordons pour leurs ceintures, etc. Ils tordent ces cordons avec un outil semblable à une petite croix, mais avec un second croisillon à la même hauteur que le premier et qui le coupe à angle droit : avec cet instrument ils filent à merveille la laine d'opposum, la seule qu'ils emploient pour cet usage, et ils en font des cordons d'abord simples, ensuite doubles, si bien retors qu'on ne peut les rompre facilement. Ils mettent ensuite l'opossum sans l'écorcher sur les charbons ardents, et quand il est rôti de tous les côtés, c'est un morceau assez appétissant même pour le palais d'un Européen. Ces animaux ont un léger fumet de soufre tant vivants que morts ; odeur qui disparaît complétement quand ils sont rôtis.

5. *Chasse au dingo* (*a*). — Je n'ai pas eu l'occa-

(*a*) Voyez Appendice, Chapitre II, Mammifères.

sion d'en être témoin; mais les sauvages m'ont assuré qu'ils surprennent les petits dans le gîte, et que s'ils ne sont pas bien nourris ils les confient à leurs femmes, afin qu'elles les allaitent jusqu'à ce qu'ils soient plus forts, affirmant que rôtis ils sont un mets délicat. Une seule fois j'ai vu tuer un chien déjà grand, qui pourtant ne fut pas mangé, parce que lui ayant tâté le bas-ventre de la même manière que les Européens tâtent la queue des brebis, ils ne le trouvèrent pas assez gras.

6. *Chasse à l'émou.* — Cet oiseau peut s'appeler l'autruche du continent australien (*a*). Sa marche est si précipitée, qu'il parcourt plus de cinq milles à l'heure. Le sauvage chassant l'émou, a coutume de se couvrir la figure avec une espèce de bouclier fait de branches vertes, qu'il tient de la main gauche, en le secouant légèrement, comme une branche agitée par le vent, pendant que du bras droit il tient le *ghici* fixé dans le *miro* et prêt à le lancer; il s'approche tout doucement et à demi accroupi vers l'émou, et lorsqu'il croit être à portée, il lance le ghici de toute sa force. Il est rare que l'oiseau tombe du premier coup; en général il fuit traînant avec lui l'arme dont il est percé; mais le sauvage criant toujours à plein gosier *au, au, au*, ne cesse de le suivre à la trace, jusqu'à ce qu'il le voit tomber épuisé de sang et de forces. Quand un sauvage trouve un nid d'émou, dont les petits sont déjà couvés, il construit tout auprès une petite cabane de branches vertes, sous laquelle il se tient en embuscade tout le jour, attendant avec une indicible patience le retour des oiseaux à leur nid, et il recommence ainsi jusqu'à ce qu'il ait tué les père et mère et toute la petite famille.

Les plumes de l'émou sont très-estimées parmi les sauvages, et surtout celles qui forment la queue, et qui sont

(*a*) Voyez Appendice, Chapitre III, Ornithologie.

plus longues que les autres. Aussi à peine l'émou est-il tué, qu'ils les lui enlèvent avec soin, pour en faire des panaches qu'ils se mettent sur le front ou au bras dans leurs fêtes les plus solennelles.

L'émou fournit aussi une quantité considérable de graisse, qui se trouve tant dans les intestins que le long du dos. La graisse des intestins, qui est aussi un excellent remède, est réservée pour s'en oindre le corps, ou bien ils l'avalent aussitôt après l'avoir extraite. L'émou est du poids de 70 à 80 livres, ou même plus ; ses œufs en conséquence sont tels qu'un seul équivaut à vingt œufs de poule. Lorsque le sauvage les fait cuire sur la cendre chaude, il en perce d'abord la partie supérieure, et de temps en temps avec un petit bâton il remue le contenu, afin que la chaleur se propage uniformément. Les œufs des autres oiseaux sont avalés crus. La manière de rôtir l'émou est la même que pour le kanguroo.

7. *Chasse au canard et autres volatiles.* — Lorsque le sauvage a remarqué que des canards fréquentent un réservoir d'eau, il se munit de branchages verts comme pour l'émou. Arrivé à portée il se découvre, et au moment où les canards prennent leur vol, il lance au milieu d'eux son *dauac* et même son *calé*, et rarement il manque d'en tuer ou d'en blesser beaucoup. S'il trouve de jeunes canards, il les tue à coups de bâton en les poursuivant dans l'eau, ou au travers des bois, et de cette sorte un jour Bigliagoro et moi nous en tuâmes treize. Les manières de les préparer sont de les faire cuire sous les cendres chaudes, de les présenter à une certaine distance devant un brasier, et enfin de leur remplir de cailloux rougis le thorax : ainsi en peu de temps les sauvages obtiennent un rôti d'un goût très-délicat.

Les perroquets de toute espèce vont toujours à la pâture en compagnies plus ou moins nombreuses. Le sauvage s'ap-

proche de l'endroit où ils sont avec précaution, et d'arbre en arbre. Comme les perroquets posent toujours sur les plus hautes cimes des arbres voisins plusieurs sentinelles, celles-ci, à mesure qu'elles voient approcher le sauvage, se mettent à criailler d'une manière épouvantable, et à se concentrer vers le champ où la troupe cherche sa pâture, et aussitôt la troupe avertie du danger se lève en masse. Au moment même où elle prend le vol, le sauvage, pour donner plus d'élan à son bras, fait à la course six ou huit pas en avant, et lance le *calè* au milieu de la multitude. Difficilement les perroquets peuvent se garer d'un ennemi aussi terrible pour eux, et qui par ses perpétuels tournoiements sur lui-même, déjoue leur fuite rapide et tortueuse. Il suffit d'ailleurs au sauvage d'en frapper un seul, pour que ses cris arrêtent tout court la fuite des autres, qui se mettent à voler autour de lui comme pour le secourir. Alors le sauvage peut en frapper à peu près autant qu'il en veut prendre.

Egalement encore, lorsqu'en été le peu de sources qu'on rencontre dans les bois sont desséchées, et qu'il reste bien peu d'eau dans quelque réservoir, le sauvage creuse un petit fossé où il fait couler une partie de l'eau du réservoir, et se cache tout auprès sous quelques branchages. Les oiseaux viennent boire dans le fossé dont l'eau est un peu plus claire et un peu plus fraîche que celle du réservoir, se posant sur des rameaux verts que le sauvage a préparés tout exprès; puis lorsqu'il est parvenu à en blesser un, il le suspend à une branche voisine, et l'excite à criailler pour lui servir d'appeau Les perroquets et autres oiseaux accourent en grand nombre attirés par le vacarme; et le chasseur qui se tient immobile et caché, frappe à l'improviste et à coup sûr; en sorte qu'en peu d'heures il peut tuer jusqu'à plus de cent oiseaux. L'émou même et le kanguroo

peuvent quelquefois être tués de la sorte, quand la soif les force à s'approcher du réservoir.

8. Les aigles et autres oiseaux de proie font leurs nids sur les cimes bifurquées des arbres les plus hauts tout à la fois et les plus gros. Le sauvage, d'un coup de *ghici*, traverse par le milieu le nid et souvent aussi l'oiseau qui était en train de couver. Si l'oiseau n'est pas blessé et prend son vol, il lance après lui le *calè* et le *dauac*, et bien souvent il le tue.

9. La manière de prendre les serpents et les lézards n'a rien de particulier ; je dirai donc seulement que lorsqu'un de ces animaux aperçoit le sauvage il s'enfuit sous terre ou dans le creux d'un arbre ; mais presque toujours il est atteint et tué ; puis on le fait griller à petit feu ; enfin pour le manger on lui ôte la peau, et on obtient ainsi une chair blanche qui diffère bien peu de celle du poulet, et a aussi bon goût que le poisson le plus délicat, particulièrement la chair du lézard appelée par les colons *guana*.

10. Dans le voisinage de la Nouvelle-Nursie on ne trouve ni fleuves, ni lacs, ni mer ; aussi toute la pêche que font les sauvages de ces quartiers se réduit-elle à prendre avec la main, quand la chaleur a fait baisser les eaux de quelque réservoir, de petits poissons qu'ils appellent *uèbe*, ou encore des grenouilles et des crapauds, qu'ils mangent ensuite rôtis. Mais les sauvages voisins de la mer se servent pour la pêche de filets fabriqués avec des herbes filamenteuses, et si bien tressés que la première fois que j'en vis un, apporté à la mission par un sauvage qui était allé visiter des amis, j'eus de la peine à me persuader que ce pût être l'ouvrage d'un Australien ; mais il m'assura qu'il en avait vu faire de bien plus grands. Me trouvant une fois à Perth, je remarquai des sauvages qui pêchaient dans le fleuve Swan avec beaucoup de sagacité et beaucoup

d'adresse. Ils étaient au nombre de neuf et tenaient en main le *ghici*, porté haut en avant, mais sans le *miro*. De temps en temps l'un d'eux faisait halte, tandis que les autres formaient un cercle parfait, concentrant ainsi au milieu d'eux une grande quantité de poissons. Ensuite ils rompaient le cercle, qu'ils avaient de plus en plus resserré, et ils se mettaient à courir dans l'eau chacun vers différentes directions, et chacun poursuivant une proie particulière. Je vis enfin qu'à coups de ghici ils avaient percé de part en part des poissons dont quelques-uns pouvaient bien peser quatre livres. Telle est leur dextérité qu'ils tuent le poisson même à trois pieds sous l'eau (tenant ainsi parfaitement compte de l'effet de la réfraction de la lumière), et l'on m'assura que le long des côtes de la mer ils pêchaient de nuit en certains endroits et en certains temps de l'année, avec le ghici dans la main droite et une espèce de torche dans la main gauche.

CHAPITRE IX.

1. Un Européen mourrait d'inanition là où un sauvage trouve largement à manger. Pour ce dernier, les matières alimentaires sont nombreuses, et presque partout il est sûr de trouver ou animaux, ou racines, ou bulbes de plantes dont il sait tirer sa nourriture. Mais ces dernières ne croissent que dans des endroits déterminés; en sorte que les sauvages mêmes, s'ils sont éloignés de quelque centaine de milles de leur pays natal, ne sauraient pas les trouver. Je crois à propos de donner un aperçu des végétaux et des

animaux dont les sauvages dans les environs de la Nouvelle-Nursie font leur nourriture usuelle, et ce sont :

Le kanguroo, — le chien, — l'opossum, — le bandicoot, — les rats et autres quadrupèdes, — l'émou, — les oies, — les canards et diverses autres espèces d'oiseaux, — différentes sortes de serpents et de lézards, — les fourmis blanches, — les vers qui se trouvent dans les arbres, — les œufs des oiseaux, des serpents et des lézards, — les grenouilles, — les crapauds, — et quelques petits poissons, — la gomme des acacias, — les champignons et les racines de différentes espèces, — le nid d'un insecte, — les amandes ou semences de zamia, — une espèce de faîne, — et dans l'extrême nécessité la chair humaine.

2. J'ai fait connaître la manière dont les sauvages font cuire presque tous les animaux dont ils se nourrissent; mais je n'ai pas parlé de la préparation des *fourmis blanches*. Celles-ci se trouvent dans leurs constructions souterraines, ou même dans les arbres et presque toujours en nombre indescriptible. Le sauvage les fait rôtir sur une pierre fortement chauffée, et laisse à ses femmes le soin de les séparer des matières terreuses qui s'y trouvent mêlées, à peu près comme nous séparons le grain d'avec les criblures. Il ne m'a pas paru qu'elles fussent bonnes au goût.

3. Entre les principales substances végétales dont ils se nourrissent, il faut ranger la gomme des acacias, qu'ils appellent *menna,* dont ils sont très-avides, et qui leur tient lieu de pain; car, outre qu'ils la mangent isolément, ils la mêlent avec les racines et les écorces d'arbres, et ils en font même provision avec grand soin, ce qui est une exception à leurs habitudes.

On trouve des champignons qui sont vraiment bons tous crus. Je donnais du pain aux sauvages pour qu'ils m'en procurassent. Toutes les fois que j'avais vu un sauvage

manger d'une chose qui m'était inconnue, j'en mangeais moi aussi sans crainte lorsqu'il m'en tombait sous la main, bien que je me trouvasse seul. Mais en fait de champignons, je ne mangeais uniquement que de ceux qu'ils m'indiquaient, craignant qu'une méprise ne m'exposât à un empoisonnement. Dans la suite je remarquai que non-seulement les champignons, mais d'autres végétaux aussi devaient être cueillis avec défiance. Une petite plante qui ne s'élève pas de plus d'un empan au-dessus de terre, dont les branches s'étalent au large, produit une espèce de faîne bonne à manger crue avec sa gousse. Chaque gousse contient de quatre à six de ces semences. La saveur est absolument celle du limon, et bien des fois j'ai pris plaisir à en manger dans les jours d'été. Il y en a une autre espèce assez semblable à celle-là, mais dont les sauvages ne mangent point. Or, un jour que par erreur j'avais pris de ces dernières, un sauvage me les arracha des mains, et les jeta au loin en s'écriant qu'elles étaient mauvaises. Je n'en sus pas d'autre raison ; mais ce fut pour moi une leçon qui me rendit à l'avenir plus circonspect.

Un oignon de couleur rouge, ressemblant pour la forme et la couleur à la ciboule, est mangé par les sauvages, soit cru, soit grillé au feu. Préparé de cette dernière façon, il est assez estimé, et il a le goût de la châtaigne cuite. On le pile d'ordinaire après l'avoir fait griller, et on le mange mêlé avec de la gomme.

4. Ils ont une plante semblable à la *patate* et qu'ils appellent *uàragn*. Mais quoique la racine de celle-ci soit aussi volumineuse que celle de la patate, elle n'est pas aussi nourrissante. Elle est très-aqueuse quand elle est crue, et si on la fait griller elle ne devient pas farineuse, mais plutôt comme carbonisée. Les terrains qui la produisent sont ordinairement pierreux, et les sauvages pour

l'extraire font des trous de trois ou quatre pieds de profondeur, de manière qu'il est très-dangereux de cheminer par ces terrains, soit à pied, soit à cheval. Elle mûrit dans la saison d'été, et alors elle est parfois bonne pour rafraîchir les lèvres et le gosier.

L'écorce des racines de quelques espèces particulières d'arbres forme une des bases de leur nourriture. Ils la font griller, l'écrasent et la mangent ensuite avec de la gomme. D'ordinaire ils la rejettent de la bouche après en avoir tiré tout le suc.

L'arbre appelé *zamia*, qui est une espèce de palmier, produit une grande fleur, et dans cette fleur quelques amandes de la grandeur d'une grosse châtaigne. La pelure est de couleur rouge, assez fine et sans aucune espèce de pulpe. Les sauvages, pour s'en nourrir, ont coutume d'enterrer pour un temps déterminé, à une profondeur de deux ou trois empans, sens dessus dessous, la fleur avec les amandes. Par l'effet de la chaleur du sol, elles se gonflent comme pour germer; alors cuites sur la braise elles offrent un aliment substantiel et savoureux; crues elles sont aussi très-agréables au goût; mais beaucoup d'Européens, qui ont osé manger le fruit des *zamias*, sans les préparer comme les sauvages, ont payé de la vie leur imprudence. Cet arbre croît dans les terrains sablonneux.

En été on trouve adhérents aux feuilles des arbres de petits nids d'insectes blancs et de forme sphérique. Les fourmis montent sur les arbres pour emporter ces nids dans leurs fourmilières; mais comme les ouvertures de ces souterrains sont trop étroites, il arrive qu'on trouve des milliers de ces nids réunis sur un seul point. Quand un sauvage rencontre de ces amas, il étend dessus son manteau de peau, et les nids s'attachent à la laine, tandis que les fourmis restent à terre. C'est par ce procédé, aussi

ingénieux que simple, que le sauvage se procure souvent un bon régal, car la matière de ces nids est d'un goût sucré très-prononcé.

J'ai dit que les Australiens dans les cas d'extrême famine mangent de la chair humaine; et en effet dans certains temps de l'année, les racines étant très-rares et la chasse devenant très-difficile à cause de la mauvaise saison, ils peuvent se trouver réduits à la plus cruelle nécessité. Si dans ces sortes d'extrémités, il vient à leur connaissance que quelque sauvage ait été enterré depuis peu, ils préfèrent le déterrer et s'en nourrir plutôt que de sacrifier quelque jeune et innocente victime. Je leur représentais ce qu'il y avait d'horrible dans un pareil acte, et que la chair du cadavre exhumé leur était tout à fait pernicieuse. Il me fut répondu qu'un cadavre qui n'était resté inhumé que trois jours et deux nuits était encore mangeable, et que sa chair ne pouvait que leur procurer la diarrhée. Dans tous les cas ce mets est préparé au feu de la même manière que la chair du kanguroo. Dans ces funestes conjonctures, si les parents du trépassé viennent à savoir que la tombe de leur parent a été violée, et que son corps a été dévoré, ils se colorent le front en noir et portent la guerre et la désolation chez les violateurs de la sépulture.

Il est remarquable que quoique le sel se trouve abondamment dans les contrées occidentales, les sauvages n'en usent en aucune sorte, et lorsque la première fois ils en essayent, il leur cause des nausées; ensuite ils y prennent goût.

5. Lorsque le soleil a réchauffé les eaux des réservoirs, les sauvages ont une coutume qui montre leur sagacité : ils creusent à côté des réservoirs une petite citerne dans laquelle l'eau s'infiltre à travers le terrain sablonneux et

devient fraîche, parce que, selon eux, cette eau bue ainsi tiède cause des douleurs d'entrailles. Si c'est de l'eau de pluie tombée depuis peu et non encore clarifiée, ils combinent ensemble des faisceaux d'herbe pour la filtrer au travers et la boire ainsi plus pure. La position d'un sauvage au moment où il boit est digne de remarque. Sur le bord de l'eau il met en terre le genou gauche, il appuie l'extrémité des doigts au fond de l'eau, il étend la jambe droite en l'air comme pour lui servir de balancier, et, dans cette posture, il boit commodément et tout d'une haleine, persuadé que se poser en buvant pourrait avoir quelque fâcheux effet. Les femmes n'ont pas coutume de boire de cette manière. Toutes les fois qu'une famille fait halte dans le voisinage d'un réservoir d'eau, elle allume son feu au moins à quarante pas de là, ou parce qu'elle redoute le grand serpent qu'elle croit caché au fond des eaux, ou pour se délivrer des importuns moucherons dont les réservoirs sont assiégés. Quelquefois les femmes vont puiser de l'eau dans les plis de leurs mantes, et, se tenant à genoux, elles présentent à boire à leurs maris qui demeurent assis tout à leur aise. Quand ils rencontrent des arbres creux qui contiennent des eaux de pluie, ils en percent l'écorce et le bois à l'endroit d'un nœud, et, après en avoir pris selon leur besoin, ils referment exactement le trou pour s'en servir une autre fois. Les eaux de source sont toujours minérales et presque toutes peu agréables au goût, surtout dans les mois d'été; je puis pourtant assurer qu'elles sont on ne peut plus salubres, car m'étant en mille occasions désaltéré à quelqu'une de ces sources, comme par exemple à celles de *Bulgart*, de *Julgani*, de *Pipino*, de *Canturbi*, de *Conànago* et de beaucoup d'autres, je les trouvai toujours bonnes et salutaires. L'eau même des réservoirs, quoiqu'elle séjourne d'un printemps à l'autre, et quelque-

fois pendant plus de deux ans, se conserve pourtant merveilleusement limpide et belle ; en sorte qu'elle m'a semblé en bien des circonstances plus rafraîchissante que l'eau cristalline des fontaines d'Europe. Mais les sources se tarissent au mois d'avril et même avant, et le peu de réservoirs qui dans ce mois conservent encore une goutte d'eau, sont le rendez-vous général des hommes, des bêtes et des oiseaux de tous les environs ; aussi n'est-ce pas seulement la chasse, ou la danse, ou la guerre, mais aussi la sécheresse qui rapproche les familles sauvages.

6. C'est un spectacle surprenant que de voir la nuit, au milieu de ces bois sombres, briller çà et là une vingtaine de feux, qui ont l'apparence d'un bivac militaire. Tantôt vous apercevez des formes d'hommes, qui avec des torches de xanthorréas en main, passent d'un point à un autre ; tantôt la clarté des flammes vous fait distinguer nettement quels sont ceux qui apprêtent leurs armes, les femmes qui cousent les peaux de kanguroo, qui préparent le repas, ou se livrent à quelque autre occupation. Sur toute la ligne on entend un concert discordant de voix, parce que le sauvage chante en toute rencontre ; il chante s'il est tranquille ou content ; il chante s'il est de mauvaise humeur ; affamé ou altéré il chante ; rassasié il chante ; enfin quand il est assis autour de son feu il chante sans cesse. Aussi entendez-vous là une chanson de danse, ici un hymne de guerre ; plus loin un récitatif et ainsi de suite. Les travaux terminés, la musique cesse, et le repas commence. Lorsque celui-ci à son tour est terminé, ils se mettent à conter leurs historiettes ; ils rapportent ou leurs propres aventures ou celles de leurs ancêtres, embellies de toutes les fleurs d'une imagination vierge. C'est là un de leurs plus beaux moments. Chacun est suspendu attentif aux lèvres du narrateur, lequel généralement prononce et

accompagne ses paroles avec des gestes si expressifs qu'il fixe l'attention même de celui qui ne le comprend pas. Combien de fois, me trouvant faire partie de ces innocentes sociétés, je fus prié de parler des coutumes de ma patrie, du nom de mes ancêtres, et surtout de celui de ma mère, de mes frères, et des causes qui m'avaient amené parmi eux. Ils riaient du meilleur cœur qu'il soit possible, quand je leur parlais de nos usages; mais lorsque je venais à leur dire l'objet de ma mission parmi eux, ce que je m'efforçais avec le plus de simplicité possible de leur faire comprendre, ils prêtaient une attention surprenante à mes paroles, n'osant pour ainsi dire remuer les lèvres, ni souffler, crainte d'interrompre le récit de choses aussi nouvelles pour eux que sublimes. Certes je fis toujours mon possible afin de ne pas perdre des moments si précieux pour les gagner au Seigneur, et je remarquai toujours en eux la bonne impression produite par mes récits, qui valaient autant que les plus éloquents sermons. Au bout de plusieurs heures passées de la sorte, quiconque se trouve auprès du feu d'autrui se retire vers le sien, et après quelques autres causeries chacun s'abandonne au sommeil. Ces réunions tant en été qu'en hiver, pourvu que le temps soit beau, se prolongent d'ordinaire jusqu'au milieu de la nuit.

7. Bien rarement les sauvages abandonnent avant le lever du soleil l'endroit où ils ont passé la nuit. Le froid en hiver et la fraîcheur en été les retiennent dans leur gîte deux bonnes heures après que cet astre a paru sur l'horizon. Alors supposé que plusieurs familles se trouvent ensemble, chacun prend une direction différente, parce que réunies elles ne trouveraient pas suffisamment de vivres pour tous. Partout où va le sauvage il porte du feu, non par aucun motif superstitieux, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais pour sa commodité, vu qu'il est très-sensi-

ble au froid dans les heures de la matinée. Aussi a-t-il soin que le tison qu'il prend à son foyer ait toujours le bout allumé du côté de son ventre, et quand le feu commence à manquer d'aliment, il l'entretient avec des écorces sèches d'acacia et le conserve ainsi longtemps. Le feu lui sert encore pour brûler les arbres où s'est cachée quelque pièce de gibier; pour convoquer d'autres familles, allumant pour cela des feux d'avis; pour réduire en cendres les herbages desséchés, ce qu'il pratique avant la saison pluvieuse, afin que les herbes nouvelles poussent de bonne heure, et pour avoir ainsi dans ces territoires une plus grande abondance de gibier; enfin pour une multitude d'usages. C'est toujours de la hampe ou tige sèche de la fleur du xanthorrhéa qu'ils tirent la première étincelle, et voici par quelle méthode. Ils fendent en deux cette tige. Au centre de l'une des deux moitiés ils pratiquent un petit trou dans lequel ils mettent quelques grains de sable ou de poussière, et ils aiguisent le bout de l'autre moitié. Alors le sauvage, assis par terre, râcle le second morceau de tige de manière à réunir une pincée de la râclure même qu'il place au bord du trou de l'autre morceau qui est sous ses pieds. Il pose le bout aiguisé de l'un dans le trou de l'autre, et roulant le premier rapidement entre ses deux mains, en quelques secondes il a développé comme une petite quantité de lave fumante et embrasée, qui, débordant du trou, se déverse sur la râclure, et y met immédiatement le feu; il y joint ensuite quelques autres matières très-combustibles, et ainsi en peu d'instants il s'est procuré le feu nécessaire : une chose remarquable c'est qu'aucune des deux moitiés de tige ne prend feu.

CHAPITRE X.

1. Le sauvage ne garde jamais de provisions de vivres pour le lendemain, et s'il lui arrive de posséder une surabondance de gibier telle que sa famille ne suffirait pas à le consommer en un jour, il invite les familles voisines, ou par un nombre déterminé de cris, si la distance n'est pas de plus de deux ou trois milles, ou par des feux allumés sur les montagnes d'alentour. Les invités font honneur à leur hôte, non-seulement en dévorant tout ce qu'il leur sert, mais par des danses et des chansons, et ensuite par douze heures de sommeil auprès du feu. Et s'il arrive qu'il reste quelque peu de provision, ils alternent le manger et le dormir, en sorte qu'avant le jour tout ait été avidement consommé. Une pareille gloutonnerie leur cause parfois des indigestions; mais c'est un inconvénient auquel les sauvages sont bien rarement exposés.

2. Lorsque deux ou plusieurs sauvages vont visiter quelque famille au loin, ils ne se présentent pas à elle tout d'abord, bien qu'ils soient amis; mais arrivés à une distance convenable, ils s'asseyent, après avoir été aperçus, et déposent leurs armes, ou par terre, ou appuyées contre des arbres à côté d'eux, ce qui est un signe de paix. Le chef de la famille avec un autre homme en état de se battre, armés de toute pièce, s'approchent des nouveaux venus, et la reconnaissance faite, ils reviennent avec eux près de l'endroit du feu. Les familles amies, quand elles se rencontrent, ou par suite d'invitation, ou par

hasard, ne se saluent, ni ne se font de politesses d'aucune sorte. Au bout de quelques instants qu'elles sont assises ensemble elles échangent quelques paroles, et mettent en commun le gibier ou les racines qu'elles ont pu recueillir.

Quand un sauvage arrive auprès d'un autre sauvage son ami, il est reçu affectueusement, et on partage avec lui ce qu'on a d'aliments au risque parfois d'en manquer soi-même. Cette hospitalité est généralement pratiquée par les Australiens, de sorte que la portion la plus grande et la plus belle est offerte à l'étranger, et il n'arrive jamais qu'on manque à ce devoir de civilité. Dans les commencements de notre mission, pour animer au travail les sauvages, nous donnions à manger dans l'intérieur de notre cabane à ceux qui travaillaient avec nous, et par là nous voulions les empêcher de donner leur part aux oisifs auxquels nous ne donnions que peu de chose. Mais tout était inutile; car ils mettaient en œuvre toute espèce de ruses pour nous tromper en faisant semblant de manger, pendant que sous leur manteau de peau ils cachaient la meilleure partie de ce que nous leur donnions, et allaient partager ensuite avec ceux qui étaient demeurés sans travailler. C'est avec la même facilité qu'ils donnent leurs armes, leurs ustensiles et même leur manteau; et plus d'une fois nous vîmes qu'une chemise dont nous avions fait cadeau à l'un d'entre eux, en trois ou quatre jours seulement était passée au service de six ou sept maîtres différents. Mais quand ils eurent commencé à goûter le travail et les bienfaits qui en résultent, ce fut tout autre chose. Je me souviens que si je prenais par inadvertance la chemise de quelqu'un des sauvages qui vivaient avec nous, pour la donner à un autre arrivé depuis peu, celui-ci me faisait aussitôt observer que c'était sa chemise et non la mienne, et que s'il la laissait

dans le coffre avec la mienne, c'était pour l'avoir blanche le dimanche suivant.

3. Dans quelques rares occasions j'observai que des familles entières fumaient une espèce de racine sèche et poreuse. Je voulus en essayer moi-même, et je la trouvai d'une saveur agréable et douce. J'ignore à quel arbre elle appartient, comme aussi j'ignore le nom d'une petite plante, dont les fleurs renferment une semence propre à être employée en guise de poudre de tabac, et d'une puissance extraordinaire; je la trouvai dans le district de Bindun, où elle abonde dans les mois d'été.

4. Semblables à tous les peuples nomades, les Australiens n'ont ni habitations ni lieux de retraite fixes; ce n'est que dans les jours de pluie que leurs femmes construisent une hutte, qu'ils abandonnent au retour du beau temps. Si en errant dans les bois le sauvage s'aperçoit que le ciel menace de pluie, il appelle à lui sa femme pour construire une hutte, dans le site (toujours peu éloigné) qu'il croit le plus convenable, et où il compte passer la nuit. La femme ramasse chemin faisant les morceaux de bois qui lui conviennent, et arrivée au lieu indiqué, elle fait avec sa *uàna* huit ou neuf trous en terre, en décrivant comme un cercle parfait, et elle place dans chaque trou un pieu, en inclinant chacun des pieux vers un même centre, où elle sait les unir ensemble sans avoir besoin de ligature. En travers des pieux elle entrelace de petits bâtonnets, et quand cette charpente lui paraît assez forte, elle songe à la recouvrir avec des écorces d'arbres. Voici comment elle s'y prend pour détacher ces écorces, en quoi elle montre beaucoup d'adresse. Elle fait avec sa *uàna* autour de l'arbre des trous en si grand nombre qu'ils forment circulairement comme une seule ligne, quelquefois de quinze ou seize pieds. Ensuite, enfonçant la *uàna* entre le

bois et l'écorce, et donnant une poussée, elle la détache entière et avec tant de dextérité, que dans toute cette opération, elle n'emploie pas cinq minutes. Les Australiennes couvrent assez souvent leurs huttes avec une écorce, formée de couches, ou pellicules, aussi minces que le papier de Chine le plus transparent, et qui pourtant réunies par centaines, donnent l'épaisseur d'un tiers de pouce anglais : elles en superposent autant qu'il en faut pour empêcher la pluie de pénétrer. Elles emploient aussi les feuilles du xanthorrhéa, ou *Balga*, comme le nomment les Australiens, lequel en fournit en quantité et se trouve à peu près partout. Cette dernière couverture est la plus généralement usitée; mais à défaut de celle-ci, et selon les localités, on emploie les écorces dont nous avons parlé plus haut. Lorsque la hutte est terminée, voici ses dimensions ordinaires. Elle a dix pieds de circuit, 6 de hauteur et 5 d'ouverture; dans l'ensemble elle forme un cône parfait. Difficilement un Européen pourrait s'y loger à l'aise; mais le sauvage sait se tapir de telle sorte qu'il n'occupe que très-peu de place et en laisse assez pour sa femme et sa famille. Au devant de l'ouverture de la hutte, qui est toujours située sous le vent, il allume un feu à la distance de deux pieds, et si le vent change, il pratique aussitôt une nouvelle ouverture et ferme la première. Dans ces cas-là, il nourrit abondamment le feu avec de gros bois pour résister au vent et à la pluie; car sa plus grande mésaventure est que le feu vienne à s'éteindre. S'il arrive que le temps se remette au beau, le sauvage finit par alimenter le feu avec les pieux et la couverture de la hutte, en sorte qu'il n'en reste plus rien quand le matin il détale pour s'en aller à la garde de Dieu.

5. Lorsqu'un Australien a paru ne pas se soucier de l'insulte faite à sa femme (ce qui arrive assez souvent, pourvu

que ce ne soit pas affaire de mœurs), alors toutes les femmes réunies, les vieilles en tête, fondant en larmes, se mettent à chanter autour de leurs maris assis autour du feu, une chanson qui revient à peu près à ceci :

« Si aujourd'hui vous ne tirez vengeance des affronts que nous avons reçus, demain ils recommenceront.

» Ils viendront pendant que nous reposerons en paix, et tous les premiers vous recevrez la mort.

» Ils nous enlèveront quand nous serons seules ; ils nous transporteront au loin ; alors vous ne nous aurez plus en votre compagnie.

» Et que dira-t-on de nos pères, de nos mères, de nos frères, de nos fils?

» On dira qu'ils sont des poltrons, des lâches, des cœurs étroits, dégénérés, puisqu'ils n'ont pas vengé leurs mères, leurs épouses, leurs sœurs et leurs filles..... »

Elles prolongent cette complainte en frappant de leur *uàna* contre terre, et roulant leurs yeux comme des possédées et des frénétiques. Pendant ce temps-là les hommes sont paisiblement assis autour du feu, apprêtant leurs armes à l'ordinaire, tournant en ridicule les criailleries et les grimaces des femmes ; mais celles-ci, redoublant leurs plaintes et leurs clameurs, obtiennent à la fin que furieux ils se mettent sur pied et les suivent vers l'endroit où est l'auteur de l'affront. Lorsqu'ils se sont assis non loin de la famille à laquelle appartient l'inculpé, les femmes commencent à échanger des insultes, et excitent les hommes à un tel point que, hors d'eux-mêmes, chantant avec frénésie, ils s'élancent par bonds irréguliers, font mille contorsions, courent incertains d'un endroit à l'autre, et prenant leur barbe entre les dents, le *ghici* en arrêt, tantôt ils s'avancent les uns contre les autres, tantôt ils s'éloignent, toujours criant et bondissant, jusqu'à ce qu'un *ghici* lancé

donne naissance à une épouvantable mêlée. Les armes volent des deux côtés; les femmes cependant, criant et tempêtant, donnent courage aux hommes, et les pourvoient d'armes en ramassant celles qui sont lancées par les adversaires. Au milieu de ce tumulte, dès que l'un tombe à terre blessé ou mort, le combat cesse à l'instant : les rancunes sont déposées, et chacun s'empresse de porter secours au blessé. Si ensuite les parties conviennent que le délinquant soit puni, alors le chef de la famille outragée le condamne à une peine proportionnée au délit, et qui quelquefois consiste à lui traverser la cuisse avec le *ghici*. Il est placé à distance comme but, et l'offensé lui lance autant de *ghicis* qu'il en a à sa disposition : tant mieux pour le patient s'il est assez adroit pour les éviter tous. Les *ghicis* épuisés, la vengeance est assouvie; il ne se parle plus de rien, et la paix est faite.

Toutes les fois que l'offense s'adresse directement à un sauvage, à ses filles ou à ses petits-enfants, ou à l'honneur de sa femme, alors point n'est besoin de larmes ni de plaintes. Il se met tout d'abord à sauter, à faire des contorsions et à crier vengeance.

Lorsque deux particuliers qui se sont pris de querelles sont sur le point de se battre, ordinairement deux de leurs communs amis, comme de concert, l'un d'une part, l'autre d'une autre, courent après eux, et les prenant par les épaules, les étreignent fortement contre la poitrine, pendant que ceux-ci font tous leurs efforts pour se dégager et en venir aux armes. Après que l'offenseur et l'offensé se sont convaincus de l'inutilité de leurs efforts, on les laisse en liberté, et chacun retourne en paix à son feu. Beaucoup de combats sont évités grâce à ces interventions amicales.

Les petits garçons aussi combattent entre eux pour

s'exercer, et il n'est pas sans intérêt de voir ces petits guerriers sauter, crier, faire mine de se mettre la barbe entre les dents, comme leurs pères, lancer de petits ghicis ou bâtonnets, en sorte qu'il arrive souvent que les jeux deviennent par trop sérieux, et que quelqu'un des combattants demeure grièvement blessé. C'est chose notable que les sauvages, tant hommes que femmes, ne se frappent jamais de la main ; ils ne savent ce que c'est que coups de poings, soufflets et coups de pieds. Aussi s'offensent-ils outre mesure lorsqu'ils sont traités par les Européens d'une manière aussi dégradante.

6. On ne doit pas croire d'ailleurs que le désir de vengeance ne se cache pas profondément dans le cœur du sauvage. Si l'insulté a conscience de l'infériorité de ses forces de manière à ne pouvoir se mesurer avantageusement avec l'offenseur, il dissimule l'outrage et médite les moyens de se venger. Il laisse courir un peu de temps, pour laisser oublier la chose à son ennemi, et pouvoir ainsi le surprendre en toute sécurité : plus tard sachant le lieu où il passe la nuit, il s'approche de lui le *ghici* au point. L'instant où le sauvage se trouve de nuit prêt à tuer son semblable est le plus terrible instant qu'il soit possible à l'homme de se figurer. Le cœur lui bat bien fort ; tous ses membres tremblent ; incertain de l'issue, tantôt il s'approche, tantôt il s'éloigne ; mais à la fin il surmonte remords et crainte, et de tout l'élan de son corps, de toute la force de son bras, il transperce le sein de l'homme endormi et prend la fuite. Les cris, les plaintes de la victime, si elle survit, éveillent ses parents et ses amis. L'assassin emploie pour commettre le crime un ghici neuf, qu'il laisse planté dans la poitrine pour ne pas être découvert et ne pas attirer sur lui la colère des amis de la victime. Il peut arriver que le jour venu l'homicide assiste aux funérailles et feigne lui-même de

pleurer avec les autres. Ces détails sont dus à deux sauvages, qui m'assurèrent avoir commis un crime semblable.

La disette d'aliments susceptibles d'être mâchés facilement est cause que les Australiennes prolongent l'allaitement de leurs nourrissons jusqu'à ce qu'ils aient poussé les dents nécessaires; ce qui fait qu'ils deviennent gras et robustes, et que plus tard, par l'effet des continuelles intempéries des saisons, et par le genre même de leur vie sauvage, leurs membres se renforcent tellement, que sans être très-musculeux ils forment à tout prendre des hommes bien proportionnés et bien portants; et ces hommes, en dépit de toutes les incommodités et de toutes les privations auxquelles les condamne, durant leur vie entière, une cruelle nécessité, peuvent néanmoins parvenir à l'âge de soixante-dix ans et plus.

Les Australiens qui arrivent à cet âge, chose d'ailleurs assez rare, ont cet avantage sur nous, qu'à raison de l'absence d'humeurs viciées, ils sont très-peu sujets aux infirmités si communes parmi les vieillards des populations civilisées sous tous les climats. J'ai connu parmi eux quatre aveugles, savoir : un homme d'environ cinquante ans, deux femmes plus âgées encore, et un jeune garçon d'environ quinze ans. Ces aveugles suivent dans les bois leurs familles, qui ont grand soin d'eux. Il ne m'est pas arrivé d'en trouver de sourd, de muet, d'estropié, ni d'imbécille : je rencontrai pourtant une jeune fille boiteuse par suite d'une blessure de *ghici*. Les vieillards sont respectés de quiconque les connaît, et ce respect va jusqu'à mettre de côté pour eux les racines les plus recherchées et les parties les plus tendres du gibier dans toutes leurs chasses, si lointaines qu'elles soient. Les femmes âgées exercent une grande influence, et si une Australienne

pouvait être heureuse dans sa condition, l'unique époque de sa vie où elle pourrait l'être, serait le temps de sa vieillesse.

CHAPITRE XI.

Les Australiens éprouvent diverses maladies, lesquelles, par mauvais traitement, deviennent très-souvent mortelles. Pour la migraine, ils ont coutume de se tirer du sang; et en ce cas ils se font avec des pierres tranchantes des incisions verticales au bras le plus voisin de la partie de la tête où ils sentent la douleur plus aiguë : c'est ce que pratiquent aussi sur le membre souffrant ceux qui ont des douleurs rhumatismales. Mais si le malade éprouve des douleurs d'entrailles, pour guérir il appelle à son secours quelque *boglia*, ou médecin qui soit de ses amis. Celui-ci, après s'être informé du genre de maladie, fait étendre le malade par terre couché sur le dos; et il lui met le pied sur l'estomac, en pesant dessus graduellement davantage. Ensuite il le fait se retourner la face contre terre, et répète la même opération sur l'épine dorsale. Puis, le replaçant tout de nouveau dans la première position, le *boglia* commence avec le pouce et l'index à lui presser le creux de l'estomac, d'abord assez doucement, puis violemment jusqu'à ôter la respiration au malade et lui faire jeter quelquefois des cris épouvantables. Traçant avec les mêmes doigts deux lignes dont la première part de l'épaule gauche à l'estomac, il s'arrête sur cette dernière partie comme pour en extraire quelque chose; puis, tenant la main fermée et murmurant je ne sais quelles paroles, il

s'éloigne de vingt ou trente pas, et là il souffle fortement sur ses doigts jusqu'à trois ou quatre reprises ; souvent il fait par terre un trou, feignant d'y déposer un objet inconnu et mystérieux, qu'il n'est permis à personne de regarder, et le recouvrant il revient avec empressement vers le malade. Pour la seconde fois il recommence à tracer des lignes, mais cette fois de l'épaule droite à l'estomac ; et pour la seconde fois il retourne porter au loin et ensevelir le maléfice qu'il prétend avoir retiré de l'estomac du patient. Enfin il fait au malade des frictions sur toutes les parties du corps, particulièrement depuis les épaules jusqu'au bout des doigts, et depuis les cuisses jusqu'au bout des pieds, soufflant ensuite sur ses doigts ; et il réitère la même chose trois ou quatre fois sur chaque bras et chaque jambe. Pendant la longue durée de l'opération, chacun garde le plus profond silence, et seulement on entend de temps à autre les gémissements de quelque femme. Le *boglia* avec un sérieux et une gravité indescriptible, poursuit sa méthode de traitement et se met à sucer la peau du creux de l'estomac, de manière à y laisser comme la trace d'une ventouse. Ensuite il va un peu loin cracher la matière qu'on croit qu'il vient de sucer. Il réitère ce manége au moins cinq à six fois, montrant à la fin que c'est du sang qu'il vient d'extraire ; il en fait du moins sortir de ses propres gencives ; ou bien il feint d'avoir extrait de l'estomac du malade une petite pierre, laquelle, selon eux, avait engendré la maladie. Après tout cela, si le malade, anéanti, abattu, meurtri en tous sens, ne se trouve pas mieux, les femmes prolongent leurs lamentations, et quelque parent ou ami du défunt se transporte à l'instant dans les localités les plus lointaines où, d'après la renommée, réside le meilleur *boglia*. Le médecin en renom, venu de quarante milles et plus, réitère à peu près les mêmes ma-

néges que le premier; seulement il a soin de mettre beaucoup plus de recherche et de mystère dans ses opérations, ce qui ne procure au malade d'autre avantage que de sentir de plus en plus s'aggraver son mal. Il y a aussi de vieilles femmes célèbres dans l'art de la médecine, de sorte que souvent tous les efforts des médecins étant demeurés inutiles, elles commencent, elles aussi, à traiter le malade en frottant et suçant de plus belle.

Quand on assiste à ces opérations bizarres, on se sent pris tout à la fois de compassion et d'envie de rire : c'est vraiment pitié de voir le pauvre malade souffrir les plus cruelles douleurs par suite de ce barbare traitement; en même temps qu'il est difficile de tenir le rire à la vue de tant de singeries et de ridicules grimaces; mais pourtant il faut savoir être immobile et circonspect, parce que c'est là pour le sauvage un moment sérieux.

Lorsque parvenait à la mission la nouvelle que quelque sauvage était gravement malade, si on ne pouvait l'apporter auprès de nous, nous allions à l'instant le visiter; à notre arrivée tous se rangeaient pour nous laisser approcher; le *boglia* nous faisait place lui-même, sans s'offenser de notre présence. Une purgation par le sel d'epsom, suivie de quelques tasses de thé, produisait un tel effet sur le malade, qu'en peu de temps il semblait revenu à la vie. En réalité, l'estomac du sauvage accoutumé à des racines crues, et à des insectes nauséabondes, jamais à un liquide chaud, — c'est pour le sauvage chose inconnue, — venant à être fortifié par un breuvage aussi salutaire que le thé, reprenait bientôt ses fonctions naturelles, et la guérison du malade ne tardait pas à suivre. Les sauvages en observant les merveilleux effets de nos remèdes, qui pour eux étaient les plus puissants au monde, nous esti-

maient les plus célèbres *boglias* qui eussent jamais existé. Il faut dire à la gloire de Dieu, que par l'effet de sa miséricorde infinie, les malades qui, abandonnés du *boglia*, furent confiés à nos soins, guérirent tous parfaitement.

Les opérations des médecins sauvages sont presque toujours les mêmes, quelle que soit la maladie. Si ensuite le malade ne va pas mieux, alors il est convenu que les petites pierres, germe du mal, sont en trop grand nombre et difficiles à extraire, et cela ne fait aucun tort à la réputation du médecin.

D'ordinaire hommes ou femmes, tous souffrent intrépidement les douloureuses opérations du *boglia*. Il faut d'ailleurs observer que si c'est une femme qui est malade, le médecin reste souvent seul avec elle à une petite distance ayant une ou deux vieilles femmes pour l'assister. Quant aux enfants ils n'ont pas le courage des grandes personnes; ils se mettent à hurler, à pleurer de telle manière que c'est pitié de les entendre. Le père les tient entre ses bras et les caresse pendant que le *boglia* opère : mais ce serait là vraiment trop de cruauté de la part du sauvage, s'il n'était excusé par l'ardent désir d'obtenir la guérison de son enfant.

Les maladies pour lesquelles ils emploient ce barbare traitement, sont ordinairement des maladies d'entrailles et l'étisie; les premières, à force de frictions, cèdent quelquefois, mais l'étisie empire. Les causes de cette dernière doivent, je crois, être attribuées aux mauvaises nuits passées sans feu et sans abri, pendant les pluies et les froids de l'hiver, ainsi qu'aux rhumes négligés. J'ai entendu dire que quelques sauvages attaqués de cette maladie, ont coutume de s'ensevelir dans le sable, n'ayant que la tête seule dehors, et demeurent ainsi plusieurs heures de suite. Ils ne font pas attention à la diarrhée, ni n'emploient de remède

pour l'ophthalmie, laquelle, quoique assez incommode, ne dure en compensation que peu de jours. Néanmoins, s'ils viennent à être piqués par une mouche venimeuse dans le voisinage de l'œil, ils se tirent du bras quelque peu de sang et le versent dans l'intérieur de l'œil même qu'ils tiennent fermé pendant quelque temps : de cette manière, l'inflammation et la douleur diminuent peu à peu.

2. La dextérité des Australiens à extraire un *ghici* du corps d'un blessé est vraiment portée au plus haut point. Sans léser le moins du monde aucun viscère, ils le font sortir de la longueur de quelques doigts, par le côté opposé à celui par lequel il est entré, pour lui enlever ainsi la pointe transversale dont il est armé, et le débarrasser de la gomme qui le recouvre. Ensuite le retirant par le côté même, par où il était entré, ils enduisent de graisse les deux plaies, qui se referment merveilleusement, sans inconvénients ultérieurs et au bout de peu de temps. Je ne parle que de ce qui arrive quand un sauvage demeure transpercé jusqu'au milieu du corps par un de ces *ghicis*, que j'ai rangés dans la seconde classe; car pour le cas où ce serait un *ghici* de la première, ou de la troisième espèce, le blessé n'a pas besoin de l'art d'autrui, parceque immédiatement il le retire de ses propres mains et du même côté par où il est entré. De plus un Australien traverse la cuisse et le bras d'un autre sans toucher aux artères. Et ce n'est point effet du hasard; car ils savent très-bien que s'ils commettent une erreur semblable, ils sont condamnés à un double coup de ghici. Cette loi ne s'étend pas aux combattants. Si un sauvage est blessé par un *ghici* ou toute autre arme, soit au bras, soit à la cuisse, ou à la jambe, il fait une forte ligature au-dessus et au-dessous de la blessure, avec de petits cordons de laine d'opossum, et cela peut-

être pour empêcher la circulation du sang. Le temps guérit ensuite toute ces blessures, qui parfois sont horribles à voir, à raison des nombreux insectes qui y fourmillent. Les Australiens ne connaissent pas la petite vérole, non plus que les maladies syphilitiques, ni beaucoup d'autres.

3. J'ai déjà fait observer qu'il n'y a pas pour un sauvage d'idée plus absurde que de regarder la mort comme un événement naturel, inévitable. Ils tiennent pour certain que si de méchants *boglias* ne tuaient pas leurs corps, ceux-ci seraient immortels comme leurs âmes. Ainsi la croyance à un pouvoir malfaisant dont ils supposent que certains hommes vivants peuvent user contre leurs semblables, constitue le sauvage en état de guerre continuelle, et moissonne sans nombre d'innocentes victimes. Lorsque par accident, ou par des causes naturelles un sauvage vient à mourir, tous le croient tué par une *boglia ;* car sous ce nom ils comprennent la maladie elle-même, qui lui est envoyée invisiblement par un autre sauvage quelle que soit la distance des lieux.

Par suite ils crient vengeance contre le prétendu homicide. Les moyens pour le découvrir sont divers. D'abord avant tout ils examinent si celui qui est mort avait jamais fait du mal à quelqu'un, par qui on puisse supposer qu'a été envoyée la *boglia,* ou le maléfice ; et dans le cas affirmatif, l'offenseur désigné est tué sans rémission. De là vient que les sauvages qui connaissent cet usage barbare et destructeur, sont toujours sur leurs gardes, quand ils aperçoivent des inconnus ou des visites inattendues ; et lorsqu'au milieu des bois ils rencontrent quelqu'un, on se met de part et d'autre en état de défense, ignorant si c'est un ami ou un ennemi.

Si on ne découvre aucune famille, ou aucun indi-

vidu que le défunt ait offensé, alors ils prennent et jettent en l'air une poignée de poussière, ou ils observent la direction de la fumée; et selon le côté où le vent pousse l'une ou l'autre, ils courent venger la mort de leur parent ou ami, souvent sur le premier homme qui se présente devant eux. Egalement, si en creusant la sépulture, un peu de terre vient à tomber de l'un des côtés, c'est de ce côté qu'est venue la *boglia*. Les conséquences d'une pareille croyance sont faciles à comprendre. La vie d'un sauvage est toujours précaire et incertaine, et il est forcé de se défier de tous. En outre le père, le fils, ou le frère, pour montrer la douleur qu'il éprouve de la perte d'un de ses proches, croit de son devoir de la venger par la mort d'un autre sauvage, petit ou grand, n'importe; et la douleur se mesure au nombre des victimes. Aussi les sauvages guéris par nous, ne sachant d'autre moyen de reconnaître nos services, nous disaient que si nous venions à mourir, ils tueraient non pas un seul, mais six sauvages, pour faire connaître l'amour qu'ils nous portaient, et la douleur qu'ils ressentiraient de nous avoir perdus. Souvent un Australien venge la mort de l'un de ses proches pendant trois années consécutives, sacrifiant chaque année une nouvelle victime.

4. A peine un Australien a-t-il rendu son âme à son Créateur, que des lamentations générales se font entendre de toute part. Les femmes, le visage peint avec une terre blanche qu'elles appellent *tarar*, chantent d'un ton plaintif: « Pourquoi avoir ôté à cet homme ce qu'il avait de plus cher, la vie? Quel crime avait-il commis pour le punir si sévèrement? Quel est donc celui qui lui a causé un si grand dommage?... »

Puis vient une série de vilains propos, que je ne reproduis pas par respect pour l'honnêteté.

En même temps, assises par terre, elles se tiennent embrassées, l'une reposant sa tête sur l'épaule gauche de l'autre, et si elles sont en nombre impair elles alternent l'embrassement, afin que chacune y participe. Pendant tout le temps coulent sur leurs joues des torrents de larmes, non pas feintes, mais réelles, lesquelles unies à leurs mélancoliques figures émeuvent profondément. Les hommes, et plus particulièrement les parents du défunt, deviennent furieux de manière à faire peur au plus vaillant et courageux Européen. Ils contournent leurs yeux vers le ciel, ils grincent les dents, ils font mille contorsions et mille bonds en tout sens, hurlant continuellement et disant : *Càia, càia ; n-agna ièi uòto chìcipo, chìcipo bal chet chet n-agna pamanorono ; càia càia, ièi ièi n-agna uòto ;* c'est-à-dire : « Oui, oui, moi tout à l'heure je vais, doucement, doucement, inaperçu, je le tuerai; oui, oui, tout à l'heure j'y vais. » En même temps ils font mine de lancer d'une main tremblante leur ghici contre quelque objet, piétinant la terre. Au milieu de ces transports, s'ils n'étaient retenus par leurs amis, qui les prennent par les épaules et les tiennent ainsi embrassés quelque peu de temps, ils courraient à l'instant même là où ils supposent que se trouve l'auteur de la mort. Quand ils se sont tant soit peu apaisés et se sont laissé persuader de donner la sépulture au défunt, ils se prêtent eux-mêmes à ce travail et à cette cérémonie. Parents et amis, hommes et femmes, petits et grands, tous mettent la main comme à l'envi pour creuser la sépulture : on la creuse du levant au couchant, profonde d'environ cinq pieds anglais, et avec une circonférence ovale d'environ douze à quatorze pieds. Les instruments qu'ils emploient pour fouir la terre sont la *uàna* et autres bâtons ; pour la retirer dehors, ils emploient un morceau de bois concave, qui leur sert aussi à boire, et

qu'ils appellent *mircal,* ou bien *uelbing*. Lorsque la fosse est ouverte et nettoyée avec soin, ils allument au milieu un petit feu, et pendant que ce feu va s'éteignant, ils prennent le cadavre, qui sous les genoux, qui sous les épaules, qui sous les aisselles, prenant garde que ni les pieds, ni la tête ne passent devant, et le portent ainsi de côté jusqu'au bord de la fosse. Cela fait, après avoir balayé complétement la cendre, ils approchent un tison ardent de l'extrémité du pouce et de l'index du défunt pour lui arracher les ongles, qu'ensuite ils déposent dans un petit trou près de la fosse. Ils font cette opération pour reconnaître, disent-ils, le défunt, lorsqu'il reviendra en ce monde. Ensuite avec les feuilles d'une herbe filamenteuse qu'ils appellent *patàca,* ils lui lient fortement les poignets, de telle manière que les deux pouces se touchent; ils lient aussi les membres inférieurs au-dessus du genou. Le cadavre étant ainsi préparé et enveloppé dans des peaux de kanguroo les plus délabrées qu'ils aient, ils le passent au sauvage qui se trouve dans la fosse, et celui-ci le place avec grand soin dans le centre de la fosse, la tête tournée vers l'orient, couché sur le flanc gauche et accroupi de manière que les talons touchent les fesses, que les coudes soient pointés contre les jointures des cuisses, et les poings sous le menton. Ils mettent à côté les mets restés du dernier repas, les *ghicis* du mort mis en pièces, le *miro,* le *coccio,* le *tabba,* et aussi un *cuttu*. Seulement le *tabba* et le *cuttu* avec les mets sont placés près de la bouche, et les armes près des épaules. Ensuite ils vont chercher une énorme pierre qu'ils laissent tomber sur le flanc droit, de manière à écraser tous les os. Ils font cela pour empêcher que les chiens ne puissent le déterrer et le dévorer; pour la même raison encore, ils remplissent la fosse de traverses en bois et de pierres, puis comblent les vides avec de la terre jusqu'à deux

ou trois empans au-dessus du sol. A la gauche de la tombe ils construisent une cabane ou *maie*, comme ils l'appellent, et sur la tombe même ils allument un grand feu, autour duquel, d'un ton lamentable, ils chantent les exploits les plus fameux du défunt. En même temps les femmes, l'une après l'autre s'approchent de la tombe, en dansant de l'air le plus joyeux et avec beaucoup de grâce, portant dans la main gauche un petit bouquet de fleurs, ou un rameau vert, et de la main droite elles ne cessent d'envoyer aux cieux d'affectueux baisers, voulant montrer par là leur amitié et leur grande affection pour le défunt. Ayant déposé le rameau ou le bouquet de fleurs sur la tombe du défunt, elles vont en prendre un autre, et recommencent cette cérémonie jusqu'à trois ou quatre fois de suite. Non loin du premier feu, on en allume ensuite un second, afin que l'âme du mort puisse aller s'y réchauffer durant la nuit. Si le défunt avait été tué d'un coup de *ghici*, ils prendraient l'arme homicide et en brûleraient la pointe, afin que l'âme du mort, qu'ils croient restée au bout de cette pointe, pût s'envoler ailleurs. Mais s'il a succombé à des maléfices, ou *boglias*, ce qui veut dire pour nous, s'il est mort de mort naturelle, alors ils pensent que son âme réside dans le *ghici* qu'ils ont placé à côté de son corps dans la fosse. Ces feux de la tombe, et spécialement le premier, sont entretenus pendant quelques mois, et tout parent du défunt qui passe auprès se fait un devoir de ne pas le laisser éteindre. Les femmes, et particulièrement les plus âgées, pleurent chaque jour la mort de leur parent ou ami, deux heures après l'entrée de la nuit et deux heures avant le lever du soleil; comme aussi toute heure de la nuit lorsqu'elles entendent le chant de quelque oiseau, qu'elles prennent pour l'âme de

5. Les derniers devoirs rendus à l

ses parents se disposent à le venger. Chacun d'eux, armé de cinq ou six *ghicis*, d'un ou deux *calès* et d'autant de *dauacs*, se dirige, conjointement avec les autres, vers le point où il pense que se trouve l'assassin; mais si avant d'y arriver ils rencontrent quelque famille amie, ils s'arrêtent à une petite distance d'elle, et s'asseyent par terre en y déposant leurs armes. Lorsqu'ils sont demeurés quelques minutes dans cette attitude, l'ancien de la troupe s'avance pour embrasser le plus âgé de ses amis, dans la position même où il le trouve pour le moment, soit debout, soit assis, et il prolonge cette accolade l'espace au moins de huit minutes; il en fait autant à tous les autres par rang d'ancienneté, et chacun successivement répète la même cérémonie. Pendant tout ce temps règne le plus morne silence, et on ne sait point encore quel est le sauvage dont cette triste accolade vient annoncer la mort. Les femmes âgées sont quelquefois embrassées par les seuls vieillards. Ces démonstrations impliquent d'ailleurs une sorte de pacte fraternel de ne pas se battre à l'occasion du malheur qu'on déplore. La nouvelle une fois communiquée, et la paix pour ainsi dire conclue, on rompt le silence. Assis tous en cercle, le plus éloquent commence à chanter le récit de l'événement avec une mimique si extraordinaire et si naturelle, que toutes les affections dont il est ému sont fidèlement traduites; en sorte que les assistants demeurent là tout ébahis, comme enchaînés par sa parole, conformant à chaque circonstance du récit tous les gestes de leur corps et tous les traits de leur visage. D'une voix tantôt forte et mâle, tantôt plaintive et affectueuse, qui redevient vibrante et ferme, et à laquelle ne manquent ni une flexibilité naturelle, ni des modulations variées, il retrace les diverses périodes de la vie de son héros. Le regard, le geste, tout son maintien annoncent que le narrateur éprouve pleinement en cet instant la réa-

lité des diverses passions qui sont le thème de son récit. La modulation de ce chant, ou plutôt récitatif, est la chute d'une octave, procédant par demi-tons, rapide dans les notes hautes, un peu plus lente dans les notes moyennes, et prolongée dans les basses tout le temps convenable pour terminer la période. Quelque chose qu'il arrive dans ce moment solennel, rien ne saurait distraire l'attention du déclamateur ou de l'auditoire. Les chants et les pleurs terminés, on commence le repas; chacun mange ce qu'il a apporté avec soi, et on se fait réciproquement des cadeaux. Ensuite ils reprennent leur voyage, jusqu'à ce que le prétendu auteur de la mort du défunt, ou du moins l'un de ses proches, ait payé de son sang cette perte douloureuse.

CHAPITRE XII.

1. Après avoir raconté tout ce que j'ai pu savoir touchant les mœurs des Australiens, je vais, pour tenir tout ce que j'ai promis, traiter succinctement de leur langage, et je donnerai un tableau des deux dialectes qui sont en usage dans les environs de la Nouvelle-Nursie, tant à l'est qu'au nord de cette mission.

J'espère d'ailleurs que le lecteur sera indulgent, s'il arrive que dans cette matière je ne puisse pleinement satisfaire ses désirs, vu qu'ayant reçu ordre, lorsque j'étais à Perth, de me transporter en Europe, il ne me fut pas possible de retourner une dernière fois à la mission de la Nouvelle-Nursie, et d'y aller prendre, conjointement avec tous mes effets, quelques renseignements sur les sauvages, et particulièrement sur leur langue, renseignements qui au-

jourd'hui m'auraient été excessivement utiles. Néanmoins, dans la pensée de faire une chose agréable aux nouveaux missionnaires de ces contrées, et de fournir aux philologues une matière à de sérieuses études, je donnerai ci-dessous une liste de mots dont j'ai pu encore me ressouvenir.

Pour cela j'emploierai l'alphabet et la prononciation italienne, comme les plus appropriés à la langue des sauvages; je ferai pourtant observer qu'autant qu'il m'a été possible de m'en assurer, les Australiens n'ont aucune connaissance des lettres *f, h, s, v, z,* non plus que de l'*r* soit simple au commencement des mots, soit double au milieu.

Ils ont un *n* nasal, lequel n'est ni précédé ni suivi de la voyelle *e,* comme il le serait par exemple dans *ene.* Cette lettre est indiquée par moi au moyen de *n-*, c'est-à-dire avec un petit trait placé à sa droite; et elle doit être prononcée en respirant du nez, et indépendamment de la voyelle qui la suit, quelle qu'elle soit : par exemple, *n-agna* ne se prononce pas *nagna ;* mais bien *agna,* précédé d'un son tout à fait nasal figuré par le signe *n-*. Ils ont aussi deux autres sons qu'ils font entendre à la fin de certains mots, lesquels j'indique par les signes *gn,* et *gl,* et dont la prononciation est parfaitement semblable à celle des caractères espagnols *n̄* et *ll,* sauf pourtant quand ils se trouvent au commencement ou au milieu du mot; car alors ils seront employés à la manière italienne, comme *cagnac, bibiglia* et semblables, *candagn* et *tampagl* se prononceront *candañ, tampall,* et tous les autres de même, selon la prononciation espagnole.

2. Les paroles de la première colonne, dans le tableau suivant, appartiennent à l'est de la mission de la Nouvelle-Nursie; celles de la seconde aux contrées qui sont au nord par rapport à cette même mission; j'en donne la traduction dans la troisième colonne.

EST.	NORD.	FRANÇAIS.
Alia, Nichia.	Julon.	Ici, en ce lieu-ci.
Arpacanà,Cierpacanàn	Pircauanti, Uanti.	Meilleur, acquérir, faire des progrès.
Baal, Bal.	Balla, Balol.	Lui.
Babin,	Uggianuta.	Ami.
Balber.	Pàipitin.	Cicatrice.
Balga	—	Espèce de Xanthorrhéa
Bagne.	Cùncari	Sueur.
Bamanopòn, Dononopòn.	Ualco, Pongoticò.	Tuer.
Bamigu, Pungotico.	Pongoticùia	Battre, frapper autrui.
Benan.	Induca.	Demain.
Benuat.	Jacicuia.	Epouvanter.
Bibi, Pipi.	Pipi.	Lait.
Bibiglia.	Parura.	Oie.
Bilbaret, Condor.	Candol.	Estomac.
Bille, Billo.	Pillo.	Fleuve, torrent.
Biton-are.	—	Os sacrum.
Boca, Buoca.	N-apai.	Manteau de peau de Kanguroo.
Bòcaggiò.	Ponto.	Là, en ce lieu-là.
Bocal.	Con-o.	Epaules.
Bocaput.	N-apaiarca.	Nu (sans manteau).
Boglia.	Bulla, Pud-lauanti.	Malfaisant ; médecin.
Bogliacatàc.	Boglialgarà.	Traiter comme médecin ; remède.
Bòndagan, Poone.	Potalco.	Couper.
Bònaci, Ponaggi.	Ponai.	Genou.
Bragli, Duoglie.	Bragli.	Nuage.
Bucolo.	Puntu.	Celui-là.
Buggiar.	Putor.	Terre.
Bulla.	Milagnarau.	Beaucoup, très.
Bullaunduat, Cagnac.	Cùncila.	Assez.
Buma.	Pongoticùia.	Frapper.
Bùnugal.	Mambun.	Le flanc ou ceinture du corps.
Buoleiacàn.	Turculin curella.	Aposter, attendre en embuscade.
Bura, Mila.	Bucal.	Après, au bout de quelque temps.
Burbur.	Palloiura.	Semblable.
Cacarcauan.	Cacarcanico.	Glisser.
Cacin, Curamuggi.	Cacin.	Esprit immortel, âme.
Caia, Caiatigi.	Cùa,	Oui.
Cagnac.	Cùncila.	Suffire.
Cala.	Uaco.	Feu ; foyers ou pays natal.
Calacagia.	Uaco, Uarpa.	Etranger.
Calacalagnìu, Curan.	Uaco paotico.	Allumer le feu.

EST.	NORD.	FRANÇAIS.
Calanaràn.	Uuaconaraco.	Brûler, incendier.
Caliacolin.	—	Partez d'ici ou de là.
Càlponon.	Calbulgò.	Espèce de magie.
Cànaan.	Canatico.	Fouler aux pieds.
Cancel.	Cuncipiti.	Ensemble, conjointement.
Candagn.	Pico.	Rat.
Candan, Bùnugal.	Mambun.	Ceinture ou flanc de l'homme.
Candan.	Candac.	Vomir.
Canichièl.	—	Sûrement.
Cànoat, Jàlaro,	Jàlaru,	Danse, bal ou fête.
Cape, Gabi.	Cape, Capi.	Eau.
Capedarpingia.	Capedarbanuandoco.	Noyer, suffoquer.
Capeiàcan.	Capiiucurin.	Tomber à torrent ; grande pluie.
Cara	—	Araignée.
Caran.	—	Avant, quelque temps avant.
Carancata, Carancum-barupò.	Moncormalan, Moncorpitin.	Irrité, colère.
Catta.	Maca, Cili.	Tête ; sommet des montagnes ; chef.
Cattacien, Cattacin, Tonga, Tuonga.	Cùndalco.	Comprendre, entendre.
Cattacòrere.	Macapaggio.	Colline.
Cattaculo.	Piràtuiciaco.	Porter, transporter.
Cattagigi.	—	Chevelure.
Càua, Càuin, Càuign,	N-oca, N-aco, N-ocanacorin.	Rire.
Celap.	Cicatagnan.	Bec d'oiseau.
Celle.	Gnile.	Aile.
Chegn.	Cunggi, Tombar.	Un.
Chenciel.	—	Tous.
Chere, Chiri.	Boio, Puio.	Fumée.
Chetchet, Diracolin,	Curacura.	Soudainement.
Chiaragl.	—	Eucalyptus-robusta.
Chielba, Cielba.	Chielba.	Herbe ; saison d'automne.
Chiena, Ciena.	Chiua.	Pied ; voir.
Chienabut, Mielbot.	Mieltutto.	Aveugle.
Chienan-an, cienan.	N-acotin.	Voir.
Chieranaran.	—	Briser.
Chieret.	—	Tache.
Chilal.	Culana.	Fourmi.
Chiler.	—	Marquer.
Chindan.	—	Etoile ; nom des étoiles en général.
Chirac.	Piri, Gial.	Nerf.

EST.	NORD.	FRANÇAIS.
Chiran, Ciran.	Cagno.	Graisse.
Chiri, Chere.	Puio.	Fumée.
Cialan.	Canin.	Sel ; toute chose amère.
Cian-ara.	Cian-a.	Hernie.
Ciaralà.	—	Poil blanc de la barbe.
Ciatcagnan.	Ciatpacarà, N-alcuin.	Mâcher.
Ciauign.	Pulga.	Plume, aile.
Cielap, *Cilap*.	Cicatag.	Hauteur, éminence.
Cielba, *Chielba*.	Cielba.	Herbe ; saison d'automne.
Ciena, *Chiena*.	China.	Pied ; voir.
Cienaculo,	Cienauiggiàri.	Vestige, trace du pied,
Cienau.	N-acotin.	Voir.
Cienan-an	—	Retrouver.
Cienga, Cinga.	Mallo.	Esprit malin, diable.
Cieraran.	Carpuun.	Débris.
Cierpacanà, Arpacanan.	Pircauanti, Uantività.	Progresser en mieux ; se rétablir.
Cilag, Ulaggi.	Ualghin.	Mollets.
Cilap.	Cicatagn.	Pointe ; extrémité aiguë.
Cinganin.	Ingalcu.	Aiguiser la pointe.
Cipcip, Cimeri.	Benbenan-in.	Prurit, démangeaison.
Ciran.	Cagno.	Graisse.
Circhi.	Mindol.	Croûte sur une blessure refermée.
Citer.	Citer.	Serré.
Ciucon.	Ichià.	Sœur.
Ciulor.	Mambo.	Os.
Ciuno.	Cilon.	Viser, prendre le point de mire.
Ciurcacolin.	M-unaimanauicico.	Conduire.
Cobol, Cobul, Copol.	N-utura, N-oto.	Ventre.
Cobolbut, Julap,	Pandapungula.	Faim (ventre vide) ; être affamé.
Coccio.	Uango.	Marteau, cognée des sauvages.
Coddoberà.	Coddoal.	Diarrhée.
Codon, *Coglion*.	Codopitin, Codoheri.	Menteur.
Cogiat, *iei*.	Iain.	Maintenant ; tout à l'heure.
Coglia canaan.	Canalcu.	Coup de pied.
Coglio.	Penin, Pararam.	Frotter ; quartz.
Coglion, *Codon*.	Codopitin, Codoberi.	Menteur.
Cognac.	Càpari.	Tendre, mou ; de peu de durée.
Cogno.	Mino, Guin-an-a.	Cerveau.
Coianceuren.	Pud-la.	Médicamenter.
Collo.	Uiggin.	Commencer.
Cona.	Cona.	Excrement.
Conauandè.	—	Tripes, intestins.
Concon.	Canoni.	Oncle.

EST.	NORD.	FRANÇAIS.
Condon.	Pool.	Pus, corruption.
Condor, *Bilbaret.*	Candol.	Estomac.
Conon-undun.	Mimbin-arala.	Couver.
Copolor.	—	Femme enceinte.
Corcon-anàn.	Corcorà.	Trembler.
Corancin.	Uagni-uandaco.	Jeter.
Corì	—	Mot employé par les sauvages pour désigner notre chapeau.
Coro.	Caro.	Mari ou épouse.
Corocienan.	Datinaco.	Se retourner en dedans.
Coroculo.	Tadeuiggia.	Tourner le dos.
Coron.	—	Grêle.
Cot, Cut.	Cottoro.	Cœur.
Cuabamet	Uandi.	Beau de visage.
Cuaragn, Cuareran.	Malapun, Malapitin.	Cadavre.
Cueinde.	—	Nom d'un petit animal.
Cuencan.	—	Sable.
Cueran-undo, Cuelchen.	Catinarela.	Boiteux; boiter.
Cuere.	—	Mamelon.
Cuèrera, Iacan, Dabat.	Catitin.	Tomber.
Cuìa.	Cacata.	Grenouille.
Culamedé.	Uiapandi.	Garçon de 12 à 15 ans.
Culan, Iucuciun.	Paggio.	Petit garçon.
Culanbut.	—	Homme de 25 ans et au-dessus.
Calaniacan.	Paggio incurì.	Naissance d'un enfant.
Culin.	Uiciaco, Uiciarin.	Cheminer.
Culo.	Culo.	Poux.
Cumbani.	Cumbani, Cumberaco.	Uriner.
Cumbar.	—	Grand.
Cumbo.	Cumbo.	Urine.
Cundo.	Maggio.	Blessure.
Cundulbaran-agn.	N-undatan.	Tousser.
Cupitno.	—	Le petit doigt.
Cura, Caran.	Madolingi.	Il y a longtemps.
Curan-anin.	Curacalco.	Accolade, embrassement.
Curetuman.	Coreglian.	Tordre.
Cutparan-an.	N-utonarangnitin.	Soupirer.
Cuttu.	Cangia.	Sac de peau.
Da.	—	Bouche.
Daagn.	Uggia.	Anus.
Dabat.	Catitin.	Tomber.
Dabot.	—	Lèvre.
Danacat.	—	Les pleïades.
Dargat.	Uòro.	Gueule.

EST.	NORD.	FRANÇAIS.
Deglie, Teglie, Tampagl.	Tampagl, Tadghi.	Salive.
Detmenan.	Uiciatitimunda.	Jamais.
Didan.	Tatico.	Gencive.
Dilagn.	Laignò.	Chose nouvelle.
Dinagar, *Tinaci*.	Tanaran, Tauïn.	Fesse.
Dolggeculigian.	Ulaia iancula.	Accompagner.
Donon-opòn, *Tonan-opó*.	Ualco, Ualmalotin.	Tuer.
Ducanàn.	Manaualtulco.	Attiser le feu.
Duoglia.	Uigna.	Rosée.
Duoglie, *Bragli*.	*Bragli*.	Nuage.
Duora, *Durda*.	Tutto.	Chien.
Duora-N-anga.	Tuttumimbi.	Chienne.
Duora-N-opogn.	Tuttutapin.	Petit chien.
Gabi, *Cape*.	Capi.	Eau.
Giar.	—	Oiseau.
Gieralac.	Gieralacò.	Homme chenu.
Ghici.	Caci	Lance.
Gigi.	Gigi.	Cheveu.
Gnamin.	Gnamin.	Sangsue.
Gnela.	Iucutà.	Celui-ci.
Gnerca.	Gnerca.	Charbon.
Gnergan.	Pigli.	Nombril.
Gninan-in.	N-ando.	Nom.
Gninei ?	N-antuei ?	Qui est-ce ?
Gningolo.	—	Ver de terre.
Gnini.	Gninaco.	S'asseoir.
nioricat.	—	Chassie des yeux.
Gniranà.	Gniralcù.	Source, fontaine.
Gnitin.	Macoitin.	Froid.
Guaba.	Uandi.	Bonne chose.
Guababan, *Babin*.	Uandi buncula.	Ami.
Guabacienan-an.	Uantonacula.	Avoir besoin.
Guabamet.	Uandi.	Beau, joli.
Guggial.	Ulaià.	Deux.
Iacan.	—	Demeurer.
Iaco.	Uindiripi.	Femme.
Iaco-monon.	Moreto.	Vieille femme.
Iaco gninan.	N-atomancotin.	Marié.
Iacolicolin, *Jaculo*.	Incugiaiù, Iucurùiuggiarin.	Fuir, échapper.
Iagliar, *Cuencan*.	Pirarà.	Sable; endroit sablonneux.
Iaguran, *Jauaran*.	Tarpacu, Tarbaco.	Nager ; se baigner.

EST.	NORD.	FRANÇAIS.
Ialagn, *Dacie.*	Tuddum.	Viande.
Ialaro, *Canoat.*	Ialoru, Cugliegian.	Danse; chanter.
Ialo, iolo.	Ialcio, Ialciberi.	Ecorce d'arbre.
Ian.	Iulina.	Donner.
Ianium.	Iungoitin.	Changer une chose contre une autre.
Iciuinci.	Uici-uandan.	Orner.
Ièi, *Cogiat.*	Iain.	Tout à l'heure.
Ieman, Jman.	Picanarà.	Front.
Indagaràn.	Cindeuel.	Appuyer.
Ingiar.	Otora.	Sec.
Ion-ar.	Ion-arà.	Homme.
Jonar monon.	Jonarà-moretò.	Vieillard.
Iongor.	—	Kanguroo mâle.
Ira.	Iraman.	Se lever.
Iraculo.	Uantiàtuigià.	Monter.
Iral.	—	Agoniser.
Iraman.	Irapa.	Hausser, soulever.
Iranuingian.	Iranuandaco.	Cacher.
Iualculan.	Iuloiugiala.	Venir.
Iuàt, *Iuàd, But.*	Iarca.	Non, négation.
Iuchil.	Uiglia.	Coquille servant de vase à boire
Iulap.	—	Faim.
Iular.	—	Ver.
Iungolgor.	—	Grande chaleur.
Iuongia.	—	Chouette.
Iurat.	N-an-ulan.	Joue.
Jurumign.	—	Pluie torrentielle.
Maggi.	Maggi.	Cordonnets faits de laine d'opossum.
Maie, Maia.	Minda.	Cabane.
Malle.	Malla.	Racine d'arbre.
Malgar.	Pindare.	Ton.
Mama.	—	Blanc d'œuf.
Maman.	Mama.	Père.
Managi.	Pinai.	Espèce de perroquets noirs.
Mandi.	—	Jeune fille.
Mangart.	Tabba.	Couteau.
Mapo, Mopo.	Mandu.	Peau.
Mar.	Plerang.	Air, vent.
Mara.	Marai.	Main.
Mara cobol.	—	Paulme de la main.
Mara darac.	—	Revers de la main.
Mara cundan.	N-aritico.	Être couché.

EST.	NORD.	FRANÇAIS.
Maran, Maran-an.	Mancuti.	Prendre.
Marangani.	Maulcu.	Tirer dehors.
Mara-tan-an.	Maranacutin.	Examiner à tâtons.
Marca.	Unai.	Bras.
Mareiuatcut.	Maraiulmana.	Ouvrir.
Marical.	—	Doigt.
Marucial.	Marmaro.	Obscurité.
Mata.	—	Jambe.
Mau.	Ualaiaconci.	Trois.
Meche.	Macaia.	Lune.
Mendiggi, Mendiggirà, Pèrche.	Pirca.	Malade.
Menna, mamià.	N-acaià.	Gomme de l'acacia.
Miel.	Mil.	Œil.
Miel-bolo.	Mielbol.	Grands yeux.
Miel bet.	Miel tutto.	Aveugle.
Miel cambe.	—	Cils.
Miel moan.	—	Pupille de l'œil.
Miel-taurin, N-aruaran.	N-at pungula.	Louche.
Min-agl.	Min-aglià.	Larme.
Minci.	Mura, Mureto.	Sec.
Mingo, Minghe.	Mindi.	Poitrine, courage.
Minign.	Minin.	Moustache.
Minirì.	Miniripitign.	Courageux.
Moan.	Morancoto.	Noir.
Mocor.	Macora.	Saison d'hiver.
Modomel, Mogliamel.	Moddamanto.	Face.
Moglia, Moglie.	Modda.	Nez.
Mogliacian.	Cagnipitin.	Eternûment.
Mogliaciouagn.	—	Poils du nez.
Mogliarac.	—	Moisissure.
Mogliatagn.	—	Trous du nez, narines.
Molle.	—	Heurter.
Monan.	Moreto.	Vieillard.
Mondapo.	Mandapon.	Nuée.
Mongo.	—	Epaule.
Mongon.	Bandapiti.	Paresseux.
Mongopotòn, Mongonopòn.	Morepitin.	Fatigué, las.
Moragn.	Pleragn.	Vent; ciel sans nuage.
Moran.	Moan.	Nuit.
Morogge.	Tucarà.	Dur, contraire de tendre.
Motogon.	Motogon.	Être créateur de toutes choses, Dieu.
	—	

EST.	NORD.	FRANÇAIS.
Peglian.	Picialco.	Elargir.
Penacurau.	liaciouanico.	Creuser.
Penan, Corancin.	Uagni uandaco.	Jeter.
Penan-agn.	Pandelco, Pandiin.	Odorant, aromatique.
Pene.	Indu.	Aube, avant le lever du soleil.
Penin, Penign.	Jacico.	Faire.
Penpenan-an.	Jaci iacico.	Grater.
Pere.	Pari.	Ver du Xanthorrhéa,
Perera, Pira.	Pera.	Tortue.
Pieiac.	Puca, Uca.	Puanteur.
Pigli.	Nercan.	Nombril.
Pindan, Chilanan.	Pindalco, Chilanan.	Eclair.
Pindipindi.	Uignouigno.	Papillon.
Pindonin.	Pindua.	Esquille.
Pini.	Pindalcu.	Picoter.
Pipi, Bibi.	Pipi.	Lait; mamelle.
Pipian.	Pipi iùca.	Allaiter.
Piragi.	Induca.	Lumière du jour.
Piri.	Piri.	Ongle.
Piricilan-an.	Piricilanco.	Tordre.
Piroc.	Uàru.	Saison d'été; chaleur.
Piroro.	Pularagn.	Tempête.
Poa.	—	Taon.
Pocart.	Poca.	Chose corrompue.
Pocogn.	Uggi mara.	Prendre, cueillir.
Poia.	Mangiare.	Pierre.
Poio.	Paierà.	Zamia, espèce de palmier.
Ponaggi.	Ponai.	Genou.
Ponar.	—	Saisons.
Pongo, *Maie, Maia.*	Minda.	Cabane, maison.
Pono.	Tampa.	Arbre.
Ponominci.	Tampamoreto.	Bois (*dépecé*).
Pono n-atn-an.	Tampacoual.	Epine.
Poro.	Parol.	Voisin, autour.
Potogn.	Paggio.	Petit objet.
Puconciena.	Paconaua.	Regarder, voir, observer.
Puero.	—	Semblable.
Pungal.	Batbal.	Reins.
Puntalà.	Gnital.	Vrai.
Puolomaran-an.	N-odiumanu.	Dérober.
Puri.	—	Espèce de kanguroo.
Tacanan.	Catton-uantutico.	Dresser.
Tacancura.	Catalcu.	Rompre, déchirer.
Tagn.	Uggia.	Trou.

EST.	NORD.	FRANÇAIS.
Talagu.	Talagn.	Langue.
Talan-an.	Talainal.	Lécher.
Talbac.	Cialpa.	Cendre.
Tampagl, *Teglie.*	Tadghi.	Salive.
Tanàn.	—	Coudre.
Tancanan.	Tacuralcò.	Bâiller.
Tanda.	—	Os.
Tandan-at-iaculo.	Uandiah.	Grimper.
Tapacan.	Catagn.	A l'aise.
Taràn.	Tarà.	Cru.
Targat, *Cuocatiu.*	Culgaracò.	Gueulé, gosier.
Tarpacul.	Tarpauicico.	Entrer.
Tatignin.	Uuanapagnina.	Silence.
Taul.	—	Cuisse.
Tinagi.	Tanarin, Tanin.	Feste.
Tinat.	—	Ver de terre.
Tiricar.	Terera.	Veine.
Toncelan-an.	Uuandnun.	Se peigner.
Tondor.	—	Etoile de première grandeur.
Tongaburapo.	Tongatoronpiti.	Oublier.
Tonpon.	—	Fossé.
Toroglionon.	Torotua.	Crever.
Totoran-an.	Tanetatara.	Palpiter.
Tucunun.	Paulco.	Rôtir.
Tucurò.	Ciarpa.	Poussière.
Tugliarcata.	Tampapin-ara.	Feuille d'arbre.
Tumbat.	Cungi.	Seul.
Tuonga, Tonga.	Piril.	Oreille ; entendre.
Tuongacoto.	Pirinduro.	Sourd.
Tuonga-tagn.	Piril uggia.	Trou de l'oreille; ouïe.
Turcul.	Turculincurela.	Droit.
Turo, *Ueindan.*	Uindan, Turu.	Coquin.
Uàcatal.	Uattarin.	Chercher.
Uuàcaton uingian.	Ualbaugiantin.	Traverser.
Uàdari.	Uagliarà.	Chose longue.
Uadee.	Tutun.	Stupide.
Uaggianuta, *Babin.*	Uaggianuta.	Ami.
Uàglio.	—	Kanguroo-rat.
Uàiuài.	Uaindan, Uaieinton.	Vil, lâche.
Uàinin.	Uaindalco.	Peur.
Uàlan.	Miragnitin, Miraia.	Crier.
Uàlce.	Ualcia.	Aigle.
Uàlo, Uuolo.	—	Ciel; l'atmosphère.
Uàme.	Uarpa.	Autre.

EST.	NORD.	FRANÇAIS.
Uana.	Tampamura.	Barre ou bâton à l'usage des femmes.
Uàncan.	Uancagnitin.	Demander.
Uàndaral.	Uandalco.	Porter à califourchon.
Uangacaciauingia.	Uandarico.	Donner avis.
Uanghe.	Uanca.	Parler.
Uangheburò.	Uanapagnina.	Se taire.
Uaperan.	N-araitico.	Jouer.
Uara.	—	Corbeau.
Uaragn.	—	Racine ou bulbe assez semblable à la patate.
Uaran.	Uàrela.	Suspendre.
Uaranaran.	Uorotàcara.	Soif.
Uco.	Turi.	Empreinte du pied.
Ueb, Uepe,	Uape.	Petit poisson.
Uechie.	Uegie.	Emou.
Ueindan, *Turo*.	Turu.	Coquin, vilaine chose.
Uèlan.	N-unaià.	Pleurer.
Uelba, *Cielba*.	Chielba.	Automne.
Uele.	Pucarin.	Songe.
Ugnanopò.	Tarbanandaco.	Affligé.
Uuidar tan-an.	Uitatuitatan.	Crête des perroquets.
Uignanan.	Ogna.	Siffler.
Uilarac.	Uaca.	Sandal (arbre).
Uilar, Uilart.	Ciarba.	Couleur blanche.
Uilghi.	—	Terre de couleur rouge.
Uilo.	—	Oiseau nocturne.
Uinatan.	—	Mort.
Uindalar.	Uindo.	Maigre.
Uindan.	Turo.	Vilaine chose.
Uincial?	Uandaa?	Où?
Uitanan.	Uitalco.	Lier.
Ulaggi.	Ualghin.	Mollet *de la jambe*.
Ulanaggian.	Caggiauggialco.	Se couvrir.
Ullar-Ullar.	Uandi.	Gaieté.
Unda.	—	Bouclier.
Unpugnoput.	Uanga gnitin munda.	Ennemi.
Uoata, Udda.	Utta.	Pigeon.
Uocarcoran.	Corcoruan.	Rot (*action de roter*).
Uocol.	Uocati.	Serpent.
Uocolbor.	Maiauagagnitin.	Echo.
Uòro.	Uaro.	Gorge, kanguroo femelle.
Uorouara.	Uorotutto.	Rhume.
Uotan.	Uotana.	Mer.

EST.	NORD.	FRANÇAIS.
Uotoculo.	Pundouiggia.	Chasser.
Uotominan.	Puntubucarà.	Toujours.
Urac.	Mannia.	Ombre.
Uran-Uran.	Utan-Utan-agu.	Contrefaire, moquer.

Nous lisons l'observation suivante dans un ouvrage imprimé à Bruxelles, en 1846, sous ce titre : *Histoire et iconographie des mœurs, usages et costumes de tous les peuples du monde.* « Quoique l'identité d'origine et la similitude de caractère et de mœurs des diverses peuplades de l'Australie soient incontestables, il n'en est pas moins vrai que cette terre compte autant d'idiomes que de tribus. Jusqu'ici on n'a pu expliquer cette diversité surprenante de dialectes dont aucun n'offre la moindre ressemblance avec ceux en usage dans les contrées polynésiennes les plus rapprochées cependant du territoire australien. » (Page 346, volume de l'Océanie). Il nous semble que l'historien aurait modifié ces appréciations, s'il avait connu les faits constatés par le R. P. Salvado. La diversité d'idiomes entre les divers territoires de l'Australie n'est pas plus difficile à expliquer que la diversité des patois du midi de la France. Quant à la différence entre la langue australienne et les langues des autres îles de l'Océanie, elle n'est pas non plus très-difficile à expliquer, surtout si l'on se rappelle ce qui a été dit sur l'origine de la race australienne, troisième partie, chapitre I, page 230 et suivantes.

(*Note du trad.*)

APPENDICE

AUX

MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'AUSTRALIE.

L'auteur de ces mémoires avait placé en tête de son livre sept chapitres, que nous donnons ici sous forme d'appendice. Le chapitre I^er^ présente quelques notions géographiques relatives à l'Australie. Dans les six autres chapitres, on trouvera une brièvе esquisse des différentes parties de l'histoire naturelle du continent australien. Ainsi, le chapitre II^e^ traitera des mammifères; le III^e^ des oiseaux; le IV^e^ des reptiles; le V^e^ des insectes et de quelques autres animaux; le VI^e^ de la botanique; le VII^e^ de la géologie et de la minéralogie. Nous avons cru opportun d'y ajouter un chapitre que l'auteur n'avait pu donner, puisque ses mémoires se terminent avec l'année 1850. Ce chapitre renfermera une histoire abrégée de la découverte des gisements aurifères en Australie; nous l'avons recueillie des divers auteurs et journaux anglais qui nous ont paru les mieux renseignés. Quant aux notes qui ont été ajoutées par nous aux chapitres de l'appendice, nous avouerons ingénuement que nous n'avons point qualité pour leur donner une valeur quelconque. Mais la gratitude nous oblige à reconnaître que nous avons dû de précieux renseignements à M. Is. Geoffroy-Saint-Hilaire, qui soutient avec tant de gloire un nom illustre dans la science; à M. Gratiolet, qui s'honore à si juste titre d'avoir été le disciple de M. de Blainville; et enfin à MM. Verreaux frères, qui ont su donner chez eux rendez-vous aux savants de tous les pays. Nous rejetons du reste l'intention d'abriter nos propres erreurs sous aucune renommée.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE.

1. Entre l'Amérique méridionale et l'Afrique, entre l'Asie et l'océan Glacial du sud ou antarctique, est située l'*Océanie*. C'est le géographe Malte-Brun qui le premier désigna sous ce nom la cinquième partie du monde. Elle comprend une multitude presque innombrable d'îles éparses dans cet espace immense de mers que l'on désigne sous le titre d'océan Indien, ou mer des Indes, et d'océan Pacifique.

La largeur de l'Océanie est de 2,375 lieues, calculées à raison de 25 au degré; sa longueur est de 4,650. Les géographes ont évalué sa superficie à huit millions de milles carrés, c'est-à-dire au double de la superficie de l'Europe.

Les Français divisent cette vaste région en quatre parties, savoir : la *Polynésie*, la *Micronésie*, la *Malaisie* et la *Mélanésie*. Mais nous suivrons les Anglais, et nous la diviserons en trois groupes, savoir : l'*archipel Indien*, l'*Australasie* et la *Polynésie*.

L'ARCHIPEL INDIEN se compose des îles de la Sonde, c'est-à-dire Sumatra, Java et Bornéo; des Moluques, parmi lesquelles il faut compter les Célèbes, Céram et autres îles voisines; enfin des Philippines.

L'AUSTRALASIE comprend l'AUSTRALIE ou Nouvelle-Hollande, l'île de Van-Diémen ou Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides, les îles de Salomon, l'île de Norfolk, et beaucoup d'autres de moindre importance éparses parmi celles que nous venons de nommer.

Enfin, la POLYNÉSIE renferme les îles de Pelew, les îles Carolines, les îles Mariannes, les îles de Sandwich, les Marquises, celles de la Société, des Navigateurs, des Amis, et un nombre infini d'îlots entremêlés et semés au milieu des principaux groupes.

2. L'AUSTRALIE ou Nouvelle-Hollande est, à raison de sa grande étendue, considérée par les géographes comme le continent de la cinquième partie du monde ou de l'Océanie.

Les limites de l'Australie sont entre les 11° et 39° de latitude méridionale, et entre les 113° et 154° de longitude est, à partir du méridien de Greenwich, en Angleterre.

Du nord au sud, elle a 1,680 milles de largeur (environ 700 lieues); de

l'est à l'ouest, elle a 2,460 milles de longueur (environ 1,000 lieues) et 8,000 milles de circuit (environ 3,333 lieues). Sa superficie n'est guère moindre que celle de l'Europe et peut aller à trois millions de milles carrés (plus de 640,000 lieues)

3. L'Australie est baignée à l'est par l'océan Pacifique, dans lequel, à une distance de 900 milles (environ 375 lieues), se trouve la Nouvelle-Calédonie (*a*), et un peu plus loin, vers le sud, la Nouvelle-Zélande.

La distance qui la sépare de l'Angleterre est de 16,000 milles. On met un peu moins de quatre mois dans la traversée avec des bâtiments voiliers, vu que la longueur du trajet ne permet pas l'emploi des vapeurs (*b*).

A l'ouest, se déroule l'océan Indien, jusqu'aux rivages de l'Afrique. La traversée entre cette dernière et l'Australie, pourvu qu'elle soit heureuse, est de quarante jours. Du côté du nord se trouve l'archipel Indien, et ensuite les îles de l'empire du Japon ainsi que de la Chine. Au sud, se présente le Grand-Océan austral, qui s'étend jusqu'au pôle antarctique, et depuis l'Afrique jusqu'à l'Amérique.

4. L'Australie est entourée d'une multitude d'îles de diverses dimensions qui sont considérées comme ses dépendances. Les plus importantes sont celles de Galles-Wellesley, Groote, Melville, Bathurst au nord; de Dampier, Barrow, Dirk-Hartog, Abrolhos, Rottenest et

(*a*) Un intérêt particulier se rattache maintenant pour la France à la Nouvelle-Calédonie, depuis que le 23 septembre 1853 l'amiral Fabvier-Despointes, monté sur le steamer de guerre *le Phoque*, en a pris possession au nom du gouvernement français. La Nouvelle-Calédonie est un groupe d'îles situées entre le 22° et le 23° de latitude sud. L'île principale a environ 70 lieues de long sur 15 de large. Des missionnaires français y sont établis depuis plusieurs années. Les naturels étaient cannibales et le sont encore là où ne peut s'étendre l'influence des missionnaires. Le sol de la Nouvelle-Calédonie offre, dit-on, plus de ressources que celui de l'Australie. On y a le yam en abondance, le cocotier, des racines, des canards et des oiseaux plus variés. Le pays est montagneux et divisé en vallées d'une fertilité étonnante. On assure qu'il y existe des mines d'or; du moins on le conclut de ce que l'on y découvre de larges régions granitiques accompagnées de terrains quartzeux et micacés. Mais les uns voient dans cette éventualité un heureux augure, les autres y ont vu un désastre, et on a énergiquement formulé ce vœu : « Fasse le ciel que la Nouvelle-Calédonie soit veuve de ce métal qui fait pencher les fronts sur le sol avec une avidité délirante ! » Nous remarquerons que la distance indiquée par l'auteur entre la Nouvelle-Calédonie et l'Australie est sans doute la distance par rapport à Sydney. En ligne directe la Nouvelle-Calédonie n'est qu'à environ 250 lieues des côtes australiennes.

(*b*) Les choses sont bien changées depuis l'époque où le R. P. Salvado terminait ses mémoires en 1850. Avant la fin de l'année 1853, le bâtiment le *Marco-Polo* avait, en 12 mois, effectué quatre traversées, deux fois l'aller et le retour, ce qui ne s'était pas vu jusque-là. Enfin nous apprenons en 1854 que les vapeurs le *Great Britain*, l'*Argo* et le *Victoria* ont fait la traversée en 65 jours.

Garden à l'ouest; de la Recherche, de Nuyts, des Kanguroos, du Roi ou King, de Furneaux, de Van-Diémen ou Tasmanie au sud; enfin, à l'est, celles de Northumberland, Cumberland, Sandy, Moreton, Stradbroke et Albion.

5. L'Australie est séparée au nord d'avec la Nouvelle-Guinée par le détroit de Torrès, qui a une étendue de plus de 100 milles, et au sud, d'avec l'île de Van-Diémen, par le détroit de Bass, dont on évalue la largeur à 120 milles.

6. Les golfes les plus remarquables sont, au nord, ceux de Cambridge, de l'Amirauté, de Van-Diémen, et surtout celui de Carpentarie, qui a 390 milles de longueur sur une largeur de 130 milles; au sud, ceux de Spencer et de Saint-Vincent. A l'ouest, se trouvent les baies connues sous les noms de Scharks-Bay, de Champion, de Jurien et du Géographe; au sud, celles de Steaford, d'Encounter et Portland; enfin, à l'est, celles qui portent les noms de Botany-Bay, Glass-House et Hervey.

7. Le long des côtes s'ouvrent aux navigateurs un grand nombre de ports naturels des plus sûrs. Au premier rang est le port Jackson, qui est celui de la capitale, Sydney. Il pourrait contenir et abriter, contre la furie des vents et des tempêtes, les flottes du monde entier. Les ports de Macquarie et de Stéphen sont comme celui de Jackson sur la côte orientale. Au sud, on trouve ceux qui portent les noms de Port-Phillip, Western, Faire, Gower et King-George's-Sound; enfin, au nord, Essington ou Port-Victoria.

8. On regarde comme les principaux caps ceux de York, Talbot et l'Évêque au nord; ceux de Nord-West, du Naturaliste et de Leeuwin à l'ouest; ceux de Knab, de Catastrophe, de Nelson et de Liptrap au sud; enfin, les caps Howe, Byron, Sandy, Flattery et Tribulation à l'est.

9. L'Australie sur les côtes méridionales ne présente qu'un seul promontoire, celui de Wilson, à l'opposite de l'île de Van-Diémen.

10. Les montagnes de l'Australie, inférieures en hauteur à celles de l'Asie et à celles qui tiennent le premier rang en Europe, forment plusieurs chaînes. Les plus considérables connues jusqu'à présent, sont d'abord la chaîne des montagnes occidentales, ou de Darling, qui court du nord au sud, dans une étendue de 400 milles. Dans cette chaîne aucune montagne ne s'élève généralement à plus de 1500 pieds, excepté pourtant le sommet des monts William et Keat, qui atteignent une hauteur de 3500 pieds. Se dirigeant du nord au sud, elle suit les côtes en ligne parallèle, à la distance d'environ 20 milles. La chaîne orientale dite des Montagnes-Bleues, s'élève rarement de plus de 6700 pieds au-dessus du niveau de la mer. Comme celle de Darling à l'ouest, la chaîne orientale domine parallèlement les côtes, à la distance de 30 milles, ou peut-être d'un peu moins.

Les montagnes dites les Pyrénées australes, forment au sud une chaîne considérable dont les sommets sont visibles en mer à une distance d'environ 90 milles; ce qui ferait supposer que leur plus grande hauteur ne devrait pas être de moins de 8000 pieds. Ces montagnes, dont la croupe toujours couverte de neige est d'une blancheur éclatante, se lient à une autre chaîne de montagnes, dites les Alpes australiennes, qui courent dans la direction du nord-est pour aller rejoindre les Montagnes-Bleues et compléter à l'est le système orographique de l'Australie.

11. Quoiqu'on ait recueilli des pierres ponces en assez grande quantité sur divers points de l'Australie, qu'on y ait observé des montagnes volcaniques, et qu'on y ait même découvert de grands courants de lave, il n'est pourtant pas constaté jusqu'ici qu'il y ait dans tout ce vaste continent un seul volcan en activité. En 1818, on découvrit dans le voisinage du fleuve Hunter, par 31°54′ de latitude sud, et par 148°36′ de longitude est, la colline ardente appelée par les sauvages WIGEN, mot qui en leur langue veut dire FEU. La combustion de cette colline s'étend sur un espace assez peu considérable. La flamme bleuâtre et légère sort par des trous et des crevasses dont la plus grande largeur est de trois pieds anglais. Des flammes rouges apparaissent à une profondeur d'environ vingt pieds; on n'aperçoit aucune trace d'altération notable vers l'orifice de ces fissures flamboyantes; et comme on trouve beaucoup de grands arbres qui prospèrent sur le versant opposé où l'on peut constater que l'incendie a aussi existé autrefois, c'est une preuve que ce feu y exerça son activité à une époque assez éloignée.

Il est remarquable que la colline la plus rapprochée de celle qui vomit des flammes, est formée d'une sorte de basalte dont les grains ont de la ressemblance avec l'olivine; et sur une colline encore plus élevée on trouve des roches de pierres ferrugineuses. Un petit monticule qui unit les deux collines les plus élevées, et dans le voisinage de l'endroit où existe l'incendie, semble formé de roches de trapp, et est comme parsemé d'agathes.

Plusieurs ont pensé que le feu de la colline de Wigen était l'effet d'un volcan; mais cette combustion paraît être l'effet de toute autre cause que d'aucune action volcanique; et elle n'en est que plus extraordinaire. Ce phénomène semble être du même genre que celui de Holwort, colline située dans le voisinage de Weymouth, et dont Buckland et de la Bèche ont dit: « Il est probable que dans chacun de ces « cas l'eau de pluie agissant sur les pirites ferrugineuses, a mis le feu « à la couche de bitume; laquelle ainsi enflammée à continué de brûler « jusqu'à présent et peut brûler encore pendant une longue série d'années. » On peut expliquer de la même manière le feu de la colline de Wigen.

12. On a cru pendant longtemps que l'Australie ne possédait pas de rivières proprement dites, parce que après en avoir exploré les côtes on n'y avait découvert que le lit de quelques cours d'eau assez chétifs, bientôt absorbés par les sables brûlants dans les mois d'été. Cette idée était encore confirmée par le caractère singulier de ces cours d'eau, lesquels descendant avec rapidité des montagnes où ils prennent leurs sources, vers une contrée basse et en plaine, et n'y étant point grossis par des tributaires capables de leur donner plus de force et de volume, vont se perdre tout d'un coup dans les sables, ou forment des marais, à l'exemple des cours d'eau du nord de l'Afrique. Mais de plus récentes découvertes ont fait connaître l'existence de fleuves assez remarquables, quoique de beaucoup inférieurs au Mississipi de l'Amérique septentrionale, et au fleuve des Amazones, ou même encore aux plus grands fleuves d'Europe. Je citerai seulement parmi les principaux, le Murray, qui est le plus grand de tous, le Morrumbidgee, le Darling, le Hunter, le Clarence, l'Avon qui avant d'arriver à la mer prend le nom de Swan (*a*).

13. On trouve en Australie un bon nombre de lacs de différentes dimensions; quelques-uns d'eau salée, et d'autres d'eau douce. Le *Brown* et l'*Alexandrina* sont les deux plus considérables. Le premier est situé à l'ouest, à environ 200 milles de la mer; et le second au sud près de la

(*a*) Il ne faut pas prendre ici le nom de *fleuve* dans le sens rigoureux auquel le restreignent d'ordinaire les géographes français ; avec l'auteur, nous le donnons au Morrumbidgee et au Darling, affluents du Murray. L'importance relative qu'ont les rivières en Australie, et les proportions grandioses qu'elles acquièrent par moments, autorisent quelque emphase. Quant au Murray, il mériterait le nom de *roi des fleuves* d'Australie. Un fait d'une immense portée est annoncé par les journaux australiens. Le steamer *Lady Augusta*, capitaine Cadell, parti le 26 août 1853 de l'embouchure du Murray, a pu remonter ce fleuve jusqu'à Swan-Hill, 1000 milles au-dessus de son embouchure. Et l'on espère pouvoir le remonter bien plus haut, savoir jusqu'à Albury. Bientôt ce sera une voie de communication active entre l'intérieur des terres de trois colonies et la mer. Le Murray part du pied des Alpes australiennes, dont les neiges perpétuelles lui fournissent dès sa source des eaux abondantes. Il sert de limite naturelle entre la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud et la colonie de Victoria ou Port-Phillip (Australia Felix), passe ensuite dans l'Australie méridionale ; et là, après avoir longtemps coulé vers l'ouest forme un coude pour tourner vers le sud et va porter ses eaux à la mer par le lac Alexandrina (aujourd'hui *Victoria*). Il a pour affluents, du côté de l'*Australia Felix*, de petites rivières devenues assez célèbres depuis la découverte de l'or ; savoir : le Mitta-Mitta, l'Ovens, le Goulburn et le Loddon. Du côté de la Nouvelle-Galles du Sud, il reçoit les eaux du Morrumbidgee grossi par le Lachlan et celles du Darling. On peut donc considérer le vaste bassin du Murray comme la ligne vers laquelle s'inclinent les gisements aurifères.

baie d'*Encounter*, où vont se décharger ses eaux. C'est dans le lac Alexandrina (*Victoria*) que le fleuve Murray a son embouchure.

14. L'Australie étant un pays de si grande étendue et si voisin de l'équateur, il sera facile de comprendre que la nature du climat doit varier selon les différentes zones et selon l'élévation des latitudes.

Dans les parties les plus septentrionales les chaleurs sont dévorantes et très-insalubres, les tremblements de terre fréquents, les ouragans très-dangereux et comme périodiques; et le sol ainsi que le climat totalement contraires à la constitution physique des Européens. Vers le tropique, c'est-à-dire du 20° au 27° de latitude méridionale, le climat est assez tempéré; il est très-agréable depuis le 27° jusqu'au 39° de la même latitude, soit sur la côte orientale, soit sur la côte méridionale.

Le mois de décembre et celui d'avril sont dans le nord les deux saisons pluvieuses, tandis que dans les contrées méridionales, en décembre est le fort de l'été; et en avril il tombe à peine quelques gouttes de pluie pour rafraîchir et humecter la terre. Dans le nord les saisons ne se distinguent pas. On subit dans la même journée les variations des quatre saisons ensemble; ce qui cause même aux sauvages beaucoup de maladies dangereuses. Dans les contrées du sud le passage des saisons est sensible, à peu de chose près, comme en Europe.

Les vents sont périodiques dans le nord, c'est-à-dire que six mois ils soufflent de l'ouest, et pendant six autres mois du point opposé; mais, en dehors des tropiques, ils soufflent dans toutes les saisons de l'année, soit du midi, soit du levant, soit du couchant, etc. (*a*).

Dans les latitudes australes, on éprouve généralement un froid beaucoup plus sensible et plus intense que sous les degrés correspondants de l'hémisphère boréal; mais ceci a lieu surtout pendant les heures de nuit, vu que la température de l'Australie est beaucoup plus douce après le lever du

(*a*) Dans la description de Sydney, page 36, l'auteur parle de vents brûlants qui, en été, à certaines heures du jour, produisent un partie des effets du simoun d'Afrique. Il ajoute que « la raison de ce phénomène est jusqu'ici inconnue. » Ceci peut être exact pour quelques circonstances de phénomène; mais quant au fait considéré en gros, nous pensons que l'explication en est donnée d'une manière plausible par les géographes qui ont dit : « Quoique ces vents varient en intensité et en durée, ils sont uniformes quant à leur direction. Dans la Nouvelle-Galles du Sud et dans la colonie du Port-Phillip, particulièrement dans celle-ci, ils viennent du nord-ouest; à Adelaïde ils viennent du nord; plus loin, toujours le long de la côte méridionale, ils soufflent du nord-est; et sur la côte occidentale, ils viennent directement de l'est. Il est donc probable que la cause originaire est dans les plaines de sable brûlant qui doivent occuper le centre de l'Australie. A raison de la chaîne de montagnes qui couvre Sydney, l'influence de ces vents brûlants y est tempérée mais non complétement anéantie. »

soleil, au cœur de l'hiver, qu'elle ne l'est au printemps dans les parties les plus méridionales de l'Europe. La chaleur de la zone tempérée en Australie n'est ni accablante, ni insalubre (*a*).

Les jours d'été, dans la partie occidentale, par 32° de latitude, ne se prolongent pas autant que ceux d'Angleterre; c'est tout l'opposé pour les jours d'hiver.

Ce continent étant situé dans l'hémisphère austral, il en résulte que le mois de janvier, en Europe, correspond à celui de juillet en Australie, et l'été d'Europe à l'hiver austral. Les vents du nord, froids en Europe, sont brûlants en Australie; et, dans la même proportion, ceux du midi, chauds en Europe, sont froids dans ces contrées.

15. De la différence qui existe entre le méridien de Londres et celui de Sydney, il résulte que lorsqu'il est midi à Londres, à Sydney il est déjà dix heures du soir; et quand, dans cette dernière ville, il est midi, à Londres il n'est encore que deux heures après minuit.

16. Un grand nombre de constellations, situées dans l'hémisphère septentrional, ne sont pas visibles en Australie; on y aperçoit pourtant la *Voie lactée*, les *Plëiades*, *Orion*, les *Hyades* et beaucoup d'autres. L'*Epsilon* et le *Béta* du *Cygne* sont aussi visibles, mais non l'*Alpha*, le *Gamma* et le *Delta*; comme aussi on y observe le *Béta* et les autres étoiles de l'*Andromède*, à l'exception pourtant de l'*Alpha* et du *Gamma*.

D'après les observations faites de 1822 à 1826 à l'observatoire de Paramatta, ville distante de 18 milles à l'ouest de Sydney, il résulte que des 7,385 étoiles qui ornent la sphère céleste, la plus grande partie est située dans l'hémisphère austral.

17. On observe aussi sur ce continent le phénomène de l'aurore australe, à peu près semblable à celle du pôle boréal; elle présente une masse de lumière blanchâtre et faible qui rase l'horizon, mais rougeâtre et plus lumineuse quelques degrés plus haut. Un soir, je m'occupais à tracer un plan topographique, lorsque, quittant mon travail à l'occasion de l'agitation extrême de l'aiguille de ma boussole, je m'entendis appeler par quelques sauvages qui me disaient qu'une grande partie du pays était en feu. Dans la crainte que cela ne fût malheureusement vrai, car c'est une calamité qui n'est que trop fréquente dans ces contrées, je sortis pour aviser à ce qu'il y aurait à faire en cas de danger imminent. A peine avais-je mis le pied hors de la porte, que j'observai non la clarté d'un incendie lointain, mais l'aurore australe, qui, comme un volcan, semblait envoyer des flammes vers le ciel. Alors je dus comprendre que la forte

(*a*) Cet avantage est dû à l'extrême siccité de l'air. C'est aussi pour la même raison qu'on peut coucher à la belle étoile, une bonne partie de l'année, sans avoir à craindre aucune suite fâcheuse.

électricité de ce rare phénomène était sans doute la cause de l'instabilité de l'aiguille de ma petite boussole (*a*).

(*a*) Pour compléter les notions géographiques données sur l'Australie par le R. P. Salvado, nous parcourrons rapidement les divisions actuelles de ce continent adoptées par le gouvernement anglais. La carte d'Australie présente d'ordinaire cinq grandes divisions : Australie du Nord, Australie de l'Est ou Nouvelle-Galles du Sud, capitale Sydney ; Australia Felix, *sive* Victoria, ou vulgairement Port-Phillip, capitale Melbourne ; Australie méridionale, capitale Adélaïde ; et Australie occidentale, capitale Perth.

Depuis la suppression de Port-Essington (Port-Victoria), on peut dire que l'Australie du nord est à l'état d'étude et de projet. Il est néamoins assez probable que tôt ou tard le gouvernement anglais trouvera le moyen de former un établissement sur quelque point du golfe de Carpentarie.

L'auteur a donné, page 12, les limites de la *Nouvelle-Galles du Sud*. Mais dans l'usage ordinaire et sur les cartes anglaises, les limites réelles de cette colonie en remontant du sud au nord ne dépassent pas le 26° de latitude sud. Les concessions de territoire faites par le gouvernement ne vont pas au delà. Du reste, même dans ces limites réelles, ainsi que l'auteur le fait observer, la Nouvelle-Galles du Sud présente à elle seule une superficie plus vaste que l'Italie entière. Cette superficie se sous-divise en 46 *comtés*. Celle de ces sous-divisions où se trouve Sydney porte le nom de Cumberland.

Les limites de la colonie de l'*Australia Felix* (colonie de Port-Phillip ou de Victoria) ont été données page 39. L'auteur a comparé son étendue à celle de la Grande-Bretagne réunie à l'Irlande. Elle est divisée en 23 comtés : celui où se trouve Melbourne porte le nom de Bourke.

Les limites de l'Australie méridionale sont indiquées page 53. L'auteur fait observer que sa superficie est plus que le double de celle de l'Angleterre et de l'Irlande réunies ensemble. L'Australie méridionales a été divisée en 11 comtés, dont le premier porte le nom de la capitale, Adelaïde.

L'Australie occidentale, dont les limites sont données page 61, se sous-divise, quant à la partie déjà explorée, en 26 comtés : celui où se trouve Perth porte le nom de cette capitale ; celui où se trouve la Nouvelle-Nursie porte le nom de Melbourne. En général les auteurs et les journaux anglais s'occupent très-peu de l'Australie occidentale, si ce n'est pour la déprécier autant que possible. Tant mieux sans doute pour les pauvres Australiens !

CHAPITRE II.

DES MAMMIFÈRES QUI SE TROUVENT EN AUSTRALIE.

1. Certaines pétrifications, découvertes en 1831 par le chevalier G. Ratting, dans une cavité de roches calcaires, vers les côtes occidentales, ont été reconnues par G. Cuvier pour être des os de jeunes éléphants. Ce qui me porterait à croire, sur la foi d'une autorité aussi imposante, que dans des temps très-reculés cette espèce a pu vivre sur le continent australien. Peut-être même aujourd'hui se conserve-t-elle encore dans ces immenses contrées de l'intérieur, qui nous sont si inconnues.

La présence des éléphants serait pourtant d'autant plus extraordinaire, que les Européens, jusqu'à cette heure, n'y ont découvert aucune espèce d'animaux de la nature des lions, des tigres, des panthères, des loups, mais uniquement le chien dingo, que pendant longtemps on regarda comme le seul quadrupède de l'Australie qui n'appartînt pas à la classe des marsupiaux (*a*).

La science nous fait d'ailleurs connaître que, dans l'Australie et les îles qui en dépendent, se trouvent beaucoup d'autres animaux non marsupiaux qui sont répartis dans le tableau suivant :

Primates. . .	(primates) (*b*). . .	8 espèces.	
Feræ. . . .	(carnassiers). . .	2	
Glires. . . .	(rongeurs). . . .	11	
Cete. . . .	(cétacés).	2	
	Total. . . .	23 espèces. . .	23
	Marsupiaux. (*Didelphidæ*) (*c*). . . .		71
	Monotrèmes.		3
		Total. . .	97

(*a*) On appelle *marsupiaux* des mammifères qui ont vers le bas-ventre une bourse extérieure dans laquelle ils portent leurs petits.

(*b*) On ne doit pas être surpris que l'auteur, comme beaucoup d'étrangers, ait conservé une bonne partie de la nomenclature de Linné. Ainsi il a pu comprendre sous la dénomination de *primates* les chauves-souris, etc. Mais il faut bien se garder de croire qu'aucune des 8 espèces de *primates* qu'il assigne à l'Australie, comprenne des singes. Il est notoire que l'Australie ne possèdait aucune espèce de quadrumanes, pas plus que de pachydermes, ni de ruminants.

(*c*) Sous le rapport du mode de gestation, les mammifères sont divisés en monodelphes, en didelphes et en ornithodelphes. Les marsupiaux sont appelés didelphes, parce que le séjour des petits dans la bourse est assimilé à une seconde gestation. Les monotrèmes sont appelés ornithodelphes par ceux qui les regardent comme ovipares. Ainsi didelphes traduira le *didelphidæ* de Linné.

Sur ce nombre d'espèces, 72 appartiennent en propre au continent austral. Je vais esquisser l'histoire de quelques-unes.

2. Le chien (*canis*, dingo), de la famille des *Felidæ* (*a*), diffère du nôtre par les caractères qui lui sont communs avec le renard.

Son corps atteint généralement deux pieds anglais de hauteur et deux pieds et demi de longueur. Il a les oreilles petites et droites, le museau long et aigu, la queue longue et riche de poils. Ces chiens varient de couleur, mais ils sont presque toujours d'un brun roussâtre. Ils ne jappent pas comme nos chiens ; ils ne font que hurler d'une manière lugubre. Le dingo a cela de commun avec le renard d'Europe, qu'à la rapacité de sa nature sauvage il joint une astuce singulière. Il dresse des embûches aux brebis comme à la volaille ; il mord et fuit lorsqu'il ne peut pas dévorer ou entraîner sa proie. On l'a vu plusieurs fois s'avancer et blesser une brebis, ensuite se cacher, attendre que la perte de son sang et la gravité de la blessure la fît demeurer en arrière du troupeau ; et soudain l'attaquer de nouveau et la dévorer, en trompant la vigilance du berger et des chiens d'Europe. S'il peut réussir à s'introduire de nuit au milieu d'un troupeau, il en fait un horrible carnage. Quand il attaque le kanguroo, qui est plus petit que lui, il le fait toujours par surprise ; si le kanguroo lui résiste, il se retire lâchement, et le laisse poursuivre son chemin ; ensuite il l'attaque de nouveau, et de la même manière, jusqu'à ce que le kanguroo, comme il arrive presque toujours, finisse par succomber. Il est doué d'une grande vigueur et il a la vie très-dure. Il craint les chiens d'Europe, mais il élude souvent leur poursuite. Il fuit à l'aspect de l'homme, mais non de l'espèce bovine et autres bêtes à cornes. Il n'est pas difficile de l'apprivoiser, quoiqu'il ne perde jamais ses instincts féroces. Les sauvages, ou naturels occidentaux, l'appellent *durda*. Ils l'apprivoisent, et il leur est d'une grande utilité pour la chasse. Me trouvant plus d'une fois seul endormi au milieu des bois, je fus réveillé, à l'aube du jour, par les tristes hurlements de nombreuses troupes de ces chiens, qui, à une certaine distance et en diverses directions, m'attendaient en embuscade, comme si j'avais dû devenir leur proie ; mais à peine j'abandonnais mon feu et je me mettais en marche, qu'ils devenaient muets et fuyaient en toute hâte ; jamais, en pareil cas, il ne m'arriva d'en rencontrer aucun à quinze pas de distance.

3. Entre les animaux carnassiers de l'Australie, le chien occupe le premier rang ; le second et dernier rang appartient au PHOQUE, appelé par les natu-

(*a*) Cette classification ne peut être admise, au jugement de plusieurs célèbres zoologistes. La famille des *felidæ* ou *féliens* ne comprend que deux genres, savoir ; 1° les chats à ongles rétractiles ; 2° les chats à ongles non rétractiles. Les premiers composent le genre *felis ;* dans la seconde division se trouve le guépard ou *cynofelis*. Il ne paraît pas y avoir ici place pour le dingo. Ce dernier présente les caractères essentiels du genre *canis ;* sa construction anatomique le rapproche du loup.

ralistes *Otaria de Péron* (*a*) (de la famille des *phocides*). A raison de la chasse continuelle que lui ont faite les Européens, cet animal amphibie a presque entièrement abandonné les plages méridionales, sur lesquelles seulement on le trouvait. Sa tête est ronde, son regard doux; il a le front élevé, le museau carré et court, orné de moustaches semblables à celles du chat; et la lèvre supérieure dépassant l'inférieure. Ses dents canines sont médiocres. Les pattes de devant sont garnies de doigts séparés; celles de derrière se prolongent comme deux grandes nageoires. Le corps du phoque dans l'âge adulte atteint de sept à dix pieds de longueur; la peau dans la partie supérieure est de couleur gris-cendré; le menton, les nageoires et les flancs sont rouges; les parties postérieures sont à peu près noires; et les parties antérieures sont de couleur rougeâtre-obscur. Les poils de la tête et du cou sont longs et soyeux. Ceux des autres parties sont courts et plus épais. Les jeunes phoques sont noirs; ils s'apprivoisent facilement et se montrent familiers et officieux comme de petits chiens. Ils ont un bêlement assez semblable à celui de la chèvre; ils viennnet prendre leur nourriture dans la main de celui qui les appelle. Les phoques vivent en familles nombreuses, toujours dans le voisinage des côtes, et se nourrissent principalement de poissons. Sur la terre, où ils font assez souvent séjour, ils marchent avec une grande agilité; dans l'eau ils plongent avec une rapidité extrême, et nagent avec célérité. Leur peau est très estimée dans quelques contrées du nord de l'Europe. C'est du phoque probablement que les mithologues grecs avaient emprunté la forme de ces fameuses divinités enchanteresses, des sirènes. Les navigateurs modernes leur donnent les noms de veau marin, de vache marine (*b*), d'ours marin.

4. Le chat australien est un animal carnivore, très ressemblant au chat commun (*c*), il est appelé par les naturalistes *dasyurus-maugei*. Dans sa forme il est moins parfait que le nôtre: il a la tête grande; le corps long,

(*a*) On sait que les phoques sont divisés en phoques proprement dits, ou privés de la conque extérieure de l'oreille, et en *otaries* qui sont pourvues de cet organe externe.

(*b*) Le nom de vache marine a été peut-être plus souvent donné aux lamantins ou aux morses.

(*c*) Nous devons avertir le lecteur que cet animal n'est pas un chat; c'est un didelphe ou animal à bourse. Il se fait remarquer par les caractères suivants: dents au nombre de 42, 6 molaires à chaque mâchoire, 4 canines, 8 et 6 incisives tranchantes; museau allongé, garni sur les côtés de la mâchoire supérieure de fortes moustaches; pieds à 5 doigts antérieurement, et 4 postérieurement, tous munis d'ongles fouisseurs; queue de longueur moyenne. Cet animal ressemble assez pour la forme à nos genettes et à nos fouines; il en a les habitudes. Nous nous en rapporterons du reste au R. P. Salvado, témoin oculaire, plutôt qu'à certain naturalistes qui refusent au dasyure la faculté de grimper aux arbres,

aussi bien que la queue, et les pattes courtes. Il n'a pas de pouce; mais les griffes sont semblables à celles du chat; ce qui fait qu'il grimpe facilement jusqu'à la cime des arbres, dans la cavité desquels il se cache durant le jour. Il sort de nuit pour chasser aux oiseaux, dont il se nourrit exclusivement et les surprend dans leur sommeil. La couleur de sa robe est gris-tigré. Comme il ne sort que la nuit, on a difficilement occasion de l'examiner. Je n'en ai vu qu'un seul.

5. L'opossum, ainsi appelé par les Anglais, et *phalangista-vulpina* par les naturalistes, ayant été le premier animal entre les marsupiaux qui fût connu des Européens, fixa sur lui seul pendant longtemps toute l'attention des physiologistes par la singulière conformation de son ventre (*a*). L'opossum porte ses petits pendant vingt-six jours, enfermés dans l'utérus. Mais avant d'arriver à son entière formation, le fétus, par un conduit intérieur et momentané, tombe de l'utérus dans la bourse sous laquelle se cachent les mamelles, et il s''y attache avec tant de ténacité qu'il semble identifié avec celle qu'il a saisie. Un petit opossum long de cinq pouces a les yeux fermés, et il ne présente encore aucune apparence de poil. Une fois qu'il est passé dans la bourse, il y reste environ cinquante jours.

L'opossum porte deux ou trois petits chaque fois: il dort de jour, et la nuit il monte sur les arbres, pour s'y nourrir de feuilles; il mange aussi du pain, de la farine, du sucre, et autres choses semblables: il est avide de lait au delà de toute idée, et il boit en lapant comme les chats. Son corps n'est pas aussi long que celui d'un chat commun. Les pattes sont petites, garnies de cinq doigts. Sa queue, assez longue, lui est d'une grande utilité pour se suspendre dans les passages difficiles, jusqu'à ce qu'il se soit accroché ailleurs avec les pattes de devant. Il est docile, timide, et inoffensif, à moins qu'il ne soit maltraité. Il s'apprivoise facilement et joue sans blesser. J'en ai eu plusieurs ainsi apprivoisés dans l'habitation de notre mission de la Nouvelle-Nursie. Les Australiens l'appellent *cumal*.

6. La singularité d'un autre animal, appelé écureuil volant, consiste en ce qu'il vole sans ailes; c'est-à-dire qu'en se lançant d'un arbre à l'autre, il élargit ses pattes, et peut distendre la peau du ventre d'une manière si étrange que le spectateur le prendrait moins pour un animal volant que pour un cartilage que le vent agite. Cet animal curieux se

(*a*) Les premiers marsupiaux qui ont été connus en Europe, quoiqu'ils aient pu recevoir le nom d'opossums, différaient quelque peu des phalangistes australiens. Ceux-ci ne sont ni du même genre, ni de la même famille que les sarigues de l'Amérique. Ils n'en ont pas la formule dentaire; et leurs pattes elles-mêmes diffèrent notablement. Le *phalangista vulpina* est le *bruno*, le *didelphis peregrinus* de Vicq d'Azyr.

ralistes *Otaria de Péron* (*a*) (de la famille des *phocides*). A raison de la chasse continuelle que lui ont faite les Européens, cet animal amphibie a presque entièrement abandonné les plages méridionales, sur lesquelles seulement on le trouvait. Sa tête est ronde, son regard doux; il a le front élevé, le museau carré et court, orné de moustaches semblables à celles du chat; et la lèvre supérieure dépassant l'inférieure. Ses dents canines sont médiocres. Les pattes de devant sont garnies de doigts séparés; celles de derrière se prolongent comme deux grandes nageoires. Le corps du phoque dans l'âge adulte atteint de sept à dix pieds de longueur; la peau dans la partie supérieure est de couleur gris-cendré; le menton, les nageoires et les flancs sont rouges; les parties postérieures sont à peu près noires; et les parties antérieures sont de couleur rougeâtre-obscur. Les poils de la tête et du cou sont longs et soyeux. Ceux des autres parties sont courts et plus épais. Les jeunes phoques sont noirs; ils s'apprivoisent facilement et se montrent familiers et officieux comme de petits chiens. Ils ont un bêlement assez semblable à celui de la chèvre; ils viennnet prendre leur nourriture dans la main de celui qui les appelle. Les phoques vivent en familles nombreuses, toujours dans le voisinage des côtes, et se nourrissent principalement de poissons. Sur la terre, où ils font assez souvent séjour, ils marchent avec une grande agilité; dans l'eau ils plongent avec une rapidité extrême, et nagent avec célérité. Leur peau est très estimée dans quelques contrées du nord de l'Europe. C'est du phoque probablement que les mithologues grecs avaient emprunté la forme de ces fameuses divinités enchanteresses, des sirènes. Les navigateurs modernes leur donnent les noms de veau marin, de vache marine (*b*), d'ours marin.

4. Le chat australien est un animal carnivore, très ressemblant au chat commun (*c*), il est appelé par les naturalistes *dasyurus-maugei*. Dans sa forme il est moins parfait que le nôtre: il a la tête grande; le corps long,

(*a*) On sait que les phoques sont divisés en phoques proprement dits, ou privés de la conque extérieure de l'oreille, et en *otaries* qui sont pourvues de cet organe externe.

(*b*) Le nom de vache marine a été peut-être plus souvent donné aux lamantins ou aux morses.

(*c*) Nous devons avertir le lecteur que cet animal n'est pas un chat; c'est un didelphe ou animal à bourse. Il se fait remarquer par les caractères suivants: dents au nombre de 42, 6 molaires à chaque mâchoire, 4 canines, 8 et 6 incisives tranchantes; museau allongé, garni sur les côtés de la mâchoire supérieure de fortes moustaches; pieds à 5 doigts antérieurement, et 4 postérieurement, tous munis d'ongles fouisseurs; queue de longueur moyenne. Cet animal ressemble assez pour la forme à nos genettes et à nos fouines; il en a les habitudes. Nous nous en rapporterons du reste au R. P. Salvado, témoin oculaire, plutôt qu'à certain naturalistes qui refusent au dasyure la faculté de grimper aux arbres,

aussi bien que la queue, et les pattes courtes. Il n'a pas de pouce; mais les griffes sont semblables à celles du chat; ce qui fait qu'il grimpe facilement jusqu'à la cime des arbres, dans la cavité desquels il se cache durant le jour. Il sort de nuit pour chasser aux oiseaux, dont il se nourrit exclusivement et les surprend dans leur sommeil. La couleur de sa robe est gris-tigré. Comme il ne sort que la nuit, on a difficilement occasion de l'examiner. Je n'en ai vu qu'un seul.

5. L'opossum, ainsi appelé par les Anglais, et *phalangista-vulpina* par les naturalistes, ayant été le premier animal entre les marsupiaux qui fût connu des Européens, fixa sur lui seul pendant longtemps toute l'attention des physiologistes par la singulière conformation de son ventre (*a*). L'opossum porte ses petits pendant vingt-six jours, enfermés dans l'utérus. Mais avant d'arriver à son entière formation, le fétus, par un conduit intérieur et momentané, tombe de l'utérus dans la bourse sous laquelle se cachent les mamelles, et il s''y attache avec tant de ténacité qu'il semble identifié avec celle qu'il a saisie. Un petit opossum long de cinq pouces a les yeux fermés, et il ne présente encore aucune apparence de poil. Une fois qu'il est passé dans la bourse, il y reste environ cinquante jours.

L'opossum porte deux ou trois petits chaque fois: il dort de jour, et la nuit il monte sur les arbres, pour s'y nourrir de feuilles; il mange aussi du pain, de la farine, du sucre, et autres choses semblables: il est avide de lait au delà de toute idée, et il boit en lapant comme les chats. Son corps n'est pas aussi long que celui d'un chat commun. Les pattes sont petites, garnies de cinq doigts. Sa queue, assez longue, lui est d'une grande utilité pour se suspendre dans les passages difficiles, jusqu'à ce qu'il se soit accroché ailleurs avec les pattes de devant. Il est docile, timide, et inoffensif, à moins qu'il ne soit maltraité. Il s'apprivoise facilement et joue sans blesser. J'en ai eu plusieurs ainsi apprivoisés dans l'habitation de notre mission de la Nouvelle-Nursie. Les Australiens l'appellent *cumal*.

6. La singularité d'un autre animal, appelé écureuil volant, consiste en ce qu'il vole sans ailes; c'est-à-dire qu'en se lançant d'un arbre à l'autre, il élargit ses pattes, et peut distendre la peau du ventre d'une manière si étrange que le spectateur le prendrait moins pour un animal volant que pour un cartilage que le vent agite. Cet animal curieux se

(*a*) Les premiers marsupiaux qui ont été connus en Europe, quoiqu'ils aient pu recevoir le nom d'opossums, différaient quelque peu des phalangistes australiens. Ceux-ci ne sont ni du même genre, ni de la même famille que les sarigues de l'Amérique. Ils n'en ont pas la formule dentaire; et leurs pattes elles-mêmes diffèrent notablement. Le *phalangista vulpina* est le *bruno*, le *didelphis peregrinus* de Vicq d'Azyr.

que le corps lui-même avec des poil rares et allongés vers la base, riches et touffus vers l'extrémité; cette queue est longue de neuf pouces; tandis que le corps n'en a que sept. Il ne sort que de nuit; et je n'ai jamais pu en avoir et en prendre qu'un seul.

11. Entre les diverses espèces de rats, il s'en trouve quelques-unes de grandeur notable, et qui servent de nourriture aux indigènes. Celles de la petite espèce cachées dans les habitations des colons, font sentir à tout moment la grande utilité d'un bon chat d'Europe. L'espèce dite *mus gregii*, a les poils noirs dans la partie supérieure, jaunes au cou et dans les parties inférieures, et d'un jaune plus foncé sur les flancs; les pieds sont de couleur blanche; elle habite comme toutes les autres espèces dans les cavités des arbres et dans des trous souterrains.

Les rats d'eau (water-rat) se trouvent en diverses localités de l'Australie.

12. L'échidné (*ecquidna aculeata*), de la famille des *dasypides* (*a*), est une des espèces intermédiaires qui ont longtemps exercé les recherches physiologiques des naturalistes. Cet animal ressemble au hérisson et au fourmilier: il a le corps couvert de piquants et la faculté de se recoquiller comme le premier; il a le museau long, effilé et terminé par une sorte de petit bec comme le second. Il est aussi armé de fortes griffes, dont il se sert pour se terrer promptement. Dépourvu de dents, il prend et retient sans efforts les insectes avec sa langue, qui est longue et très-élastique. On trouve ce petit et singulier animal dans l'intérieur de la partie orientale de l'Australie.

13. C'est un animal tout à fait étrange que l'ornithorynque (*ornithorynchus platypus*) et dont on peut dire qu'il tient du quadrupède, de l'oiseau, du reptile et du poisson. Il a la peau couverte de poils; par son bec et ses pieds antérieurs, qui sont palmés, il ressemble au canard; les pattes de derrière sont armées de fortes griffes à cinq doigts. Comme dans quelques-uns de ces animaux on a trouvé des glandes abdominales gonflées de lait, et dans d'autres un ovaire, les naturalistes les classent tantôt parmi les mammifères, tantôt parmi les ovipares, ou les décrivent comme appartenant aux deux genres. M. Shaw les a placés dans l'ordre auquel il donne le nom de *brutes* (*b*), dans le voisinage du genre *myrmecophage*. La longueur de l'ornithorynque ne dépasse pas généralement un pied et demi anglais; il se nourrit d'insectes fluviatiles, de petits poissons et quelquefois aussi d'algues marines. Il est excessivement avide de pain ramolli dans l'eau

(*a*) L'échidné est classé, il est vrai, dans l'ordre des *édentés*. Mais dans cet ordre nous ne voyons que le *tatou* qui soit qualifié de *dasypien*; il est convenable de ne pas rapprocher l'échidné du tatou, qui n'appartient pas comme lui à la division des monotrèmes. Nous remarquerons en passant que le tatou est chlamydophore, ou revêtu d'une sorte de test osseux, divisé par compartiments, et l'échidné est armé de piquants comme le hérisson.

(*b*) Dans la nomenclature linnéenne les *brutes* sont à peu près synonymes des *édentés* de Cuvier.

ou dans le lait, pour lequel il n'a pas d'ailleurs de prédilection ; il est aussi avide d'œufs, ou de viande hachée menu. Le sable qui bien souvent a été trouvé dans son estomac a fait supposer qu'il lui sert à faciliter la digestion. Dans la proximité des fleuves, il préfère les rives couvertes et où se trouvent des touffes épaisses de plantes aquatiques, pour y nicher en toute sûreté. Au moindre bruit il prend la fuite, et plonge précipitamment dans l'eau voisine, d'où il lève ensuite quelque peu la tête de loin en loin, pour s'assurer si le danger le menace encore, et ainsi plusieurs fois de suite. Si le chasseur ne vise pas son coup au moment où l'ornithorynque sort la tête hors de l'eau, il lui est difficile d'en faire sa proie, à moins qu'avec la perspective d'un succès très-douteux il ne se mette à démolir quelques-uns des souterrains qui s'étendent quelquefois à plus de cinquante pieds. C'est sans contredit l'animal le plus extraordinaire de toute l'Australie. On le trouve dans la partie est de ce continent, précisément à l'ouest des Montagnes-Bleues. Les indigènes mangent sa chair avec délice.

14. On trouve enfin en Australie quelques espèces de mammifères non marsupiaux, par exemple, de ceux que les naturalistes nomment *rhinolophus* (*a*) et *pteropus* (*b*), lesquelles sont communes à différentes contrées de l'Australie, comme elles le sont à certaines parties de l'ancien monde. D'autres espèces telles que le *canis*, le *mus*, le *scotophilus* (*c*), le *molossus* (*d*), sont communes à toute l'Australie et aux deux hémisphères. Beaucoup d'autres enfin appartiennent au continent australien exclusivement.

15. Avant de terminer ces esquisses zoologiques, touchant les mammifères, je parlerai du plus grand de tous, la BALEINE. On trouve en grand nombre sur les côtes d'Australie, les baleines connues des naturalistes, sous les noms de *balæna physalus* (*e*) et de *delphino-rhyncus*

(*a*) Les rhinolophes, les ptéropes, les scotophiles et les molosses sont différentes sortes de chauves-souris. Le rhinolophe est donc un mammifère cheiroptère, tribu des insectivores, genre à feuille ou membrane nasale.

(*b*) Les ptéropes appartiennent à la tribu des cheiroptères frugivores, genre *roussette*.

(*c*) Les scotophiles forment une tribu de cheiroptères insectivores dont l'adoption fut proposée par le naturaliste anglais Leach (Trans. Linn. soc. 1822).

(*d*) Les molosses, tribu de cheiroptères insectivores, genre à museau non surmonté de feuilles ou membranes quelconques.

(*e*) Communément les auteurs désignent sous le nom de *balæna physalus*, les baleinoptères connus des baleiniers sous le nom de *finna-fisch* et de *winwhale*. Ils se distinguent de la baleine proprement dite ou *baleine franche* par l'existence d'une nageoire dorsale, courte, simple, cartilagineuse, de forme pyramidale. Quoique moins productives pour l'huile que les baleines franches, les baleines physales sont assez recherchées. Comme l'auteur parle plus bas du cachalot, il se pourrait peut-être absolument qu'il eût indiqué ici le genre Physale donné par Lacépède ; mais ce genre de cachalot n'est plus admis par les naturalistes.

pernettensis (*a*), particulièrement dans les saisons où elles effectuent leur passage du sud au nord et *vice versâ*.

La baleine physale atteint jusqu'à 105 pieds anglais et pèse plus de 800 tonneaux, c'est-à-dire plus que le poids de 120 gros bœufs; à Fremantle, ville maritime située à neuf milles de Perth, j'eus occasion de mesurer la largeur de la queue d'un de ces monstres marins, et je trouvai qu'elle était de vingt pieds; assez souvent elle dépasse vingt-cinq pieds.

Entre les diverses espèces de baleines, on remarque celle qui a la tête excessivement volumineuse, et qui a les mâchoires inférieures garnies d'un rang de dents cylindriques, lesquelles, quand la bouche est fermée, entrent dans les cavités correspondantes de la mâchoire supérieure, totalement dépourvue de dents (*b*). Ce monstre peut tout à son aise engloutir une petite barque longue de quarante pieds; il n'en fait que deux bouchées, mordant au travers avec la même facilité qu'un couteau tranche la pulpe d'un fruit.

Une autre espèce (*c*) a le palais fermé par un crible, qui l'empêche d'avaler aucun corps plus volumineux qu'un petit poisson, quoique sa gueule puisse

(*a*) Les delphino-rhynques appartiennent à la classe des dauphins. Les dauphins sont, il est vrai, des mammifères, des cétacés; mais ils sont caractérisés par les deux mâchoires supérieure et inférieure garnies de dents, etc. etc. Ils ne peuvent en aucune sorte être rangés dans la classe des baleines. Quant au delphino-rhinque de Pernetti en particulier, cette espèce est encore douteuse, au jugement des plus savants naturalistes. Du reste nous apprenons par les voyageurs, notamment par MM. Quoy et Gaimard, que plusieurs espèces de dauphins fréquentent les côtes d'Australie. Certaines espèces, comme le dauphin *couronné*, atteignent jusqu'à 30 et 35 pieds de longueur sur 15 de circonférence; nous ignorons s'il s'en trouve dans les mers de l'Australie. Les autres dauphins varient de grandeur selon les espèces depuis 2 ou 3 pieds, jusqu'à 5 et 6, ou tout au plus 9 et 10. Ainsi, sous le rapport des dimensions non plus, il ne convient guère de les rapprocher des baleines.

(*b*) C'est évidemment un cachalot que l'auteur a décrit. On sait que les cachalots diffèrent de la baleine en ce que leurs évents rapprochés n'ont qu'un orifice commun; ils ont des dents à la mâchoire inférieure; pas de fanons, etc. Du reste plusieurs naturalistes soupçonnent d'exagération ce qu'on dit de leurs effrayantes déglutitions.

(*c*) L'auteur n'ayant parlé que du cachalot dans l'alinéa précédent, aurait dû nous dire si par cette *autre espèce* il entend seulement la *baleine franche*, ou s'il y comprend aussi les baleinoptères. Au surplus, la baleine franche surtout a le pharynx, ainsi que l'œsophage, très-étroit; d'après Eggède, cité par Ch. Cuvier, il n'aurait pas plus de quatre pouces. Quant au *crible* par lequel l'auteur dit que le palais est fermé, nous supposerons qu'il veut parler des plus petits fanons, qui selon Eggède, « semblent entrer dans le gosier; » et qui, d'après Th. Cocteau, « donnent au palais un aspect velu. » Du reste les six à sept cents fanons au travers desquels se tamise l'eau, quand la baleine a fermé sa gueule, sont distribués en deux séries ou rangées, chacune de plus de trois cents fanons, et suspendus aux deux côtés de la mâchoire supérieure, donnant ainsi au palais la forme d'une voûte.

contenir facilement une petite barque avec neuf ou dix personnes dedans. Cet animal nage avec sa monstrueuse bouche toujours ouverte, pour se nourrir ainsi des petits poissons qui se rencontrent sur sa route.

Les baleines, dépourvues de dents, ont à leur place dans la mâchoire supérieure des fanons, c'est-à-dire des lames longues de six à sept pieds, formées d'une sorte de matière cornée fibreuse, et assez flexible. Ce sont ces lames qui, dépecées, se vendent sous le nom de *baleines*.

Ce monstre énorme n'a de poisson que la forme du corps. Son sang est chaud et possède une température plus élevée que celui de l'homme. Il ne peut pas respirer sous l'eau, et lorsqu'il a besoin de reprendre haleine, il élève au-dessus de la superficie de la mer son seul museau; alors, par les trous des narines, il lance verticalement à la hauteur de trente pieds et plus, une colonne d'eau, dont la chute s'entend à plus de trois milles de distance. Il n'a pas d'écailles; il allaite ses petits, et c'est pour cela qu'il est classé parmi les mammifères. Ses yeux sont petits par rapport à sa stature, et de la dimension de ceux des bœufs; il a en guise d'oreilles deux trous sous la peau, qui lui recouvre le crâne (*a*). L'ouverture de la gueule n'est pas généralement moindre de seize pieds de longueur, sur huit de large; les lèvres seules donnent quelquefois plus de 4000 livres d'huile. La graisse, d'où s'extrait l'huile, est répandue dans tout le corps; mais dans certaines parties du corps elle n'a que huit pouces d'épaisseur, tandis que dans d'autres elle en a jusqu'à vingt. On a retiré d'une baleine quelquefois jusqu'à 120 tonnes d'huile. La baleine nage avec une extrême célérité, mais souvent il arrive que les bourrasques, à raison de l'immense volume de son corps, la jettent à la côte, et la laissent dans des bas-fonds où elle périt, comme il est arrivé le long de la côte occidentale, où l'on en a trouvé un assez grand nombre de mortes, par suite d'accidents semblables. La baleine est timide; quoique, lorsqu'elle entre en fureur, elle fasse d'un seul coup de queue (*b*) retentir les eaux de la mer comme si c'était un coup de canon.

16. Les baleines ont aussi leurs terribles ennemis; dans le sein de la mer ce sont les poissons excessivement voraces connus des Anglais sous le nom de *sharks, chiens de mer*. Ces poissons unis par troupes attaquent seulement les baleines qui sont dépourvues de dents et ne peuvent se défendre qu'avec la queue; mais les chiens de mer connaissent parfaite-

(*a*) Le conduit auditif est privé d'appareil extérieur pour la réunion des rayons sonores; mais, selon Ch. Cocteau, il va s'ouvrir près des évents par un orifice garni seulement d'une valvule. Bien que les organes de la vue et de l'ouïe ne soient pas très-développés, ils jouissent d'une finesse remarquable.

(*b*) On sait que les cétacés, à la différence des poissons, ont la queue terminée par une nageoire horizontale, ce qui explique le fracas avec lequel la baleine frappe les eaux; d'autant plus que l'organe de la queue est pourvu d'appareils osseux et musculaires d'une énorme puissance.

2. Parmi les nombreux oiseaux qui appartiennent à l'ordre des rapaces, on doit mettre au premier rang le *falco-hypoleucos*, le *melanogenys* et le *frontatus*, le *milvus isurus*, et l'*aquila fucosa* (*a*). Ce dernier, principal type de l'ordre des rapaces, habite l'intérieur des forêts, et ne s'y montre pas intimidé à l'approche de l'homme. Il est aussi grand que l'*aigle royal*; sa couleur est noirâtre foncé. Ses fortes serres et son bec se font redouter des oiseaux, comme des reptiles et des quadrupèdes; un seul coup de son bec est plus que suffisant pour étendre mort un agneau de six ou sept mois. Il a assez de force dans les ailes pour enlever et porter dans son aire un agneau du poids de quinze livres et plus. J'en ai vu un enlever un kangouroo-rat qui fuyait devant moi. Les indigènes lui donnent le nom de *ualge* (*b*).

3. Parmi les oiseaux carnivores sont les corbeaux, qui font aussi d'horribles dégâts dans les terres labourées. Ils se trouvent quelquefois en troupes de sept à neuf cents. Ils n'ont pas le corps très-grand; et ils nichent dans les cavités des arbres. Lorsqu'ils sont jeunes, leur chair est tendre et n'a pas mauvais goût. Si on leur comprime le bas-ventre quand ils sont morts, il sort de la cavité thoracique un son de voix semblable au cri de ceux qui sont en vie. La grande différence entre le corbeau d'Australie et le nôtre, est que celui d'Australie, quand il se pose sur un arbre, se met à chanter d'une manière si étrange, avec certains demi-tons et en allongeant considérablement la finale, qu'il semble par son chant se moquer de celui qui le regarde. Les hommes du pays l'appellent *uara*, et les savants: *corvus coronoïdes*.

Les espèces de *perroquets* sont si nombreuses et si variées, qu'il serait

sous 38 familles. Sur ce nombre d'espèces, il en assigne 36 comme particulières à l'Australie occidentale; il en compte néanmoins 243 en tout qui ont leur habitation dans cette partie du continent.

(*a*) Les trois genres de faucons ici mentionnés sont notablement inférieurs pour les dimensions du corps à l'*aquila fucosa*. Le *falco-hypoleucos* est l'analogue du gerfaut d'Europe; il est remarquable par son plumage gris-de-fer plus pâle sous le ventre. Le *melanogenys*, qui a le dessus du corps brun-noirâtre, a le dessous d'une belle couleur ventre de biche tirant au rouge-grisâtre strié de noir. Le *frontatus* est remarquable par son front blanc-grisâtre, ses ailes gris-brun, le dessous du corps fauve-clair strié de noir. Le *milvus isurus* est un milan à queue carrée.

(*b*) Ceux qui se plaisent à multiplier les contrastes ont parlé de l'Australie comme possédant des aigles blancs. L'aquila *fucosa* et l'aquila *morphnoïdes*, beaucoup plus petits que le fucosa, sont les deux seuls genres d'aigles véritables qui se voient en Australie. Il y a bien ensuite des ichtyaëtes à tête, ventre et partie de queue blancs, des halyasturs à poitrine et tête d'un blanc de lait avec le reste du plumage marron; mais, en fait de rapaces complétement blancs, nous ne trouvons guère que l'autour de la Nouvelle-Hollande (white goshawk) que Gould inclinait à considérer comme un *albino*, c'est-à-dire un être maladif de son espèce.

souverainement fastidieux de parler de toutes. Le perroquet blanc, appelé par les naturalistes *plyctolophus galeritus*, est de la grandeur d'une poule commune. Ces oiseaux vont en troupes, de deux ou trois mille parfois, et presque toujours de plusieurs centaines. Quand ils sont à la pâture, ils posent toujours des sentinelles dans diverses directions, et ceux qui sont ainsi placés en vedette ne cessent tout le temps de faire entendre un cri strident et désagréable, comme s'ils ne s'acquittaient de leur emploi qu'à contre-cœur. Ils dévastent complétement les champs ensemencés ; ils font leurs nids dans le creux des arbres ; ils ont une grande force dans le bec et dans les serres. Ils s'apprivoisent facilement, et apprennent à parler et à imiter la voix des autres animaux. Ils ont les uns pour les autres un attachement tel, que si l'un d'entre eux se sentant blessé fait un cri, tous les autres accourent, comme s'ils voulaient le défendre et lui prêter secours. Jeunes, ils sont excellents à manger rôtis ; vieux, leur chair donne un bon bouillon.

Quelques autres perroquets de la même couleur, mais qui appartiennent à une espèce différente, ont sur la tête une crête superbe, blanche à l'extérieur, rouge en dedans, laquelle leur donne un air tout à fait majestueux. Ils ne redressent cette crête que lorsqu'ils sont irrités. Ils ont les mêmes mœurs que les précédents, auxquels ils ressemblent même pour les dimensions du corps. On en rencontre rarement, et jamais en troupes nombreuses.

Les perroquets noirs à queue blanche (*calyptorhyncus naso*), aussi bien que les noirs à queue rouge (*calyptorhyncus baudinii*), sont d'un naturel beaucoup plus sauvage et plus difficiles à apprivoiser que les précédents. Ils nichent dans le creux des arbres ; ils se nourrissent d'herbes et sont peu nombreux. Ils sont de plus petite stature que les précédents.

On en trouve quelques-uns de couleurs mélangées et de la grandeur d'un merle, qui apprennent facilement à siffler tous les airs qu'ils entendent.

Les perroquets verts, qui sont les plus petits, ne dépassent pas la taille d'un passereau ; ils ne parlent pas, mais sifflent. En somme, les nombreuses espèces de cette famille, toutes plus ou moins riches en belles couleurs et plus ou moins faciles à apprivoiser, forment, par leur grandeur et leur beauté, comme une chaîne, dont les perroquets verts sont le dernier anneau et les perroquets blancs le premier.

5. L'oiseau connu de nous sous le nom d'*oie* est appelé, en Australie, par les Anglais *wild-turkey* (*a*), et par les indigènes *bibiglia*. La couleur de son plumage varie comme celle des oies d'Europe. Il dépose et couve un petit nombre d'œufs à la fois dans des nids faits avec des racines dans quelque recoin à l'écart. Il ne se laisse pas approcher, même à la distance de mille pas ; il semble pourtant qu'il n'ait pas peur de l'homme à cheval,

(*a*) Des voyageurs assurent que ce ne sont pas les oies, mais des oiseaux de la famille des mégapodidées qui sont appelées par les colons *wild-turkey*, dindons

car il m'est arrivé bien des fois, étant à cheval, de passer assez près sans les effrayer. J'ai observé la même particularité soit pour le kanguroo, soit pour l'émou, dont je parlerai plus bas. Ces oies pèsent généralement de quinze à dix-sept livres ; elles ont six à sept pieds d'envergure.

6. Les Australiens appellent *udda* et les colons européens *pigeon*, un oiseau qui, pour la grandeur du corps, se rapproche de notre *perdrix*, avec laquelle il a aussi du rapport par son vol court et rapide, par ses mœurs et par le fumet de sa chair. En été, on les trouve en grand nombre près des eaux où ils vont se désaltérer. Il n'est pas rare qu'ils passent au vol près des voyageurs à la distance de six ou sept pieds seulement ; à leur rapidité, on les prendrait plutôt pour des pierres lancées de la main d'un homme que pour des oiseaux. Quand par hasard on ne passe pas à plus de deux pas de leur gîte, ils ne s'envolent pas, mais se blottissent à terre de leur mieux pour être moins facilement aperçus.

7. Après les autruches d'Afrique (*a*), le plus grand oiseau connu est l'émou. Cet étrange oiseau, appelé par les indigènes *uechie* et par les naturalistes *rhea Novæ Hollandiæ*, égale l'homme en hauteur, et quelquefois il le dépasse, car sa taille s'élève jusqu'à sept pieds. Il a les jambes et le cou de longueur proportionnée ; mais ses ailes ne sont pas plus grandes que celles d'une poule, ce qui le rend tout à fait inhabile au vol. Il ne porte pas de crête, ni aux ailes certaines plumes en guise de piquants comme les casoars, oiseaux de la même famille, qui habitent l'archipel Indien. Ses plumes ont un caractère étrange ; elles sont longues de cinq à six pouces, subtiles, rares, et disposées de manière qu'elles couvrent mal le corps de l'oiseau ; à peu près à la hauteur de deux pouces en dehors de la peau, le tuyau se bifurque en formant deux plumes absolument égales. Une touffe de ces plumes, mais un peu plus longues et pendantes, tient lieu de queue. Les œufs sont à peu près de la grosseur des œufs d'autruches. L'émou en pond huit ou dix chaque fois ; chacun de ces œufs équivaut à vingt œufs de poule. La coque est très-dure et de couleur bleu-mourant. Le meilleur cheval ne peut tenir pied à l'émou ; les chiens les plus agiles et les plus rusés ne peuvent le joindre qu'à grand' peine. Il arrive plus d'une fois que le chien, au moment de le saisir à belles dents, demeure sur le terrain tué d'un coup de patte de l'oiseau.

Ils vivent et vont à la pâture par troupes de quinze à vingt ; mais plus

sauvages. Quoi qu'il en soit, nous ne trouvons dans Gould que deux sortes d'oies qui pour les dimensions approchent de nos oies d'Europe, bien qu'elles en diffèrent assez sensiblement à plusieurs égards, le céréopsis et l'anatigralle ou anseranas (*semipalmated goose*). Ni l'une ni l'autre n'a une envergure aussi considérable que celle qui est indiquée par l'auteur ; elles sont même plus petites que les oies d'Europe.

(*a*) L'autruche d'Afrique est caractérisée par la tête chauve et deux doigts seulement aux pieds ; l'autruche d'Amérique ou rhéa, par la tête parfaitement emplumée et trois doigts aux pieds. L'émou a dû être classé à côté de ceux-ci.

souvent ils se trouvent seuls. Le long du dos, ils ont une couche de graisse de la dimension de quatre à cinq pouces, de laquelle on extrait une huile excellente soit comme assaisonnement, soit comme remède. La chair a la consistance de la viande de bœuf. Le cri que font entendre les petits, quand ils courent vers leur mère, est semblable au sifflement de l'homme; et la mère, au lieu de gloussement, fait entendre comme les coups redoublés d'un tambour.

L'émou est susceptible de s'apprivoiser, au point de tenir compagnie partout à son maître, et j'en ai vu moi-même quelques-uns qui étaient familiers au delà de toute idée. Dans les mois d'été, c'est-à-dire en décembre et en janvier, ils se trouvent en grand nombre dans le voisinage de la Nouvelle-Nursie, et ils y demeurent tant qu'une herbe, appelée par les indigènes *pataca*, leur fournit dans sa graine un des aliments qu'ils affectionnent le plus. On les y trouve encore assez souvent dans les autres saisons.

8. Parmi la grande famille des volatiles australiens, le rang extrême et opposé à celui de l'émou doit être assigné à un petit oiseau dont le corps, y compris la tête, ne dépasse pas trois pouces de long. La couleur de son plumage est brun obscur, son vol est court et difficile, à raison de quatre plumes caudales fort remarquables, qui ont à peu près deux fois la longueur de tout le corps, et ressemblent assez à celles de l'oiseau appelé par les Français la *veuve dominicaine*. C'est précisément à raison de cette analogie, qu'ignorant son nom scientifique, je lui ai donné le nom de veuve (*a*). La première fois que je vis un de ces oiseaux, je crus pouvoir le prendre à la course; mais il se mit à filer, quoique d'un vol assez pénible, d'un arbuste à l'autre, et déçut ainsi mes espérances. Un Australien, sans aucun doute, aurait réussi à l'atteindre et à le prendre.

9. La singularité qui caractérise le *n-you*, est la manière dont il dépose ses œufs. Il construit, au dire des indigènes, une pyramide de terre ou de sable de sept pieds de diamètre et de trois de hauteur. Au sommet de la pyramide, il ouvre une cavité d'un pied, où il dépose ses œufs et laisse à la chaleur du soleil le soin de les couver; mais, lorsque les petits sont sur le point d'éclore, la mère vient les découvrir (*b*).

10. Bien des fois, en traversant seul les forêts, je fus induit en erreur

(*a*) Les ornithologistes assurent qu'il ne se trouve en Australie aucun oiseau du genre *veuves*. Le seul auquel pourrait convenir une partie de ce qu'affirme notre auteur, serait le *spiriturus-malachurus, soft-tailed warbler* des colons, la *queue-gazée* des ornithologistes français. Il est encore appelé par les Anglais *the emu-whren*, comme qui dirait l'émou des roitelets. Ces diverses appellations sont dues à la structure particulière des plumes de sa queue, dont les barbules sont molles, décomposées et non adhérentes les unes aux autres. Sa queue a six plumes, qui, chez le mâle, présentent de plus grandes dimensions.

(*b*) L'oiseau décrit ici est le *leipoa* classé par Gould dans l'ordre des *rasores*

par un sifflement qui ressemblait à celui d'un homme. Ce sifflement répété, comme on fait quand on donne un signal ou un avis, semblait m'indiquer la présence de quelque sauvage; mais ensuite, connaissant par expérience que les sauvages n'ont pas coutume de siffler, je m'aperçus que c'était le sifflement d'un oiseau.

11. Au printemps, c'est-à-dire en juin et en juillet, je trouvai souvent des oiseaux, de la grosseur d'une grive, tombés à terre transis de froid par suite de la fraîcheur de la nuit. Je les prenais dans mes mains, et ils ne s'envolaient qu'après avoir recouvré leur chaleur naturelle.

12. Entre les nombreuses espèces d'oiseaux qui appartiennent à l'ordre des *nageurs* (*a*), il faut remarquer le cygne. Cet oiseau aquatique, appelé par les Anglais *black swan*, et par les naturalistes *cygnus atratus*, forme, par sa couleur noire, une des raretés de l'Australie. Il a dans la partie inférieure du bec quelques glandules de couleur rouge écarlate. Il surpasse en grandeur l'oie, et son port est très-majestueux. Il s'apprivoise facilement. Comme il est par instinct solitaire, il abandonne les bords des rivières où il fait sa demeure, dès qu'ils viennent à être fréquentés par les Européens. Le principal fleuve qui a son embouchure sur la côte occidentale prit de cet oiseau le nom de *Swan-River* ou *fleuve du Cygne*, parce que c'est là qu'on le trouva pour la première fois; et l'établissement qu'on a fondé sur ces plages a pris, lui aussi, le nom de colonie de *Swan-River*.

13. Dans les fleuves et sur les lacs on trouve souvent le pélican (*pelecanus spectabilis*), et il n'est pas rare qu'il se montre en troupes nombreuses. Il a plus de trois pieds de haut, avec un bec long de deux pieds; il a les plumes blanches, à l'exception des ailes et du dos qui tournent au brun. Dans la bourse qui lui pend sous la mandibule inférieure, il porte quelquefois sept ou huit livres de poisson pour nourrir ses petits.

14. Le canard, appelé par les indigènes *n-unan*, et par les naturalistes *anas Novæ Hollandiæ*, vit de préférence sur les montagnes, et franchit rapidement les plus grandes distances pour trouver de l'eau. Il se pose indifféremment tant sur les arbres qu'à terre; le plus souvent il prend ses ébats dans l'eau. Il a le plumage gris, et les extrémités des ailes blanches.

et dans une famille à laquelle il donne le nom de *megapodidæ*. Il compte trois genres ou groupes de ces oiseaux constructeurs de monticules : le tallégalla, le leipoa et le mégapodius. Ils mêlent à la terre et au sable des débris de végétaux dont la putréfaction donne une assez forte chaleur. La dernière des trois espèces, qui fréquente les côtes du nord, construirait, au dire de certains voyageurs, des nids d'une énorme dimension formés de terre et de débris de corail, de menues branches, etc. : on en aurait mesuré qui présenteraient jusqu'à 150 pieds de circonférence, sur 24 de hauteur. On présume qu'ils ont été ainsi agrandis d'année en année.

(*a*) Palmipèdes.

Il pond ses œufs près des mares d'eau, et les couve l'espace de vingt et un jours.

15. Enfin, outre les 183 espèces d'oiseaux propres à la partie occidentale, il en existe encore beaucoup d'autres qui vivent çà et là dans toute l'Australie. De ce nombre sont le charmant bec-rouge; le canard musqué, qui répand une forte odeur de musc; la *ménure superbe*, qui a la queue en forme de lyre, diaprée des plus belles couleurs d'orange et d'argent; le beau pigeon huppé; l'admirable *oriolus*, appelé par les Français *Loriot-prince-régent;* la perdrix, la tourterelle, la bécasse, l'hirondelle, qui s'y trouve en toute saison; la chouette, les hibous, dont quelques-uns ne sont pas plus gros qu'une grive; le traquet (*a*), appelé par les Anglais *the stonechat warbler*, dont les plumes de diverses couleurs produisent un éclatant reflet; et enfin un innombrable essaim de *musiciens des bois* (*b*), dont quelques-uns chantent au coucher du soleil, d'autres pendant la nuit, et un très-grand nombre au lever du soleil.

CHAPITRE IV.

REPTILES.

1. On a trouvé jusqu'à présent, en Australie, 107 espèces différentes de reptiles et d'amphibies, lesquels, divisés en nombreuses familles, appartiennent aux divers ordres SAURIENS (62 espèces), OPHIDIENS (20), CHÉLONIENS (7), ÉMYDO-SAURIENS et genres amphibies (18).

2. Le plus grand lézard que j'ai vu dans les bois dépassait en longueur quatre pieds anglais. Il était dans le voisinage d'une grande mare formée d'eau de pluie. Les sauvages lui écrasèrent la tête, et encore à moitié vif le firent rôtir; sa chair fut d'un excellent goût. J'en trouvai beaucoup d'autres dans des sites pierreux le long de l'eau; et, quoiqu'ils fussent de moindre dimension, ils ne le cédaient pas au premier pour ce qui est de la délicatesse de la chair.

(*a*) Nous avons traduit par traquet, l'italien *salt' in palo*, un peu au hasard. D'habiles ornithologistes nous ont dit que ce pourrait être l'*origma rubricata*, le *rock-warbler* de Gould, petit oiseau qu'il place dans la famille des *sylviadæ*, dans la sous-famille des *saxicolæ*, genre *origma*. Il est peu d'oiseaux, en effet, qui aient plus fixé l'attention des ornithologistes que l'*origma rubricata*, dont les mœurs et la nidification sont assez singulières; seulement, le reflet de son plumage où domine un fond de rouge brunâtre ne nous semble pas répondre à l'épithète *splendido*.

(*b*) Ce titre donné aux oiseaux d'Australie est-il épigrammatique ? Au dire de certains voyageurs, le chant des tribus aériennes est en général dans l'Australie peu flatteur pour l'oreille.

3. Les colons appellent *guana* un lézard de la famille des *Scincidæ* (scincoïdiens), lequel, autant que je puis m'y connaître, n'a rien de commun avec l'*iguane* américaine (*a*). Son corps, y compris la tête et la queue, n'atteint pas la longueur d'un pied et demi. Il a la tête presque triangulaire et la langue assez charnue ; la queue n'a que trois pouces ; elle est plate et ovale à l'extrémité, où elle s'élargit d'environ deux pouces. Il ne fuit pas à l'approche de l'homme, mais il ouvre seulement sa grande bouche, se soulevant un peu sur les jambes de devant comme pour se mettre en défense. Parmi le grand nombre que j'en trouvai, quelques-uns portaient dans le ventre deux et même trois petits. La chair en est blanche et fibreuse comme celle du poulet, et à cette qualité elle réunit le goût d'un excellent poisson.

4. Le lézard épineux, appelé par les naturalistes *moloch horridus*, et qui est classé dans la famille des *agames*, appartient à une de ces espèces qui n'ont pas de prototype dans le vieux monde. Son apparence extérieure est vraiment féroce et formidable. Mais, encore qu'on le maltraite, il est incapable de faire de mal même à celui qui le tient entre les mains. Il a le corps parsemé de piquants semblables à ceux des ronces; il en a deux un peu plus longs qui se dressent sur la tête et ressemblent à deux cornes. Son corps est bigarré de couleurs variées et symétriques, lesquelles sont assez vives tant que l'animal jouit de toute sa force vitale ; mais elles pâlissent quand l'animal est longtemps privé de sa liberté, et elles s'effacent complétement dès qu'il est mort. Ses yeux sont petits et d'une rare beauté. Il pond de douze à quatorze œufs de la grosseur de ceux du passereau. Sa longueur, y compris la tête et la queue, ne dépasse pas un pied et demi. Il m'est arrivé de renfermer par mégarde un de ces petits animaux dans une caisse où il demeura bien trois mois ; néanmoins, je le retrouvai encore en vie, mais avec des couleurs très-pâlissantes; pendant tout ce temps il ne put se nourrir que de terre. Les indigènes l'appellent *mincin*, les colons *diable des bois*.

5. Entre les individus de la famille des *viperidæ* (*b*) se trouvent le *boa palpebrosa*, la vipère *acanthophis*, et la vipère sourde (*deaf adder*), ainsi appelée par les colons anglais. Celle-ci, à raison de l'exiguïté de son corps aussi bien que de sa surdité même, ne fuit pas à l'approche de

(*a*) La distinction à faire entre ces *guanas* et l'iguane américaine est de toute évidence, puisque l'iguane n'offre point les traits caractéristiques des scincoïdiens, surtout la disposition des plaques céphaliques de ceux-ci et les plaques imbriquées qui recouvrent le reste du corps.

(*b*) D'après Schlégel, il y a identité entre la vipère *acanthophis* et le serpent appelé par Shaw, *boa palpebrosa*. Cette dernière dénomination, quant au mot *boa*, paraît avoir été déterminée, ainsi que pour la vipère *echis*, par la conformation de la queue. Aujourd'hui qu'on sépare soigneusement les serpents venimeux de ceux qui ne le sont pas, cette dénomination serait surannée. Quant à l'épithète *palpebrosa* elle indique la disposition de certaines plaques superciliaires.

l'homme, ce qui fait qu'il est très-difficile de l'éviter dans les bois. Elle n'a que quelques pouces de longueur; elle est un peu plus grosse vers le milieu du corps et a la tête plate. Elle a le dos tacheté de plaques rouges et blanches; sa queue, qui est bifurquée, lui sert à saisir avec ténacité les objets, et est armée, au rapport des naturalistes, d'un aiguillon très-aigu, dont les piqûres, assure-t-on, deviennent mortelles.

6. Les serpents comptent de nombreuses espèces en Australie, et à l'exception de celui qui est connu des colons sous le nom de *diamond-snake*, tous les autres sont plus ou moins venimeux. Ce *serpent diamant* surpasse tous les autres en longueur; il atteint jusqu'à la longueur de quinze pieds, mais les individus de cette espèce sont rares. Entre les serpents dont la morsure est mortelle, nous remarquerons principalement le *noir* et le *brun*, qui, d'après quelques observateurs, seraient le mâle et la femelle. Ils fuient à l'approche de l'homme, et s'ils se voient poursuivis, ils se précipitent dans l'eau et s'y tiennent cachés jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent que le danger est passé. Ils mordent pourtant, s'il arrive que par mégarde on leur marche dessus. Un chien mourut au bout de quelques minutes pour avoir été mordu par un de ces serpents dont la tête était néanmoins depuis assez longtemps séparée du tronc. Il y avait à Sydney un homme qui vivait dans la plus grande familiarité avec toute sorte de reptiles; il les portait dans son sein; il dormait avec eux dans son lit; il les retirait avec la main nue d'un sac où il les tenait renfermés par centaines; et jamais il n'a été mordu.

On rencontre en Australie un petit serpent, sur le dos duquel s'élèvent deux petites ailes, ou nageoires semblables à celles des poissons; elles lui servent à s'élancer et à se soutenir assez longtemps en l'air; les colons lui ont donné pour cela le nom de serpent ailé. Un autre, appelé par les naturalistes *ronia catenulata* (*a*), présente pour singularité deux petites pattes à l'endroit où la queue fait sa jonction avec le corps.

Au milieu d'un bois je trouvai un serpent long de sept pieds, ayant quatre pouces de grosseur, qui avait avalé un kanguroo-rat du poids au moins de huit livres. Les indigènes m'apprirent que ce serpent commence par lécher assez longtemps sa proie, et que séparant ensuite ses mandibules par une ouverture démesurée, il l'avale petit à petit, en commençant par la tête.

7. Tous les reptiles de l'Australie engraissent pendant les mois de juin et de juillet, c'est-à-dire dans la saison d'hiver; comme aussi leur venin est plus subtil et plus puissant, dans les mois de décembre et de janvier, c'est-à-dire dans la saison d'été.

(*a*) Serait-ce peut-être *l'hysteropus novæ Hollandiæ* de MM. Duméril et Bibron ? Celui-ci est un petit animal qui a reçu bien des noms; c'est le *bipes* de Cuvier et de Lacépède; le *pygopus lepidopus*, de certains autres naturalistes; *ronia catenulata* pourrait bien être un de ces noms. Il y a aussi en Australie un autre saurien bipède appartenant à la famille des scincoïdiens et appelé *lialis*.

Les serpents venimeux ont aux deux côtés de la tête une glande spéciale, dans laquelle se conserve le venin, et qui communique par un petit canal avec certaines dents de la mandibule supérieure, qui sont percées au centre et sont plus grandes que les autres dents. Il est à remarquer que si ces dents viennent à se briser, elles sont remplacées par d'autres. Le fluide délétère produit, après l'injection, des effets plus ou moins funestes, selon l'espèce de l'animal, le climat plus ou moins chaud, la saison, la grandeur relative des individus, et enfin le degré d'irritation où se trouve le serpent. Le venin ne manifeste sa puissance qu'après avoir été absorbé et porté par la circulation dans la masse du sang ; mais l'effet est si prompt qu'on a vu des chiens mourir quinze secondes après la morsure. Si l'animal venimeux se mord lui-même, il meurt aussi promptement que ses victimes ; mais si on lui verse dans la bouche le fluide mortifère, quoiqu'il passe dans les voies digestives, il ne lui fait aucun mal.

8. On trouve en Australie beaucoup d'espèces de tortues. Les petites, appelées *hydraspis australis* et *chelonia oblonga*, pèsent trois à quatre livres, et elles ont cinq ou six pouces de long, sur trois ou quatre de largeur (*a*). Elles se trouvent dans les étangs d'eau douce et aussi d'eau salée ; elles fournissent aux indigènes un aliment de prédilection. Il paraît qu'en hiver elles se cachent dans la vase ; car en pratiquant des trous dans le voisinage des eaux, on y a trouvé des tortues à l'état de léthargie. Elles ont la vitalité tellement persistante, que bien des fois, après même qu'on leur avait coupé la tête, elles continuaient encore de marcher longtemps. La *chelonia longicollis* a sept pouces de long, sur six de large : une tortue de cette espèce avait onze pouces de long et son cou à peu près autant. Les tortues *vertes* doivent pour leur prodigieuse grandeur figurer à l'autre point extrême de la classification : elles ont sept pieds de longueur, et trois ou quatre de largeur ; elles pèsent cinq à six cents livres et quelquefois huit cents. De leur chair on extrait une huile bonne à brûler et on peut même s'en servir pour assaisonnement quand elle est encore fraîche. Elles n'ont pas de dents ; elles déposent leurs œufs trois fois l'année dans le sable, souvent au nombre d'une centaine, ou même plus. Les œufs sont ronds, de deux ou trois pouces de diamètre ; et ils peuvent éclore après avoir été un mois exposés aux rayons du soleil.

9. De l'ordre *emydo sauriens*, et de la famille *crocodilœ*, on trouve le crocodile vulgaire. Un individu de cette espèce fut rencontré par le capitaine Cook à l'embouchure du fleuve *Endeavour*, et plusieurs autres depuis

(*a*) La première de ces deux espèces est probablement l'*hydraspis macquaria* ou *emys macquaria* de MM. Duméril et Bibron (genre platémyde). La deuxième doit être la *chelodina longicollis* ou *emys longicollis* des mêmes auteurs (genre platémyde). Toutes les deux appartiennent à la famille des tortues paludines ou *elodites* (tortues de marais). La tortue verte, dont parle ensuite l'auteur, appartient à la famille des tortues *thalassites* ou tortues de mer.

par d'autres navigateurs, sur divers points de l'Australie. Cet animal, que les Anglais appellent *crocodile* et *alligator*, ne pouvant pas prendre sa nourriture dans l'eau, traîne sa proie sur la rive ; et avant de la manger il l'y laisse plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elle commence à se corrompre. Il nage avec une grande rapidité, et il n'est pas moins agile à marcher sur terre ; il attaque avec audace l'homme lui-même, qui ne peut se sauver qu'en faisant avec prestesse des tours et détours, parce que le crocodile ne peut que difficilement se plier sur lui-même. Avant de déposer ses œufs, qui peuvent être une vingtaine par chaque couvée, il creuse son nid en terre; la femelle le garde, et nourrit les petits pendant quelques mois.

CHAPITRE V.

INSECTES ET AUTRES ANIMAUX.

1. Les entomologistes ont découvert beaucoup d'espèces d'insectes sur les différents points du continent australien, en outre des 182 espèces qui vivent dans la seule partie occidentale, sur lesquelles 80 et plus étaient nouvelles pour la science. Je parlerai seulement de quelques-unes de ces espèces d'une manière très-succincte.

2. Parmi les espèces très-diverses de papillons, qui se reproduisent avec autant de fécondité que dans le vieux monde, plusieurs sont d'une rare beauté. L'*hécatésia thyridion*, l'*hesperia*, l'*agagles amicus*, et autres espèces tout à fait nouvelles, appartiennent à la partie occidentale, où l'on observe également une espèce semblable en grandeur et en beauté à la *violette* des Français.

3. L'abeille australienne est semblable à la nôtre : elle est armée d'un aiguillon (*a*) et dépose dans le creux des arbres son miel, dont les indigènes sont avides, quoiqu'il soit plutôt acidule que doux. On ne les trouve que dans la partie orientale et la partie septentrionale, aussi bien que les *calabroni solitarii* (frelons solitaires).

4. Les sauterelles (*cavallette*) sont un véritable fléau, là surtout où la culture des céréales prospère le mieux. Un autre fléau des champs, ce sont les chenilles : elles apparaissent à l'improviste et en nombre quelquefois inimaginable, surtout dans la partie orientale, où elles détruisent la végétation dans de longues étendues de terres.

5. Les cigales sont à peu près de la dimension des abeilles. Elles se po-

(*a*) L'auteur est ici en désaccord avec ceux qui, voulant multiplier les contrastes entre l'Australie et les autres contrées, ont prétendu que les abeilles n'y ont pas d'aiguillon.

charge de les dépecer et de les introduire dans l'intérieur. La circonférence extérieure d'une fourmilière dépasse souvent trente pieds anglais.

11. Autant est chétive l'apparence de l'insecte connu des Anglais sous le nom de *fourmi blanche* (*a*), autant ses opérations et les effets de sa voracité frappent d'étonnement quiconque les observe de près. Elle est longue d'un tiers de pouce, et de couleur blanchâtre; dans sa forme elle a plus de ressemblance avec le pou, qu'avec la fourmi dont elle a pris le nom. Ces insectes forment comme des châteaux de quatre à cinq pieds de hauteur, et de huit ou dix de circuit. Ils y habitent en grand nombre, et y déposent leurs œufs. L'économie et la construction de ces châteaux est vraiment admirable; il s'y trouve des cellules de différentes dimensions, des dépôts, des passages, et une seule porte très-petite en forme l'entrée. Ils sont cimentés avec une telle solidité, quoique les divisions et sous-divisions et la voûte même n'aient pas une épaisseur plus grande que celle d'un *colonato* (*b*), qu'ils peuvent résister même au poids d'un chariot, si chargé qu'il soit. L'ensemble de cette sorte d'ouvrage décèle l'instinct prodigieux de ces petites bêtes. On trouve beaucoup de ces châteaux le long des bois; et j'en comptai un jour, dans l'espace de moins d'un mille carré, plus de quatre-vingts.

L'alimentation de cet insecte semble être exclusivement végétale, et il n'y a sorte de plante qui résiste à sa voracité. Le bois qui, pour sa dureté, est appelé *bois de fer*, est lui-même rongé à la longue par cet insecte; de sorte que si l'on plante un pieu fait de ce bois, au bout de quelque temps il tombe, parce que les fourmis blanches en ont détruit toute la partie qui était en terre. Quelquefois on voit tomber par terre des arbres gigantesques encore beaux à voir avec tout leur feuillage; ils ont été intérieurement minés et corrodés par ces insectes. Il est difficile de trouver des arbres que la fourmi blanche ait respectés, et dont on puisse faire usage pour la construction. Lorsque ces insectes veulent passer d'un arbre détruit par eux à un autre, ils fabriquent pour leur passage une voûte très-bien cimentée, comme pour se défendre ainsi du vent, de la pluie, et principalement de la lumière, dont ils semblent ennemis. Notre mission eut à souffrir la perte de plusieurs ouvrages classiques imprimés, qui devinrent la proie de ces animaux voraces; nous avions des caisses pleines de livres desquels il ne resta autre chose que la reliure et les marges.

12. Un matin, ayant quitté le lit que je m'étais fait sous un arbre avec quelque peu d'herbes sèches, je sentis un prurit extraordinaire au bras

(*a*) Et des naturalistes sous le nom de *termites*. On peut dire que c'est un genre voisin des *psoques* ou *poux de bois*, malgré la petitesse de ces derniers.

(*b*) Le *colonato* est le nom d'une monnaie espagnole appelée *duro* ou *peso duro* et connue en Italie sous le nom de *colonato*, parce qu'elle porte l'effigie des colonnes d'Hercule.

par d'autres navigateurs, sur divers points de l'Australie. Cet animal, que les Anglais appellent *crocodile* et *alligator*, ne pouvant pas prendre sa nourriture dans l'eau, traîne sa proie sur la rive ; et avant de la manger il l'y laisse plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elle commence à se corrompre. Il nage avec une grande rapidité, et il n'est pas moins agile à marcher sur terre ; il attaque avec audace l'homme lui-même, qui ne peut se sauver qu'en faisant avec prestesse des tours et détours, parce que le crocodile ne peut que difficilement se plier sur lui-même. Avant de déposer ses œufs, qui peuvent être une vingtaine par chaque couvée, il creuse son nid en terre; la femelle le garde, et nourrit les petits pendant quelques mois.

CHAPITRE V.

INSECTES ET AUTRES ANIMAUX.

1. Les entomologistes ont découvert beaucoup d'espèces d'insectes sur les différents points du continent australien, en outre des 182 espèces qui vivent dans la seule partie occidentale, sur lesquelles 80 et plus étaient nouvelles pour la science. Je parlerai seulement de quelques-unes de ces espèces d'une manière très-succincte.

2. Parmi les espèces très-diverses de papillons, qui se reproduisent avec autant de fécondité que dans le vieux monde, plusieurs sont d'une rare beauté. L'*hécatésia thyridion*, l'*hesperia*, l'*agagles amicus*, et autres espèces tout à fait nouvelles, appartiennent à la partie occidentale, où l'on observe également une espèce semblable en grandeur et en beauté à la *violette* des Français.

3. L'abeille australienne est semblable à la nôtre : elle est armée d'un aiguillon (*a*) et dépose dans le creux des arbres son miel, dont les indigènes sont avides, quoiqu'il soit plutôt acidule que doux. On ne les trouve que dans la partie orientale et la partie septentrionale, aussi bien que les *calabroni solitarii* (frelons solitaires).

4. Les sauterelles (*cavallette*) sont un véritable fléau, là surtout où la culture des céréales prospère le mieux. Un autre fléau des champs, ce sont les chenilles : elles apparaissent à l'improviste et en nombre quelquefois inimaginable, surtout dans la partie orientale, où elles détruisent la végétation dans de longues étendues de terres.

5. Les cigales sont à peu près de la dimension des abeilles. Elles se po-

(*a*) L'auteur est ici en désaccord avec ceux qui, voulant multiplier les contrastes entre l'Australie et les autres contrées, ont prétendu que les abeilles n'y ont pas d'aiguillon.

superficie de leurs corps, et s'identifient avec eux en formant des masses variées et en quelque sorte composées d'animaux multiples, et tous ensemble sécrétant et distillant une matière pierreuse et calcaire qui s'appelle *corail;* ils construisent des cellules dans lesquelles ils se logent, ou des troncs autour desquels ils se groupent. De cette manière ils parviennent, par un travail lent et continuel, à former des masses pierreuses si considérables, qu'il en résulte des îles nouvelles et des écueils non précédemment observés. Les abords de la côte orientale de l'Australie, sur une longueur de trois cent cinquante *milles* et plus, sont parsemés d'écueils semblables. Une chaîne encore plus étendue se prolonge entre l'Australie et la Nouvelle-Guinée, ce qui rend ce détroit très-difficile et très-pénible pour la navigation.

CHAPITRE VI.

BOTANIQUE.

Le règne végétal a été considérablement enrichi par la flore australienne, dont les formes bizarres sont douées de la plus élégante variété.

1. Les brillantes nuances de vert, rouge et jaune, dont la plante MARSUPIA MIRABILIS est ornée, en font une des plus belles fleurs de ce continent. Cette plante doit son nom à l'étonnante ressemblance de sa forme avec celle des quadrupèdes compris dans le genre des *marsupiaux*. On trouve dans la partie occidentale de l'Australie, sur une étendue de territoire assez restreinte, plus de vingt-cinq espèces de l'ordre appelé par les botanistes *epaticæ*, auquel appartient la *marsupia mirabilis*. Le METROSIDEROS produit une fleur qui, pour sa beauté, passe pour la première de l'Australie. Le CALOSTEMMA CANDIDUM répand une odeur si suave, qu'il rend vraiment délicieux le séjour des forêts où on le trouve.

Les épicradées, les protiacées et les restiacées, qui ne se trouvent que dans l'hémisphère austral, sont des plantes hermaphrodites.

Un grand nombre de végétaux autrefois inconnus, et dont l'horticulture s'est emparée, sont cultivés avec succès dans les jardins des amateurs d'Europe, particulièrement enAngleterre.

2. Parmi les arbres les plus utiles est le cèdre, qui croît dans la partie orientale seulement (*cedrela Australis*). On en obtient des planches d'une teinte rougeâtre, légères et d'une longue durée. On les emploie pour toute espèce de meubles.

3. Un des plus majestueux végétaux de l'Australie est le *mo-*

gano (*a*) ou *eucalyptus robusta*, qui vit dans les terrains sablonneux. Le tronc de cet arbre, depuis la superficie de la terre jusqu'à la première branche, dépasse quelquefois cent quarante pieds de hauteur; il en a trente de circonférence. Souvent j'ai dormi, étendu tout à mon aise, dans le creux de quelques-uns de ces arbres en plein état de végétation. Il produit un fruit semblable, pour la forme, à une pipe à fumer, dont se nourrissent les kanguroos et autres mammifères marsupiaux. Son bois est celui qui attire le moins la dent dévastatrice de la fourmi blanche. Il est de couleur rouge-obscur; on peut l'employer à toute sorte d'usage; il se fend avec facilité, et est très-pesant.

4. On remarquera un arbre qui, par sa forme extérieure, ressemble beaucoup à certaines espèces de pins, c'est celui que les naturalistes appellent *callitris pyramidalis*. Son bois est de couleur jaune-vif; il est très-compacte; il répand une odeur suave; les feuilles ont une teinte vert-obscur.

5. Le SANDAL (*sandalum latifolium*) est, sans aucun doute, un des végétaux les plus précieux de ce continent. Le bois du tronc est de couleur jaunâtre, facile à débiter, et répand une odeur très-suave. Il n'atteint presque jamais la hauteur de douze pieds; il se trouve dans la partie occidentale.

Les Indiens et les Chinois, avec lesquels les colons de Swan-River font un grand commerce de bois de Sandal, l'emploient pour leurs plus délicats ouvrages de marqueterie, et brûlent en guise d'encens les résidus de la sciure. Mainte et mainte fois, au milieu des forêts, je brûlai à plaisir des souches de ce bois précieux, qui prospère dans tout terrain fertile.

6. Un arbre qui a beaucoup de rapports de ressemblance avec le *mogano*, est l'*eucalyptus resinifera* ou *red-gum-tree* des colons. Cet arbre est, de tous ceux de l'Australie, le plus utile et le plus avantageux à l'homme, non pour ses fruits, qui sont semblables à ceux du *mogano*, mais bien pour la gomme qu'il distille et qui est de couleur rouge. Je l'administrai bien souvent le matin, dissoute dans une infusion de thé, ou même avant de prendre cette infusion, dans deux pilules de la grosseur d'une aveline, et le soir les personnes malades étaient délivrées de leur mal. Il faut pourtant faire attention que l'*abus de cette gomme pourrait produire la paralysie*.

7. Les indigènes appellent *duotta* une espèce d'*eucalyptus*, dont le bois de couleur blanche, quoique ayant la dureté du fer, est pourtant rongé par la fourmi blanche de préférence à tout autre, comme nous avons dit plus haut. Les cavités de certains de ces arbres conservent souvent de l'eau de pluie de la saison du printemps à celle de l'été. Les indigènes la font

(*a*) Nous pensons que ce doit être une corruption du mot anglais *mahogany*, qui signifie acajou. On a effectivement donné à cette espèce le nom d'acajou d'Australie; au reste, le nom *eucalyptus*, qui signifie en grec bien coiffé, est donné à ces arbres à cause d'une espèce de coiffe qui recouvre la fleur avant son épanouissement, et tombe ensuite lorsque les étamines la poussent en se développant.

sourdre au dehors en pratiquant un trou dans les nœuds du tronc; et ils s'y désaltèrent comme à une source limpide; ensuite ils bouchent l'ouverture pour se servir en une autre occasion de l'eau qui est restée. J'en ai bu plusieurs fois; je l'ai trouvée salubre, mais non agréable au goût. L'écorce des racines de cet arbre est un des aliments dont se nourrissent les indigènes: ils la font griller, la pétrissent, et après l'avoir mâchée, la rejettent de la bouche. Ils tirent aussi de ces mêmes racines des vers de couleur jaune, de la longueur de l'index de la main d'un homme, et s'en nourrissent de la manière indiquée ci-dessus.

8. L'arbre NUYTSIA-FLORIDA, appelé par les colons *cabbage-tree*, produit des fleurs très-belles, de couleur orange, lesquelles, quand elles sont dans leur entier développement, revêtent l'arbre de touffes de fleurs si épaisses, que l'on dirait un immense bouquet: ce qui est dans les bois d'un effet aussi beau qu'inattendu. Le tronc de cet arbre distille comme des larmes d'une gomme visqueuse et sucrée, dont les indigènes sont avides. Ils l'appelent *ognon*, nom que par analogie ils ont donné à notre sucre.

9. Les fleurs de l'arbre BANKSIA-NIVIFOLIA, appelé par les Anglais *honey-suckle*, ont six pouces de long, et autant de circonférence. Elles produisent une liqueur semblable pour le goût au miel, et quelquefois on l'obtient en telle quantité, qu'une seule fleur remplit une cuiller de table. Les indigènes les sucent, ou les mettent infuser dans l'eau pour obtenir une boisson assez douce.

10. Le ZAMIA (*encephalartos spiralis*) est une des espèces de palmier, dont le fruit, gros comme une châtaigne, est un poison mortel, à moins qu'il ne soit apprêté par les sauvages. J'en ai mangé plusieurs fois et l'ai trouvé d'un goût exquis. Plusieurs Européens qui osèrent en manger sans la préparation que lui donnent les sauvages, furent victimes de leur témérité. Il a été parlé, page 313, de la méthode employée par les sauvages pour neutraliser le poison. La pelure du fruit, qui est très-mince, est de couleur rouge écarlate; il n'a de pulpe que lorsqu'il est préparé d'après le procédé qui le rend salubre; et le noyau, contenant une semence qui ne se mange pas, forme la grosseur de tout le fruit. Le zamia ne s'élève pas au-dessus de quatre ou cinq pieds; et il en a cinq ou six de circonférence. Sa fleur produit beaucoup de fruits, ou plutôt de ces semences dont nous venons de parler; il croît dans les terrains sablonneux.

11. Les colons appellent TEA-TREE, *arbre à thé*, un arbre de la famille des *mélaleuques;* ils l'appellent aussi *paper-bark-tree* (arbre à l'écorce de papier), à raison de son écorce excessivement mince. De la feuille de ce végétal on obtient une infusion qui a quelque rapport avec celle qu'on tire du thé. En mangeant du pain que j'avais préparé de mes propres mains au milieu des bois, je m'aperçus qu'il avait une saveur assez agréable au goût, parce qu'il s'y était mêlé par hasard quelques-unes de ces feuilles.

12. Le XANTHORRHÉA, que les colons appellent *black-boy*, et *gras-tree*, est entre tous les arbres le plus utile aux indigènes ; puisque quand il est en état de putréfaction, ils en obtiennent des larves ou vers dont ils se nourrissent. C'est pour cela qu'ils déracinent et mettent en pièces tous ceux de ces arbres qui ne résistent pas à deux ou trois coups de pied. Ils se servent des feuilles de xanthorrhéa pour brûler en guise de torches ; pour couvrir leurs cabanes en temps de pluie ; et un tas de ces mêmes feuilles forme leur couche. La gomme résineuse qui distille du tronc de cet arbre, leur sert à fabriquer et perfectionner leurs marteaux, leurs autres ustensiles, et même leurs armes. La ténacité de cette gomme, quand elle est préparée par les sauvages, surpasse celle de tout autre mastic connu en Europe. Enfin ils se servent exclusivement de la tige de la fleur de cet arbre pour faire du feu. Le xanthorrhéa s'élève quelquefois jusqu'à quatorze pieds. Le tronc de l'arbre n'est autre chose qu'une agglomération des feuilles fragiles (*a*(, qui ont une forme triangulaire, et qui sont de la grosseur d'un demi-pouce, sur trois ou quatre pieds de long, avec une pointe aiguë à l'extrémité. La plupart des habitations des colons sont recouvertes de ces feuilles, en guise de tuiles. Le tronc étant très-résineux, brûle facilement, et entretient le feu très-longtemps : il produit une flamme si vive, que souvent j'ai lu mon bréviaire à sa clarté, comme j'aurais pu faire à la lumière d'une bougie. La hampe de la fleur atteint souvent la longueur de quatre pieds et plus, y compris la fleur dont tous les animaux, et en particulier ceux de l'espèce bovine, sont très-avides. Dans certaines localités de la partie occidentale les xanthorrhéas sont multipliés au point de rendre le passage difficile même à l'homme. Cet arbre se trouve dans toute espèce de terrain. Les indigènes le nomment BALGA.

13. Le KINGIA diffère de l'espèce précédente par certaines longues et belles fleurs, qui en couronnent l'extrémité supérieure, comme aussi il en diffère par sa hauteur plus grande et sa circonférence moindre. Je n'ai vu cet arbre que dans le voisinage de Perth.

14. Entre autres arbres inconnus il s'y en trouve une espèce qui produit un fruit à grappes, semblable au fruit de l'azerolier, et d'environ un pouce de diamètre. La pelure est rugueuse, la pulpe de couleur cramoisi-ardent, pas très-différente de celle des groseilles, et elle a une saveur acidulée très-agréable. Cette pulpe enveloppe un noyau assez gros, rugueux, contenant plusieurs semences. Les indigènes en mangent. On n'a trouvé qu'un petit nombre de ces arbres dans la partie orientale.

15. Dans la partie occidentale se trouve un arbre dont j'ignore aussi le

(*a*) Il serait peut-être plus exact de dire que le tronc se forme des pédoncules de ces feuilles successivement caduques et qu'il est couronné d'une touffe de feuilles lancéolées, ou lanières, qui donnent à la tête de l'arbre l'apparence d'une énorme touffe de graminées.

nom, lequel étant complétement privé de feuilles, est revêtu en place d'épines nombreuses et cylindriques longues de deux pouces et demi, de grosseur uniforme jusques à l'extrémité d'où naît une pointe en guise d'aiguillon. Cette plante prospère généralement dans les terrains froids.

16. Les espèces d'acacias sont très-nombreuses; dans la seule partie occidentale, on n'en a pas compté moins de 130. Celle qui est appelée par les naturalistes *acacia leiophila* produit en abondance une gomme couleur d'ambre, qui n'est en rien inférieure à la gomme arabique. Les indigènes s'en nourrissent, et les colons de Swan-River en font commerce avec l'Angleterre. L'acacia *accominata,* appelée par les colons *raspberry jam*, distille aussi une gomme (que je trouvai d'un goût agréable, qualité que n'a pas celle du leiophila). Elle est de couleur rougeâtre et très-rare. Le bois de cet arbre est rouge foncé; il possède une odeur agréable et une dureté égale à celle du fer.

17. On trouve aussi dans l'Australie les TRISTANIES, et les *mélia azédarac*, dont les colons se servent pour la construction de leurs petites barques. Les TRICHILIES, qui ont une odeur de rose; une espèce d'ERYTRINA, ou arbre de corail, remarquable entre les plus brillants spécimens de la Flore des contrées tropicales par ses fleurs rouge-écarlate; de nombreuses familles de protacées, de myrtacées, de légumineuses, de diosmées, le tilleul, l'acacia longifolia, le xilomène, dont le bois est dur et très-beau, et beaucoup d'autres espèces de végétaux, dont quelques botanistes prétendent que le nombre monte à 4000. Dans la seule partie occidentale, on a trouvé en quelques années 1803 plantes exotiques, 440 indigènes, et cinquante variétés d'herbes, entre autres le PANICUM LŒVINODE, et l'ANTISTHERIUM AUSTRAL, ou herbe du kanguroo, comme l'appellent les colons. C'est une chose digne de remarque que tous les arbres de l'Australie, quoiqu'ils conservent toute l'année leurs feuilles, ne se revêtent jamais d'un feuillage aussi épais que les arbres d'Europe, et la couleur verte de leurs feuilles n'est jamais aussi vive ni aussi belle que celle des nôtres (*a*).

18. La nature d'ailleurs dans ces parages s'est montrée par trop avare de ses dons envers l'homme, puisque, à l'exception de quelques semences ou gommes, à peine trouve-t-on dans un si vaste continent une plante alimentaire. Le règne végétal n'y offre rien qui puisse être comparé à ce que l'on voit dans les îles de l'archipel Indien, ou dans les autres îles de

(*a*) On remarquera que les feuilles en général ne s'étendent pas horizontalement, ni ne se relèvent en haut, mais affectent une position verticale, la pointe pendante vers le sol, ce qui donne aux bouquets d'arbre et à l'orée des bois une apparence frangée toute particulière. Joignez à cela d'interminables festons de plantes grimpantes et parasites, qui, s'enchevêtrant de mille manières avec les broussailles (*under wood*), forment, dans certains territoires, comme des murs impénétrables.

l'Océanie: au lieu de ces admirables végétaux si riches de verdure, si majestueux, chargés de produits si utiles à l'homme, l'Australie ne présente souvent que des arbustes dénués de tout fruit bon à manger. Malgré la proximité des îles Moluques et la similitude des climats, non-seulement les arbres qui produisent les épices n'ont pas traversé la mer, et ne se sont pas reproduits dans l'Australie; mais on n'y voit même aucun des végétaux précieux dont abondent les îles voisines. L'arbre à pain (*artocarpe*) qui pendant huit mois de l'année donne des fruits, dont trois suffisent à un homme pour sa journée; le bananier, si utile et si commun; le cocotier même, cet arbre nourrissier et cosmopolite, qui croît dans toutes les îles sauvages, tous ces arbres manquent jusque dans les parties les plus chaudes de l'Australie. Voilà pourquoi ces malheureux sauvages se voient dans la dure nécessité de se nourrir de reptiles, d'insectes nauséabondes, et parfois même de chair humaine..... Est-il rien qui puisse faire naître un plus profond sentiment de commisération, dans un cœur où se conserve la vraie philanthropie, celle qui *procède de la charité?*

CHAPITRE VII.

GÉOLOGIE ET MINÉRALOGIE.

1. La formation physique de l'Australie a donné lieu à des conjectures aussi étranges qu'incertaines sur son origine.

Il est des géologues qui veulent qu'elle soit de formation primitive (*a*), d'autres de formation secondaire, ou calcaire, et tels autres enfin de formation volcanique. Il est certain qu'on y distingue l'existence de ces trois variétés de terrains.

2. Les montagnes qui forment la chaîne du Darling, dans la partie occidentale, présentent en divers endroits des roches primitives, ou de granit, entremêlées çà et là de fragments de quartz; la base de beaucoup d'autres montagnes à l'est est de la même formation. Les sommets de quelques montagnes sont de nature porphyrique, et le porphyre d'une colline située

(*a*) On nous permettra de rappeler, d'après M. *Beudant*, en quel sens les expressions *primitive* et *secondaire* doivent être maintenues. «L'expression de terrain *primitif* doit être rejetée comme indication d'âge relatif; mais rien n'empêche de l'employer comme synonyme de *terrain très-ancien*, ou même *granitique*, sans distinction d'âge, en comprenant sous ce nom les syénites et les gneiss formés par de très-anciens métamorphismes. » En précisant ainsi le sens des mots *primitif* et *secondaire*, on pourra les conserver même dans l'état actuel de la science géologique.

à trois milles vers le sud de la colline de Wigen est assis sur une base de feldspath brun rougeâtre, mêlangé de quelques cristaux stratifiés de feldspath commun. On trouve en assez grand nombre des rochers formés par des agglomérations de roche cornéenne (*trapp*), couleur de chocolat, se terminant en obélisques coniques; on trouve aussi beaucoup de roches augitiques consistant en un mélange de feldspath et d'augite: ainsi que de beaucoup d'autres roches jaunâtres. On a trouvé dans diverses parties de l'Australie beaucoup de concrétions marmoréennes (carbonate de chaux).

3. La pierre calcaire domine le long des plages septentrionales et occidentales. Dans le fleuve du Cygne (*Swan River*) on a fréquemment trouvé des incrustations calcaires qui enveloppaient des coquillages, des racines et aussi des troncs d'arbres. Sur divers autres points on a trouvé la pierre calcaire à l'état de sulfate (gypse) ou de carbonate (marbre).

4. Sur la superficie de beaucoup de montagnes on observe des pierres ponces et autres matières volcaniques, en assez grande abondance, pour porter à croire que quelque foyer volcanique y a exercé son activité, en des temps, il est vrai, fort éloignés. Une colline d'étendue assez considérable, située à vingt-six milles de la plage orientale, est principalement formée de scories volcaniques de couleur gris verdâtre, laquelle se compose pour la majeure partie de feldspath. Ce dépôt renferme beaucoup de coquillages fossiles, principalement de quatre espèces distinctes et d'un nouveau genre qui approche beaucoup de l'hippope. Dans la chaîne de montagnes appelée *les Pyrénées australiennes*, on trouve des montagnes volcaniques et les traces de grands courants de lave, qui véritablement ne permettent pas de douter que ce terrain n'ait été très-tourmenté par des bouleversements plutoniques, et torréfié par des volcans.

5. On trouve en quantité dans les plaines, du bois fossile, pétrifié, appartenant à des plantes conifères; et il se trouve aussi, en forme de cailloux arrondis, sur les rives et dans le lit de quelques fleuves, comme par exemple, du Hunter, où on découvre aussi des calcédoines et des améthystes brunes et compactes. Dans le voisinage du mont *Agabe*, dans la partie orientale, on trouva un os de grande dimension, précisément l'*os sacrum* d'un animal de haute stature; et à dix milles à l'ouest de Moreton la seconde vertèbre cervicale d'un autre animal.

Dans des gisements assez profonds de pierres couleur gris-brun et d'ardoises, on découvrit des impressions de végétaux dont plusieurs présentaient des plantes en fleur, parmi lesquelles on distingua le *zamia spiralis*.

6. Tant dans la partie orientale que dans la partie occidentale on obtient abondamment la pierre qui fournit la terre de pipe d'une qualité supérieure.

7. On a trouvé l'alun, dans l'argile cristallisée, à un degré remarqua-

ble de pureté, et sur la superficie d'une montagne située à quarante-huit milles de Perth, vers le nord-est, on obtint l'alun en grandes masses, et non moins pur que celui de la Nouvelle-Galles du sud.

8. On trouve le sel en grande abondance au nord de Perth; et les sources minérales sont nombreuses dans tout ce continent.

9. Les sommets de quelques montagnes et les pentes de certaines autres offrent beaucoup de pierres ferrugineuses, comme aussi dans diverses plaines et dans une grande étendue du pays on trouve le sable ferrugineux, (*iron stone*) duquel on extrait en quantité du fer pur.

10. On a trouvé du plomb sur divers points. Celui de Swan-River contient une riche proportion d'argent. Dans les environs d'Adélaïde on trouve quatre mines de ce métal, également argentifères.

11. Dans la Nouvelle-Galles du Sud, principalement dans le voisinage de New-Castle, sur les rives du fleuve Hunter, on trouve des veines de charbon fossile, très-riches et d'une grande étendue, comme aussi dans la colonie de Swan-River. Outre les avantages incalculables que ce minéral procure à la colonie de Sydney en lui facilitant le commerce, il lui rapporte plus de 6000 livres sterling par an. Egalement la colonie de Swan-River est sur le point de parvenir au plus haut degré de prospérité par l'abondance de ce précieux minéral.

12. Le cuivre se trouve dans la partie occidentale, où d'ailleurs la richesse de ces mines n'est pas jusqu'ici bien connue. Au sud se trouvent de nombreuses mines de ce métal, parmi lesquelles on doit distinguer comme excessivement riche celle de *BurraBurra*, dont il a été parlé page 57 (*a*).

13. Enfin dans la colonie d'Adélaïde, vers la partie méridionale se trouve une mine d'or dont il est parfaitement inutile de faire sonner haut la richesse (*b*).

(*a*) Nous donnons, d'après la *Gazette australienne* du 3 décembre 1853, la statistique du rendement des mines de cuivre dans la colonie d'Adélaïde: «en 1852, il a été en totalité de 362,188 livres sterling; en 1853, il a souffert quelque diminution par suite de la découverte de l'or dans les autres colonies, pourtant il a été encore de 210,691 livres sterling.»

(*b*) Les mines de l'Australie méridionale n'ont pas répondu à la première attente; d'assez infructueuses recherches ont été tentées plusieurs fois. Nous apprenons néanmoins par la *Gazette australienne*, du 31 décembre 1853, que des gisements aurifères avaient été découverts à Echunga. La suite pourra seule faire connaître quelle en sera la richesse. Quant au silence que le R. P. Salvado garde sur les gisements aurifères des autres colonies, il s'explique par les dates. L'auteur conduit ses mémoires jusqu'à la fin de 1850; et lorsqu'en 1851 il les faisait imprimer, les nouvelles d'Australie ne lui étaient pas encore parvenues.

HISTOIRE

DE LA

DÉCOUVERTE DE L'OR

EN AUSTRALIE.

Au commencement de l'année 1851, époque où se terminent les mémoires du R. P. Salvado, les colonies fondées à l'est et au sud de l'Australie, marchaient avec rapidité vers un état de prospérité matérielle, sans exemple et sans précédents. Quelque merveilleux qu'aient dû paraître les résultats obtenus, d'après les chiffres produits par le R. P. Salvado, jusqu'aux années 1847 et 1848, l'étonnement redouble encore en présence des chiffres officiels fournis par la statistique pour l'année 1850. Nous donnons ces résultats d'après les auteurs anglais S. Sydney (*a*) et Butler-Earp (*b*), qui eux-mêmes les ont recueillis dans les rapports officiels des chambres de commerce et des fonctionnaires du gouvernement britannique.

	Nouvelle-Galles du Sud.	Victoria (*c*).	Australie méridionale.
Population. . .	200,000 âmes.	78,000	63,000
Importation de tout genre	1,670,300 l. st. . . .	744,225	887,423
Exportations.	1,990,900 l. st. . .	1,041,796	453,668
Bêtes à laine.	7,026,000 têtes. . .	6,033,000	1,200,000
Bêtes à cornes.	1,300,100	346,562	100,000
Chevaux. . . .	111,200	16,743	6,000

Si l'on compare ces chiffres avec ceux de 1843, par exemple, on trouvera que la population des deux colonies, la Nouvelle-Galles du sud et Port-Phillip ensemble, était plus que doublée, puisque cette même population, en 1843, n'était que de 129,000 âmes. L'accroissement du bétail avait suivi une progression bien autrement rapide. Les deux colonies ensemble ne comptaient, en 1843, que 5,000,000 de brebis et 62,000 chevaux. Par conséquent l'augmentation en 1850 était de beaucoup au delà

(*a*) *The three colonies of Australia by* S. Sydney. *London*, 1852.

(*b*) *The gold colonies of Australia by* G. Butler-Earp. *London*, 1853.

(*c*) Colonie de *Port-Phillip*, ou *Australia-Félix*.

du double. Pour l'espèce bovine, on pourrait au premier coup d'œil imaginer que l'augmentation était moins considérable, vu que dès 1843 le chiffre était de 1,017,000. Mais cela tient à l'énorme quantité de bétail qui depuis cette époque fut abattu et soumis à la cuisson pour en obtenir le suif. La même observation est applicable aux troupeaux de brebis.

De jour en jour on pouvait constater que par ses mines de charbon et ses mines de cuivre, le continent australien avait été doté de tous les éléments essentiels au parfait développement des Etats civilisés. La colonie de l'Australie méridionale, par exemple, pouvait se promettre d'exporter le cuivre par 300,000 quintaux, chaque année. Elle pouvait envoyer sur le marché de Londres, du blé jugé par les connaisseurs aussi beau qu'il puisse y en avoir au monde.

La conclusion naturelle de toute cette statistique doit être que l'Australie, ne possédât-elle pas une seule once d'or, n'aurait eu rien absolument à envier aux pays les plus favorisés des dons de la richesse. Que pouvait craindre, ou plutôt que ne pouvait pas espérer un pays dont le sol est susceptible de produire en si larges proportions tous les soutiens de la vie de l'homme? Il est vrai que la culture des terres et l'élève du bétail y étaient comme à l'état de puissances jalouses et tendant presque à éliminer chacune sa rivale; quoique au jugement des plus sages appréciateurs il y ait un champ vaste et commode ouvert à toutes les deux ensemble. Nul doute pourtant que, sans la découverte de l'or, qui est venue peut-être un peu trop brusquement compliquer les intérêts; nul doute que les longs et célèbres débats entre les *Settlers* (*a*) et les *Squatters* (*b*),

(*a*) *Settler*, signifie un colon légalement établi sur un terrain qu'il consacre principalement à la culture.

(*b*) *Squatter*, ce mot emprunté au jargon colonial des Etats-Unis d'Amérique, signifie proprement celui qui, de sa propre autorité et sans titre légal, occupe des terrains non encore colonisés. A l'origine, ce mot n'eut guère qu'une acception odieuse, et fut à peu près synonyme d'aventurier peu délicat sur les moyens de s'agrandir. Les squatters d'Australie sont des possesseurs de troupeaux qui, moyennant un prix de 10 livres sterling par an, pour le parcours nécessaire à quatre mille brebis, obtiennent du gouvernement, à titre de bail, des portions de territoire dont ils ont la jouissance pour un temps qui varie d'une à quatorze années. Ils ont le privilége exclusif d'acquisition pendant la durée du bail et celui de préemption à l'expiration du bail. En fait, ils étendent souvent le parcours de leurs troupeaux beaucoup au delà des limites du territoire pris à bail. Du reste, il paraît que ce bail ne leur confère le droit de vendre aucun des produits du sol, bois, pierres, récoltes. Ils ne peuvent non plus s'opposer à l'occupation simultanée de portions de ces territoires par les coupeurs de bois, les chercheurs d'or, les marchands avec leurs magasins. On comprend que les squatters voient d'assez mauvais œil tout ce qui vient gêner et circonscrire le parcours de leurs troupeaux.

n'eussent pu être bien plus tôt définitivement réglés, comme ils le seront certainement un jour.

On peut donc affirmer qu'avant 1851, les discussions soulevées par la presse australienne étaient moins les symptômes du malaise, que d'une prospérité luxuriante. On entendait chaque semaine les feuilles périodiques de Sydney, de Melbourne, d'Adélaïde, réclamer contre la transportation des *convicts* en Australie, relever avec assez d'acrimonie la lenteur de l'administration publique à établir plusieurs branches de services d'utilité première, comme, par exemple, le service de correspondance par les vapeurs; stimuler les administrations locales un peu lentes aussi à réaliser les améliorations les plus urgentes, comme l'établissement de routes, de ponts, de pavage, d'éclairage, etc. Que sais-je enfin? On étudiait un à un tous les défauts de la constitution provisoire donnée aux colonies, et qui, selon les journalistes, limitait par trop les droits des colons. Tout cela n'était dans le fond autre chose que les signes de vie donnés par un peuple qui commence à avoir conscience de lui-même, de ses destinées, de son avenir.

Il est bon néanmoins que le lecteur fasse attention que nous n'entendons constater ici rien de plus que la prospérité matérielle de l'Australie avant l'époque de la découverte de l'or. Sous le rapport de l'ordre moral, bien des années devaient en toute hypothèse s'écouler, jusqu'à la répression sensible des causes d'immoralité, ou originaires, ou sans cesse renaissantes. En effet l'introduction permanente des *convicts*, l'isolement funeste où se trouvaient les pâtres dans les stations avancées, l'insuffisance, en nombre et en moralité, de femmes, d'instituteurs, de police régulière, le malheureux penchant à l'ivrognerie, l'abus effrayant des spiritueux: tout cela préparait des éléments de ruine et de mort, en face des sources de vie féconde et de progrès. Au reste, celui qui a fait les *nations guérissables* avait, dans sa paternelle providence, préparé plus d'un remède héroïque à côté de tant de maux et de contagions. On a vu dans les mémoires du P. Salvado ce que les missionnaires catholiques avaient tenté de généreux efforts. Et il faut bien dire aussi que les arrivages incessants d'immigrants nouveaux étaient loin de nuire toujours à la moralité des colonies. L'intéressante population irlandaise y versait son contingent de catholiques, d'autant plus persévérants, qu'ils avaient été plus éprouvés. Les familles des *convicts* elles-mêmes ont plus d'une fois montré que s'il y a un préjugé très-légitime en faveur d'une origine noble et pure, il y aurait grande injustice à ne pas tenir compte du ressort moral que l'émulation peut redonner aux familles déchues.

C'est au milieu de cet état de choses que des bruits de découverte et d'explorations de mines d'or vinrent impressionner le public de Sydney. Il y eut d'abord incrédulité dans quelques-uns, étonnement chez plusieurs. Mais presque généralement s'éveilla un attrait de curiosité, une sorte de

pressentiment, qui plus d'une fois a prophétisé parmi les peuples l'approche de quelque grande révolution. Comme la découverte de l'or a été pour l'Australie et peut devenir pour nos vieux mondes un événement dont il est encore impossible de calculer toutes les suites, on nous permettra de nous étendre quelque peu sur cette matière.

Nous dirons : 1. Quels furent les premiers auteurs de la découverte de l'or dans la Nouvelle-Galles du sud.

2. Quel effet produisit immédiatement sur les populations l'annonce de cette découverte.

3. D'après quels indices on parvenait à reconnaître les gisements aurifères.

4. Quels procédés furent employés dans le travail des *diggings* (*a*).

5. Comment eut lieu une recrudescence et un nouveau paroxysme de la fièvre de l'or dans la colonie de la Nouvelle-Galles.

6. Nous raconterons les circonstances de la découverte de l'or dans la colonie de Victoria, *sive*, Port-Phillip.

7. La perturbartion commerciale et financière que produisit cette découverte, particulièrement à Melbourne et dans tout son territoire.

8. Nous donnerons un tableau de l'état moral des populations aux *diggings*.

9. Enfin nous dirons jusqu'à quel point se trouve amélioré le sort des naturels, par suite de la découverte de l'or.

§ 1. *Auteurs de la découverte.*

La découverte de l'or en Australie a-t-elle été une bénédiction d'en haut, ou bien une des dernières malédictions enfermées dans la botte de la Pandore païenne? C'est sur quoi nous n'avons pas à prévenir le jugement de nos lecteurs. Toujours est-il qu'il n'est pas venu en pensée aux premiers investigateurs de l'or qu'ils allaient faire à leur siècle un présent funeste. Bien loin de là, ils se sont hâtés pour la plupart de revendiquer ce qui leur semblait un titre de gloire réelle et incontestable. Il est ensuite devenu difficile de prononcer entre les rivaux qui se sont disputé l'honneur de la découverte primitive.

On sera peut-être curieux d'obtenir à cet égard quelques détails donnés avec impartialité.

Le premier document écrit relatif à l'existence des gisements aurifères en Australie se trouve dans une dépêche tenue longtemps secrète, laquelle fut adressée, le 2 septembre 1840, par le gouvernement G. Gipps, au secrétaire d'Etat, chargé du département des colonies. Dans cette dépêche est contenu un rapport du comte prussien Strzlecki, savant et illustre explorateur du continent australien. Ce rapport faisait mention de « sul-

(*a*) Mot anglais synonyme de fouilles pour l'exploitation des mines.

fures de fer, en partie décomposés et rendant une petite quantité d'or, mais trop peu abondante pour défrayer l'exploitation. »

On lui est d'ailleurs redevable d'avoir le premier clairement déterminé, après de laborieuses recherches, la composition des montagnes d'Australie. Au surplus ses travaux coïncidaient à peu près avec ceux que A. de Humboldt nous a laissés sur la composition des chaînes de l'Ural en Russie (*a*). Les explorateurs de l'Australie n'avaient donc plus à l'avenir qu'à suivre comme à la trace et à étudier minutieusement les rapports de similitude entre l'Ural et les montagnes australiennes.

Un Anglais, R. Murchison, ayant eu occasion lui aussi d'étudier la structure géologique de l'Ural, a revendiqué l'honneur d'avoir, dès 1844, signalé la similitude de composition entre ces montagnes et celles d'Australie, et d'avoir appelé l'attention sur la probabilité de l'existence de l'or dans ces dernières.

Il paraîtrait aussi assez certain qu'en 1848, ce même M. Murchison aurait conclu que toute la chaîne de montagnes qui longe les côtes sud et est d'Australie, et désignée par les Anglais sous le titre de *Dividing Range*, contenait de l'or; et que s'étant procuré quelques spécimens fournis par des explorateurs, il en avait donné connaissance au gouvernement de la métropole et au comte Grey particulièrement. En 1849, il remit encore la question sur le tapis, dans une dissertation sur la *distribution des mines d'or*, lue devant l'association britannique. Mais soit qu'on n'eût pas confiance dans ses renseignements, soit qu'on redoutât la perturbation des industries régulières de la colonie, aucune opération ne fut la conséquence de ces prédictions réitérées.

D'autre part, le docteur Clarke, chapelain anglican de la paroisse Saint-Léonard, près Sydney, et d'ailleurs savant géologue, a réclamé l'honneur d'avoir fait tout son possible pour diriger l'attention vers les régions aurifères du district de Bathurst. Mais qu'il ait marché ou non sur les traces de quelque autre, il est certain qu'en 1847, dans le *Morning-Herald* de Sydney, il comparait les montagnes d'Australie aux monts Ural. On doit reconnaître que plusieurs points dignes d'intérêt sont signalés dans la lettre suivante de ce géologue distingué : « Je déclare que dans ma conviction l'axe et les flancs des Cordillières australiennes sont de la même époque géologique, et ont subi les mêmes transformations que l'axe et les flancs de l'Ural. Oui, soit pour leurs éléments constitutifs, soit quant aux changements produits par l'action ignée, soit en un mot quant à la presque totalité des phénomènes, et quant à l'élévation au-dessus du niveau de la mer, je trouve la plus parfaite analogie entre ces chaînes si éloignées les unes des autres. Ce fut Humboldt qui le premier remarqua que l'or se trouve constamment dans des chaînes de montagnes dirigées dans le sens du méridien. L'Ural, les montagnes de la Californie, celles de l'Australie,

(*a*) *Asie centrale*, t. 1, p. 477. Ouvrage imprimé dès 1843.

ont vérifié l'exactitude de cette assertion. Les montagnes de l'Australie ne s'éloignent pas plus du méridien que l'Ural, qui lui-même s'infléchit et s'écarte de la parallèle vers ses deux extrémités nord et sud. Il y a encore à signaler un fait dont il n'a pas été fait mention jusqu'à ce jour. Si nous jetons un coup d'œil sur le globe, nous apercevrons que la principale chaîne des montagnes d'Australie étant supposée à peu près sous le 150e degré de longitude Est, les monts Ural, qui sont aussi aurifères, se trouvent à une distance exactement de 90 degrés, ou sous le 60° de longitude Est. Nous verrons aussi que justement à un autre intervalle de 90 degrés par rapport à la même chaîne australienne, se rencontrent les montagnes aurifères nord et sud de la Californie, sous le 120° de longitude Ouest. Le quatrième quart des lignes méridiennes tombe dans la longueur de l'Atlantique, entre le Brésil et l'Afrique, deux régions aurifères. »

De tous ces documents il doit au moins résulter qu'en ce qui concerne la découverte des mines d'Australie, la science a certainement fait les premiers pas : on peut difficilement lui contester la gloire d'avoir donné le signal et ouvert la marche. Mais les efforts de la science sont facilement méconnus et oubliés du vulgaire. Presque toujours l'utilité réelle, souvent même la gloire la plus retentissante est pour les génies pratiques, qui plus actifs et plus résolus mettent plus promptement la main à l'œuvre. Le conseil législatif de Sydney a donné définitivement, en 1853, la palme sur ses rivaux à M. Ed. H. Hargraves, en lui allouant une somme de 10,000 livres sterling, comme au premier révélateur pratique des mines d'or de la Nouvelle-Galles du Sud. Quant aux titres de M. Hargraves, voici l'exposé des faits dans toute l'exactitude historique.

Il paraît que M. Ed. H. Hargraves était parti de la Nouvelle-Galles du Sud, pour aller s'établir en Californie. Là, il avait été tout d'abord frappé de la ressemblance entre les montagnes de la Californie et celles qu'il venait de quitter dans la Nouvelle-Galles. Il retourna donc bientôt en Australie, résolu de se livrer à la recherche de l'or. Il réussit selon ses espérances. De sorte que le 3 avril 1851, subséquemment à plusieurs entrevues avec le secrétaire colonial, il lui fit des propositions par écrit. Dans sa lettre il disait que si le gouvernement voulait lui assurer préalablement 500 livres comme indemnité, il indiquerait plusieurs localités dans lesquelles on trouverait de l'or. Il laissait d'ailleurs à la générosité du gouvernement d'augmenter la récompense, en proportion du bénéfice que ces indications procureraient au trésor public. Il lui fut répondu qu'il devait purement et simplement s'en rapporter à la générosité de l'administration, ainsi qu'il avait déjà été répondu à un M. Smith. La condition fut acceptée par M. Hargraves qui eut à s'aboucher avec M. Stutchbury, géologue de la colonie; vérification faite, les indications furent trouvées exactes. L'heureux explorateur fut immédiatement récompensé par un don de 500 livres sterling. Il fut en outre commissionné pour la recherche des

mines d'or dans les terres de la couronne, avec des appointements de 350 livres par an. MM. Stutchbury et Clarke reçurent aussi, chacun de leur côté, une mission semblable.

Les localités indiquées par M. Hargraves comprenaient : 1° la *crique* de Sommerhill, *Sommerhill-creek* (*a*), localité du comté de Bathurst, près de la vallée de Frédéric, à environ 30 milles de Bathurst et 144 milles de Sydney ; 2° une autre localité semblable, voisine de la première, connue sous le nom de *Lewis Ponds* (marais de Louis), où se forme, lors des grandes pluies, un cours d'eau qui se jette dans le fleuve Macquarie ; 3° enfin, les rives du Macquarie même. M. Hargraves indiqua un autre endroit qui fut mystérieusement tenu secret ; de là le bruit qui courut, dans le temps, qu'il existait un gisement aurifère d'une telle richesse, que le gouvernement n'avait pas voulu en divulguer la connaissance.

§ 2. *Effet que produisit immédiatement sur les populations la nouvelle de ces découvertes.*

Il est facile d'imaginer que les fouilles exécutées à l'ouest de Sydney eurent bientôt un retentissement que rien ne pouvait plus limiter ni assoupir. La première annonce du grand événement eut lieu à Sydney le 2 mai 1851, second jour de l'ouverture de l'exposition universelle à Londres. Ainsi se trouvèrent coïncider deux événements qui rendront cette année si mémorable dans les pages de l'histoire. Dès qu'on eut la certitude que la nouvelle était appuyée sur des preuves incontestables, personne ne voulut être le dernier à croire. L'incrédulité ou l'inattention précédente n'était plus que pure stupidité ; des circonstances qui avaient à peine laissé quelques traces dans le souvenir des colons revinrent en mémoire. Quelques-uns se ressouvinrent qu'un vieux berger écossais, nommé Mac-Grégor, avait coutume de porter à Sydney de petits fragments d'or qu'il vendait à un joaillier ; mais personne n'avait jamais pu savoir de lui où il trouvait ses trésors, et on avait entretenu le soupçon que c'était le produit de ses larcins. Ce berger découvrit enfin son secret lorsqu'il n'y avait pas moyen de le cacher plus longtemps. C'était par hasard qu'il avait fait la première trouvaille, et depuis il allait régulièrement faire des re-

(*a*) Dans le jargon de la colonie, *creek* ne signifie pas une petite anse ni un petit bras de mer, comme ce serait le véritable sens dans le langage anglais correct, mais bien un vallon au fond duquel il existe un cours d'eau qui, souvent, demeure à sec une partie de l'année, ou ne laisse après lui, en été, que quelques réservoirs d'eau qui cessent de communiquer ensemble. Ce sont les criques qui alimentent les rivières. Mais les criques elles-mêmes reçoivent les eaux des *gully*. Une gully est comme une petite crique qui se déverse dans une plus grande, et qui en diffère soit parce qu'elle a moins d'étendue, soit parce qu'elle a une pente plus rapide et que les eaux n'y séjournent pas.

cherches sur le même lieu, qui était la crique de Mitchell (*Mitchell-creek*), au delà de la vallée de Wellington, environ à 200 milles ouest de Sydney.

On se rappelait aussi qu'un pauvre convict avait été condamné à recevoir cinquante coups de fouet pour avoir eu en sa possession une masse d'or, qu'on croyait aussi le produit d'un larcin. Maintenant que les hommes de la science avaient parlé, on était tout étonné, presque honteux de n'avoir pas songé plus tôt à prendre la pioche et la bêche pour retourner le sol et en explorer le contenu.

Il y avait loin de cette disposition des esprits à celle qu'avaient rencontrée jadis, même auprès des savants, ceux qui avaient voulu prophétiser trop tôt. Il y a quelques trente-six ans que le naturaliste Cunningham, dont la mort malheureuse a été rapportée page 27, publia un ouvrage remarquable sur tout ce qui touche à l'histoire naturelle de la Nouvelle-Galles du Sud. Voici ce qu'il y raconte :

« Un éminent dilettante en minéralogie, qui eut occasion de faire quelques courses dans ce pays-ci, il y a quelques années, faillit tourner la tête à quelques-uns de nos laborieux colons par ses prédictions touchant les importantes mines d'or qu'il assurait devoir se trouver dans leurs terres. Il leur en donnait pour preuves certains riches échantillons du précieux métal qu'il recueillait çà et là sous leurs propres yeux, et dans des endroits où ils avaient passé cent fois sans y remarquer rien de semblable, tant les yeux scientifiques sont tout autrement construits que des yeux vulgaires ! Le Pérou ne devait plus être considéré que comme un pauvre désert en comparaison de l'Australie. Mais pendant que nos Crésus, en espérance, étaient tous préoccupés de leurs graves calculs et du mode qui conviendrait pour exploiter les mines, pendant qu'ils passaient les jours dans l'inquiétude, les nuits dans l'insomnie, ne songeant qu'à supputer leurs richesses idéales, les rêves dorés furent tout à coup dissipés par un certain Paul Pry, domestique d'un convict, qui vint murmurer à l'oreille de son maître, qu'il avait vu le *Monsieur* tirer le minerai de sa poche, le laisser tomber à terre et le ramasser ensuite. La véracité de cette accusation fut ensuite démontrée par une petite étiquette de papier collée sur un des coins d'un fragment de *Pépite*, et qui prouvait que cet échantillon avait été pris par l'homme de la science dans un des cabinets minéralogiques de Mawe. Ce tour de charlatanerie scientifique, imaginé par ce géologue intrigant, pour se faire regarder parmi nous comme un très-grand homme, fut pendant quelques jours l'amusement des rieurs; mais il a laissé jusqu'à ce jour la tristesse au cœur des futurs possesseurs de mines d'or. »

Il est probable que si l'infortuné Cunningham avait survécu jusqu'à nos jours, il craindrait quelque peu d'avoir trop facilement supposé une mystification. Mais il ne sera pas hors de propos de remarquer que le gouverneur Fitzroy, lui-même, dans sa dépêche du 22 mai 1851, par laquelle il dénonçait au C. Grey l'existence des gisements aurifères de Bathurst,

trahissait encore quelque reste de la vieille incrédulité. Il exprimait ses soupçons personnels sur les exagérations probables de l'importance de la découverte ; et il insinuait que les échantillons soumis à l'examen des experts pourraient bien n'être que de l'or californien. Il estimait pourtant que les récits en question étaient un motif suffisant de requérir une police assez forte pour surveiller la route de Bathurst.

La nécessité de ces précautions allait devenir évidente. On peut dater du 9 mai 1851 l'inauguration des *Gold-Diggings*, des fouilles régulières pour la recherche de l'or en Australie. Ce jour-là une petite compagnie de pionniers, toute équipée pour la besogne, quitta Bathurst et commença ses opérations dans la crique de Summerhill. Le 13 mai on vit un homme rapporter à Bathurst un fragment d'or, un *nugget*, — c'est le terme californien qui est passé en Australie, — pesant treize onces et estimé trente livres sterling. Le bruit qui en courut fut d'un effet immense. Le 19 mai, quatre cents personnes étaient à l'ouvrage. Le 25 il y en avait mille, qui travaillaient avec une indomptable ardeur, dans un espace tout au plus d'un mille d'étendue, et ils trouvaient des nuggets depuis une once jusqu'à quatre livres pesant. Ceux mêmes qui ne recueillaient l'or qu'en très-petits grains et en poudre, réussissaient assez souvent à obtenir une et deux onces d'or par jour. Or, comme une once d'or des gisements de Bathurst est estimée valoir trois livres sterling dix-huit schellings quatre pence, quoique les chercheurs d'or en retirassent bien moins, et laissassent passer d'énormes profits entre les mains des brocanteurs et des banquiers, on conçoit que leurs journées avaient de quoi tenter la cupidité (*a*).

Le camp des chercheurs d'or fut appelé la ville d'Ophir (*b*), et le premier renseignement officiel où il soit fait mention de ce nom fut le *post-scriptum* suivant, ajouté à un rapport de M. Stutchbury : « Excusez-moi de vous

(*a*) Butler Earp qui nous donne ces évaluations, p. 132, dit que l'or de Summerhill-Creek se vendait dans la colonie, en 1852, 3 livres sterling à 3 livres 5 schellings, c'est-à-dire à peu près de 75 à 81 francs. Nous apprenons par l'*Australian Gazette*, qu'en décembre 1853, l'or de la colonie de la Nouvelle-Galles se vendait 74 schellings, six *pence*, et celui de Victoria de 76 à 77 schellings.

(*b*) *Ophir*. Ce nom était un souvenir biblique. On sait qu'au temps de Salomon, c'était une région du nom d'Ophir qui fournissait en abondance l'or si commun sous son règne. Voici ce que nous lisons là-dessus au III^e^ livre *des Rois*, chap. 9 et 10 : « Le roi Salomon fit construire une flotte à Asiongaber, près d'Ailath, sur le rivage de la mer Rouge, dans la terre d'Idumée. Et Hiram, roi de Syrie, envoya sur cette flotte un certain nombre de ses sujets, expérimentés et habiles marins, qui partirent avec les gens du roi Salomon. Etant arrivés à Ophir, ils y recueillirent 420 talents d'or qu'ils apportèrent au roi Salomon. Ils rapportèrent aussi les bois les plus précieux qu'on eût jamais vus et des perles d'un très-grand prix. » Inutile d'observer qu'on fait peu de cas de l'opinion de certains érudits qui ont cru que cette terre d'Ophir était le Pérou.

avoir écrit avec un crayon, car dans cette ville d'Ophir, il n'y a même pas de l'encre. »

Le récit des succès obtenus à Summerhill ne tarda pas à remuer et surexciter toutes les cupidités et toutes les ambitions. Tout le monde vit dans les mines d'or, le chemin de traverse pour arriver à la fortune. En un mot la fièvre de l'or — *gold fever* — cette épidémie qui devait sévir sur le cinquième continent, comme elle avait sévi sur les Amériques, la FIÈVRE DE L'OR était déclarée!

D'autre part les esprits timides et faciles à s'alarmer ne voyaient que désastres imminents; tel qui devait bientôt après trouver une source de richesse dans l'affluence des populations aux *diggings*, aurait volontiers requis le chef du gouvernement de mettre l'embargo sur tous ces trésors malencontreux. Quelques-uns auraient voulu que l'on proclamât la loi martiale, que toutes les recherches de mines d'or fussent péremptoirement interdites, afin que le cours des industries régulières ne fût pas interrompu.

Un écrivain, peut-être parfois un peu trop caustique, dit à ce sujet: « Ceux qui parlaient ainsi appartenaient à cette catégorie d'éleveurs de bétail — *squatters* — qui avaient toujours tenu à n'employer que des bergers célibataires, qui avaient toujours mis obstacle à l'établissement de ménages réguliers et de petites fermes dans l'intérieur des terres. Et c'étaient eux qui maintenant auraient risqué la guerre civile, plutôt que de compromettre l'accroissement de leurs revenus en troupeaux et en laines. » (S. SYDNEY, *The three colonies of Australia,* page 386).

Le gouverneur, sir Ch. Fitzroy, quoique homme de beaucoup de sang-froid et d'énergie, n'était pas sans inquiétude pour le maintien de l'ordre et de la paix. Il essaya d'abord de publier une proclamation, par laquelle il réclamait l'exploitation de tous les gisements aurifères comme propriété et prérogative de la couronne, menaçant de poursuites légales ceux qui feraient des fouilles dans le but de chercher de l'or. Cette tentative avorta complétement: on ne fit qu'en rire de bon cœur; et à qui mieux mieux, les habitants non-seulement de Bathurst, mais même de Sydney, continuèrent à se rendre aux *diggings* par centaines. Rien ne les rebutait, ni les plus rudes travaux, ni la rigueur de la saison, dans une région aussi élevée que les montagnes de Bathurst.

Voyant qu'il était impossible d'arrêter le torrent, le gouverneur ne songea plus qu'à le diriger et à modérer sa violence. Il fut donc statué que toute personne qui voudrait travailler aux fouilles serait tenue de prendre une *licence*, et de payer d'avance, pour un mois d'exploitation, un droit de trente schellings: à défaut d'être muni de cette pièce et d'être toujours prêt à la représenter, on se voyait exposé à la saisie de tout l'or qu'on aurait amassé. Pour obtenir ces licences, il fallait prouver qu'on n'avait pas abandonné le service d'un maître, avec lequel on aurait eu des enga-

gements non expirés. L'étendue du terrain concédé pour un mois par ces licences, était de vingt pieds carrés (*a*) dans les plateaux situés plus haut que les rivières, et de quinze ou vingt pieds dans le lit ou sur le bord des cours d'eau d'après leur importance. La jouissance d'un terrain n'était assurée qu'à condition de s'en tenir au même, sauf le cas d'inondation et d'accident. Les licences pouvaient être lacérées et annulées pour contravention, par exemple, pour débit clandestin de spiritueux. Les personnes résidant près des *diggings*, pour affaire de commerce, devaient payer le même droit que les chercheurs d'or.

Quoique ces règlements aient été l'objet de beaucoup de plaintes et de critiques, et qu'en dernier lieu le gouvernement ait de beaucoup réduit le droit de licence (*b*), on ne peut nier qu'ils n'aient produit surtout dans le principe quelques bons effets en ralentissant un peu l'affluence des populations aux diggings.

Mais d'autre part les succès croissants d'un grand nombre de travailleurs entretenaient la surexcitation et continuaient à occasionner des migrations en masses. L'affluence des nouveaux arrivants avait pour effet naturel d'étendre de proche en proche les recherches et les découvertes. C'est ainsi que successivement on trouva de l'or sur les bords de la rivière d'Abercrombic, qui coule au travers du territoire de Georgiana dans le Lachlan. Puis on en trouva dans les criques qui déchargeaient leurs eaux vers le sud en descendant des hauteurs de Canobola. Enfin l'or se montra sans interruption aucune le long du cours du fleuve Macquarie depuis Bathurst jusqu'à Wellington. On ne tarda pas à découvrir les gisements qui occupent le cours entier de la rivière appelée *Turon;* et ces gisements étaient appelés à obtenir une grande célébrité par leurs richesses.

§ 3. *Quelques notions sur les gisements aurifères.*

Il est assez naturel que le lecteur désire avoir quelques notions sur un genre de travail pour lequel se passionnèrent tant de milliers de chercheurs d'or. Mais sans prétendre initier le commun des lecteurs à la science des géologues et des minéralogistes, nous ne pouvons nous dispenser de leur faire connaître auparavant dans quelles circonstances et quelles variétés de gisements se présente aux investigations de l'homme le métal objet de tant de convoitises.

On a dû remarquer que c'est au fond des vallées et des gorges, au bord

(*a*) D'après Butler-Earp, p. 136 : 9 pieds de façade, le long d'un cours d'eau pour deux personnes ; 15 pieds pour trois personnes ; 18 pieds pour quatre ; 21 pieds pour cinq ; 34 pour six et ainsi de suite. Lorsqu'il n'y a pas de cours d'eau, 20 pieds carrés sont assignés pour trois personnes. Les allocations varient d'ailleurs selon les localités, et selon les décisions des commissaires.

(*b*) Le droit de licence a été réduit à dix schellings en 1853,

et dans le lit des cours d'eau, que les opérations commencèrent en Australie. C'est-à-dire que dans cette contrée, comme en Californie, comme dans l'Ural, on a d'abord cherché l'or là où il était plus accessible, là où sa présence pouvait être moins problématique, et exposait à moins de recherches hasardeuses.

Par quelles causes, par quels accidents divers étaient venus s'accumuler ces riches dépôts, c'est ce qu'il sera facile de comprendre. Rarement l'or se trouve dans son gisement natif, dans sa gangue ou matrice. Mais pour la meilleure partie, l'or qu'on recueille dans les régions aurifères, surtout dans la première période d'exploitation, a été charrié loin du gisement primitif et mélangé avec des terrains d'alluvion; en sorte qu'il a subi de nombreux frottements et a été réduit à l'état de parcelles très-ténues.

Dans son gisement primitif (*c*) l'or est généralement enchâssé dans des veines de quartz, qui ont traversé les couches de schistes et autres roches passées à l'état métamorphique (*d*). Au reste l'or se présente plutôt vers la superficie de la veine de quartz que dans la partie inférieure. La nature semble ensuite s'être chargée de faire office de mineur pour tirer l'or de sa gangue et pour le mettre pour ainsi dire à la portée de la main de l'homme. Travaillées par les influences atmosphériques, les roches schisteuses ont bientôt commencé à se désagréger, et elles ont laissé à découvert et sans support les masses de quartz. Celles-ci, entraînées par la gravitation, ou par d'autres forces, ont dû se briser dans leur chute, et laisser à découvert des fragments d'or de dimensions diverses. Les torrents, sillonnant avec impétuosité les flancs des montagnes, ont transporté ces frag-

(*c*) Par ce mot gisement primitif, nous ne prétendons trancher aucune question sur l'origine de l'or, dont l'histoire naturelle offre encore matière à beaucoup d'hypothèses. On sait que de modernes théoristes ont imaginé une sorte de croissance de l'or : d'après eux, par une action électrique, le quartz serait comme transformé en or, ou plutôt par l'action combinée de la chaleur et de l'électricité, le quartz serait forcé de se séparer d'avec ses trésors aurifères (Voyez l'*Australian Gazette*, 11 mars 1854, citant le *Melbourne Argus*).

(*d*) On appelle état *métamorphique*, les modifications et transformations subies par les couches de grès, d'argile, etc., qui se sont trouvées en contact avec les coulées *plutoniennes*, quand celles-ci ont été poussées vers la surface de la terre par les mouvements éruptifs qui caractérisent les formations ignées. L'expérience a montré que là où certaines espèces de roches sédimentaires, — comme les schistes argileux, les calcaires anciens et les grès de la nature de la grauwacke—sont associées avec des produits de formation ignée qui les traversent, — savoir: diorites (*green stone*), porphyres, granits, syénites et ophytes ou serpentines, — et sont par conséquent à l'état métamorphique ou cristallin; il s'y rencontre des veines de quartz aurifère, lequel contient de l'or en plus ou moins grande quantité. Telle est la composition de l'Ural, de la Sierra-Névada de Californie, des Montagnes-Bleues d'Australie, et en général de toutes les régions aurifères.

ments vers les plateaux inférieurs et les vallées, jusqu'à d'assez grandes distances. Chemin faisant les fragments se sont de nouveau divisés et arrondis par les frottements et les chocs; jusqu'à ce que le *diluvium* (*a*) a été arrêté par les cavités sousjacentes. C'est ainsi que les roches schisteuses ont offert dans leurs joints de clivage et dans leurs fissures ces *poches* (pockets) si connues dans le vocabulaire des mineurs. Ceci a dû avoir lieu surtout lorsque des obstacles, des digues naturelles, des bancs de rochers venaient au détour d'une vallée suspendre la violence des courants. Enfin les parties plus ténues ont été entraînées plus loin et se sont trouvées déposées vers le bas des cours d'eau, sous forme de petits grains d'or, de paillettes et de poudre d'or. Qu'on suppose une longue série de faits semblables se reproduisant pendant des siècles, et on aura une explication suffisante de la présence de l'or, avec plusieurs de ses accidents divers.

Nos explications s'accordent parfaitement avec ce qui est consigné dans un rapport du commissaire en chef M. Hardy, chargé dès l'origine par le gouverneur Ch. Fitzroy, de surveiller les diggings dans la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud.

« Dans la crique de Summerhill, avec ses nombreuses veines de quartz, son lit étroit et fréquemment brisé, son cours tortueux, donnant lieu à des remous et à des ressauts jusque sur les pentes et les précipices, l'or est généralement massif dans ses formes, et la poussière d'or dans cette crique est grossière par comparaison avec celle des bords du Turon. Dans la vallée du Turon, avec son lit régulier et large, ses rives non brisées, son cours à peu près direct, et l'absence de veines de quartz, l'or est en parcelles excessivement ténues. Je crois pouvoir affirmer avec confiance, que cet or du Turon est le produit des sources inexplorées et peu accessibles de ce cours d'eau. Si on remonte jusque-là, on y trouvera un lit plus étroit, plus escarpé et quantité de veines de quartz. Là aussi on rencontrera l'or en fragments plus gros et plus raboteux, voisin de la matrice qui l'a renfermé, et trop pesant pour être charrié à chaque crue d'eau vers le fleuve Macquarie. »

Il ne faudrait pas néanmoins conclure de ces faits, que le plus sûr moyen d'arriver à de grands dépôts d'or, serait de creuser dans les grands blocs de quartz et de granit, regardés comme le gisement primitif. L'expérience a prouvé qu'il n'en est pas de l'or comme des autres métaux. Les filons de ceux-ci, tels que cuivre, étain, plomb, etc., lorsqu'on les suit à une plus grande profondeur, deviennent souvent plus productifs; mais pour ce qui est de l'or, ainsi que l'a fait judicieusement observer M. Stirling, d'après R. Murchison (*b*), plus on creuse dans les roches de quartz et de granit, moins le métal devient abondant, et souvent il

(*a*) Les terres et débris charriés par la masse des eaux.

(*b*) Stirling, Découverte des mines d'or, Londres, 1853.

cesse complétement de se montrer. Ainsi l'exploitation des veines de quartz n'a-t-elle presque jamais été avantageuse. On a voulu faire à cet égard des essais, restés infructueux, dans les mines de Gongo-Soco au Brésil. Au lieu que dans les montagnes de l'Ural, dont les produits s'élevèrent, en 1850, à la somme de plus de cent millions de francs, dans la Californie, qui la même année produisit plus de 240 millions de francs, et dans la plus grande partie de l'Amérique du Sud, l'or a été recueilli surtout dans les terrains d'alluvion, et par l'opération du lavage.

Ce serait donc un conseil tant soit peu hasardeux que celui qui est donné par Butler-Earp, lorsqu'il dit : « C'est un fait important que la découverte de l'or parmi les fragments de quartz sur les hauteurs. Un examen attentif de semblables localités pourrait conduire à trouver l'or en couches régulières, comme celles des métaux inférieurs (*a*). » Nous croyons beaucoup plus juste ce qu'ont dit à ce sujet des géologues expérimentés : « S'attendre à trouver l'or en abondance dans les entrailles de la terre, et cela uniquement parce qu'elles en ont jeté de riches provisions dans les vallées, c'est vouloir trouver l'amande dans le noyau après qu'elle a été extraite. »

Les travailleurs du district de Bathurst suivirent en général la marche la plus sûre et plus pratique. Ils ne se contentaient pas d'explorer les rives et les barrières que pouvaient rencontrer les cours d'eau. Ils fouillaient soit dans les lits laissés à sec, soit même dans le lit encore occupé par les eaux, en détournant le courant par des coupures et des digues. Nous apprenons par les rapports de M. Stutchbury, que c'étaient dans ces lits mêmes, au fond des fissures schisteuses des roches, que se trouvaient les grains et les fragments les plus considérables. Il fallait là d'autant plus d'attention que souvent il était nécessaire de creuser assez avant. Ailleurs, comme dans le lit du Turon, l'or ne se trouvait pas dans le sable; mais pénétrant au travers du gravier il était allé se déposer sur les bancs d'argile. En général les bancs d'argile, de couleur gris-bleuâtre, étaient le signe et l'annonce de la présence de l'or. On ne négligeait pas en même temps d'explorer la berge des rivières à droite et à gauche en pratiquant comme des tunnels sous les deux rives, etc., etc. Il est facile de concevoir que la saison des crues d'eau, si considérables et si subites en Australie, devait ou forcer à suspendre, ou compliquer singulièrement ces sortes d'ouvrages.

Mais on ne se bornait pas à l'exploration des vallées et des cours d'eau. On explorait aussi les pentes et les hauteurs avec leurs plateaux désignés sous le nom de *flats*. De là la distinction entre *rivers diggings*, fouilles de rivières, et *dry diggings*, fouilles à sec. Pour celles-ci c'était un redoublement de labeurs; parce qu'il fallait toujours transporter les terres auri-

(*a*) *Gold colonies*, p. 135.

fères près des bassins d'eau pour l'opération du lavage. Nous verrons plus bas, page 419, quels travaux gigantesques exigeait parfois l'exploitation des *dry diggings*. Mais en général dans les commencements on se bornait à creuser à de médiocres profondeurs. Ce qui fit donner à ce genre de travail le nom de *surface diggings*, et aux mineurs qui s'y livraient, celui de *surfacing miners*.

§ 4. *Procédés employés dans le travail des diggings.*

En Australie, pas plus qu'en Californie, la nécessité ni la cupidité ne prirent guère le temps d'étudier ou de perfectionner les procédés et les méthodes. Mais telle fut la richesse de plusieurs gisements, que par leurs procédés grossiers les chercheurs d'or parvinrent plus rapidement à obtenir des valeurs considérables, que s'ils avaient été aidés par la science des chimistes et les ressources de la mécanique. Ajoutons néanmoins que bien souvent aussi ils gaspillèrent à leur insu des richesses occultes, et se découragèrent dans bien des cas où l'industrie éclairée aurait fait triompher leurs efforts.

Le premier procédé qui fut employé et qui, tout primitif qu'il puisse paraître, ne laissa pas quelquefois de devenir assez avantageux, fut celui qu'emploient sur les bords de la Seine des industriels connus sous le nom de *ravageurs*. La seule différence, c'est que les *ravageurs* d'Australie, au lieu d'une sebille en bois, employaient un bassin en fer-blanc, souvent même le premier venu des ustensiles de cuisine, poêle ou casserole. De là le nom de *prospecting-pan*, poêle ou poêlon d'essai, qui devint partie intégrante du mobilier des chercheurs d'or, et ne signifie autre chose que le vase tel quel, avec lequel on essayait les sables aurifères. On prenait donc dans un bassin ou plat creux quelconque une petite quantité de sable ou argile soupçonnée aurifère. On plongeait contenant et contenu dans l'eau; puis retirant le bassin, on l'inclinait à droite, à gauche, en tout sens, et par ces mouvements giratoires réitérés, on faisait écouler l'argile et les terres solubles. Le sable et l'or restaient au fond. On triait les grains d'or et on jetait le résidu (*a*).

(*a*) L'industrie australienne ou californienne, dont nous entreprenons de décrire les procédés et les résultats, est aussi, à certains égards, une industrie européenne. Quelques lecteurs peuvent ignorer qu'il existe des lavages d'or en Europe, sur les bords du Rhin. On appelle orpailleurs ceux qui se livrent à cette industrie. Le lit du Rhin, entre Bâle et Manheim, est aurifère dans toute sa longueur. Les orpailleurs peuvent en extraire annuellement pour une valeur de 45,000 francs. Ils gagnent en moyenne 1 fr. 50 c. à 2 fr. par jour, et accidentellement jusqu'à 10 et 15 fr. Il existe aussi des sables aurifères dans la vallée de l'Ariége, près de Saint-Girons. Semblablement le Gardon, dans les Cévennes, le Salat, près de Saint-Girons, la Garonne près de Saint-Béat, et le Rhin, à une petite distance de Strasbourg, notamment entre le fort Louis et Guermesheim, roulent des paillettes d'or.

Un autre procédé un peu plus compliqué, et employé surtout quand il y a de grandes quantités de terres à soumettre au lavage, est une invention venue de Californie. Or, en Australie comme dans son pays natal, cet engin porte un nom anglais qui signifie *berceau* : CRADLE. Effectivement on pourrait à la lettre appeler *berceurs* ceux qui se servent de cette espèce de couloire et de sas mobile. Nous allons en donner la description la plus claire qu'il nous sera possible. Figurez-vous d'abord une grande caisse en bois ressemblant quelque peu, pour la forme et la grandeur, à un cercueil découvert. Au bas, vers l'extrémité la plus étroite, est pratiqué un orifice pour servir à l'écoulement de l'eau et de la terre détrempée. Dans sa longueur cette caisse, dont le fond est à demi-cintré, est divisée en plusieurs compartiments par de petites traverses ou planchettes en bois, destinées à retenir les quelques grains d'or qui pourraient sans cela s'écouler avec la terre et le sable. Au-dessus de la partie la plus large de la caisse est suspendu un crible ou sas, en treillage de fer, grossièrement fabriqué à claire voie, pour retenir les cailloux ; car c'est sur ce crible qu'on jette à pleine pellée les terres et graviers destinés au lavage, en ayant soin de verser ensuite par-dessus de l'eau en abondance. Notez enfin qu'on a fixé verticalement le long de l'une des parois latérales de la caisse un bras ou levier qui sert à imprimer à cette caisse le même mouvement qu'au berceau d'un nourrisson. D'ordinaire quatre hommes sont employés au service d'un de ces berceaux californiens. L'un, armé de pioche et de pelle, retire de leur gisement les terres destinées au lavage ; un autre les charrie et les verse sur le crible ; un troisième apporte et verse l'eau ; le quatrième, au moyen du levier vertical, agite sans interruption le berceau qui est garni en dessous de deux traverses courbes. Après quelques secousses, l'eau ayant passé avec les terres dissoutes du crible dans la caisse, et la parcourant dans sa longueur, s'est écoulée avec le limon par l'orifice de l'extrémité inférieure. Sur son chemin elle a déposé successivement dans chaque compartiment du sable et de l'or. Alors on examine le tout avec soin ; on retire du crible les fragments d'or s'il en existe, et on trouve dans les compartiments du fond les grains et les paillettes plus ténues. On verse les résidus de limon et de gravier, et on recommence les opérations pour les continuer ainsi le long du jour. Ceux qui au bout de la journée ont seulement ramassé une once d'or, fussent-ils quatre ou cinq, se trouvent n'avoir pas perdu leur temps, ainsi qu'on peut en juger d'après ce que nous avons dit plus haut sur le prix de l'once d'or. Mais il y a souvent des déconvenues, et les quatre hommes du berceau peuvent quelquefois, des semaines entières, se donner une peine inutile.

On a d'ailleurs et avec fondement critiqué le procédé du berceau californien, à raison d'un inconvénient grave : c'est qu'il laisse échapper une

(*b*) *The gold colonies of Australia*, p. 181.

quantité d'or assez considérable. Les secousses réitérées font disparaître promptement une grande quantité de terres et de sables, mais font disparaître en même temps des quantités d'or assez considérables quoique inaperçues. Plus d'une fois on a gagné sa journée à laver de nouveau les détritus qui avaient déjà passé par le lavage du berceau. Quelque soin et quelque attention qu'on y apporte, on ne peut recueillir que les parcelles de métal visibles à l'œil nu; une quantité assez notable de poudre d'or peut s'écouler avec l'eau. De là l'usage en certains endroits de faire tomber l'eau ou sortir du berceau, sur des toisons de brebis, par exemple, ou autres objets de ce genre, qui retiennent une assez grande quantité de paillettes et de poudre d'or. Le procédé le plus sûr serait d'amalgamer les résidus avec le vif-argent, qui a la propriété de fixer les parcelles d'or les plus ténues; une légère chaleur suffit ensuite pour obtenir la séparation de l'or d'avec le mercure. C'est ce qui se pratique dans les mines de l'Ural; mais les primitifs chercheurs d'or de l'Australie n'y regardaient pas de si près.

Quelques-uns ont employé un procédé plus avantageux, et plus approuvé des connaisseurs, que le berceau californien. C'est ce que Butler Earp appelle la méthode hongroise. Prenez un long madrier, excavé dans sa longueur; clouez une petite tringle de bois qui fasse rebord tout autour, excepté à l'un des bouts; clouez aussi quelques réglettes de bois en travers de cette auge, pour arrêter l'or au passage, quand le sable et l'argile aurifères seront charriés par l'eau; ou bien, pour procéder plus simplement encore, prenez un tronc d'arbre assez long, et creusez-le pour en faire comme un long chêneau. Placez soit votre madrier, soit votre arbre, en plan incliné sur le bord du courant d'eau ou du réservoir. Déposez les matériaux aurifères à l'extrémité supérieure; et versez de l'eau par-dessus. Si réellement il y a de l'or, et si le chêneau est assez long, la densité de l'or le retiendra dans les compartiments supérieurs, ou du moins à moitié chemin, et les terres plus légères s'écouleront par le lavage. Lorsque l'or se trouve en grains et en fragments assez gros, comme en Australie, et que l'on juge à propos de travailler isolément et sans s'associer avec un certain nombre de travailleurs, c'est tout ce qu'il faut pour opérer avec un certain succès. Butler Earp assure qu'au moyen de ce simple procédé, les chercheurs d'or feront beaucoup mieux leurs affaires qu'avec le *berceau* éternellement roulé et saccadé.

Ainsi aux diggings d'Australie, du moins dans les commencements, point de ces machines compliquées et dispendieuses, destinées à broyer les masses et les cailloux de quartz. Point non plus de procédés d'amalgamation, de coupellation, de fusion avec le plomb, ou autres procédés métallurgiques. Quant aux machines, outre qu'elles eussent été trop dispendieuses à acquérir pour des gens qui d'ordinaire n'avaient eu d'autre capital à engager que leur travail, ce n'eût pas été une petite besogne que

de les transporter après chaque essai infructueux. Les mineurs d'Australie avaient besoin de pouvoir déménager lestement, afin de courir aux gisements présumés plus productifs. Enfin quant aux procédés d'amalgamation, il est incontestable que pour ceux qui auraient eu du mercure à portée, il eût été possible de réaliser d'assez beaux profits en amalgamant des terres déjà lavées, même quand elles auraient paru d'abord excessivement pauvres; mais les succès étourdissants obtenus çà et là par la découverte de *nuggets* ne permettaient même pas de prendre haleine pour essayer des procédés lents et méthodiques.

Pour ce qui est du plus ou moins de pureté de l'or obtenu, le chercheur d'or aimait mieux vendre ses produits tels quels à des courtiers qui quelquefois le dupaient; et il est certain qu'un grand nombre, même étant dupés, trouvaient encore leur compte à retourner promptement puiser à la source, plutôt que de perdre leur temps à des essayages, dont ils n'avaient ni la théorie, ni la pratique.

§ 5. *Recrudescence et nouveau paroxysme de la fièvre de l'or.*

Malgré l'ardeur fiévreuse des premiers chercheurs d'or, il est naturel de penser que plus d'une cause de découragement dut bientôt agir sur eux. Les fatigues, les privations, les intempéries des saisons qu'il fallait braver, et par-dessus tout l'inconstance, ou la cessation absolue des succès, devaient tendre bientôt à déterminer plus d'une défection. D'autant plus qu'un caractère assez général des chercheurs d'or fut de croire beaucoup à la chance et au bonheur personnel. Par le fait bien des succès étourdissants et dirigés pour ainsi dire par la plus aveugle fortune, semblaient dissuader de se fier aux calculs de l'intelligence et de la sagesse. En conséquence l'enthousiasme commençait à se ralentir sensiblement dans les diggings de Bathurst, lorsque dans la première semaine de juillet une nouvelle inattendue vint comme galvaniser le public de Sydney et de toute la colonie. Le fait était indubitable. Bientôt les pièces de conviction furent solennellement présentées en plein jour et soumises à l'inspection du public de Sydney. Il s'agissait d'un *nugget* de 106 livres pesant (*a*). C'était bien jusqu'alors la *pépite*, ou masse d'or natif la plus considérable dont il eût jamais été fait mention depuis l'origine du monde. Nous trouvons dans le traité de minéralogie de Dufrenoy la citation d'une notice donnée par Humboldt et qui présente le tableau suivant des pépites les plus considérables: à Miask (Russie) en 1826, une pépite pesant 10 kil., 118 gr.; aux Etats-Unis, comté d'Anon, Caroline du Nord, en 1821, pépite de 24 kil.

(*a*) Ce sont des livres *troy*, c'est-à-dire de 12 onces. La livre *troy* a été importée de France en Angleterre par Henri V, après le traité de *Troyes*, en 1420. Elle ne sert que pour les matières précieuses.

700 gr.; dans le Rio-Hayna, en 1502, pépite de 14 kil. 500 gr.; à Miask, en 1842, pépite de 36 kil. 02 gr. Cette dernière est estimée 111,662 fr. à raison de 3,100 le kilog. Voici l'histoire de la pépite australienne aux 106 livres, c'est-à-dire d'un peu plus de 80 livres de France, ou d'un peu plus de 40 kilogrammes :

« Dans la première semaine de juillet, un indigène, qui avait reçu quelque éducation dans la mission anglicane de Wellington, et qui était au service de M. W. Kerr, esquare de Wallawa, depuis sept années, rentra un jour chez son maître rapportant la nouvelle qu'il avait rencontré sur son chemin en conduisant son troupeau une masse d'or considérable. Il y avait quelque temps qu'il s'amusait à explorer le territoire d'alentour, lorsque son attention avait été fixée sur le site fortuné par une masse jaune qui brillait à la surface d'un bloc de quartz. Il avait frappé dessus avec sa massue pour en détacher un fragment, et le splendide trésor s'était révélé à ses regards. Son premier soin avait été de courir à la maison et de faire connaître sa découverte à son maître, auquel il présenta tout l'or qu'il avait pu en détacher. Comme on peut le supposer, l'honorable docteur ne perdit pas un instant. Il mit ses chevaux au grand galop; et arrivé sur les lieux, il ne fallut que quelques instants pour dégager de leur gisement séculaire les trois blocs de quartz qui contenaient le quintal d'or. Le plus considérable des trois avait environ un pied de diamètre et pesait 75 livres. On en retira 60 livres d'or pur. Avant d'être mis à nu, il était magnifiquement enchâssé dans le quartz. Les deux autres blocs, inégaux entre eux, étaient un peu plus petits que le premier. La masse totale, or et gangue, pesait, à en juger approximativement, de deux à trois quintaux. Ne pouvant la transporter commodément telle quelle, M. Ker brisa les blocs en petits fragments. En quoi il fit contre ses intérêts une véritable faute. Comme spécimens curieux ces blocs étincelants auraient eu un grand prix.

» Le plus pesant des deux gros échantillons ressemblait en quelque sorte à un gâteau de miel ou à une éponge. Il consistait en une agrégation de molécules comme cristallisées, et c'était aussi la forme sous laquelle se présentaient les autres morceaux d'or. Le second des gros fragments avait une surface plus unie, et les molécules plus condensées: il semblait avoir subi l'action de l'eau. Le reste fut brisé en fragments variant en poids de deux à trois livres et au-dessous; et ces fragments étaient remarquables par leur pureté, sans mélange de quartz ni de matière terreuse.

» On eut du reste grand soin de constater la position du lieu où ce trésor avait été découvert. Les blocs de quartz formaient là un monceau isolé, et ils étaient à la distance d'environ cent verges d'une veine de quartz qui s'étend dans toute la longueur de l'arête des collines depuis la crique de Murroo. C'était justement à la distance d'environ 53 milles de Bathurst, 18 de Mudgee, 30 de Wellington et 18 du point le plus rapproché de la

rivière Macquarie, et à peu près 8 milles du principal établissement de M. Kerr. La contrée environnante a été explorée avec beaucoup de soin depuis la découverte, mais, sauf l'indication que donne la poudre d'or, on n'y a trouvé aucun nouvel indice de métal. »

Il importe peu au lecteur de savoir que M. W. Kerr ne fut pas tout à fait ingrat envers l'Australien. Il lui fit don, ainsi qu'à son frère, de deux troupeaux de moutons, de deux chevaux de selle, et d'une certaine quantité de rations de vivres. Il y joignit encore un attelage de bœufs pour défricher une portion de terrain sur laquelle ils durent semer du maïs et des pommes de terre.

Mais ce qu'il nous importera de remarquer, c'est l'effet produit sur la population de Sydney par cette découverte. La détestable soif de l'or gagna de plus en plus tous les cœurs, et Sydney sembla sur le point d'être complétement désertée par ses habitants.

Le lecteur n'aura pas lieu de soupçonner l'historien d'exagération, quand il songera qu'à tout instant des bruits de découvertes merveilleuses venaient surexciter les têtes déjà passablement troublées. On ne parlait plus que comme de choses communes de nuggets de plusieurs onces, de plusieurs livres, de 20, de 26, de 27 livres pesant. Avant la fin de l'année, on apprit que sur les propriétés de M. Wentworth un seul homme, en un jour, avait retiré 500 livres sterling vaillant d'or, la terre aurifère rendant 25 pour 100 d'or pur (*a*). La veine d'or (*golden lode*) fut fermée immédiatement, et une compagnie se constitua à Sydney pour exploiter la mine. (Butler Earp, p. 136.)

On ne craignit pas d'écrire sur les lieux que plusieurs habitants donnaient des marques passagères d'aliénation mentale, en sorte que si ces effets eussent continué à se manifester dans une certaine proportion, les hôtes de Bedlam auraient pu à bon droit être considérés comme partie intégrante de la société coloniale.

Si nos lecteurs allaient croire qu'il n'y a dans ces appréciations que les exagérations de la satire et d'une causticité maligne, nous pourrions articuler quelques faits, afin de mettre en évidence les influences fâcheuses que la fièvre de l'or a pu exercer sur les cerveaux.

Un berger, dans le voisinage de Bathurst, trouva un fragment d'or en paissant ses brebis. Il fit grand mystère du site fortuné, espérant toujours qu'il ferait quelque nouvelle trouvaille. Il allait donc avec persévérance fouillant sans cesse le sol avec son bâton tout en gardant ses brebis. Mais ses recherches furent vaines; car il paraît que ce fragment, ce qui pourtant n'arrive guère, était complétement isolé. Enfin, la surexcitation et l'anxiété perpétuelle produisirent sur son cerveau un tel effet qu'il en

(*a*) Ce devait être dans le territoire situé entre Frédéric Valley Creek et Goslings Creek où M. Wentworth possédait 6000 acres de terre.

devint fou. Un autre malheureux, après avoir cherché deux jours entiers sans manger, trouva un fragment d'or de cinq livres pesant : à cette vue il s'évanouit plusieurs fois, perdit la raison et dut être enfermé. Ces exemples, rapportés par les journaux de Sydney, se reproduisirent mainte fois.

Certes, n'était-ce pas la marque d'une sorte de démence que ce qui se passait alors à Sydney et dans toute la Nouvelle-Galles?

Tous les regards se tournaient vers les Montagnes Bleues; toutes les préoccupations étaient de ce côté-là. Bientôt la migration des classes laborieuses vint réagir sur toutes les entreprises déjà en cours d'exécution. Les entrepreneurs de bâtiments, aussi bien que tous les autres entrepreneurs qui étaient liés par des engagements, se voyaient obligés ou de continuer avec des charges qui dépassaient du double leurs prévisions, ou d'implorer merci auprès des propriétaires pour obtenir une prorogation de termes. Dans certaines églises, le chant fut interrompu pendant plusieurs dimanches, parce que les employés du chœur avaient disparu; ailleurs les cloches se taisaient faute de sonneurs. Les chefs d'entreprise et les bourgeois eux-mêmes ne tardèrent pas à suivre ceux dont ils employaient précédemment les bras. On vit en même temps des marchands et des cochers de cabs, des magistrats et des convicts, des procéduriers et leurs clercs, des aldermen et des constables, des savetiers et des journalistes, des sténographes et des goujats, se trouver côte à côte aux diggings. Il n'y avait plus là ni maîtres, ni domestiques, ni supérieurs, ni inférieurs; l'identité d'intérêts et de travaux, de costume et de domicile établissait le niveau le plus absolu. Difficilement des amis auraient pu reconnaître leurs amis intimes, tant on devenait méconnaissable, grâce à l'uniformité des barbes incultes et des vêtements recrépis de boue.

Telles vallées solitaires où ne parurent jamais que de pauvres noirs dans leurs excursions de chasses, ou les pâtres des établissements les plus avancés vers le désert, étaient devenues des rendez-vous tumultueux. On y entendait résonner de toute part le choc des pioches contre les pierres, le bruissement monotone du *berceau*, le clapotage de l'eau servant au lavage des terres, les aboiements des chiens et les criailleries des travailleurs. Le possesseur d'un troupeau de gros bétail, qui avait près de là son établissement, affirmait que deux mois auparavant il ne passait pas devant son habitation un seul voyageur par semaine, et maintenant presque chaque heure amenait des multitudes. Ses enfants n'avaient pas idée qu'il y eût tant d'hommes au monde, et se demandaient d'où ils pouvaient venir, ou ce que pouvait signifier tout ce tohubohu.

Hélas! combien en était-il sur le nombre qui trouvaient un cruel mécompte dans tous leurs calculs. Ils s'étaient attendus à ramasser l'or à pleine pellée, sans autre effort que de se baisser pour le prendre; mais,

pour ce qui est de la résistance à la fatigue, de l'aptitude aux plus durs travaux, de la constance à supporter les privations, les ennuis d'un pareil séjour, et les rigueurs de la saison à l'entrée de l'hiver sur ces plateaux élevés, c'est à quoi ils n'avaient même pas réfléchi. Des joailliers, des coiffeurs, des hommes de cabinet, des fashionables, qui auraient hésité à traverser une rue par une grosse averse, ne tardaient pas à revenir de leur erreur; ce qui les avait charmés à distance, n'avait plus, vu de près, rien que de repoussant et de hideux. La cruelle réalité se révélait enfin avec toutes les fatigues et les dégoûts d'un travail rebutant; il fallait guéer dans l'eau et la boue toute la journée, et la nuit coucher sur la dure, mal abrité contre la pluie et le froid. Aussi plusieurs se hâtaient-ils de reprendre le chemin de leur ancien domicile, mais avec un tout autre air et un tout autre accoutrement qu'à leur départ pour les diggings. Le lieutenant-colonel Mundy a esquissé sur les lieux la triste figure que faisaient au retour ces aventuriers découragés : « Dans un voyage de quatre jours au travers des Cordillières, je rencontrai bien, d'après mes calculs, trois mille hommes revenant des diggings à la ville, découragés et dégoûtés. Plusieurs avaient vendu presque pour rien leurs équipes de mineurs, tentes, chars, berceaux, pioches, bêches, leviers, bassins pour le lavage des terres, tous objets qui probablement leur avaient coûté tout ce qu'ils possédaient au monde trois semaines auparavant; il ne leur restait plus que quelques vases de fer-blanc, des couvertures de peau d'opossum, et quelques vêtements malpropres. Quelques-uns avaient avec eux de l'or, très-peu, disaient-ils; d'autres avaient bu, ou joué, ou s'étaient vu enlever par les voleurs le fruit de leurs travaux. Humiliés, à moitié morts de faim, on voyait bien que ce n'étaient pas là les hommes qu'il fallait pour le rude métier de chercheurs d'or au cœur de l'hiver. Plusieurs avaient une mine si sauvage, un extérieur si misérable, si hideux, que je songeai involontairement à mes pistolets quand je les vis près de moi..... »

§ 6. *Découverte de gisements aurifères dans la colonie de Victoria.*

Les bruits de ce qui se passait dans la Nouvelle-Galles du Sud n'avaient pas eu moins de retentissement à Melbourne qu'à Sydney. Des émigrations nombreuses devaient s'ensuivre. Les industries commerciales, agricoles et pastorales étaient également menacées dans les deux colonies. Aussi les habitants de Melbourne se hâtèrent-ils de chercher à enrayer le mouvement qui entraînait les travailleurs vers les hauteurs de Bathurst. Nul autre contre-poids n'y pouvait suffire que la découverte de gisements aurifères dans la colonie même de Victoria. Or, les habitants de Melbourne devaient d'autant plus se livrer à cette espérance que le docteur Clarke, dont les idées n'avaient pas peu contribué aux découvertes de M. Hargraves, avait positivement annoncé que la colonie de Victoria devait aussi en

avoir sa bonne part. En conséquence un prix de deux cents guinées fut promis à celui qui signalerait dans la colonie une découverte semblable à celles de la Nouvelle-Galles. Les recherches se multiplièrent de toute part et non sans succès. De nombreux échantillons furent présentés, comme titres à la récompense promise. Il ne paraît pas néanmoins qu'elle ait jamais été soldée; peut-être à raison de la difficulté de prononcer entre tant de rivaux.

Dès le mois d'août 1851, nombre de travailleurs s'étaient établis comme *chercheurs d'or*, dans la crique d'*Anderson*. Et beaucoup d'habitants de Melbourne se donnaient le plaisir d'aller visiter les gisements aurifères de Victoria. Aussi le lieutenant-gouverneur Latrobe en donna-t-il avis au comte Grey, par une dépêche officielle, datée du 25 août.

Au mois de septembre, l'attention générale se porta vers l'ouest de la colonie, où la localité de *Ballarat* commençait à obtenir une célébrité vraiment californienne. Dès lors le gouvernement établit une escorte régulière entre ces gisements, Geelong et Melbourne. Bientôt après on adopta les règlements de police qui avaient été suivis dans la Nouvelle-Galles. Le droit de *licence* fut imposé, et au même taux; mais il y eut quant à l'exécution un peu plus de difficulté que dans la colonie de Sydney.

En octobre il y avait déjà 7,000 personnes réunies à Ballarat sur un espace d'un peu moins de 4,000 milles carrés. Au commencement le procédé consistait uniquement à laver le gravier recueilli à la surface du sol. On y trouvait bien de temps en temps quelques fragments d'or assez considérables; mais en moyenne le gain était peu considérable. On découvrit bientôt que la terre de pipe, sous-jacente, de couleur gris-bleuâtre, offrait des produits bien plus abondants. On pratiqua des excavations jusqu'à la profondeur de trente pieds. C'était un rude travail. Il fallait percer au travers de couches de cailloutage, remplies de larges nodules de quartz cimentés par des infiltrations de sables ferrugineux ou de carbonates de fer argileux (*ironstone*). Dans cette fameuse argile bleue, l'or se trouvait tantôt en veines irrégulières, tantôt en *specks* ou fragments assez gros pour devenir visibles à l'œil du mineur quand la pioche venait à les rencontrer.

Le succès n'était pourtant pas uniforme; et on cherchait de toute part, lorsque dans le mois d'octobre la découverte des gisements du mont Alexandre vint faire pâlir ceux de Ballarat. Ce mont Alexandre est la même montagne que celle qui fut appelée mont Bynn par le premier explorateur de l'*Australia Felix*, l'ingénieur général Mitchell. Ces gisements comprennent du reste les criques connues sous les noms de Forest, Fryer, Barker, Campbell, etc., qui sont toutes devenues également productives et célèbres. Bientôt le mont Alexandre devint le rendez-vous le plus fréquenté. La foule s'y porta en si grande affluence que l'année suivante on y comptait 40,000 travailleurs. Au mont Alexandre les *diggings*

présentent en grande partie les mêmes caractères géologiques qu'à Bathurst. Les roches primitives y dominent. Le quartz peut y être regardé comme la matrice primitive de l'or. C'est du moins dans le quartz que l'or s'y trouve généralement.

Du reste, pour donner une idée des travaux exécutés dans ces gisements, nous allons transcrire un compte-rendu consigné dans une feuille de Melbourne. (Le journal *Melbourne Argus*, du 7 octobre 1851, cité par *Scherer, The gold finder*, page 50.)

« A la surface du sol était une couche de terre végétale d'environ un pied. Au-dessous était un lit de riche terrain noir d'alluvion; et au-dessous de ce dernier l'argile grise. Après celle-ci venait un gisement de gravier rougeâtre, qui se trouvait quelquefois passablement productif; ensuite des bancs d'argile rouge ou jaune, où se rencontrait aussi de l'or; puis un banc d'argile dont l'épaisseur variait et qui était de couleur bigarrée, mais dont le rendement était à peu près nul. Au-dessous s'étendait un strate de terre de pipe blanche. Ce lit par sa dureté devenait une barrière difficile à franchir. Mais immédiatement avant ce strate était une mince couche d'argile couleur de chocolat, tenace et savonneuse. C'était la célèbre *blue-clay* (*a*), et elle était très-riche. Le site de ces *diggings* était une pente, et les strates étaient inclinés de manière à se présenter de champ en aboutissant à la surface du sol. Ainsi la *blue-clay* se trouve près de la surface, sur l'arête des collines, et pourtant il est ensuite nécessaire pour y arriver de creuser jusqu'à la profondeur de vingt pieds. »

Il est bon de remarquer que ce premier obstacle de terre de pipe, ou parfois de cailloutage engagé dans un ciment, qui semblait faire le fond des gisements aurifères, fut traversé plus tard, sans doute d'après les conseils des mineurs californiens; et alors en creusant à de grandes profondeurs, de cent pieds, par exemple, et même plus, on trouva un autre obstacle précédé de riches dépôts. Dès lors devint célèbre la distinction entre premier fond : *first bottom;* et deuxième fond : *second bottom*. Les dépôts qui reposent sur ce deuxième fond se sont trouvés quelquefois si riches que les mineurs n'ont su y donner d'autre nom que celui de *boutiques de joailliers : jeweller's shops*. Ce sont des dépôts de ce genre qui viennent tout récemment, à la fin de 1853, de relever la réputation des gisements de BALLARAT (colonie de Victoria) (*b*).

(*a*) Si le minéralogiste l'appelle *blue-clay*, quoiqu'il vienne de dire qu'elle était couleur de chocolat, c'est probablement parce que cette dernière couleur n'était qu'accidentelle et due à des infiltrations ferrugineuses.

(*b*) Il importe de savoir que, comparé avec les échantillons d'or natif, l'or de Ballarat et du mont Alexandre soutient parfaitement la comparaison. Aussi, d'après le témoignage de Butler-Earp, quand on le porte en Angleterre il est estimé plus de quatre livres (La *Gazette Australienne* du 28 janvier 1854 cote pourtant le prix de l'or à Melbourne, 76 schellings, 6 pence, l'once).

La découverte de tous ces nouveaux trésors occasionna un remuement et un déplacement de population bien autrement considérable que ce qui s'était vu dans la Nouvelle-Galles : à son tour la colonie de Victoria devint une rivale redoutable à la colonie la plus ancienne. On déserta par bandes nombreuses les fouilles de Bathurst pour se porter vers celles qui chaque jour croissaient en renommée. Or cette renommée, malgré quelques oscillations de hausse et de baisse, s'est soutenue jusqu'à nos jours, et va se fortifiant par suite de récits qui semblent quelquefois tenir du fabuleux quoique très-véridiques.

Ce qui attirait surtout aux mines de Victoria, c'est qu'elles étaient beaucoup moins éloignées de la capitale. Aussi Melbourne Geelong et leurs dépendances furent bientôt dépeuplées de leur population mâle. Les rues, après avoir d'abord présenté un spectacle assez animé pendant le passage des compagnies de chercheurs d'or, devinrent complétement désertes et silencieuses. Les journaliers, les artisans de toute sorte laissaient leurs professions et leurs métiers, abandonnant femmes et enfants, qui avaient à se tirer d'affaire comme ils pourraient: il n'y avait plus qu'une seule pensée, un seul but, c'était d'avoir chacun sa part des trésors si longtemps ignorés. Bientôt, comme à Sydney, les chefs eux-mêmes des maisons de commerce suivirent l'exemple de leurs commis, et les magistrats celui de leurs administrés. Les uns étaient incapables de résister au torrent et à l'entraînement universel. Les autres étaient tous disposés à risquer leur temps et leurs fonds dans ces spéculations nouvelles. D'autres enfin, voyant que les travailleurs leur manquaient de parole, prenaient eux-mêmes le parti d'aller aux diggings, comme le seul qui leur restât, au milieu de la désertion générale. Toutes les constructions commencées furent suspendues, aussi bien les travaux publics que les entreprises particulières. Les écoles se fermerent à défaut de maîtres. Les vaisseaux en rade furent abandonnés par leurs équipages, marins et officiers. Plusieurs vaisseaux arrivant dans la baie ne purent décharger leurs marchandises à défaut de bras; tandis que d'autres, près d'appareiller, ne pouvaient mettre à la voile pour la même raison. Dans certains faubourgs il ne resta pas un seul homme, et les femmes étaient obligées de se grouper ensemble pour leur sûreté et la garde des maisons. Les magasins restaient fermés à défaut de débitants et de chalands tout à la fois. Le gouverneur était obligé de panser lui-même son cheval, et les familles de la plus haute classe de ne compter que sur elles-mêmes pour les plus humbles services de la maison.

Sans doute, comme à Sydney, le paroxisme de la fièvre se ralentit. Peu à peu les habitants du pays songèrent à exploiter l'arrivage des nombreux immigrants qui bientôt arrivèrent non-seulement des diverses colonies australiennes, mais de toutes les parties du globe. Le nombre des chercheurs d'or ne diminua pas pour cela. Il ne fit au contraire que croître de

jour en jour et pour ainsi dire d'heure en heure. A certaines époques l'on compta jusqu'à soixante mille personnes campées autour du mont Alexandre et de ses dépendances. Or, quoiqu'il se fît un continuel va et vient dans ces gisements comme dans tous les autres, il faut bien qu'il y ait eu assez de succès réels pour que l'ardeur d'un grand nombre ait pu s'entretenir constante et indomptable.

Nous lisons effectivement dans les rapports statistiques les moins suspects, que dès le mois de novembre 1851, les champs aurifères de la colonie de Victoria avaient produit déjà pour une valeur de 220,000 livres sterling. Une escorte fut établie comme à Sydney, et elle conduisait chaque semaine cinq à six mille onces d'or. A cette époque le nombre des travailleurs n'était que de 15,000. Mais il est bon de remarquer que la riche moisson était très-inégalement répartie.

Bientôt il fallut établir une escorte spéciale pour le mont Alexandre; et cette escorte, en une semaine du mois de décembre, convoya jusqu'à 23,000 onces.

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis la découverte des gisements de Victoria, que les renseignements officiels évaluaient à 202 quintaux anglais, 82 livres, 10 onces, le produit de ces mines. Dès le mois d'avril et de mai 1852, six vaisseaux arrivèrent à Londres, portant à bord 8 tonnes d'or, en sus de celui qu'on avait reçu précédemment, et dès lors on put évaluer, par approximation, le rendement des mines de Victoria à 5 millions de livres sterling, et celui de la Nouvelle-Galles du Sud à 3 millions: évaluations qui paraissent avoir été dépassées de beaucoup.

Aussi voyons-nous la législature de Melbourne, en septembre 1852, évaluer dans un acte public le rendement des gisements aurifères à 80,000 par semaine, ce qui aurait fait, à partir de la même base, pour l'année entière, l'énorme rendement de 14,560,000 livres sterling, et pour la colonie un revenu de 300,000 livres, rien que par les taxes des licences. (V. Sherer, *Goldfinder*, p. 310.)

Avant d'exposer quelles révolutions cet état de choses dut opérer dans la ville de Melbourne, nous avons un mot à dire sur le contre-coup qui dut en résulter pour la colonie d'Adélaïde. Le retentissement de ces découvertes enleva tout d'abord 15,000 hommes à la population de l'Australie méridionale, et menaçait ainsi l'avenir et même l'existence de la colonie. Toute spéculation y était paralysée, sauf celle de l'or. Mais la législature d'Adélaïde ne s'endormit point. Elle porta un règlement d'après lequel l'or dûment essayé devint une offre légale quant au payement des ventes de terre. En même temps le gouverneur, au moyen de puits et de ponts, rendit praticable la route qui conduisait au mont Alexandre, et établit une escorte, pour le transport de valeurs considérables à Adélaïde; en sorte que le commerce ne tarda pas à prospérer plus que jamais. Les chercheurs d'or appartenant à l'Australie méridionale qui furent heureux aux mines,

se sentirent ainsi engagés à convertir en fermes dans leur propre colonie le fruit de leurs travaux. Ceux qui avaient gagné jusqu'à 1 livre sterling par jour, ne regardaient plus de si près au prix des terres, et se trouvaient heureux de payer une acre de terre avec le gain d'une journée. Enfin la législature de cette colonie pouvait, dans un acte authentique, en 1852, déclarer que les colons de l'Australie méridionale étaient possesseurs de plus d'un million de livres sterling en lingots d'or. Cette même colonie encouragea aussi par des promesses la découverte de gisements aurifères dans son propre territoire. Il ne paraît pas néanmoins que les recherches aient eu un succès réel. Des découvertes ont été faites vers la fin de 1853, dans une localité nommée *Echunga ;* mais le résultat demande vérification et plus ample informé.

§ 7. *Perturbation commerciale et financière, particulièrement à Melbourne et dans tout son territoire, par suite de la découverte de l'or.*

D'une part l'abandon des travaux qui devaient assurer les subsistances, d'autre part l'accroissement rapide de la population dans la colonie de Victoria, et aussi l'abondance des valeurs métalliques, tout cela autant de causes de perturbation subite dans le commerce, le taux des salaires et la valeur des propriétés. C'est ce qui ne manqua pas de se faire sentir à Melbourne plus particulièrement.

Il est peut-être difficile de donner la statistique exacte du nombre d'immigrants qui vinrent se fixer dans la colonie de Victoria, ou y faire un séjour plus ou moins prolongé. On en a quelquefois, dans le principe, exagéré le nombre, en supputant d'après les semaines et les mois où les arrivages furent plus considérables. Mais plus tard on a pu obtenir des évaluations plus exactes, d'après les renseignements positifs et officiels touchant le chiffre des arrivées et des départs, depuis 1851 jusqu'à la fin de 1853. Ainsi en 1851, au moment de la découverte des gisements aurifères, la population de la colonie de Victoria, qui avait presque été triplée dans une période de 5 ans, atteignait le chiffre de 95,000 ; et nous trouvons qu'au mois d'août 1853 elle a dû atteindre celui de 196,745. Certains renseignements l'avaient portée à 230,000 : ce qui a pu être exact pour tel mois, ou telle semaine, d'après le va et vient qui s'établit au milieu d'une population nécessairement flottante et peu fixe (*a*). Comme tout ce mouvement de population se faisait constamment par Melbourne pris comme centre et comme point de transit, on peut juger de l'embarras subit qui dut résulter soit pour les logements, soit pour les consommations ; d'autant plus que la ville de Melbourne n'étant pour ainsi dire qu'une

(*a*) Nous apprenons par les journaux anglais, d'après les renseignements officiels, qu'en 1853, le 1er novembre, la population de la colonie de Victoria était de 236,863 âmes.

ébauche de ville, on n'avait eu ni le temps, ni même l'idée de préparer les constructions nécessaires pour recevoir un surcroît de population. Un grand nombre d'habitations n'étaient que des baraques en bois. En 1851 la population de Melbourne était de 23,000 âmes. Cette population était logée dans 3,055 maisons construites en pierre et en brique, sur 1,018 en bois. Aussi la difficulté fut-elle extrême en fait de logements et de simples abris (*a*).

Les nouveaux arrivés étaient obligés de camper sous des tentes hors de la ville, et encore le loyer de ces tentes montait-il à des prix exorbitants. Pour s'en faire une idée, il suffira de savoir qu'on allait jusqu'à louer, pour s'y remiser la nuit, des chaudières de rebut qui étaient déposées le long des quais. Les propriétaires de ces chaudières les avaient disposées par étages. On donnait 4 pence (8 sous) pour l'étage d'en bas ou rez de chaussée; 6 et 8 pence (12 à 14 sous) pour les étages supérieurs. De là il dut résulter à la longue un certain encouragement à construire des maisons en briques et surtout en bois. Mais cet élan était arrêté soit par le peu de séjour que faisait en ville cette population d'arrivants, soit par l'augmentation rapide du prix de la main-d'œuvre, surtout en fait de constructeurs habiles et expérimentés. Bientôt arrivèrent des vaisseaux ayant pour chargement des maisons en fer ou en zinc. Car l'Australie devint le but de toutes les spéculations depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'Inde, depuis l'Inde jusqu'à Londres et aux Etats-Unis. Néanmoins les arrivages tant de matériaux que d'ouvriers ne pouvaient mettre en équilibre la demande et l'offre. Tous les prix, tous les salaires s'élevaient, et se sont soutenus jusqu'au temps présent.

Les mercuriales de Melbourne, prises à la fin d'octobre 1853, nous donnent les prix tels qu'ils se sont soutenus à peu près en moyenne depuis la découverte de l'or; quoiqu'ils aient été plusieurs fois dépassés.

(*a*) Voici, d'après les nouvelles datées de la fin de 1853, ce qu'a produit à Melbourne le mouvement de constructions nécessité par l'affluence des immigrants. « Ce qui frappe le plus un étranger est l'irrégularité du style architectural. Il est difficile d'y trouver deux maisons semblables. Chacun a construit tellement à la hâte qu'il n'a pas eu, pour ainsi dire, le temps de jeter un coup d'œil sur la maison voisine. Les maisons en bois disparaissent graduellement. Un acte récent de la législature locale équivaut presque à la prohibition d'en élever de nouvelles, et la fréquence des incendies a dû en dégoûter. Au surplus, à peine un sinistre a-t-il eu lieu, qu'on est déjà à l'œuvre pour construire. On se ferait difficilement une idée de l'activité coloniale. Lorsque les constructions se faisaient en bois elles s'élevaient dans l'espace d'une journée. Là où le matin on avait vu préparer le terrain, le soir les locataires étaient installés, avec des magasins où se pressaient les chalands. Malgré l'irrégularité des constructions, les rues de Melbourne offrent, dit-on, un aspect assez agréable. »

Salaires.

Charpentiers, par jour.	25 à 30 schellings.
Maçons.	30 à 35 sch.
Forgerons et maréchaux ferrants.	20 à 25 sch.
Coupeurs de bois et treillageurs pour haies. . . .	15 sch.
Domestiques à tout faire, à l'année, avec rations. . .	70 à 75 l. st.
Jardiniers à l'année, avec rations.	70 à 80 l. st.
Bouviers par semaine, avec rations.	2 à 3 l. st.
Bergers à l'année, avec rations (*a*).	35 à 40 l. st.
Gardiens de cabanes.	id.
Cuisiniers à la semaine.	2 à 4 l. st.
Journaliers de ferme, à la semaine, avec rations . . .	1 l. st. et 5 à 15 sh.
Journaliers pour travailler aux routes, avec fournitures de bois et de tentes, par jour.	8 sch.
Gardeurs de gros bétail, à l'année.	68 à 75 l. st.

Provisions.

Pain de 4 livres.	1 sch. 6 pences.
Bœuf, la livre.	6 à 7 p.
Mouton, id.	id.
Oies ou dindons, la paire.	40 sch.
Volailles, la paire.	16 sch.
Pommes de terre, le quintal.	30 sch.
Choux, la douzaine.	18 à 25 sch.
Carottes, douzaine de bottes.	6 sch.
Navets, id.	5 sch.
Oignons, id.	4 sch.
Laitues, la douzaine.	4 sch.
Bois de chauffage, charge d'un cheval.	2 l. 10 sch. à 3 l.
Charbon anglais, la tonne.	5 à 6 l.
Foin, la tonne.	16 l.
Avoine, le boisseau.	10 sch.
Paille de froment.	3 l. 12 sch.

Nous devons avertir que le prix des subsistances a subi une hausse plus forte qu'il ne pourrait sembler de prime abord. Il faut surtout placer la viande dans une catégorie à part. Avant la découverte de l'or, la viande se donnait presque pour rien. En 1843, une brebis se vendait à Sydney

(*a*) Comme le mot de *rations* figure souvent dans le taux des gages et y est surajouté, il est bon de savoir que ces rations consistent, par exemple pour les bergers, en une allocation hebdomadaire de 10 livres de farine, 2 livres de sucre, un quart de livre de thé, et enfin du sel.

un schelling, et dans les bergeries six pences. C'est ce qui donna l'idée à cette époque de tirer parti du bétail par la cuisson, pour en extraire le suif. Il est vrai que depuis cette nouvelle exploitation, le prix de la viande monta un peu; toutefois il demeura toujours assez bas, puisque les brebis sacrifiées pour en obtenir le suif, ne rapportaient par tête, que cinq schellings tous frais faits, et les bœufs trois livres sterling. On s'avisa ensuite qu'il était possible, par le procédé de salaison, d'utiliser les parties de la bête qui rendent moins de suif. Mais on se forme difficilement une idée du peu de cas qui se faisait de la viande en Australie, avant la découverte des gisements aurifères. Des statisticiens ont calculé qu'en sept années depuis 1843, jusqu'en décembre 1850, dans la Nouvelle-Galles du Sud, on disposa de 2,364,539 brebis, et de 261,169 têtes de gros bétail, qui produisirent en somme 639,943 quintaux de suif, représentant une valeur de 1,344,183 livres sterling. On a calculé aussi qu'en une seule année on a littéralement jeté au moins 62 millions de livres pesant de viande bonne à manger. Les circonstances ont redonné du prix à la viande. La mercuriale du marché de Melbourne, du 23 novembre 1853, cote le prix des bœufs de première qualité entre 7 et 11 livres sterling, et de qualité inférieure entre 5 et 7 livres; celui des moutons entre 18 et 24 schellings.

On aurait encore une idée bien incomplète des perturbations du commerce dans les colonies aurifères, si l'on ne connaissait la différence du prix entre le marché de la ville et des *diggings*. Le manque de routes praticables et la difficulté des moyens de transport causèrent bien souvent des augmentations de prix exorbitantes; les frais de transport aux *diggings* furent assez régulièrement de 80 ou 100 livres sterling par tonne, c'est-à-dire par 20 quintaux anglais ou 1,015 kilogrammes 940 grammes.

D'autre part, la rareté des bras rendait parfois presque impossible le déchargement des marchandises; le manque de docks pour les abriter devenait une autre source d'embarras. Ainsi coïncidèrent bien souvent des choses en apparence contradictoires, l'abondance des arrivages, la cherté des subsistances, et la ruine des spéculateurs attirés par la hausse des prix. Beaucoup de marchands américains ne retirèrent pas le coût du fret de leurs marchandises.

Bientôt aussi les loyers, et par conséquent la valeur des maisons, ainsi que des terrains dans l'intérieur de la ville, montèrent à des prix qui croissant toujours ont fini par dépasser les prix de nos capitales d'Europe. Ainsi nous voyons qu'en 1853, une maison en fer est louée à raison de 28 livres par semaine; des lots de terre se sont vendus jusqu'à 5,455 liv. par acre; une perche de terrain avantageusement situé, 4,200 livres; même à 5 milles de Melbourne, l'acre s'est vendue, en moyenne, 256 livres l'acre, c'est-à-dire depuis 130 jusqu'à 460 livres.

On sait ce que produit en général une hausse aussi soudaine. Naturelle-

ment il en doit résulter l'extrême misère à côté de l'extrême opulence : deux conditions assez défavorables à la moralité d'un pays. Et certes si nous en jugeons par les détresses qu'ont éprouvées les immigrants à diverses époques, il a dû y avoir d'étranges spectacles de souffrance et de désespoir dans cette patrie de l'or; mais il importe de séparer et d'analyser ici à part la prospérité générale du pays, et la situation de chaque individu pris isolément.

D'abord, quant à la prospérité générale de la colonie, si nous la mesurons par la richesse, on concevra facilement l'enivrement qui s'empara de certains journalistes qui croyaient voir surgir d'au milieu des trésors métalliques une nation telle qu'on n'en avait jamais vue.

Dès le mois de novembre 1851, les champs aurifères de Victoria avaient produit de l'or déjà pour 22,000 livres sterling; mais le rendement augmenta bientôt avec rapidité au fur et à mesure des découvertes et des arrivages de chercheurs d'or, en sorte que la moyenne du rendement pour cette colonie est évaluée à 8 ou 10 millions de livres sterling. Il est vrai qu'une bonne partie de cette richesse passe ailleurs et va porter l'opulence loin de l'Australie. Il n'en résulte pas moins pourtant une grande augmentation dans les revenus de l'Etat du gouvernement colonial. Voici le chiffre officiel du revenu public, pour la seule colonie d'Australia-Felix : revenu total 3,620,974,922 livres sterling, pour une année commençant le premier juillet 1852, et finissant le 30 juin 1853. Les éléments de ce revenu sont :

Droits perçus sur l'extraction de l'or.	711,700 l.
Douane.	458,037
Divers, postes, enchères, amendes, etc.	1,275,460
Revenu territorial, ventes de terre, etc.	1,175,775
Total.	3,620,974

Le revers de la médaille se trouve dans le chiffre des dépenses : avec un revenu supérieur à celui de plusieurs des petits Etats européens, la colonie de Victoria est obligée de supporter des dépenses presque équivalentes, sans pouvoir réaliser les améliorations les plus instamment réclamées. Ainsi nous trouvons les revenus évalués, pour 1854, à une somme de 3,323,323 livres sterling, et la dépense présumée sera de 3,265,764 livres. Sur ce chiffre la police figure pour 663,058 livres; les prisons et autres dépenses, suites de la criminalité, pour 258,098 livres. Il est vrai que les travaux publics y figurent pour 1,106,925 livres. Il n'en est pas moins réel que jusqu'à présent, la colonie a présenté un aspect dont il est difficile de se faire une idée sous le rapport du mauvais état ou plutôt de l'absence de routes, d'éclairage des villes, de quais pour les débarquements, d'assainissement des rues, etc. Ainsi, à tout prendre, il est évident que les

colonies australiennes sont passablement loin des *prétendus* gouvernements à bon marché d'Amérique (*a*).

Nous nous sommes attachés à faire ressortir surtout la statistique relative à la colonie de Victoria, parce que c'est là que la perturbation financière occasionnée par la découverte de l'or fut plus considérable.

Du reste, comme nous nous proposons moins de faire une histoire politique et financière, que de renseigner les particuliers qui pour eux ou pour autrui ont intérêt à connaître ce qui se passe dans les colonies, nous avons hâte d'en venir à un autre ordre de faits. On sait les mécomptes et les douloureuses déconvenues qui ont accueilli beaucoup d'émigrants français en Californie. Il sera curieux de savoir s'ils auraient eu le même sort dans les colonies australiennes.

D'abord il y a beaucoup à rabattre des espérances folles que pourraient faire naître dans les têtes aventureuses certains avis publiés journellement dans les journaux australiens et anglais sous le titre de *Gold circulars* (circulaires de l'or) et qui sont signés par des courtiers acheteurs d'or. Ces articles font connaître le chiffre des onces d'or recueillies dans tel gisement, transportées par telle escorte, etc. Ils ne font guère connaître d'ordinaire le chiffre des travailleurs qui ont recueilli ces éblouissantes richesses. Voici des chiffres instructifs et sûrs : nous les empruntons à la *Gazette Australienne* du 24 décembre 1853. D'après les calculs positifs et parfaitement établis, on peut évaluer à 40,000 le nombre des mineurs qui exploitaient les gisements aurifères de Victoria au mois de juillet 1853. Le journaliste indique ce nombre de travailleurs réels, armés de pioches et de pelles, après avoir déduit d'un chiffre de 61,745, le nombre de 11,745 femmes ou enfants, et de 10,000 engagés dans toute espèce d'industries. Or ces 40,000 travailleurs produisent de huit à dix millions de livres sterling par an : prenons dix millions, quoique ce chiffre soit regardé par quelques-uns comme un peu au-dessus de la réalité, et vous aurez en moyenne à peu près 250 livres sterling pour chaque travailleur. Vu le prix exorbitant des denrées et autres choses nécessaires que l'on peut bien évaluer en somme au quadruple des prix d'Angleterre, la moyenne des gains d'un chercheur d'or équivaut à un revenu de 62 livres par an, ou bien un peu plus d'une livre par semaine. Quelques-uns de ces travailleurs, ou plutôt quelques compagnies de travailleurs ont réalisé par semaine des profits variés depuis une livre jusqu'à 4,000 livres. Ce sont ces bonnes fortunes qui éblouissent. Mais quels doivent être les gains, quelle est la condition de

(*a*) Nous disons *prétendus*, et pour cause : les journaux européens ont pendant longtemps berné leur public au moyen de vraies restrictions mentales. Il est bon de savoir qu'en Amérique, une partie des dépenses qui, en Europe, retombent sur les administrations publiques, sont soutenues par des taxes locales dans chaque état, comté, district, ville ou village.

ceux qui, comme ils le disent, n'ont pas la chance, ne sont pas nés sous la bonne étoile? Le journaliste auquel nous empruntons ces évaluations se demande si les *workhouses* (maisons de travail pour les indigents) d'Angleterre ne seraient pas, sauf le climat, un vrai paradis terrestre, dans la comparaison avec les contrées à gisements aurifères (*b*)?

On se demandera sans doute ce que peut devenir celui qui n'a les yeux dessillés qu'après avoir débarqué sur le continent australien? Alors tardivement il aura reconnu que le métier de chercheur d'or est comparable pour les illusions aux poursuivants du gros lot dans toutes les loteries possibles. Il s'apercevra aussi que les chances favorables sont bien plutôt pour les hommes aux formes musculaires et au corps endurci aux travaux grossiers des terrassements, des carrières, des mines, etc. Il verra jusqu'à l'évidence que le vrai gentleman ne trouve nulle part sa place dans cet El-Dorado des *ruffians* (chenapans) des *pickpockets* (filoux) et des *drunkards* (ivrognes). Que faire pourtant?... supposé qu'il ait de l'énergie et du courage.....

Ceux qui ont les premiers fonds pour monter quelque négoce arrivent promptement à réaliser des profits énormes. Mais les loyers absorbent une bonne partie de ces profits. Ceux qui veulent tenter quelque exploitation agricole ou pastorale, ont besoin de séjourner plusieurs mois, et de se défier des premières offres, s'ils ne veulent pas s'exposer à perdre leur mise de fond dans l'achat de troupeaux malades, de terrains improductifs, etc. Ceux qui n'ont que leurs bras, s'ils peuvent exercer quelques-unes des professions les plus indispensables pour les constructions sans luxe, peuvent être assurés de gagner largement leur vie et de faire des épargnes. Quant à ceux qui n'ont l'expérience d'aucune profession mécanique, fussent-ils même des hommes lettrés, ils n'ont en général rien de mieux à faire que de se résigner à la profession de berger. Ceci n'est point une dérision ni une plaisanterie. C'est au contraire le conseil le plus bien-

(*b*) L'*Australian Gazette*, du 25 mars 1854, évalue de la manière suivante les résultats du produit de l'or pour la colonie de Sydney : « Les derniers documents parvenus de Sydney constatent que la valeur totale de l'or exporté de cette colonie est de moins de cinq millions et demi de livres sterling. Là-dessus un million et demi au moins provenait de Victoria; resterait quatre millions pour le produit réel de la Nouvelle-Galles du Sud. Cette évaluation est encore au-dessus de la réalité; et c'est le produit de deux années, plus un trimestre; mettons deux ans, en ne comptant pour rien le produit de 1851. Ce seront deux millions par an à répartir sur une population de 200,000 âmes ou juste 10 livres sterling par tête, somme vraiment bien chétive, si l'on met en regard la valeur des industries troublées ou totalement suspendues. La colonie n'a-t-elle pas plus perdu que gagné à ce compte? D'ailleurs où sera la compensation des détresses, des découragements, des désordres, de la hausse des prix, en un mot, de tous les désastreux effets produits par la découverte de l'or?... »

veillant que l'on puisse donner à ceux qui sont dans cette position. Un voyageur raconte, comme *de visu*, qu'il a connu en Australie des bergers dont les antécédents ne les avaient guère préparés à ce genre de vie. C'étaient un pharmacien, un clerc d'avoué, trois matelots, un tailleur, un commis marchand, un ex-lieutenant venu des Indes, un maître de danse, un jeune homme de bonne maison, un juif et un avocat. Les trois derniers réussissaient le mieux dans leur emploi. Un berger peut mettre de côté les trois quarts de ses gages, et en deux ou trois ans il peut devenir lui-même possesseur d'un troupeau. Au surplus la population coloniale la plus riche, celle qui est désignée dans les débats politiques sous le nom de *squattocracie*, a débuté souvent de la sorte et à des époques où la vie des *bush-men* (hommes des bois) était autrement rude qu'elle ne l'est aujourd'hui. Outre la profession de berger, il y a aussi celle de pâtre chargé de conduire des troupeaux de gros bétail; mais c'est là une profession qui demande des qualités pour l'équitation à peu près semblables à celles dont l'arabe fait preuve dans ses plus brillantes *fantasias*.

§ 8. *Tableau de l'état moral des populations aux* diggings *et dans les colonies aurifères.*

Il y a peut-être exagération en plus d'un sens quant aux peintures qu'on nous a faites de l'état des populations qui séjournent aux *diggings* et dans les colonies aurifères.

Il est difficile néanmoins que l'observateur le plus impartial ne conserve pas une idée assez défavorable de l'état moral des masses hétérogènes qui depuis deux ou trois ans se pressent et se succèdent autour de ces centres d'attraction.

Nous devons d'abord rendre justice aux gouverneurs et agents du gouvernement colonial pour les mesures d'ordre qu'ils surent adopter dès les commencements. Nous en avons parlé ci-dessus au sujet des mines de la Nouvelle-Galles du Sud. Il est vrai pourtant que dans les gisements aurifères de Victoria (Port-Phillip) les mesures ne furent peut-être pas prises avec autant de bonheur. Elles furent d'ailleurs de plus difficile exécution, à raison de la multitude de travailleurs qui s'y pressaient à chaque instant plus nombreux. Ce qui augmenta les difficultés de la police et du maintien de l'ordre, ce fut l'invasion des *convicts*, soit libérés, soit évadés, qui, de l'île de Van-Diémen, coururent se mêler aux chercheurs d'or. On doit reconnaître que ceux-là ne furent pas toujours les moins persévérants, ni les moins heureux quant aux résultats de leurs travaux. Mais aussi on peut se figurer aisément que ceux d'entre eux qui ne réussirent pas au gré de leurs désirs, furent violemment tentés et cédèrent facilement à la tentation de reprendre les habitudes de vol et même d'assassinat, pour lesquelles ils

avaient été jadis déportés. C'est aussi de leurs rangs que sortirent ces redoutables *bushrangers*, rôdeurs des bois, qui rendirent si nécessaire la précaution des escortes pour le transport de l'or à Sydney, Melbourne et Adélaïde. On peut se faire une idée de leur audace, à l'époque où les mesures d'ordre étaient encore nécessairement imparfaites, par ce qui s'est passé, l'été dernier même, au mois de juillet 1853 :

Une escorte privée transportait à Melbourne une valeur de 6,000 onces d'or. Elle fut attaquée par les *bushrangers*. Malgré une vigoureuse défense elle dut succomber, dix hommes demeurèrent sur la place, cinq du côté de l'escorte, et cinq autres du côté des assaillants. Le trésor tomba entre les mains de ces derniers. Peu de semaines après, plusieurs des coupables furent arrêtés au moment où ils partaient pour l'Europe, et moururent par la potence. Ils étaient du nombre de ces convicts qui ont décrié les diggings et les bois de la colonie de Victoria.

Que les attentats aient été fréquents et difficiles à réprimer dans les premiers temps de l'exploitation des gisements aurifères, c'est ce qui résulte des renseignements les plus authentiques, fournis par les chefs de la police et par les gouverneurs eux-mêmes.

M. Sturt, surintendant de la police de Melbourne en mai 1852, constate combien il était difficile de s'assurer des voleurs, à raison des sommes énormes qu'ils avaient à leur disposition pour séduire gardiens et constables. Le gouverneur M. Latrobe rend le même témoignage. Les termes dans lesquels les journaux de Melbourne, à la fin de 1853, se félicitaient des améliorations introduites suffisent pour justifier l'exactitude des récits qu'on a trop facilement traités d'exagération (*a*).

Néanmoins plusieurs témoins oculaires ont cherché en divers temps à rassurer le public, et à représenter comme un pur épouvantail la plupart des récits mélodramatiques consignés dans les journaux. L'extrait suivant d'une relation citée par Butler-Earp, pourra servir comme de résumé de ce qui a été dit en bonne part. Il s'agit des *diggings* du voisinage de Melbourne.

« Pour en venir au tableau moral des *diggings* et de leur population, je puis affirmer d'après mon expérience personnelle que beaucoup de contes ont été forgés à plaisir ou singulièrement amplifiés touchant les vols et les actes de violence qui s'y commettent. Quand on considère qu'une masse de quelques quarante mille travailleurs est ici concentrée ; que plusieurs d'entre eux appartenaient naguère à des associations de criminels avérés, pour qui le vol était un sujet de vanterie, les actes de violence des titres de recommandation, il n'est pas du tout surprenant que quelques actes coupables aient eu lieu. Certes des actes semblables se commettent dans

(*a*) Voyez dans *Australian Gazette*, du 5 novembre 1853, un passage du *Melbourne Argus*.

les villes dont la population atteint le même chiffre, toutes gardées qu'elles sont par une force armée parfaitement disciplinée, et protégées par une surveillance habile. Je soutiens même que dans les *diggings*, eu égard au chiffre de la population, il ne se commet pas le quart des crimes qui se commettent dans les villes d'Australie. J'ai été étonné en passant le long des magasins, tels qu'ils sont constitués ici, que la tentation au larcin qu'ils peuvent présenter n'ait pas plus souvent subjugué certaines convoitises. J'ai observé combien peu était solide la cloison qui protégeait plusieurs de ces magasins, et qui ne consistait souvent qu'en quelques sacs de grosse toile si mal cousus ensemble qu'entre les interstices on pouvait voir des chemises de calico, de laine, de serge, des pantalons, des ceintures, et tout le reste de l'attirail si cher aux mineurs. Il ne fallait qu'un coup de canif, pour que ces marchandises vinssent à changer de maîtres, et cela sans que les voleurs eussent à craindre d'être découverts. Quant à la loi de *Lynch*, elle n'existe ici que de nom, il n'y a jamais eu d'exemple de sa mise en pratique.

» Après beaucoup d'enquêtes et un mûr examen, je suis demeuré convaincu que tous les bruits de dangers courus ici, soit pour la vie, soit pour les propriétés, n'étaient forgés que par cette classe d'intrigants qui cherchent à se donner de l'importance, et qui sont habiles à calmer les tempêtes qu'eux-mêmes ont suscitées.... Autant que j'ai pu voir de mes yeux aux *diggings*, il m'est resté cette impression que les jours y sont employés à de rudes labeurs et les nuits au repos, excepté pourtant dans le voisinage de quelques débits clandestins de spiritueux. Là il y a sans doute des scènes d'ivrognerie et de débauche. Mais je ne me sens nullement disposé à éprouver un sentiment de compassion pour ceux qui pourraient y courir des dangers ; ils ne font après tout que subir la peine d'une imprudence volontaire. Les autorités savent à quoi s'en tenir sur ces repaires de la folie et du crime, et il ne se passe guère aucun jour que quelque tente occupée par les contrevenants ne soit renversée et livrée aux flammes : il y a eu jusqu'à deux ou trois de ces exécutions en un même jour.

» L'immense majorité des travailleurs cherche des plaisirs plus calmes et des distractions moins périlleuses. Au coucher du soleil le mineur suspend son travail, et l'odeur ragoûtante de mille poêles à frire annonce assez le genre d'occupation qui succède aux travaux de la journée. A peine le repas du soir est-il terminé que quelque amateur de cor de chasse fait résonner au loin un air joyeux et bien connu : à la conclusion de cette première fanfare, succèdent les essais de quelque rival qui prétend faire valoir ses titres à une supériorité contestée. Ce dernier, après avoir obtenu un silence profond, est accueilli à son *finale* par des applaudissements frénétiques de la part des groupes voisins de sa tente ; tandis que ceux qui entourent le quartier de son rival répondent par des applaudissements

dérisoires, accompagnés de beaucoup de cris : « *Assez, assez; finissez, finissez.* » Alors le premier corniste recommence : le silence règne aussitôt, et dès qu'il a fini ses amis applaudissent, tandis que les voisins de son rival ne font pas faute de quelque commentaire facétieux sur son exécution. La rivalité se soutient ainsi pendant quelque temps, jusqu'à ce que les cornistes soient fatigués et se souhaitent mutuellement la bonne nuit, laissant le soin de troubler le silence aux aboiements des chiens, aux hennissements des chevaux, et aux fusillades. Un soir nous fûmes agréablement récréés par trois cornistes qui se firent entendre de trois endroits du vallon. Ils se répondaient l'un à l'autre, l'un choisissant un air anglais, l'autre un air irlandais, et le troisième un air écossais. Je n'ai pas besoin de vous dépeindre l'heureux effet que faisait ce trialogue, surtout lorsque, avec une précision toute militaire, une décharge de coups de fusil venait accueillir les dernières fanfares que le musicien avait confiées à la brise du soir. »

Nous laisserons le narrateur donner ainsi un faux air de *pastorale* et d'*églogue* à la vie des chercheurs d'or. Nous laisserons même son imagination fantastique se complaire à grouper autour des cornistes virtuoses un auditoire d'opossums, à l'œil quasi intelligent, perchés sur les plus hautes cimes d'eucalyptes séculaires. Après tout, l'absence des crimes justiciables en cour criminelle ne suffit pas pour réhabiliter l'honneur des *diggings*.

Pour en venir à la triste réalité, il faut être sincère et dire qu'une assez vaste proportion de chercheurs d'or n'échappe pas aux influences d'une situation anormale, et forme une population peut-être menacée de rétrograder vers une sorte de barbarie.

Examinons d'abord ce qu'est en elle-même l'occupation de tous ces travailleurs campés autour du mont Alexandre et autres lieux? Voici le jugement qu'en a porté un témoin oculaire. Il a paru à Melbourne, en 1853, une brochure intitulée *Colonus*, et attribuée au premier magistrat (*a*) des tribunaux de cette capitale, M. William A'Beckett. « Le lecteur, y est-il dit, peut faire cette question : — Pourquoi dissuader l'homme de travailler à la recherche de l'or? L'or n'est-il pas le but de tout travail? Pourquoi y aurait-il une source d'immoralité dans la recherche de l'or ? — Parce que c'est un travail privé de toutes les associations qui pourraient le rendre méritoire; c'est un travail isolé de ses légitimes rapports avec le corps social et politique; c'est le travail d'un déserteur; c'est une excursion hors du grand chemin de la vraie industrie, dans l'espoir de distancer celle-ci sur les ailes de la fortune; c'est un travail qui n'a aucune connexion avec le commerce; c'est un effort concentré en lui-même et qui ne cherche point une fin ultérieure ; les résultats de ce travail sont une pure chance,

(*a*) *Chief-justice.*

et si la chance vient à tourner contre le travailleur, personne ne bénéficie sur le travail absorbé, car le travailleur étant lui-même l'entrepreneur doit perdre son salaire. D'ailleurs ce travail stimule des sentiments qu'il serait mieux de réprimer; c'est un travail de surexcitation sous l'empire d'une idée prédominante, une idée fixe. Le mineur est chagrin si le voisin réussit et que lui ne réussisse pas; tandis que s'il vient à réussir, il garde son secret pour lui, de peur que son voisin ne réussisse à son tour. Les richesses et non la subsistance sont le but de tous les efforts; et le mineur ne travaille la plupart du temps que dans l'espoir souvent déçu qu'un hasard heureux le mettra à même de ne plus travailler. De là il arrive qu'il est amené à considérer le travail comme un mal et une dégradation; la transition au meurtre et au vol est facile. Avec des esprits ainsi forcément arrachés à toutes les influences, à toutes les consolations sociales, les excès du genre le plus dégradant deviennent une conséquence naturelle. »

Nous avouerons qu'*à priori* il nous serait difficile de ne pas partager l'opinion de l'auteur du *Colonus*. Du reste, assez de témoignages viennent confirmer les prévisions par le récit des faits.

D'abord il y a bien quelques inconvénients dans la suppression absolue de tous les rangs, de toutes les inégalités sociales aux *diggings*. Ce subit nivellement, ce renoncement forcé à toutes les habitudes, à toutes les convenances sociales, donne naturellement une prépondérance fâcheuse à l'élément le plus grossier, le plus brutal de la population. Telle qu'elle est, la vie entière du mineur, eût-il d'ailleurs de bonnes tendances et de bonnes habitudes, doit lui inspirer le mépris pour toutes les aménités de la vie. L'encombrement d'un grand nombre de travailleurs sur un même point en rase campagne amène presque forcément l'oubli de toute décence. La culture de toutes les facultés morales et intellectuelles fait place aux habitudes les plus abrutissantes; fumer, boire, jurer, blasphémer, c'est ce qu'on voit, ce qu'on entend de toute part. Une feuille locale citée par le *Colonus* parle des efforts infructueux tentés par les ministres des différents cultes pour célébrer le service divin aux jours de dimanche, et constate en même temps que ces réunions sont troublées par les horribles blasphèmes et les propos obscènes des convicts échappés de Van-Diémen (*a*).

On comprend quel usage peut faire de ses richesses subitement acquises une bonne partie de cette population. Beaucoup de collecteurs d'or vérifient le proverbe anglais « *easy comes, easy goes,* » facilement acquis, facilement dépensé. Les visites à la ville ne sont qu'une série de profusions extravagantes, d'excès dégoûtants. L'espoir de refaire promptement une fortune dont ils sont pour ainsi dire embarrassés, les pousse aux plus folles prodigalités. Les équipages, les bouteilles de champagne à des prix

(*a*) Il faut reconnaître pourtant que les populations anglaises portent partout l'habitude du repas dominical, qui s'observe généralement aux *diggings*.

exorbitants, les superbes joyaux et les schalls des Indes assez mal portés par leurs nouvelles compagnes aussi peu familiarisées qu'eux-mêmes avec l'usage des richesses, etc., etc.; telles sont les folies qui, en quelques semaines ou quelques jours, les ramènent aux *diggings* avec plus ou moins de chance de nouveaux succès. On a entendu tels d'entre eux se vanter brutalement de ne pouvoir exister qu'en passant des excès du travail à ceux de l'intempérance.

Il est facile de concevoir qu'à côté des dissipateurs, les exploiteurs ne manquent pas: ce qui doit influer assez sensiblement sur la moralité du commerce et des spéculations. Certaines relations de voyage parlent peu favorablement des brocanteurs qui achètent aux heureux chercheurs d'or le produit de leur travail. Il est pourtant à présumer que l'intérêt doit rendre ces derniers assez vigilants; mais une fois entraînés par la frénésie du plaisir, ils offrent une large curée à l'indélicatesse et à l'avarice. L'*homme de l'or* dédaigne la monnaie de cuivre; et les débitants ont bien vite tiré leur avantage d'une telle vanité; aussi ne rendent-ils guère de monnaie d'aucune sorte. Seulement, s'ils le jugent à propos, ils donnent pour monnaie, un cigare, un morceau de savon, etc. Plus d'un marchand réalise ainsi d'énormes profits. Du reste les couleurs pimpantes, et les hauts prix sont la mesure de la valeur aux yeux de beaucoup de leurs chalands.

En regard des excès de prodigalité et de l'intempérance, le moraliste peut observer des passions non moins odieuses quoique de nature opposée. Plusieurs chercheurs d'or paraissent devenus d'autres hommes, après leurs premières acquisitions. Ils deviennent soupçonneux à l'excès. Ils craignent et surveillent leurs meilleurs amis, comme des voleurs à redouter. Ils ont là leurs pistolets toujours chargés en cas de visites suspectes. Leur cœur se ferme à tout sentiment d'humanité et de compassion.

On peut se figurer quelle est au milieu de l'égoïsme dominant la position des chercheurs d'or découragés, sans ressources et surtout la position des immigrants, qui ayant à peu près vidé leur bourse dans la traversée, se trouvent jetés sur le quai de Melbourne. Nous transcrivons les lignes suivantes extraites d'une correspondance de Melbourne, insérée dans *Australian Gazette* du 11 mars 1854. « Quatre-vingt-dix fois sur cent, l'immigrant devra sentir peser sur son cœur cette triste et glaçante réalité qu'il est étranger sur une terre étrangère. Aujourd'hui les choses sont un peu améliorées : ces mots « *emigrant's aid-society*, » société de secours en faveur des émigrants, tracés en grands caractères noirs sur la façade d'une vaste construction en bois de couleur jaune, fait renaître l'espérance dans plus d'une âme désolée; mais il y a un an à peine, que lorsque la multitude des arrivants était hors de proportion avec les locaux disponibles, on voyait hommes, femmes, enfants, quelquefois souvent par une pluie torrentielle, aux approches de la nuit, s'appelant les uns les autres

éperdus, ne sachant où aller chercher un asile. On ne saurait se figurer les misères et les angoisses qui ont été endurées par certaines familles. »

Ces diverses considérations nous disposeraient assez à trouver moins exagérées qu'elles ne nous parurent d'abord les appréciations suivantes de l'auteur du *Colonus*.

« Dès que l'idolâtrie de *Mammon* fut devenue comme une épidémie générale, dès lors tout fut absorbé par le nouveau culte. On lui offrit comme en sacrifice tous les devoirs à la fois. En un instant intérêts publics et privés, vertus sociales et domestiques, tout fut pour ainsi dire jeté aux quatre vents. Du même coup furent mises en fuite toutes les aménités qui distinguent l'homme civilisé du sauvage. Plus de travaux d'esprit, plus même d'industrie matérielle, on eût dit qu'en un clin d'œil toute une population avait comme perdu le sens moral. La suite répondit à ces commencements. Travail, agriculture, science, religion, tout passa par le feu du *Moloch colonial*, du dieu de l'or. Aujourd'hui même on ne voit apparaître aucun symptôme de retour à l'état normal. »

Pour nous Européens qui ne pouvons apprécier l'état réel de ces populations lointaines, que d'après des récits plus ou moins dominés par les passions et les intérêts; il nous sera néanmoins utile d'avoir pesé les jugements divers. Si nous avions à en tirer des conclusions pratiques et morales pour nous-mêmes, nous pourrions, ce nous semble, y trouver d'abord une confirmation de la grande maxime évangélique : «Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent; » puis aussi quelque consolation au profit de celles des populations européennes qui ne sont pas tourmentées de la fièvre de l'or ; enfin, un contre-poison contre les doctrines économiques qui ont voulu faire consister la grandeur des nations principalement dans la prospérité des finances.

§ 9. *Amélioration du sort des naturels, par suite de la découverte de l'or.*

Ce que la vraie philanthropie, ce que la religion n'avait pu obtenir des *squatters* et des *settlers* anglais, la manie fiévreuse qui avait envahi toutes les colonies eut, pour ainsi dire, mission de le réaliser. Le manque de bras pour les travaux agricoles, l'émigration générale des bergers et des laboureurs vers les *diggings*, fit comprendre enfin qu'on pouvait tirer quelque parti de ces pauvres Australiens tant dédaignés. Probablement que l'exemple héroïque donné par les Bénédictins vint alors exercer sa part d'influence. L'avarice et la nécessité se chargèrent de réparer en partie le mal qu'elles avaient fait. Il se trouva que les Australiens pouvaient devenir d'excellents bergers, d'excellents laboureurs, d'excellents moissonneurs, d'excellents laveurs et tondeurs de brebis.

On a cru peut-être que le R. P. Salvado s'était un peu laissé fasciner par sa charité passionnée, lorsqu'il constatait les capacités agricoles et

pastorales de ses chers Australiens. Nous avons les rapports officiels des commissaires anglais qui, après la découverte de l'or, ont signalé les heureux résultats de l'emploi des sauvages, comme travailleurs et comme bergers, dans les trois colonies de la Nouvelle-Galles du Sud, de l'Australia-Félix ou Victoria, et de l'Australie méridionale ; on peut en voir les extraits donnés par SHERER, dans le livre intitulé *the Gold Finder*, pages 269 et suivantes.

Il est vrai que les habitudes nomades et de vie errante étaient l'obstacle à vaincre, et que dans les commencements surtout, on ne pouvait pas absolument compter sur la stabilité des naturels. Il pouvait donc arriver qu'après deux ou trois mois de soins donnés aux troupeaux, ou aux travaux du labour et autres, il leur prît fantaisie d'émigrer en masse et de laisser là leur tâche interrompue, sans que prières, ni promesses fissent sur eux la moindre impression. Mais il fut reconnu pourtant que peu à peu on pouvait parvenir à les rendre assez stables, d'abord en gagnant leur confiance (point toujours capital, auprès des sauvages), ensuite en travaillant avec eux, en partageant leurs occupations; enfin, en étant envers eux d'une scrupuleuse fidélité aux promesses. On voit que c'était là justement la méthode des pères bénédictins.

Nous avons pu néanmoins constater par les renseignements consignés dans les rapports des commissaires, que les Anglais continuèrent de mériter une partie des reproches que leur adresse le R. P. Salvado. Nous voyons bien qu'ils payaient les pauvres sauvages en rations et en vêtements quelconques. Mais nous ne voyons pas qu'ils se soient beaucoup souciés de leur ménager des établissements pour leur propre compte. Nous voyons qu'ils ajoutaient aux rations quelques pièces de monnaie, sans les instruire suffisamment à en faire un bon usage. Et ce qui est pire, c'est qu'ils les encourageaient plus d'une fois avec des rations de rhum : dangereux présents pour le sauvage incapable de résister aux appétits sensuels.

Ce que nous trouvons de plus édifiant dans la conduite des Anglais, c'est ce qui est relaté, avec des couleurs un peu flattées sans doute, dans un rapport sur la mission d'Apsley, dans la Nouvelle-Galles du Sud, et sur l'institution, ou ferme modèle établie en faveur des sauvages à Port-Lincoln dans l'Australie méridionale. Sauf qu'il ne paraît pas qu'on se soit assez inquiété de l'avenir de ces sauvages, en en faisant de vrais propriétaires, il n'y a que des éloges à donner aux soins que prenaient d'eux les ministres anglicans. Nous voyons à Port-Lincoln, les naturels exécuter les défrichements et le labour de douze acres de terre, mener paître quatre mille brebis, etc., et tout cela sans autre direction que celle que pouvaient leur donner l'archidiacre Hale et son collaborateur, M. Minchin. Mais ce qui est capital, ce qui doit être accueilli comme d'inappréciables aveux de la part d'écrivains anglais, si peu favorables en général aux Australiens, ce

sont des lignes comme celles-ci : « Ces témoignages démontrent qu'ils sont égaux, sinon supérieurs, aux blancs eux-mêmes dans plusieurs occupations de la vie des champs; avec des soins, de la douceur, des instructions, il est indubitable que l'on peut tirer un bien meilleur parti de leurs services qu'on n'a fait jusqu'à présent, tant dans les districts agricoles que dans les districts consacrés à l'élève des troupeaux, etc. (Sherer, ouvrage cité, p. 278.)

Il y a loin de ces tardifs aveux au langage auquel nous avaient accoutumés la presque unanimité des écrivains anglais. Lisez, par exemple, le portrait qu'en a esquissé Butler-Earp, cet écrivain qui est d'ailleurs si bien au fait de tous les intérêts anglais en Australie : ... « Quoiqu'ils travaillent dans l'occasion pour satisfaire un caprice, ce sont d'incorrigibles paresseux. Ils sont habiles tireurs, et suivent leur proie à la piste comme de vrais limiers. Aussi la police les emploie-t-elle souvent pour rattraper les prisonniers évadés. Leurs autres qualités ne valent pas la peine d'en faire l'énumération. Ils ont en un mot toutes les mauvaises qualités que la nature humaine devrait exclure, et ils en ont plusieurs dont les *Magots*, leurs congénères, auraient honte (*a*). »

Nous croyons de pareilles citations utiles pour démontrer l'opportunité des *Mémoires* du R. P. Salvado, à ceux de nos compatriotes qui pourraient trouver le bon Père trop prolixe dans l'apologie de ses bien-aimés sauvages. On peut encore rappeler ici ce que nous avons lu dans la *Gazette australienne* (numéro du 1er octobre 1853, page 945) : « Nous sommes satisfaits de voir que les naturels de la Nouvelle-Zélande ont obtenu la reconnaisance de certains droits; car nous sommes tout disposés à les reconnaître pour des *hommes* et des *frères;* mais nous repoussons tout d'abord l'idée de consanguinité avec les *chimpansés sans queue* (*b*) du continent australien. *We schould at once repudiate the consanguinity to the tailless chimpanzee of the australian continent.* »

Puisque le rédacteur anglais est plus juste envers les naturels de la Nouvelle-Zélande, il ne sera pas hors de propos de citer des faits récents d'un haut intérêt, qui pourront confirmer l'oracle sacré : — Dieu a fait les nations *guérissables,* — et en même temps plaider aussi en faveur des Australiens même les plus féroces. C'est la *Gazette australienne* qui nous fournira nos renseignements (*c*). Nous y lisons (numéro du 11 février 1854,

(*a*) Butler-Earp, *The gold colonies of Australia,* p. 128.

(*b*) Nous ne pensons pas que l'auteur ait ignoré que les *chimpansés* appartiennent précisément au groupe de singes caractérisés par l'absence de queue. La tournure de sa phrase a pourtant quelque chose de louche.

(*c*) Nous donnons ces récits d'après des relations d'écrivains protestants, et sans commentaire ; il nous suffira, pour le moment, de constater l'action et l'influence du Christianisme.

page 122): « Il y a quatorze ans que les naturels d'Otaki étaient comptés parmi les peuplades les plus féroces de la Nouvelle-Zélande. Ils avaient pour chefs Rauperaha et Rangihaiata : ceux-ci étaient *par excellence* les plus déterminés buveurs de sang de tout ce groupe d'îles. C'étaient deux hommes dont, à la lettre, toute la vie se passait à verser le sang et à le boire, et ils se glorifiaient de ce qui fait aujourd'hui la honte de leurs anciens complices.

Comme la scène est changée aujourd'hui à Otaki! Les naturels ont bâti une église de quatre-vingts pieds de long et de quarante pieds de haut. Les principales pièces de la charpente ont été charriées par eux du fond des plus épaisses forêts; c'est tout ce qu'on peut voir de plus beau en fait de bois. Les piliers de l'église ont été pris aux mêmes endroits et transportés au prix du même labeur. L'église est éclairée par des baies de croisées à lancettes, dont quatre occupent l'extrémité est. La balustrade de la table de communion est sculptée avec grand soin par les naturels; et ceux qui connaissent leur adresse en fait de sculpture ne seront pas surpris de nous entendre dire que les ornements des tabernacles de bien des églises en Angleterre, sont de beaucoup inférieurs à ceux de l'église des naturels d'Otaki. C'est au cannibale d'autrefois, à Rauperaha lui-même, mort depuis en bon chrétien, que les naturels sont redevables de l'emplacement sur lequel l'église a été construite.

Au midi de l'église est l'école, construite avec le même luxe que l'église elle-même, et plus vaste que l'école de Wellington. L'instruction qui s'y donne est égale à celle qui est donnée dans les écoles de la campagne en Angleterre. A certains égards même on peut la dire supérieure; car les naturels y apprennent la musique, pour laquelle ils ont un goût passionné. Pour eux une leçon de musique est un vrai régal. Leur maître de musique peut bien n'être pas un Costa; mais c'est un naturel qui, ayant été instruit au collége de l'évêque, en sait assez pour donner des leçons aux autres. Comme les enfants sont épars sur un vaste territoire, on y a pourvu en construisant au côté ouest de l'église un pensionnat pour les enfants qui doivent fréquenter l'école. Le réfectoire, ouvrage des naturels, ainsi que tout le reste, a 50 pieds de long, sur 25 de large et 15 de hauteur. Le bâtiment contient des dortoirs pour cent enfants, qui seront reçus dans l'institution, élevés, habillés et nourris. Au côté nord de l'église, s'élèvera un bâtiment semblable pour l'école des jeunes filles zélandaises. Ce sont les naturels qui en font tous les frais, et qui construisent le tout avec l'aide d'un charpentier anglais.

L'école possède un fond de terre d'une grande valeur, donné par les anciens chefs cannibales. De ce fond de terre soixante acres ont été défrichées et complétement mises en état; vingt acres sont ensemencées en blés, et une autre portion plantée de pommes de terre. L'établissement compte maintenant soixante têtes de bétail, quatre charrues en fer, et quatre atte-

lages de bœufs. Les jeunes élèves eux-mêmes sont les laboureurs; des portions de terres sont louées à d'autres naturels, qui en payent la rente en nature, et y font paître deux cents têtes de gros bétail et 70 chevaux. Le coût de la totalité des constructions a été de 5,000 à 6,000 livres sterling. Là-dessus le gouvernement en diverses fois a fourni 2,000 livres; le reste, aussi bien les matériaux que la main-d'œuvre, a été fourni par les naturels eux-mêmes.

Où est la ville ou le village en Europe qui peut montrer un établissement pareil? L'un des patrons les plus actifs est le cannibale d'autrefois, Rangihaiata lui-même, qui a survécu à Rauperaha, son complice dans les massacres et les boucheries en masse. On peut se faire une idée de ces sanglantes expéditions par un seul exemple.

Au lieu même où se voit aujourd'hui l'établissement de Cantorbéry, existait il y a trente ans une peuplade qui s'était prodigieusement multipliée et vivait heureuse. Moyennant un prix convenu, un Anglais se chargea de conduire les chefs ci-dessus nommés, et leurs gens, cachés dans son vaisseau, jusqu'au lieu appelé aujourd'hui Lyttleton. Sous prétexte de trafic, les naturels furent attirés hors de leurs retraites fortifiées, et devinrent une facile proie pour Rauperaha et ses gens, qui n'en épargnèrent pas un seul. Les femmes furent ou dévorées ou emmenées captives.

Au retour, pendant la traversée, les chaudières du vaisseau furent prêtées aux sauvages pour y faire cuire des membres humains; car ils égorgeaient à bord leurs victimes successivement au *prorata* de leurs besoins. L'exécrable commandant du vaisseau anglais se prêtait à cette tolérance sans nom. Ce sont pourtant ces hommes de sang et leurs complices qui ont élevé de terre l'église et l'école d'Otaki.

C'est là, dirons-nous avec le rédacteur anglais, un exemple sans analogue dans l'histoire des progrès de la civilisation parmi les sauvages; mais nous ne saurions consentir à n'y voir, comme lui, que l'effet d'un plus haut degré d'intelligence qui élève ces sauvages beaucoup au-dessus de leurs pareils. Leur intelligence ne les avait pas garantis des plus hideuses atrocités de l'anthropophagie. L'influence chrétienne a surtout opéré en eux, comme elle opérera partout où la cupidité et les sauvages passions des civilisés ne se mettront pas en travers. Que n'aurions-nous pas à espérer si l'Église TRONC, comme l'appellent les Océaniens dans leur langage pittoresque, voyait enfin revenir à elle les Églises BRANCHES COUPÉES!

FIN DE L'APPENDICE
AUX MÉMOIRES HISTORIQUES
SUR L'AUSTRALIE.

NOTICE SUR SAINT RUDESINDO (*a*).

Rudesindo, dont le nom est traduit en celui de *Rozeind*, par nos vieux hagiographes français, fut originaire de Galice, en Espagne, et appartenait à une famille noble, alliée à celle des rois. Sa mère apprit, par révélation, que son fils deviendrait un grand serviteur de Dieu. En effet, dès sa jeunesse Rudesindo se livrait constamment à l'étude des choses saintes, et fut encore assez jeune promu à l'évêché de *Mindonia* (Mondenedo). Il se conduisit dans son épiscopat en véritable apôtre. C'est par la charité surtout qu'il gagnait les âmes et faisait glorifier Dieu. Il avait, dès son enfance, appris de ses parents à déposer dans le sein des pauvres les richesses qui s'échangent contre les biens du ciel. Il montra aussi beaucoup de zèle à réparer les églises; enfin le roi et le peuple, par un suffrage commun, l'élevèrent au siége d'Iria (Saint-Jacques de Compostelle). Il bâtit ensuite un célèbre monastère, celui de *Cellanova*, au milieu de ses riches possessions, et finit par s'y retirer, pour y suivre la règle de saint Benoît. Il mourut le premier mars, après avoir opéré plusieurs miracles; c'est aussi le premier mars que l'Espagne célèbre sa fête. Saint Rudesindo brilla par ses vertus dans la première moitié du dixième siècle (année 930 et suivantes). Le pape Célestin III le canonisa en l'an 1196.

En confiant à l'Australie la mémoire de saint Rudesindo, le R. P. Salvado ne faisait qu'obéir à une double convenance: il honorait la Galice, sa propre patrie et celle de ce grand saint; il enregistrait en même temps une des gloires de l'ordre de saint Benoît. Le bon religieux rendait ainsi du même coup hommage à sa patrie terrestre et à sa patrie spirituelle. Cela valait bien les souvenirs adulateurs et tout profanes que les colons anglais attachaient aux fleuves, aux montagnes, aux cités du continent australien.

Nous sommes persuadés que le pays de l'or ne pourrait que gagner à se décorer de noms qui font rêver aux trésors impérissables.

(*a*) Voyez p. 158 des *Mémoires*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Dédicace a son Excellence le Cardinal Monseigneur Fransoni.. . . . v
Avertissement du traducteur. vii

PREMIÈRE PARTIE.

Colonisation de l'Australie. 1
CHAPITRE I. Origine et progrès de la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud. 9
CHAPITRE II. Suite des progrès de cette colonie.. 26
CHAPITRE III. Australia-Félix, ou colonie de Port-Phillip, aujourd'hui Victoria. 39
CHAPITRE IV. Etablissement de Port-Victoria, ou Port-Essington. . 44
CHAPITRE V. Colonie d'Adélaïde, ou Australie méridionale. 46
CHAPITRE VI. Colonie de Swan-River, ou Australie occidentale. . . 59

DEUXIÈME PARTIE.

Missions catholiques en Australie, particulièrement origine et progrès de la mission des bénédictins dans l'Australie occidentale. . . . 72
CHAPITRE I. Origine des missions catholiques à Sydney et à Perth.. 72
CHAPITRE II. Vocation des RR. PP. Serra et Salvado. Voyage de M. Brady pour l'érection de l'évêché de Perth et l'établissement de la mission.. 85
CHAPITRE III. Arrivée à Perth de Mgr Brady et des missionnaires. . 96
CHAPITRE IV. Les missionnaires répartis en trois missions. Destination des PP. Serra et Salvado. 107
CHAPITRE V. Les PP. Serra et Salvado au milieu des bois. Construction d'une cabane, mort du catéchiste Gorman. 121
CHAPITRE VI. Abandon d'un premier emplacement, et choix d'une nouvelle localité.. 138
CHAPITRE VII. Dévastation de l'établissement des missionnaires. Choix d'un troisième territoire. 148

CHAPITRE VIII. Construction d'un monastère sous le nom de la Nouvelle-Nursie. Travaux des missionnaires. 158
CHAPITRE IX. Ouverture du collége de la Nouvelle-Nursie. Progrès de la mission. Départ du P. Serra pour l'Europe. 173
CHAPITRE X. Construction d'une petite église. Travaux agricoles. Promotion du P. Serra à l'évêché de Port-Victoria. 192
CHAPITRE XI. Départ du P. Salvado pour l'Europe avec deux petits Australiens. 204
CHAPITRE XII. Le P. Serra coadjuteur de Mgr Brady. Le P. Salvado à Rome, sacré évêque de Port-Victoria, arrivé à Cadix, obligé de demeurer en Europe, de retour à Rome. 216

TROISIÈME PARTIE.

Les Australiens. 230
CHAPITRE I. Race endaménе. 230
CHAPITRE II. Caractère physique. 240
CHAPITRE III. Croyances religieuses. 256
CHAPITRE IV. Lois et gouvernement. 264
CHAPITRE V. Mœurs domestiques. 273
CHAPITRE VI. Ornements et parures. 281
CHAPITRE VII. Armes et ustensiles. 288
CHAPITRE VIII. Chasse. 300
CHAPITRE IX. Aliments. 310
CHAPITRE X. Visites, construction des huttes, vengeances. 319
CHAPITRE XI. Maladies, boglias, funérailles. 327
CHAPITRE XII. Langue, lexique. 338

APPENDICE.

CHAPITRE I. Géographie. 354
CHAPITRE II. Mammifères. 362
CHAPITRE III. Ornithologie. 375
CHAPITRE IV. Reptiles. 379
CHAPITRE V. Insectes et autres animaux. 383
CHAPITRE VI. Botanique. 388
CHAPITRE VII. Géologie et minéralogie. 395

HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'OR EN AUSTRALIE. . . 396

§ 1. Auteurs de la découverte. 399
§ 2. Effet produit immédiatement sur les populations. 402
§ 3. Quelques notions sur les gisements aurifères. 406

§ 4. Procédés employés dans le travail des diggings. 410
§ 5. Recrudescence et nouveau paroxysme de la fièvre de l'or.. . 413
§ 6. Découverte de l'or dans la colonie de Victoria (Port-Phillip). 417
§ 7. Perturbation commerciale et financière. 422
§ 8. Etat moral des populations aux diggings.. 429
§ 9. Amélioration du sort des indigènes.. 435
NOTICE SUR SAINT RUDESINDO. 440

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pag. 6, ligne 11 (à partir d'en haut); effacez *non*.
Pag. 6, ligne 19; *bans*, lisez : *bancs*.
Pag. 36, ligne 9; 2° *au-dessus de zéro*, lisez : 12° *au-dessus de zéro*.
Pag. 39, ligne 14; 100 *milles*, lisez : 100,000 *milles*.
Pag. 50, ligne 13; *Stuart*, lisez : *Sturt*.
Pag. 52, ligne 12; 6,500,000 *francs*, lisez : 7,500,000 *francs*.
Pag. 54, ligne 16; *ou même* 40°, lisez : *ou* 40°.
Pag. 43, lignes 18 et 14; *Bourak*, lisez : *Bourke*.
Pag. 59, ligne 6 du § 1, *d'Entrecausteaux*, lisez : *d'Entrecasteaux*.
Pag. 67, ligne antépénultième; *tandis*, lisez : *en sorte*.
Pag. 74, ligne 5; *détermina*, lisez : *se détermina*.
Pag. 89, ligne 19; *Jéricot*, lisez : *Jaricot*.
Pag. 105, ligne 22; 38° *de longitude*, lisez : 78° *de longitude*.
Pag. 194, ligne 28; 2000, lisez : 2000 *milles*.
Pag. 196, ligne 15; *piété*, lisez : *pitié*.
Pag. 241, ligne 27; *le moins aigu*, lisez : *le plus aigu*.
Pag. 370, ligne 4; 800 *tonneaux*, lisez : 80 *tonneaux*.
Pag. 433, note (*a*); *repas*, lisez : *repos*.